



BIBLIOTHECA
UNIV. JAGELL.
CRACOVENSIS

587628

kat.komr

Mag. St. Dr.

I

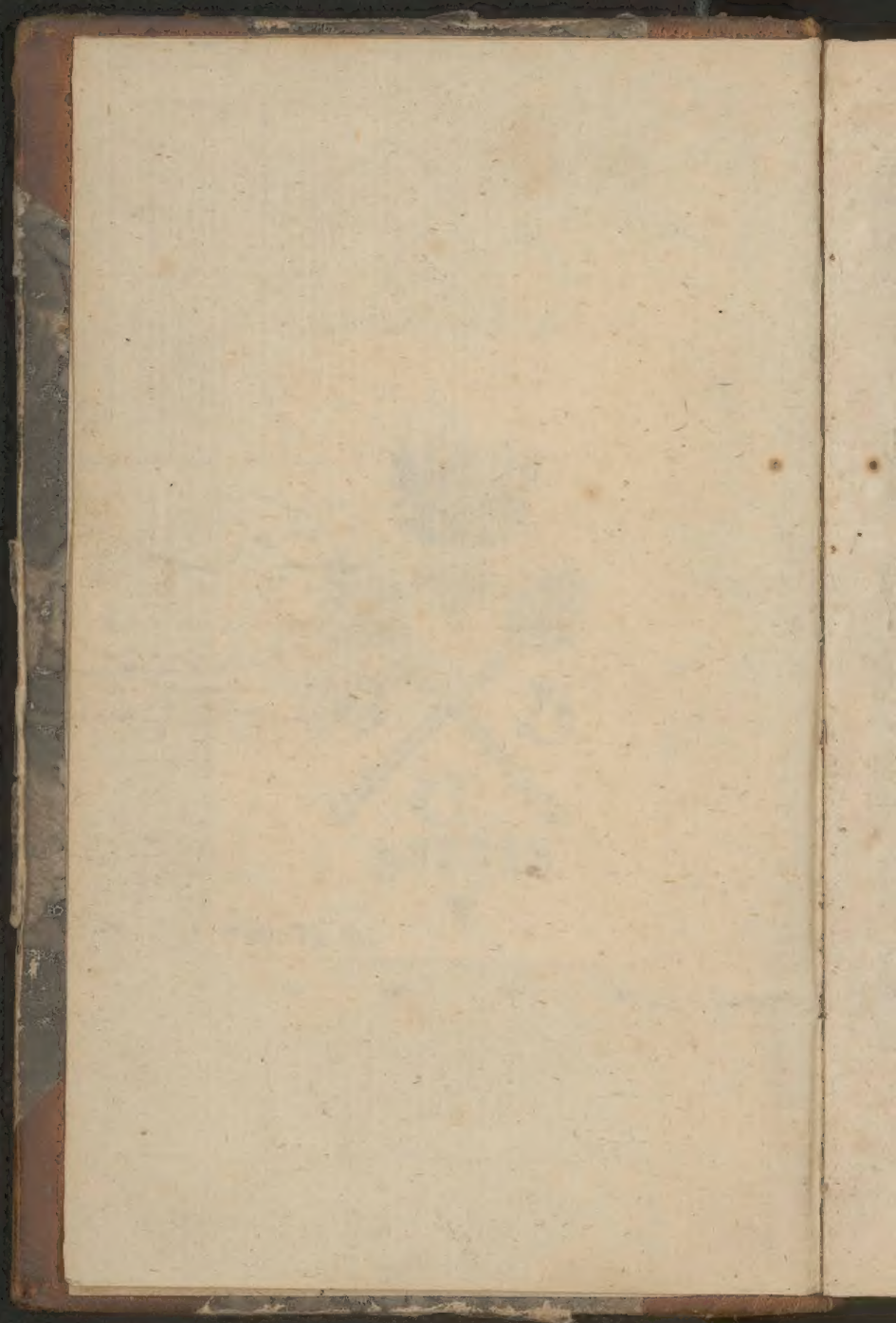


587628 -

I

Mag. St. Dr.

8



Jan. Terms



LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

Composées par feu Messire,
FRANÇOIS DE SALIGNAC,
DE LA MOTTE FENELON.

*Auxquelles on a joint des Remarques nécessaires
pour la facilité des jeunes Gens.*

Nouvelle Edition

*corrigée plus exactement que toutes les précédentes,
et enrichie de figures en taille-douce.*



A BRESLAU,
chez JEAN FREDERIC KORN, Pâné.

1791.

Charles Schmitt

587628

I

Bibl Jag

StDr. 1977.K.1398(244)



AU ROI.

SIRE!

J'ai cru, que voulant faire paroître cet
Ouvrage dans toute sa perfection, je
devois commencer par avoir l'honneur
de le présenter à *VOTRE MAJESTÉ*. Il
eut le bonheur de plaire à *VOTRE AU-*
GUSTE PERE, pour qui il fut composé.
Et dans le tems, que les rares vertus de ce
GRAND PRINCE l'avoient rendu l'attente
& l'admiration des peuples, il ne dédaignoit
pas de faire une lecture sérieuse de ce qui avoit
amusé son Enfance. Animé, *SIRE*, du
même zèle, qui fit entreprendre cet Ouvrage,
je viens vous l'offrir aujourd'hui. Il Vous se-

ra un gage des vœux , que formoit l'Auteur
pour un règne que nous commençons à voir
renaître sous Vos Loix. Puisse, SIRE, tout
ce qu'on voit déjà reluire dans VOTRE MA-
JESTE', & qui fait l'espérance de la Nation,
faire longtems son bonheur. Ce sont les sou-
hais ardens de celui , qui est avec un très-pro-
fond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE'.

Le très-humble , très-obéissant
et très-fidèle Serviteur et sujet

FENELON.

AVER-



AVERTISSEMENT.

La Famille de Feu Monseigneur l'Archevêque de Cambray donne ici une nouvelle Edition des *Avantures de Télémaque*, sur un Manuscrit Original, qui s'est trouvé parmi ses papiers. Toutes les Editions, qu'on a vues jusqu'ici, ont été très-défectueuses, & faites sans l'aveu de l'Auteur. C'est une justice, qu'on lui rend en faisant paroître son ouvrage tel, qu'il est sorti de ses mains.

Il l'avoit partagé en vingt-quatre Livres à l'imitation de l'*Illiade*. Outre cette division nouvelle, cette Edition est différente en une infinité d'endroits de toutes les autres, qui ont paru. Souvent à la vérité ces différences ne regardent que le Style, & ne font qu'ajouter quelque grace au Discours, par un arrangement plus harmonieux

AVERTISSEMENT.

nieux des paroles. Mais aussi l'on avoit omis des choses très-précieuses, & assez étendues qu'on a restituées fidèlement ici sur l'Original.

L'on a cru ne devoir pas laisser plus long-tems à la tête de cet ouvrage une Préface, qui y a paru, & que l'Auteur de *Télémaque* n'a jamais approuvée. On a mis en sa place le Discours suivant, où l'on tâche de développer les beautés de ce poëme, & sa conformité aux regles de l'art, & la sublimité de sa Morale.

Un Lecteur judicieux & attentif peut découvrir par lui-même ce que l'on doit penser du dessein de cet Ouvrage. Car, ou l'Auteur inconnu des *REMARQUES*, (qui, par hazard, nous sont tombées entre les mains, & dont on a cru devoir faire part au public à l'occasion de cette nouvelle Edition) s'est par tout éloigné du but du principal Auteur: auquel cas ses Remarques sont purement chimériques; ou elles ont quelque fondement dans le bon sens, auquel on ne peut pas dire, que l'intention de l'Auteur ait été contraire: ce qui suffit, pour ne les devoir pas rejeter. Peut-être que les peintures de cet illustre Ecrivain n'ont pas
tout

AVERTISSEMENT.

tout à fait autant de rapport avec les personnes, d'après lesquelles elles paroissent faites, que l'Auteur des Remarques se l'est imaginé.

Comme on y découvre presque à chaque page un dessein formé de combattre les vices & les défauts des hommes par tout, où ils sont, & que ces vices & ces défauts doivent être appliqués aux hommes corrompus, en qui ils se trouvent; peut-être aussi que dans les REMARQUES on en fait, du moins en quelques endroits, l'application aux personnes mêmes, à qui ils semblent convenir le mieux. Ainsi on les donne pour ce qu'elles sont, sans vouloir entrer plus avant dans une discussion assez inutile, & sans en prendre aucune part: c'est pourquoi on a ôté tous les termes odieux, laissant au Lecteur une pleine liberté d'en juger, & déclarant en même tems, qu'on est bien éloigné, en les donnant au Public, de vouloir noircir les mémoires de ceux, pour lesquels, au contraire, on conserve beaucoup de respect & de vénération.

Tel est donc le dessein & l'occasion des REMARQUES, qu'on a ajoutées ici au bas des pages. Les unes sont morales & politiques;

AVERTISSEMENT.

ques; les autres sont historiques, & regardent la Fable, ou l'Histoire ancienne, & tirent des caractères, ou plutôt des conjectures particulières de ceux que l'Auteur n'a tracés qu'en général. Un Enigme peut convenir à diverses choses: il est permis à tout le monde de chercher à le deviner.

On a joint à la fin de cette Edition une Ode de l'Auteur, composée dans sa jeunesse. Elle fera voir son talent naturel pour la versification.

Au reste on a cru devoir ôter l'Histoire d'Aristonoüs: cette Fable n'avoit aucun rapport au poëme Epique de Télémaque; & l'Auteur n'a jamais eu dessein de l'y joindre. Mais on a mis en sa place une Table Généalogique de Télémaque.





DISCOURS
DE LA
POÉSIE ÉPIQUE,
ET
DE L'EXCELLENCE
DU POÈME
DE TÉLÉMAQUE.



Si l'on pouvoit goûter la vérité toute nue, elle n'auroit pas besoin, pour se faire aimer, des ornemens, que lui prête l'imagination; mais sa lumière pure et délicate ne flatte pas assez ce qu'il y a de sensible en l'homme; elle demande une attention, qui gêne trop son inconstance naturelle. Pour l'instruire, il faut lui donner non seulement des idées pures, qui l'éclairent, mais encore des images sensibles, qui le frappent, et qui l'arrêtent dans une vue fixe de la vérité. Voilà la source de l'éloquence, de

Origine
& fin de
la Poésie.

la poésie, et de toutes les sciences, qui sont du ressort de l'imagination. C'est la foiblesse de l'homme, qui rend ces sciences nécessaires. La beauté simple et immuable de la vertu ne le touche pas toujours. Il ne suffit point de lui montrer la vérité, il faut la peindre aimable (a).

Nous examinerons le Poème de Télémaque selon ces deux vues, d'industrie et de plaisir, et nous tâcherons de faire voir, que l'Auteur a instruit plus que les Anciens, par la sublimité de sa Morale; et qu'il a plu autant qu'eux en imitant toutes leurs beautés.

Deux
sortes de
Poësies
Héroï-
ques.

Il y a deux manieres d'instruire les hommes pour les rendre bons. La première, en leur montrant la difformité du vice, et ses suites funestes: c'est le dessein principal de la Tragedie. La seconde, en leur découvrant la beauté de la vertu, et la fin heureuse, c'est le caractère propre à l'Epopée, ou Poème Epique. Les passions, qui appartiennent à l'une, sont la terreur et la pitié. Celles, qui conviennent à l'autre, sont l'admiration et l'amour. Dans l'une, les Acteurs parlent; dans l'autre, le Poète fait la narration.

Défini-
tion &
division
de la
Poésie
Epique.

On peut définir le Poème Epique *une Fable racontée par un Poète pour exciter l'admiration, et inspirer l'amour de la vertu, en nous représentant l'action d'un heros favorisé du Ciel, qui exécute un grand dessein malgré tous les obstacles qui s'y opposent.* Il y a donc trois choses dans l'Epopée, l'Action, la Morale, et la Poésie.

I. DE

(a) Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci,
Lectorem delectando, pariterque monendo.

SUR LE POEME EPIQUE. III.

I. DE L'ACTION EPIQUE.

L'action doit être *grande, une, entière, merveilleuse et d'une certaine durée.* Télémaque a toutes ces qualités. Comparons-le avec les deux modèles de Poésie Epique, Homère et Virgile, et nous en serons convaincus.

Qualités
de l'Ac-
tion Epi-
que.

Nous ne parlons que de l'Odyssée, dont le plan a plus de conformité avec celui de Télémaque. Dans ce Poème, Homère introduit un Roi sage, revenant d'une guerre étrangère, où il avoit donné des preuves éclatantes de sa prudence et de sa valeur; des tempêtes l'arrêtent en chemin, et le jettent dans divers pays, dont il apprend les mœurs, les loix et la politique. De-là naissent naturellement une infinité d'incidens et de périls. Mais sachant, combien son absence caufoit de défordres dans son royaume, il surmontera ces obstacles, méprise tous les plaisirs de la vie; l'immortalité même ne le touche point: il renonce à tout pour soulager son peuple et revoir sa famille.

Deffain
de l'O-
dyssée.

Dans l'Enéide, un héros pieux et brave, échappé des ruines d'un état puissant, et destiné par les dieux pour en conserver la Religion, et pour établir un empire plus grand et plus glorieux que le premier. Ce prince, choisi pour roi par les restes infortunés de ses concitoyens, erre long-tems avec eux dans plusieurs pays, où il apprend tout ce qui est nécessaire à un roi, à un législateur et à un pontife. Il trouve enfin un asyle dans des terres éloignées, d'où ses ancêtres étoient sortis. Il défait plusieurs ennemis puissans, qui s'opposent à son établissement, et jette les fondemens d'un empire, qui devoit être un jour le Maître de l'Univers.

Sujet de
l'Enéide.

L'action

Plan de
Téléma-
que. L'action de Télémaque unit ce qu'il y a de grand dans l'un et dans l'autre de ces deux Poèmes. On y voit un jeune Prince, animé par l'amour de la patrie, aller chercher son pere, dont l'absence caufoit le malheur de sa famille, et de son royaume. Il s'expose à toutes sortes de périls : il se signale par des vertus héroïques ; il renonce à la royauté, et à des couronnes plus considérables que la sienne ; et parcourant plusieurs terres inconnues, apprend tout ce qu'il faut pour gouverner un jour selon la prudence d'Ulyffe, la piété d'Enée, et la valeur de tous les deux, en sage politique, en prince religieux, en héros accompli.

L'action
doit être
une. L'action de l'Epopée doit être une. Le Poème Epique n'est pas une histoire, comme la Pharsade de Lucain, et la Guerre Punique de Silius Italicus ; ni la vie toute entiere d'un héros, comme l'Archilléide de Stace : l'unité du héros ne fait pas l'unité de l'action. La vie de l'homme est pleine d'inégalités. Il change sans cesse de dessein, ou par l'inconstance de ses passions, ou par les accidens imprévus de la vie. Qui voudroit décrire tout l'homme, ne formeroit qu'un tableau bizarre, un contraste de passions opposées sans liaison et sans ordre. C'est pourquoi l'Epopée n'est pas la louange d'un héros, qu'on propose pour modèle, mais le récit d'une action grande et illustre, qu'on donne pour exemple.

Des Epi-
ques. Il en est de la poésie comme de la peinture, l'unité de l'action principale n'empêche pas, qu'on n'y infere plusieurs incidens particuliers. Le dessein est formé dès le commencement du Poème, le héros en vient à bout en surmontant toutes les difficultés. C'est le récit

SUR LE POEME EPIQUE. V

récit de ces obstacles, qui fait les Episodes : mais tous ces Episodes dépendent de l'action principale, et sont tellement liés avec elle, et si unis entr'eux, que le tout ensemble ne présente qu'un seul tableau, composé de plusieurs figures dans une belle ordonnance, et dans une juste proportion.

Je n'examine point ici, s'il est vrai, qu'Homère noye quelquefois son action principale dans la longueur et le nombre de ses Episodes ; si son action est double ; s'il perd souvent de vue ses principaux personnages. L'unité de l'action de Télémaque, & la continuité des Episodes. Il suffit de remarquer, que l'Auteur de Télémaque a imité par tout la régularité de Virgile, en évitant les défauts, qu'on impute au Poète Grec. Tous les Episodes de notre Auteur sont continus, et si habilement enclavés les uns dans les autres, que le premier amène celui, qui suit. Ses principaux personnages ne disparaissent point, et les transitions, qu'il fait de l'Episode à l'action principale, font sentir toujours l'unité du dessein. Dans les six premiers livres, où Télémaque parle et fait le récit de ses aventures à Calypso, ce long Episode à l'imitation de celui de Didon, est raconté avec tant d'art, que l'unité de l'action principale est demeurée parfaite. Le Lecteur y est en suspens, et sent dès le commencement, que le séjour de ce héros dans cette isle, et ce qui s'y passe, n'est qu'un obstacle, qu'il faut surmonter. Dans le XIII. et XIV. livre, où Mentor instruit Idoménée, Télémaque n'est pas présent, il est à l'armée : mais c'est Mentor, un des principaux personnages du Poème, qui fait tout en vue de Télémaque et pour son instruction : de sorte que cet Episode est parfaitement lié avec le dessein principal.

principal. C'est encore un grand art dans notre Auteur, de faire entrer dans son Poëme des Episodes, qui ne sont pas des suites de la fable principale, sans rompre ni l'unité, ni la continuité de l'action. Ces Episodes y trouvent place, non seulement comme des instructions importantes pour un jeune prince, qui est le grand dessein du Poëte, mais parce qu'il le fait raconter à son Héros dans le tems d'une inaction, pour en remplir le vuide. C'est ainsi qu'Adoam instruit Télémaque des moeurs et des loix de la Bétique, pendant le calme d'une navigation: et Philoctète lui raconte ses malheurs, tandis que ce jeune prince est au camp des alliées, en attendant le jour du combat.

L'action
doit être
entière.

L'action épique doit être entière. Cette intégrité suppose trois choses: la cause, le noeud, et le dénouement. La cause de l'action doit être digne du Héros, et conforme à son caractère. Tel est le dessein de Télémaque. Nous l'avons déjà vu.

Du
Noeud.

Le noeud doit être naturel, et tiré du fond de l'action. Dans l'Odyssée, c'est Neptune qui le forme. Dans l'Enéide, c'est la colere de Junon. Dans Télémaque, c'est la haine de Vénus. Le noeud de l'Odyssée est naturel, parce que naturellement il n'y a point d'obstacle, qui soit plus à craindre pour ceux, qui vont sur mer, que la mer même*. L'opposition de Junon dans l'Enéide, comme ennemie des Troyens, est une belle fiction. Mais la haine de Vénus contre un jeune prince, qui méprise la volupté par l'amour de la vertu, et dompte ses passions par le secours de la sagesse, est une fable tirée de la nature, qui renferme en même tems une moraie sublime.

Le

* Voyez le Pere le Bossu Liv. II. chap. 13.

SUR LE POEME EPIQUE. 3 VII

Le Dénouement doit être aussi naturel que le noeud. Dans l'Odyssée, Ulysse arrive parmi les Phéaciens, leur raconte ses aventures et ces Insulaires amateurs des Fables, charmés de ses récits, lui fournissent un vaisseau pour retourner chez lui : le dénouement est simple et naturel. Dans l'Enéide, Turnus est le seul obstacle à l'établissement d'Enée. Ce Héros pour épargner le sang de ses Troyens, et celui des Latins, dont il sera bientôt Roi, vuide la querelle par un combat singulier. Ce dénouement est noble. Celui de l'Élénaque est tout ensemble naturel et grand. Ce jeune Héros pour obéir aux ordres du Ciel, surmonte son amour pour Antiope, et son amitié pour Idoménée, qui lui offroit sa Couronne, et sa fille. Il sacrifie les passions les plus vives, et les plaisirs mêmes les plus innocens au pur amour de la vertu. Il s'embarque pour Ithaque sur des vaisseaux que lui fournit Idoménée, à qui il avoit rendu tant de services. Quand il est près de sa Patrie, Minerve le fait relacher dans une petite Isle déserte, où elle se découvre à lui. Après l'avoir accompagné à son insçu au travers de mers orageuses, de terres inconnues, de guerres sanglantes, et de tous les maux qui peuvent éprouver le coeur de l'homme, la sagesse le conduit enfin dans un lieu solitaire. C'est là qu'elle lui parle, qu'elle lui annonce la fin des ses travaux et sa destinée heureuse ; puis elle le quitte. Si-tôt qu'il va rentrer dans le bonheur et le repos, la Divinité s'éloigne, le merveilleux cesse, l'action héroïque finit. C'est dans la souffrance que l'homme se montre Héros, et qu'il a besoin d'un appui tout divin. Ce n'est qu'après avoir souffert, qu'il

Du de-
out-
ment.

VIII DISCOURS

est capable de marcher seul, de se conduire lui-même, et de gouverner les autres. Dans le Poëme de Télémaque, l'observation des plus petites regles de l'art est accompagnée d'une profonde morale.

Qualités
générales
du
noeud &
du dénouement
du
Poëme
Epique.

Outre le noeud et le dénouement général de l'action principale, chaque Episode a son noeud et son dénouement propre. Ils doivent avoir tous les mêmes conditions. Dans l'Épopée, on ne cherche point les intrigues surprenantes des Romans moderoes. La surprise seule ne produit qu'une passion très-imparfaite et passagère. Le sublime est d'imiter la simple nature, préparer les évènements d'une manière si délicate qu'on ne les prévoye pas, les conduire avec tant d'art, que tout paroisse naturel. On n'est point inquiet, suspendu, détourné du but principal de la Poésie héroïque, qui est l'instruction, pour s'occuper d'un dénouement fabuleux et d'une intrigue imaginaire. Cela est bon, quand le seul dessein est d'amuser : mais dans un Poëme Epique, qui est une espece de Philosophie morale, ces intrigues sont des jeux d'esprit au-dessous de sa gravité et de sa noblesse.

Si l'Auteur de Télémaque a évité les intrigues des Romans modernes, il n'est pas tombé non plus dans le merveilleux outré que quelques-uns reprochent aux Anciens. Il ne fait ni parler des chevaux, ni marcher des trépieds, ni travailler des statues. L'Action Epique doit être merveilleuse, mais vraisemblable. Nous n'admirons point ce qui nous paroît impossible. Le Poëte ne doit jamais choquer la raison, quoiqu'il puisse ourrerpasser quelquefois la Nature. Les Anciens ont introduit les Dieux dans leurs Poëmes, non
seule.

L'Action
doit être
merveilleuse.

seulement pour exécuter par leur entremise de grands événemens, et unir la vraisemblance et le merveilleux : mais pour apprendre aux hommes que les plus vaillans et les plus sages ne peuvent rien sans les secours des Dieux. Dans notre Poème, Minerve conduire sans cesse Télémaque, par là le Poète rend tout possible à son Héros, et fait sentir que sans la sagesse divine l'homme ne peut rien. Mais ce n'est pas là tout son art. Le sublime est d'avoir caché la Déesse sous une forme humaine. C'est non seulement le vraisemblable, mais le naturel qui s'unit aussi au merveilleux. Tout est divin, et tout paroît humain. Ce n'est pas encore tout. Si Télémaque avoit su qu'il étoit conduit par une Divinité, son mérite n'auroit pas été si grand, il en auroit été trop soutenu. Les Héros d'Homère savent presque toujours ce que les immortels font pour eux. Notre Poète, en dérobant à son Héros le merveilleux de la fiction, a fait admirer sa vertu et son courage.

La durée du Poème Epique est plus longue que celle de la Tragédie. Dans celle-ci ^{De la durée du Poème} les passions régissent. Rien de violent ne peut être de longue durée. Mais les vertus et les habitudes qui ne s'acquièrent pas tout d'un coup, sont propres au Poème Epique, et par conséquent son action doit avoir une plus grande étendue. L'Epopée peut renfermer les actions de plusieurs années : mais selon les Critiques, le tems de l'action principale depuis l'endroit, où le Poète commence sa narration, ne peut être plus longue qu'une année, comme le tems d'une action tragique doit être au plus d'un jour. Aristote et Horace n'en disent rien pourtant. Homère et

Virgile n'ont observé aucune regle fixe là-dessus. L'action de l'Iliade toute entiere se passe en cinquante jours. Celle de l'Odyssée depuis l'endroit où le poëte commence sa narration, n'est que d'environ deux mois. Celle de l'Enéide est d'un an. Une seule campagne suffira Télémaque depuis qu'il sort de l'Isle de Calypso jusqu'à son retour en Ithaque. Notre Poëte a choisi le milieu entre l'impétuosité et la vehemence avec laquelle le Poëte Grec court vers la fin, et la démarche majestueuse et mesurée Poëte Latin, qui paroît quelquefois lent, et semble trop allonger sa narration.

De la
Narra-
tion Epi-
que,
Quand l'action du Poëme Epique est longue et n'est pas continuë, le Poëte divise sa Fable en deux parties; l'une où le Héros parle, et raconte les aventures passées. L'autre où le Poëte seul fait le récit de ce qui arrive ensuite à son Héros. C'est ainsi qu'Homère ne commence sa narration qu'après qu'Ulysse est parti de l'Isle d'Ogygie; et Virgile la sienne, qu'après qu'Enée est arrivé à Carthage. L'Auteur de Télémaque a parfaitement imité ces deux grands Modèles. Il divise son action comme eux, en deux parties. La principale contient ce qu'il raconte, et elle commence, où Télémaque finit le récit de ses aventures à Calypso. Il prend peu de matiere, mais il la traite amplement. Dix-huit Livres y sont employés. L'autre partie est beaucoup plus ample pour le nombre des incidens, et pour le tems; mais elle est beaucoup plus serrée pour les circonstances. Elle ne contient que les six premiers Livres. Par cette division de ce que notre Poëte raconte, et de ce qu'il fait raconter à Télé-

SUR LE POÈME ÉPIQUE. XI

Télémaque, il retrancha le temps d'inaction ; comme sa captivité en Égypte, son emprisonnement à Tyr, etc. Il n'étend pas trop la durée de sa narration. Il joint ensemble la variété et la continuité des aventures ; tout est mouvement, tout est action dans son Poème. On ne voit jamais ses Personnages oisifs, ni son Héros disparaître.

II. DE LA MORALE.

On peut recommander la vertu par les I. Des Moeurs. exemples, et par les instructions, par les mœurs et par les préceptes. : C'est ici où notre Auteur surpasse beaucoup tous les autres Poètes.

On doit à Homère la riche invention d'avoir personnalisé les Attributs divins ; les passions humaines et les causes physiques ; source seconde de belles fictions, qui animent et vivifient tout dans la Poésie. Mais la Religion n'est qu'un tissu de fables qui n'ont rien de propre, ni à faire respecter, ni à faire aimer la Divinité. Les caractères de ses Dieux Caractères des Dieux d'Homère. sont même au-dessous de ceux de ses Héros Pythagore, Platon, Philostrate, Payens comme lui, ne l'ont pas justifié d'avoir ravalé ainsi la Nature divine, sous prétexte que ce qu'il en dit est allegorie, tantôt physique, tantôt morale. Car outre qu'il est contre la nature de la Fable de se servir des actions morales pour figurer des effets physiques, il leur parut très-dangereux de représenter les chocs des élémens, et les Phénomènes communs de la nature par des actions vicieuses attribuées aux Puissances célestes, et d'enseigner la morale par des allégories, dont la lettre ne montre que le vice.

On pourroit peut-être diminuer la faute d'Homère par les ténèbres et les moeurs de son siècle, et le peu de progrès qu'on avoit fait de son tems dans la Philosophie; sans entrer dans cette discussion, on se contentera de remarquer que l'Auteur de Télémaque, en imitant ce qu'il y a de beau dans les Fables du Poëte Grec, a évité deux grands défauts qu'on lui impute. Il personnalise comme lui des Attributs divins, et en fait des Divinités subalternes; mais il ne les fait jamais paroître qu'en des occasions qui méritent leur présence. Il ne les fait jamais parler ni agir que d'une manière digne d'elle. Il unit avec art la Poésie d'Homère et la Philosophie de Pythagore. Il ne dit rien que ce que les Payens auroient pu dire; et cependant il a mis dans leurs bouches ce qu'il y a de plus sublime dans la Morale Chrétienne, et a montré par-là que cette Morale est écrite en caractères ineffaçables dans le coeur de l'homme, et qu'il les y découvreroit infailliblement, s'il suivoit la voix de la pure et simple raison, pour se livrer totalement à cette vérité souveraine et universelle qui éclaire tous les esprits, comme le Soleil éclaire tous les corps, et sans laquelle toute raison particulière n'est que ténèbres et égarement.

Les
Idées de
la Divini-
té.

Les Idées que notre Poëte nous donne de la Divinité sont non seulement dignes d'elle: mais infiniment aimables pour l'homme. Tout inspire la confiance et l'amour: une piété douce, une adoration noble et libre, due à la perfection absolue de l'Etre infini; et non pas un culte superstitieux, sombre et servile, qui saisit et abat le coeur, lorsqu'on considère Dieu seulement comme un puissant Législateur

SUR LE POEME EPIQUE. XIII

lateur qui punit avec rigueur le violement de ses Loix.

Il nous représente Dieu comme amateur des hommes, mais dont l'amour et la bonté pour nous ne sont pas abandonnés aux décrets aveugles d'une destinée fatale, ni mérités par les pompeuses apparences d'un culte extérieur, ni fujets aux caprices bizarres des Divinités payennes, mais toujours réglés par la Loi immuable de la sagesse, qui ne peut qu'aimer la vertu, et traiter les hommes, non selon le nombre des animaux qu'ils immolent, mais des passions qu'ils sacrifient.

On peut justifier plus aisément les caractères qu'Homere donne à ses Héros, que ceux qu'il donne à ses Dieux. Il est certain qu'il peint les hommes avec simplicité, force, variété et passion. L'ignorance où nous sommes des coutumes d'un pays, des ceremonies de sa Religion, du génie de sa langue, le défaut qu'ont la plupart des hommes de juger de tout par le goût de leur siècle et de leur nation, l'amour du faste de la fausse magnificence, qui a gâté la nature pure et primitive; toutes ces choses peuvent nous tromper et nous dégoûter mal à propos de ce qui étoit le plus estimé dans l'ancienne Grèce.

Quoiqu'il paroisse plus naturel et plus philosophique de distinguer la Tragedie de l'Epopée par la différence de leurs vues morales, comme on a fait d'abord; on n'ose décider ce pendant, s'il ne peut y avoir, comme dit Aristote, deux sortes d'Epopées, l'une *Pathétique*, l'autre *Morale*; l'une, où les grandes passions régissent: l'autre, où les grandes vertus triomphent. L'Iliade et l'Odyssée peuvent être des exemples de ces deux espèces.

Des
mœurs
des Hé-
ros d'Hé-
mère.

Des
deux for-
tes d'E-
popées:
la Pathé-
tique &
la Mora-
le.

XIV. DISCOURS

ces. Dans l'une Achille est représenté naturellement avec tous ses défauts ; tantôt comme brutal, jusqu'à ne conserver aucune dignité dans sa colère ; tantôt comme furieux jusqu'à sacrifier sa patrie à son ressentiment. Quoique le Héros de l'Odyssée soit plus régulier que le jeune Achille, bouillant et impétueux, cependant le sage Ulysse est souvent faux et trompeur. C'est que le Poëte peint les hommes avec simplicité et selon ce qu'ils sont d'ordinaire. La valeur se trouve souvent alliée avec une vengeance furieuse et brutale. La politique est presque toujours jointe avec le mensonge et la dissimulation. Peindre d'après nature, c'est peindre comme Homère.

Ces deux
espèces
d'Épo-
pées
dans la
Téléma-
que.

Sans vouloir critiquer les vues différentes de l'Iliade et de l'Odyssée, il suffit d'avoir remarqué en passant leurs différentes beautés pour faire admirer l'art avec lequel notre Auteur réunit dans son Poëme ces deux sortes d'Épopées, la Pathétique, et la Morale. On voit un mélange, et un contraste admirable de vertus et de passions dans ce merveilleux tableau. Il n'offre rien de trop grand ; mais il nous représente également l'excellence et la bassesse de l'homme. Il est dangereux de nous montrer l'un sans l'autre, et rien n'est plus utile que de nous faire voir tous les deux ensemble ; car la justice et la vertu parfaite demandent qu'on s'estime et se méprise, qu'on s'aime et se haisse. Notre Poëte n'élève pas Télémaque au-dessus de l'humanité, il le fait tomber dans les foibles qui sont compatibles avec un amour sincère de la vertu ; et ses foiblesses fervent à le corriger, en lui inspirant la défiance de soi-même, et de ses pro-
pres

pres forces. Il ne rend pas son imitation impossible en lui donnant une perfection sans tâche : mais il excite notre émulation en mettant devant les yeux l'exemple d'un jeune homme, qui, avec les mêmes imperfections que chacun sent en soi, fait les actions les plus nobles et les plus vertueuses. Il a uni ensemble dans le caractère de son Héros, le courage d'Achille, la prudence d'Ulysse et la piété d'Enée. Télémaque est en colère comme le premier sans être brutal : politique comme le second, sans être fourbe ; sensible comme le troisième, sans être voluptueux.

Une autre manière d'instruire, c'est par les préceptes. L'Auteur de Télémaque joint ensemble les grandes instructions avec les exemples héroïques. La morale d'Homère avec les mœurs de Virgile. Sa morale a cependant trois qualités qui manquent à celle des Anciens ; soit Poètes, soit Philosophes. Elle est *sublime* dans ses principes, *noble* dans ses motifs, *universelle* dans ses usages.

1. Sublime dans ses principes. Elle vient d'une profonde connoissance de l'homme : on l'introduit dans son propre fonds ; on lui développe les ressorts secrets de ses passions, les replis cachés de son amour propre : la différence des vertus fausses d'avec les solides. De la connoissance de l'homme on remonte à celle de Dieu même. L'on fait sentir partout que l'Etre infini agit sans cesse en nous pour nous rendre bons est heureux : Qu'il est la source immédiate de toutes nos lumières, et de toutes nos vertus : Que nous ne tenons pas moins de lui la raison que la vie : Que la Vérité souveraine doit être notre unique lumière, et sa volonté suprême régler tous nos

2. Des
précep-
s et des
instruc-
tions Mo-
rales.

Qualités
de la Mo-
rale de
Téléma-
que.
1. Elle est
sublime
dans ses
Princi-
pes.

amours : Que faute de consulter cette sagesse universelle et immuable , l'homme ne voit que des fantômes séduisans ; faute de l'écouter , il n'entend que le bruit confus de ses passions : Que les solides vertus ne nous viennent que comme quelque choses d'étranger qui est mis en nous ; qu'elles ne sont pas les effets de nos propres efforts , mais l'ouvrage d'une Puissance supérieure à l'homme , qui agit en nous quand nous n'y mettons point d'obstacle , et dont nous ne distinguons pas toujours l'action , à cause de sa délicatesse. L'on nous montre enfin que sans cette Puissance première et souveraine , qui élève l'homme au-dessus de lui-même , les vertus les plus brillantes ne sont que des raffinemens d'un amour propre , qui se renferme en soi-même ; se rend sa Divinité , et devient en même tems et l'idolâtre et l'idole. Rien n'est plus admirable que le portrait de ce Philosophe que Télémaque vit aux Enfers , et dont tout le crime étoit d'avoir été idolâtre de sa propre vertu.

C'est ainsi que la morale de notre Auteur tend à nous faire oublier notre être propre pour le rapporter tout entier à l'Etre souverain , et nous en rendre les adorateurs : comme le but de sa politique est de nous faire préférer le bien public au bien particulier , et nous faire aimer les hommes. On fait les systèmes de Machiavel , d'Hobbes , et de deux auteurs plus modérés , Puffendorf et Grotius. Les deux premiers , sous le vain et faux prétexte que le bien de la société n'a rien de commun avec le bien essentiel de l'homme , qui est la vertu , établissent pour seules maximes de gouvernement , la finesse , les artifices ,
les

les stratagèmes, le despotisme, l'injustice et l'irréligion. Les deux derniers auteurs ne fondent leur politique que sur les maximes payennes, et que même n'égalent ni celles de la république de Platon, ni celles des offices de Cicéron. Il est vrai que ces deux Philosophes modernes ont travaillé dans le dessein d'être utiles à la société; et qu'ils ont rapporté presque tout au bonheur de l'homme considéré selon le civil. Mais l'Auteur de Télémaque est original, en ce qu'il a uni la politique la plus parfaite avec les idées de la vertu la plus consommée. Le grand principe sur lequel tout roule, est que le monde entier n'est qu'une république universelle, et chaque peuple comme une grande famille. De cette belle et lumineuse idée naissent ce que les politiques appellent les *loix de Nature et des Nations*, équitables, généreuses, pleines d'humanité. On ne regarde plus chaque pays comme indépendant des autres, mais le genre humain comme un tout indivisible. On ne se borne plus à l'amour de sa patrie: le cœur s'étend, devient immense; et par une amitié universelle embrasse tous les hommes. De-là naissent l'amour des étrangers, la confiance mutuelle entre les nations voisines, la bonne foi, la justice, et la paix parmi les Princes de l'Univers, comme entre les particuliers de chaque état. Notre Auteur nous montre encore que la gloire de la royauté est de gouverner les hommes pour les rendre bons et heureux; que l'autorité du Prince n'est jamais mieux affermie, que lorsqu'elle est appuyée sur l'amour des peuples, et que la véritable richesse de l'état consiste à retrancher tous les faux
be.

XVIII DISCOURS

besoins de la vie pour se contenter du nécessaire, et des plaisirs simples et innocens. Par là, il fait voir que la vertu contribue non seulement à préparer l'homme pour une félicité future, mais qu'elle rend la société actuellement heureuse dans cette vie : autant qu'elle le peut être.

2. La Morale de Télémaque est noble dans ses motifs.

2. La Morale de Télémaque est noble dans ses motifs. Son grand principe est qu'il faut préférer l'amour du *beau* à l'amour du *plaisir*, comme disent Socrate et Platon : *l'honnête*, à *l'agréable*, selon l'expression de Cicéron. Voilà la source des sentimens nobles, de la grandeur d'ame, et de toutes les vertus héroïques. C'est par ces idées pures et élevées qu'il détruit d'une manière infiniment plus touchante que par la dispute, la fausse Philosophie de ceux qui font du plaisir le seul ressort du cœur humain. Notre Poète montre par la belle morale qu'il met dans la bouche de ses Héros, et les actions généreuses qu'il leur fait faire, ce que peut l'amour du beau et du parfait sur un cœur noble, pour lui faire sacrifier ses plaisirs aux devoirs pénibles de la vertu. Je sai que cette vertu héroïque passe parmi les ames vulgaires pour un fantôme, et que les gens d'imagination se sont déchainés contre cette vérité sublime et solide par plusieurs pointes d'esprit frivoles et méprisables. C'est que ne trouvant rien au dedans d'eux qui soit comparable à ces grands sentimens, ils concluent que l'humanité en est incapable. Ce sont les Nains qui jugent de la force des Géants par la leur. Les esprits qui rampent sans cesse dans les bornes étroites de l'amour propre, ne comprendront jamais le pouvoir et l'étendue d'une vertu

vertu qui élève l'homme au-dessus de lui-même. Quelques Philosophes qui ont fait d'ailleurs de belles découvertes dans la Philosophie, se sont laissés entraîner par leur préjugé, jusqu'à ne point distinguer assez entre l'amour de l'ordre, et l'amour du plaisir; et à nier que la volonté puisse être renuée aussi fortement par la vue claire de la vérité, que par le sentiment aveugle du plaisir. On ne peut lire sérieusement Télémaque sans être convaincu de ce grand principe. L'on y voit les sentimens généreux d'une ame noble, qui ne conçoit rien que de grand; d'un coeur déintéressé qui s'oublie sans cesse; d'un Philosophe qui ne se borne ni à soi ni à sa nation, ni à rien de particulier; mais qui rapporte tout au bien commun du genre humain, et tout le genre humain à l'Être suprême.

3. La Morale de Télémaque est universelle dans ses usages, étendue, féconde, proportionnée à tous les tems, à toutes les Nations, et à toutes les conditions. On y apprend les devoirs d'un Prince, qui est tout ensemble, Roi, Guerrier, Philosophe, et Législateur. On y voit l'art de conduire des Nations différentes; la manière de conserver la paix au dehors avec ses voisins, et cependant d'avoir toujours au-dedans du Royaume une jeunesse aguerrie prête à la défendre; d'enrichir ses Etats sans tomber dans le luxe; de trouver le milieu entre les excès d'un pouvoir despotique, et les désordres d l'Anarchie. On y donne des préceptes pour l'agriculture, pour le commerce, pour les arts, pour la police, pour l'éducation des enfans. Notre Auteur fait entrer dans son Poème, non seulement les vertus héroïques

3. La
Morale
de Télé-
maque
est uni-
verselle
dans ses
usages.

et

et royales, mais celles qui sont propres à toutes sortes de conditions. En formant le cœur de son Prince, il n'instruit pas moins chaque particulier de son devoir.

L'Illiade a pour but de montrer les funestes suites de la désunion parmi les Chefs d'une armée. L'Odyssée nous fait voir ce que peut dans un Roi la prudence jointe avec la valeur. Dans l'Enéide on dépeint les actions d'un Héros pieux et vaillant. Mais toutes ces vertus particulières ne sont pas le bonheur du genre humain. Télémaque va bien au de-là de tous ces plans par la grandeur, le nombre et l'étendue de ses vues morales ; de sorte qu'on peut dire avec le Philosophe cri-

L'Abbé
Terras-
son,

*tique d'Homère : * Le don le plus utile que les Muses aient fait aux hommes, c'est le Télémaque : car si le bonheur du Genre humain pourroit naître d'un Poëme, il naîtroit de celui-là.*

DE LA POESIE.

C'est une belle remarque du Chevalier Temple, que la Poésie doit réunir ce que la Musique, la Peinture, et l'Eloquence ont de force, et de beauté. Mais comme la Poésie ne diffère de l'Eloquence, qu'en ce qu'elle peint avec enthousiasme, on aime mieux dire que la Poésie emprunte son harmonie de la Musique, sa passion de la Peinture, sa force et sa justesse de la Philosophie.

L'Har-
monie
du Style
de Télé-
maque.

Le stile de Télémaque est poli, net, coulant, magnifique. Il a toute l'abondance d'Homère sans avoir son intempérance de paroles. Il ne tombe jamais dans les redites, et quand il parle des mêmes choses, il ne rappelle point les mêmes images et encore moins les mêmes

mes termes. Toutes ses périodes remplissent l'oreille par leur nombre et leur cadence. Rien ne choque, point de mots durs, point de termes abstraits, ni de tours affectés. Il ne parle jamais pour parler, ni simplement pour plaire. Toutes ses paroles font penser, et toutes ses pensées tendent à nous rendre bons.

Les images de notre Poëte sont aussi parfaites que son style est harmonieux. Peindre c'est non seulement décrire les choses, mais en représenter les circonstances, d'une manière si vive et si touchante, qu'on s'imagine les voir. L'Auteur de Télémaque peint les passions avec art. Il avoit étudié le coeur de l'homme, et en connoissoit tous les ressorts. En lisant son Poëme, on ne voit plus que ce qu'il fait voir; on n'entend plus que ceux qu'il fait parler. Il échauffe, il remue, il entraîne. On sent toutes les passions, qu'il décrit.

Les Poëtes se servent ordinairement de deux sortes de peintures, les comparaisons et les descriptions. Les comparaisons de Télémaque sont justes et nobles. L'Auteur n'élève pas trop l'esprit au-dessus de son sujet par des métaphores outrées: il ne l'embarrasse pas non plus par une trop grande variété d'images. Il a imité tout ce qu'il y a de grand et de beau dans les descriptions des Anciens, les combats, les jeux, les naufrages, les sacrifices, etc. sans s'étendre sur les minucies qui font languir la narration, sans rabaisser la majesté du Poëme Epique par la description des choses basses et désagréables. Il descend quelquefois dans le détail. Mais il ne dit rien qui ne mérite attention, et qui ne contribue

Excel-
lence des
Peintu-
res de
Téléma-
que.

Des
Compa-
raisons
& des
criptions
de Télé-
maque.

tribue à l'idée qu'il veut donner. Il suit la nature dans toutes ses variétés. Il savoit bien que tout discours doit avoir ses inégalités; tantôt sublime, sans être guindé; tantôt naïf, sans être bas. C'est un faux goût de vouloir toujours embellir. Ses descriptions sont magnifiques, mais naturelles, simples, et cependant agréables. Il peint non seulement d'après nature, mais ses tableaux sont aimables. Il unit ensemble la vérité du dessin, et la beauté du coloris; la vivacité d'Homère, et la noblesse de Virgile. Ce n'est pas tout, les descriptions de ce Poëme sont non seulement destinées à plaire, mais elles sont toutes instructives. Si l'Auteur parle de la vie pastorale, c'est pour recommander l'aimable simplicité des mœurs. S'il décrit des jeux et des combats, ce n'est pas seulement pour célébrer les funérailles d'un ami ou d'un pere comme dans l'Iliade et dans l'Enéide: c'est pour choisir un Roi qui surpasse tous les autres dans la force de l'esprit et du corps, et qui soit également capable de soutenir les fatigues de l'un et de l'autre. S'il nous représente les horreurs d'un naufrage, c'est pour inspirer à son héros la fermeté de coeur, et l'abandon aux Dieux, dans les plus grands périls. Je pourrois parcourir toutes ces descriptions, et y trouver de semblables beautés. Je me contenterai de remarquer que dans cette nouvelle Edition, la sculpture de la redoutable Egide, que Minerve envoya à Télémaque, est pleine d'art, et renferme cette morale sublime: Que le bouclier d'un Prince, et le soutien d'un Etat, sont les sciences et l'agriculture: Qu'un Roi armé par la sagesse cherche toujours la paix, et trouve des ressour.

SUR LE POEME EPIQUE. XXIII

ressources fécondes contre tous les maux de la guerre, dans un peuple instruit et laborieux, dont l'esprit et le corps sont également accoutumés au travail.

La Poésie tire sa force et sa justesse de la Philosophie. Dans Télémaque, on voit par-tout une imagination riche, vive, agréable, et néanmoins un esprit juste et profond. Ces deux qualités se rencontrent rarement dans la même personne. Il faut que l'ame soit dans un mouvement presque continuel pour inventer, pour passionner, pour imiter, et en même tems dans une tranquillité parfaite pour juger en produisant, et choisir entre mille pensées, qui se présentent, celle qui convient. Il faut que l'imagination souffre une espece de transport et d'enthousiasme, pendant que l'esprit paisible dans son empire la retient, et la tourne où il veut. Sans cette passion qui anime tout, les discours paroissent froids, languissans, abstraits, historiques. Sans ce jugement qui regle tout, ils sont faux et trompeurs.

Le feu d'Homère, surtout dans l'Iliade, est impétueux et ardent comme un tourbillon de flamme, qui embrase tout. Le feu de Virgile a plus de clarté que de chaleur, il luit toujours uniment et également. Celui de Télémaque chauffe et éclaire tout ensemble, selon qu'il faut persuader, ou passionner. Quand cette flamme éclaire, elle fait sentir une douce chaleur, qui n'incommode point. Tels sont les discours de Mentor sur la politique, et de Télémaque sur les sens des Loix de Minos, etc. Ces idées pures remplissent l'esprit de leur paisible lumière; l'enthousiasme et le feu poétique seroient nuisibles,

Philosophe de Télémaque.

Comparaison de la Poésie de Télémaque avec Homère & Virgile.

bles, comme les rayons trop ardens du Soleil qui éblouissent. Quand il n'est plus question de raisonner, mais d'agir; quand on a vu clairement la vérité, quand les réflexions ne viennent que d'irrésolution, alors le Poëte excite un feu, et une passion qui détermine, et qui emporte une ame affoiblie, qui n'a plus le courage de se rendre à la vérité. L'Episode des amours de Télémaque dans l'Isle de Calypso, est plein de ce feu.

Ce mélange de lumière et d'ardeur distingue notre Poëte d'Homère, et de Virgile. L'enthousiasme du premier lui fait quelquefois oublier l'art, négliger l'ordre, et passer les bornes de la nature. C'étoit la force et l'effort de son grand génie qui l'entraînoit malgré lui. La pompeuse magnificence, le jugement et la conduite de Virgile dégénèrent quelquefois en une régularité trop compassée, où il semble plutôt Historien que Poëte. Ce dernier plaît beaucoup plus aux Poëtes philosophes et modernes, que le premier. N'est-ce pas qu'ils sentent qu'on peut imiter plus facilement par *art* le grand jugement du Poëte Latin, que le beau feu du Poëte Grec, que la *nature* seule peut donner?

Notre Auteur doit plaire à toutes sortes de Poëtes, tant à ceux qui sont Philosophes, qu'à ceux qui n'admirent que l'enthousiasme. Il a uni les lumières de l'esprit avec les charmes de l'imagination. Il prouve la vérité en Philosophe. Il fait aimer la vérité prouvée par les sentimens qu'il excite. Tout est solide, vrai, convenable à la persuasion: ni jeux d'esprit, ni pensées brillantes qui n'ont

n'ont d'autre but que de faire admirer l'Auteur. Il a suivi ce grand précepte de Platon, qui dit qu'en écrivant on doit toujours se cacher, disparaître, se faire oublier pour ne produire que les vérités qu'on veut persuader, et les passions qu'on veut purifier.

Dans Télémaque tout est raison, tout est sentiment. C'est ce qui le rend un Poème de toutes les Nations, et de tous les siècles. Tous les Étrangers en sont également touchés. Les traductions qu'on en a faites en des langues moins délicates que la Langue Française, n'effacent point ses beautés originales. Le savant Apollonius d'Héliopolis nous assure que le Poète Grec perd infiniment par une traduction, qu'il n'est pas possible d'y faire passer la force, la noblesse, et l'âme de sa Poésie. Mais on ose dire que Télémaque conservera toujours en toutes sortes de Langues sa force, sa noblesse, son âme et ses beautés essentielles. C'est que l'excellence de ce Poème ne consiste pas dans l'arrangement heureux et harmonieux des paroles, ni même dans les agréments que lui prête l'imagination, mais dans un goût sublime de la vérité, dans des sentimens nobles et élevés, et dans la manière naturelle, délicate et judicieuse de les traiter. De pareilles beautés sont de toutes les Langues, de tous les tems, de tous les pays et touchent également les bons esprits, et les grandes âmes dans tout l'Univers.

On a formé plusieurs Objections contre Télémaque : i. Qu'il n'est pas en Vers,

La

première
objection
contre
Téléma-
que.

REPON-
SE.

La versification , selon Aristote , Denys d'Halycarnasse , et Strabon , n'est pas essentielle à l'Epopée. On peut écrire en prose, comme on écrit des Tragédies sans rimes. On peut faire des Vers sans Poésie , et être tout Poétique sans faire des Vers. On peut imiter la versification par art , mais il faut naître Poète. Ce qui fait la Poésie n'est pas le nombre fixe et la cadence réglée des syllabes ; mais la fiction vive , les figures hardies , la beauté et la variété des images. C'est l'enthousiasme , le feu , l'impétuosité , la force , un je ne sais quoi dans les paroles et les pensées , que la nature seule peut donner. On trouve toutes ces qualités dans Télémaque. L'Auteur a donc fait ce que Strabon dit de Cadmus , Pherécide , Hécatee : *Il a imité parfaitement la Poésie , en rompant seulement la mesure , mais il a conservé toutes les autres beautés Poétiques,*

Notre âge retrouve un Homère
Dans ce Poème salutaire,
Par la vertu même inventé :
Les Nymphes de la double Cime,
Ne l'assfranchirent de la Rime,
Qu'en faveur de la vérité. *

De plus , je ne sai si la gêne des rimes et la singularité scrupuleuse de notre construction Européenne jointe à ce nombre fixe et mesuré de pieds , ne diminueroient pas beaucoup l'essor et la passion de la Poésie héroïque. Pour bien émouvoir les passions , on doit souvent retrancher l'ordre et la liaison. Voilà pourquoi les Grecs et les Romains,

* Ode à Messieurs de l'Académie par Mr. de la Motte.
Première Ode.

SUR LE POÈME ÉPIQUE XXVII

mains, qui peignent tout avec vivacité et goût, ufoient des inversions de phrases; leurs mots n'avoient point de place fixe, ils les arrangeoient comme ils vouloient. Les Langues de l'Europe font un composé du Latin, et de Jargons de toutes les Nations barbares qui subjuguèrent l'Empire Romain. Ces peuples du Nord glaçoient tout, comme leur climat, par une froide régularité de Syntaxe. Ils ne comprenoient point cette belle variété de longues et de brèves, qui imite si bien les mouvemens délicats de l'ame. Ils prononçoient tout avec le même froid, et ne connoissent d'abord d'autre harmonie dans les paroles, qu'un vain tintement de finales monotones. Quelques Italiens, quelques Espagnols ont taché d'affranchir leur versification de la gêne des rimes. Un Poète Anglois y a réussi merveilleusement, et a commencé même avec succès d'introduire les inversions de phrases dans sa Langue. Peut-être que les François reprendront un jour cette noble liberté des Grecs et des Romains.

2. Quelques-uns par une ignorance grossière de la noble liberté du Poème Épique, ont reproché à Télémaque qu'il est plein d'Anachronismes.

Seconde
objection
contre
Téléma-
que.

L'Auteur de ce Poème n'a fait qu'imiter le Prince des Poèmes Latins, qui ne pouvoit ignorer que Didon n'étoit pas contemporaine d'Enée. Le Pygmalion de Télémaque frère de cette Didon: Sesostris qu'on dit avoir vécu vers le même tems, etc. ne sont pas plus des fautes que l'Anachronisme de Virgile. Pourquoi condamner un Poète de manquer quelquefois à l'ordre des tems, puisque c'est une beauté de manquer quel-

REPON-
SE.

quelquefois à l'ordre de la nature? il ne seroit pas permis de contredire un point d'histoire d'un tems peu éloigné. Mais dans l'antiquité reculée dont les annales sont si incertaines et enveloppées de tant d'obscurités, on doit suivre la vraisemblance, et non pas toujours la vérité. C'est l'idée d'Aristote confirmée par Horace. Quelques Historiens ont écrit que Didon étoit chaste; Pénélope impudique: qu'Hélène n'a jamais vu Troye, ni Enée l'Italie. Homère et Virgile n'ont pas fait difficulté de s'écarter de l'histoire, pour rendre leurs Fables plus instructives. Pourquoi ne sera-t-il pas permis à l'Auteur de Télémaque, pour l'instruction d'un jeune Prince, de rassembler les Héros de l'Antiquité, Télémaque, Sélus, Nestor, Idoménée, Pygmalion, Abas, pour unir dans un même tableau les différens caractères des Princes bons et mauvais, dont il falloit imiter les vertus, et éviter les vices.

Troisième
 objection
 contre
 Téléma-
 que.

RÉPONSE.
SE.

3. On trouve à redire que l'Auteur de Télémaque ait inséré l'histoire des amours de Calypso et d'Eucharis dans son Poème, et plusieurs descriptions semblables, qui paroissent trop passionnées.

La meilleure Réponse à cette objection est l'effet qu'avoit produit Télémaque dans le cœur du Prince pour qui il avoit été écrit. Les personnes d'une condition commune n'ont pas le même besoin d'être précautionnées contre les écueils, auxquels l'élevation et l'autorité exposent ceux qui sont destinés à régner. Si notre Poète avoit écrit pour un homme qui eût dû passer sa vie dans l'obscurité, ces descriptions ne lui auroient pas été si nécessaires. Mais pour un jeune Prince,

SUR LE POÈME ÉPIQUE. XXIX

Prince, au milieu d'une Cour où la galanterie passe pour politesse, où chaque objet reveille infailliblement le goût des plaisirs, et où tout ce qui l'environne, n'est occupé qu'à le séduire : pour un tel Prince, dis-je, rien n'étoit plus nécessaire que de lui représenter avec cette aimable pudeur, cette innocence et cette sagesse qu'on trouve dans le Télémaque, tous les détours séduisans de l'amour insensé ; lui peindre ce vice dans sa beauté imaginaire, pour lui faire sentir ensuite sa difformité réelle, lui montrer l'abîme dans toute sa profondeur pour l'empêcher d'y tomber, et l'éloigner même des bords d'un précipice si affreux. C'étoit donc une sagesse digne de notre Auteur, de précautionner son Elève contre les folles passions de la jeunesse, par la Fable de Calypso, et de lui donner dans l'histoire d'Antiope l'exemple d'un amour chaste et légitime. En nous représentant ainsi cette passion, tantôt comme une faiblesse indigne d'un grand cœur, tantôt comme une vertu digne d'un Héros, il nous montre que l'amour n'est pas au-dessous de la majesté de l'Épopée, et réunit par-là dans son Poème les passions tendres des Romans modernes avec les vertus héroïques de la Poésie ancienne.

4. Quelques-uns croient que l'Auteur de Télémaque épuise trop son sujet par l'abondance et la richesse de son génie. Il dit tout, et ne laisse rien à penser aux autres. Comme Homère, il met la nature toute entière devant les yeux. On aime mieux un Auteur, qui comme Horace renferme un grand sens en peu de mots, et donne le plaisir d'en développer l'étendue.

Quatrième
me Oo-
sition
soutre
Téléma-
que.

REPON-
SE.

Il est vrai que l'imagination ne peut rien ajouter aux peintures de notre Poëte ; mais l'esprit en suivant ses idées, s'ouvre, et s'étend. Quand il s'agit seulement de peindre, ses tableaux sont parfaits, rien n'y manque. Quand il faut instruire, ses lumières sont étendues, et nous y développons une vaste étendue des pensées, qui ne paroissent pas d'abord ; et que toute son éloquence n'exprime pas. Il ne laisse rien à imaginer, mais il donne infiniment à penser. C'est ce qui convenoit au caractère du Prince pour qui seul l'Ouvrage a été fait. On démêloit en lui au travers de l'enfance, une imagination féconde et heu reuse, un génie élevé, et étendu, qui le rendoient sensible aux beaux endroits d'Homère et de Virgile. Ce grand naturel inspira à l'Auteur le dessein d'un Poëme propre à le cultiver, et qui renfermeroit également les beautés de l'un et de l'autre Poëte. Cette affluence de belles images y étoit essentielle, pour occuper l'imagination, former le goût du Prince, et lui donner la liberté de saisir comme de lui-même les vérités préparées à son cœur, et de s'en nourrir. On voit assez que ces beautés n'auroient pas plus coûté à supprimer qu'à produire, qu'elles coulent avec autant de dessein que d'abondance pour répondre aux besoins du Prince et aux vues de l'Auteur.

Conq-
us ob-
jection
contre
Téléma-
que.

5. On a objecté que le Héros et la Fable de ce Poëme n'ont point de rapport à la Nation Françoisë. Homère et Virgile ont intéressé les Grecs et les Romains, en choisissant des actions et des acteurs dans les histoires de leurs pays.

Si

SUR LE POEME EPIQUE. XXXI

Si l'Auteur n'a pas intéressé particulière-^{REPON-}
ment la Nation Françoisé, il a fait plus, il a ^{SE.}
intéressé tout le genre humain. Son plan est
encore plus vaste que celui de l'un et de l'autre
de ces deux Poëtes anciens. Il est plus
grand d'instruire tous les hommes ensemble,
que de borner ses préceptes à un pays parti-
culier. L'amour propre veut qu'on rapporte
tout à lui, et se trouve même dans l'amour
de la Patrie. Mais une ame généreuse doit
avoir des vues plus étendues.

D'ailleurs quel intérêt la France n'a-t-elle
point pris à un Ouvrage si propre à lui for-
mer un Roi pour la gouverner un jour se-
lon ses besoins et ses desirs, en père des peu-
ples et en Héros Chrétien. Ce qu'on a vu de
ce Prince donnoit l'espérance et les prémices
de cet Avenir. Les voisins de la France y
prenoient déjà part comme à un bonheur
universel. La Fable du Prince *Grec* devenoit
l'Histoire du Prince *François*.

L'Auteur avoit un dessein plus pur que
celui de plaire à la Nation; il vouloit la ser-
vir à son insçu en contribuant à lui former
un Prince qui jusques dans les jeux de son
enfance paroïssoit né pour la combler de bon-
heur et de gloire. Cet auguste enfant aimoit
les Fables et la Mythologie. Il falloit pro-
fiter de son goût, lui faire voir dans ce qu'il
estimoit le solide et le beau, le simple et le
grand, et lui imprimer par des faits touchans
les principes généreux qui pouvoient le pré-
cautionner contre les dangers qui accompa-
gnent la plus haute naissance, et la puissance
suprême.

Dans ce dessein un Héros Grec et une Poë-
sie d'après Homère et Virgile, les histoires

des pays, des tems, et des faits étrangers étoient d'une convenance parfaite et peut-être unique pour mettre l'Auteur en pleine liberté de peindre avec vérité et force tous les écueils qui menacent les Souverains dans toute la suite des siècles.

Il arrive par une conséquence naturelle et nécessaire que ces vérités universelles ont souvent du rapport aux histoires du tems; et aux situations actuelles. Ces fictions indépendantes de toute application, et destinées à former l'enfance du jeune Prince, renferment des préceptes pour tous les momens de sa vie.

Cette convenance des moralités générales, à toutes fortes des circonstances, fait admirer la fécondité, la profondeur, et la sagesse de l'Auteur. Mais elle n'excuse pas l'injustice de ses ennemis qui ont voulu trouver dans son *Télémaque* certaines allégories odieuses, et changer les desseins les plus sages et les plus modérés en des *Satyres* outrageantes contre tout ce qu'il respectoit le plus. On avoit renversé les caractères pour y trouver des rapports imaginaires et pour empoisonner les intentions les plus pures. L'Auteur pouvoit-il sans infidélité supprimer ces maximes fondamentales d'une morale et d'une politique si saine et si convenable, parce que la manière de les dire la plus sage ne pouvoit les mettre à couvert de la malignité des Critiques.

Notre illustre Auteur a donc réuni dans son Poëme les plus grandes beautés des Anciens, Il a tout l'enthousiasme et l'abondance d'*Homère*, toute la magnificence et la régularité de *Virgile*. Comme le Poëte Grec, il
peint

SUR LE POEME EPIQUE. XXXIII

peint tout avec force, simplicité et vie, variété dans la Fable, diversité dans les caractères; ses réflexions sont morales, ses descriptions vives, son imagination féconde, par tout ce beau feu que la nature seule peut donner. Comme le Poète Latin, il garde parfaitement l'unité d'action, l'uniformité des caractères, l'ordre et les règles de l'art. Son jugement est profond, et ses pensées élevées, tandis que le naturel s'unait au noble, et le simple au sublime. Partout l'art devient nature: mais le Héros de notre Poète est plus parfait que celui de l'un ou de l'autre: sa morale est plus pure, et ses sentimens plus nobles. Concluons de tout ceci, que l'Auteur de *Télémaque* a montré par ce Poème que la Nation Française est capable de toute la délicatesse des Grecs, et de tous les grands sentimens des Romains. L'Eloge de l'Auteur est celui de sa Nation.

Addition générale.

Rien n'est de plus poétique, que le *Télémaque*, par rapport à l'Ordonnance & à la Conduite, aux fictions, aux figures, & à tous les autres ornemens, qui ne tiennent point à la Versification. Peu Mr. de Chambrey se proposant de faire un Poème Epique en prose, après de la poésie, tout ce que la Prose en pouvoit admettre. Comme il se bornoit à écrire en prose, il s'est toujours tenu renfermé dans la Sphère d'une prose, vive, à la vérité, mais sublime & pompeuse, mais qui ne sort point du caractère de la prose. Le R. P. de Cerceau, dans les *Réflexions sur la Poésie Française*,

F I N.

AP-

APPROBATION,

*J*ai lu par ordre de Monseigneur le Chancelier cet
 Ouvrage qui a pour titre : LES AVANTURES
 DE TELEMAQUE : avec un Discours qui en décou-
 vre toutes les beautés : et j'ai cru qu'il ne meritoit non
 seulement d'être imprimé ; mais encore d'être traduit
 dans toutes les langues que parlent, on qu'entendent les
 peuples qui aspirent d'être heureux. Ce Poëme Epique,
 quoiqu'en Prose, met notre Nation en état de n'avoir
 rien à l'envier de ce côté-là aux Grecs, et aux Romains.
 La Fable qu'on y expose ne se termine point à amuser
 notre curiosité, et à flatter notre orgueil. Les récits, les
 descriptions, les liaisons, et les graces du discours éblou-
 issent l'imagination sans l'égarer ; les réflexions, et les
 conversations les plus longues paroissent toujours trop
 courtes à l'esprit, qu'elles n'éclaircissent pas moins qu'elles
 l'enchantent. Entre tant de caractères d'hommes si dif-
 férens que l'on y trouve, il n'y en a aucun qui ne grave
 dans le coeur des Lecteurs, l'horreur du vice, ou l'amour
 de la vertu. Les mystères de la politique la plus saine
 et la plus sûre y sont dévoilés. Les passions n'y présen-
 tent qu'un jour aussi honteux que funeste ; les devoirs
 n'y montrent que des attrait qui les rendent aussi al-
 lables que faciles. Avec *Télémaque* on apprend à s'at-
 tacher inviolablement à la Religion dans la mauvai-
 se comme dans la bonne fortune, à aimer son pere, et sa
 patrie ; à être Roi, Citoyen, ami, esclave même si le sort
 le veut. Avec *Mentor* on devient bientôt juste humain,
 patient, sincère, discret et modeste. Il ne parle point
 qu'il ne plaise, qu'il n'intéresse, qu'il ne remue, qu'il
 ne persuade. On ne peut l'écouter qu'avec admiration,
 et on ne l'admire point que l'on ne sente qu'on l'aime
 encore davantage. Trop heureuse la Nation pour qui
 cet Ouvrage pourra former quelque jour un *Téléma-*
que, et un Mentor ! A Paris, ce premier Juin, 1716.

DE SACY.

Testi-



Testimonium.

Celeberrimus Polyhistor, Dn. BURCARDUS
GOTTHELFF STRUVIUS, in Bibliotheca
Philosophica. Cap. VII. §. 13.

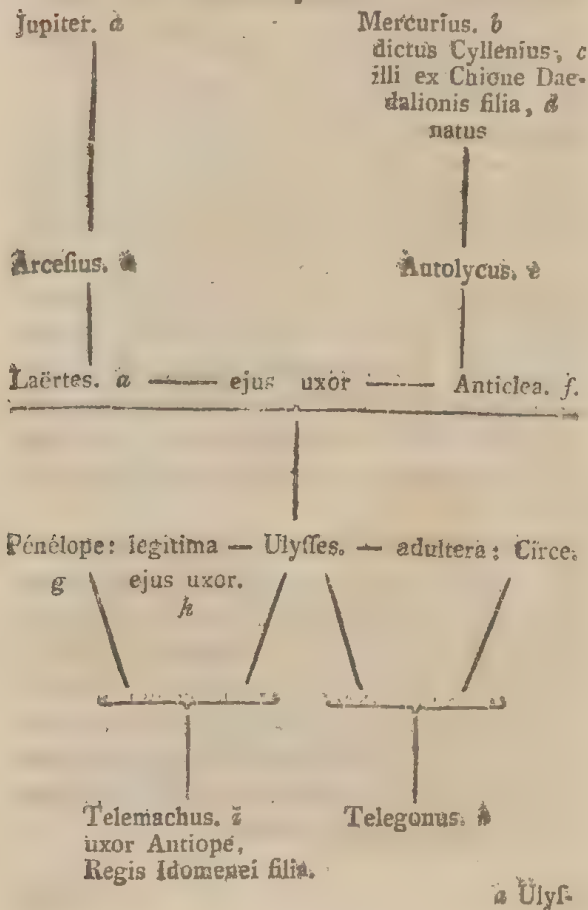
Inter recentiores, qui Principem Inventutis forma-
re docent, aestimatur *Les Aventures de Téléma-
que*, fils d'Ulysse, ou suite du quatrième livre
d'Odyssée d'Homère, par François de Salignac de la
Motte-Fenelon. Historia est ex Ulysse deprompta de
Telemacho, Ulyssis filio, sub quo personam Ducis
Burgundiae abscondit, sub Antiope vero ejusdem
uxorem. Propositum nullum est aliud, quam ut mo-
ralem disciplinam, et reliqua, quae Principe Juven-
tutis digna, tradat, idque stylo poetico. Inscio pri-
mum atque invito auctore prodiit, post saepius re-
cusum.

Scripsit contra eum Abbas Faydit *Telemacoma-
nie*, ou la censure et critique du Roman intitulé:
Les Aventures de Télémaque à Eleuterople 1700. 12.
In quo potissimum Fenelono, Archiepiscopo Camera-
censi objicit Abbas, quod ipse tanquam persona ec-
clesiastica Fabularum Romanensium formam sequa-
tur, cui tamen editor *Télémachî* in editione ultima
respondet, exemplum adlegans libri *Hiobi*, *Dama-
sceni* et *Simeonis Metaphrastæ*.

TA-

TABULA GENEALOGICA TELEMACHI,

*Si fides fabulis habenda, antiquissimis documentis
demonstrata.*



a. Ulysses Laertius heros apud Ovidium loquitur:

Nam mihi Laertes pater est, Arceus illi,
Jupiter huic: L. 18. *Metam.* v. 144. 145.

b. est quoque per matrem Cyllenius addit
nobis altera Nobilitas, Deus est in utroque parente.
ibid. v. 146 147.

c. à Cyllene Areadiae monte, ubi Mercurius
ipse natus esse fingitur.

d. Nomine Daedalion, etc.

Nata erat huic Chione: quae dotatissima forma
Mille procis placuit, his septem nubilis annis.

Ovid. L. II. *Metam.* 295. 301. 2.

e. Alipedis de stirpe Dei versuta propago
Nascitur Autolycus, furtum ingeniosus ad omne,
Qui facere assueverat, patriae non degener artis.

ib. v. 312. 313. 314.

f. 'Αυτολύκῃ θυγάτηρ Μεγαλήτορος Ἀντι-
κλειῃ. Autolycei magnanimi filia Anticlea.

Homer. Lib. XI. *Odyss.* v. 85.

g. Haec Amyre vel Arnaea primum, dein Pe-
nelope dicta, ab ejusdem nominis avibus, quae expo-
sitam à parentibus educaverunt.

Nomen inextinctum Penelopoea fides.

Ovid. L. II. *Trist.* El. XIV. v. 36.

Alii tamen dixerunt, Penelopem ab Ulyssae fuisse
illo crimine damnatam, quod procos ultro invitasset,
ac domo ejectam prius Sparram, deinde Mantineam
illam adivisse, ubi vitam concluderit.

vid. Natal. Com. Mytholog. Lib. IX. cap. 1.

h. Felix, etc. Lectus Ulyssis,
et quaecunque viri foemina limen amata
Propert. L. II. *Eleg.* VI. v. 32.

i. Haud male Telemachus proles patientis
Ulixi.

Hor. I. *Ep.* 7. v. 401

Τηλεχ

Τηλεμαχος Θεοειδής Telemachus divinus, five Deo-
similis.

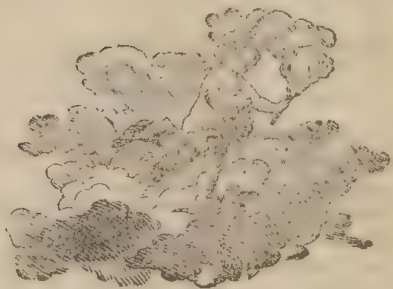
Hom. Odyss. L. XIV. v. 173.

Is post obitum patris Ulyssis regnavit in regno
Achajae, annis 70.

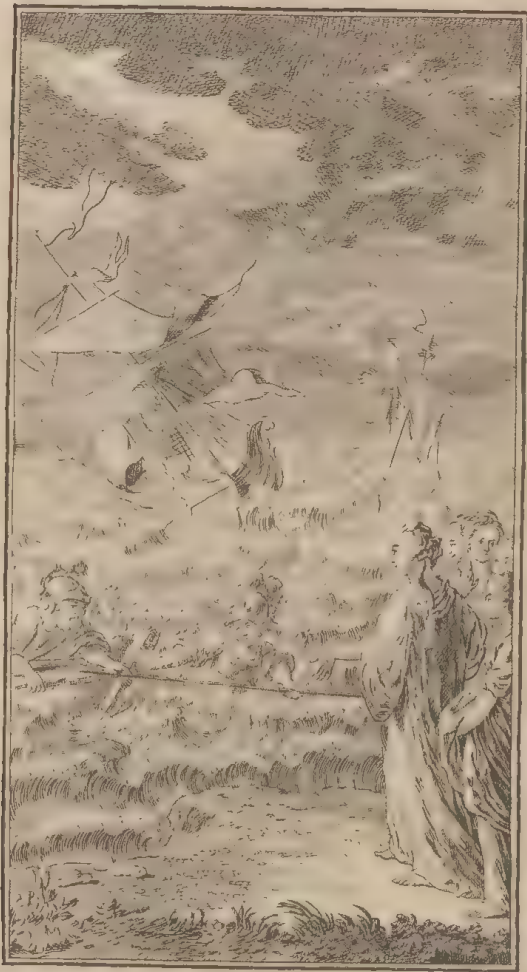
v. Gobelini Personae Cosinodromium actat. III.
cap. 20. p. 55.

k. Patrem Ulysses anno vitae suae 103. visu-
rus Telegonus jaculo inopinate et per ignorantiam
interemit. In regno matris suae Circe regnavit 60
annis. Idem dicto loco. Telegoni Juga parricidae.

Horat. L. III. Carm. od. 29. v. 8.







Telemaque poussé par les phéaciens sur les bords de l'isle de Calypso

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE PREMIER.



SOMMAIRE DU LIVRE PREMIER.

*T*élémaque conduit par Minerve sous la figure de Mentor, aborde après un naufrage dans l'isle de la Déesse Calypso, qui regrettoit encore le départ d'Ulysse. La Déesse le reçoit favorablement, conçoit de la passion pour lui, lui offre l'immortalité, et lui demande le récit de ses aventures. Il lui raconte son voyage à Pulos et à Lacédémone; son naufrage sur la côte de Sicile; le péril où il fut d'être immolé aux manes d'Anchise; le secours que Mentor et lui donnerent à Aécle dans une incursion de Barbares, et le soin que ce Roi eut de reconnoître ce service en leur donnant un vaisseau Tyrien pour retourner en leur pays.

LIVRE PREMIER.

CALYPSO (1) ne pouvoit se consoler du départ d'Ulysse. Dans sa douleur elle se trouvoit malheureuse d'être immortelle. Sa grotte ne ressonnoit plus de son chant. Les

A 2

Nym-

(1) Calypso, Déesse, Fille d'Atlas & de Thétis, d'ailleurs: Fille d'Océan & de Thétis, étoit Reine de l'isle Ogygie, où il reçut Ulysse après son naufrage. Son nom vient du verbe *καλυπτω* cacher & signifie Déesse du secret, ce qui marque, ou qu'Ulysse s'est encore perfectionné chez Calypso dans l'art de dissimuler, qu'il possédoit déjà, ou simplement, qu'il y est demeuré caché long-tems sans qu'on fût ce qu'il étoit devenu.

Homere (Odyss. l. v. 50.) suppose que Calypso descendue d'Atlas & qui retint Ulysse, étoit Reine d'une Ile.

ὄσις οὐφαλὸς θαλασσης
Νηὸς δεινέρεσσα

C'est-à-dire, de l'isle Atlante, proche du Golphe Mallaque dans l'Euripe (voy. Wels Carte du milieu de l'ancienne Grèce) vis-à-vis d'Opus (voy. Strabon Géogr. l. i, c. 9.) ville de Béotie. Je ne doute pas, que le lecteur ne trouve, qu'il y a peu de certitude sur la situation

Nymphes qui la servoient n'osoient lui parler. Elle se promenoit souvent seule sur les gazons fleuris, dont un Printems éternel bordoit son Isle (2). Mais ces beaux lieux, loin de modérer sa douleur, ne faisoient que lui rappeler le triste souvenir d'Ulysse (3), qu'elle y avoit vu tant de fois auprès d'elle. Souvent elle demouroit immobile sur le rivage de la mer, qu'elle arrosoit de ses larmes, et elle étoit sans cesse tournée vers le côté où le vaisseau d'Ulysse, fendait les ondes, avoit disparu à ses yeux. Tout-à-coup elle aperçut les débris d'un navire qui venoit de faire naufrage, des bancs des rameurs mis en pièces; des rames écartées çà et là sur le sable, un gouvernail, un mât, des cordages flottans sur la côte; puis elle découvroit de loin deux hommes, dont l'un paroissoit âgé; l'autre, quoique jeune, ressembloit à Ulysse. Il avoit sa douceur et sa fierté, avec sa taille et sa démarche majestueuse. La

Déesse

tion de l'Isle de Calypso. Solin dit, qu'il y avoit réellement une telle Isle dans le tems qu'Homere écrivoit, mais qu'il ne pouvoit en marquer le lieu, parce que depuis elle s'étoit enfoncée dans la mer. Quelques Ecrivains l'ont placée proche de l'Egypte. Tout ce que je puis dire en faveur de la situation, que je lui ai assignée, c'est que l'Isle Atlante dans l'Euripe répond plus exactement à la Description d'Homere, *ομφαλος ἐς Παλασσος*, qu'aucune autre Isle, & elle est proche du pays, où Pausanie nous apprend, qu'Atlas Père de Calypso demouroit, & les voyages d'Ulysse, tels qu'Homere nous représente s'accordent très-bien avec cette position.

(2) L'Isle Ogygie dans la Méditerranée, appelée aussi *Gaulus*, Ital. *Gozo*, est un peu au-dessus de Melite ou Malte; entre les rivages d'Afrique & le Promontoire de Sicile appelée *Pachina*. Il ne faut pas la confondre avec l'Isle de *Cande*, ou *Gande*, qui est voisine de Crète. Rimbek, auteur Suédois, prétend, que l'Ogygie d'Homere est la Suède; si cela est, Ulysse étoit un Pilote bien habile, & sans exemple, de venir de Suède en Ithaque, en 18. ou 19. jours de navigation.

(3) Ulysse, fils de Laërte & d'Anticlée, étoit Roi d'Ithaque. Il épousa Pénélope fille d'Icare dont il eut Télémaque. Après le Siège de Troye il erra dix ans sur les mers, avant que de revoir sa patrie; & ce fut dans ce voyage qu'une tempête le jeta contre les rochers de l'Isle Ogygie. Calypso l'y retint sept ans, souhaitant de l'avoir pour mari; mais un ordre supérieur l'ayant obligée de le renvoyer, elle ne pouvoit se consoler de son départ dont elle attribuoit l'ordre à la jaloussie des autres Dieux. *Hom. Odys. Liv. V. Ovid. L. IV. Ep. X. ex Ponto v. 9. 10. Exemplum est animi nimium patientis Ulysses, jastratus dubio per duo lustra mari.*

Déesse comprit que c'étoit Télémaque (4) fils de ce héros. Mais quoique les Dieux surpassent de loin en connoissance tous les hommes, elle ne put découvrir qui étoit cet homme vénérable dont Télémaque étoit accompagné. C'est que les Dieux supérieurs cachent aux inférieurs tout ce qu'il leur plaît : et Minerve, qui accompagnoit Télémaque sous la figure de Mentor (5), ne vouloit pas être connue de Calypso. Cependant Calypso se réjouissoit d'un naufrage, que mettoit dans son Isle le fils d'Ulysse si semblable à son pere. Elle s'avance vers lui et sans faire semblant de savoir qui il est ; d'où vous vient, lui dit-elle, cette témérité d'aborder en mon Isle ? Sachez jeune Etranger, qu'on ne vient point impunément dans mon Empire. Elle tâchoit de couvrir sous ces paroles menaçantes la joie de son coeur, qui éclatoit malgré elle sur son visage.

Télémaque lui répondit : O vous, qui que vous soyez, mortelle ou Déesse, (quoiqu'à vous voir on ne puisse vous prendre que pour une Divinité) seriez-vous insensible au malheur d'un fils, qui, cherchant son pere à la merci des vents et des flois, a vu briser son navire contre vos rochers ? Quel est donc votre pere que vous cherchez, reprit la Déesse ? Il se nom-

A 3

me

(4) *Télémaque* : Fils d'Ulysse, & de Pénélope, lequel son Pere, allant à la guerre de Troye, laissa, pour tenir compagnie à sa mere ; Mais ayant été mal traité par les courtisans de sa mere, son pere étant de retour, il lui prêta la main, afin de le venger des injures, qu'il avoit souffertes. *Les Aventures de Télémaque* ; est un Poëme en prose des plus ingénieux & des plus beaux, qui aient été faits. C'est une instruction très-sage, très-utile & très-spirituelle d'un jeune Prince destiné à regner un jour.

(5) Mentor étoit un des amis d'Homere, qui, pour éterniser son nom l'a placé dans l'Odyssée par reconnoissance, parce qu'étant abordé à Ithaque à son retour d'Espagne, & se trouvant fort incommodé d'une fluxion sur les yeux, qui l'empêcha de continuer son voyage, il fut régué chez ce Mentor qui prit beaucoup de soin de lui. Homere en fait un des plus fidèles amis d'Ulysse, & celui à qui, en s'embarquant pour Troye, il avoit confié le soin de sa Maison. L'Auteur de Télémaque continue la même fiction ; & comme ce Ouvrage étoit destiné à l'instruction du Duc de Bourgogne, dont il étoit Précepteur, il dit que Mentor étoit Minerve elle-même, déguisée sous la forme de ce Vieillard, pour donner plus de poids à ses préceptes qui sont dignes en effet de la plus haute sagesse.

me Ulysse, dit Télémaque; c'est un des Rois qui ont, après un siège de dix ans, renversé la fameuse Troie. Son nom fut célébré dans toute la Grece, et dans toute l'Asie par sa valeur dans les combats, et plus encore par sa sagesse dans les conseils. Maintenant errant dans l'étendue des mers, il parcourt tous les écueils les plus terribles. Sa patrie semble fuir devant lui, Pénélope sa femme, et moi qui suis son fils nous avons perdu l'espérance de le revoir. Je cours avec les mêmes dangers que lui, pour apprendre où il est. Mais que dis-je! peut-être qu'il est maintenant enseveli dans les profonds abîmes de la mer. Ayez pitié de nos malheurs, et si vous savez, ô Déesse! ce que les destinées ont fait pour sauver ou pour perdre Ulysse, daignez en instruire son fils Télémaque.

Calypso étonnée et attendrie de voir dans une si vive jeunesse tant de sagesse et d'éloquence (6) ne pouvoit rassasier ses yeux en le regardant, et elle demeurait en silence. Enfin elle lui dit: Télémaque, nous vous apprendrons ce qui est arrivé à votre pere, mais l'histoire en est longue. Il est tems de vous délaïsser de tous vos travaux, venez dans ma demeure, où je vous recevrai comme mon fils. Venez, vous serez ma consolation dans cette solitude, et je ferai votre bonheur, pourvu que vous sachiez en jouir.

Télémaque suivoit la Déesse environnée d'une foule des jeunes Nymphes, au-dessus desquelles elle s'élevoit de toute la tête, comme un grand chêne dans un forêt élève ses branches épaisses au-dessus de tous les arbres qui l'environnent. Il admiroit l'éclat de sa beauté, la riche pourpre de sa robe longue

(6) Comme cet Ouvrage est tout allégorique, ce trait renferme en passant un éloge abrégé des grandes qualités; du Duc de Bourgogne, qui dans la plus vive jeunesse faisoit déjà paroître tant de sagesse & de prudence, qu'on ne pouvoit douter qu'il ne devin

gue et flottante, ses cheveux noués par derrière négligemment, mais avec grace; le feu qui sortoit de ses yeux, et la douceur qui tempéroit cette vivacité. Mentor les yeux baissés, gardant un silence modeste, suivoit Télémaque.

On arriva à la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir avec une apparence de simplicité rustique, tout ce qui peut charmer les yeux. Il est vrai, qu'on n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues; mais cette grotte étoit taillée dans le roc en voutes pleines de rocailles et de coquilles. Elle étoit tapissée d'une jeune vigne, qui étendoit également ses branches souples de tous côtés. Les doux Zéphirs conservoient en ce lieu malgré les ardeurs du Soleil une délicieuse fraîcheur. Des fontaines coulant avec un doux murmure sur des près semés d'amarantes et de violettes, formoient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le crystal. Mille fleurs naissantes émailloient les tapis verts dont la grotte étoit environnée. Là on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, et dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons, repand le plus doux de tous les parfums. Ce bois sembloit couronner ces belles prairies, et formoit une nuit que les rayons du Soleil ne pouvoient percer. Là on n'entendoit jamais que le chant des oiseaux, on le bruit d'un ruisseau, qui se précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, et s'enfuyoit au travers de la prairie.

La grotte de la Déesse étoit sur le penchant d'une colline; de-là on découvroit la mer quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois follement

A 4

irritée

devint un jour un Prince très-accomplí, Il se nommoit Louis, comme le Roi son Grand-Pere, & fut Dauphin de France, après la mort de Monseigneur. Il naquit le 6, Août 1682, & mourut le 18. Février 1711. dans sa 29. année.

irritée contre les rochers, où elle se brisoit en gémissant, et élevant ses vagues comme des montagnes. D'un autre côté on voyoit une rivière où se formoient des Isles bordées de tilleuls fleuris, et de hauts peupliers qui portoient leurs têtes superbes jusques dans les nuées. Les divers canaux qui formoient les Isles, sembloient se jouer dans la campagne. Les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité, d'autres avoient une eau paisible et dormante; d'autres par des longs détours revenoient sur leurs pas, comme pour remonter vers leur source, et sembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On apercevoit de loin des collines et des montagnes qui se perdoient dans les nuées, et dont la figure bizarre formoit un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étoient couvertes de pampres verts qui pendoient en festons, le raisin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit se cacher sous les feuilles, et la vigne étoit accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier, et tous les autres arbres couvroient la campagne, et en faisoient un grand jardin.

Calypso ayant montré à Télémaque toutes ces beautés naturelles, lui dit: reposez-vous, vos habits sont mouillés, il est tems que vous en changiez; ensuite nous nous reverrons, et je vous raconterai des histoires dont votre cœur sera touché. En même-tems elle le fit entrer avec Mentor dans le lieu le plus secret et le plus reculé d'une grotte voisine de celle où la Déesse demuroit. Les Nymphes avoient eu soin d'allumer en ce lieu un grand feu de bois de cèdre, dont la bonne odeur se répandoit de tous côtés, et elles y avoient laissé des habits pour les nouveaux hôtes. Télémaque voyant qu'on lui avoit destiné une tunique d'une laine fine, dont la blancheur effaçoit

(7) Tout ce que dit ici Télémaque est dans le caractère du Duc de Bourgogne: ce Prince faisoit paroître une sagesse si austère, que le

effaçoit celle de la neige, et une robe de pourpre avec une broderie d'or, prit le plaisir qui est naturel à un jeune homme, en considérant cette magnificence.

Mentor lui dit d'un ton grave: est-ce donc là, ô Télémaque! les pensées qui doivent occuper le coeur du fils d'Ulysse? songez plutôt à soutenir la réputation de votre pere, et à vaincre la fortune qui vous persécute. Un jeune homme qui aime à se parer vainement comme une femme, est indigne de la sagesse et de la gloire. La gloire n'est due qu'à un coeur qui sait souffrir la peine, et fouler aux pieds les plaisirs.

Télémaque répondit en soupirant (7): Que les Dieux me fassent périr plutôt que de souffrir que la mollesse et la volupté s'emparent de mon coeur. Non, non, le fils d'Ulysse ne fera jamais vaincu par les charmes d'une vie lâche et efféminée: mais quelle faveur du Ciel nous a fait trouver après notre naufrage cette Déesse, ou cette mortelle, qui nous comble de biens?

Craignez, repartit Mentor, qu'elle ne vous accable de maux; craignez les trompeuses douceurs plus que les écueils qui ont brisé votre navire. Le naufrage et la mort sont moins funestes que les plaisirs qui attaquent la vertu. Gardez-vous bien de croire ce qu'elle vous racontera. La jeunesse est présomptueuse, elle se promet tout d'elle-même, quelque fragile, elle croit pouvoir tout, et n'avoir jamais rien à craindre. Elle se confie légèrement et sans précaution. Gardez-vous à écouter les paroles douces et flatteuses de Calypso, qui se giffent comme un serpent sous les fleurs. Craignez ce poison caché; défiez-vous de vous-même, et attendez toujours mes conseils.

Ensuite ils retournerent auprès de Calypso qui les attendoit. Les Nymphes avec leurs cheveux tressés

A 5

et

Le Roi son Aïeul le craignoit & se cachoit de lui, quand il vouloit faire quelque dépense qui sentit le luxe ou la volupté.

et des habits blancs servirent d'abord un repas simple, mais exquis pour le gout et pour la propreté. On n'y voyoit aucune autre viande que celle des oiseaux qu'elles avoient pris dans les filets, ou des bêtes qu'elles avoient percées de leurs flèches à la chasse. Un vin plus doux que le nectar couloit de grands vases d'argent dans les tasses d'or couronnées de fleurs. On apporta dans des corbeilles tous les fruits que le Printemps produit, et que l'Automne répand sur la terre. Et même ces quatre jeunes Nymphes se mirent à chanter. D'abord elles chanterent le combat des Dieux contre les Géants, puis les amours de Jupiter et de Sémélé, la naissance de Bacchus et son éducation conduite par le vieux Silène, la course d'Atalante (8) et d'Hippomène qui fut vainqueur par le moyen des pommes d'or cueillies au jardin des Hespérides. Enfin la guerre de Troie fut aussi chantée, les combats d'Ulysse et sa sagesse furent élevés jusqu'aux Cieux. La première des Nymphes, qui s'appelloit Leucothoe (9), joignit les accords de sa lyre aux douces voix de toutes les autres. Quand Télémaque entendit le nom de son pere, les larmes qui coulerent le long de ses joues donnerent un nouveau lustre à sa beauté. Mais comme Calypso apperçut qu'il ne pouvoit manger, et qu'il étoit saisi de douleur, elle fit signe aux Nymphes. A l'instant on chanta le combat des Centaures avec les Lapithes, et la descente d'Orphée aux Enfers pour en retirer Euridice.

Quand

(8) Ovid. Metam. X. Fab. XIII. La beauté la plus farouche s'adonne à ce devient sensible à la vue de l'or. Atalante étoit invincible à la course, cependant Hippomène sur l'arrêter, & arriva au but avant elle par le moyen des pommes d'or, qu'il jeta à propos. Il n'y a point de belles qui résistent à l'éclat de ce précieux métal.

(9) Ovid. Metam. IV. F. 4. Un nouveau lustre à sa beauté, voyez p. 138. pour en retirer Euridice, voyez p. 103.

(10) La cause de son impatience étoit son amour pour sa femme Pénélope dont Phénoë l'occupoit tout le jour. Il l'aimoit si éperdument, qu'il contrefit l'insensé pour ne pas aller au Siège de Troie, mais sa ruse fut découverte.

Quand le repas fut fini, la Déesse prit Télémaque, et lui parla ainsi : vous voyez, fils du grand Ulysse, avec quelle faveur je vous reçois. Je suis immortelle ; nul mortel ne peut entrer dans cette île, sans être puni de sa témérité ; et votre naufrage même ne vous garantiroit pas de mon indignation, si d'ailleurs je ne vous aimois. Votre Pere a eu le même bonheur que vous. Mais hélas ! il n'a pas su en profiter. Je l'ai gardé long-tems dans cette Isle : il n'a tenu qu'à lui d'y vivre avec moi dans un état immortel. Mais l'aveugle passion de retourner dans sa misérable patrie, lui fit rejeter tous ces avantages (10). Vous voyez tout ce qu'il a perdu pour Ithaque qu'il n'a pu revoir. Il voulut me quitter, il parut, et je fus vengée par la tempête. Son vaisseau, après avoir été long-tems le jouet des vents, fut enseveli dans les ondes. Profitez d'un si triste exemple. Après son naufrage vous n'avez plus rien à espérer, ni pour le revoir, ni pour regner jamais dans l'Isle d'Ithaque après lui. Consolerez-vous de l'avoir perdu, puisque vous trouvez une Divinité prête à vous rendre heureux, et un Royaume qu'elle vous offre. La Déesse ajouta à ces paroles de longs discours, pour montrer, combien Ulysse avoit été heureux auprès d'elle. Elle raconta ses aventures dans la caverne du Cyclope Polyphème (11), et chez Antiphautes Roi des Lestrigons (12). Elle n'oublia pas ce qui lui étoit arrivé dans l'Isle de Circé fille du Soleil

(13) et

(11) On peut voir dans le IX. Livre de l'Odyssée la description de cette caverne, qui étoit dans la Sicile : comment Ulysse & ses compagnons s'y trouverent enfermés : de quelle manière ils évitèrent d'être au Géant Polyphème, après avoir usé ses forces par le vin : & comment ils en sortirent, en se liant eux-mêmes sous le ventre de plus forts bœufs de son troupeau. *Odyss. Liv. IX.*

(12) Les Lestrigons faisoient leur demeure dans la ville de Lamus, anciennement Formies, sur la côte de la Campanie. On croit qu'ils avoient auparavant habité la Sicile. Leur nom signifie *Dévorateurs*, étant tiré de *Lalima*, qui veut dire *dévoier*. Ulysse perdit chez eux quelques-uns de ses compagnons, qui furent dévorés par ces peuples. *Odyss. Liv. X.*

(13) et les dangers qu'il avoit courrus entre Scylle et Charybde (14). Elle prêta la dernière tempête que Neptune avoit concitée contre lui, quand il partit d'après d'elle. Elle voulut faire entendre qu'il étoit péri dans ce naufrage, et elle supprima son arrivée dans l'isle des Phéaciens (15).

Télémaque, qui s'étoit d'abord abandonné trop promptement à la joie d'être si bien traité de Calypso, reconnut enfin son artifice et la sagesse des conseils que Mentor venoit de lui donner. Il répondit en peu de mots : ô Déesse ! pardonnez à ma douleur. *Main* Mais maintenant je ne puis que m'affliger ; peut-être que dans la suite j'aurai plus de force pour goûter la fortune que vous m'offrez. Laissez-moi en ce moment pleurer mon père, vous savez mieux que moi combien il mérite d'être pleuré.

Calypso n'osa d'abord le presser davantage, elle feignit même d'entrer dans sa douleur, et de s'attendrir pour Ulysse. Mais pour mieux connoître les moyens de toucher le cœur du jeune homme elle lui demanda comment il avoit fait naufrage, et par quelles aventures il étoit sur ses côtes. Le récit de ses malheurs, dit-il, seroit trop long. Non, non, répondit-elle, il me tarde de les savoir, hâtez-vous de me les raconter ; elle le pressa long-tems. Enfin il ne put lui résister et il parla ainsi :

J'étois parti d'Ithaque pour aller demander aux autres Roi revenus du siège de Troie, des nouvelles de mon père. Les amans de ma mère Pénélope furent surpris de mon départ (16). J'avois pris soin de

(13) L'Isle de Circé s'appelloit *Æea*, ou *Circé*, qui est une Montagne fort voisine de Formies : Homère l'appelle une Isle parce que la Mer & les Marais qui l'environnent en font presque une. Les Compagnons d'Ulysse y furent changés en pourceaux. *Ibid.* Liv. XII.

(14) Scylle & Charybde sont deux rochers placés à l'entrée du Détroit de la Sicile, du côté de Pelore : la premi. sur la côte d'Ithalie, & la sec. sur celle de Sicile. C'étoient anciennement des écueils fort dangereux à cause de la multitude des vaucloux qu'on avoit alors, mais on s'en mo. que aujourd'hui que la navigation est beaucoup plus perfectionnée. Ulysse y perdit encore six de ses compagnons. *Ibid.*

de le leur cacher, connoissant leur perfidie. Nestor (17), que je vis à Pylos, ni Ménélas (18) qui me reçut avec amitié dans Lacédémone, ne purent m'apprendre, si mon Pere étoit encore en vie. Lassé de vivre toujours en suspens et dans l'incertitude, je me résolus d'aller dans la Sicile, où j'avois ouï dire, que mon Pere avoit été jetté par les vents. Mais le sage Mentor, que vous voyez ici présent, s'opposoit à ce téméraire dessein. Il me présentoit d'un côté les Cyclopes, Géants monstrueux qui dévorent les hommes; de l'autre la flotte d'Enée et des Troyens qui étoient sur ces côtes. Ces Troyens, disoit-il, sont animés contre tout les Grecs; mais sur tout ils répandroient avec plaisir le sang du fils d'Ulysse. Retournez, continuoit-il, en Ithaque, peut-être que votre pere, aimé des Dieux, y sera aussitôt que vous. Mais si les Dieux ont résolu sa perte, s'il ne doit jamais revoir sa patrie, du moins il faut que vous aillez le venger, délivrer votre mere, montrer votre sagesse à tous les peuples et faire voir en vous à toute la Grece un Roi aussi digne de régner, que le fut jamais Ulysse lui-même. Ces paroles étoient salutaires, mais je n'étois pas assez prudent pour les écouter, je n'écoutai que ma passion. Le sage Mentor n'aima jusqu'à me suivre dans un voyage téméraire que j'entrepris contre ses conseils; et les Dieux permirent que je fisse une faute, qui devoit servir à me corriger de ma présomtion.

Pendant que Télémaque parloit, Calypso regardoit Mentor. Elle étoit étonnée; elle croyoit sentir

en

(15) L'isle des Phéaciens est Corcyre ou Corfu, appelée anciennement Schérie. Elle est vis à vis du continent d'Epire. Les Phéaciens l'avoient nommée Schérie de *Schara*, que signifie lieu de negoce.

(16) L'extrême beauté de Pénélope avoit attiré auprès d'elle plusieurs Princes, qui prétendoient l'épouser croyant Ulysse mort.

(17) Nestor, fils de Nélée & de Chloride, fut un des Rois qui allèrent au Siège de Troye; il y mena une flotte de XC vaisseaux.

(18) Ménélas étoit fils d'Atrée & d'Erope: il avoit épousé Hélène, fille de Jupiter & de Leda, dont l'enlèvement fut cause de la Guerre, de Troye.

en lui quelque chose de divin : mais elle ne pouvoit dévêler ses pensées confuses. Ainsi elle demouroit pleine de crainte et de défiance à la vue de cet inconnu. Alors elle appréhenda de laisser voir son trouble. Continuez, dit-elle à Télémaque, et satisfaites ma curiosité. Télémaque reprit ainsi :

Nous eumes assez long-tems un vent favorable pour aller en Sicile ; mais ensuite une noire tempête déroba le Ciel à nos yeux, et nous fûmes enveloppés dans une profonde nuit. A la lueur des éclairs nous aperçûmes d'autres vaisseaux exposés au même péril, et nous reconnûmes bientôt que c'étoient les vaisseaux d'Euée. Ils n'étoient pas moins à craindre pour nous que les rochers. Alors je compris, mais trop tard, ce que l'ardeur d'une jeunesse imprudente m'avoit empêché de considérer attentivement. Mentor parut dans ce danger non seulement ferme et intrépide, mais encore plus gai qu'à l'ordinaire. C'étoit lui qui m'encourageoit, je sentois qu'il m'inspiroit une force invincible. Il donnoit tranquillement tous les ordres, pendant que le Pilote étoit troublé. Je lui disois : mon cher Mentor, pourquoi ai-je refusé de suivre vos conseils ? Ne suis-je pas malheureux d'avoir voulu me croire moi-même dans un âge où l'on n'a ni prévoyance de l'avenir, ni expérience du passé, ni modération pour ménager le présent ? O ! si jamais nous échapons de cette tempête, je me déifierai de moi-même comme de mon plus dangereux ennemi. C'est vous, Mentor, que je croirai toujours.

Mentor en souriant me répondit : je n'ai garde de vous reprocher la faute que vous avez faite. Il fustit que vous la sentiez et qu'elle vous serve à être une autre fois plus modéré dans vos desirs ; mais quand le péril sera passé, la présomption reviendra peut-être. Maintenant il faut se soutenir par le courage ; avant que de se jeter dans le péril, il faut
le pré-

le prévoir et le craindre. Mais quand on y est, il ne reste plus qu'à le mépriser. Soyez donc le digne fils d'Ulysse, montrez un coeur plus grand que tous les maux qui vous menacent.

La douceur et le courage du sage Mentor me charmerent, mais je fus encore bien plus surpris, quand je vis avec quelle adresse il nous délivra des Troyens. Dans le moment où le Ciel commençoit à s'éclaircir, et où les Troyens nous voyant de près, n'auroient pas manqué de nous reconnoître, il remarqua un de leur vaisseaux, qui étoit presque semblable au nôtre, et que la tempête avoit écarté; la poupe en étoit couronnée de certaines fleurs. Il se hâta de mettre sur notre poupe des couronnes de fleurs semblables: il les attacha lui-même avec des bandelettes de la même couleur que celle des Troyens. Il ordonna à tous nos rameurs de se baïsser le plus qu'ils pourroient le long de leurs bancs, pour n'être point reconnus des ennemis. En cet état nous passâmes au milieu de leur flotte. Ils poussèrent des cris de joie en nous voyant, comme en voyant les compagnons qu'ils avoient cru perdus. Nous fûmes même contrainits par la violence de la mer d'aller assez long-tems avec eux. Enfin nous demeurâmes un peu derriere; et pendant que les vents impétueux les pouissoient vers l'Afrique, nous fûmes les derniers efforts pour aborder à force de rames sur la côte voisine de Sicile.

Nous y arrivâmes en effet; mais ce que nous cherchions n'étoit guere moins funeste que la flotte qui nous faisoit fuir. Nous trouvâmes sur cette côte de Sicile d'autres Troyens ennemis des Grecs; c'étoit-là que regnoit le vieux Aceste (19) sorti de Troye. A peine fûmes nous arrivés sur ce rivage, que les habitans crurent que nous étions, ou d'au-

tres
(19) Aceste fils de Crinise, fleuve de Sicile, & d'Egeste. Dame Troyenne. Il reçut chez lui Anchise & Enée lorsqu'ils alloient en Italie; *Virgile Aeneid. Lib. V.*

tres peuples de l'Isle armés pour les surprendre, ou des étrangers qui venoient s'emparer de leurs terres. Ils brûlent notre vaisseau dans le premier emportement. ils égorgent tous nos compagnons, ils ne réservent que Mentor et moi pour nous présenter à Aceste, afin qu'il pût savoir de nous quels étoient nos desseins, et d'où nous venions. Nous entrons dans la ville les mains liées derrière le dos, et notre mort n'étoit retardée que pour nous faire servir de spectacle à un peuple cruel, quand on sauroit que nous étions Grecs.

On nous présenta d'abord à Aceste, qui tenant son sceptre d'or en main, jugeoit les peuples, et se préparoit à un grand sacrifice. Ils nous demanda d'un ton sévère quel étoit notre pays, et le sujet de notre voyage. Mentor le hata de répondre, et lui dit: Nous venons des côtes de la grande Hespérie, et notre patrie n'est pas loin de-là. Ainsi il évita de dire que nous étions des Grecs. Mais Aceste sans l'écouter davantage, et nous prenant pour des étrangers, qui cachoit leur dessein, ordonna qu'on nous envoyât dans une forêt voisine, où nous servirions en esclaves sous ceux qui gouvernoient ses troupeaux. Cette condition me parut plus dure que la mort. Je m'écriai: O Roi! faites-nous mourir plutôt que de nous traiter si indignement. Sachez que je suis Télémaque fils du sage Ulysse, Roi des Ithaciens; je cherche mon pere dans toutes les mers: si je ne puis le trouver, ni retourner dans ma patrie, ni éviter la servitude, ôtez-moi la vie que je ne saurois supporter.

A peine eus-je prononcé ces mots, que tout le peuple ému s'écria, qu'il falloit faire périr le fils de ce cruel Ulysse, dont les artifices avoient renversé la ville de Troie. O Fils d'Ulysse, me dit Aceste, je ne puis retuer votre sang aux manes de tant de Troyens que votre pere a précipités sur les rivages du

noir Cocyte; vous et celui qui vous mène, vous périrez. En même tems un vieillard de la troupe proposa au Roi de nous immoler sur le tombeau d'Anchise (20). Leur sang, disoit-il, sera agréable à l'ombre de ce Héros; Enée même, quand il saura un tel sacrifice, sera touché de voir combien vous aimez ce qu'il avoit de plus cher au monde. Tout le peuple applaudit à cette proposition, et on ne songea plus qu'à nous immoler. Déjà on nous menoit sur le tombeau d'Anchise, on y avoit dressé deux Autels, où le feu sacré étoit allumé, le glaive qui devoit nous percer, étoit devant nos yeux; on nous avoit couronnés de fleurs, et nulle compassion ne pouvoit garantir notre vie. C'étoit fait de nous, quand Mentor demanda tranquillement à parler au Roi. Il lui dit :

O! Aceste, si le malheur du jeune Télémaque, qui n'a jamais porté les armes contre les Troyens, ne peut vous toucher; du moins que votre propre intérêt vous touche. La science que j'ai acquise des présages et de la volonté des Dieux, me fait connoître, qu'avant que trois jours soient écoulés vous ferez attaqué par des peuples barbares, qui viennent comme un torrent du haut des montagnes pour inonder votre ville, et pour ravager tout votre pays: hâtez-vous de les prévenir: mettez vos peuples sous les armes, et ne perdez pas un moment pour retirer au-dedans de vos murailles les riches troupeaux que vous avez dans la campagne. Si ma prédiction est fautive, vous ferez libre de nous immoler dans trois jours: si au contraire elle est véritable, souvenez-vous qu'on ne doit pas ôter la vie à ceux de qui on la tient.

Aceste fut étonné de ces paroles, que Mentor lui disoit avec une assurance qu'il n'avoit jamais trou-

(20) Le tombeau d'Anchise étoit sur le Mont Eryce; ce furent Aceste & Enée qui l'y ensevelirent.

vée en aucun homme. Je vois bien, répondit-il, ô Eiranger, que les Dieux qui vous ont si mal partagé pour tous les dons de la fortune, vous ont accordé une sagesse, qui est plus estimable que toutes les prospérités. En même tems il retarda le sacrifice, et donna avec diligence les ordres nécessaires pour prévenir l'attaque, dont Mentor l'avoit menacé. On ne voyoit de tous côtés que des femmes trablantes, des vieillards courbés, des petits enfans les larmes aux yeux qui se retiroient dans la ville. Les troupeaux des bœufs mugissans et des brébis bêlantes venoient de foule, quittant les gras pâturages, et ne pouvant trouver assez d'étables pour être mis à couvert. C'étoit de toutes parts des bruits confus de gens, qui se pouffoient les uns les autres, qui ne pouvoient s'entendre, qui prenoient dans ce trouble in connu leur ami, et qui courroient sans savoir où tendoient leurs pas. Mais les principaux de la ville se croyant plus sage que les autres, s'imaginoient que Mentor étoit un imposteur, qui avoit fait une fausse prédiction pour sauver sa vie.

Avant la fin du troisième jour, pendant qu'ils étoient pleines de ces pensées, on vit sur le penchant des montagnes voisines un tourbillon de poussière; puis on aperçut une troupe innombrable de barbares armés. C'étoient les Himériens (21) peuples féroces, avec les Nations qui habitent sur les monts Nébrodes, et sur le sommet d'Agragas, où régnent les Zéphirs n'ont jamais adouci. Ceux qui avoient

(21) La ville d'Himere étoit en Sicile, au couchant du fleuve du même nom. Elle fut très-florissante pendant cent quarante ans, au bout desquels elle fut ruinée par les Carthaginois sous la conduite d'Annibal, environ quatre cens ans avant J. C.

(22) Les narrations ont aussi leurs images ou leurs peintures, ce qui est passé on le rappelle quelquefois au présent. Quand Télémaque parle de la résolution, avec laquelle Mentor se mit en devoir de défendre Acéste contre ses ennemis, il dit: Mentor montre dans ses yeux &c. Vous voyez que ce n'est plus ici une narration, vous devez vous réveiller de ce qu'on vous dit. On ne vous apprend pas ce qui s'est passé, on vous montre ce qui se passe.

avoient méprisé la prédiction de Mentor, perdirent leurs esclaves et leurs troupeaux. Le Roi dit à Mentor : j'oublie que vous êtes des Grecs ; nos ennemis deviennent nos amis fidèles ; les Dieux vous ont envoyés pour nous sauver ; je n'attens pas moins de votre valeur que de la sagesse de vos conseils, hâtez-vous de nous secourir.

Mentor montre (22) dans ses yeux une audace qui étonne les plus fiers combattans. Il prend un bouclier, un casque, une épée, une lance : il range les soldats d'Aceste : il marche à leur tête, et s'avance en bon ordre vers les ennemis. Aceste, quoique plein de courage, ne peut dans sa vieillesse le suivre que de loin. Je le suis de plus près : mais je ne puis égaler sa valeur. Sa cuirasse ressembloit dans le combat à l'immortelle Egide (23). La mort couroit de rang en rang par tout sous ses coups. Semblable à un lion de Numidie de la cruelle faim dévore, et qui entre dans un troupeau de foibles brébis, il déchire, il égorge, il nage dans le sang ; et les Bergers, loin de secourir le troupeau, fuyent tremblans pour se dérober à sa fureur.

Ces Barbares, qui espéroient de surprendre la ville, furent eux-mêmes surpris et déconcertés. Les sujets d'Aceste, animés par l'exemple et par les paroles de Mentor, eurent une vigueur dont ils ne se croyoient point capables. De malance je renversai le fils du Roi de ce peuple ennemi ; il étoit de mon âge, mais il étoit plus grand que moi : car ce peuple

B 2

venoit

(23) L'Egide étoit de bouclier de Jupiter, ainsi nommé d'un mot Grec, qui signifie Chevre, parce que Dieu fut nourri par la Chevre Amalthee & qu'il couvrit ensuite son bouclier de sa peau. Il le donna depuis à Pallas, qui y attacha la tête de Meduse, dont le seul aspect métamorphosoit * les hommes en rochers,

* C'est pourquoi Horace chante :

— quid
contra sonantem Palladis Ægida,
Carm. III. 4. v. 55, 56, 57.

venoit d'une race de Géans, qui étoient de la même origine que les Cyclopes. Il méprisoit un ennemi aussi foible que moi : mais sans m'étonner de sa force prodigieuse, ni de son air sauvage et brutal, je poussai ma lance contre sa poitrine, et je lui fus vomir en expirant des torrens d'un sang noir. Il pensa m'écraser dans sa chute. Le bruit de ses armes retentit jusqu'aux montagnes. Je pris ses dépouilles, et je revins trouver Aeste. Mentor ayant achevé de mettre les ennemis en désordre, les tailla en pièces, et poussa les fuyards jusques dans les forêts.

Un succès si inespéré fit regarder Mentor comme homme chéri et inspiré des Dieux. Aeste, touché de reconnoissance, nous avertit, qu'il craignoit tout pour nous, si les vaisseaux d'Enée revenoient en Sicile. Il nous en donna un pour retourner sans retardement en notre pays, nous combla de présens, et nous pressa de partir pour prévenir tous les malheurs qu'il prévoyoit. Mais il ne voulut nous donner ni un pilote, ni des rameurs de sa nation, de peur qu'ils ne fussent trop exposés sur les côtes de la Grèce. Il nous donna des Marchands Phéniciens, qui étant en commerce avec tous les peuples du Monde, n'avoient rien à craindre, et qui devoient ramener le vaisseau à Aeste quand ils nous auroient laissés en Ithaque ; mais les Dieux qui se jouent des desseins des hommes, nous réservoient à d'autres dangers.

Fin du premier Livre.

LES

me
emi
rce
uf-
en
ra-
uf-
re-
tre
uf-

me
ché
out
Si-
re-
et
rs
un
ne
us
m-
en
ef-
ais

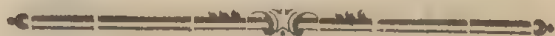
S



Telemachus rencontre Termodorus dans les deserts d'Egypte

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE SECOND.



SOMMAIRE DU LIVRE SECOND.

Télémaque raconte comme il fut pris dans le vaisseau Tyrien par la flotte de Sésostris, & emmené en captif en Egypte. Il dépeint la beauté de ce Pays, & la sagesse du Gouvernement de son Roi. Il ajoute que Mentor fut envoyé esclave en Ethiopie; que lui-même Télémaque fut réduit à conduire un troupeau dans le désert d'Oasis; que Termosiris Prêtre d'Apollon le consola, en lui apprenant à imiter Apollon, qui avoit été autrefois berger chez le Roi Admète; que Sésostris avoit enfin appris tout ce qu'il faisoit de merveilleux parmi les Bergers; qu'il l'avoit rappelé étant persuadé de son innocence, & lui avoit promis de le renvoyer à Ithaque; mais que la mort de ce Roi l'avoit replongé dans de nouveaux malheurs, qu'on le mit en prison dans une tour sur le bord de la mer, d'où il vit le nouveau Roi Boccoris qui périt dans un combat contre ses sujets revoltés, & secourus par les Tyriens.

LIVRE SECOND.

Les Tyriens, par leur fierté, avoient irrité contre eux le Roi Sésostris (1) qui régnoit en Egypte, et qui avoit conquis tant de Royaumes. Les richesses qu'ils ont acquises par le commerce et la force de l'imprenable ville de Tyr, situ e dans la mer, avoient enflé le cœur de ces peuples. Ils avoient

re-

(1) Voyez les Pentées livres de Mr. Loen III. 2. p. 1.
L'origine de l'imprenable ville de Tyr &c.
Voyez Prideaux Histoire des Juifs p. 415 seq.

refusé de payer à Sésostris le tribut qu'il leur avoit imposé en revenant de ses conquêtes ; et ils avoient fourni des troupes à son frère , qui avoit voulu le massacrer à son retour , au milieu des réjouissances d'un grand festin.

Sésostris avoit résolu , pour abatre leur orgueil , de troubler leur commerce dans toutes les mers. Ses vaisseaux alloient de tous côtés cherchant les Phéniciens. Une flotte Egyptienne nous rencontra , comme nous commençons à perdre de vue les montagnes de la Sicile. Le port et la terre sembloient fuir derrière nous , et se perdre dans les nuës. En même tems nous voyons approcher les navires des Egyptiens semblables à une ville flottante. Les Phéniciens les reconnurent , et voulurent s'en éloigner : mais il n'étoit plus tems. Leurs voiles étoient meilleures que les nôtres , le vent les favorisoit leurs rameurs étoient en plus grand nombre. Ils nous abordent , nous prennent , et nous amènent prisonniers en Egypte.

En vain je leur représentai que nous n'étions pas Phéniciens : à peine daignèrent-ils m'écouter. Ils nous regarderent comme des esclaves dont les Phéniciens trafiquoient , et ils ne songerent qu'au profit d'une telle prise. Déjà nous remarquons les eaux de la mer qui blanchissent par le mélange de celles du Nil , et nous voyons la côte d'Egypte presqu'aussi basse que la mer. Ensuite nous arrivons à l'Isle de Pharos , voisine de la ville de No. De-là nous remontons le Nil jusqu'à Memphis

Si la douleur de notre captivité ne nous eût rendus insensibles à tous les plaisirs , nos yeux auroient été charmés de voir cette terre fertile d'Egypte semblable à un jardin délicieux arrosé d'un nombre infini de canaux. Nous ne pouvions jeter les yeux sur les deux rivages sans appercevoir des villes opulentes , des maisons de campagnes agréablement si-

tuées, des terres qui se couvroient tous les ans d'une moisson dorée sans se reposer jamais, des prairies pleines de troupeaux, des Laboureurs qui étoient accablés sous le poids des fruits que la terre épanchoit de son sein; des Bergers qui faisoient répéter les doux sons de leurs flûtes et de leurs chalumeaux à tous les Echos d'alentour.

(2) Heureux! disoit Mentor, le peuple, qui est conduit par un sage Roi! il est dans l'abondance, il vit heureux, et aime celui à qui il doit tout son bonheur. C'est ainsi, ajoutoit-il, ô Télémaque! que vous devez régner, et faire la joie de vos peuples, si jamais les Dieux vous font posséder le Royaume de votre père. Aimez vos peuples comme vos enfans, goûtez le plaisir d'être aimé d'eux, et faites qu'ils ne puissent jamais sentir la paix et la joie, sans le souvenir que c'est un bon Roi qui leur a fait ces riches présens. Les Rois qui ne songent qu'à se faire craindre et qu'à abattre leurs sujets pour le rendre plus soumis, sont les fléaux du Genre humain. Ils sont craints comme ils le veulent être, mais ils sont haïs, détestés, et ils ont encore plus à craindre de leurs sujets, que leurs sujets n'ont à craindre d'eux.

Je répondois à Mentor; Hélas! il n'est pas question de songer aux maximes suivant lesquelles on doit régner. Il n'y a plus d'Ithaque pour nous; nous ne reverrons jamais ni notre Patrie ni Pénélope; et quand même Ulysse retourneroit plein de gloire dans son Royaume, il n'aura jamais la joie de m'y voir: jamais je n'aurai celle de lui obéir pour apprendre à commander. Mourons, mon cher Mentor, nulle autre pensée ne nous est plus permise: mourons, puisque les Dieux n'ont aucune pitié de nous.

En parlant ainsi, de profonds soupirs entrecou-

poient

(2) Ici commence l'instruction donnée au Duc de Bourgogne, sur la manière de régner.

(3) Le sage Mentor, venant s'entretenir avec le Roi, la président, peut ordonner, et le Roi se doit bien exécuter les ordres.

poient toutes mes paroles. Mais Mentor, qui craignoit les maux avant qu'ils arrivassent, ne savoit plus ce que c'étoit que de les craindre dès qu'ils étoient arrivés. Indigne fils du sage Ulysse ! s'écrioit-il : Quoi donc, vous vous laissez vaincre à votre malheur. Sachez que vous reverrez un jour l'Isle d'Ithaque et Pénélope : vous verrez même dans la première gloire celui qui vous n'avez jamais connu, l'invincible Ulysse que la fortune ne peut abattre, et qui dans les malheurs encore plus grands que les vôtres, vous apprend à ne vous décourager jamais. O ! s'il pouvoit apprendre dans les terres éloignées où la tempête l'a jetté, que son fils ne fait imiter ni la patience ni son courage, cette nouvelle l'accableroit de honte, et lui seroit plus rude que tous les malheurs qu'il souffre depuis si long-tems.

Ensuite Mentor me faisoit remarquer la joye et l'abondance répandue dans toute la campagne d'Egypte, où l'on comptoit jusqu'à vingt-deux mille villes. Il admiroit la bonne police de ces villes, la justice exercée en faveur du pauvre contre le riche, la bonne éducation des enfans qu'on accouroit à l'obéissance, au travail, à la sobriété, à l'amour des arts, ou des lettres ; l'exactitude pour toutes les cérémonies de la Religion, le désintéressement, le désir de l'honneur, la fidélité pour les hommes, et la crainte pour les Dieux, que chaque père inspiroit à ses enfans. Il ne se laissoit point d'admirer ce bel ordre. Heureux, me disoit-il sans cesse, le peuple qu'un sage Roi (3) conduit ainsi ; mais encore plus heureux le Roi qui fait le bonheur de tant de peuples, (4) et qui trouve le sien dans sa vertu ! Il tient les hommes par un lien cent fois plus fort que celui de la crainte ;

B 5

c'est

(3) Les peuples d'un sage Roi, n'ont besoin que d'une maxime générale, c'est d'être fidèles à leur Roi, de se laisser gouverner, & d'obéir. C'est tout, & c'est tout ce qu'il faut ; car c'est ainsi que que raison qui leur semble contraire aux ordres, qu'ils ont reçus.

c'est celui de l'amour. (5) Non seulement on lui obéit, mais encore on aime à lui obéir. Il régné dans tous les coeurs; chacun, bien loin de vouloir s'en défaire, craint de le perdre, et donneroit sa vie pour lui.

Je remarquois ce que disoit Mentor, et je sentoient renaître mon courage au fond de mon coeur, à mesure que ce sage ami me parloit. Aussi-rôt que nous fûmes arrivés à Memphis, ville opulente et magnifique, le Gouverneur ordonna que nous irions jusques à Thèbes, pour être présentés au Roi Sésotris, qui vouloit examiner les choses par lui-même, et qui étoit fort animé contre les Tyriens. Nous remontâmes donc encore le long du Nil, jusqu'à cette fameuse Thèbes à cent portes, où habitoit ce grand Roi. Cette ville nous parut d'une étendue immense, et plus peuplée que les plus florissantes villes de la Grèce. La police y est parfaite pour la propreté des rues, pour le cours des eaux, pour la commodité des bains, pour la culture des arts, et pour la sûreté publique. Les places sont ornées de fontaines et d'obélisques; les temples sont de marbre, et d'une architecture simple, mais majestueuse. Le Palais du Prince est lui seul comme une grande ville: on n'y voit que colonnes de marbre, que pyramides, et obélisques, que statues colossales, que meubles d'or et d'argent massifs.

Ceux qui nous avoient pris dirent au Roi que nous avions été trouvés dans un navire Phénicien. Il écoutoit chaque jour à certaines heures réglées tous ceux de ses sujets, qui avoient ou des plaintes à
lui

(5) De la crainte. Car la crainte & la terreur ne sont pas des biens assez forts pour retenir les sujets dans le devoir: ils ne sont pas des esclaves, mais des citoyens accoutumés à l'obéissance raisonnable, mais non pas à la servitude, et comme il ne leur faut pas une pleine liberté, il ne leur faut pas aussi une entière servitude. Tac.

lui faire, ou des avis à lui donner. Il ne méprisoit ni ne rebutoit personne, et (6) ne croyoit être Roi que pour faire du bien à ses sujets, qu'il avoit comme ses enfans. Pour les Etrangers, il les recevoit avec bonté, et vouloit les voir, parce qu'il croyoit qu'on apprenoit toujours quelque chose d'utile; en s'instruisant des mœurs et des manières des peuples éloignés. Cette curiosité du Roi fit qu'on nous présenta à lui. Il étoit sur un trône d'y voire tenant en main un sceptre d'or; il étoit déjà vieux, mais agréable, plein de douceur et de majesté. Il jugeoit tous les jours les peuples avec une patience et une sagesse qu'on admiroit sans flatterie. Apres avoir travaillé toute la journée à régler les affaires, et à rendre une exacte justice, il se donnoit le soir à écouter les hommes sçavans, ou à converser avec les plus honnêtes gens, qu'il savoit bien choisir pour les admettre dans sa familiarité. On ne pouvoit lui reprocher en toute la vie, que d'avoir triomphé avec trop de faste des Rois qu'il avoit vaincus, et de s'être confié à un de ses sujets que je vous dépeindrai tout à l'heure.

Quand il me vit, il fut touché de ma jeunesse et de ma douleur. Il me demanda ma patrie et mon nom; nous fûmes étonnés de la sagesse qui parloit par sa bouche. Je lui répondis: O! grand Roi, vous n'ignorez pas le siège de Troye qui a duré dix ans, et sa ruine qui a coûté tant de sang à toute la Grece; Ulysse mon père a été un des principaux Rois qui ont ruiné cette ville. Il erre sur toutes les mers sans pouvoir retrouver l'Isle d'Ithaque qui est son Royaume: je le cherche; et un mal-

(6) Il ne croyoit être Roi que pour faire du bien à ses sujets. Ce portrait de Scélus est celui de Philippe IV. Roi d'Espagne, Prince estimé pour sa prudence & la sagesse, quoiqu'il n'ait pas toujours été heureux dans ses projets. Il naquit en 1605. & mourut en 1665.

malheur semblable au sien, fait que j'ai été pris. Rendez-moi à mon pere et à ma patrie. Ainsi puissent les Dieux vous conserver à vos enfans : et leur faire sentir la joye de vivre sous un si bon pere.

Sésostris continuoît à me regarder d'un oeil de compassion : mais voulant savoir si ce que je disois étoit vrai, il nous renvoya à un de ses Officiers, qui fut chargé de s'informer de ceux qui avoient pris notre vaisseau, si nous étions effectivement ou Grecs, ou Phéniciens. S'ils sont Phéniciens, dit le Roi, il faut doublement les punir, pōur être nos ennemis, et plus encore pour avoir voulu nous tromper par un lâche mensonge. Si au contraire ils sont Grecs, je veux qu'on les traite favorablement, et qu'on les renvoie dans leur pays sur un de mes vaisseaux ; car j'aime la Grèce ; plusieurs Egyptiens y ont donné des loix ; je connois la vertu d'Hercule ; la gloire d'Achille est parvenue jusqu'à nous, et j'admire ce qu'on m'a raconté de la sagesse du malheureux Ulysse. (7) Mon plaisir est de secourir la vertu malheureuse.

L'Officier auquel le Roi renvoya l'examen de notre affaire, avoit l'ame aussi corrompue, et aussi artificieuse, que Sésostris étoit sincère et généreux. Cet Officier se nommoit Métrophis. Il nous interrogea pour tâcher de nous surprendre ; et comme il vit que Mentor répondoit avec plus de sagesse que moi, il le regarda avec aversion, et avec défiance :

(7) *Ulysse*. Le caractère d'Ulysse est la sage prudente dissimulation. Il est, dont la constance ne peut être ébranlée, par quoi que ce puisse être : & la colère d'Achille est la colère implacable d'un Prince injuste & vindicatif.

(8) Ce que l'on doit admirer dans cet ouvrage, n'est pas tant l'excellence du style, ni par la composition, que le fond d'honneur, de probité & de courage qu'on reconnoît dans l'Auteur, de l'avoir osé composer dans le plus mauvais état, et dans la plus flétrissée Cour qu'il y ait peut-être jamais eu au monde. Il ne pouvoit pas condamner direc-

fiance: car les méchans s'irritent contre les bons. Il nous sépara, et depuis ce tems-là je ne fus point ce qu'étoit devenu Mentor. Cette séparation fut un coup de foudre pour moi. Métrophis espéroit toujours qu'en nous questionnant séparément, il pourroit nous faire dire des choses contraires; sur tout il croyoit m'éblouir par ses promesses flatteuses, et me faire avouer ce que Mentor lui auroit caché. Enfin il ne cherchoit pas de bonne foi la vérité: mais il vouloit trouver quelque prétexte de dire au Roi que nous étions Phéniciens, pour nous faire ses esclaves. En effet malgré notre innocence et malgré la sagesse du Roi, il trouva le moyen de le tromper. Hélas! à quoi les Rois sont-ils exposés? Les plus sages mêmes sont souvent surpris. Des hommes artificieux et intéressés les environnent; les bons se retirent, parce qu'ils ne sont ni empressés ni flatteurs; les bons attendent qu'on les cherche, et les Princes ne savent guère les aller chercher. Au contraire, les méchans sont hardis, trompeurs, empressés à s'insinuer et à plaire, adroits à dissimuler, prêts à tout faire contre l'honneur et la conscience pour contenter les passions de celui qui régne (8). O! qu'un Roi est malheureux d'être exposé aux artifices des méchans! (9) il est perdu s'il ne repousse la flatterie, et s'il n'aime ceux qui disent hardiment la vérité (10). Voilà les réflexions que je faisois dans mon malheur, et je rappellois tout ce que j'avois oui dire à Mentor.

Cepen-

tement le conduite de la Cour, c'est bien assez d'avoir entrepris de le faire d'une manière indirecte.

(8) *Méchans*: Adulatio est totum crimen servitutis inest. Tac. c'est-à-dire, la servitude & la flatterie sont les deux campagnes inséparables. Les Rois sont plusieurs fois environnés d'envieux, de fourbes, & d'hypocrites.

(10) *La vérité*: Les bons esprits s'émoussent & s'abatardissent, quand il n'est plus permis de parler, ou d'écrire sans flatter. Tac.

Cependant Métrophis m'envoya vers le montagnés du désert d'Oasis (11) avec ses esclaves, afin que je servisse avec eux à conduire ses grands troupeaux. En cet endroit Calypso interrompit Télémaque, disant : Eh bien ! que faites-vous alors, vous qui aviez préféré en Sicile la mort à la servitude ? Télémaque répondit : Mon malheur croissoit toujours ; je n'avois plus la misérable consolation de choisir entre la servitude et la mort : il falut être esclave, et épuiser, pour ainsi dire, toutes les rigueurs de la fortune : il ne me restoit plus aucune espérance, et je ne pouvois pas même dire un mot pour travailler à me délivrer. Mentor m'a dit depuis qu'on l'avoit vendu à des Ethiopiens, et qu'il les avoit suivis en Ethiopie.

Pour moi j'arrivai dans des déserts affreux : on y voit des tables brûlans au milieu des plaines, des neiges qui ne fondent jamais, et qui font un hyver perpétuel sur le sommet des montagnes ; et on trouve seulement pour nourrir les troupeaux des pâturages parmi des rochers : vers le milieu du penchant de ces montagnes escarpées, les vallées y sont si profondes, qu'à peine le Soleil y peut faire luire ses rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce pays, que des Bergers aussi sauvages que le pays même. Là je passois les nuits à déplorer mon malheur, et les jours à suivre un troupeau, pour éviter la fureur brutale d'un premier esclave, qui espérant d'obtenir sa liberté, accusoit sans cesse les autres, pour faire valoir à son maître son zèle et son attachement à ses intérêts. Cet esclave se nommoit Butis : je devois succomber dans cette occasion. La douleur me pressant, j'oubliai un jour mon troupeau, et je m'éten-

(11) Oasis: Ora horrida & incultis locis circumdata: dans la solitude d'Oasis l'hérésarque Nestorius fut exilé, & y mourut.

m'étendis sur l'herbe auprès d'une caverne, où j'attendois la mort, ne pouvant plus supporter mes peines. En ce moment je remarquai que toute la montagne trembloit; les chênes et les pins sembloient descendre du sommet de la montagne, les vents retenoient leurs haleines; une voix mugissante sortit de la caverne, et me fit entendre ces paroles: Fils du sage Ulysse, il faut que tu deviennes, comme lui, grand par la patience. Les Princes qui ont toujours été heureux, ne sont guère dignes de l'être; la mollesse les corrompt, l'orgueil les enivre. Que tu seras heureux, si tu surmotes tes malheurs, et si tu ne les oublies jamais! Tu reverras Ithaque, et ta gloire montera jusqu'aux Aïeux. Quand tu sera le maître des autres hommes, souviens-toi que tu as été foible, pauvre et souffrant comme eux, prends plaisir à les soulager, aime ton peuple, déteste la flatterie, et sache que tu ne seras grand qu'autant que tu seras modéré et courageux pour vaincre tes passions (12).

Ces paroles divines entrèrent jusqu'au fond de mon cœur, elles y firent renaitre la joie et le courage; je ne sentis point cette horreur qui fait dresser les cheveux sur la tête, et qui glace le sang dans les veines, quand les Dieux se couchent uniquement aux mortels. Je me levai tranquille, j'adorai à genoux, les mains levées vers le Ciel, Minerve à qui je crus devoir cet oracle. En même tems je me trouvai un nouvel homme, la sagesse éclairoit mon esprit, je sentois une douce force pour modérer toutes mes passions, et pour arrêter l'impétuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les Bergers du désert; ma douceur, ma patience, mon exactitude appaisèrent enfin le cruel Butis, qui étoit en autorité sur les autres esclaves, et qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour

(12) Ces passages ne peuvent être assez loués: ils sont divins. L'Empereur Marc Antonin dit aussi dans ses réflexions morales; Maximus mihi fait voir, qu'il faut être le maître de soi-même, & ne se laisser jamais emporter à ses passions.

Pour mieux supporter l'ennui de la captivité et de la solitude, je cherchai des livres ; car j'étois accablé de tristesse, faute de quelque instruction qui pût nourrir mon esprit, et le soutenir. Heureux, disois-je, ceux qui se dégoûtent des plaisirs violens, et qui savent se contenter des douceurs d'une vie innocente ! Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, et qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences. En quel endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir, et l'ennui qui dévore les autres hommes, au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui savent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire, et qui ne sont point comme moi privés de la lecture ! Pendant que ces pensées rouloient dans mon esprit, je m'enfonçai dans une sombre forêt, où j'aperçus tout à coup un vieillard qui tenoit un livre à la main.

Ce vieillard avoit un grand front chauve, et un peu ridé, une barbe blanche pendoit jusqu'à sa ceinture, sa taille étoit haute et majestueuse, son teint étoit encore frais et vermeil, ses yeux vifs et perçans, sa voix douce, ses paroles simples et aimables. Jamais je n'ai vu un si vénérable vieillard : il s'appelloit l'ermosiris, il étoit Prêtre d'Apollon, qu'il servoit dans un Temple de marbre que les Rois d'Egypte avoient consacré au Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit étoit un recueil d'Hymnes (13) en l'honneur des Dieux. Il m'aborda avec amitié, nous nous entretenons ; il racontoit si bien les choses passées, qu'on croyoit les voir ; mais il les racontoit
courte-

(13) Un recueil d'Hymnes, de Cantiques, de chansons, à l'honneur de Dieu, en Allemand, Lob-Gesänge Gott za Ehren, tel que le Cantique de Salomon, das hohe Lied Salomons, c'est le mot Grec *ᾠδὴν ὑμνῶν*, en latin *celebro*.

(14) Orphée étoit fils d'Apollon & de Calliope, une des Muses. Il excella dans l'art de jouer de la Lyre. La fable a feint, que cette Lyre fut placée dans le Ciel.

courtement, et jamais ses Histoires ne m'ont lassé. Il prévoyoit l'avenir par la profonde sagesse qui lui faisoit connoître les hommes ; les dessein dont ils sont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaisant, et la jeunesse la plus enjouée n'a pas tant de grace qu'en avoit cet homme dans une vieillesse si avancée, aussi aimoit-il les jeunes gens ; lorsqu'ils étoient dociles, et qu'ils avoient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, et me donna des livres pour me consoler ; il m'appelloit son fils. Je lui disois souvent : Non pere, les Dieux qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi ; ils m'ont donné en vous un autre soutien : Cet homme semblable à Orphée (14) ou à Linus (15), étoit sans doute inspiré des Dieux. Il me récitoit les vers qu'il avoit faits, et me donnoit ceux de plusieurs excellens Poëtes favorisés des Muses. Lorsqu'il étoit revêtu de sa longue robe d'une éclatante blancheur, et qu'il prenoit en main sa lyre d'ivoire, les tigres, les ours, les lions venoient le flatter et lécher ses pieds. Les Satyres fortoient des forêts pour danser autour de lui, les arbres mêmes paroissoient émus ; et vous auriez cru que les rochers attendris alloient descendre du haut des montagnes aux charmes de ses doux accens. Il ne chantoit que la grandeur des Dieux, la vertu des Héros, et la sagesse des hommes qui préférèrent la gloire aux plaisirs.

II

(15) Linus étoit aussi fils d'Apollon & de Terpichore, ou de Mécure, & d'Uranie ; il inventa les vers Lyriques. Il surpassa encore Orphée dans la science de la Musique, puisqu'il lui donna des leçons. On dit que s'étant moqué d'Hercule, à qui il enseignoit à jouer de la Lyre, parce qu'il en jouoit mal, cet Héros lui cassa la tête avec cet instrument. Les autres Poëtes seignent, qu'il fut tué à Thèbes par Apollon, pour avoir appris aux hommes à mettre des cordes au lieu de fil aux Instruments de Musique.

Il me disoit souvent que je devois prendre courage, et que les Dieux n'abandonneroient ni Ulysse ni son fils. Enfin, il m'assura que je devois à l'exemple d'Apollon, enseigner aux Bergers à cultiver les Muses. Apollon, disoit-il, indigné que Jupiter par ses foudres troublât le Ciel dans les plus beaux jours, voulut s'en venger sur les Cyclopes qui forgeoient les foudres, et il les perça de ses flèches. Aussi-tôt le mont Etna (16) cessa de vomir des tourbillons de flammes, on n'entendit plus les coups des terribles marteaux, qui, frappant l'enclume, faisoient gémir les profondes cavetnes de la terre, et les abîmes de la mer. Le fer et l'airain n'étant plus polis par les Cyclopes, commençoient à se rouiller. Vulcain furieux (17) sort de sa fournaise; quoique boiteux, il monte en diligence vers l'Olympe; il arrive suant et couvert de poussière dans l'assemblée des Dieux: il fait des plaintes amères. Jupiter s'irritant contre Apollon, le chasse du Ciel, et le précipite sur la terre. Son char vuide faisoit de lui-même son cours ordinaire, pour donner aux hommes les jours et les nuits avec le changement régulier des saisons. Apollon dépouillé de tous ses rayons, fut contraint de se faire Berger, et de garder les troupeaux du Roi Admète (18). Il jouoit de la flûte, et tous les autres Bergers venoient à l'ombre des ormeaux sur le bord d'une claire fontaine écouter ses chansons. Jusques-là ils avoient mené une vie sauvage et brutale; ils ne savoient que conduire leurs brébis. les tondre, traire leur lait, et faire des fromages: toute la campagne étoit comme un désert affreux.

Bien-

(16) Le mont Etna. Les feux que l'Etna vomit sont assez ordinaires: mais les deux des années 1536, 1554, 1560, 1579, 1669, &c. 1692, ont fait plus de bruit, dans les histoires. Les Poètes ont feint, que Jupiter écrasa le Géant Typhée, sur cette montagne, & que Vulcain y tient sa forge.

Bientôt Apollon montra à tous les Bergers les arts qui peuvent rendre leur vie agréable. Il chantoit les fleurs dont le Printems se couronne, les parfums qu'il répand, et la verdure qui naît sous ses pas; puis il chantoit les délicieuses nuits de l'été, où les Zéphirs rafraîchissent les hommes, et où la rosée désaltère la terre. Il mêloit aussi dans ses chansons les fruits dorés dont l'Automne récompense les travaux des Laboureurs, et le repos de l'hiver, pendant lequel la jeunesse folâtre danse auprès du feu. Enfin il représentoit les forêts sombres qui couvrent les montagnes et les creux vallons, où les rivières, par mille détours, semblent se jouer au milieu des riantes prairies. Il apprit ainsi au Bergers, quels sont les charmes de la vie champêtre, quand on fait goûter de ce que la simple nature a de gracieux. Bientôt les Bergers avec leurs flûtes se virent plus heureux que les Rois, et leurs cabanes attiroient en foule les plaisirs purs qui fuient les Palais dorés; les jeux, les ris, les graces, suivoient par tout les innocentes Bergères. Tous les jours étoient des Fêtes. On n'entendoit plus que le gazouillement des oiseaux, ou la douce haleine des Zéphirs, qui se jouoient dans les rameaux des arbres, ou le murmure d'une onde claire qui tomboit de quelque rocher, ou les chansons que les Muses inspiroient aux Bergers qui suivoient Apollon. Ce Dieu leur enseignoit à remporter le prix de la course, et à percer de flèches les daims et les cerfs. Les Dieux même devinrent jaloux des Bergers; cette vie leur parut plus douce que toute leur gloire, et ils rappelèrent Apollon dans l'Olympe.

C 2

Mon

(17) Vulcain furieux. Ovid. Metam. IV. Fab. 3.

(18) Roi de Thèssalie, que sa femme Alceste tira de tombeau en elle entra elle-même.

Mon fils, cette histoire doit vous instruire, puisque vous êtes dans l'état où fut Apollon; défrichez cette terre sauvage; faites fleurir comme lui le désert; apprenez à tous ces Bergers quels sont les charmes de l'harmonie; adoucissez les coeurs farouches; montrez leur l'aimable vertu: faites leur sentir combien il est doux de jouir dans la solitude des plaisirs innocens que rien ne peut ôter aux Bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines et les soucis cruels qui environnent les Rois vous feront regretter sur le trône la vie pastorale.

Ayant ainsi parlé, Termofiris me donna une flûte si douce que les échos de ces montagnes qui la firent entendre de tous côtés, attirèrent bientôt autour de moi tous les Bergers voisins. Ma voix avoit une harmonie divine; je me sentois ému, et comme hors de moi même, pour chanter les graces dont la nature a orné la campagne. Nous passions les jours entiers, et une partie des nuits à chanter ensemble. Tous les Bergers oubliant leurs cabanes et leurs troupeaux, étoient suspendus et immobiles autour de moi pendant que je leur donnois des leçons. Il sembloit que ces déserts n'eussent plus rien de sauvage, tout y étoit doux et riant, la politesse des habitans sembloit adoucir la terre.

Nous nous assemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce Temple d'Apollon, où Termofiris étoit Prêtre. Les Bergers y alloient couronnés de lauriers en l'honneur du Dieu. Des Bergères y alloient aussi en dansant avec des couronnes de fleurs, et portant sur leur tête dans des corbeilles les dons sacrés. Après le sacrifice nous faisions un festin champêtre. Nos plus doux mets étoient le lait de nos chèvres et de nos brebis, que nous avions soin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues et les raisins: nos sièges étoient les gazons

zons ; les arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorés des Palais des Rois.

Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos Bergers, c'est qu'un jour un lion affamé vint se jeter sur mon troupeau : déjà il commençoit un carnage affreux, je n'avois en main que ma houlette, je m'avance hardiment. Le lion herisse sa crinière, me montre ses dents et ses griffes, ouvre une gueule sèche et enflammée ; ses yeux paroïssent pleins de sang et de feu ; il bat ses flancs avec sa longue queue, je le terrasse : La petite cotte de mailles dont j'étois revêtu, selon la coutume des Bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abattis, trois fois il se releva : il pouffoit des rugissemens qui faisoient retentir toutes les forêts. Enfin je l'érouffai entre mes bras, et les Bergers témoins de ma victoire voulurent que je me revêtisse de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, et celui du beau changement de tous nos Bergers, se répandit dans toute l'Egypte : il parvint même jusqu'aux oreilles de Sésostris. Il fut qu'un de ces deux captifs, qu'on avoit pris pour des Phéniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ces déserts presque inhabitables. Il voulut me voir, car il aimoit les Muses ; et tout ce qui peut instruire les hommes touchoit son grand coeur. Il me vit, il m'écouta avec plaisir, et découvrit que Métoplis l'avoit trompé par avarice : il le condamna à une prison perpétuelle, et lui ôta toutes les richesses qu'il possédoit injustement. O ! qu'on est malheureux, disoit-il, quand on est au-dessus du reste des hommes ? Souvent on ne peut voir la vérité par ses propres yeux ; on est environné des gens qui l'empêchent d'arriver jusqu'à celui qui commande ; chacun est intéressé à le tromper ; chacun, sous une apparence de zèle, cache son ambition. On fait sem-

blant d'aimer le Roi, et on n'aime que les richesses qu'il donne; on l'aime si peu, que pour obtenir ses faveurs on le flatte et on le trahit.

Ensuite Sésostris me traita avec une tendre amitié, et résolut de me renvoyer en Ithaque avec des vaisseaux et des troupes pour délivrer Pénélope de tous ses amans. La flotte étoit déjà prête, nous ne songions qu'à nous embarquer. J'admirois les coups de la fortune, qui relève tout à coup ceux qu'elle a le plus abaissés. Cette expérience me faisoit espérer qu'Ulysse pourroit bien revenir enfin dans son Royaume après quelque longue souffrance. Je pensois aussi en moi-même que je pourrois encore revoir Mentor, quoiqu'il eût été emmené dans les pays les plus inconnus de l'Éthiopie. Pendant que je retardois un peu mon départ, pour tâcher d'en savoir des nouvelles, Sésostris, qui étoit fort âgé, mourut subitement, et sa mort me replongea dans de nouveaux malheurs.

Toute l'Égypte me parut inconsolable de cette perte; chaque famille croyoit avoir perdu son meilleur ami, son protecteur, son pere. Les vieillards, levant les mains au Ciel, s'écrioient: jamais l'Égypte n'eut un si bon Roi, jamais elle n'en aura de semblable. O Dieu! il falloit, ou ne le montrer pas aux hommes, ou ne le leur ôter jamais! pourquoi faut-il que nous survivions au grand Sésostris? Les jeunes gens disoient: l'espérance de l'Égypte est détruite, nos peres ont été heureux de passer leur vie sous un si bon Roi: pour nous, nous ne l'avons vu que pour sentir sa perte. Ses domestiques pleuroient nuit et jour. Quand on fit les funérailles du Roi, pendant quarante jours, les peuples les plus reculés y accouroient en foule: chacun vouloit voir encore une fois le corps de Sésostris: chacun vouloit en conserver l'image, plusieurs vouloient être mis avec lui dans le tombeau.

Ce

Ce qui augmenta encore la douleur de sa perte, c'est que son fils Bocchoris n'avoit ni humanité pour les étrangers, ni curiosité pour les sciences, ni estime pour les hommes vertueux, ni amour pour la gloire. La grandeur de son pere avoit contribué à le rendre si indigne de régner. Il avoit été nourri dans la mollesse et dans une fierté brutale. Il comptoit pour rien les hommes, croyant qu'ils n'étoient faits que pour lui, et qu'il étoit d'une autre nature qu'eux. Il ne songeoit qu'à contenter ses passions, qu'à dissiper les trésors immenses, que son pere avoit ménagés avec tant de soin: qu'à tourmenter les peuples, et qu'à sucquer le sang des malheureux; enfin qu'à suivre les conseils flatteurs des jeunes intentés qui l'environnoient, pendant qu'il écartoit avec mépris tous les sages vieillards qui avoient eu la confiance de son pere. C'étoit un monstre, et non pas un Roi; toute l'Egypte gémissoit; et quoique le nom Sésostris, si cher aux Egyptiens, leur fit supporter la conduite lâche et cruelle de son fils, le fils couroit à sa perte et un Prince si indigne du trône ne pouvoit long-tems régner.

Il ne me fut plus permis d'espérer mon retour en Ithaque. Je demeurai dans une tour sur le bord de la mer auprès de Peluse, (19) où notre embarquement devoit se faire, si Sésostris ne fut pas mort. Métrophis avoit eu l'adresse de sortir de prison, et de se rétablir auprès du nouveau Roi: il m'avoit fait renfermer dans cette tour pour se venger de la disgrâce que je lui avois causée. Je passois les jours et les nuits dans une profonde tristesse. Tout ce que Termosiris m'avoit prédit, et tout ce que j'avois entendu dans la caverne, ne me paroissoit plus qu'un songe. J'étois abîmé dans la plus amère

C 4

dou-

(19) *Peluse*: Ville d'Egypte sur l'embouchure la plus Orientale du Nil: on la nomme présentement *pelouts*.

douleur : je voyois les vagues qui venoient de battre le pied de la tour où j'étois prisonnier. Souvent je m'occupois à considérer des vaisseaux agités par la tempête, qui étoient en danger d'être brisés contre les rochers sur lesquels la tour étoit bâtie. Loin de plaindre ces hommes menacés du naufrage, j'enviois leur sort. Bien-tôt, disois-je à moi-même, ils finiront les malheurs de leur vie, ou ils arriveront en leur pays : hélas ! je ne puis espérer ni l'un ni l'autre.

Pendant que je me consumois ainsi en regrets inutiles, j'aperçus comme une forêt de mâts de vaisseaux. La mer étoit couverte de voiles que les vents enflaient : l'onde étoit écumante sous les rames innombrables. J'entendois de toutes parts des cris confus ; j'apercevois sur le rivage une partie des Egyptiens effrayés qui couroient aux armes, et d'autres qui sembloient aller au-devant de cette flotte qu'on voyoit arriver. Bien-tôt je reconnus que ces vaisseaux étrangers étoient les uns de Phénicie, et les autres de l'isle de Chypre ; car mes malheurs commençoient à me rendre expérimenté sur ce qui regarde la navigation. Les Egyptiens me parurent divisés entre eux. Je n'eus aucune peine à croire que l'insensé Bocchoris avoit par ses violences causé une révolte de ses sujets, et allumé la guerre civile (20). Je fus du haut de cette tour spectateur d'un sanglant combat.

Les Egyptiens qui avoient appelé à leur secours les étrangers, après avoir favorisé leur descente, attaquèrent les autres Egyptiens qui avoient le Roi à leur tête. Je voyois ce Roi qui animoit les siens par son exemple, il paroissoit comme le Dieu Mars ; des ruisseaux de sang couloient autour de lui ; les roues de son char étoient teintes d'un sang noir, épais et

écu.

(20) *La guerre civile.* Un commandement injuste, et une obéissance forcée ne sont jamais de longue durée. Tac.

écumant, à peine pouvoient-elles passer sur des tas de corps morts écrasés.

Ce jeune Roi bien fait, vigoureux, d'une mine haute et fière, avoit dans ses yeux la fureur et le désespoir. Il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche : son courage le pouffoit au hasard, et la sagesse ne modéroit point sa valeur. Il ne savoit ni réparer ses fautes, ni donner des ordres précis ; ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand besoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie, ses lumières égaloient son courage : mais il n'avoit jamais été instruit par la mauvaise fortune. Ses Maîtres avoient empoisonné par la flatterie son beau naturel. Il étoit enivré de sa puissance et de son bonheur ; il croyoit que tout devoit céder à ses desirs fougueux ; la moindre résistance enflammoit sa colère. Alors il ne raisonnoit plus : il étoit comme hors de lui-même : son orgueil furieux en faisoit une bête farouche ; sa bonté naturelle et sa droite raison l'abandonnoient en un instant : ses plus fidèles serviteurs étoient réduits à s'enfuir : il n'aimoit plus que ceux qui flattoient ses passions. Ainsi il prenoit toujours des partis extrêmes contre ses véritables intérêts, et il forçoit tous les gens de bien à détester sa folle conduite. Long-tems sa valeur le soutint contre la multitude de ses ennemis : mais enfin il fut accablé. Je le vis périr ; le dard d'un Phénicien perça sa poitrine ; les rênes lui échappèrent des mains ; il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'isle de Cypré lui coupa la tête : et la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe à toute l'armée victorieuse.

Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageoit dans le sang, les yeux fermés et éteints, ce visage pâle et défiguré, cette bouche

entr'ouverte, qui sembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air superbe et menaçant, que la mort même n'avoit pu effacer. Toute ma vie il sera peint devant mes yeux : et si jamais les Dieux me faisoient régner, je n'oublierois point après un si funeste exemple, qu'un Roi n'est digne de commander, et n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il la soumet à la raison. (21) Eh ! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux.

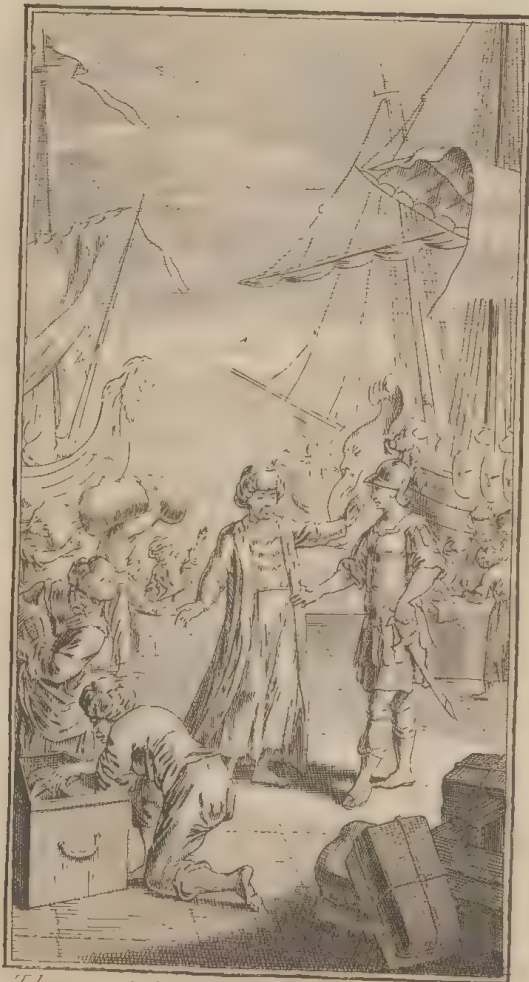
(21) à la raison : La raison connoît le commencement & la fin des choses, & gouverne l'univers.

Fin du second Livre.



LES

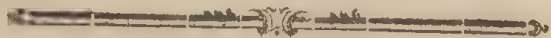
r
e
s
t
e
l
r
e



Telemachus s'instruit du Commerce des Tyriens

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE TROISIEME.



SOMMAIRE DU LIVRE TROISIEME.

Télémaque raconte que le Successeur de Bocchoris, vendant tout les prisonniers Tyriens, lui-même Télémaque fut emmené avec eux à Tyr sur le vaisseau de Narbal qui commandoit la flotte Tyrienne: que Narbal lui dépeignit Pygmalion leur Roi, dont il falloit craindre la cruelle avarice: qu'ensuite il avoit été instruit par Narbal sur les règles du commerce de Tyr, et qu'il alloit s'embarquer sur un vaisseau Cyprien pour aller par l'Isle de Cypre en Ithaque, quand Pygmalion découvrit qu'il étoit étranger, et voulut le faire prendre; qu'alors il étoit sur le point de périr: mais qu'Asiarhé maitresse du Tyrann l'avoit sauvé, pour faire mourir en sa place un jeune homme, dont le mépris l'avoit irritée.

LIVRE TROISIEME.

CALYPSO écoutoit avec étonnement des paroles si sages. Ce qui la charmoit le plus, étoit de voir que Télémaque racontoit ingénument les fautes qu'il avoit faites par précipitation, et en manquant de docilité pour le sage Mentor. Elle trouvoit une noblesse et une grandeur étonnante dans ce jeune homme, qui s'accusoit lui-même, et qui paroissoit avoir si bien profité de ses imprudences pour se rendre sage, prévoyant, et modéré. Continuez, dit-elle, mon cher Télémaque, il me tarde de savoir comment vous sortîtes de l'Egypte, et où vous avez retrouvé le sage Mentor, dont vous avez senti la perte avec tant de raison.

Télé.

Télémaque reprit ainsi son discours; les Egyptiens les plus vertueux et les plus fidèles au Roi étant les plus foibles, et voyant le Roi mort, furent contraints de céder aux autres. On établit un autre Roi nommé Termutis. Les Phéniciens avec les troupes de l'isle de Cypre se retirèrent après avoir fait alliance avec le nouveau Roi. Celui-ci rendit tous les prisonniers Phéniciens, je fus compté comme étant de ce nombre. On me fit sortir de la tour, je m'embarquai avec les autres, et l'espérance commença à reluire au fond de mon coeur.

Un vent favorable remplissoit déjà nos voiles, les rameurs fendoient les ondes écumantes, la vaste mer étoit couverte de navires, les mariniers pouissoient de cris de joye; les rivages d'Egypte s'enfuyoient loin de nous; les collines et les montagnes s'aplanissoient peu à peu. Nous commençons à ne voir plus que le Ciel et l'eau, pendant que le Soleil qui se levoit sembloit faire sortir de la mer ses feux étincelans; ses rayons doroiént le sommet des montagnes que nous découvrions encore un peu sur l'horison; et tout le Ciel peinto d'un sombre azur, nous promettoit une heureuse navigation.

Quoiqu'on m'eût renvoyé comme étant Phénicien, aucun des Phéniciens avec qui j'étois, ne me connoissoit. Narbal, qui commandoit dans le vaisseau où l'on me mit, me demanda mon nom et ma patrie. De quelle ville de Phénicie êtes-vous, me dit-il? Je ne suis point Phéniciens, lui dis-je: mais les Egyptiens m'avoient pris sur la mer dans un vaisseau de Phénicie. J'ai demeuré captif en Egypte comme un Phénicien: c'est sous ce nom que j'ai long-tems souffert: c'est sous ce nom que l'on

m'a

m'a délivré. De quel pays êtes-vous donc ? reprit alors Narbal. Je lui parlai ainsi : je suis Télémaque fils d'Ulysse Roi d'Ithaque en Grece ; mon pere s'est rendu fameux entre tous les Rois qui ont assiégé la ville de Troye : mais les Dieux ne lui ont pas accordé de revoir sa patrie. Je l'ai cherché en plusieurs pays : la fortune me persécute comme lui : vous voyez un malheureux qui ne soupire qu'après le bonheur de retourner parmi les siens , et de retrouver son pere.

Narbal me regardoit avec étonnement , et il crut appercevoir en moi je ne sai quoi d'heureux qui vient des dons du Ciel , et qui n'est point dans le commun des hommes : il étoit naturellement sincère et généreux ; il fut touché de mon malheur , et me parla avec une confiance que les Dieux lui inspirerent pour me sauver d'un grand péril.

Télémaque, je ne doute point, me dit-il, de ce que vous me dites, et je ne saurois en douter. La douceur et la vertu peintes sur votre visage, ne me permettent pas de me délier de vous : je sens même que les Dieux que j'ai toujours servis, vous aiment, et qu'ils veulent que je vous aime aussi comme si vous étiez mon fils : je vous donnerai un conseil salutaire, et pour récompense je ne vous demande que le secret. Ne craignez point, lui dis-je, que j'aie aucune peine à me taire sur les choses que vous voudriez me confier : quoique je sois si jeune, j'ai déjà vieilli dans l'habitude de ne dire jamais mon secret, et encore plus de ne trahir jamais sous aucun prétexte le secret d'autrui. Comment avez-vous pu, me dit-il, vous

vous accoutumer au secret dans une si grande jeunesse? Je serai ravi d'apprendre par quel moyen vous avez acquis cette qualité, qui est le fondement de la plus sage conduite, et sans laquelle tous les talens sont inutiles.

Quand Ulysse, lui dis-je, partit pour aller au siège de Troye, il me prit sur ses genoux, et entre ses bras; (c'est ainsi qu'on me l'a raconté.) Après m'avoir baisé tendrement, il me dit ces paroles, quoique je ne puisse les entendre: O mon fils! que les Dieux me préservent de te voir jamais manquer à ton devoir; que plutôt le ciseau de la Parque tranche le fil de tes jours, lorsqu'il est à peine formé, de même que le moissonneur tranche de sa faux une tendre fleur qui commence à éclore: que mes ennemis te puissent écraser aux yeux de ta mère et au miens, si tu dois un jour te corrompre et abandonner la vertu. O! mes amis, continua-t-il, je vous laisse ce fils qui m'est si cher, ayez soin de son enfance. Si vous m'aimez, éloignez de lui la pernicieuse flatterie, enseignez-lui à se vaincre: qu'il soit comme un jeune arbrisseau encore tendre, qu'on plie pour le redresser. Sur-tout n'oubliez rien pour le rendre juste, bienfaisant, sincère et fidèle à garder le secret. Quiconque est capable de mentir, (1) est indigne d'être compté au nombre des hommes; et quiconque ne fait pas se taire, est indigne de gouverner.

Je vous rapporte ces paroles, parce qu'on a eu soin de me les répéter souvent, et qu'elles ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur: je me les redis souvent à moi-même. Les amis de mon père eurent soin de m'exercer de bonne heure au secret.

J'étois

(2) Gouverneur: La silence est l'ame de toutes les affaires.

J'étois encore dans la plus tendre enfance, et ils me confioient déjà toutes les peines qu'ils redoutoient, voyant ma mere exposée à un grand nombre de rivaux qui vouloient l'épouser. Ainsi on me traitoit dès-lors comme un homme raisonnable et sûr, on m'entretenoit souvent des plus grandes affaires, on m'instruisoit de ce qu'on avoit résolu pour écarter ces prétendans. J'étois ravi qu'on eût en moi cette confiance. Par-là je me croyois déjà un homme fait. Jamais je n'en ai abusé; jamais il ne m'est échappé une seule parole qui pût découvrir le moindre secret. Souvent les prétendans tâchoient de me faire parler, espérant qu'un enfant qui auroit vu ou entendu quelque chose d'important, ne sauroit pas se retenir: mais je savois bien leur répondre sans mentir, et sans leur apprendre ce que je ne devois point leur dire.

Alors Nabal me dit: Vous voyez, Télémaque, la puissance des Phéniciens. Ils sont redoutables à toutes les Nations voisines par leurs innombrables vaisseaux. Le commerce qu'ils font jusqu'aux Colonnes d'Hercule (3); leur donne des richesses qui surpassent celles des peuples les plus florissans. Le grand Roi Sésostris, qui n'auroit jamais pu les vaincre par mer, eût bien de la peine à les vaincre par terre avec ses armées qui avoient conquis tout l'Orient: il nous imposa un tribut que nous n'avons pas long-tems payé. Les Phéniciens se trouvoient trop

(3) Les Colonnes d'Hercule sont les Montagnes de Calpé & d'Abila au Déroit de Gibraltar, où l'Océan entre dans la mer Méditerranée, & où Hercule borna ses voyages. Et elles sont ainsi nommées, parce qu'elles paroissent de loin comme deux colonnes aux yeux des voyageurs.

(4) *Pigmalion*: Roi de Tyr, fils de Margenus, ou Methres, auquel *Isocrède*: étant averti des trésors incroyables de *Sichée*, son oncle, le fit mourir, & d'abord après *Didon* sortit du royaume. Ce fut l'an 907. avant l'Ere chrétienne.

(5) *Il les a trempés*. * Un Savant Professeur de l'Université de Leipzig & Mr. Christ. a traduit la fameuse Epigramme d'Aufone en deux vers français

trop riches et trop puissans pour porter patiemment le joug de la servitude; nous reprîmes notre liberté. La mort ne laissa pas à Sésostris le tems de finir la guerre contre nous. Il est vrai que nous avions tout à craindre de sa sagesse encore plus que de sa puissance: mais sa puissance passant entre les mains de son fils, dépourvu de toute sagesse, nous conclûmes que nous n'avions plus rien à craindre. En effet, les Egyptiens, bien loin de rentrer les armes à la main dans notre pays pour nous subjuguier encore une fois, ont été contraints de nous appeler à leur secours pour les délivrer de ce Roi impie et furieux. Nous avons été leurs libérateurs. Quelle gloire ajoutée à la liberté et à l'opulence des Phéniciens!

Mais pendant que nous délivrons les autres, nous sommes esclaves nous-mêmes. O Télémaque! craignez de tomber dans les cruelles mains de Pygmalion notre Roi. (4) Il les a trempées (5) dans le sang de Sichée mari de Dido (6) sa foeur. Dido pleine de desirs de la vengeance s'est sauvée de Tyr avec plusieurs vaisseaux. La plupart de ceux qui aiment la vertu et la liberté, l'ont suivie; elle a fondée sur la côte d'Afrique une superbe ville, qu'on nomme Carthage (7). Pygmalion tourmenté par une soif insatiable des richesses, se rend de plus en plus misérable et odieux à ses sujets. C'est un crime

François le plus heureusement du monde; voici le latin & la traduction:

Infelix Dido nulli bene nupta marito,
Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.

Dido que tes maris de causent des douleurs!

L'un meurt tu prens la fuite, & l'autre suit tu meurs.

(6) Dido étoit Fille de Belus, Roi de Tyr & de Sidon. Pygmalion fit mourir son mari Sichée pour avoir ses richesses.

(7) Cette ville, bâtie sur la côte d'Afrique vis-à-vis de Rome, dont elle étoit la rivale, fut ruinée par Scipion l'Africain.

crime à Tyr que d'avoir de grands biens. L'avarice le rend défiant, soupçonneux, cruel; il persécute les riches, et il craint les pauvres.

C'est un crime encore plus grand à Tyr d'avoir de la vertu: car Pygmalion suppose que les bons ne peuvent souffrir ses injustices et ses infamies. La vertu le condamne, il s'aigrit et s'irrite contre'elle. Tout l'agite, l'inquiète, le ronge; il a peur de son ombre; il ne dort ni nuit ni jour; les Dieux pour le confondre l'accablent de trésors dont ils n'ose jouir. Ce qu'il cherche pour être heureux, est précisément ce qu'il l'empêche de l'être; il regrette tout ce qu'il donne, et craint toujours de perdre. Il se tourmente pour gagner. On ne le voit presque jamais, il est seul, triste, abattu au fond de son Palais: ses amis mêmes n'osent l'aborder de peur de lui devenir suspects. Une garde terrible tient toujours des épées nues et des piques levées autour de sa maison. Trente chambres qui se communiquent les unes aux autres, et dont chacune a une porte de fer avec six gros verrous, sont le lieu où il se renferme. On ne sait jamais dans laquelle de ces chambres il couche (8), et on assure qu'il ne couche jamais deux nuits de suite dans la même, de peur d'y être égorgé. Il ne connoît ni les doux plaisirs, ni l'amitié encore plus douce. Si on lui parle de chercher la joie, il sent qu'elle fuit loin de lui, et qu'elle refuse d'entrer dans son coeur. Ses yeux creux sont pleins d'un feu âpre et farouche, ils sont sans cesse errans de tous côtés. Il prête l'oreille au moindre bruit, et se sent tout ému;

(8) On ne sait jamais dans laquelle de ces chambres il couche. Ceci est un trait de la vie d'Olivier Cromwel déclaré Protecteur d'Angleterre après la mort de Charles premier. Ce tiran, qui couvroit d'un beau nom toutes ses violences, étoit, comme Pygmalion, inquiet, cruel, défiant. Craint de tout le monde, il craignoit aussi tout le monde à son tour. Il avoit dans son Palais

ému; il est pâle, défait, et les noirs foudris sont peints sur son visage toujours ridé. Il se tait; il soupire, il tire de son cœur de profonds gémissemens, il ne peut cacher les remords qui déchirent ses entrailles. Les mets le plus exquis le dégoutent, ses enfans loin d'être son espérance, sont le sujet de sa terreur; il en a fait ses plus dangereux ennemis: il n'a eu toute sa vie aucun moment d'assuré: il ne se conserve qu'à force de répandre le sang de tous ceux qu'il craint. Insensé, qui ne voit pas que la cruauté, à laquelle il se consacre, le fera périr! quelqu'un de ses domestiques aussi déshant que lui, se hâtera de délivrer le monde de ce monstre.

Pour moi je crains les Dieux: quoiqu'il m'en coûte, je serai fidèle au Roi qu'ils m'ont donné. J'aimerois mieux qu'il me fît mourir que de lui ôter la vie, et même que de manquer à le défendre. Pour vous, ô Télémaque, gardez-vous bien de lui dire que vous êtes le fils d'Ulysse: il espéreroit qu'Ulysse retournant à Ithaque, lui payeroit quelque grande somme pour vous racheter, et il vous tiendrait en prison.

Quand nous arrivâmes à Tyr, je suivis le conseil de Narbal, et je reconnus la vérité de tout ce qu'il m'avoit raconté. Je ne pouvois comprendre qu'un homme se pût rendre aussi misérable que l'Pygmation me le paroïsoit.

Surpris d'un spectacle si affreux et si nouveau pour moi, je disois en moi-même: voilà un homme

D 2

me

Palais de Whitehal plusieurs chambres dans lesquelles il couchoit alternativement. Cependant il mourut de sa mort naturelle au mois de Septembre 1658. après avoir iorg-tems gouverné l'Angleterre sous le titre de Protecteur avec plus d'autorité que sous celui de Roi.

me qui n'a cherché qu'à se rendre heureux, il a cru y parvenir par les richesses et par une autorité absolue; il possède tout ce qu'il peut désirer, et cependant il est misérable par ses richesses et par son autorité même. S'il étoit Berger, comme j'étois naguères (9), il seroit aussi heureux que je l'ai été, il jouiroit des plaisirs innocens de la campagne, et en jouiroit sans remords. Il ne craindroit ni le fer ni le poison. Il aimeroit les hommes, il en seroit aimé. Il n'auroit point ces grandes richesses qui lui sont aussi inutiles que du sable, puisqu'il n'ose y toucher: mais il jouiroit librement des fruits de la terre, et ne souffriroit aucun véritable besoin. Cet homme paroît faire tout ce qu'il veut; mais il s'en faut bien qu'il ne le fasse, il fait tout ce que veulent ses passions féroces. Il est toujours entraîné par son avarice, par sa crainte, et par ses soupçons. Il paroît maître de tous les autres hommes: mais il n'est pas maître de lui-même: car il a autant de maîtres et de bourreaux, qu'il a de desirs violens.

Je raisonnois ainsi de Pygmalion sans le voir; car on ne le voyoit point, et on regardoit seulement avec crainte ces hautes tours qui étoient nuit et jour entourées de Gardes, où il s'étoit mis lui-même comme en prison, se renfermant avec ses trésors. Je comparois ce Roi invisible avec Sésostris sioux, si accessible, si affable, si curieux de voir les Etrangers, si attentif à écouter tout le monde, et à tirer du cœur des hommes la vérité qu'on cache aux Rois. Sésostris, disois-je, ne craignoit rien, et n'avoit rien à craindre; il se monroit à tous ses sujets comme à ses propres enfans. Celui-ci craint tout

et

(9) Comme j'étois naguères. Cette façon de parler est du tems de Mr. Vaugelas. Voyez les Observations de l'Académie Française sur les Remarques, II. 67. mais elle a vieilli depuis, de sorte qu'à la moderne il faut dire: comme je l'étois il n'y a pas long-tems. Voyez Mr. de la Touche, dans l'art de bien parler. II. p. 354.

et a tout à craindre. Ce méchant Roi est toujours exposé à une mort funeste, même dans son Palais inaccessible au milieu de ses Gardes. Au contraire le bon Roi Sésostris étoit en fureté au milieu de la foule des peuples, comme un bon pere dans sa maison environné de sa famille.

Pygmalion donna ordre de renvoyer les troupes de l'Isle de Cypre, qui étoient venues secourir les siennes à cause de l'alliance qui étoit entre les deux peuples. Narbal prit cette occasion de me mettre en liberté: il me fit passer en revue parmi les soldats Cypriens; car le Roi étoit ombrageux jusques dans les moindres choses. Le défaut des Princes trop faciles et inappliqués est de se livrer avec une aveugle confiance à des favoris artificieux et corrompus (10). Le défaut de celui-ci étoit au contraire de se défier des plus honnêtes gens. Il ne favoit point discerner les hommes droits et simples qui agissent sans déguisement: aussi n'avoit-il jamais vu des gens de bien; car de telles gens ne vont point chercher un Roi si corrompu. D'ailleurs, il avoit vu depuis qu'il étoit sur le trône, dans les hommes, dont ils s'étoient servi, tant de dissimulation, de perfidie et de vices affreux déguilés sous les apparences de la vertu, qu'il regardoit tous les hommes sans exception comme s'ils eussent été masqués. Il supposoit qu'il n'y avoit aucune vertu sincere sur la terre: ainsi il regardoit tous les hommes comme étant à peu près égaux. Quand il trouvoit un homme faux et corrompu, il ne se donnoit point la peine d'en chercher un autre, comptant qu'un autre ne feroit pas meilleur. Les bons lui paroissent pires que les méchants les plus déclarés, parce qu'il les croyoit aussi méchants et plus trompeurs.

D 3

Pour

(10) *Corrompus*: pour faire plaisir aux Favoris corrompus, les flatteurs appliquent les plus ordinaires moyens de la flatterie, et de la calomnie, pour perdre les autres. Tac.

Pour revenir à moi, je fus confondu avec les Cypriens, et j'échappai à la desiance pénétrante du Roi. Narbal trembloit de crainte que je ne fusse découvert, il lui en eut coûté la vie et à moi aussi. Son impatience de nous voir partir étoit incroyable: mais les vents contraires nous retinrent assez longtemps à Tyr.

Je profitai de ce séjour pour connoître les mœurs des Phéniciens si célébrés chez toutes les Nations connues. J'admirois l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer dans une isle. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre des villes et des villages qui se touchent presque; enfin par la douceur de son climat: car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlans du Midi; elle est rafraichie par le vent du Nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nues et va toucher les astres: une glace éternelle couvre son front, des fleuves pleins de neiges tombent comme des torrens des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au-dessous on voit une vaste forêt de cédres antiques: qui paroissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusques dans les nues: cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est-là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent; les brébis qui bêlent avec leurs tendres agneaux, qui bondissent sur l'herbe. Là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin: le Printems et l'Automne y règnent ensemble pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais

(11) Gades ou Gadire, aujourd'hui Cadix, et une isle de l'Espa-

mais ni le souffle empesté du Midi qui seche et qui brûle tout, ni le rigoureux Aquilon n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte qui s'élève dans la mer l'isle où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au dessus des eaux, et être la reine de toute la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde, et ses habitans sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'Univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord, que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier: mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles, semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port, où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme une forêt de mâts de navires, et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit de tous cotés le fin lin d'Egypte, et la pourpre Tyrienne deux fois teinte, d'un éclat merveilleux: cette double teinture est si vive, que le tems ne peut l'effacer: on s'en fert pour des laines fines qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gades (11), et ils ont même pénétré dans le vaste Océan, qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la mer rouge, et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher dans les isles inconnus de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

D 4

Je

L'Espagne Bethique, voisine du Continent, vis-à-vis du Port de Muef-tée, à 19. lieues de Tyr; elle fut bâtie par les Tyriens.

Je ne pouvois raffaïer mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville, où tout étoit en mouvement; Je ne voyois point, comme dans les villes de Grèce, des hommes oisifs et curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupés à décharger leurs vaisseaux; à transporter leurs marchandises ou à les vendre, à ranger leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négocians étrangers (12). Les femmes ne cessent jamais, ou de filer les laines, ou de faire des dessein de broderie, ou de ployer les riches étoffes.

D'où vient, disois-je à Narbal, que les Phéniciens se sont rendus les maîtres du commerce de toute la terre, et qu'ils s'enrichissent ainsi aux dépens de tous les autres peuples? Vous le voyez, me répondit-il: la situation de Tyr est heureuse pour le commerce, c'est notre Patrie, qui a la gloire d'avoir inventé la navigation. Les Tyriens furent les premiers (s'il en faut croire ce qu'on raconte de la plus obscure antiquité) qui domptèrent les flots long-tems avant l'âge de Typhis et des Argonautes (13) tant vantés dans la Grèce. Ils furent, dis-je, les premiers qui osèrent se mettre dans un frêle vaisseau à la merci des vagues et des tempêtes, qui

(12) Cette description de la ville de Tyr, qu'on vient de lire, est une peinture naturelle d'Amsterdam, qui lui ressemble en tout, si même elle ne la surpasse en richesses, comme par l'étendue de son commerce.

(13) Les Argonautes étoient les Héros de la Grèce, qui allèrent en Colchos avec Jason, pour enlever la Toison d'or. Leur vaisseau, bâti en Thésalie par les mains même de Pallas, se nommoit Argos, & Typhis en étoit le Pilote.

(14) Ceci est encore un portrait naturel des Hollandais; & ce qui suit est une belle leçon pour leur apprendre, ce qu'ils doivent craindre.

(15) S'ils commençoient à s'amollir &c. Le luxe & la mollesse avoient commencé de ruiner le Royaume, ou les biens des plus grands Sei-

qui sonderent les abîmes de la mer, qui observèrent les Astres loin de la terre, suivant la science des Egyptiens et les Babyloniens. Enfin, qui réunirent tant de peuples, que la mer avoit séparés. Les Tyriens sont industrieux, patients, laborieux, propres, sobres et ménagers; ils ont une exacte police, ils sont parfaitement d'accord entr'eux: jamais peuple n'a été si constant, plus sincère, plus fidèle, plus sûr, plus commode à tous les étrangers (14).

Voilà, sans aller chercher d'autre cause, ce qui leur donne l'empire de la mer, et qui fait fleurir dans leur port un si utile commerce. Si la division et la jalousie se mettoient entr'eux: (15) s'ils commençoient à s'amollir dans les délices et dans l'oisiveté, si les premiers de la Nation méprisoient le travail et l'économie, si les arts cessioient d'être en honneur dans leur ville (16); s'ils manquoient de bonne foi envers les étrangers; s'ils altéroient tant soit peu les règles d'un commerce libre, s'ils négligeoient leurs manufactures (17), et s'ils cessioient de faire les grandes avances qui sont nécessaires pour rendre leurs marchandises parfaites chacune dans son genre, vous verriez bientôt tomber cette puissance que vous admirez.

D 5

Mais

gneurs suffisoient à peine pour les dépenses de leurs ameublements & de leurs équipages.

(16) *Si les arts cessioient d'être en honneur.* Comme les Tailles devinrent personnelles & arbitraires dans le Royaume, et que l'on taxa l'aise & l'industrie, les arts étoient négligés, & les artisans ne se mettoient pas en peine de paroître habiles, croyant se redimer par-là des contributions dont on les chargeoit.

(17) *S'ils négligeoient leurs Manufactures.* La proscription des Reformes de France ayant donné lieu à l'établissement de quantité de Manufactures hors du Royaume, comme celles des étoffes de soie, les villes de Lion, de Tours &c. en ont souffert un préjudice irréparable,

Mais expliquez-moi, lui disois-je, les vrais moyens d'établir un jour à Ithaque un pareil commerce. Faites, me répondit-il, comme on fait ici, recevez bien et facilement tous les étrangers; faites-leur trouver dans vos ports la sûreté, la commodité, la liberté entière; ne vous laissez jamais entraîner ni par l'avarice, ni par l'orgueil. Le vrai moyen de gagner beaucoup est de ne vouloir jamais trop gagner, et de savoir perdre à propos. Faites vous aimer par tous les étrangers: souffrez même quelque chose d'eux: craignez d'exciter la jalousie par votre hauteur: soyez constant dans les règles du commerce, qu'elles soient simples et faciles; accoutumez vos peuples à les suivre inviolablement; punissez sévèrement la fraude et même la négligence ou le faste des Marchands qui ruinent le commerce en ruinant les hommes qui le font. Surtout n'entreprenez jamais de gêner le commerce pour le tourner selon vos vues. Il est plus convenable, que le Prince ne s'en mêle point, et qu'il en laisse tout le profit à ses sujets, qui en ont la peine; autrement il les découragera. Il en tirera assez d'avantages par les grandes richesses qui entreront dans ses Etats. Le commerce est comme certaines sources; si vous voulez détourner leurs cours, vous les faites tarir. Il n'y a que le profit et la commodité qui attirent les étrangers chez vous. Si vous leur rendez le commerce moins commode et moins utile, ils se retirent insensiblement, et ne reviennent plus, parce que d'autres peuples profitant de votre imprudence les attirent chez eux, et les accoutument à se passer de vous. Il faut même vous avouer, que depuis quelque tems la gloire de Tyr est bien obscurcie. O! si vous l'aviez vu, mon cher Télémaque, avant le règne de Pygmalion, vous auriez été bien plus étonné. Vous ne trouvez plus ici maintenant que les

tristes

tristes restes d'une grandeur qui menace ruine. O malheureuse Tyr ! en quelles mains es-tu tombée ! autrefois la mer t'apportoit le tribut de tous les peuples de la terre.

Pygmalion craint tout et des étrangers et de ses sujets. Au lieu d'ouvrir, suivant notre ancienne coutume, ses ports à toutes les nations les plus éloignées dans une entière liberté, il veut savoir le nombre des vaisseaux qui arrivent, leur pays, le nom des hommes qui y sont, leur genre de commerce, la nature et le prix de leurs marchandises, et le tems qu'ils doivent demeurer ici. Il fait encore pis, car il use de supercherie pour surprendre les marchands ; et pour confisquer leurs marchandises. Il inquiète les marchands qu'il croit les plus opulens : il établit sous divers prétextes de nouveaux impôts : il veut entrer lui-même dans le commerce, et tout le monde craint d'avoir affaire avec lui. Ainsi le commerce languit. Les étrangers oublient peu à peu le chemin à Tyr qui leur étoit autrefois si connu, et si Pygmalion ne change de conduite, notre gloire et notre puissance seront bientôt transportées à quelque autre peuple mieux gouverné que nous.

Je demandai ensuite à Narbal, comment les Tyriens s'étoient rendu si puissans sur la mer, car je voulois n'ignorer rien de tout ce qui sert au gouvernement d'un Royaume. Nous avons, me répondit-il, les forêts du Liban qui nous fournissent les bois des vaisseaux, et nous les réservons avec soin pour cet usage : on n'en coupe jamais que pour les besoins publics. Pour la construction des vaisseaux, nous avons l'avantage d'avoir des ouvriers habiles. Comment, lui disois-je, avez-vous pu trou-

trouver ces ouvriers? Il me répondit: Ils se sont formés peu à peu dans le pays. Quand on récompense bien ceux qui excellent dans les arts, on est sûr d'avoir bientôt des hommes qui les mènent à leur dernière perfection: car les hommes qui ont le plus de sagesse et de talent, ne manquent point de s'adonner aux arts auxquels les grandes récompenses sont attachées. Ici on traite avec honneur tous ceux qui réussissent dans les arts et dans les sciences utiles à la navigation. On considère un bon Géomètre, on estime fort un habile Astronome; on comble de biens un pilote qui surpasse les autres dans sa fonction; on ne méprise point un bon Charpentier, au contraire, il est bien payé et bien traité: les bons rameurs même ont des récompenses sûres et proportionnées à leur service: on les nourrit bien; on a soin d'eux quand il sont malade, en leur absence on a soin de leurs femmes et de leurs enfans. S'ils périssent dans un naufrage, on dédommage leur famille; on renvoie chez eux ceux qui ont servi un certain tems. Ainsi on en a autant qu'on en veut. Le pere est ravi d'élever son fils dans un si bon métier, et dès la plus tendre jeunesse il se hâte de lui enseigner à manier la rame, à tendre les cordages, et à mépriser les tempêtes. C'est ainsi qu'on mène les hommes sans contrainte par la récompense et par le bon ordre. L'autorité seule ne fait jamais bien: la soumission des inférieurs ne suffit pas: Il faut gagner les cœurs, et faire trouver aux hommes leur avantage dans les choses où l'on veut se servir de leur industrie.

Après ce discours Narbal me mena visiter tous les magazins, les arsenaux et tous les métiers qui servent à la construction des navires. Je demandois le détail des moindres choses, et j'écrivois tout ce
que

que j'avois appris, de peur d'oublier quelque circonstance utile.

Cependant Narbal qui connoissoit Pygmalion, et qui m'aimoit, attendoit, avec impatience mon départ, craignant que je ne fusse découvert par les espions du Roi, qui alloient nuit et jour par toute la ville : mais les vents ne nous permettoient pas encore de nous embarquer. Pendant que nous étions occupés à visiter curieusement le port, et à interroger divers marchands, nous vîmes venir à nous un Officier de Pygmalion, qui dit à Narbal : le Roi vient d'apprendre d'un des Capitaines des vaisseaux qui sont revenus d'Egypte avec vous, que vous avez amené un étranger qui passe pour Cyprien : le Roi veut qu'on l'arrête, et qu'on sache certainement de quel pays il est, vous en répondrez sur votre tête. Dans ce moment je m'étois un peu éloigné pour regarder de plus près les proportions, que les Tyriens avoient gardées dans la construction d'un vaisseau presque neuf, qui étoit, disoit-on, par cette proportion exacte de toutes ses parties, le meilleur voilier qu'on eût jamais vu dans le port, et j'interrogeois l'ouvrier qui avoit réglé cette proportion.

Narbal surpris et effrayé, répondit : je vais chercher cet étranger qui est de l'isle de Cypre. Mais quand il eut perdu de vue cet Officier, il courut vers moi pour m'avertir du danger où j'étois. Je ne l'avois que trop prévu, me dit-il, mon cher Télémaque ; nous sommes perdus. Le Roi, que sa défiance tourmente jour et nuit, soupçonne que vous n'êtes pas de l'isle de Cypre, il ordonne qu'on vous arrête, il me veut faire périr, si je ne vous mets entre ses mains. Que ferons-nous ? O Dieux ! donnez-nous la sagesse pour nous tirer de ce péril. Il faudra,
Télé.

Télémaque, que je vous mène au Palais du Roi. Vous soutiendrez que vous êtes Cypriens de la ville d'Amathonte (18) fils d'un statuaire de Vénus. Je déclarerai que j'ai connu autrefois votre père, et peut-être que le Roi, sans approfondir davantage, vous laissera partir. Je ne vois plus d'autres moyens de sauver votre vie et la mienne.

Je répondois à Narbal : laissez périr un malheureux que le destin veut perdre ; je sai mourir, Narbal, et je vous dois trop pour vous entraîner dans mon malheur. Je ne puis me résoudre à mentir. Je ne suis point Cyprien, et je ne saurois dire que je le suis. Les Dieux voyent ma sincérité ; c'est à eux à conserver ma vie par leur puissance, s'ils le veulent, mais je ne veux point la sauver par un mensonge.

Narbal me répondit : ce mensonge, Télémaque, n'a rien qui ne soit innocent ; les Dieux mêmes ne peuvent le condamner : il ne fait aucun mal à personne ; il sauve la vie à deux innocens ; il ne trompe le Roi que pour l'empêcher de faire un grand crime. Vous poussez trop loin l'amour de la vertu, et la crainte de blesser la Religion.

Il suffit, lui disois-je, que le mensonge soit mensonge, pour n'être pas digne d'un homme qui parle en présence des Dieux, et qui doit tout à la vérité. Celui qui blesse la vérité, offense les Dieux, et se blesse soi-même : car il parle contre sa conscience. Cessez, Narbal, de me proposer ce qui est indigne de vous et de moi. Si les Dieux ont pitié de nous, ils

(18) *Amathonte* : ou *Amathuse*, ancienne ville de l'isle de Chypre : aujourd'hui elle est sous la Domination des Turcs depuis l'an 1570.

ils sauront bien nous délivrer. S'ils veulent nous laisser périr, nous serons en mourant les victimes de la vérité, et nous laisserons aux hommes l'exemple de préférer la vertu sans tache à une longue vie : la mienne n'est déjà que trop longue, étant si malheureuse. C'est vous seul, ô mon cher Narbal, pour qui mon coeur s'attendrit. Falloit-il que votre amitié pour un malheureux étranger vous fût si funeste ?

Nous demeurâmes long-tems dans cette espece de combat. Mais enfin nous vîmes arriver un homme qui couroit hors d'haleine ; c'étoit un autre Officier du Roi, qui venoit de la part d'Astarbé. Cette femme étoit belle comme une Déesse ; elle joignoit aux charmes du corps tous ceux de l'esprit ; elle étoit enjouée, flatteuse, insinuante. Avec tant de charmes trompeurs, elle avoit, comme les Sirenes, un coeur cruel et plein de malignité : mais elle savoit cacher ses sentimens corrompus par un profond artifice. Elle avoit su gagner le coeur de Pygmalion par sa beauté, par son esprit, par sa douce voix, et par l'harmonie de sa lyre (19). Pygmalion aveuglé par un violent amour pour elle, avoit abandonné la Reine Topha son épouse. Il ne songeoit qu'à contenter les passions de l'ambitieuse Astarbé. L'Amour de cette femme ne lui étoit guères moins funeste que son infame avarice : mais quoiqu'il eût tant de passion pour elle, elle n'avoit pour lui que du mépris et du dégoût. Elle cachoit ses vrais sentimens, et elle faisoit semblant de ne vouloir vivre que pour lui, dans le tems même qu'elle ne pouvoit le souffrir.

II

(19) *De sa Lyre*: Ancien instrument de musique, qu'on met entre les mains d'Apollon : il est de figure presque circulaire, & il a un petit nombre de cordes, qu'on pince avec les doigts ; fait de coquille de Tortue. On en voit plusieurs figures différentes dans les marbres, & dans les médailles de l'antiquité.

Il y avoit à Tyr un jeune Lydien, nommé Malachon, d'une merveilleuse beauté, mais mou, efféminé, noyé dans les plaisirs. Il ne songeoit qu'à conserver la délicatesse de son teint, qu'à peigner ses cheveux blonds flottans sur ses épaules, qu'à se parfumer, qu'à donner un tour gracieux aux plis de sa robe; enfin, qu'à chanter ses amours sur la lyre. Astarbé le vit, elle l'aima, et en devint furieuse. Il la méprisa, parce qu'il étoit passionné pour une autre femme. D'ailleurs il craignit de s'exposer à la cruelle jalousie du Roi. Astarbé se sentant méprisée, s'abandonna à son ressentiment. Dans son désespoir elle s'imagina, qu'elle pouvoit faire passer Malachon pour l'étranger, que le Roi faisoit chercher, et qu'on disoit qu'il étoit venu avec Narbal. En effet elle le persuada à Pygmalion, et corrompit tous ceux qui auroient pu le déromper. Comme il n'aimoit point les hommes vertueux, et qu'il ne savoit point les discerner, il n'étoit environné que des gens intéressés, artificieux, prêts à exécuter les ordres injustes et sanguinaires. De telles gens craignoient l'autorité d'Astarbé, et ils lui aidoient à tromper le Roi, de peur de déplaire à cette femme hautaine, qui avoit toute sa confiance. Ainsi Malachon, quoique connu pour Crétois dans toute la ville, passa pour le jeune étranger, que Narbal avoit emmené d'Egypte, il fut mis en prison,

Astarbé, qui craignoit que Narbal n'allât parler au Roi, et ne découvrit son imposture, envoya en diligence à Narbal cet Officier, qui lui dit ces paroles: Astarbé vous défend de découvrir au Roi quel est votre étranger; elle ne vous demande que le silence, et elle saura bien faire en sorte que le Roi soit content de vous: cependant hâtez-vous de faire embarquer avec les Cypriens le jeune étranger,

ger, que vous avez amené d'Egypte, afin qu'on ne le voie plus dans la ville. Narbal ravi de pouvoir ainsi sauver sa vie et la mienne, promit de se faire, et l'Officier satisfait d'avoir obtenu ce qu'il demandoit, s'en retourna rendre compte à Astarbé de sa commission.

Narbal et moi nous admirâmes la bonté des Dieux, qui récompensent notre sincérité, et qui avoient un soin si touchant de ceux qui hasardent tout pour la vertu. Nous regardions avec horreur un Roi livré à l'avarice et à la volupté. Celui qui craint avec tant d'excès d'être trompé, disions-nous, mérite de l'être; et l'est presque toujours grossièrement. Il se défie des gens de bien, et s'abandonne à des scélérats: il est le seul qui ignore ce qui se passe. Voyez Pygmalion, il est le jouet d'une femme sans pudeur. Cependant les Dieux se servent du mensonge des méchans pour sauver les bons, qui aiment mieux perdre la vie que de mentir.

En même tems nous aperçûmes que les vents changeoient, et qu'ils devenoient favorables aux vaisseaux de Cypre. Les Dieux se declarent, s'écria Narbal; ils veulent, mon cher Télémaque, vous mettre en fureté: fuyez cette terre cruelle et maudite. Heureux qui pourroit vous suivre jusque dans les rivages les plus inconnus! Heureux qui pourroit vivre et mourir avec vous! Mais un destin sévère m'attache à cette malheureuse patrie; il faut souffrir avec elle; peut-être faudra-t-il être enseveli dans ses ruines: n'importe; pourvu que je dise toujours la vérité, et que mon coeur n'aime que la justice. Pour vous, ô mon cher Télémaque, je prie les Dieux qui vous conduisent comme par la main, de vous accorder les plus précieux de tous les dons, qui est la vertu pure et sans tache, jusqu'à la mort. Vivez, retournez en Ithaque, consolez Pénélope, délivrez la

de ses téméraires amans, que vos yeux puissent voir, que vos mains puissent en braffer le sage Ulysse, et qu'il trouve en vous un fils égal à sa sagesse. Mais dans votre bonheur souvenez-vous du malheureux Narbal, et ne cessez jamais de m'aimer.

Quand il eut achevé ces paroles, je l'arrosai de mes larmes sans lui répondre. De profonds soupirs m'empêchoient de parler. Nous nous embrâmes en silence. Il me mena jusqu'au vaisseau; il demeura sur le rivage, et quand le vaisseau fut parti, nous ne cessions de nous regarder, tandis que nous pûmes nous voir.

Fin du troisieme Livre.



voir,
, et
mais
eux

i de
pirs
s en
ura
ous
pù-

S





Minerve defend Telemachus des traits de l'amour

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATRIEME.



SOMMAIRE DU LIVRE QUATRIEME.

Calypso interrompit Télémaque pour le faire reposer. Mentor le blâme en secret d'avoir entrepris le récit de ses aventures, et lui conseille de les achever, puisqu'il les a commencées. Télémaque raconte que pendant sa navigation depuis Tyr jusqu'en l'isle de Cypre, il avoit eu un songe où il avoit vu Venus et Cupidon, contre qui Minerve le protegeoit; qu'ensuite il avoit cru voir aussi Mentor qui l'exhortoit à fuir l'isle de Cypre; qu'à son reveil une tempête avoit fait périr les vaisseaux, s'il n'eût pris lui-même le gouvernail, parce que les Cupriens noyés dans le vin étoient hors d'état de se sauver. qu'à son arrivée dans l'isle, il avoit vu avec horreur les exemples les plus contagieux; mais que le Syrien Hazaël, dont Mentor étoit devenu esclave se trouvant alors au même lieu, avoit réuni les deux Grecs et les avoit embarqués dans son vaisseau pour les mener en Grece, et que dans ce trajet ils avoient vu le beau spectacle d'Amphitrîte traînée dans son char par des chevaux marins.

LIVRE QUATRIEME.

CALYPSO qui avoit été jusqu'à ce moment immobile et transportée de plaisirs en écoutant les aventures de Télémaque, l'interrompit pour lui faire prendre quelque repos. Il est tems, lui dit-elle, que vous alliez goûter la douceur du sommeil après tant de travaux.

Vous

(1) Achille étoit fils de Pelée Roi de Theffalie, & de Thetis fille de Nérée. Il fut tué par Paris, frere d'Hector, dans le Temple d'Apolon, pendant qu'il épousoit Polixene, fille de Priam.

Vous n'avez rien à craindre ici ; tout vous est favorable. Abandonnez-vous donc à la joie. Goûtez la paix, et tous les autres dons des Dieux dont vous allez être comblé. Demain, quand l'aurore avec ses doigts de roses entr'ouvrira les portes dorées de l'Orient, et que les chevaux du Soleil fortant de l'onde amère répandront les flammes du jour, pour chasser devant eux toutes les étoiles du Ciel, nous reprendrons, mon cher Télémaque, l'histoire de vos malheurs. Jamais votre pere n'a égalé votre sagesse et votre courage. Ni Achille (1) vainqueur d'Hector ; ni Thésée (2) revenu des enfers ; ni même le grand Alcide (3) qui a purgé la terre de tant de monstres, n'ont fait voir autant de force et de vertu que vous. Je souhaite qu'un profond sommeil vous rende cette nuit courte. Mais hélas ! qu'elle sera longue pour moi ! Qu'il me tardera de vous revoir, de vous entendre, de vous faire redire ce que je sais déjà, et de vous demander ce que je ne sais encore ! Allez, mon cher Télémaque, avec le sage Mentor que les Dieux vous ont rendu. Allez dans cette grotte écartée, où tout est préparé pour votre repos. Je prie Morphée de répandre ses plus doux charmes sur vos paupières appesanties, de faire couler une vapeur divine dans tous vos membres fatigués, et de vous envoyer des songes légers, qui, voltigeant autour de vous, flattent vos sens par les images les plus riantes, et repoussent loin de vous tout ce qui pourroit vous réveiller trop promptement.

La Déesse conduisit elle-même Télémaque dans cette grotte séparée de la sienne. Elle n'étoit ni

E 3 moins

(1) Thésée, fils d'Egée Roi d'Athènes, descendit aux enfers pour enlever Proserpine. Mais il fut enchaîné par ordre de Pluton, jusqu'à ce qu'Hercule le vint délivrer.

(2) C'est Hercule, fils de Jupiter & d'Alcmène femme d'Amphitrion. Il fut haï de Junon qui le fit exposer à plusieurs monstres, dont néanmoins il fut vainqueur.

moins rustique, ni moins agréable. Une fontaine qui couloit dans un coin, y faisoit un doux murmure qui appelloit le sommeil. Les Nymphes y avoient préparé deux lits d'une molle verdure, sur lesquels elles avoient étendu deux grandes peaux, l'une de lion pour Télémaque, et l'autre d'ours pour Mentor.

Avant que de laisser fermer ses yeux au sommeil, Mentor parla ainsi à Télémaque: Le plaisir de raconter vos histoires vous a entraîné: vous avez charmé la Déesse en lui expliquant les dangers dont votre courage et votre industrie vous ont tiré: par là vous n'avez fait qu'enflammer davantage son coeur, et de vous préparer une plus dangereuse captivité. Comment espérez vous qu'elle vous laisse maintenant sortir de son isle, vous, qui l'avez enchantée par le récit de vos aventures? L'amour d'une vaine gloire vous a fait parler sans prudence. Elle s'étoit engagée à vous raconter des histoires, et à vous apprendre, qu'elle a été la destinée d'Ulysse; elle a trouvé la moyen de parler long-tems sans rien dire; et elle vous a engagé à lui expliquer tout ce qu'elle désire de savoir, tel est l'art des femmes flatteuses et passionnées. Quand est-ce, ô Télémaque, que vous ferez assez sage pour ne parler jamais par vanité, et que vous saurez taire tout ce qui vous est avantageux quand il n'est pas utile à dire? Les autres admirent votre sagesse dans un âge où il est pardonnable d'en manquer; pour moi je ne puis vous pardonner rien; je suis le seul qui vous connois, et qui vous aime assez pour vous avertir de toutes vos fautes. Combien êtes-vous encore éloigné de la sagesse de votre pere.

Quoi donc, répondit Télémaque, pouvois-je refuser à Calypso de lui raconter mes malheurs? Non, reprit Mentor, il falloit les lui raconter; mais vous deviez le faire, en ne lui disant que ce qui pouvoit lui

lui donner de la compassion. Vous pouviez lui dire, que vous aviez été tantôt errant tantôt captif en Sicile, puis en Egypte. C'étoit lui dire assez, et tout le reste n'a servi qu'à augmenter le poison qui brûle déjà son coeur. Plaise aux Dieux que le vôtre puisse s'en préserver !

Mais que ferai-je donc, continua Télémaque, d'un ton modéré et docile ? Il n'est plus tems, répartit Mentor, de lui cacher ce qui reste de vos aventures ; elle en fait assez pour ne pouvoir être trompée sur ce qu'elle ne fait pas encore ! votre réserve ne serviroit qu'à l'irriter ; achevez donc demain de lui raconter tout ce que les Dieux ont fait en votre faveur, et apprenez une autre fois à parler plus sobrement de tout ce qui peut vos attirer quelque louange. Télémaque reçut avec amitié un si bon conseil, et ils se couchèrent.

Aussitôt que Phébus eût répandu ses premiers rayons sur la terre, Mentor entendant la voix de la Déesse qui appelloit ses Nymphes dans le bois, éveilla Télémaque. Il est tems, lui dit-il, de vaincre le sommeil : allons, retournez à Calypso, mais déliez-vous de ses douces paroles ; ne lui ouvrez jamais votre coeur ; craignez le poison flatteur de ses louanges. Il lui en avoit élevé au-dessus de votre sage père, de l'invincible Achille, du fameux Thésée, d'Hercule devenu immortel. Sentirez-vous combien cette louange est excessive ? Crûtes-vous ce qu'elle disoit ? Sachez qu'elle ne le croit pas elle-même. Elle ne vous loue qu'à cause qu'elle vous croit foible, et assez vain pour vous laisser tromper par les louanges disproportionnées à vos actions.

Après ces paroles ils allèrent au lieu où la Déesse les attendoit. Elle sourit en les voyant et cacha sous une apparence de joie la crainte et l'inquiétude qui troubloient son coeur ; car elle prévoyoit, que Télémaque conduit par Mentor lui échapperait

de même qu'Ulysse. Hâtez-vous, dit-elle, mon cher Télémaque, de satisfaire ma curiosité ? j'ai cru pendant toute la nuit vous voir partir de Phénicie et chercher une nouvelle destinée dans l'isle de Cypré : dites-nous donc quel fut ce voyage, et ne perdons pas un moment. Alors on s'allit sur l'herbe semée de violettes, à l'ombre d'un bocage épais.

Calypso ne pouvoit s'empêcher de jeter sans cesse des regards tendres et passionnés sur Télémaque, et de voir avec indignation que Mentor observoit jusqu'au moindre mouvement de ses yeux. Cependant toutes les Nymphes en silence se penchoient pour prêter l'oreille, et faisoient une espèce de demi-cercle pour mieux écouter et pour mieux voir. Les yeux de l'Assemblée étoient immobiles et attachés sur le jeune homme. Télémaque baissant les yeux, et rougissant avec beaucoup de grace, reprit ainsi la suite de son histoire.

A peine le doux soufle d'un vent favorable avoit rempli nos voiles, que la terre de Phénicie disparut à nos yeux. Comme j'étois avec les Cypriens dont j'ignorois les mœurs, je me résolus de me taire, de remarquer tout, et d'observer toutes les règles de la discrétion pour gagner leur estime. Mais pendant mon silence un sommeil doux et puissant vint me saisir ; mes sens étoient liés et suspendus ; je goûtois une paix et une joie profonde qui enivroit mon cœur. Tout à coup je crus voir Venus (4) qui fendoit les nués dans son char volant conduit par deux Colombes. Elle avoit cette éclatante beauté, cette vive jeunesse, ces graces tendres, qui parurent en elle, quand elle sortit de l'écume de l'Océan, et qu'elle éblouit les yeux de Jupiter même. Elle descendit tout

(4) *Venus* : que les anciens ont fait Déesse de l'amour, étoit fille de Jupiter & de Diane ; d'autres ont dit, qu'elle naquit de l'écume de la mer.

tout à coup d'un vol rapide jusqu'àuprès de moi, me mit en fourrant la main sur l'épaule, et me nommant par mon nom, prononça ces paroles: Jeune Grec, tu vas entrer dans mon empire, tu arriveras bientôt dans cette isle fortunée, où les plaisirs, les ris, et les jeux folâtres naissent sous mes pas. Là tu brûleras des parfums sur mes Autels; là je te plongerai dans une fleuve de délices. Ouvre ton coeur aux plus douces espérances, et garde toi bien de résister à la plus puissante de toutes les Déeses qui veut de rendre heureux.

En même tems j'apperçus l'enfant Cupidon, (5) dont les petites ailes s'agitant le faisoient voler autour de sa mere. Quoiqu'il eût sur son visage la tendresse, les graces, l'enjouement de l'enfance, il avoit je ne sai quoi dans ses yeux perçans qui me faisoit peur. Il rioit en me regardant: son ris étoit malin, moqueur et cruel. Il tira de son carquois d'or la plus aiguë de ses flèches, il banda son arc, et alloit me percer, quand Minerve se montra soudainement pour me couvrir de son Egide. Le visage de cette Déesse n'avoit point cette beauté molle, et cette langueur passionnée que j'avois remarquée dans le visage et dans la posture de Venus. C'étoit au contraire une beauté simple, négligée, modeste, tout étoit grave, vigoureux, noble, plein de force et de majesté. La flèche de Cupidon ne pouvant percer l'Egide, tomba par terre. Cupidon indigné en soupira amèrement, il eut honte de se voir vaincu. Loïn d'ici, s'écria Minerve, loïn d'ici, téméraire enfant, tu ne vaincras jamais que des ames lâches, qui aiment mieux tes honteux plaisirs, que la sagesse, la vertu et la gloire. A ces mots l'amour irrité s'envola, et Venus remon-
tant vers l'Olympe, je vis long-tems son char avec ses

E 5

deux

(5) *Cupidon*: on le représentoit ordinairement sous la figure d'un bel enfant ailé & tout nud, dont la chair est de la couleur de roses, avec les yeux voilés, tenant un arc bandé d'une main, un flambeau allumé de l'autre, portant une trouffe pleine de flèches à ses côtés.

deux colomnes dans une nuée d'or et d'azur ; puis elle disparut. En baissant mes yeux vers la terre, je ne retrouvai plus Minerve.

Il me sembla que j'étois transporté dans un jardin délicieux tel qu'on dépeint les Champs Elisés. En ce lieu je reconnus Mentor qui me dit : Fuyez cette cruelle terre, cette isle empestée, où l'on ne respire que la volupté. La vertu la plus courageuse y doit trembler, et ne se peut sauver qu'en fuyant. Dès que je le vis, je me voulu jeter à son cou pour l'embrasser : mais je sentoie que mes pieds ne pouvoient se mouvoir : que mes genoux se déroboient sous moi, et que mes mains s'efforçant de saisir Mentor, cherchoient une ombre vaine, qui m'échappoit toujours. Dans cet effort je m'éveillai, et je sentis que ce songe mystérieux étoit un avertissement divin. Je me sentis plein de courage contre les plaisirs, et de défiance contre moi-même, pour détester la vie molle de Cypriens. Mais ce qui me perça le cœur, fut que je crus, que Mentor avoit perdu la vie, et qu'ayant passé les ondes du Styx (6) il habitoit l'heureux séjour des ames justes.

Cette pensée me fit répandre un torrent de larmes. On me demanda pourquoi je pleurois. Les larmes, répondis-je, ne conviennent que trop à un malheureux étranger qui erre sans espérance de revoir sa patrie. Cependant tous les Cypriens qui étoient dans le vaisseau, s'abandonnoient à une folle joie. Les rameurs ennemis du travail s'endormoient sur leurs rames : le Pilote couronné de fleurs laissoit le gouvernail, et tenoit en sa main une grande cruche de vin qu'il avoit presque vidée, lui et tous les autres troublés par la fureur de Bacchus chantoient à l'honneur de Venus

(6) Le Styx est une fontaine au pied de la Montagne Nonacris en Arcadie, dont les eaux sont venimeuses, & si froides qu'elles font mourir aussitôt qu'on les a buës. Les Poëtes feignent que c'est un fleuve ou marais d'Enfer, par lequel les Dieux du Ciel jurent avec tant de respect, qu'ils n'oseroient violer leur serment.

nus et de Cupidon de vers qui devoient faire horreur à tous ceux qui aiment la vertu.

Pendant qu'ils oublioient ainsi les dangers de la mer, une soudaine tempête troubla le ciel et la mer. Les vents déchainés mugissoient avec fureur dans les voiles; les ondes noires battoient les flancs du navire, qui gemissoit sous leurs coups. Tantôt nous montions sur le dos des vagues enflées, tantôt la mer sembloit se dérober sous le navire, et nous précipiter dans l'abîme. Nous appercevions auprès de nous des rochers, contre lesquels le flots irrités se brisoient avec un bruit horrible. Alors je compris par expérience ce que j'avois souvent oui dire à Mentor, que les hommes mous et abandonnés aux plaisirs, manquent de courage dans les dangers. Tous nos Cypriens abattus pleuroient comme des femmes: je n'entendois que des cris piroyables, que des regrets sur les délices de la vie, que de vaines promesses aux Dieux, pour leur faire des sacrifices, si on pouvoit arriver au port. Personne ne conservoit assez de présence d'esprit, ni pour ordonner les manoeuvres, ni pour les faire. Il me parut que je devois en sauvant ma vie, sauver celle des autres. Je pris le gouvernail en main, parce que le pilote troublé par le vin, comme une Bacchante (7), étoit hors d'état de connoître le danger du vaisseau: j'encourageai les matelots effrayés; je leur fis abaisser les voiles: ils ramèrent vigoureusement: nous passâmes au travers des écueils, et nous vîmes de près toutes les horreurs de la mort.

Cette aventure parut comme un songe à tous ceux qui me devoient la conservation de leurs vies; ils me regardoient avec étonnement. Nous arrivâmes

EN

(7) Les Bacchantes étoient des femmes qui sacrifioient à Bacchus de trois en trois ans, de nuit, sur le mont Cithéron proche de Thèbes, & sur d'autres Montagnes de Thrace. Elles tenoient des bâtons couverts de lierre appellés Thirées, & sembloient possédées d'une fureur divine.

en l'isle de Cypre (8) au mois du Printems qui est consacré à Venus. Cette saison, disoient les Cypriens, convient à cette Déesse, car elle semble animer toute la nature, et faire naître les plaisirs comme les fleurs.

En arrivant dans l'isle, je sentis un air doux, qui rendoit le corps lâches et paresseux, mais qui inspiroit une humeur enjouée et folâtre. Je remarquai, que la campagne naturellement fertile et agréable étoit presque inculte, tant les habitans étoient ennemis du travail. Je vis de tous côtés des femmes et des jeunes filles vainement parées, qui alloient en chantant les louanges de Venus, se dévouer à son Temple: la beauté, les graces, la joie, les plaisirs éclatoient également sur leurs visages; mais les graces y étoient trop affectées: on n'y voyoit point une noble simplicité, et une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de mollesse, l'art de composer leurs visages, leur parure vaine, leur démarche languissante, leur regards qui sembloient chercher ceux des hommes, leurs jalousies entr'elles pour allumer de grandes passions; en un mot tout ce que je voyois dans ces femmes, me sembloit vil et méprisable: à force de me vouloir plaire, elles me dégoûtoient.

On me conduisit au temple de la Déesse; elle en a plusieurs dans cette isle; car elle est particulièrement adorée à Cythère, à Idalie, est à Paphos: c'est à Cythère (9) que je fus conduit. Le temple est tout de marbre, c'est un parfait Peristile: les colonnes sont d'une grosseur et d'une hauteur qui rendent cet édifice très-majestueux: au-dessus de l'architrave et de la frise, sont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas-relief toutes les plus agréables aventures de la Déesse. A la porte du temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais dans l'enceinte du lieu

(8) Cypre est une isle de la mer Méditerranée, très-fertile & très-délicieuse, consacrée à Venus.

lieu sacré aucune victime : on n'y brûle point comme ailleurs la graisse des genilles et des taureaux ! on n'y répand jamais leur sang : on présente seulement devant l'autel les bêtes qu'on offre, et on n'en peut offrir aucune qui ne soit jeune, blanche, sans défaut et sans tâche : on les couvre de banderoles de pourpre brodées d'or ; leurs cornes sont dorées et ornées de bouquets de fleurs odoriférantes. Après qu'elles ont été présentées devant l'Autel, on les renvoie dans un lieu écarté, où elles sont égorgées pour les festins des Prêtres de la Déesse.

On offre aussi toutes sortes de liqueurs parfumées, et du vin plus doux que le nectar. Les Prêtres sont revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or, et de franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit et jours sur les autels les parfums les plus exquis de l'Orient, et ils forment une espèce de nuage qui monte vers le Ciel. Toutes les colonnes du temple sont ornées de festons pendans : tous les vases, qui servent au sacrifice sont d'or ; un bois sacré de Myrte environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons et de jeunes filles d'une rare beauté, qui puissent présenter les victimes au Prêtres, et qui osent allumer le feu des autels : l'impudence et la dissolution deshonnorent un temple si magnifique.

D'abord j'eus horreur de ce que je voyois : mais insensiblement je commençois à m'y accoutumer. Le vice ne m'effrayoit plus ; toutes les compagnies m'inspiroient je ne sai qu'elle inclination pour le désordre ; on se monquoit de mon innocence ; ma retenue et ma pudeur servoient de jouet à ces peuples effrontés. On n'oublioit rien pour exciter toutes mes passions, pour me tendre des pièges, et pour réveiller en moi le goût des plaisirs. Je me sentois affoiblir tous les jours ; la bonne éducation que j'avois reçue

(5) Cythere est proche de Candie : Venus y aborda dans une conque ou coquille de mer.

raque ne me soutenoit presque plus ; toutes mes bonnes résolutions s'évanouissoient : je ne sentoie plus la force de résister au mal qui me pressoit de tous côtés : j'avois même une mauvaise honte de la vertu ; j'étois comme un homme qui nage dans une rivière profonde et rapide ; d'abord il fend les eaux et remonte contre le torrent ; mais si les bords sont escarpés , et s'il ne peut se reposer sur le rivage , il se laisse enfin peu à peu , et sa force l'abandonne , ses membres épuisés s'engourdissent , et le cours du fleuve l'entraîne ; ainsi mes yeux commençoient à s'obscurcir , mon coeur tomboit en défaillance , je ne pouvois plus rappeler , ni ma raison , ni le souvenir des vertus de mon pere. Le songe où je croyois avoir vu le sage Mentor descendu aux Champs Élysées , achevoit de me décourager : une se crete et douce langueur s'emparoit de moi. J'auois déjà le poison flatteur , qui se glissoit de veine en veine , et qui pénédroit jusqu'à la moëlle de mes os. Je pouissois néanmoins encore de profonds soupirs ; je versois des larmes amères : je rugissois comme un lion dans ma fureur. O ! malheureuse jeunesse , disois-je : ô Dieux qui vous jouez cruellement des hommes , pourquoi les faites-vous passer par ce âge , qui est un tems de folie ou de fièvre ardente ? O ! que ne suis-je couvert des cheveux blancs , courbé et proche du tombeau , comme Lacrete mon aïeul ? La mort me seroit plus douce , que la foiblesse honteuse où je me vois.

A peine avois-je ainsi parlé , que ma douleur s'adoucissoit , et que mon coeur enivré d'une folle passion serouoit presque toute pudeur ; puis je me voyois plongé dans un abime de remords. Pendant ce trouble je courrois errant çà et là dans le sacré bocage , semblable à une biche qu'un chasseur a blessée ; elle court au travers des vastes forêts pour soulager sa douleur ; mais la flèche qui l'a percée dans le flanc la suit par tout ; elle porte par tout avec elle le trait meurtrier.

Ainsi

Ainsi je courrois en vain pour m'oublier moi-même, et rien n'adoucissoit la playe de mon coeur.

En ce moment j'aperçus assez loin de moi dans l'ombre épaisse de ce bois la figure du sage Mentor : mais son visage me parut si pâle ; si triste et austère, que je n'en pus ressentir aucune joie. Est-ce donc vous, ô mon cher ami, mon unique espérance ? Est-ce vous ? Quoi donc ! est-ce vous même ? Une image trompeuse ne vient-elle pas abuser mes yeux ? Est-ce vous, Mentor ? N'est-ce point votre ombre encore sensible à mes maux ? N'êtes-vous point au rang des âmes heureuses qui jouissent de leur vertu, et à qui les Dieux donnent des plaisirs purs dans une éternelle paix aux Champs Elisés (10) ? Parlez, Mentor, vivez-vous encore ; Suis-je assez heureux pour vous posséder, ou bien n'est-ce qu'une ombre de mon ami ? En disant ces paroles, je courrois vers lui tout transporté jusqu'à perdre la respiration : il m'attendoit tranquillement sans faire un pas vers moi. O Dieux ! vous le savez, qu'elle fut ma joie, quand je sentis que mes mains le touchoient. Non, ce n'est pas une vaine ombre ; je le tiens, je l'embrasse, mon cher Mentor ! c'est ainsi que je m'écriai ; j'arrosai son visage d'un torrent de larmes ; je demeuroid attaché à son cou sans pouvoir parler. Il me regardoit tristement avec des yeux pleins d'une tendre compassion.

Enfin je lui dis : Hélas ! d'où venez vous ? En quels dangers ne m'avez-vous point laissé pendant votre absence ? et que serois-je maintenant sans vous ? Mais sans répondre à mes questions : Fuyez, me dit-il, d'un ton terrible, fuyez, hâtez-vous de fuir. Ici la terre ne porte pour fruit que du poison ; l'air qu'on respire est empesté ; les hommes contagieux ne se parlent que pour se communiquer un venin mortel.

La

(10) Les champs Elisés étoient, selon les Poëtes, le séjour des bienheureux. On en peut voir la Description au VI. Liv. de l'Enéide.

La volupté lâche et infame, qui est le plus horrible des maux sorti de la boîte de Pandore (11), airoillit les cœurs, et ne souffre ici aucune vertu. Fuyez, que tardez-vous ? ne regardez pas même derrière vous en fuyant ; effacez jusqu'au moindre souvenir de cette isle exécrable.

Il dit, et aussitôt je sentis comme un nuage épais qui se dissipoit de dessus mes yeux, et qui me laissoit voir la pure lumière : une joie douce et pleine d'un ferme courage renaissoit dans mon cœur ; cette joie étoit bien différente de cette autre joie molle et folâtre, dont mes sens avoient été empoisonnés : l'une est une joie d'ivresse et de trouble, qui est entrecoupée de passions furieuses, et de cuisans remords ; l'autre est une joie de raison, qui a quelque chose de bienheureux et de céleste ; elle est toujours pure et égale, rien ne peut l'épuiser : plus on s'y plonge, plus elle est douce ; elle ravit l'ame sans la troubler. Alors je versai des larmes de joie, et je trouvois que rien n'étoit si doux que de pleurer ainsi. O heureux, disois je, les hommes, à qui la vertu se montre dans toute sa beauté ! Peut-on la voir sans l'aimer ? Peut-on l'aimer sans être heureux ?

Mentor me dit ; il faut que je vous quitte ; je pars dans ce moment : il ne m'est pas permis de m'arrêter. Où aliez-vous donc ? lui répondis-je : En quelle terre inhabitable ne vous suivrai-je point ? Ne croyez pas pouvoir m'échapper ; je mourrai plutôt sur vos pas. En disant ces paroles, je le tenois serré de toute ma force. C'est envain, me dit-il, que vous espérez de me retenir. Le cruel Métopis me vendit à des Éthiopiens ou Arabes. Ceux-ci étant allés à Damas en Syrie pour leur commerce, voulurent se défaire de moi, croyant en tirer une grande somme d'un nommé Hazaël,

(11) *Pandora*. Femme admirable : On dit, que Jupiter envoya Pandora sur la terre avec une boîte fatale, qu'Épiméthée ouvrit, en sorte que

Hazaël, qui cherchoit un esclave Grec, pour connoître les mœurs de la Grèce, et pour s'instruire de nos sciences. En effet, Hazaël m'acheta chèrement. Ce que je lui ai appris de nos mœurs, lui a donné la curiosité de passer dans l'isle de Crete pour étudier les sages loix de Minos. Pendant notre navigation les vents nous ont contraint de relacher dans l'isle de Cypre; en attendant un vent favorable, il est venu faire des offrandes au temple: le voilà qui en sort; les vents nous appellent; déjà nos voiles s'entlent. Adieu, mon cher Télémaque; un esclave qui craint les Dieux, doit suivre fidèlement son maître. Les Dieux ne me permettent plus d'être à moi, si j'étois à moi, ils le savent, je ne ferois qu'à vous seul. Adieu, souvenez-vous des travaux d'Ulysse et des larmes de Pénélope, souvenez-vous des justes Dieux. O Dieux protecteurs de l'innocence, en quelle terre suis-je contraint de laisser Télémaque!

Non, non, lui dis-je, mon cher Mentor, il ne dépendra pas de vous de me laisser ici, plutôt mourir, que de vous voir partir sans moi. Ce Maître Syrien est-il impitoyable? Est-ce une tygresse dont il a succé les mamelles dans son enfance? Voudra-t-il vous arracher d'entre mes bras? Il faut qu'il me donne la mort, ou qu'il souffre que je vous suive: vous m'exhortez vous-même à fuir, et vous ne voulez pas que je fuye en suivant vos pas. Je vais parler à Hazaël, il aura peut-être pitié de ma jeunesse et de mes larmes, puisqu'il aime la sagesse et qu'il va si loin la chercher, il ne peut point avoir un cœur féroce et insensible. Je me jetterai à ses pieds, j'embrasserai ses genoux, je ne le laisserai point aller, qu'il ne m'ait accordé de vous suivre. Mon cher Mentor, je me ferai esclave avec vous, je lui offrirai de me donner

à lui

que toutes les maladies, dont elle étoit pleine se répandirent ici bas, ne restant, que la seule espérance, qui se trouva au fond. En la personne de Pandore les peuples représentoient la Nature.

à lui : s'il me refuse, c'est fait de moi, je me délivrerai de la vie.

Dans ce moment Hazaël appella Mentor ; je me prosternai de vant lui : il fut surpris de voir un inconnu en cette posture. Que voulez-vous, me dit-il ? La vie, répondis-je ; car je ne puis vivre, si vous ne souffrez que je suive Mentor qui est à vous. Je suis le fils du grand Ulysse le plus sage des Rois de la Grèce, qui ont renversé la superbe ville de Troie, fameuse dans toute l'Asie. Je ne vous dis pas ma naissance pour me vanter, mais seulement pour vous inspi ter quelque pitié de mes malheurs. J'ai cherché mon pere dans toutes les mers, ayant avec moi cet homme qui étoit pour moi un autre pere : la fortune pour comble de maux me l'a enlevé, elle l'a fait votre esclave ; souffrez que je le sois aussi. S'il est vrai que vous aimez la justice, et que vous alliez en Crète pour apprendre les loix du bon Roi Minos, n'endurcissez point votre coeur contre mes soupirs et contre mes larmes. Vous voyez le fils d'un Roi qui est réduit à demander la servitude comme son unique ressource. Autrefois j'ai voulu mourir en Sicile pour éviter l'esclavage : mais mes premiers malheurs n'étoient que de foibles essais des outrages de la fortune ; maintenant je crains de ne pouvoir être reçu parmi les esclaves. O Dieux ! voyez mes maux ; ô Hazaël ! souvenez-vous de Minos dont vous admirez la sagesse, et qui nous jugera tous deux dans le Royaume de Pluton (12).

Hazaël me regardant avec un visage doux et humain, me tendit la main et me releva. Je n'ignore pas me dit-il, la sagesse et la vertu d'Ulysse : Mentor m'a raconté souvent, quelle gloire il a acquise parmi les Grecs ; et d'ailleurs la prompte renommée a fait entendre son nom à tous les peuples d'Orient. Suivez.

(12) Minos étoit fils de Jupiter & d'Europe, fille d'Agénor Roi de

Suivez-moi, fils d'Ulysse je serai votre pere, jusqu'à ce que vous ayez retrouvé celui qui vous a donné la vie. Quand même je ne serois pas touché de la gloire de votre pere, de ses malheurs et des vôtres, l'amitié que j'ai pour Mentor, m'engageroit à prendre soin de vous. Il est vrai, que je l'ai acheté comme esclave : mais je le garde comme un ami fidèle ; l'argent qu'il m'a coûté, m'a acquis le plus cher et le plus précieux ami que j'aye sur la terre. J'ai trouvé en lui la sagesse ; je lui dois tout ce que j'ai d'amour pour la vertu. Dès ce moment il est libre, vous le serez aussi ; je ne vous demande à l'un et à l'autre que votre coeur.

En un instant je passai de la plus amère douleur à la plus vive joie que les mortels puissent sentir. Je me voyois sauvé d'un horrible danger : je m'approchois de mon pays : je trouvois un secours pour y retourner, je goûtois la consolation d'être auprès d'un homme qui m'aimoit déjà, par le pur amour de la vertu. Enfin je trouvois tout en retrouvant Mentor pour ne le plus quitter.

Hazaël s'avance sur le bord du rivage : nous le suivons, on entre dans le vaisseau, les rameurs fendent les ondes paisibles. Un zéphir léger se joue dans nos voiles ; il anime tout le vaisseau et lui donne un doux mouvement. L'isle de Cypre dispaçoit bientôt. Hazaël qui avoit impatience de connoître mes sentimens, me demanda ce que je pensois des moeurs de cette isle. Je lui dis ingénument, à quels dangers ma jeunesse avoit étoit exposée, et le combat que j'avois souffert : au-dedans de moi. Il fut touché de mon horreur pour le vice, et dit ces paroles : O Venus, je reconnois votre puissance et celle de votre fils ; j'ai brûlé de l'encens sur vos autels, mais souffrez que je déteste l'infame mollesse des habitans de votre

F 2

isle,

de Phénicie. Il étoit Roi de Candie, & parce qu'il étoit fort juste, en a scint que Pluton l'avoit choisi pour être juge dans les enfers.

isle, et l'impudence brutale avec laquelle ils célèbrent vos fêtes.

Ensuite il s'entretenoit avec Mentor de cette première Puissance, qui a formé le ciel et la terre : de cette Lumière infinie, immuable, qui se donne à tous sans se partager ; de cette Vérité souveraine et universelle, qui éclaire tous les esprits, comme le soleil éclaire tous les corps. Celui, ajoutoit-il, qui n'a jamais vu cette Lumière pure, est aveugle comme un aveugle né ; il passe sa vie dans une profonde nuit, comme les peuples que le soleil n'éclaire point pendant plusieurs mois de l'année. Il croit être sage, et il est insensé : il croit tout voir, et il ne voit rien : il meurt n'ayant jamais rien vu : tout au plus il aperçoit de sombres et fausses lueurs, de vaines ombres, des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainsi sont tous les hommes entraînés par le plaisir des sens et par le charme de l'imagination. Il n'y a point sur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment, qui suivent cette raison éternelle. C'est elle qui nous inspire quand nous pensons bien : c'est elle qui nous reprend quand nous pensons mal. Nous ne tenons pas moins d'elle la raison que la vie : elle est comme un grand Océan de lumière ; nos esprits sont comme des petits ruisseaux qui en sortent, et qui y retournent pour s'y perdre.

Quoique je ne comprisse pas encore parfaitement la sagesse de ce discours, je ne laissois pas d'y goûter je ne sai quoi de pur et de sublime : mon cœur en étoit échauffé, et la vérité me sembloit reluire dans toutes ces paroles. Ils continuèrent à parler de l'origine des Dieux, des Héros, des Poètes, de l'Âge d'or,

du

(13) Ce fleuve est nommé *Léthé* par les Poètes, d'un mot Grec, qui signifie *oubli*, parce qu'ils seignent que ses eaux ôtent la mémoire du passé.

(14) Le Tartare est un lieu dans les Enfers, où les méchants sont tourmentés. Il est ainsi nommé d'un mot Grec, qui signifie *troubler* ou d'un autre qui signifie *trembler de froid*.

(15) Amphitrite, fille de l'Océan & de Doris, femme de Neptune, est la Déesse de la mer.

du Déluge, des premières histoires du genre humain : du fleuve d'oubli (13) où se plongent les âmes des morts ; des peines éternelles préparées aux impies dans le gouffre noir du Tartare (14), et de cette heureuse paix dont jouissent les justes dans les Champs Elisées, sans crainte de la pouvoir perdre.

Pendant qu'Hazaël et Mentor parloient, nous aperçûmes des dauphins couverts d'une écaille qui paroissoit d'or et d'azur. En se jouant ils soulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des Tritons qui sonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite (15) traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, et qui rendant l'onde salée laissoient loin derrière eux une vaste sillon dans la mer. Leurs yeux étoient enflammés, et leurs bouches étoient fumantes. Le char de la Déesse étoit une conque d'une merveilleuse figure ; elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, et les roues étoient d'or. Ce char sembloit voler sur la face des eaux paisibles. Une troupe de Nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derrière le char, leurs beaux cheveux pendoient sur leurs épaules, et flottoient au gré du vent. La Déesse tenoit d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues, de l'autre elle portoit sur ses genoux le petit Dieu Palémon son fils pendant à sa mammelle. Elle avoit un visage serein et une douce majesté qui faisoit fuir les vents séditieux et toutes les noires tempêtes. Les Tritons (16) conduisoient les chevaux et tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottoit dans l'air au-dessus du char : elle étoit à demi enflée par le souffle

F 3

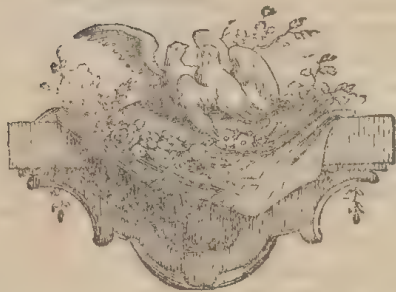
d'une

(16) Triton : Dieu marin ; fils de Neptune & d'Amphitrite. Les poëtes disent, qu'il est la Trompette de Neptune, & le représentent homme jusques au nombril, dont le bas du corps finit en poisson, avec une queue de Dauphin, & qui a les deux pieds semblables à ceux d'un cheval, portant toujours en main une conque creuse, qui lui sert de trompette. *v. Plin. L. 9. c. 5.*

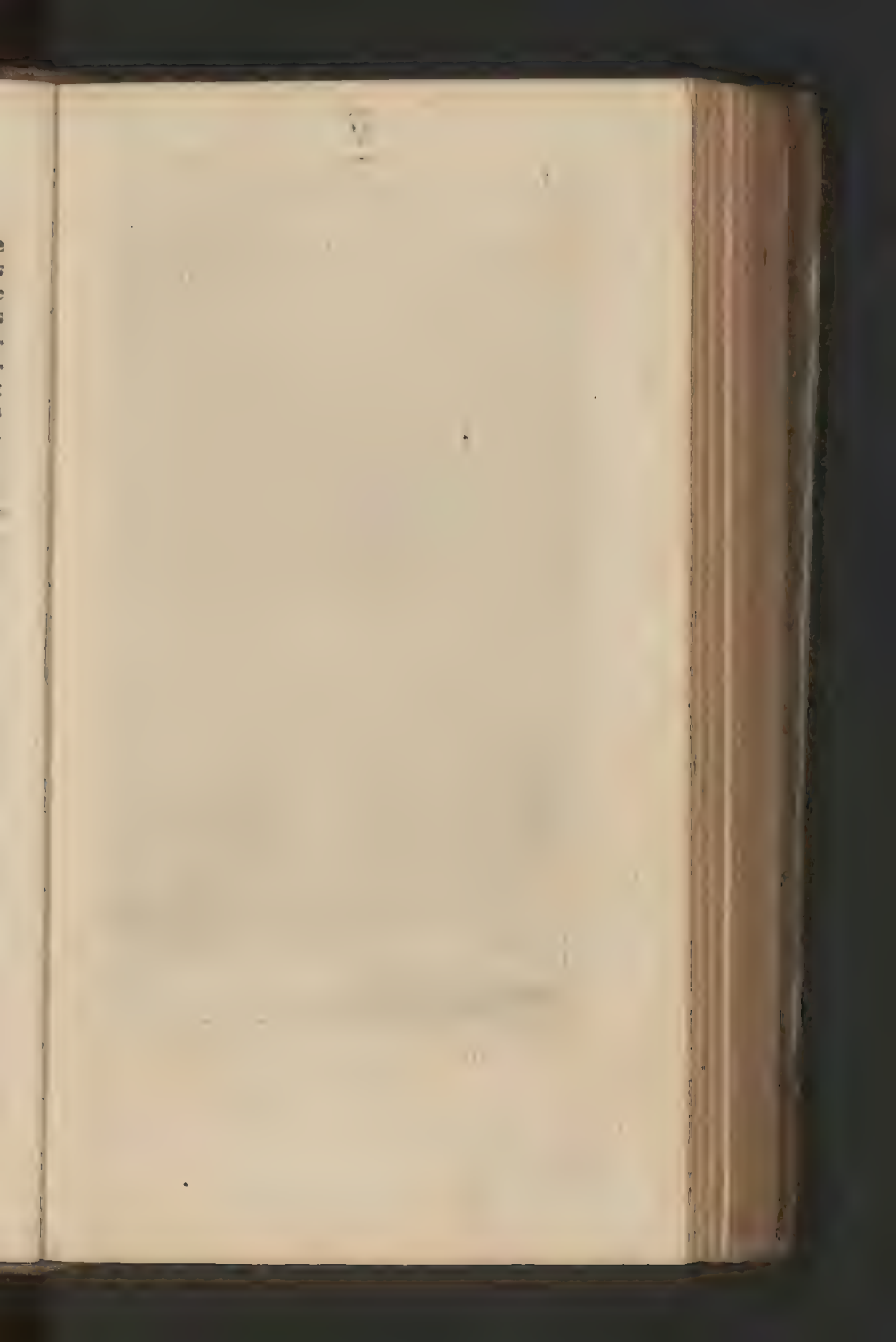
d'une multitude de petits zéphirs qui s'efforçoient de la pousser par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs Eole (7) empressé, inquiet et ardent. Son visage ridé et chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais et pendans; ses yeux pleins d'un feu sombre et austère tenoient en silence les fiers Aquilons, et repousoient tous les nuages. Les immenses baleines et tous les monstres marins faisant avec leur narines un flux et reflux de l'onde amère, fortoient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la Déesse.

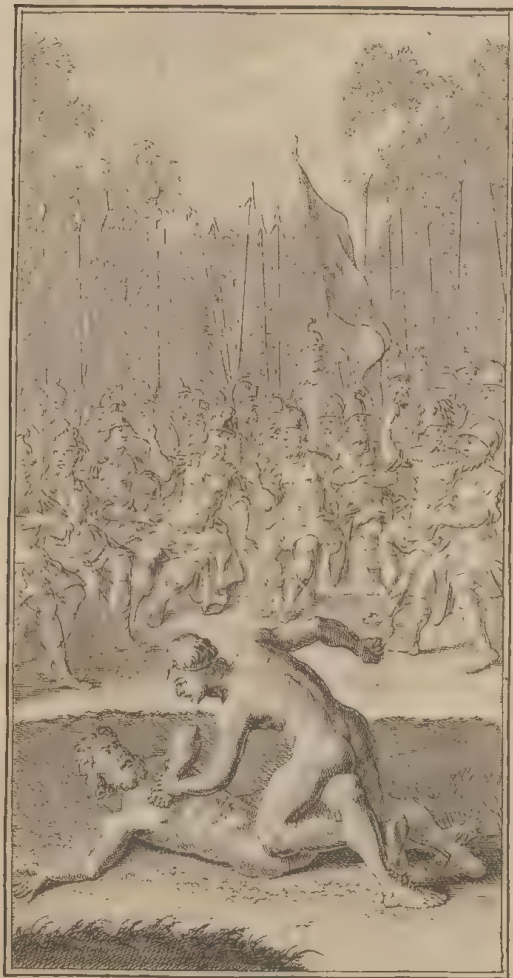
(17) Eole étoit fils de Jupiter & d'Aceste, fille d'Hippotas Troyen. Les Poëtes l'ont fait Dieu des vents, parce qu'il savoit prédire les vents selon les saisons.

Fin du quatrieme Livre.



LES





Telemachus obtient le prix à la lutte.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE
DU LIVRE CINQUIEME.

Télémaque raconte qu'en arrivant en Crète, il apprit qu'I-domenée Roi de cette isle avoit sacrifié son fils unique pour accomplir un vœu indiscret; que les Crétois voulant venger le sang du fils, avoient réduit le pere à quitter leur pays; qu'après de longues incertitudes; ils étoient actuellement assemblés pour élire un autre Roi. Télémaque ajoûte qu'il fut admis dans cette assemblée; qu'il y remporta les prix à divers jeux, et qu'il expliqua les questions laissées par Minos dans le livre de ses loix; que les vieillards Sages de l'isle, et tous les peuples voulurent le faire Roi voyant sa sagesse.

LIVRE CINQUIEME.

Après que nous eûmes admiré ce spectacle, nous commençâmes à découvrir les montagnes de Crète (1), que nous avions encore assez de peine à distinguer des nuées du Ciel et des flots de la mer. Bientôt nous vîmes le sommet du mont Ida au-dessus des autres montagnes de l'isle comme un vieux cerf dans une forêt porte son bois rameux au-dessus des têtes des jeunes faons, dont il est suivi. Peu à peu nous vîmes plus distinctement les côtes de cette isle,

(1) Crète, aujourd'hui Candie, Isle de la mer Méditerranée, célèbre pour les bons vins, & où il y avoit autrefois cent villes.

(2) Cérès: Déesse des grains & des fruits & celle qui avoit appris aux hommes l'art de cultiver la terre, ayant pour ce dessein voyagé long-tems avec Bacchus. Hesiod.

isle, qui se présentoient à nos yeux comme un amphithéâtre. Autant que la terre de Cypre nous avoit paru négligée et inculte, autant celle de Crète se montrait fertile et ornée de tous les fruits par le travail de ses habitans.

De tous côtés nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égaloient des villes, et des villes superbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du laboureur diligent ne fut imprimée; par tout la charue avoit laissé de creux sillons: les ronces, les épines et toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnues en ce pays. Nous considérions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissent dans les gras herbages le long des ruisseaux; les moutons paissant sur le penchant d'une colline; les vastes campagnes couvertes de jaunes épis, riches dons de la seconde Cérés (2); enfin les montagnes ornées de pampres et de grappes d'un raisin déjà coloré, qui promettoit aux vendangeurs des doux présens de Bacchus (3) pour charmer les soucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit étoit autrefois en Crète, et il nous expliqua ce qu'il en connoissoit. Cette isle, disoit-il, admirée de tous les étrangers, et fameuse par ses cent villes, nourrit sans peine tous ses habitans, quoiqu'ils soient innombrables, c'est que la terre ne se laisse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fécond ne peut s'épuiser; plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance: ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres. La terre, cette bonne mere, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfans, qui méritent ses fruits par leur

F 5

tra-

(3) *Bacchus*, Diodore & Nonnus décrivent ses exploits & ses principales actions, comme les voyages dans les pays les plus éloignés &c. l'art de planter la vigne, de moissonner, & de négocier, qu'il enseigna aux hommes.

travail. L'ambition et l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur. Les hommes veulent tout avoir, et ils se rendent malheureux par le désir du superflu; s'ils vouloient vivre simplement et se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verroit partout l'abondance, la joie, l'union et la paix.

C'est ce que Minos, le plus sage et le meilleur de tous les Rois, avoit compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette isle, est le fruit de ses loix. L'éducation qu'il faisoit donner aux enfans, rend les corps sains et robustes: on les accoutume d'abord à une vie simple, frugale et laborieuse; on suppose que toute volupté amollit le corps et l'esprit: on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincible par la vertu, et d'acquérir beaucoup de gloire. On ne met pas seulement le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richesses et les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices, qui sont impunis chez les autres peuples, l'ingratitude, la dissimulation, et l'avarice.

Pour le faste et la mollesse, on n'a jamais besoin de les réprimer; car ils sont inconnus en Crète: tout le monde y travaille, et personne ne songe à s'y enrichir: chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce et réglée, où l'on jouit en paix et avec abondance de tout ce qui est véritablement nécessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni Palais dorés. Les habits sont de laine fine et de belle couleur, mais tout unis et sans broderie. Les repas y sont sobres; on y boit peu de vin: le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent comme d'eux-mêmes, et le lait de troupeaux. Tout au plus on y mange de grosses viandes sans ragoût; encore même a-t-on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de boeufs pour faire fleurir l'agriculture. Les mai-

maisons y sont propres, commodes, riantes, mais sans ornemens. La superbe architecture n'y est pas ignorée : mais elle est réservée pour les temples des Dieux, et les hommes n'oseroient avoir des maisons semblables à celle des immortels. Les grands biens des Crétois sont la santé, la force, le courage, la paix, et l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superflues ; l'habitude du travail, et l'horreur de l'oisiveté ; l'émulation pour la vertu, la soumission aux loix, et la crainte des justes Dieux.

Je lui demandai en quoi consistoit l'autorité du Roi ? et il me répondit : il peut tout sur les peuples, mais les loix peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien, et les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les loix lui consent les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le pere de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve par sa sagesse et par sa modération à la félicité de tant d'hommes ; et non pas que tant d'hommes servent par leur misère et par leur servitude lâche, à flatter l'orgueil et la mollesse d'un seul homme. Le Roi ne doit rien avoir au-dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le respect de celui qui doit soutenir les loix. D'ailleurs le Roi doit être plus sobre, plus ennemi de la mollesse, plus exempt de faste et de hauteur qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesses et de plaisirs : mais plus de sagesse, de vertu et de gloire que le reste des hommes. Il doit être au-dehors le défenseur de la patrie, en commandant les armées ; et au-dedans le Juge des peuples pour les rendre bons, sages et heureux. Ce n'est point pour lui-même que les Dieux l'ont fait Roi ; il ne l'est que pour être l'homme des peuples : c'est aux peuples qu'il doit tout son tems, tous ses soins, toute son affection ;

et

et il n'est digne de la royauté, qu'autant qu'ils s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ses enfans régnaissent après lui, qu'à condition qu'ils régneroient suivant ces maximes. Il aimoit encore plus son peuple que sa famille: c'est par une telle sagesse qu'il a rendu la Crète si puissante et si heureuse. C'est par cette modération qu'il a effacé la gloire de tous les conquérans que veulent faire servir les peuples à leur propre grandeur, c'est à dire, à leur vanité. Enfin c'est par sa justice qu'il a mérité d'être aux enfers le souverain juge des morts.

Pendant que Mentor faisoit ce discours, nous abordâmes dans l'isle. Nous vîmes le fameux labyrinthe, ouvrage des mains de l'ingénieux Dédale (4) et qui étoit une imitation du grand Labyrinthe que nous avions vu en Egypte. Pendant que nous considérions ce curieux édifice, nous vîmes le peuple qui couvroit le rivage et qui accouroit en foule dans un lieu assez voisin du bord de la mer: nous demandâmes la cause de leur empressement et voici ce qu'un Crétois nommé Naufricate nous raconta.

Idoménée fils de Deucalion, et petit-fils de Minos, dit-il, étoit allé comme les autres Rois de la Grèce au siège de Troie. Après la ruine de cette ville, il fit voile pour revenir en Crète; mais la tempête fut si violente, que le pilote de son vaisseau et tous les autres qui étoient expérimentés dans la navigation, crurent que leur naufrage étoit inévitable. Chacun avoit la mort devant les yeux: chacun voyoit les abîmes ouverts pour l'engloutir: chacun déplorait son malheur, n'espérant pas même le triste repos des ombres qui traversent le Styx après avoir reçu la sépulture. Idoménée levant les yeux et les mains vers le

(4) Dédale, fils de Micion & pere d'Icare, étoit un ouvrier très-fameux: il quitta le séjour d'Athènes, & se vint mettre au service de Minos, par ordre duquel il fit ce fameux Labyrinthe avec un tel artifice & tant de détours, que ceux qui y étoient entrés n'en pouvoient sortir. Il y fut lui-même retenu prisonnier avec son fils Icare pour avoir offensé le Roi; mais il trou-

le Ciel invoquoit Neptune : ô puissant Dieu, s'écrioit-il, toi qui tiens l'empire des ondes, daigne écouter un malheureux : si tu me fais revoir l'isle de Crète malgré la fureur des vents, je t'immolerai la première tête qui se présentera à mes yeux.

Cependant son fils impatient de revoir son pere, se hâtoit d'aller au-devant de lui pour l'embrasser ; malheureux qui ne savoit pas que c'étoit courrir à sa perte. Le pere échappé à la tempête arrivoit dans le port désiré ; il remercioit Neptune d'avoir écouté ses vœux ; mais bientôt il sentit combien ses vœux lui étoient funestes. Un pressentiment de son malheur lui donnoit un cuisant repentir de son vœu indiscret ; il craignoit d'arriver parmi les siens, et il appréhendoit de revoir ce qu'il avoit de plus cher au monde. Mais la cruelle Nemesis (5) Déesse impitoyable, qui veille pour punir les hommes, et surtout les Rois orgueilleux, pouffoit d'une main fatale et invisible Idomenée. Il arrive : à peine ose-t-il lever les yeux, il voit son fils : il recule saisi d'horreur : ses yeux cherchent, mais en vain, quelqu'autre tête moins chere qui puisse lui servir de victime. Cependant le fils se jette à son cou, et est tout étonné que son pere répond si mal à sa tendresse ; il le voit fondant en larmes.

O mon pere, dit-il, d'où vient cette tristesse ? Après une si longue absence, êtes-vous fâché de vous revoir dans votre royaume, et de faire la joie de votre fils ? Qu'ai-je fait ? Vous détournez vous yeux de peur de me voir. Le pere accablé de douleur ne répondit rien. Enfin, après de profonds soupirs, il dit : ah ! Neptune, que t'ai-je promis ? A quel prix m'as-tu garanti du naufrage ? rends-moi aux vagues et aux

RO-

trouva le moyen de se faire des ailes, pour s'envoler de-là par le milieu des airs, ou plutôt, c'est ainsi que les poëtes ont nommé les voiles d'un vaisseau, dont il inventa l'usage, lorsqu'il voulut se retirer de Crète.

(5) Nemesis, fille de Jupiter et de la Nécessité, présidoit à la punition des crimes. Elle avoit un temple fameux à Rhamnus ville d'Attique.

rochers, qui devoient en me brisant finir ma triste vie ; laisse vivre mon fils. O Dieu cruel, tiens voilà mon sang, épargne le sien. En parlant ainsi il tira son épée pour se percer : mais tous ceux qui étoient auprès de lui arrêterent sa main. Le vieillard Sophronyme interprète des volontés des Dieux, lui assura qu'il pourroit contenter Neptune sans donner la mort à son fils. Votre promesse, disoit-il : a été imprudente : les Dieux ne veulent point être honorés par la cruauté ; gardez-vous bien d'ajouter à la faute de votre promesse celle de l'accomplir contre les loix de la nature ; offrez à Neptune cent taureaux plus blancs que la neige ; faites couler leur sang autour de son autel couronné de fleurs : faites fumer un doux encens en l'honneur de ce Dieu.

Idomenée écoutoit ce discours la tête baissée et sans répondre ; la fureur étoit allumé dans ses yeux ; son visage pâle et défiguré changeoit en tout moment de couleur ; on voyoit ses membres tremblans. Cependant son fils lui disoit : me voici, mon pere ; votre fils est prêt à mourir pour apaiser le Dieu de la mer : n'attirez pas sur vous sa colère ; je meurs content, puisque ma mort vous aura garanti de la vôtre. Frappez, mon pere, ne craignez point de trouver en moi un fils indigne de vous, qui craigne de mourir.

En ce moment Idomenée tout hors de lui, et comme déchiré par les furies infernales, surprend tous ceux qui l'observoient de près ; il enfonce son épée dans le coeur de cet enfant, la retire toute fumante et toute pleine de sang pour la plonger dans ses propres entrailles : il est encore une fois retenu par ceux qui l'environnent. L'enfant tombe dans son sang, ses yeux se couvrent des ombres de la mort ; il les entr'ouvre à la lumière : mais à peine l'a-t-il trouvée, qu'il ne peut plus la supporter. Tel qu'un beau lis au milieu des champs, coupée dans sa racine par le tranchant de la charue languit et ne se soutient plus :

il

il n'a point encore perdu cette vive blancheur et cet éclat qui charme les yeux : mais la terre ne le nourrit plus, et sa vie est éteinte. Ainsi le fils d'Idoménée, comme une jeune et tendre fleur, est cruellement moissonné dès son premier âge. Le pere dans l'excès de sa douleur devient insensible ; il ne sait où il est, ni ce qu'il fait, ni ce qu'il doit faire ; il marche vers la ville, et demande son fils.

Cependant le peuple touché de compassion pour l'enfant, et d'horreur pour l'action barbare du pere, s'écrie que les Dieux justes l'ont livré aux furies : la fureur leur fournit des armes : ils prennent des bâtons et des pierres ; la discorde souffle dans tous les coeurs un venin mortel. Les Crétois, les sages Crétois oublient la sagesse qu'ils ont tant aimée ; ils ne reconnoissent plus le petit-fils du sage Minos. Les amis d'Idoménée ne trouvent plus de salut pour lui, qu'en le ramenant vers ses vaisseaux : ils s'embarquent avec lui, ils fuyent à la merci des ondes. Idoménée revenant à soi, les remercie de l'avoir arraché d'une terre qu'il a arrosée du sang de son fils, et qu'il ne sauroit plus habiter. Les vents le conduisent vers l'Hesperie, et ils vont fonder un nouveau Royaume dans le pays des Salentins (6).

Cependant les Crétois n'ayant plus de Roi pour les gouverner, ont résolu d'en choisir un qui conserve dans leur pureté les loix établies. Voici les mesures qu'ils ont prises pour faire ce choix. Tous les principaux citoyens des cent villes sont assemblés ici. On a déjà commencé par des sacrifices ; on a assemblé tous les sages les plus fameux des pays voisins, pour examiner la sagesse de ceux qui paroîtront dignes de commander : on a préparé des jeux publics, où tous les prétendans combattront ; car on veut don-

ner

(6) Les pays des Salentins est aujourd'hui la partie Meridionale de la terre d'Otrante sur la mer Jonienne dans le Royaume de Naples.

ner pour prix la Royauté à celui qu'on jugera vainqueur de tous les autres, et pour l'esprit et pour le corps. On veut un Roi dont le corps soit fort et adroit, et dont l'ame soit ornée de la sagesse et de la vertu. On appelle ici tous les Etrangers.

Après nous avoir raconté toute cette histoire étonnante, Nauficrate nous dit : hâtez-vous donc, ô Etrangers, de venir dans notre assemblée : vous combattrez avec les autres ; et si les Dieux destinent la victoire à l'un de vous, il régnera en ce pays. Nous le suivîmes sans aucun désir de vaincre, mais par la seule curiosité de voir une chose si extraordinaire.

Nous arrivâmes à une espèce de Cirque très-vaste, environné d'une épaisse forêt ; le milieu du Cirque étoit une arène préparée pour les combattans, elle étoit bordée par un grand amphitéatre d'un gazon frais, sur lequel étoit assis et rangé un peuple innombrable. Quand nous arrivâmes, on nous reçut avec honneur ; car les Crétois sont les peuples du monde qui exercent le plus noblement et avec le plus de religion l'hospitalité. On nous fit asseoir, et on nous invita à combattre. Mentor s'en excusa sur son âge, et Hazael sur sa foiblesse. Ma jeunesse et ma vigueur m'ôtoient toute excuse : je jettai néanmoins un coup d'oeil sur Mentor pour découvrir sa pensée, et j'aperçus qu'il souhaitoit que je combattisse. J'acceptai donc l'offre qu'on me faisoit : je me dépouillai de mes habits ; on fit couler des flots d'huile douce et luisante sur tous les membres de mon corps, et je me mêlai parmi les combattans. On dit de tous côtés que c'étoit le fils d'Ulysse, qui étoit venu pour tâcher de remporter le prix, et plusieurs Crétois qui avoient été à Ithaque pendant mon enfance, me reconnurent.

Le

(?) C'étoit proprement l'escrime, qui se faisoit à coups de poings :

Le premier combat fut celui de la lutte. Un Rhodien d'environ trente-cinq ans surmonta tous les autres qui oferent se présenter à lui : il étoit encore dans toute la vigueur de la jeunesse : ses bras étoient nerveux et bien nourris : au moindre mouvement qu'il faisoit, on voyoit tous ses muscles : il étoit également souple et fort. Je ne lui parus pas digne d'être vaincu ; et regardant avec pitié ma tendre jeunesse, il voulut se retirer ; mais je me présentai à lui. Alors nous nous faisîmes l'un l'autre ; nous nous ferrâmes à perdre la respiration. Nous étions épaule contre épaule, pied contre pied, tous les nerfs tendus et les bras entrelacés comme des serpens : chacun s'efforçant d'enlever de terre son ennemi. Tantôt il essayoit de me surprendre en me poussant du côté droit, tantôt il s'efforçoit de me pancher du côté gauche. Pendant qu'il me tâtoit ainsi je le poussai avec tant de violence, que ses reins plierent : Il tomba sur l'arène, et m'entraîna sur lui. Envain il tâcha de me mettre dessous ; je le tins immobile sous moi. Tout le peuple cria : victoire au fils d'Ulysse ; et j'aidai au Rhodien confus à se relever. Le combat du Ceste (7) fut plus difficile. Le fils d'un riche citoyen de Samos avoit acquis une haute réputation dans ce genre de combat. Tous les autres lui cederent : il n'y eut que moi qui espérai la victoire. D'abord il me donna dans la tête, et puis dans l'estomac, des coups qui me firent vomir le sang, et qui répandirent sur mes yeux un épais nuage. Je chancelai ; il me pressoit, et je ne pouvois plus respirer : mais je fus ranimé par la voix de Mentor, qui me crioit : ô fils d'Ulysse, seriez-vous vaincu ? La colère me donna de nouvelles forces ; j'évitai plusieurs coups dont j'aurois été accablé. Aussi-tôt que le Samien m'avoit porté un faux coup, et

que

les Athlètes s'armoient les mains de grosses courtoies de cuir de boeuf, & c'est ce qu'on nommoit le Ceste.

que son bras s'allongeoit en vain, je le surprénois dans cette posture panchée : déjà il reculoit, quand je haussai mon Ceste pour tomber sur lui avec plus de force : il voulut esquiver, et perdant l'équilibre, il me donna le moyen de le renverser. A peine fut-il étendu par terre, que je lui rendis la main pour le relever : il se redressa lui même couvert de poussière et de sang ; sa honte fut extrême, mais il n'osa renouveler le combat.

Aussi-tôt on commença les courses des chariots que l'on distribua au sort. Le mien se trouva le moindre pour la légèreté de roues, et pour la vigueur des chevaux. Nous partons : un nuage de poussière vole et couvre le ciel. Au commencement je laissai les autres passer devant moi. Un jeune Lacédémonien, nommé Crantor, laissoit d'abord tous les autres derrière lui. Un Crétois nommé Policlete le suivoit de près. Hippomaque parent d'Idoménée qui aspirait à lui succéder, lâchant les rênes à ses chevaux fumans de sueur, étoit tout panché sur leurs crins flottans ; et le mouvement des roues de son chariot étoit si rapide, qu'elles paroissoient immobiles comme les ailes d'un aigle qui fend les airs. Mes chevaux s'animerent et se mirent peu à peu en haleine ! je laissai loin derrière moi presque tous ceux qui étoient partis avec tant d'ardeur. Hippomaque parent d'Idoménée pressant trop ses chevaux, le plus vigoureux s'abatit, et ôta par sa chute à son maître l'espérance de régner.

Policlete se penchant trop sur ses chevaux, ne put se tenir ferme dans une secousse ; il tomba, les rênes lui échapperent, et il fut trop heureux de pouvoir éviter la mort. Crantor, voyant avec des yeux pleins d'indignation que j'étois tout auprès de lui, redoubla son ardeur ; tantôt il invoquoit les Dieux, et leur promettoit de riches offrandes ; tantôt il parloit à ses chevaux pour les animer ; il craignoit que je ne passasse entre la borne et lui, car mes chevaux mieux ménagés

gés que les siens, étoient en état de le devancer; il ne lui restoit plus d'autre ressource, que celle de me fermer le passage. Pour y réussir, il hasarda de se briser contre la borne; il y brisa effectivement la roue. Je ne songeai qu'à faire promptement le tour pour n'être pas engagé dans son désordre, et il me vit un moment après au bout de la carrière. Le peuple s'écria encore une fois: victoire au fils d'Ulysse; c'est lui que les Dieux destinent à régner sur nous.

Cependant les plus illustres et les plus sages d'entre les Crétois nous conduisirent dans un bois antique et sacré, reculé de la vue des hommes profanes, où les Vieillards que Minos avoit établis juges du peuple, et gardes des lois, nous assemblèrent. Nous étions les mêmes dui avions combattu dans les jeux; nul autre n'y fut admis. Les Sages ouvrirent les livres où toutes les loix de Minos sont recueillies. Je me sentis saisi de respect et de honre, quand j'approchai de ces Vieillards, que l'âge rendoit vénérables, sans leur ôter la vigueur de l'esprit; ils étoient assis avec ordre, et immobiles dans leurs places: leurs cheveux étoient blancs; plusieurs n'en avoient presque plus. On voyoit reluire sur leurs visages graves une sagesse douce et tranquille; ils ne se pressoient point de parler; ils ne disoient que ce qu'ils avoient résolu de dire. Quand ils étoient d'avis différens, ils étoient si modérés à soutenir ce qu'ils pensoient de part et d'autre, qu'on auroit cru qu'ils étoient d'une même opinion. La longue expérience des choses passées, et l'habitude du travail, leur donnoit de grandes vues sur toutes choses; mais ce qui perfectionnoit le plus leur raison, étoit le calme de leurs esprits délivrés des folles passions et des caprices de la jeunesse: la sagesse toute seule agissoit en eux, et le fruit de leur longue vertu étoit d'avoir si bien domté leurs humeurs, qu'ils goûtoient sans peine le doux et noble plaisir d'écouter la raison. En les admirant, je sou-

haitai que ma vie pût s'accourir pour arriver tout-à-coup à une si estimable vieillesse. Je trouvois la jeunesse malheureuse d'être si impétueuse et si éloignée de cette vertu si éclairée et si tranquille.

La premier d'entre ces Vieillards ouvrit le livre des loix de Minos. C'étoit un grand livre qu'on tenoit d'ordinaire renfermé dans une cassette d'or avec des parfums. Tous ces Vieillards le baisèrent avec respect ; car ils disent qu'après les Dieux de qui les bonnes loix viennent, rien ne doit être si sacré aux hommes que les loix destinées à les rendre bons, sages et heureux. Ceux qui ont dans leurs mains les loix pour gouverner les peuples, doivent toujours se laisser gouverner eux-mêmes par les loix. C'est la loi, et non pas l'homme, qui doit régner. Tel étoit le discours de ces Sages. Ensuite celui qui présidoit, proposa trois questions, que devoient être décidées par les maximes de Minos.

La première question étoit de savoir quel est le plus libre de tous les hommes. Les uns répondirent que c'étoit un Roi qui avoit sur son peuple un empire absolu, et qui étoit victorieux de tous ses ennemis. D'autres soutinrent que c'étoit un homme si riche, qu'il pouvoit contenter tous ses desirs. D'autres dirent que c'étoit un homme qui ne se marioit point, et qui voyageoit pendant toute sa vie en divers pays sans être jamais assujéti aux loix d'aucune nation. D'autres s'imaginèrent que c'étoit un Barbare, qui vivant de sa chasse au milieu des bois, étoit indépendant de toute police et de tout besoin. D'autres crurent que c'étoit un homme nouvellement affranchi, parce qu'en sortant des rigueurs de la servitude, il jouissoit plus qu'aucun autre des douceurs de la liberté. D'autres enfin s'aviserent de dire que c'étoit un homme mourant, parce que la mort le délivroit

de

(C). *Aux Dieux, & à la raison* : le moyen le plus sûr de se rendre tranquille, c'est de faire chaque action comme si elle devoit être la dernière de la vie, sans témérité, sans aucune revotte contr.

de tout, et que tout les hommes ensemble n'avoient plus aucun pouvoir sur lui.

Quand mon rang fut venu, je n'eus pas de peine à répondre, parce que je n'avois pas oublié ce que Mentor m'avoit dit souvent. Le plus libre de tous les hommes, répondis-je, est celui qui peut être libre dans l'esclavage même. En quelque pays et en quelque condition qu'on soit, on est très-libre, pourvu qu'on craigne les Dieux, et qu'on ne craigne qu'eux; en un mot, l'homme véritablement libre est celui qui dégagé de toute crainte et de tout désir, n'est soumis qu'aux Dieux et à la raison (s). Les Vieillards s'entre-regardèrent en souriant, et furent surpris de voir que ma réponse fut précisément celle de Minos.

Ensuite on proposa la seconde question en ces termes: qui est le plus malheureux de tous les hommes? Chacun disoit ce qui lui venoit dans l'esprit. L'un disoit, c'est un homme qui n'a ni biens, ni santé, ni honneur. Un autre disoit, c'est un homme qui n'a aucun ami. D'autres soutenoient que c'est un homme qui a des enfans ingrats, et indignes de lui. Il vint un sage de l'isle de Lesbos, qui dit: le plus malheureux de tous les hommes est celui qui croit l'être; car le malheur dépend moins des choses qu'on souffre, que de l'impatience avec laquelle on augmente son malheur. A ces mots toute l'assemblée se récria: on applaudit, et chacun crut que ce sage Lesbien remporterait le prix sur cette question. Mais on me demanda ma pensée, et je répondis, suivant les maximes de Mentor: le plus malheureux de tous les hommes est un Roi qui croit être heureux en rendant les autres hommes misérables: il est doublement malheureux par son aveuglement, ne connoissant pas son malheur, il ne peut s'en guérir: il craint même de le connoître. La vérité ne peut percer la foule des flatteurs pour

G 3

aller

la raison, sans déguisement, sans amour propre, & avec un parfait acquiescement aux ordres des Dieux. L'Empereur Marc Antoine dans ses morales.

aller jusqu'à lui. Il est tyrannisé par ses passions; il ne connoît point ses devoirs: il n'a jamais goûté le plaisir de faire le bien, ni senti les charmes de la pure vertu, il est malheureux et digne de l'être: son malheur augmente tous les jours, il court à sa perte, et les Dieux se préparent à le confondre par une punition éternelle. Toute l'assemblée avoua que j'avois vaincu le sage Lesbien, et les Vieillards déclarèrent que j'avois rencontré le vrai sens de Minos.

Pour la troisième question, on demanda, lequel des deux est préférable; d'un côté, un Roi conquérant et invincible dans la guerre; de l'autre, un Roi sans expérience de la guerre, mais propre à polir sagement les peuples dans la paix. La plupart répondirent que le Roi invincible dans la guerre étoit préférable. A quoi sert, disoient-ils, d'avoir un Roi qui sache bien gouverner en paix, s'ils ne savent pas défendre le pays quand la guerre vient? Les ennemis le vaincront, et conduiront son peuple en servitude. D'autres soutenoient au contraire, que le Roi pacifique seroit meilleur, parce qu'il craindroit la guerre, et l'éviteroit par ses soins. D'autres disoient qu'un Roi conquérant travailleroit à la gloire de son peuple aussi bien qu'à la sienne, et qu'il rendroit ses sujets maîtres des autres nations, au lieu qu'un Roi pacifique les tiendrait dans une honteuse lacheté. On voulut savoir mon sentiment, Je répondis ainsi:

Un Roi qui ne sait gouverner que dans la paix ou dans la guerre, et qui n'est pas capable de conduire son peuple dans ces deux états, n'est qu'à demi Roi. Mais si vous comparez un Roi qui ne sait que la guerre, à un Roi sage, qui sans savoir la guerre est capable de le soutenir dans le besoin par ses Généraux, je le trouve préférable à l'autre. Un Roi entièrement tourné à la guerre voudroit toujours la faire pour étendre sa domination et sa propre gloi-

gloire ; il ruineroit son peuple. A quoi sert-il à un peuple que son Roi subjugué d'autres nations, si on est malheureux sous son règne ? D'ailleurs les longues guerres entraînent toujours après elles beaucoup de désordres ; les victorieux mêmes se dérèglent pendant ce tems de confusion. Voyez ce qu'il en coûte à la Grèce pour avoir triomphé de Troie ; elle a été privée de ses Rois pendant plus de dix ans. Lorsque tout est en feu par la guerre, les loix, l'agriculture, les arts languissent. Les meilleurs Princes même, pendant qu'ils ont une guerre à soutenir, sont contraints de faire le plus grand des maux, qui est de tolérer la licence, et de se servir des méchans. Combien y a-t-il de scélérats qu'on puniroit pendant la paix, et dont on a besoin de récompenser l'audace dans les désordres de la guerre ? Jamais aucun peuple n'a eu un Roi conquérant, sans avoir beaucoup à souffrir de son ambition. Un conquérant enivré de sa gloire ruine presque autant sa nation victorieuse que les autres nations vaincues. Un Prince qui n'a point les qualités nécessaires pour la paix, ne peut faire goûter à ses sujets les fruits d'une guerre heureusement finie : il est comme un homme qui défendrait son champ contre son voisin, et qui usurperoit celui de son voisin même : mais qui ne sauroit ni labourer ni semer, pour recueillir aucune moisson : un tel homme semble né pour détruire, pour ravager, pour renverser le monde, et non pour rendre le peuple heureux par un sage gouvernement.

Venons maintenant au Roi pacifique. Il est vrai qu'il n'est pas propre à des grandes conquêtes ; c'est à dire qu'il n'est pas né pour troubler le repos de son peuple en voulant vaincre les autres peuples que la justice ne lui a pas soumis ; mais s'il est véritablement propre à gouverner en paix, il a toutes les qualités nécessaires pour mettre son peuple en su-

réte contre ses ennemis. Voici comment: il est juste, modéré, et commode à l'égard de ses voisins: il n'entreprend jamais contr'eux rien qui puisse troubler la paix: il est fidèle dans ses alliances. Ses alliés l'aiment, ne le craignent point, et ont une entière confiance en lui. S'il a quelque voisin inquiet, hautain, et ambitieux, tous les autres Rois voisins qui craignent ce voisin inquiet, et qui n'ont aucune jalousie du Roi pacifique, le joignent à ce bon Roi pour l'empêcher d'être opprimé. Sa probité, sa bonne foi, sa modération le rendent l'arbitre de tous les Etats qui environnent le sien. Pendant que le Roi entreprenant est odieux à tous les autres, et sans cesse exposé à leurs ligue, celui-ci à la gloire d'être comme le pere et le tuteur de tous les autres Rois. Voilà les avantages qu'il a au-dehors. Ceux dont il jouit au-dedans sont encore plus solides. Puisqu'il est propre à gouverner en paix, je suppose qu'il gouverne par les plus sages loix. Il retranche le vaste, la mollesse et tous les arts qui ne servent qu'à flatter les vices: (9) il fait fleurir les autres arts qui sont utiles aux véritables besoins de la vie; surtout il applique ses sujets à l'agriculture. Par-là il les met dans l'abondance des choses nécessaires. Ce peuple laborieux, simple dans ses mœurs: accoutumé à vivre de peu, gagnant facilement sa vie par la culture de ses terres, se multiplie à l'infini. Voilà dans ce Royaume un peuple innombrable; mais un peuple sain, vigoureux, robuste; qui n'est point amoili par les voluptés, qui est exercé par la vertu, qui n'est point attaché aux douceurs d'une vie lâche et délicate, qui fait mépriser la mort, qui aimeroit mieux mourir que de perdre cette liberté qu'il goûte

(9) Il fait fleurir les arts, surtout l'agriculture &c. Les arts de l'agriculture ont été si négligés en France depuis que la guerre en a fait naître la nécessité des impôts, & des entretiens forcés, que

grâce sous un sage Roi appliqué à ne régner que pour faire régner la raison. Qu'un conquérant voisin attaque ce peuple, il ne le trouvera peut-être pas assez accoutumé à camper, à se ranger en bataille, ou à dresser des machines pour assiéger une ville. Mais il le trouvera invincible par sa multitude, par son courage, par sa patience dans les fatigues, par son habitude de souffrir la pauvreté, par sa vigueur dans les combats; et par une vertu, que les mauvais succès même ne peuvent abattre. D'ailleurs si ce Roi n'est pas assez expérimenté pour commander lui-même ses armées, il les fera commander par des gens qui en seront capables, et il saura s'en servir sans perdre son autorité. Cependant il tirera du secours de ses Alliés. Ses sujets aimeroient mieux mourir que de passer sous la domination d'un autre Roi violent et injuste; les Dieux mêmes combattront pour lui. Voyez quelle ressource il aura au milieu des plus grands périls. Je conclus donc que le Roi pacifique, qui ignore la guerre, est un Roi très-imparfait, puisqu'il ne sait remplir une de ses plus grandes fonctions, qui est de vaincre ses ennemis, mais j'ajoute qu'il est néanmoins infiniment supérieur au Roi conquérant qui manque des qualités nécessaires dans la paix et qui n'est propre qu'à la guerre.

J'aperçus dans l'assemblée beaucoup de gens qui ne pouvoient goûter cet avis; car la plupart des hommes éblouis par les choses éclatantes, comme les victoires et les conquêtes, les préfèrent à ce qui est simple, tranquille et solide, comme la paix et la bonne police des peuples. Mais les Vieillards déclarèrent que j'avois parlé comme Minos.

G 3

Le

la campagne s'est trouvée déserte, & que dès l'année 1680, il a été vérifié que de trois Artisans qui mouroient dans Paris, un finissoit sa vie à l'hôpital.

Le premier de ces Vieillards s'écria, je vois l'accomplissement d'un Oracle d'Apollon connu dans toute notre isle. Minos avoit consulté les Dieux pour savoir combien de tems sa race régneroit suivant les loix qu'il venoit d'établir. Le Dieu lui répondit : les tiens cesseront de regner quand un étranger entrera dans ton isle pour y faire régner les loix. Nous avons craint que quelqu'étranger viendrait faire la conquête de l'isle de Crète : mais le malheur d'Idoménée et la sagesse du fils d'Olyffe qui entend mieux que nul autre mortel les loix de Minos, nous montrent le sens de l'Oracle. Que tardons-nous à couronner celui que les destins nous donnent pour Roi ?

Fin du cinquieme Livre,



LES

C.
S
r
S
:
-
.
t
r
l
S
g
e



Les Cretois veulent choisir Telemaque pour Roy.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE SIXIEME.



SOMMAIRE DU LIVRE SIXIEME.

Télémaque raconte qu'il refusa la Royauté de Crète pour retourner en Ithaque; qu'il proposa d'élire Mentor qui refusa aussi le trône; qu'enfin l'assemblée pressant Mentor de choisir pour toute la nation, il leur avoit exposé ce qu'il venoit d'apprendre des vertus d'Aristodème, qu'il fut proclamé Roi au même moment; qu'ensuite Mentor et lui s'étoient embarqués pour aller en Ithaque: mais que Neptune pour consoler Venus irritée, leur avoit fait faire naufrage, après lequel la Déesse Calypso venoit de les recevoir dans son isle,

LIVRE SIXIEME.

Aussi-tôt les vieillards sortirent de l'enceinte du bois sacré, et le premier me prenant par la main, annonça au peuple, déjà impatient dans l'attente d'une décision, que j'avois remporté le prix. A peine acheva-t-il de parler, qu'on entendit un bruit confus de toute l'assemblée. Chacun poussa des cris de joie. Tout le rivage et toutes les montagnes voisines retentirent de ce cri: que le fils d'Ulysse, semblable à Minos, règne sur les Crétois,

J'attendis un moment, et je faisois signe de la main pour demander qu'on m'écoutât. Cependant Mentor me disoit à l'oreille: Renoncez-vous à votre patrie? L'ambition de régner vous fera-t-elle oublier l'Énélope qui vous attend comme sa dernière espérance, et le grand Ulysse que les Dieux avoient résolu

solu de vous rendre ? Ces paroles percerent mon coeur, et me soutinrent contre le vain désir de régner. Cependant un profond silence de toute cette tumultueuse assemblée me donna le moyen de parler ainsi ; ô illustres Crétois ! je ne mérite point de vous commander. L'Oracle qu'on vient d'apporter, marque bien que la race de Minos cessera de régner quand un étranger entrera dans cette isle, et il fera régner les loix de ce sage Roi, mais il n'est pas dit que cet étranger régnera. Je veux croire que je suis cet étranger, marqué par l'Oracle : j'ai accompli la prédiction ; je suis venu dans cette isle ; j'ai découvert le vrai sens des loix, et je souhaite que mon explication serve à les faire régner avec l'homme que vous choisissez. Pour moi, je préfère ma patrie, la pauvre petite isle d'Ithaque, aux cent villes de Crète, à la gloire et à l'opulence de ce beau Royaume. Souffrez que je suive ce que les destins ont marqué : si j'ai combattu dans vos jeux, ce n'étoit pas dans l'espérance de régner ici ; c'étoit pour mériter votre estime et votre compassion, c'étoit afin que vous me donnassiez les moyens de retourner promptement au lieu de ma naissance. J'aime mieux obéir à mon pere Ulysse, et consoler ma mere Pénélope, que de régner sur tous les peuples de l'Univers. O Crétois ! vous voyez le fond de mon coeur : il faut que je vous quitte ; mais la mort seule pourra finir ma reconnaissance. Oui, jusqu'au dernier soupir Télémaque aimera les Crétois, et s'intéressera à leur gloire comme à la sienne propre.

A peine eus-je parlé qu'il s'éleva un bruit sourd semblable à celui des vagues de la mer, qui s'entrechoquent dans une tempête. Les uns disoient : est-ce quelque divinité sous une figure humaine ? D'autres soutenoient qu'ils m'avoient vu en d'autres pays, et qu'ils me reconnoissoient. D'autres s'écrioient : il faut le contraindre de régner ici. Enfin je repris
la

la parole, chacun se hâta de se taire, ne sachant si je n'allois point accepter ce que j'avois refusé d'abord. Voici les paroles que je leurs dis :

Souffrez, ô Crétois ! que je vous dise ce que je pense. Vous êtes le plus sage de tous les peuples ; mais la sagesse demande, ce me semble, une précaution qui vous échappe. Vous devez choisir non pas l'homme qui raisonne le mieux sur les loix, mais celui qui les pratique avec la plus constante vertu. Pour moi je suis jeune, par conséquence sans expérience, exposé à la violence des passions, et plus en état de m'instruire en obéissant pour commander un jour, que de commander maintenant. Ne cherchez donc pas un homme qui a vaincu les autres dans les jeux d'esprit et de corps, mais qui se soit vaincu lui-même : cherchez un homme qui ait vos loix écrites dans le fond de son cœur et dont toute la vie soit la pratique de ces loix ; que ses actions plutôt que ses paroles vous le fassent choisir.

Tous les Vieillards charmés de ce discours, voyant toujours croître les applaudissemens de l'assemblée, me dirent : puisque les Dieux nous ôtent l'espérance de vous voir régner au milieu de nous, du moins aidez-nous à trouver un Roi qui sache régner nos loix. Connoissez-vous quelqu'un qui puisse commander avec cette modération ? Je connois, leur dis je d'abord, un homme de qui je tiens tout ce que vous estimez en moi ; c'est sa sagesse et non pas la mienne qui vient de parler ; et il m'a inspiré toutes les réponses que vous venez d'entendre.

En même tems toute l'assemblée jetta les yeux sur Mentor que je montrois le tenant par la main. Je racontois les soins qu'il avoit eu de mon enfance ; les périls dont il m'avoit délivré ; les malheurs qui étoient venus fondre sur moi, dès que j'avois cessé de suivre ses conseils. D'abord on ne l'avoit point re-

(1) *Les malin Es.* Les flatteurs louent les vices, en les faisant passer.

regardé à cause de ses habits simples et négligés, de sa contenance modeste, de son silence presque continuél, de son air froid et réservé. Mais quand on s'appliqua à le regarder, on découvrit dans son visage je ne sai quoi de ferme et d'élevé: on remarqua la vivacité de ses yeux et la vigueur avec laquelle il faisoit jusqu'aux moindres actions; on le questionna: il fut admiré; on résolut de le faire Roi. Il s'en défendit sans s'émouvoir: il dit qu'il préféroit les douceurs d'une vie privée à l'éclat de la Royauté; que les meilleurs Rois étoient malheureux, en ce qu'ils ne faisoient presque jamais le bien qu'ils vouloient faire, et qu'ils faisoient souvent, par la surprise des flatteurs, les maux qu'ils ne vouloient pas. (1) Il ajouta que si la servitude est misérable, la Royauté ne l'est pas moins, puisqu'elle est une servitude déguisée. Quand on est Roi, disoit-il, on dépend de tous ceux dont on a besoin pour se faire obéir. Heureux celui qui n'est point obligé de commander! Nous ne devons qu'à notre seule patrie, quand elle nous confie l'autorité, le sacrifice de notre liberté pour travailler au bien public.

Alors les Crétois ne pouvant revenir de leur surprise, lui demanderent quel homme ils devoient choisir. Un homme, répondit-il, que vous connoissez bien, puisqu'il faudra qu'il vous gouverne, et qui craigne de vous gouverner. Celui qui désire la Royauté ne la connoît pas: et comment en remplira-t-il les devoirs, ne les connoissant point? Il la cherche pour lui, et vous devez désirer un homme qui ne l'accepte que pour l'amour de vous.

Tous les Crétois furent dans un étrange étonnement de voir deux Etrangers qui refusoient la Royauté recherchée par tant d'autres; ils voulurent savoir avec qui ils étoient venus. Nausicrate, qui les avoit conduits depuis le port jusqu'au Cirque, où l'on célébroit

passer pour des vertus, & censurent comme des vices, et même comme des crimes, les vertus de ceux, qui sont haïs des Princes, qu'ils flattent. Tac.

broit les jeux , leur montra Hazaël , avec lequel Mentor et moi étions venus de l'isle de Cypre. Mais leur étonnement fut encore bien plus grand , quand ils furent que Mentor avoit été esclave d'Hazaël , qu'Hazaël touché de la sagesse et de la vertu de son esclave , en avoit fait son conseiller et son meilleur ami ; que cet esclave mis en liberté étoit le même qui venoit de refuser d'être Roi , et qu'Hazaël étoit venu de Damas de Syrie pour s'instruire des loix de Minos : tant l'amour de la sagesse remplissoit son coeur.

Les Vieillards dirent à Hazaël : Nous n'osons vous prier de nous gouverner ; car nous jugeons que vous avez les mêmes pensées que Mentor. Vous méprisez trop les hommes pour vouloir vous charger de les conduire ; d'ailleurs vous êtes trop détaché des richesses et de l'éclat de la Royauté pour vouloir acheter cet éclat par les peines attachées au gouvernement des peuples. Hazaël répondit : Ne croyez pas , ô Crétois , que je méprise les hommes. Non , non , je sais combien il est grand de travailler à les rendre bons et heureux : mais ce travail est rempli de peines et de dangers. L'éclat qui y est attaché , est faux , et ne peut éblouir que des âmes vaines. La vie est courte ; les grandeurs irritent plus les passions qu'elles ne peuvent les contenter : c'est pour apprendre à me passer de ces faux biens , et non pas pour y parvenir , que je suis venu de si loin. Adieu. Je ne songe qu'à retourner dans une vie paisible et retirée , où la sagesse nourrisse mon coeur , et où les espérances qu'on tire de la vertu pour une autre et meilleure vie après la mort , me consolent dans les chagrins de la vieillesse. Si j'avois quelque chose à souhaiter , ce ne seroit pas d'être

(a) Ce porteur d'Artifodème est celui du Duc de Noailles , dont l'honneur est assez indubitable , comme il dit lui-même dans ses Mémoires , n'a jamais pu s'accoutumer aux comparaisons qu'il lui avoit jout poire aux

d'être Roi, ce feroit de ne me féparer jamais de ces deux hommes que vous voyez.

Enfin les Crétois s'écrierent parlant à Mentor : Dites-nous, ô le plus sage et le plus grand de tous les Mortels ! dites-nous donc qui est-ce que nous pouvons choisir pour notre Roi ? Nous ne vous laisserons point aller, que vous ne nous ayez appris le choix que nous devons faire. Il leur répondit : Pendant que j'étois dans la foule des Spectateurs, j'ai remarqué un homme qui ne témoignoit aucun empressement. (2) C'est un Vieillard assez vigoureux : j'ai demandé quel homme c'étoit ? on m'a répondu qu'il s'appelloit Aristodème. Ensuite j'ai entendu qu'on lui disoit, que ses deux enfans étoient au nombre de ceux qui combattoient ; il a paru n'en avoir aucune joie ; il a dit que pour l'un il ne lui souhairoit point le péril de la Royauté, et qu'il aimoit trop sa patrie pour consentir que l'autre régnât jamais. Par-là j'ai compris que ce pere aimoit d'un amour raisonnable l'un de ses enfans qui a de la vertu, et qu'il ne flattoit point l'autre dans ses déreglemens. Ma curiosité augmentant j'ai demandé ; quelle a été la vie de ce Vieillard. Un de vos Citoyens m'a répondu : il a long tems porté les armes, et il est couvert des blessures : mais sa vertu sincere et ennemie de la flatterie l'avoit rendu incommode à Idomenée : c'est ce qui empêcha ce Roi de s'en servir dans le siège de Troye. Il craignoit un homme qui lui donneroit de sages conseils, qu'il ne pouvoit se résoudre à suivre : il fut même jaloux de la gloire que cet homme ne manqueroit pas d'acquérir bientôt ; il oublia tous ses services ; il le laissa ici pauvre, mé-

prisé

aux personnes à qui l'on est soumis : la vertu sincere et ennemie de la flatterie l'avoit rendu incommode à la Cour, & on lui ordonna à lui & à Madame de Noailles de se défaire de leurs charges & de s'éloigner de la Cour, Il se retira dans ses terres de Poitou & d'Angoumois.

prisé des hommes grossiers et lâches qui n'estiment que les richesses ; mais content dans sa pauvreté , il vit gaiement dans un endroit écarté de l'isle , où il cultive son champ de ses propres mains. Un de ses fils travaille avec lui : ils s'aiment tendrement ; ils sont heureux par leur frugalité et par leur travail ; ils se sont mis dans l'abondance des choses nécessaires à une vie simple. Le sage Vieillard donne aux pauvres malades de son voisinage tout ce qui lui reste au de-là de ses besoins et de ceux de son fils. Il fait travailler tous les jeunes gens ; il les exhorte ; il les instruit : il juge tous les différens de son voisinage : il est le pere de toutes les familles. Le malheur de la sienne est d'avoir un second fils , qui n'a voulu suivre aucun de ses conseils. Le pere après l'avoir long-tems souffert pour tâcher de le corriger de ses vices , l'a enfin chassé. Il s'est abandonné à une folle ambition et tous les plaisirs.

Voilà , ô Crétois ! ce qu'on m'a raconté. Vous devez savoir si ce récit est véritable. Mais si cet homme est tel qu'on le dépeint , pourquoi faire des jeux ? Pourquoi assembler tant d'inconnus ? Vous avez au milieu de vous un homme , qui vous connoît et que vous connoissez , qui fait la guerre , qui a montré son courage , non seulement contre les flèches et contre les dards , mais contre l'affreuse pauvreté ; qui a méprisé les richesses acquises par la flatterie , qui aime le travail , qui sait combien l'agriculture est utile à un peuple , qui déteste le faste , qui ne se laisse point amollir par un amour aveugle de ses enfans , qui aime la vertu de l'un , et qui condamne le vice de l'autre : en un mot un homme qui est déjà le pere du peuple. Voilà votre Roi , s'il est vrai que vous desiriez de faire régner chez vous les loix du sage Minos.

Tout

.(1) Le Diademe étoit un bandeau , ou une espèce de petit bonnet , qui

Tout le peuple s'écria : il est vrai, Aristodème est tel que vous le dites ; c'est lui qui est digne de régner. Les Vieillards le firent appeler, on le chercha dans la foule, où il étoit confondu avec les derniers du peuple : il parut tranquille : on lui déclara qu'on le faisoit Roi. Il répondit : Je n'y plus consentir qu'à trois conditions : La première, que je quitterai la Royauté dans deux ans, si je ne vous rends meilleurs que vous n'êtes, et si vous résistez aux loix : La seconde, que je serai libre de continuer une vie simple et frugale : La troisième, que mes enfans n'aient aucun rang, et qu'après ma mort on les traitera sans distinction selon leur mérite comme le reste des Citoyens.

A ces paroles, il s'éleva dans l'air mille cris de joie. Le diadème (3) fut mis par le chef des Vieillards Gardes des loix, sur la tête d'Aristodème. On fit des sacrifices à Jupiter, et aux autres grands Dieux. Aristodème nous fit des présens, non pas avec la magnificence ordinaire aux Rois, mais avec une noble simplicité. Il donna à Hazaël les loix de Minos écrites de la main de Minos même. Il lui donna aussi un recueil de toute l'histoire de Crète, depuis Saturne et l'âge d'or, il fit mettre dans son vaisseau des fruits de toutes les espèces qui sont bonnes en Crète, et inconnues dans la Syrie, et lui offrit tous les secours dont il pouvoit avoir besoin.

Comme nous pressions notre départ, il nous fit préparer un vaisseau avec un nombre de rameurs et d'hommes armés ; il y fit mettre des habits pour nous, et des provisions. A l'instant même il s'éleva un vent favorable pour aller en Ithaque ; ce vent qui étoit contraire à Hazaël, le contraignit

H 2

d'a-

qui se lioit sur la tête avec un linge fort blanc, & que les Rois portoient pour marque de leur dignité.

d'attendre. Il nous vit partir ; et nous embrassa comme des amis qu'il ne devoit jamais revoir. Les Dieux sont justes, disoit-il, ils voyent une amitié, qui n'est fondée que sur la vertu : un jour ils nous réuniront, et ces Champs fortunés, où l'on dit que les Justes jouissent après la mort d'une paix éternelle, verront nos âmes se rejoindre pour ne se séparer jamais. O si mes cendres pouvoient ainsi être recueillis avec les vôtres ! En prononçant ces mots, il versoit des torrens de larmes, et les soupirs étouffoient sa voix. Nous ne pleurons pas moins que lui ; et il nous conduisit au vaisseau.

Pour Aristodème, il nous dit : C'est vous qui venez de me faire Roi : souvenez-vous des dangers où vous m'avez mis. Demandez aux Dieux qu'ils n'inspirent la vraie sagesse, et que je surpasse autant en modération les autres hommes, que je les surpasse en autorité. Pour moi je les prie de vous conduire heureusement dans votre patrie, d'y confondre l'insolence de vos ennemis, et de vous y faire voir en paix Ulysse regnant avec sa chère Pénélope. Télémaque, je vous donne un bon vaisseau plein de rameurs et d'hommes armés ; ils pourront vous servir contre ces hommes injustes qui persécutent votre mère. O Mentor ! votre sagesse qui n'a besoin de rien, ne me laisse rien à désirer pour vous. Allez tous deux, vivez heureux ensemble ; souvenez-vous d'Aristodème ; et si jamais les Ithaciens ont besoin des Crétois, comptez sur moi jusqu'au dernier soupir de ma vie. Il nous embrassa, et nous ne pûmes en le remerciant retenir nos larmes.

Cependant le vent qui enflait nos voiles, nous promettoit une douce navigation. Déjà le mont Ida n'étoit

(4) Le Péloponèse, aujourd'hui la Morée, est la partie Méridionale de la Grèce. C'est une presqu'île attachée à la Grèce Septentrionale par

n'étoit plus à nos yeux que comme une colline : tous les riva-^{res} dispa-^{rois-}soient. Les côtes du Péloponèse (4) sembloient s'avancer dans la mer pour venir au-devant de nous. Tout-à-coup une noire tempête enveloppa le Ciel, et irrita toutes les ondes de la mer. Le jour se changea en nuit, et la mort se présenta à nous. O Neptune ! c'est vous qui excitâtes par votre superbe Trident toutes les eaux de votre Empire ! Venus pour se venger de ce que nous l'avions méprisée jusques dans son Temple de Cythère, alla trouver ce Dieu ; elle lui parla avec douleur ; ses beaux yeux étoient baignés de larmes ; du moins c'est ainsi que Mentor instruit des choses divines me l'a assuré. Souffriez-vous, Neptune, disoit-elle, que ces impies se jouent impunément de ma puissance ? Les Dieux mêmes la sentent ; et ces téméraires Mortels ont osé condamner tout ce qui se fait dans mon isle. Ils se piquent d'une sagesse à toute épreuve, et ils traitent l'amour de folie. Avez-vous oublié que je suis née dans votre empire ? Que tardez-vous à ensevelir dans vos profonds abîmes ces deux hommes que je ne puis souffrir ?

A peine avoir-elle parlé, que Neptune souleva des flots jusqu'au Ciel, et Venus rit, croyant notre naufrage inévitable. Notre Pilote troublé s'écria qu'il ne pouvoit plus résister aux vents qui nous pouissoient avec violence vers les rochers ; un coup de vent rompit notre mât, et un moment après nous entendîmes les pointes des rochers qui entroüvroient le fond du navire. L'eau entre de tous côtés ; le navire s'enfonce ; tous nos rameurs pouissoient de lamentables cris vers le Ciel. J'embrasse Mentor, et je lui dis : Voici la mort, il faut le recevoir avec courage.

H 3

Les

par l'isthme de Corinthe & baignée ailleurs par le Golfe de Levante
la mer de Grèce & l'Arcipel.

Les Dieux ne nous ont délivrés de tant de périls, que pour nous faire périr aujourd'hui. Mourons, Mentor, mourons ! C'est une consolation pour moi de mourir avec vous ! il seroit inutile de disputer notre vie contre la tempête.

Mentor me répondit : Le vrai courage trouve toujours quelque ressource. Ce n'est pas assez d'être prêt à recevoir tranquillement la mort, il faut sans la craindre faire tous ses efforts pour la repousser. Prenons vous et moi un de ces grands bancs de rameurs. Tandis que cette multitude d'hommes timides et troublés regrette la vie, sans chercher les moyens de la conserver ; ne perdons pas un moment pour sauver la nôtre. Aussi-tôt il prend une hache, il achève de couper le mât qui étoit déjà rompu, et qui panchant dans la mer, avoit mis le vaisseau sur le côté ; il jette le mât hors du vaisseau, et s'élance dessus au milieu des ondes furieuses ; il m'appelle par mon nom, et m'encourage pour le suivre. Tel qu'un grand arbre, que tous les vents conjurés atraquent, et qui demeure immobile sur ses profondes racines, en sorte que la tempête ne fait qu'agiter ses feuilles ; de même Mentor non seulement ferme et courageux, mais doux et tranquille, sembloit commander aux vents et à la mer. Je le suis. Et qui auroit pu ne le pas suivre étant encouragé par lui ? Nous nous conduisions nous-mêmes sur ce mât flottant. C'étoit un grand secours pour nous : car nous pouvions nous asseoir dessus ; s'il eût fallu nager sans relâche, nos forces eussent été bien-tôt épuisées. Mais souvent la tempête faisoit tourner cette grande piece de bois, et nous nous trouvions enfoncés dans la mer. Alors nous buvions l'onde amère qui couloit de notre bouche, de nos narines, et de nos oreilles, et nous étions contraints de disputer contre les flots pour rattraper le dessus de ce mât. Quelquefois aussi une vague, haute comme une montagne, venoit passer sur nous,

et

et nous nous tenions fermes, de peur que dans cette violente secousse le mât qui étoit notre unique espérance, ne nous échappât.

Pendant que nous étions dans cet état affreux, Mentor aussi paisible qu'il est maintenant sur ce siège de gazon, me disoit : Croyez-vous, Télémaque, que votre vie soit abandonnée aux vents et aux flots ? Croyez-vous qu'ils puissent vous faire périr sans l'ordre des Dieux ? Non, non, les Dieux décident de tout. C'est donc les Dieux et non pas la mer qu'il faut craindre. Fussiez-vous au fond des abîmes, la main de Jupiter pourroit vous en tirer. Fussiez-vous dans l'Olympe, voyant les Astres sous vos pieds, Jupiter pourroit vous plonger au fond de l'abîme, ou vous précipiter dans les flammes du noir Tartare. J'écoulois, et j'admirois ce discours qui me consolait un peu. Mais je n'avois pas l'esprit assez libre pour lui répondre. Il ne me voyoit point ; je ne pouvois le voir. Nous passâmes toute la nuit tremblant de froid et demi morts, sans savoir où la tempête nous jettoit. Enfin les vents commencerent à s'apaiser, et la mer mugissant ressembloit à une personne qui ayant été long-tems irritée, n'a plus qu'un reste de trouble et d'émotion, étant lassé de se mettre en fureur. Elle grondoit sourdement, et ses flots n'étoient presque plus que comme les sillons qu'on trouve dans un champ labouré.

Cependant l'Aurore vint ouvrir au Soleil les portes du Ciel, et nous annonça un beau jour. L'Orient étoit tout en feu, et les étoiles qui avoient été si long-tems cachées, reparurent et s'enfuirent à l'arrivée de Phoebus. Nous apperçûmes de loin la terre, et le vent nous en approchoit. Alors je sentis l'espérance renaître dans mon cœur ; mais nous n'apperçûmes aucun de nos compagnons. Selon les apparences ils perdirent courage, et la tempête les sub-

mergea tous avec le vaisseau. Quand nous fûmes auprès de la terre, la mer nous pouffoit contre des pointes de roches, qui nous eussent brisés. Mais nous tâchions de leur présenter le bout de notre mât, et Menior faisoit de ce mât ce qu'un sage Pilote fait du meilleur gouvernail. Ainsi nous évitâmes ces rochers affreux, et nous trouvâmes enfin une côte douce et unie, où nageant sans peine, nous abordâmes sur le sable. C'est-là que vous nous vîtes, ô grande Déesse ! qui habitez cette isle ; c'est-là, que vous daignâtes nous recevoir.

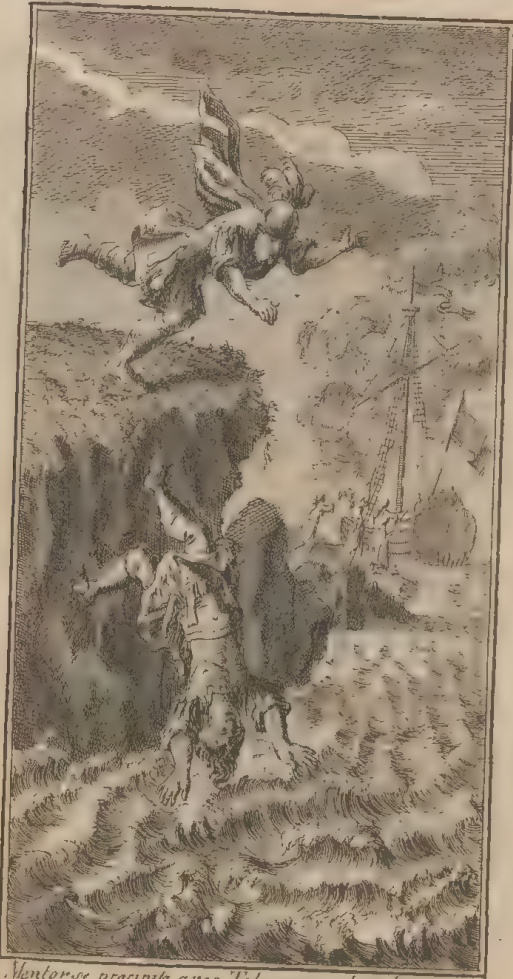
Fin du sixieme Livre.



LES

es
es
is
ur,
nit
es
te
r-
s,
ne

S



Mentor se précipite avec Télémaque dans la mer

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEPTIEME.



SOMMAIRE

DU LIVRE SEPTIEME.

Calypso admire Télémaque dans ses aventures et n'oublie rien pour le retenir dans son isle, en l'engageant dans sa passion. Mentor soutient Télémaque par ses remontrances contre les artifices de cette Déesse, et contre Cupidon que Venus avoit amené à son secours. Néanmoins Télémaque et la Nymphe Eucharis ressentent bientôt une passion mutuelle, qui excite d'abord la jalousie de Calypso, et ensuite sa colère contre ces deux amans. Elle jure par le Styx, que Télémaque sortira de son isle. Cupidon va la consoler, et oblige ses Nymphes à aller brûler un vaisseau fait par Mentor, dans le tems que celui-ci entraîne Télémaque pour s'y embarquer. Télémaque sent une joie secrète de voir brûler ce vaisseau. Mentor qui s'en apperçoit le précipite dans la mer, et s'y jette lui-même, pour gagner en nageant un autre vaisseau qu'il voyoit près de cette côte.

LIVRE SEPTIEME.

Quand Télémaque eut achevé ce discours, toutes les Nymphes qui avoient été immobiles, les yeux attachés sur lui, se regardoient les unes les autres : elles se disoient avec étonnement : Quels sont donc ces hommes si chéris des Dieux ? A-t-on jamais ouï parler d'aventures si merveilleuses ? Le fils d'Ulysse surpasse déjà son pere en éloquence,

[C]

(1) Bacchus, fils de Jupiter & de Semelé fille de Cadmus Roi de Thebes, inventa l'usage du vin, dont les Poëtes l'ont fait la Divinité. On lui immoloit des ânes ou des boucs, pour faire entendre que ceux qui sont trop adonnés au vin en deviennent stupides & lascifs.

en sagesse et en valeur. Quelle mine ! quelle beauté ! quelle douceur ! quelle modestie ! mais quelle noblesse et quelle grandeur d'ame ? Si nous ne savions qu'il est le fils d'un mortel, on le prendroit aisément pour Bacchus (1), pour Mercure (2), ou même pour le grand Apollon (3). Mais quel est-ce Mentor qui paroît un homme simple, obscur, et d'une médiocre condition ? Quand on le regarde de près, on trouve en lui je ne sai quoi au-dessus de l'homme.

Calypso écoutoit ce discours avec un trouble qu'elle ne pouvoit cacher. Ses yeux errans alloient sans cesse de Mentor à Télémaque, et de Télémaque à Mentor. Quelquefois elle vouloit que Télémaque recommençât cette longue histoire de ses aventures ; puis tout à coup elle s'interrompoit elle-même. Enfin se levant brusquement, elle mena Télémaque seul dans un bois de myrte, où elle n'oublia rien pour savoir de lui, si Mentor n'étoit point une Divinité cachée sous la forme d'un homme. Télémaque ne pouvoit le lui dire ; car Minerve en l'accompagnant sous la figure de Mentor, ne s'étoit point découvert à lui à cause de sa grande jeunesse. Elle ne se fioit pas encore assez à son secret pour lui confier ses desseins. D'ailleurs elle vouloit l'éprouver par les plus grands dangers ; et s'il eut su, que Minerve étoit avec lui, un tel secours l'eût trop soutenu : il n'auroit eu aucune peine à mépriser les accidens les plus affreux. Il prenoit donc Minerve pour Mentor, et tout les artifices de Calypso fu-

rent

(2) Mercure, fils de Jupiter & de Maia fille d'Atlas, étoit l'interprète & le Messager des Dieux : il étoit le Dieu de l'Eloquence, du commerce & des larrons.

(3) Apollon, fils de Jupiter & de Latone, est appelé l'inventeur de la Médecine, du Lur, de la Poésie, & de l'art de deviner ; il est aussi Prince des Muses.

rent inutiles pour découvrir ce qu'elle désiroit savoir.

Cependant toutes les Nymphes assemblées autour de Mentor, prenoient plaisir à le questionner. L'une lui demandoit les circonstances de son voyage d'Ethiopie; l'autre vouloit savoir ce qu'il avoit vû à Damas; une autre lui demandoit s'il avoit connu autrefois Ulysse avant le siège de Troye. Il répondit à toutes avec douceur; et ses paroles quoique simples, étoient pleines de grâces. Calypso ne les laissa pas long-tems dans cette conversation; elle revint, et pendant que les Nymphes se mirent à recueillir de fleurs en chantant pour amuser Télémaque, elle prit à l'écart Mentor pour le faire parler. La douce vapeur du sommeil ne coule pas plus doucement dans les yeux appesantis, et dans tous les membres fatigués d'un homme abattu, que les paroles flatteuses de la Déesse s'insinuoient pour enchanter le cœur de Mentor. Mais elle sentoît toujours je ne sai quoi, qui repoussoit tous ses efforts, et qui se jouoit de ses charmes. Semblable à un rocher escarpé qui cache son front dans les nues, et qui se joue de la rage des vents, Mentor immobile dans ses sages desseins, se laissoit presser par Calypso. Quelquefois même il lui laissoit espérer qu'elle l'embarrasseroit par ses questions, et qu'elle tireroit la vérité du fond de son cœur. Mais au moment où elle croyoit satisfaire sa curiosité, ses espérances s'évanouissoient. Tout ce qu'elle s'imaginoit tenir, lui échappoit tout-à-coup: et une réponse courte de Mentor la replongeoit dans ses incertitudes.

Elle passoit ainsi les journées, tantôt flattant Télémaque, tantôt cherchant les moyens de le détacher de

de Mentor, qu'elle n'espéroit plus de faire parler. Elle employoit ses plus belles Nymphes à faire naître les feux de l'amour dans le cœur du jeune Télémaque : et une Divinité plus puissante qu'elle vint à son secours pour y réussir.

Venus toujours pleine de ressentiment du mépris que Mentor et Télémaque avoient témoigné pour le culte qu'on lui rendoit dans l'isle de Cypre ; ne pouvoit se consoler de voir que ces deux téméraires Mortels eussent échappé aux vents et à la mer dans la tempête excitée par Neptune. Elle en fit des plaintes amères à Jupiter ; mais le pere des Dieux souriant, sans vouloir lui découvrir que Minerve sous la figure de Mentor avoit sauvé le fils d'Ulysse, permit à Venus de chercher les moyens de se venger de ces deux hommes. Elle quitte l'Olympe : elle oublie les doux parfums qu'on brûle sur ses Autels à Paphos, à Cythère, et à Idalie ; elle vole dans son char attelé de colombes : elle appelle son fils, et la douleur se répandant sur son visage orné de nouvelles grâces, elle lui parla ainsi :

Vois-tu, mon fils, ces deux hommes qui méprisent ta puissance et la mienne ? Qui voudra désormais nous adorer ? Va, perce de tes flèches ces deux cœurs insensibles : descens avec moi dans cette isle ; je parlerai à Calypso. Elle dit, et pendant les airs dans un nuage tout doré, elle se présenta à Calypso, qui dans ce moment étoit seule au bord d'une fontaine assez loin de sa grotte.

Malheureuse Déesse, lui dit-elle, l'ingrat Ulysse vous a méprisée. Son fils, encore plus dur que lui, vous prépare un semblable mépris : mais l'amour vient lui-même pour vous venger ; je vous le laisse : il demeurera parmi vos Nymphes, comme
autre-

autrefois l'enfant Bacchus qui fut nourri par les Nymphes de l'isle de Naxos (4). Télémaque le verra comme un enfant ordinaire, il ne pourra s'en défier, et il sentira bientôt son pouvoir. Elle dit, et remontant dans le nuage doré, d'où elle étoit sortie, elle laissa après elle une odeur d'ambrosie dont tous les bois de Calypso furent parfumés.

L'amour demeura entre les bras de Calypso. Quoique Déesse, elle sentit la flamme qui couloit déjà dans son sein. Pour se soulager elle le donna aussitôt à la Nymphé qui étoit auprès d'elle, nommée Eucharis. Mais hélas ! dans la suite combien de fois le repentit-elle de l'avoir fait ! D'abord rien ne paroissoit plus innocent, plus doux, plus aimable, plus ingénu, et plus gracieux que cet Enfant. A le voir enjoué, flatteur, toujours riant, on auroit cru, qu'il ne pouvoit donner que du plaisir. Mais à peine s'étoit-on fié à ses caresses, qu'on y sentoit je ne sais quoi d'empoisonné. L'enfant malin et trompeur ne caressoit que pour trahir, et il ne rioit jamais que des maux cruels qu'il avoit faits, ou qu'il vouloit faire. Il n'osoit approcher de Mentor, dont la sévérité l'épouventoit ; et il sentoit que cet inconnu étoit invulnérable, en sorte qu'aucune de ses flèches n'avoit pu le percer. Pour les Nymphes elles sentirent bientôt le feu que cet enfant trompeur allume. Mais elles cachoient avec soin la playe profonde qui s'envenimoit dans leurs cœurs.

Cepen-

(4) Ces Nymphes de l'isle de Naxos dans la mer Egée, une des Cyclades, en récompense du soin qu'elles avoient pris d'élever Bacchus, furent transportées au Ciel, & changées en étoiles qu'on appelle les Plades.

(5) C'est ainsi à peu près que le Roi parloit pour justifier son amour pour Mademoiselle de la Vallière : il fut charmé de sa modestie beaucoup plus que de sa beauté.

Cependant Télémaque voyant cet Enfant qui se jouoit avec les Nymphes, fut surpris de sa douceur et de sa beauté. Il l'embrasse, il le prend tantôt sur ses genoux, tantôt entre ses bras. Il sent en lui-même une inquiétude, dont il ne peut trouver la cause. Plus il cherche à se jouer innocemment, plus il se trouble et s'amollit. Voyez-vous ces Nymphes? disoit-il à Mentor: combien sont-elles différentes de ces femmes de l'isle de Cypre, dont la beauté étoit choquante à cause de leur immodestie? Ces beautés immortelles montrent une innocence, une modestie, une simplicité qui charme (5). Parlant ainsi, il rougissoit sans savoir pourquoi. Il ne pouvoit s'empêcher de parler: mais à peine avoit-il commencé, qu'il ne pouvoit continuer. Ses paroles étoient entrecoupées, obscures, et quelquefois elles n'avoient aucun sens.

Mentor lui dit: O Télémaque! les dangers de l'isle de Cypre n'étoient rien, si on les compare à ceux dont vous ne vous détiez pas maintenant. Le vice grossier fait horreur; l'impudence brutale donne de l'indignation: mais la beauté modeste est bien plus dangereuse. En l'aimant on croit n'aimer que la vertu, et insensiblement on se laisse aller aux pas trompeurs d'une passion, qu'on n'apperçoit que quand il n'est presque plus tems de l'éteindre (6). Fuyez ô mon cher Télémaque, fuyez ces Nymphes qui ne sont si douces, que pour vous mieux trahir. Fuyez les dangers de votre jeunesse! Mais surtout fuyez cet Enfant que vous ne
con-

(6) C'est aussi à peu près de cette manière que la Reine Mere parla à Louis XIV. pour le guérir de sa passion; elle alla jusqu'à faire griller, par le conseil de Madame de Noailles, les avenues des chambres de ses filles d'honneur & de celles de Madame, pour empêcher le Roi de les aller voir: mais, comme dit Molière:

*Les verrouils & les grilles
Sont de foibles garants de la vertu des fille.*

connoissez pas. C'est l'Amour que Venus sa mere est venue apporter dans cette isle pour se venger du mépris que vous avez témoigné pour le culte qu'on lui rend à Cythère. Il a blessé le coeur de la Déesse Calypso ; elle est passionnée pour vous, il a brûlé toutes les Nymphes qui l'environnent ; vous brûlez vous-même, ô malheureux jeune homme ! presque sans le savoir.

Télémaque interrompoit souvent Mentor, lui disant : Pourquoi ne demeurerions-nous pas dans cette isle ? Ulysse ne vit plus : il doit être depuis long-tems enseveli dans les ondes. Pénélope ne voyant revenir ni lui, ni moi, n'aura pu résister à tant de prétendans. Son pere Icare l'aura contrainte d'accepter un nouvel époux. Retournerai-je en Ithaque pour la voir engagée dans de nouveaux liens et manquant à la foi qu'elle avoit donnée à mon pere ? Les Ithaciens ont oublié Ulysse : nous ne pouvons y retourner que pour chercher une mort assurée, puisque les amans de Pénélope ont occupé toutes les avenues du port pour mieux assurer notre perte à notre retour.

Mentor répondoit : Voilà l'effet d'une aveugle passion. On cherche avec subtilité toutes les raisons qui la favorisent, et on se détourne de peur de voir toutes celles qui la condamnent. On n'est plus ingénieux que pour se tromper et pour étouffer les remords. Avez-vous oublié tout ce que les Dieux ont fait pour vous ramener dans votre patrie ? Comment êtes-vous sorti de la Sicile ? Les malheurs que vous avez éprouvés en Egypte ne se sont-ils pas tournés tout-à-coup en prospérités ? Quelle main inconnue vous a enlevé à tous les dangers qui menaçoient votre tête dans la ville de Tyr ? Après tant de merveilles, ignorez-vous encore ce que les destinées vous ont préparé ? Mais que dis-je ? vous en êtes indigne. Pour moi, je pars, et je saurai bien sortir de cette isle. Lâche fils d'un pere si sage et si généreux, menez ici une vie molle et sans honneur au milieu des

des femmes ; faites malgré les Dieux ce que votre pere crut indigne de lui.

Ces paroles de mépris percerent Télémaque jusqu'au fond du coeur. Il se sentoît attendri aux discours de Mentor : sa douleur étoit mêlée de honte ; il craignoit l'indignation et le départ de cet homme si sage à qui il devoit tant. Mais une passion naissante, et qu'il ne connoissoit pas lui-même, faisoit qu'il n'étoit plus le même homme. Quoi donc, disoit-il à Mentor les larmes aux yeux, vous ne comptez pour rien l'immortalité qui m'est offerte par la Déesse ? Je compte pour rien, répondit Mentor, tout ce qui est contre la vertu, et contre les ordres des Dieux. La vertu vous rappelle dans votre patrie pour revoir Ulysse et Pénélope. La vertu vous défend de vous abandonner à une folle passion. Les Dieux, qui vous ont délivré de tant de périls pour vous préparer une gloire égale à celle de votre pere, vous ordonnent de quitter cette isle. L'Amour seul, ce honteux tyran, peut vous y retenir. Hé, que seriez-vous d'une vie immortelle sans liberté, sans vertu, sans gloire ? Cette vie seroit encore plus malheureuse en ce qu'elle ne pourroit finir.

Télémaque ne répondit à ces discours que par des soupirs. Quelquefois il auroit souhaité que Mentor l'eût arraché malgré lui de l'isle. Quelquefois il lui tardoit que Mentor fût parti pour n'avoir plus devant ses yeux cet ami sévère qui lui reprochoit sa foiblesse. Toutes ces pensées contraires agitoient tour à tour son coeur, et aucune n'y étoit constante. Son coeur étoit comme la mer qui est le jouet de tous les vents contraires. Il demouroit souvent étendu et immobile sur le rivage de la mer. Souvent dans le fond de quelque bois sombre, versant des larmes amères, et poussant des cris semblables aux rugissemens d'un lion. Il étoit devenu maigre ; ses yeux creux étoient pleins d'un feu dévorant. A le voir pâle, abattu et

I

défiguré,

défloré, on auroit cru que ce n'étoit point Télémaque. Sa beauté, son enjouement, sa noble fierté, s'enfuyoient loin de lui. Il paroïssoit tel qu'une fleur, qui étant épanouie le matin répand ses doux parfums dans la campagne, et se flétrit peu à peu vers le soir; ses vives couleurs s'effacent, elle languit, elle se dessèche, et sa belle tête se panche, ne pouvant plus se soutenir. Ainsi le fils d'Ulysse étoit aux portes de la mort.

Mentor voyant que Télémaque ne pouvoit résister à la violence de sa passion, conçut un dessein plein d'adresse pour le délivrer d'un si grand danger. Il avoit remarqué que Calypso aimoit éperdument Télémaque, et que Télémaque n'aimoit pas moins la jeune Nymphe Eucharis. Car le cruel Amour pour tourmenter les mortels, fait qu'on n'aime guère la personne dont on est aimé. Mentor résolut d'exciter la jalousie de Calypso. Eucharis devoit emmener Télémaque dans une chasse. Mentor dit à Calypso : j'ai remarqué dans Télémaque une passion pour la chasse, que je n'avois jamais vue en lui ; ce plaisir commence à le dégoûter de tout autre ; il n'aime plus que les forêts et les non agnes les plus sauvages. Est-ce vous, ô Déesse, qui lui inspirez cette grande ardeur ?

Calypso sentit un dépit cruel en écoutant ces paroles, et elle ne put se retenir. Ce Télémaque, répondit-elle, qui a méprisé tous les plaisirs de l'isle de Cypre, ne peut résister à la médiocre beauté d'une de mes Nymphes. Comment ose-t-il se vanter d'avoir fait tant d'actions merveilleuses, lui dont le coeur s'amollit lâchement par la volupré, et qui ne semble né que pour passer une vie obscure au milieu des femmes ? Mentor remarquant avec plaisir combien la jalousie troublait le coeur de Calypso, n'en dit pas davantage, de peur de la mettre en défiance de lui. Il

lui

(7) La Déesse lui découvroit ses peines sur toutes les choses qu'elle voyoit. C'est le Comte de Gars, fils aîné du Maréchal de Grammont, que la Duchesse découvroit les fièvres.

lui montrait seulement un visage triste et abbattu. La Déesse lui recouvroit ses peines sur toutes les choses qu'elle voyoit (7) et elle faisoit sans cesse des plaintes nouvelles. Cette chasse, dont Mentor l'avoit avertie, acheva de la mettre en fureur (8). Elle fut que Télémaque n'avoit cherché qu'à se dérober aux autres Nymphes pour parler à Eucharis. On proposoit même déjà une seconde chasse, où elle prévoyoit qu'il seroit comme dans la première. Pour rompre ces mesures de Télémaque, elle déclara qu'elle en vouloit être. Puis tout-à-coup ne pouvant plus modérer son ressentiment, elle lui parla ainsi :

Est-ce donc ainsi, ô jeune téméraire ! que tu es venu dans mon isle, pour échapper au juste naufrage que Neptune te préparoit, et à la vengeance des Dieux ? Ne t'es-tu point entré dans cette isle, qui n'est ouverte à aucun mortel, que pour mépriser ma puissance et l'amour que je t'ai témoigné ? O Divinités de l'Olympe et du Styx ! écoutez une malheureuse Déesse. Hâtez-vous de confondre ce perfide, cet ingrat, cet impie. Puisque tu es encore plus dur et plus injuste que ton père, puisses-tu souffrir des maux encore plus longs et plus cruels que les siens. Non, non, que jamais tu ne revoyes ta patrie, cette pauvre et misérable Ithaque, que tu n'as point eu de honneur de préférer à l'immortalité ; ou plutôt que tu périsses, en la voyant de loin au milieu de la mer, et que ton corps devenu le jouet des flots soit rejeté sans espérance de sépulture sur le sable de ce rivage. Que mes yeux le voyent mangé par les vautours. Celle que tu aimes le verra aussi : elle le verra : elle en aura le cœur déchiré, et son désespoir fera mon bonheur.

En parlant ainsi, Calypso avoit les yeux rouges et enflammés. Ses regards ne s'arrêtoient en au-

(7) Un présent que le Roi fit à sa Maîtresse d'un collier de perles & d'une paire de boucles de diamans d'un grand prix, acheva de mettre la Déesse en fureur.

cun endroit : ils avoient je ne sai quoi de sombre et de farouche. Ses joues tremblantes étoient couvertes de tâches noires et livides. Elle changeoient à chaque moment de couleur. Souvent une pâleur mortelle se répandoit sur tout son visage. Ses larmes ne couloient plus comme autrefois avec abondance. La rage et le désespoir sembloient en avoir tari la source ; et à peine en couloit-il quelques unes sur ses joues. Sa voix étoit rauque, tremblante, et entre-coupée. Mentor observoit tous ses mouvemens, et ne parloit plus à Télémaque. Il le traitoit comme un malade désespéré qu'on abandonne ; il jéttoit souvent sur lui des regards de compassion.

Télémaque sentoît combien il étoit coupable et indigne de l'amitié de Mentor. Il n'osoit lever les yeux, de peur de rencontrer ceux de son ami, dont le silence même le condamnoit. Quelquefois il avoit envie d'aller se jeter à son cou, et de lui témoigner combien il étoit touché de sa faute : mais il étoit retenu tantôt par une mauvaise honte, et tantôt par la crainte d'aller plus loin qu'il ne vouloit pour se retirer du péril ; car le péril lui sembloit doux, et il ne pouvoit encore se résoudre à vaincre sa folle passion.

Les Dieux et les Déeses de l'Olympe assemblés dans un profond silence avoient les yeux attachés sur l'isle de Calypso, pour voir qui seroit victorieux, ou de Minerve, ou de l'Amour. L'Amour en se jouant avec les Nymphes, avoit mis tout en feu dans l'isle (6) Minerve sous la figure de Mentor, se servoit de la jalousie inséparable de l'Amour contre l'Amour même. Jupiter avoit résolu d'être le spectateur de ce combat, et de demeurer neutre.

Cepen-

(9) La Cour de France étoit alors toute en feu : les plus sages du Conseil du Roi étoient attentifs, pour voir qui seroit victorieux, ou de la passion de ce Monarque, ou de sages conseils de la Reine sa Mere : mais ils gardoient tous le silence, car il n'étoit déjà plus permis de parler.

Cependant Eucharis, qui craignoit que Télémaque ne lui échappât, uſoit de mille artifices pour le retenir dans ſes liens. Déjà elle alloit partir avec lui pour la ſeconde chaffe, et elle étoit vêtue comme Diane (10). Venus et Cupidon avoient répandu ſur elle de nouveaux charmes, enſorte que ce jour-là ſa beauté eſſaçoit celle de la Déeſſe Calypſo même. Calypſo la regardant de loin, ſe regarda en même tems dans la plus claire de ſes fontaines, et elle eut honte de ſe voir. Alors elle ſe cacha au fond de ſa grotte, et parla ainſi toute ſeule :

Il ne me ſert donc de rien d'avoir voulu troubler ces deux Amans, en déclarant que je veux être de cette chaffe ! En ſerai-je ? Irai-je la faire triompher, et faire ſervir ma beauté à relever la ſienne (11) : Faudra-t-il que Télémaque en me voyant ſoit encore plus paſſionné pour ſon Eucharis ? O malheureuſe ! qu'ai-je fait ? Non, je n'y irai pas, ils n'y iront pas eux-mêmes ; je ſaurai bien les en empêcher. Je vais trouver Mentor, je le prierai d'enlever Télémaque : il le ramenera à Ithaque. Mais que diſ-je ? et que deviendrai-je, quand Télémaque ſera parti ? Où ſuis-je ? Que reſte-t-il à faire, ô cruelle Venus ? Venus vous m'avez trompée ! O perfide préſent que vous m'avez fait ! Pernicieux Enfant, Amour empeſté, je ne t'avois ouvert mon cœur que dans l'eſpérance de vivre heureuſe avec Télémaque, et tu n'as porté dans ce cœur que trouble et que défefpoir. Mes Nymphes ſe ſont révoltées contre moi. Ma Divinité ne me ſert plus qu'à rendre mon malheur éternel. O ! ſi j'étois libre de me donner la mort pour ſinir mes douleurs ! Télémaque, il faut que tu meures, puis que je ne

13

puis

(10) Le Roi aimoit extrêmement la chaffe, il y menoit les Dames, & il y prenoit plaifir de les voir vêtues en Amazones, Mademoiſelle de la Valiere brilloit beaucoup en cet habit.

(11) C'eſt à peu-près ce que diſoit la Duchefſe, lorsqu'elle s'aperçut, que les viſites que le Roi lui rendoit, n'étoient qu'un prétexte pour voir la Valiere.

puis mourir. Je me vengerai de tes ingratitudes ; ta Nymphe le verra , je te percerai à ses yeux. Mais je m'égare , ô malheureuse Calypso ! Que veux-tu ? Faire périr un innocent que tu as jeté toi-même dans cet abîme de malheurs ? C'est moi qui ai mis le flambeau dans le sein du chaste Télémaque. Quelle innocence ! quelle vertu ! quelle horreur du vice ! quel courage contre les honteux plaisirs ! Falloit-il empoisonner son cœur ! Il m'eut quitté. He bien ! ne faudra-t-il pas qu'il me quitte , ou que je le voye plein de mépris pour moi , ne vivant plus que pour ma rivale ? Non , non , je ne souffre que ce que j'ai bien mérité. Pars , Télémaque ; va-t-en au de-là des mers ; laisse Calypso sans consolation , ne pouvant supporter la vie , ni trouver la mort. Laisse-la inconsolable , couverte de honte , désespérée avec ton orgueilleuse Eucharis.

Elle parloit ainsi seule dans sa grotte. Mais tout-à-coup elle fort impétueusement. Où êtes-vous. ô Mentor , dit-elle ? Est-ce ainsi que vous soutenez Télémaque contre le vice , auquel il succombe ? Vous dormez , tandis que l'amour veille contre vous. Je ne puis souffrir plus long-tems cette lâche indifférence que vous témoignez. Verrez-vous tranquillement le fils d'Ulysse déshonorer son père , et négliger sa haute destinée ? Est-ce à vous , ou à moi , que ses parens ont confié sa conduite ? C'est moi qui cherche les moyens de guérir son cœur ; et vous ne serez-vous rien ? Il y a dans le lieu le plus réculé de cette forêt de grands peupliers propres à construire un vaisseau : c'est là qu'Ulysse fit celui dans lequel il sortit de cette isle. Vous trouverez dans le même endroit une profonde caverne où sont tous les instrumens nécessaires , pour tailler et pour joindre toutes les pièces d'un vaisseau.

A pei-

(1) Ne craignez-vous point *Et*. C'est ainsi que Mademoiselle M... en reprit , non du Roi la contrainte dans laquelle la Reine & le Cardinal le tenoient. N'êtes-vous pas le Maître, Sire, lui dit-

A peine eut-elle dit ces paroles, qu'elle s'en repen-
tit. Mentor ne perdit pas un moment : il alla
dans cette caverne ; trouva les instrumens , abattit les
Peupliers , et mit en un seul jour un vaisseau en état
de voguer. C'est que la puissance et l'industrie de
Minerve n'ont pas besoin d'un grand tems pour ache-
ver les plus grands ouvrages.

Calypso se trouva dans une horrible peine d'es-
prit : d'un côté elle vouloit voir , si le travail de
Mentor s'avançoit ; de l'autre elle ne pouvoit se ré-
soudre à quitter la chasse , où Eucharis auroit été en
pleine liberté avec Télémaque. La jalousie ne lui
permit jamais de perdre de vue les deux amans ; mais
elle tâchoit de détourner la chasse du côté où elle sa-
voit que Mentor faisoit le vaisseau. Elle entendoit les
coups de hache et de marteau : elle prêtoit l'oreille ;
chaque coup la faisoit frémir. Mais dans le moment
même elle craignoit que cette rêverie ne lui eût dé-
robé quelque figue , ou quelque coup d'oeil de Té-
lémaque à la jeune Nymphé.

Cependant Eucharis disoit à Télémaque d'un ton
moqueur : (12) Ne craignez-vous point que Mentor
ne vous blâme d'être venu à la chasse sans lui ? ô que
vous êtes à plaindre de vivre sous un si rude maître !
Rien ne peut adoucir son austerité : il affecte d'être
ennemi de tous les plaisirs ; il ne peut souffrir que
vous en goûtiez aucun : il vous fait un crime des cho-
ses les plus innocentes. Vous pouviez dépendre de lui,
pendant que vous étiez hors d'état de vous conduire
vous-même ; mais après avoir montré tant de sagesse,
vous ne devez plus vous laisser traiter en enfant.

I 4

Ces

*elle, Pourquoi n'usez-vous pas de votre autorité ? elle ne deman-
doit qu'à s'affranchir de la tutelle de son Oncle , & elle auroit bien
souhaité que le Roi en eût fait autant.*

Ces paroles artificieuses perçoient le coeur de Télémaque, et le remplissoient du dépit contre Mentor, dont il vouloit secouer le joug (13). Il craignoit de le revoir, et ne répondit rien à Eucharis, tant il étoit troublé. Enfin vers le soir, la chasse s'étant passée de part et d'autre dans une contrainte perpétuelle, on revint par un coin de la forêt assez voisin du lieu où Mentor avoit travaillé tout le jour. Calypso aperçut de loin le vaisseau achevé : ses yeux se couvrirent à l'instant d'un épais nuage semblable à celui de la mort. Ses genoux tremblans se déroboient sous elle : une froide sueur courut par tous les membres de son corps. Elle fut contrainte de s'appuyer sur les Nymphes qui l'environnoient, et Eucharis lui tendant la main pour la soutenir, elle la repoussa (14), en jetant sur elle un regard terrible.

Télémaque, qui vit ce vaisseau, mais qui ne vit point Mentor parce qu'il s'étoit déjà retiré, ayant fini son travail, demanda à la Déesse à qui étoit ce vaisseau, et à qui ont le destinoit. D'abord elle ne put répondre ; mais enfin elle dit : C'est pour renvoyer Mentor que je l'ai fait faire ; vous ne ferez plus embarrassé par cet ami sévère qui s'oppose à votre bonheur, et qui seroit jaloux, si vous deveniez immortel. Mentor m'abandonne, c'est fait de moi ! s'écria Télémaque, ô Eucharis ! si Mentor me quitte, je n'ai plus que vous (15). Ces paroles lui échappèrent dans le transport de sa passion. Il vit le tort qu'il avoit eu en les disant. Mais il n'avoit pas été libre de penser au sens de ces paroles. Toute la troupe étonnée demeura dans le silence. Eucharis

rou-

(13) Peinture naturelle des dispositions du Roi envers le Cardinal, pendant qu'il aimoit sa Nièce ; on le faisoit observer par tout jusques dans les divertissemens les plus innocens.

(14) Elle la repoussa. La Duchesse en usa de même envers la Vaillere,

rougissant, et baissant les yeux, demouroit derrière toute interdite, sans oser se montrer. Mais pendant que la honte étoit sur son visage, la joie étoit au fond de son coeur. Télémaque ne se comprenoit plus lui-même, et ne pouvoit croire qu'il eût parlé si indifféremment. Ce qu'il avoit fait, lui paroissoit comme un songe, mais un songe dont il paroissoit confus et trouble.

Calypso plus furieuse qu'une Lionne, à qui on a enlevé ses petits, courroit au travers de la forêt sans suivre aucun chemin, et ne sachant où elle alloit. Enfin elle se trouva à l'entrée de sa grotte, où Mentor l'attendoit. Sortez de mon isle, dit-elle, ô Étrangers ! qui êtes venus troubler mon repos. Loin, loin de moi ce jeune insensé ; et vous imprudent vieillard, vous sentirez ce que peut le courroux d'une Déesse, si vous ne l'arrachez d'ici tout à l'heure. Je ne veux plus le voir ; je ne veux plus souffrir qu'aucune de mes Nymphes lui parle ni le regarde. J'en jure par les onques du Sryx, serment qui fait trembler les Dieux mêmes. Mais apprens, Télémaque, que tes maux ne sont pas finis. Ingrat, tu ne sortiras de mon isle que pour être en proie à de nouveaux malheurs. Je serai vengée ; tu regretteras Calypso, mais en vain. Neptune encore irrité contre ton pere qui l'a offensé en Sicile, et sollicité par Venus que tu as méprisée dans l'isle de Cypre, te prépare d'autres tempêtes. Tu verras ton pere qui n'est pas mort ; mais tu le verras sans le connoître. T'n ne te réuniras avec lui en Ithaque qu'après avoir été le jouet de la plus cruelle fortune. Va : je con-

15

jure

Vallere, à qui elle donna tant de dégoûts, que cette fille fut obligée de se renfermer au Couvent de Chailhor. Mais le Roi s'y alla chercher & lui fit peu après le Mariage.

(15) Quand le Roi se vit prêt à perdre la Vallere lors de ses premières couches, il s'écria devant les Dames, qui étoient présentes : rendez-la moi & prenez tout ce que j'ai.

jure les puissances célestes de me venger. Puisses-tu au milieu de mers suspendu aux pointes d'un rocher, et frappé de la foudre, invoquer en vain Calypso, que ton supplice comblera de joie.

Ayant dit ces paroles, son esprit agité étoit déjà prêt à prendre des résolutions contraires. L'amour rappela dans son coeur le désir de retenir Télémaque. Qu'il vive, disoit-elle en elle-même, qu'il demeure ici, peut-être qu'il sentira enfin tout ce que j'ai fait pour lui. Eucharis ne sauroit comme moi lui donner l'immortalité. O trop aveugle Calypso ! tu t'es trahie toi-même par ton serment : te voilà engagée : et les ondes du Styx par lesquelles tu as juré, ne te permettent plus aucune espérance. Personne n'entendoit ces paroles : mais on voyoit sur son visage les Furies peintes : et tout le venin empesté du noir Cocyte (16) sembloit s'exhaler de son coeur.

Télémaque en fut saisi d'horreur. Elle le comprit ; (car qu'est-ce que l'amour ne devine pas ?) et l'horreur de Télémaque redoubla les transports de la Déesse ; semblable à une Bacchante qui remplit l'air de ses hurlemens, et qui en fait retentir les hautes montagnes de Thrace, elle court au travers des bois avec un dard en main, appelant toutes ses Nymphes, et menaçant de percer toutes celles qui ne la suivront pas. Elles coururent en foule effrayées de cette menace. Eucharis même s'avance les larmes aux yeux, et regardant de loin Télé-

(16) Du noir Cocyte. Certain fleuve de l'Épire, un des quatre, que les Poètes ont fait, qu'on voyoit en Enfer. C'est parce que son nom, qui signifie plainte, (*κόρυς*), lugere est) marque les cris de ceux qui sont dans les Enfers. Virg. l. 6. *Æneid.* v. 132.

Cocytusque sinu labens circumfluit atro.

(17) Et loin de s'apaiser par la soumission de cette Nymphe &c. Plus la Valière témoignoit de soumission à la Duchesse, plus cette Princesse avoit

Télémaque à qui elle n'ose plus parler. La Déesse frémit en la voyant auprès d'elle; (17) et loin de s'appaiser par la soumission de cette Nymphe, elle ressent une nouvelle fureur, voyant que l'affliction augmente la beauté d'Eucharis (18).

Cependant Télémaque étoit demeuré seul avec Mentor. Il embrassa ses genoux, car il n'osoit l'embrasser autrement, ni le regarder. Il verse un torrent de larmes. Il veut parler, la voix lui manque. Les paroles lui manquent encore davantage; il ne fait ni ce qu'il doit faire, ni ce qu'il veut. Enfin il s'écrie: O mon vrai pere, ô Mentor! délivrez-moi de tant de maux. Je ne puis ni vous abandonner, ni vous suivre. Délivrez-moi de tant de maux: délivrez-moi de moi-même, donnez-moi la mort.

Mentor l'embrasse, se console, l'encourage, lui apprend à se supporter lui-même sans flatter sa passion, et lui dit: Fus du sage Ulysse, que les Dieux ont tant aimé, et qu'ils aiment encore; c'est par un effet de leur amour que vous souffrez des maux si horribles. Celui qui n'a point senti sa faiblesse et la violence de ses passions, n'est point encore sage; car il ne se connoît point encore, et ne fait point se désirer de soi. Les Dieux vous ont conduit comme par la main jusqu'au bord de l'abîme pour vous en montrer toute la profondeur sans vous y laisser tomber. Comprenez maintenant ce que vous n'auriez jamais compris, si vous ne l'aviez éprouvé. On vous auroit parlé en vain des trahison de l'Amour, qui flatte
pour

avoit pour elle d'indignation et de mépris. Il fallut que le Roi usât de son autorité pour le faire retirer auprès d'elle jusqu'à ce qu'il lui donnât une Maison & un Equipage.

(18) La Valière avoit naturellement un certain air de langueur que l'affliction rendoit encore plus touchant. Sans être belle elle avoit les manières toutes charmantes, & rien ne fit plus d'impression sur le cœur du Roi, qui étoit fort tendre, que de la voir un jour toute en larmes se plaindre à lui de la dureté avec laquelle la Duchesse la traitoit.

pour perdre, et qui sous une apparence de douceur cache les plus affreuses amertumes. Il est venu cet Enfant plein de charmes parmi les ris, les jeux, et les graces. Vous l'avez vu: il a enlevé votre coeur, et vous avez pris plaisir à le lui laisser enlever. Vous cherchiez des prétextes pour ignorer la playe de votre coeur. Vous cherchiez à me tromper; et à vous flatter vous-même; vous ne craigniez rien. Voyez le fruit de votre témérité. Vous demandez maintenant la mort, et c'est l'unique espérance qui vous reste. La Déesse troublee ressemble à une Furie infernale. Eucharis brûle d'un feu plus cruel que toutes les douleurs de la mort. Toutes ces Nymphes jalouses sont prêtes à s'entre déchirer: et voila ce que fait le traître Amour qui paroît si doux. Rappelez tout votre courage. A quel point les Dieux vous aiment-ils, puisqu'ils vous ouvrent un si beau chemin pour fuir l'Amour et pour revoir votre chere patrie? Calypso elle même est contrainte de vous chasser; le vaisseau est tout prêt. Que tardons-nous à quitter cette isle où la vertu ne peut habiter?

En disant ces paroles, Mentor le prit par la main et l'entraînoit vers le rivage. Télémaque suivoit à peine, regardant toujours derriere lui: il considéroit Eucharis qui s'éloignoit de lui (19). Ne pouvant voir son visage, il regardoit ses beaux cheveux noués, ses habits flottans, et sa noble démarche. Il auroit voulu baiser les traces de ses pas. Lors même qu'il le perdit de vue, il prêtoit encore l'oreille, s'imaginant entendre sa voix. Quoiqu'absente, il la voyoit. Elle étoit peinte et comme vivante devant ses yeux; il croyoit même parler à elle, ne sachant plus où il étoit; et ne pouvant écouter Mentor.

Enfin

(19) Il considéroit Eucharis qui s'éloignoit de lui &c. Lorsque la Marquise, maîe du Comte de Colonne, s'éloigna de la Cour, on ne la vit partir qu'à regret. Cette Description est une peinture naturelle de ce qui arriva en cette occasion.

Enfin revenant à lui comme d'un profond sommeil, il dit à Mentor: Je suis résolu de vous suivre; mais je n'ai pas encore dit adieu à Eucharis. J'aurois mieux mourir que de l'abandonner ainsi avec ingratitude. Attendez que je la revoye encore une dernière fois pour lui faire un éternel adieu. Au moins souffrez que je lui dise: O Nymphes, les Dieux cruels, les Dieux jaloux de mon bonheur me contraignent de partir; mais ils n'empêcheront plutôt de vivre que de me souvenir à jamais de vous. O mon pere! ou laissez-moi cette dernière consolation qui est si juste, ou arrachez-moi la vie dans ce moment. Non, je ne veux ni demeurer dans cette isle, ni m'abandonner à l'amour. L'amour n'est point dans mon coeur, je ne sens que de l'amitié et de la reconnaissance pour Eucharis. Il me suffit de lui dire encore une fois adieu; et je pars avec vous sans retardement.

Que j'ai pitié de vous! répondit Mentor: votre passion est si furieuse, que vous ne la sentez pas (20). Vous croyez être tranquille, et vous demandez la mort. Vous osez dire que vous n'êtes point vaincu par l'amour, et vous ne pouvez vous arracher à la Nymphes que vous aimez. Vous ne voyez, vous n'entendez qu'elle. Vous êtes aveugle et sourd à tout le reste. Un homme que la fièvre rend frénétique, dit: Je ne suis point malade. O aveugle Télémaque vous étiez prêt à renoncer à Pénélope qui vous attend, à Ulysse que vous verrez, à Ithaque où vous devez régner, à la gloire et à la haute destinée que les Dieux vous ont promise par tant de merveilles qu'ils ont faites en votre faveur! Vous renoncez à
tous

(20) *Votre passion est si furieuse que vous ne la sentez pas &c.* Les lettres du Cardinal Mazarin au Roi sont pleines de semblables reproches. Le Roi ne sentoit point son état: il se déguisoit à lui-même sa passion sous les couleurs de l'amitié les plus pures, & il n'en sentoit toute la force que quand il falut se séparer de celle qui en étoit l'objet.

tous les biens pour vivre déshonoré auprès d'Eucharis (21). Direz-vous encore que l'amour ne vous attache point à elle? Qu'est-ce donc qui vous trouble? Pourquoi voulez-vous mourir? Pourquoi avez-vous parlé devant la Déesse avec tant de transport? Je ne vous accuse point de mauvaise foi (22): mais je déplore votre aveuglement. Fuyez, Télémaque, fuyez! On ne peut vaincre l'amour qu'en fuyant, Contre un tel ennemi, le vrai courage consiste à craindre et à fuir; mais à fuir sans délibérer, et sans se donner à soi-même le tems de remettre jamais derrière soi. (23) Vous n'avez pas oublié les soins que vous n'avez eûtés depuis votre enfance, et les péris dont vous êtes lors par mes conseils: ou croyez-moi, ou souffrez que je vous abandonne. Si vous saviez combien il m'est douloureux de vous voir courir à votre perte; si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant que je n'ai osé vous parler; la mère qui vous mit au monde souffrit moins dans les douleurs de l'enfantement. Je me suis tu. J'ai dévoré ma peine. J'ai étouffé mes soupirs pour voir si vous reviendrez à moi. O mon fils! mon cher fils, soulagez mon cœur, rendez-moi ce qui m'est plus cher que mes entrailles. Rendez-moi Télémaque que j'ai perdu; rendez-vous à vous-même. Si la sagesse en vous surmonte l'amour je vis, et je vis heureux. Mais si l'amour vous entraîne malgré la sagesse, Mentor ne peut plus vivre.

Pen-

(21) Vous renoncez à tous ces biens pour vivre déshonoré auprès d'Eucharis. Le Cardinal parloit ainsi au Roi le voyant prêt à renoncer à tous les avantages de son mariage avec l'infante & de sacrifier sa gloire et sa couronne à la Manclui.

(22) Je ne vous accuse point de mauvaise foi. C'est ce que le Cardinal dit au jour au Roi, qui étoit extrêmement piqué d'une de ses lettres, où il sembloit l'accuser de mauvaise foi.

(23) Vous n'avez pas oublié &c. Il semble en lisant cela & tout le reste

Pendant que Mentor parloit ainsi, il continuoit son chemin vers la mer : et Télémaque qui n'étoit pas encore assez fort pour le suivre de lui-même, l'étoit déjà assez pour le laisser mener sans résistance. Minerve toujours cachée sous la figure de Mentor, couvrant invisiblement Télémaque de son Egide, (27) et répandant autour de lui un rayon divin, lui fit sentir un courage qu'il n'avoit point encore éprouvé depuis qu'il étoit dans cette isle. Enfin ils arrivèrent dans un endroit de l'isle où le rivage de la mer étoit escarpé. C'étoit un rocher toujours battu par l'onde écumante. Ils regarderent de cette hauteur, si le vaisseau, que Mentor avoit préparé, étoit encore dans la même place : mais ils apperçurent un triste spectacle.

L'Amour étoit vivement piqué de voir que ce vieillard inconnu, non seulement étoit insensible à ses traits, mais encore qu'il lui enlevait Télémaque. Il pleuroit de dépit, et alla trouver Calypso errante dans ses sombres forêts. Elle ne put le voir sans gémir, et elle sentit qu'il rouvrait toutes les playes de son coeur. L'Amour lui dit : vous êtes Déesse, et vous vous laissez vaincre par un foible Mortel qui est captif dans votre isle. Pourquoi le laissez-vous sortir ? O malheureux Amour ! répondit-elle, je ne veux plus écouter tes pernicious conseils. C'est toi qui m'as tirée d'une douce et profonde paix pour me précipiter dans un abîme de malheurs. C'en est fait,

reste de cette page, qu'on lise les Lettres du Cardinal Mazarin au Roi sur sa passion pour sa nièce, surtout celle où il le menace de l'abandonner & de se retirer en Italie, s'il ne rompt ce commerce qui le déshonoroit.

(27) *Egide* : C'est le bouclier de la Déesse Minerve : Ils disent, que cette Egide avoit des houpes de frange au bas, que la Terre étoit tout autour avec la contention, & le bruit confus de combattans, & que la tête de la Gorgone terrible étoit au milieu ; elle couvre la poitrine ; qu'on l'appelle Cuirasse, en parlant des hommes, & Egide en parlant des Dieux.

fait, j'ai juré par les ondes du Styx, que je ferois partir Télémaque. Jupiter même le pere des Dieux avec toute sa puissance n'oseroit contrevenir à ce redoutable serment. Télémaque sort de mon isle : fors aussi pernicieux Enfant, tu m'as fait plus de mal que lui.

L'Amour essayant ses larmes, fit un souris moqueur et malin. En vérité, dit-il, voilà un grand embarras, laissez-moi faire ; suivez votre sentiment : ne vous opposez point au départ de Télémaque. Ni vos Nymphes ni moi n'avons juré par les ondes du Styx de le laisser partir. Je leur inspirerai le dessein de brûler ce vaisseau que Mentor a fait avec tant de précipitation. Sa diligence, qui vous a surpris, sera inutile. Il sera surpris lui-même à son tour, et il ne lui restera plus aucun moyen de vous arracher Télémaque.

Ces paroles flatteuses firent glisser l'espérance et la joie jusqu'au fond des entrailles de Calypso. Ce qu'un Zéphir fait par sa fraîcheur sur le bord d'un ruisseau pour délasser les troupeaux languissans, que lardeur de l'Été consume, ce discours le fit pour appaiser le désespoir de la Déesse. Son visage devint ferein, ses yeux s'adoucirent, les noirs soucis qui rongeoient son coeur, s'enfuirent pour un moment loin d'elle. Elle s'arrêta, elle sourit, elle flatta le solâtre amour, et en le flattant elle se prépara de nouvelles douleurs.

L'Amour content de l'avoir persuadée, alla pour persuader aussi les Nymphes qui étoient errans et dispersées sur toutes les montagnes, comme un troupeau de moutons que la rage des loups affamés a mis en fuite loin du Berger. L'amour les rassemble, et leur dit : Télémaque est encore en vos mains ; hâtez-vous de brûler le vaisseau que le téméraire Mentor a fait pour s'enfuir. Aussi-tôt elles allument des flambeaux ; elles accourent sur le rivage ; elles frémissent,

sent, elles pouffent des hurlemens; elles secouent leurs cheveux épars comme les Bacchantes. Déjà la flamme vole; elle dévore le vaisseau, qui est d'un bois sec et enduit de résine; des tourbillons de fumée et de flamme s'élèvent dans les nues.

Télémaque et Mentor apperçoivent ce feu de dessus le rocher, et en entendant les cris des Nymphes, Télémaque fut tenté de s'en réjouir: car son cœur n'étoit pas encore guéri, et Mentor remarquoit que sa passion étoit comme un feu mal éteint, qui sort de tems en tems de dessous la cendre; et qui repousse de vives étincelles. Me voilà donc, dit Télémaque, rengagé dans mes liens. Il ne nous reste plus aucune espérance de quitter cette isle.

Mentor vit bien, que Télémaque alloit retomber dans toutes ses foiblesses, et qu'il n'y avoit pas un seul moment à perdre. Il apperçut de loin au milieu des flots un vaisseau arrêté, qui n'osoit approcher de l'isle, parce que tous les Pilotes connoissoient que l'isle de Calypso étoit inaccessible à tous les Mortels. Aussi-tôt le sage Mentor poussant Télémaque qui étoit assis sur le bord d'un rocher, le précipite dans la mer, et s'y jette avec lui. Télémaque surpris de cette violente chute, but l'onde amère, et devint le jouet des flots. Mais revenant à lui, et voyant Mentor qui lui rendoit la main pour lui aider à nager, il ne songea plus qu'à s'éloigner de l'isle fatale.

Les Nymphes qui avoient cru les tenir captifs, poussèrent des cris pleins de fureur, ne pouvant plus empêcher leur fuite. Calypso inconsolable rentra dans sa grotte qu'elle remplit de ses hurlemens. L'Amour qui vit changer son triomphe en une honteuse défaite, s'éleva au milieu de l'air en secouant ses ailes, et s'envola dans le bocage d'Idalie, où sa cruelle mère l'attendoit. L'Enfant encore plus cruel, ne se consola qu'en riant avec elle de tous les maux qu'il avoit faits.

A mesure que Télémaque s'éloignoit de l'isle, il sentoît avec plaisir renaitre son courage et son amour pour la vertu. J'éprouve, s'écrioit-il, parlant à Mentor, ce que vous me disiez, et que je ne pouvois croire faute d'expérience. On ne surmonte le vice qu'en le fuyant. O mon pere ! que les Dieux m'ont aimé en me donnant votre secours ! Je méritois d'en être privé, et d'être abandonné à moi-même. Je ne crains plus ni mer, ni vents, ni tempête ; je ne crains plus que mes passions. L'Amour est lui seul plus à craindre que tout les naufrages.

Fin du septieme Livre.



il
r
a
s
e
t
n
e
s
a



Les Dieux Marins chanté. autour du Vaisseau de Telem

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE HUITIEME.



SOMMAIRE DU LIVRE HUITIEME.

Adoam frere de Narbal commande le vaisseau Tyrien , où Télémaque et Mentor sont reçus favorablement. Ce Capitaine reconnoissant Télémaque lui raconte la mort tragique de Pygmalion et d'Astarbé, puis l'élévation de Baléazar , que le Tyran son pere avoit disgracié à la persuasion de cette femme. Pendant un repas qu'il donne à Télémaque et à Mentor, Achiroas par la douceur de son chant assemble autour du vaisseau les Tritons, les Néréides, et les autres Divinités de la mer. Mentor prenant une lyre, en joue beaucoup mieux qu'Achitoas. Adoam raconte ensuite les merveilles de la Bétique; il décrit la douce température de l'air et les autres beautés de ce pays, dont les peuples menant une vie tranquille dans une grande simplicité des mœurs.

LIVRE HUITIEME.

Le vaisseau qui étoit arrêté, et vers lequel ils s'avançoit, étoit un vaisseau Phénicien qui alloit dans l'Epire. Les Phéniciens avoient vu Télémaque au voyage d'Egypte; mais ils n'avoient garde de le connoître au milieu des flots. Quand Mentor fut assez près du vaisseau pour faire entendre sa voix, il s'écria d'une voix forte en élevant sa tête au-dessus de l'eau: Phéniciens, si secourables à toutes les nations, ne refusez pas la vie à deux hommes qui l'attendent de votre humanité. Si le respect des Dieux vous touche, recevez nous
dans

dans votre vaisseau : nous irons partout où vous irez. Celui qui commandoit , répondit : Nous vous recevrons avec joie ; nous n'ignorons pas ce qu'on doit faire pour des inconnus qui paroissent si malheureux. Aussi-tôt on les reçut dans le vaisseau.

A peine y furent-ils entrés, que ne pouvant plus respirer ils demeurèrent immobiles ; car ils avoient nagé long-tems et avec effort pour résister aux vagues. Peu à peu ils reprirent leurs forces. On leur donna d'autres habits ; parce que les leurs étoient appesantis par l'eau qui les avoit pénétrés, et qui couloit de toutes parts. Lorsqu'ils furent en état de parler, tous les Pheniciens empressés autour d'eux, vouloient savoir leurs aventures. Celui qui commandoit leur dit : Comment avez-vous pu entrer dans cette isle, d'où vous sortez ? Elle est, dit-on, possédée par une Déesse cruelle, qui ne souffre jamais qu'on y aborde. Elle est même bordée de rochers affreux, contre lesquels la mer va follement combattre, et on ne pourroit en approcher sans faire naufrage.

C'est aussi par un naufrage que nous y avons été jetés. répondit Mentor : Nous sommes Grecs. Notre Patrie est l'isle d'Ithaque voisine de l'Epire où vous allez. Quand même vous ne voudriez pas relâcher en Ithaque, qui est sur votre route, il nous suffiroit que vous nous menassiez dans l'Epire. Nous trouverons des amis, qui auront soin de nous faire faire le court trajet qui nous restera, et nous vous devrons à jamais la joie de revoir ce que nous avons de plus cher au monde.

Ainsi c'étoit Mentor qui portoit la parole : et Télémaque gardant le silence, le laissoit parler ; car les fautes qu'il avoit faites dans l'isle de Calypso,

augmenterent beaucoup sa sagesse. Il se défit de lui-même; il sentoit le besoin de suivre toujours les sages conseils de Mentor; et quand il ne pouvoit lui parler pour lui demander son avis, du moins il consultoit ses yeux, et tâchoit de deviner toutes ses pensées.

Le Commandant Phénicien arrêtant ses yeux sur Télémaque, croyoit se souvenir de l'avoir vu; mais c'étoit un souvenir confus qu'il ne pouvoit démêler. Souffrez, lui dit-il; que je vous demande si vous vous souvenez de m'avoir vu autrefois, comme il me semble que je me souviens de vous avoir vu. Votre visage ne m'est point inconnu, il m'a d'abord frappé; mais je ne sais où je vous ai vu. Votre mémoire aidera peut-être la mienne.

Télémaque lui répondit avec un étonnement mêlé de joie: Je suis en vous voyant, comme vous êtes à mon égard; je vous ai vu, je vous reconnois; mais je ne puis me rappeler si c'est en Egypte ou à Tyr. Alors ce Phénicien, tel qu'un homme qui s'éveille le matin, et qui rappelle peu à peu de loin le songe fugitif qui a disparu à son réveil, s'écria tout-à-coup: Vous êtes Télémaque, que Narbal prit en amitié lorsque nous revînmes d'Egypte. Je suis son frere, dont il vous aura sans doute parlé souvent; je vous laissai entre ses mains après l'expédition d'Egypte. Il me fallut aller (1) au de-là de toutes les mers dans la fameuse Bétique auprès des colonnes d'Hercule. Ainsi je ne fis que vous voir, et il ne faut pas s'étonner si j'ai eu tant de peine à vous reconnoître d'abord.

Je

(1) *Au de-là de toutes les mers dans la fameuse Bétique.* La Bétique étoit une partie de l'Espagne qui comprenoit les Provinces nommées aujourd'hui l'Audalusie & la Grenade; elle étoit

Je vois bien, répondit Télémaque, que vous êtes Adoam. Je ne fis presque alors que vous entrevoir; mais je vous ai connu par les entretiens de Narbal. O quelle joie de pouvoir apprendre par vous des nouvelles d'un homme, qui me sera toujours si cher! Est-il toujours à Tyr? Ne souffre-t-il point quelque cruel traitement du soupçonneux et barbare Pygmalion? Adoam répondit en interrompant: Sachez, Télémaque, que la fortune vous confie à un homme qui prendra toutes sortes de soins de vous. Je vous ramènerai dans l'île d'Ithaque, avant que d'aller en Epire, et le frère de Narbal n'aura pas moins d'amitié pour vous que Narbal même. Ayant parlé ainsi, il remarqua que le vent qu'il attendoit commençoit à souffler. Il fit lever les ancres, mettre les voiles, et fendre la mer à force des rames. Aussi-tôt il prit à part Télémaque et Mentor pour les entretenir.

Je vais, dit-il, regardant Télémaque, satisfaire votre curiosité. Pygmalion n'est plus ; les justes Dieux en ont délivré la terre. Comme il ne se fioit à personne, personne ne pouvoit se fier à lui. Les bons se contentoient de gémir et de fuir ses cruautés, sans pouvoir se résoudre à lui faire aucun mal. Les méchans ne croyoient pouvoir assurer leurs vies qu'en finissant la sienne. Il n'y avoit point de Tyrien qui ne fût chaque jour en danger d'être l'objet de ses défiances. Ses gardes mêmes étoient plus exposés que les autres. Comme sa vie étoit entre leurs mains, il les craignoit plus que tout le reste des hommes, et sur le moindre soupçon il les sacrifioit à sa fureté. Ainsi à force de chercher sa fureté il ne pouvoit plus la trouver. Ceux

K 4

qui

su de-là de toutes les mers pour les Anciens, qui n'en connois-
soient point d'autres que la Méditerranée, & les parties de l'Océan
qui baignent l'Europe.

qui étoient les dépitaires de sa vie étoient dans un péril continuel par sa défiance, et ils ne pouvoient se tirer d'un état si horrible qu'en prévenant par la mort du Tyran ses cruels soupçons.

L'imple Astarbé, dont vous avez oui parler si souvent, fut la première à résoudre la perte du Roi. Elle aima passionnement une jeune Tyrien sort riche nommé Joazar; elle espéra de le mettre sur le trône. Pour réussir dans ce dessein, elle persuada au Roi que l'aîné de ses deux fils, nommé Phadaël, impatient de succéder à son père, avoit conspiré contre lui. Elle trouva des faux témoins pour prouver la conspiration. Le malheureux Roi fit mourir son fils innocent. Le second nommé Baléazar fut envoyé à Samos, sous prétexte d'apprendre les mœurs et les sciences de la Grèce; mais en effet parce qu'Astarbé fit entendre au Roi qu'il falloit l'éloigner, de peur qu'il ne prit des liaisons avec les mécontents. À peine fut-il parti, que ceux qui conduisoient le vaisseau, ayant été corrompus par cette femme cruelle, prirent leurs mesures pour faire naufrage pendant la nuit. Ils se sauvèrent en nageant jusques à des barques étrangères qui les attendoient, et ils jetterent le jeune Prince au fond de la mer.

Cependant les amours d'Astarbé n'étoient ignorés que de Pygmalion, et ils s'imaginoit qu'elle n'aimeroit jamais que lui seul. Ce Prince si dédiant étoit ainsi plein d'une aveugle confiance pour cette méchante femme; c'étoit l'amour qui l'aveugloit jusques à cet excès. En même tems l'avarice lui fit chercher des prétextes pour faire mourir Joazar, dont Astarbé étoit si passionnée; il ne

(2) Il n'osoit plus chercher aucun des plaisirs de la table. Le dédiant Cromwel prenoit toutes les précautions possibles pour éviter le poison qu'il

ne songeoit qu'à ravir les richesses de ce jeune homme.

Mais pendant que Pygmalion étoit en proie à la défiance, à l'amour, et à l'avarice, Astarbé se hâta de lui ôter la vie. Elle crut qu'il avoit peut-être découvert quelque chose de ses infâmes amours avec ce jeune homme. D'ailleurs elle savoit que l'avarice seule suffiroit pour porter le Roi à une action cruelle contre Joazar; elle conclut qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour le prévenir. Elle voyoit les principaux Officiers du Palais prêts à tremper leurs mains dans le sang du Roi. Elle entendoit parler tous les jours de quelque nouvelle conjuration: mais elle craignoit de se confier à quelqu'un, par qui elle seroit trahie. Enfin il lui parut plus assuré d'empoisonner Pygmalion,

Il mangeoit le plus souvent lui seul avec elle, et apprêtoit lui-même tout ce qu'il devoit manger, ne pouvant se fier qu'à ses propres mains. Il se renfermoit dans le lieu le plus reculé de son Palais, pour mieux cacher sa défiance, et pour n'être jamais observé, quand il préparoit ses repas. (2) Il n'osoit plus chercher aucun des plaisirs de la table. Il ne pouvoit se résoudre à manger d'aucune des choses qu'il ne savoit apprêter lui-même. Ainsi non seulement toutes les viandes cuites avec des ragoûts par des cuisiniers, mais encore le vin, le pain, le sel, l'huile, le lait et tous les autres alimens ordinaires ne pouvoient être de son usage. Il ne mangeoit que des fruits qu'il avoit cueillis lui-même dans son jardin, ou des légumes qu'il avoit semés et qu'il faisoit cuire. Au reste, il ne buvoit ja-

K 5

mais

qu'il craignoit, & telle fut son adresse à cacher cette défiance, qu'il la fit passer pour frugalité.

mais d'autre eau que celle qu'il puisoit lui-même dans une fontaine, qui étoit renfermée dans un endroit de son Palais, dont il gardoit toujours le clef. Quoiqu'il parût si rempli de confiance pour Astarbé, il ne laissoit pas de se précautionner contre elle. Il la faisoit toujours manger et boire avant lui de tout ce qui devoit servir à son repas, afin qu'il ne pût point être empoisonné sans elle, et qu'elle n'eût aucune espérance de vivre plus long tems que lui. Mais elle prit du contre-poison qu'une vieille femme encore plus méchante qu'elle, et qui étoit la confidente de ses amours, lui avoit fourni : après quoi elle ne craignit plus d'empoisonner le Roi.

Voilà comment elle y parvint. Dans le moment où ils alloient commencer le repas, cette vieille dont j'ai parlé, fit tout d'un coup du bruit à une porte. Le Roi qui croyoit toujours qu'on alloit le tuer, se trouble, et court à cette porte pour voir si elle étoit assez bien fermée. La vieille se retire; le Roi demeure interdit, et ne sachant ce qu'il doit croire de ce qu'il a entendu, il n'ose pourtant ouvrir la porte pour s'enclaircir. Astarbé le rassure, le flarte et le presse de manger. Elle avoit déjà jeté du poison dans la coupe d'or pendant qu'il étoit allé à la porte. Pygmalion, selon sa coutume, la fit boire première; elle but sans crainte, se fiant au contre-poison. Pygmalion but aussi, et peu de tems après il tomba dans une défaillance. Astarbé qui le connoissoit capable de la tuer sur le moindre soupçon, commença à déchirer ses habits, à s'arracher ses cheveux, et à pousser dès cris lamentables. Elle embrassoit le Roi mourant, elle le tenoit ferré entre ses bras; elle l'arrosoit d'un torrent de larmes;

(3) *Femme artificieuse*: Le Senat de Rome prodiguant les honneurs envers des Femmes Romaines, Tibère dit, qu'il ne le faisoit pas à tort, sachant exactement, combien il est dangereux, de les en orgueillir;

mes ; car les larmes ne coutoient rien à cette femme artificieuse. (3) Enfin quand elle vit que les forces du Roi étoient épuisées, et qu'il étoit comme agonisant ; dans la crainte qu'il ne revînt, et qu'il ne voulût la faire mourir avec lui, elle passa des caresses et des plus tendres marques d'amitié à la plus horrible fureur ; elle se jeta sur lui, et l'étrouffa. Ensuite elle arracha de son doigt l'Anneau Royal, lui ôta le Diadème, et fit entrer Joazar à qui elle donna l'un et l'autre. Elle crut que tous ceux qui avoient été attachés à elle, ne manqueroient pas de suivre sa passion, et que son amant seroit proclamé Roi. Mais ceux qui avoient été les plus empressés à lui plaire, étoient des esprits bas et mercénaux qui étoient incapables d'une sincère affection. D'ailleurs ils manquoient de courage, et craignoient les ennemis qu'Altarbé s'étoit attirés. Enfin ils craignoient encore plus la hauteur, la dissimulation et la cruauté de cette femme impie. Chacun pour sa propre sûreté desiroit qu'elle périt.

Cependant tout le palais est plein d'un tumulte affreux ; on entend par tout les cris de ceux qui disent : le Roi est mort. Les uns sont effrayés, les autres courent aux armes. Tous paroissent en peine des suites, mais ravis de cette nouvelle. La renommée la fait voler de bouche en bouche dans toute la grande ville de Tyr, et il ne se trouve pas un seul homme qui regrette le Roi. Sa mort est la délivrance et la consolation de tout le peuple.

Narbal frappé d'un coup si terrible, déplora en homme de bien le malheur de Pygmalion, qui s'étoit trahi

lire : La vanité, le luxe, l'ambition, l'avarice, l'insolence, la dissimulation, les artifices, &c. la cruauté, étant en ce tems-là, les passions ordinaires des Dames Romaines. Tac.

trahi lui-même en se livrant à l'impie Astarbé, et qui avoit mieux aimé être un tyran monstrueux, que d'être, selon le devoir d'un Roi, le pere de son peuple. Il songea au bien de l'État, et se hâta de rallier tous les gens de bien pour s'opposer à Astarbé, sous laquelle on auroit vu un règne encore plus dur, que celui qu'on voyoit finir.

Narbal savoit que Baléazar ne s'étoit point noyé quand on le jeta dans la mer. Ceux qui assurèrent à Astarbé qu'il étoit mort, parlèrent ainsi, croyant qu'il l'étoit; mais à la faveur de la nuit il s'étoit sauvé en nageant, et des Marchands de Crète touchés de compassion l'avoient reçu dans leur barque. Il n'avoit pas osé retourner dans le Royaume de son pere, soupçonnant qu'on l'avoit voulu faire périr, et craignant autant la cruelle jalousie de Pygmalion, que les artifices d'Astarbé (4). Il demeura long-tems errant et travestit sur les bords de la mer en Syrie, où les Marchands Crétois l'avoient laissé. Il fut même obligé de garder un troupeau pour gagner sa vie. Enfin il trouva moyen de faire savoir à Narbal l'état où il étoit. Il crut pouvoir confier son secret et sa vie à un homme d'une vertu si éprouvée. Narbal maltraité par le pere ne laissa pas d'aimer le fils, et de veiller pour ses intérêts; mais il n'en prit soin que pour l'empêcher de manquer jamais à ce qu'il devoit à son pere, et il l'engagea à souffrir patiemment sa mauvaise fortune.

Baléazar avoit demandé à Narbal: si vous jugez que je puisse vous aller trouver, envoyez-moi un anneau

(4) Baléazar est ici la figure de Charles II. Roi d'Angleterre, qui, après la mort de son pere, & après avoir perdu contre Cromwel la bataille de Wolchester, se refugia en France, non sans avoir été long-tems errant sur les bords de la mer, où il s'évita d'être reconnu qu'à la faveur de plusieurs déguisemens.

(5) Narbal ne jugea pas à propos pendant la vie de Pygmalion &c.
1.1.

anneau d'or, et je comprendrai aussi-tôt qu'il sera tems de vous aller joindre (5). Narbal ne jugea pas à propos pendant la vie de Pygmalion de faire venir Baléazar; il auroit tout hasardé pour la vie du Prince et pour la sienne propre; tant il étoit difficile de se garantir des recherches rigoureuses de Pygmalion. Mais aussi-tôt que ce malheureux Roi eut fait une fin digne de ses crimes, Narbal se hâta d'envoyer l'anneau d'or à Baléazar. Baléazar partit aussi-tôt, et arriva aux portes de Tyr, dans le tems que toute la ville étoit en trouble pour savoir qui succéderoit à Pygmalion. Il fut aisément reconnu par les principaux Tyriens, et par tout le peuple. On l'aimoit, non pour l'amour du feu Roi son pere, qui étoit haï universellement, mais à cause de sa douceur et de sa modération. Ses longs malheurs memes lui donnoient je ne sai quel éclat qui relevoit toutes ses bonnes qualités, et qui attendoit tous les Tyriens en sa faveur.

(6) Narbal assembla les Chefs du peuple, les Vieillards qui formoient le conseil et les Prêtres de la grande Déesse de Phénicie. Il saluerent Baléazar comme leur Roi, et le furent proclamer par les Hérauts. Le peuple répondit par mille acclamations de joie. Astarbé les entendit du fond du Palais, où elle étoit renfermée avec son lâche et infame Joazar. Tous les méchans, dont elle s'étoit servie pendant la vie de Pygmalion, l'avoient abandonnée; car les méchans craignent les méchans, s'en défont, et ne souhaitent point de les voir en crédit. Les hommes corrompus connoissent combien leurs semblables abu-

se.

Le Général Monck attendit la mort de Cromwel pour exécuter ce qu'il méritoit depuis long-tems en faveur de Charles II. alors se voyant la force en main, il envoya avertir ce Prince qui s'étoit rendu à Bréda. Le reste du récit convient parfaitement à ce qui lui arriva à son retour à Londres.

(6) Narbal assembla les chefs du peuple. Le rétablissement de Charles II. se fit de même par une délibération libre du Parlement.

feroient de l'autorité, et quelle feroit leur violence. Mais pour les bons, les méchans s'en accommodent mieux, parce qu'au moins ils espèrent trouver en eux de la modération, et de l'indulgence. Il ne restoit plus autour d'Astarbé que certains complices de ses crimes les plus affreux, et qui ne pouvoient attendre que le supplice.

On força le palais. Ces scélérats n'osèrent résister long-tems, et ne songerent qu'à s'enfuir. Astarbé déguisée en esclave voulut se sauver dans la foule, mais un soldat la reconnut ? elle fut prise et on eut bien de la peine à empêcher qu'elle ne fût déchirée par le peuple en fureur. Déjà on avoit commencé à la traîner dans la boue; mais Narbal la tira des mains de la populace. Alors elle demanda à parler à Baléazar, espérant de l'éblouir par ses charmes, et de lui faire espérer qu'elle lui découvrirait des secrets importants. Baléazar ne put refuser de l'écouter. D'abord elle montra avec sa beauté une douceur et une modestie capable de toucher les coeurs les plus irrités. Elle flatta Baléazar par les louanges les plus délicates et les plus insinuates. Elle lui représenta combien Pygmalion l'avoit aimée; elle le conjura par ses cendres d'avoir pitié d'elle; elle invoqua les Dieux comme si elle les eût sincèrement adorés; elle versa des torrens de larmes; elle se jeta aux genoux du nouveau Roi: mais ensuite elle n'oublia rien pour lui rendre suspects et odieux tous ses serviteurs les plus affectionnés. Elle accusa Narbal d'être entré dans une conjuration contre Pygmalion, et d'avoir essayé de suborner les peuples pour se faire Roi au préjudice de Baléazar. Elle ajouta qu'il vouloit empoisonner ce jeune Prince; elle inventa des semblables calomnies contre tous les autres Tyriens qui aimant la vertu. Elle espéroit de trouver dans le

coeur

coeur de Baléazar la même défiance et les mêmes soupçons, qu'elle avoit vus dans celui du Roi son pere. Mais Baléazar ne pouvant plus souffrir la noire malignité de cette femme, l'interrompit, et appella des gardes. On la mit en prison; les plus sages vieillards furent commis pour examiner toutes ses actions.

On découvrit avec horreur qu'elle avoit empoisonné et étouffé Pygmalion. Toute la suite de sa vie parut un enchainement continuel des crimes monstrueux. On alloit la condamner au supplice qui étoit destiné à punir les plus grands crimes dans la Phénicie, c'est d'être brûlé à petit feu. Mais quand elle comprit qu'il ne lui restoit plus aucune espérance, elle devint semblable à une furie sortie de l'enfer. Elle avala du poison qu'elle portoit toujours sur elle pour se faire mourir, en cas qu'on voulût lui faire souffrir de longs tourmens. Ceux qui la gardoient, apperçurent qu'elle souffroit une violente douleur, ils voulurent la secourir; mais elle ne voulut jamais leur répondre, et elle fit signe qu'elle ne vouloit aucun soulagement. On lui parla des juhes Dieux qu'elle avoit irrités. Au lieu de témoigner la confusion et le repentir: que ses fautes méritoient elle regarda le Ciel avec mépris et arrogance, comme pour insulter aux Dieux.

La rage et l'impiété étoient peintes sur son visage mourant. On ne voyoit pas aucun reste de cette beauté qui avoit fait le malheur de tant d'hommes. Toutes ses graces étoient effacées; ses yeux éteints rouloient dans sa tête, et jettoient des regards farouches. Un mouvement convulsif agitoit ses lèvres, et tenoit sa bouche ouverte d'une horrible grandeur. Tout son visage tiré et retreci faisoit des grimaces hideuses, une pâleur livide, et une
froï-

froideur mortelle avoient saisi tout son corps. Quelquefois elle sembloit se ranimer, mais ce n'étoit que pour pousser des hurlemens. Enfin elle expira, laissant remplis d'horreur et d'effroi tous ceux qui la virent. Ses manes impies descendirent sans doute dans ces tristes lieux, où les cruelles Danaïdes (6) puisent éternellement de l'eau dans des vases percés; où Ixion (8) tourne à jamais sa roue; où Tantale (9) brûlant de soif, ne peut avaler l'eau qui s'ensuit de ses lèvres; où Sisyphe (10) roule inutilement un rocher qui retombe sans cesse; et où Titie (11) sentira éternellement dans ses entrailles toujours renaissantes, un vautour qui les ronge.

Baléazar délivré de ce monstre, rendit grâces aux Dieux par d'innombrables sacrifices. (12) Il a commencé son règne par une conduite toute opposée à celle de Pygmalion. Il s'est appliqué à faire fleurir le commerce, qui languissoit tous les jours de plus en plus; il a pris les conseils de Narbal pour les principales affaires, et n'est pourtant pas gouverné par lui; car il veut tout voir par lui-même. Il écoute tous les différens avis qu'on veut lui donner, et décide ensuite sur ce qui lui paroît le meilleur. Il est aimé des peuples,

(6) Les Danaïdes étoient cinquante filles de Danaüs, Roi d'Argos, mariées à autant de fils d'Égisteus leurs cousins, qui tuèrent leurs maris dans une nuit, excepté Hiperminestre qui sauva Lincée. Les Poëtes feignent que dans les Enfers elles travaillent sans cesse à remplir d'eau des tonneaux percés.

(8) Ixion fils de Phlegias Roi de Thessalie, voulant jouir de Junon, embrassa une nuée que Jupiter avoit formée pour le tromper, d'où naquirent les Centaures. Il fut ensuite précipité dans les Enfers où l'on seint qu'il tourne sans cesse une roue.

(9) Tantale, fils de Jupiter, & de la Nymphe Flore, ayant présidé un festin aux Dieux, voulut éprouver leur Divinité. Pour cela il leur fit servir un plat rempli des membres de son fils Pelops, qu'il avoit

ples. En possédant les coeurs, il possédoit plus de trésors que son pere n'en avoit amassé par son avarice cruelle; car il n'y a aucune famille qui ne lui donnât tout ce qu'elle a de bien, s'il se trouvoit dans une pressante nécessité: ainsi ce qu'il leur laisse est plus à lui, que s'il le leur ôtoit. Il n'a pas besoin de se précautionner pour la fureté de sa vie, car il a toujours autour de lui la plus sûre garde, qui est l'amour des peuples. Il n'y a aucun de ses sujets qui ne craigne de le perdre, et qui ne hasardât sa propre vie pour conserver celle d'un si bon Roi. Il vit heureux, et tout son peuple est heureux avec lui; il craint de charger trop ses peuples, ses peuples craignent de ne lui offrir pas une assez grande partie de leurs biens: il les laisse dans l'abondance, et cette abondance ne les rend ni indociles, ni insolens, car ils sont laborieux, adonnés au commerce, fermes à conserver la pureté des anciennes loix. La Phénicie est remontée au plus haut point de sa grandeur et de sa gloire. C'est à son jeune Roi, qu'elle doit tant de prospérité.

Narbal gouverne sous lui. O Télémaque! s'il vous voyoit maintenant, avec qu'elle joie vous com-

avoit coupé en pièces. Jupiter ayant reconnu ce crime, foudroya Tantale & le précipita dans les Enfers, où l'on seint qu'il souffre une faim, & une soif éternelle.

(10) Sisyphe, fils d'Eole, faisoit le métier de voleur dans l'Attique où il fut tué par Thésée, la fable lui fait rouler, dans les Enfers un gros caillou du pied d'une montagne jusqu'au haut, d'où il retombe sans cesse.

(11) Titie, fils de Jupiter & d'Elata, ayant voulu forcer Latone fut tué par Apollon à coup de flèches & précipité dans les Enfers, où un Vautour lui rouge le coeur qui renaît sans cesse.

(12) Il a commenté son règne etc. Tout ce qui suit convient assez au Roi Charles II, qui, instruit par ses propres malheurs & par ceux de son pere, avoit appris à user de modération;

combleroit-il de présens ? Quel plaisir feroit-ce pour lui de vous renvoyer magnifiquement dans votre patrie ? Ne suis-je pas heureux de faire ce qu'il voudroit pouvoir faire lui-même, et d'aller dans l'Isle d'Ithaque mettre sur le trône le fils d'Ulysse, afin qu'il y régne aussi sagement que Baléazar régne à Tyr.

Après qu'Adoam eut ainsi parlé, Télémaque charmé de l'histoire que ce Phénicien venoit de raconter, et plus encore des marques d'amitié qu'il en recevoit dans son malheur, l'embrassa tendrement. Ensuite Adoam lui demanda : par quelle aventure il étoit entré dans l'Isle de Calypso. Télémaque lui fit à son tour l'histoire de son départ de Tyr ; de son passage dans l'Isle de Cypre ; de la manière dont il avoit retrouvé Mentor ; de leur voyage en Crète ; des jeux publics pour l'élection d'un Roi après la fuite d'Idoménée ; de la colère de Venus ; de leur naufrage ; du plaisir avec lequel Calypso les avoit reçus ; de la jalousie de cette Déesse contre une de ses Nymphes, et de l'action de Mentor qui avoit jetté son ami dans la mer dès qu'il vit le vaisseau Phénicien.

Après ces entretiens, Adoam fit servir un magnifique repas ; et pour témoigner une plus grande joie, il rassembla tous les plaisirs dont on pouvoit jouir. Pendant le repas, qui fut servi par des jeunes Phéniciens vêtus de blanc et couronnés de fleurs, on brûla les plus exquis parfums de l'Orient. Tous les bancs des rameurs étoient pleins de joueurs de flûtes : Achitoas les interrompoit de tems en tems par les doux accords de sa voix et de sa lyre, dignes d'être entendues à la table des Dieux, et de ravir les oreilles d'Apollon même ; Les Tritons, les Néréides, toutes les Divinités qui obéis-
sent

sent à Neptune, les monstres marins mêmes sortoient de leurs grottes humides et profondes pour venir en foule autour du vaisseau, charmés par cette mélodie. Une troupe de jeunes Phéniciens d'une rare beauté, et vêtus de fin lin plus blanc que la neige, dansèrent long-tems les danses de leur pays, puis celles d'Égypte, et enfin celles de la Grèce. De tems en tems des trompettes faisoient retentir l'onde jusqu'aux rivages éloignés. Le silence de la nuit, le calme de la mer, la lumière tremblante de la Lune repandue sur la face des ondes, le sombre azur du Ciel semé de brillantes étoiles, servoient à rendre ce spectacle encore plus beau.

Télémaque d'un naturel vif et sensible goûtoit tous ces plaisirs; mais il n'osoit y livrer son cœur. Depuis qu'il avoit éprouvé avec tant de honte dans l'isle de Caÿpso, combien la jeunesse est prompte à s'enflammer, tous les plaisirs mêmes les plus innocens lui faisoient peur; tout lui étoit suspect. Il regardoit Mentor, il cherchoit sur son visage et dans ses yeux ce qu'il devoit penser de tous ces plaisirs.

Mentor étoit bien aise de le voir dans cet embarras, et ne faisoit plus semblant de le remarquer. Enfin touché de la modération de Télémaque, il lui dit en souriant: Je comprends ce que vous craignez; vous êtes louable de cette crainte: mais il ne faut pas la pousser trop loin. Personne ne souhaitera jamais plus que moi que vous goûtiez des plaisirs, mais des plaisirs qui ne vous passionnent, ni ne vous amoïlissent point. Il vous faut des plaisirs qui vous délassent, et que vous goûtiez en vous possédant; mais non pas des plaisirs qui vous entraînent. Je vous souhaite des plaisirs

doux et modérés, qui ne vous ôtent point la raison, et qui ne vous rendent jamais semblable à une bête en fureur. Maintenant il est à propos de vous délasser de toutes vos peines. Goûtez avec complaisance pour Adoam, les plaisirs qu'il vous offre. Réjouissez-vous, Télémaque, réjouissez-vous. La sagesse n'a rien d'austère ni d'affecté. C'est elle qui donne les vrais plaisirs; elle seule les fait assaisonner pour les rendre purs et durables: elle seule fait mêler les jeux et les ris avec les occupations graves et sérieuses; elle prépare le plaisir par le travail, et elle délasse du travail par le plaisir. La sagesse n'a point de honte de paroître enjouée, quand il le faut.

En disant ces paroles, Mentor prit une lyre, et en joua avec tant d'art, qu'Achitoas jaloux laissa tomber la sienne de dépit; ses yeux s'allumoient, son visage troublé changea de couleur; tout le monde eût aperçu sa peine et sa honte, si la lyre de Mentor n'eût enlevé l'ame de tous les assistans. A peine osoit-on respirer, de peur de troubler le silence, et de perdre quelque chose de ce chant divin; on craignoit toujours qu'il finit trop tôt. La voix de Mentor n'avoit aucune douceur efféminée: mais elle étoit flexible, forte, et elle passionnoit jusqu'aux moindres choses.

Il chante d'abord les louanges de Jupiter, pere et Roi des Dieux et des hommes, qui d'un signe de sa tête ébranle l'Univers. Puis il représenta Minerve qui sort de sa tête, c'est-à-dire, la sagesse, que ce Dieu forme au dedans de lui-même, et qui sort de lui pour instruire les hommes dociles. Mentor chanta ces vérités d'une voix si touchante, et avec
tant

(13) Narcisse étoit un jeune homme fort beau, fils de Cephise & de Liriope, qui méprisa Echo & les autres Nymphes qui l'aimoient. Le reste de son aventure est décrit dans cette page.

(14) Qui porte son nom. Voyez les femmes galantes de l'Antiquité, T. I. pag. 21. seq.

tant de religion, que toute l'assemblée crut être transportée au plus haut de l'Olympe à la face de Jupiter, dont les regards sont plus perçans que son tonnerre. Ensuite il chanta le malheur du jeune Narcisse (13) qui devenant follement amoureux de sa propre beauté, qu'il regardoit sans cesse au bord d'une fontaine, se consuma lui-même de douleur, et fut changé en une fleur qui porte son nom (14). Enfin il chanta aussi la funeste mort du bel Adonis (15) qu'un sanglier déchira, et que Venus passionnée pour lui ne put ranimer en faisant au Ciel des plaintes ameres.

Tous ceux qui l'écoutèrent, ne purent retenir leurs larmes, et chacun sentoît je ne sai quel plaisir en pleurant. Quand il eut cessé de chanter, les Phéniciens étonnés se regardoient les uns les autres. L'un disoit: C'est Orphée; c'est ainsi qu'avec une lyre il apprivoisoit les bêtes farouches, et enlevoit les bois et les rochers; c'est ainsi qu'il enchança Cerbère (16), qu'il suspendit les tourmens d'Ixion et des Danaïdes, et qu'il toucha l'inxorable Pluton pour tirer des enfers la belle Euridice. Un autre s'écrioit: Non, c'est Linus fils d'Apollon. Un autre répondit; Vous vous trompez, c'est Apollon lui-même. Télémaque n'étoit guere moins surpris que les autres; car il ignoroit que Mentor fût avec tant de perfection chanter et jouer de la lyre. Achitoas, qui avoit eu le loisir de cacher sa jalousie, commença à donner des louanges à Mentor; mais il rougit en le louant, et il ne put achever son discours. Mentor qui voyoit son trouble, prit la parole, comme s'il eût voulu l'inter-

L 3

(13) Adonis étoit fils de Cinita Roi de Cypre & de Mirra. Il fut fort aimé de Venus qui le changea en Anémone rouge après sa mort. Voyez *ibid.* p. 179.

(16) Cerbère, chien à trois têtes que les Poëtes mettent à l'entrée des Enfers.

terrompre, et tâcha de le consoler, en lui donnant toutes les louanges qu'il méritoit. Achitoas ne fut point consolé; car il sentoît que Mentor le surpassoit encore plus par sa modestie, que par les charmes de sa voix.

Cependant Télémaque dit à Adoam: je me souviens que vous m'avez parlé d'un voyage que vous fîtes dans la Bétique depuis que nous fûmes partis d'Egypte. La Bétique est un pays dont on raconte tant de merveilles, qu'à peine peut-on les croire. Daignez m'apprendre si tout ce qu'on en dit est vrai. Je ferai bien aise, dit Adoam, de vous dépeindre ce fameux pays digne de votre curiosité, et qui surpassât tout ce que la renommée en publie. Aussi-tôt il commença ainsi:

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile, et sous un ciel doux, qui est toujours serein. Le pays a pris le nom de ce fleuve qui se jette dans le grand Océan, assez près des Colonnes d'Hercule, et de cet endroit où la mer furieuse rompant ses digues sépara autrefois la Terre de Taris d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or (17). Les hyvers y sont tièdes, et les rigoureux Aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des zéphirs rafraichissans qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printems et de l'automne, qui semblent se donner la main. La terre dans les valons et dans les campagnes unies y porte chaque année une double moisson. Les chemins

y

(17) L'âge d'or étoit attribué au règne de Saturne, parce que de son tems Janus apporta au monde ce siècle fortuné où la terre, sans être cultivée, produisoit toute sorte de biens. Astrée, c'est-à-dire, la justice.

y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmîns, et d'autres arbres toujours verts, et toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les nations connues. Il y a plusieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays. Mais les habitans simples et heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or et l'argent parmi leurs richesses; ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or et l'argent parmi eux employés aux mêmes usages que le fer, par exemple, pour des focs de charue. Comme ils ne faisoient aucun commerce au-dehors, ils n'avoient besoin d'aucune monnoye. Ils sont presque tous Bergers ou Laboureurs. On voit en ce pays peu d'artisans, car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux véritables nécessités des hommes; encore même la plupart des hommes en ce pays, quoique adonnés à l'agriculture, ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires à leur vie simple et frugale.

Les femmes filent cette laine, et en font des étoffes fines; et d'une merveilleuse blancheur; elles font le pain, apprenent à manger, et ce travail leur est facile; car on ne vit en ce pays que de fruits ou de lait, et rarement de viande. Elles emploient le cuir de leurs moutons à faire une legere

L 4

chauf-

Justice régnoit ici bas, & tous les hommes vivoient en commun dans une parfaite amitié. Ce tems ne conviut qu'à celui que nos premiers Parens passèrent dans le Paradis terrestre.

chauffure pour elles, pour leurs maris, et pour leurs enfans. Elles font des tentes, dont les unes sont de peaux cirées, et les autres d'écorces d'arbres. Elles font et lavent tous les habits de la famille, rien nent leurs meubles dans une propreté admirable. Leurs habits sont aisés à faire ; car en ce doux climat on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine et légère, qui n'est point taillée, et que chacun met à longs plis autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autres arts à exercer, outre la culture des terres, et la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois et le fer en oeuvre ; encore même ne se servent-ils guere du fer, excepté pour les instrumens nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur sont inutiles, car ils ne bâtissent jamais de maisons. C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre, que de s'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous ; il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts, estimés chez les Grecs, chez les Egyptiens, et chez tous les autres peuples bien policés, ils les détestent comme des inventions de la vanité et de la mollesse.

Quand on leur parle des peuples, qui ont l'art de faire des bâtimens superbes, des meubles d'or et d'argent, des étoffes ornées de broderie et de pierres précieuses, des parfums exquis, des mets délicieux, des instrumens dont l'harmonie charme : ils répondent en ces termes : ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail et d'industrie à se corrompre eux-mêmes ; ce superflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le possèdent ; il tente
ceux

ceux qui en sont privés, de pouvoir l'acquérir par l'injustice et par la violence. Peut-on nommer bien un superflu, qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais? Les hommes de ce pays sont-ils plus sains et plus robustes que nous? Vivent-ils plus long-tems? Sont-ils plus unis entr'eux? Menent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaye? Au contraire ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche et noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice; incapables des plaisirs purs et simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessités, dont ils font dépendre tout leur bonheur.

C'est ainsi, continuoit Adoam, que parlent ces hommes sages qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature. Ils ont horreur de notre politesse, et il faut avouer que la leur est grande dans leur aimable simplicité. Ils vivent tous ensemble sans partager les terres; chaque famille est gouvernée par son chef, qui en est le véritable Roi. Le pere de famille est en droit de punir chacun de ses enfans, ou petits-enfans, qui fait une mauvaise action; mais avant que de le punir, il prend l'avis du reste de la famille. Ces punitions n'arrivent presque jamais; car l'innocence des moeurs, la bonne foi, l'obéissance et l'horreur du vice habitent dans cette heureuse terre. Il semble qu'Astrée (18) qu'on dit qui est retirée dans le Ciel, est encore ici bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de Juges parmi eux, car leur propre conscience les juge. Tous les biens sont communs, les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux, sont des richesses si abondantes, que des peuples si sobres et si modérés n'ont pas besoin de les partager. Cha-

L 5

que

bité sur la terre durant tout l'âge d'or, elle s'en retourna au Ciel dès que les hommes commencèrent à se corrompre.

que famille errante dans ce beau pays transporte ses tentes d'un lieu à un autre, quand elle a consumé les fruits et épuisé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit mise. Ainsi ils n'ont point d'intérêt à soutenir les uns contre les autres, et ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'est le retranchement des vaines richesses et des plaisirs trompeurs, qui leur conserve cette paix, cette union et cette liberté. Ils sont tous libres, tous égaux.

On ne voit parmi eux aucune distinction, que celle qui vient de l'expérience des sages vieillards, ou de la sagesse extraordinaire de quelque jeunes hommes, qui égalent les vieillards consommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle et empestée dans ce pays chéri des Dieux, jamais le sang humain n'a rougi cette terre; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversemens d'Etats, qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent assez s'étonner. Quoi, disent-ils, les hommes ne sont-ils pas assez mortels, sans se donner encore les uns aux autres une mort précipitée? La vie est si courte, et il semble qu'elle leur paroît trop longue! Sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres, et pour se rendre mutuellement malheureux?

Au reste, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les Conquérans, qui subjuguent les grands empires. Quelle folie, disent-ils,

(19) Pourquoi prendre plaisir à gouverner les peuples malgré eux? Etc.
Ces paroles de tout ce qui suit conviennent encore très-bien à l'Europe.

ils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes, dont le gouvernement donne tant de peine, si on le veut gouverner avec raison et suivant la justice; Mais (19) pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire, que de s'affujettir à gouverner un peuple docile, dont les Dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son pere et son pasteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre très-misérable, pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un conquérant est un homme que les Dieux irrités contre le genre humain, ont donné à la terre dans leur colère pour ravager les Royaumes, pour répandre par tout l'effroi, la misere, le désespoir, et pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme, qui cherche la gloire, ne la trouve-t-il pas assez, en conduisant avec sagesse ce que les Dieux ont mis dans ses mains? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur et tyrannique sur tous ses voisins? Il ne faut jamais songer à la guerre que pour défendre sa liberté. Heureux celui, qui n'étant point esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave! Ces grands Conquérans qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordés, qui paroissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes, qu'ils devroient seulement arroser.

Après qu'Adoam eut fait cette peinture de la Bétique, Télémaque charmé lui fit diverses questions curieuses. Ces peuples, lui dit-il, boivent-ils

pation de Cromwel, qui, sous le titre de Protecteur, tint si long tems les Anglois dans l'esclavage.

ils du vin? Ils n'ont garde d'en boire, reprit Adoam, car ils n'ont jamais voulu en faire. Ce n'est pas qu'ils manquent de raisins: aucune terre n'en porte de plus délicieux; mais ils se contentent de manger le raisin comme les autres fruits, et ils craignent le vin comme le corrupteur des hommes. C'est une espèce de poison, disent-ils, qui met en fureur. Il ne fait pas mourir l'homme, mais il le rend bête. Les hommes peuvent conserver leur santé et leurs forces sans vin. Avec le vin il courent risque de ruiner leur santé et de perdre les bonnes mœurs.

Télémaque disoit ensuite: Je voudrois bien savoir quelles loix régulent les mariages dans cette Nation. Chaque homme, répondit Adoam, ne peut avoir qu'une femme; et il faut qu'il la garde tant qu'elle vit. L'honneur des hommes en ce pays dépend autant de leur fidélité à l'égard de leurs femmes, que l'honneur des femmes dépend chez les autres peuples de leur fidélité pour leurs maris. (20) Jamais peuple ne fut si honnête, ni si jaloux de la pureté. Les femmes y sont belles et agréables; mais simples, modestes et laborieuses. Les mariages y sont paisibles, seconds, sans taches; le mari et la femme semblent n'être plus qu'une seule personne en deux corps différens; le mari et la femme partagent ensemble tous les soins domestiques: le mari règle toutes les affaires du dehors, la femme se renferme dans son ménage; elle soulage son mari, elle paroît n'être faite que pour lui plaire; elle gagne sa confiance, et le charme moins par sa beauté que par sa vertu.

Le

(20) *Jamais peuple ne fut si honnête ni si jaloux de la pureté. Les Anglois sont si peu jaloux, qu'il n'y a peut-être pas des peuples parmi lesquels les femmes soient plus libres. Les Angloises sont belles*

Le vrai charme de leur société dure autant que leur vie. La sobriété, la modération, et les mœurs pures de ce peuple lui donnent une vie longue et exempte de maladie. On y voit des Vieillards de cent et de six-vingts ans qui ont encore de la gayeté, et de la vigueur.

Il me reste, ajouta Télémaque, à savoir comment ils font pour éviter la guerre avec les autres peuples voisins. (21) La nature, dit Adoam, les a séparés des autres peuples d'un côté par la mer, et de l'autre par de hautes montagnes vers le Nord. D'ailleurs les peuples voisins les respectent à cause de leur vertu. Souvent les autres nations ne pouvant s'accorder ensemble, les ont pris pour juges de leurs différens; et leur ont confié les terres et les villes qu'ils disputoient entr'eux. Comme cette sage nation n'a jamais fait aucune violence, personne ne se défie d'elle. Ils rient, quand on leur parle des Rois qui ne peuvent régler entr'eux les frontières de leurs Etats. Peut-on craindre, disent-ils, que la terre manque aux hommes? il y en aura toujours plus qu'il n'en pourront cultiver. Tandis qu'il restera des terres libres et incultes, nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voisins qui viendroient s'en saisir. On ne trouve dans tous les habitans de la Bétique, ni orgueil, ni hauteur, ni mauvaise foi, ni envie d'étendre leur domination. Ainsi leurs voisins n'ont jamais rien à craindre d'un tel peuple, et ils ne peuvent espérer de s'en faire craindre; c'est pourquoi ils les laissent en repos.

(22) Cc

belles & agréables; mais elles savent parfaitement l'art de faire valoir leur beauté.

(21) *La nature les a séparés &c.* C'est là précisément la situation de l'Angleterre, dont les Rois ont été souvent les Arbitres des autres Princes de l'Europe, comme il paroît par l'Histoire.

(22) Ce peuple abandonneroit son pays, ou se livreroit à la mort, plutôt que d'accepter la servitude. Ainsi il est autant difficile à surjuguier, qu'il est incapable de vouloir subjuguier les autres. C'est ce qui fait une paix profonde entr'eux et leurs voisins.

Adoam finit ce discours, en racontant de qu'elle manière les Phéniciens faisoient leur commerce dans la Bétique. Ces peuples, disoit-il, furent étonnés, quand ils virent venir au travers des ondes de la mer des hommes étrangers qui venoient de si loin. Ils nous laissèrent fonder une ville dans l'isle de Gades (23). Ils nous reçurent mêmes chez eux avec bonté, et nous firent part de tout ce qu'ils avoient, sans vouloir de nous aucun payement (24). De plus ils nous offrirent de nous donner libéralement tout ce qui leur resteroit de leurs laines, après qu'ils en auroient fait leur provision pour leur usage. En effet, ils nous en envoyèrent un riche présent. C'est un plaisir pour eux que de donner aux étrangers leur superflu.

Pour leur mines, ils n'eurent aucune peine à nous les abandonner; elles leur étoient inutiles. Il leur paroissoit que les hommes n'étoient guere sages d'aller chercher par tant de travaux dans les entrailles de la terre ce qui ne peut les rendre heureux, ni satisfaire à aucun vrai besoin. Ne creusez point, nous disoient-ils, si avant dans la terre;
con-

(22) *Ce peuple abandonneroit Etc. plutôt que d'accepter la servitude.* Les Anglois sacrifient tout à l'Amour de la liberté: il n'y a qu'une si juste cause qui puisse excuser certaines violences.

(23) *C'est Cadix, comme on l'a déjà marqué.*

(24) *Aucun payement.* Les Seigneurs & la vénérable Noblesse en Angleterre, sont honnêtes, généreux, obligeans, libéraux, civils en-
veis

contentez-vous de la labourer; elle vous donnera de véritables biens, qui vous nourriront; vous en tirerez des fruits qui valent mieux que l'or et que l'argent, puisque les hommes ne veulent de l'or et de l'argent que pour en acheter les alimens qui soutiennent leur vie.

Nous avons souvent voulu leur apprendre la navigation, et mener les jeunes hommes de leur pays dans la Phénicie, mais ils n'ont jamais voulu que leurs enfans apprissent à vivre comme nous. Ils apprendront, nous disoient-ils, à avoir besoin de toutes les choses qui vous sont devenues nécessaires. Ils voudroient les avoir; ils abandonneroient la vertu pour les obtenir par de mauvaises industries. Ils deviendroient comme un homme qui a de bonnes jambes, et qui perdant l'habitude de marcher, s'accoutume enfin au besoin d'être toujours porté comme un malade. Pour la navigation, ils l'admirent à cause de l'industrie de cet art; mais ils croient que c'est un art pernicieux. Si ces gens-là, disent-ils, ont suffisamment en leur pays ce qui est nécessaire à la vie, que vont-ils chercher dans un autre? Ce qui suffit au besoin de la nature, ne leur suffit-il pas? Ils mériteroient de faire naufrage, puisqu'ils cherchent la mort au milieu des tempêtes, pour assouvir l'avarice des Marchands, et pour flatter les passions des autres hommes.

Télémaque étoit ravi d'entendre ce discours d'Adoam, et se rejouissoit qu'il y eût encore au monde

ver les étrangers; & jaloux de la gloire de leur patrie. Leur bon naturel, & leur bonne éducation se perfectionnent par les voyages, & par la conversation des étrangers. Mais au contraire le peuple est ennemi des étrangers: ils mangent beaucoup de chair, & surtout de chair de bœuf, ils prennent aussi beaucoup de tabac, & les gens de Lettres mêmes y composent souvent leurs ouvrages la pipe à la main. Pour leurs habits, ils sont à peu près vêtus comme les François. Les femmes y vont sans façon au cabaret.

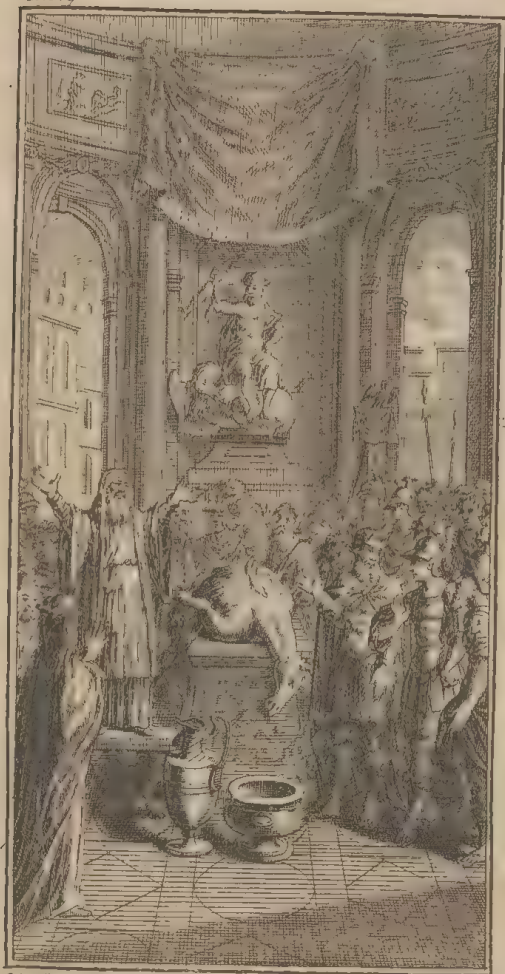
monde un peuple, qui suivant la droite nature fût si sage et si heureux tout ensemble. O! combien ces mœurs, disoit-il, sont-elles éloignées des mœurs vaines et ambitieuses des peuples qu'on croit les plus sages! Nous sommes tellement gâtés, qu'à peine pouvons-nous croire que cette simplicité si naturelle puisse être véritable. Nous regardons les mœurs de ce peuple comme une belle fable, et il doit regarder les nôtres comme un songe monstrueux.

Fin du huitieme Livre.



LES

t
i
s
n
p
l
y
k



Un Sacrificateur consulte les Entrailles des Victimes.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE NEUVIEME.



S O M M A I R E

DU LIVRE NEUVIEME.

*V*enus toujours irritée contre Télémaque en demande la perte à Jupiter ; mais les destins ne permettant pas qu'il périsse, la Déesse va concerter avec Neptune les moyens de l'éloigner au moins d'Ithaque, où Adoam se conduisoit : ils employent une Divinité trompeuse pour surprendre le Pilote Athamas, qui croyant arriver en Ithaque, entre à pleines voiles dans le port des Salantins. Leur Roi Idoménée étoit Télémaque dans sa nouvelle ville, & il préparoit actuellement un sacrifice à Jupiter pour le succès d'une guerre contre les Manduriens. Le Sacrificateur consultant les entrailles des victimes fait tout espérer à Idoménée, & lui fait entendre qu'il devra son bonheur à ses deux nouveaux hôtes.

L I V R E N E U V I E M E.

Pendant que Télémaque et Adoam s'entretenoient de la sorte, oubliant le sommeil, et n'appercevant pas que la nuit étoit déjà au milieu de sa course une Divinité ennemie et trompeuse les éloignoit d'Ithaque, que leur Pilote Athamas cherchoit en vain. Neptune, quoique favorable aux Phéniciens, ne pouvoit supporter plus long tems que Télémaque eût échappé à la tempête qui l'avoit jetté contre les rochers de l'isle de Calypso. Venus étoit encore plus irritée de voir ce jeune

jeune homme qui triomphoit, ayant vaincu l'Amour et tous ses charmes. Dans le transport de sa douleur elle quitta Cythere, Paphos, Idalie et tous les honneurs qu'on lui rend dans l'isle de Cypre. Elle ne pouvoit plus demeurer dans les lieux, où Télémaque avoit méprisé son Empire. Elle monte vers l'éclatant Olympe, où les Dieux étoient assemblés auprès du trône de Jupiter. De ce lieu ils apperçoivent les Astres qui roulent sous leurs pieds. Ils voyent le globe de la terre comme un petit amas de boue. Les mers immenses ne leur paroissent que comme des gouttes d'eau dont ce monceau de boue est un peu détrempé. Les plus grands Royaumes ne sont à leurs yeux qu'un peu de sable qui couvre la surface de cette boue. Les peuples innombrables et les plus puissantes armées ne sont que comme des fourmis qui se disputent les unes aux autres un brin d'herbe sur ce monceau de boue. Les immortels rient des affaires les plus sérieuses qui agitent les foibles mortels, et elles leur paroissent des jeux d'enfants. Ce que les hommes appellent gloire, grandeur, puissance, profonde politique, ne paroît à ces suprêmes Divinités que misere et foiblesse.

C'est dans cette demeure si élevée au-dessus de la terre, que Jupiter a posé son trône immobile. Ses yeux percent jusques dans l'abîme, et éclairent jusques dans les derniers replis des coeurs. Ses regards doux et sereins répandent le calme et la joie dans tout l'Univers. Au contraire quand il secoue sa chevelure, il ébranle le ciel et la terre. Les Dieux mêmes éblouis des rayons de gloire qui l'environnent, ne s'en approchent qu'avec tremblement.

Toutes les Divinités célestes étoient dans ce moment auprès de lui. Venus se présenta avec tous les charmes qui naissent dans son sein; sa robe flottante avoit plus d'éclat que toutes les couleurs

dont Iris (1) se pare au milieu des sombres nuages, quand elle vient promettre aux Mortels effrayés la fin des tempêtes, et leur annoncer le retour du beau tems. Sa robe étoit nouée par cette fameuse ceinture sur laquelle paroissent les graces (2) Les cheveux de la Déesse étoient attachés par derrière négligemment avec une dresse d'or. Tous les Dieux furent surpris de sa beauté, comme s'ils ne l'eussent jamais vue, et leurs yeux en furent éblouis, comme ceux des Mortels le font, quand Phoebus après une longue nuit vient les éclairer par ses rayons. Il se regardoient les uns les autres avec étonnement, et leurs yeux revenoient toujours sur Venus. Mais ils apperçurent que les yeux de cette Déesse étoient baignés de larmes, et qu'une douleur amère étoit peinte sur son visage.

Cependant elle s'avançoit vers le trône de Jupiter d'une démarche douce et légère, comme le vol rapide d'un oiseau qui fend l'espace immense des airs. Il la regarda avec complaisance; il lui fit un doux souris, et se levant il l'embrassa. Ma chere fille, lui dit-il, quelle est votre peine? Je ne puis voir vos larmes sans en être touché: ne craignez point de m'ouvrir votre coeur, vous connoissez ma tendresse et ma complaisance.

Venus lui répondit d'une voix douce, mais entre-coupée de profonds soupirs: O pere des Dieux et des hommes! Vous qui voyez tout, pouvez-vous ignorer ce qui fait ma peine? Minerve ne s'est pas contentée d'avoir renversé jusqu'aux fondemens la

super-

(1) Iris: Fille de Thaumas & d'Eleëtre, & Sœur des Harpyes. Les anciens la croyoient Messagere de Junon, c'est-à-dire, de l'air.

(2) Venus engendra les trois Charités ou les Graces, qui lui tenoient ordinairement compagnie: ce qui a fourni aux Poëtes l'idée de cette ceinture mystérieuse, dont il est parlé ici.

superbe ville de Troye que je défendois, et de s'entre vengée de Paris (3) qui avoit préféré ma beauté à la sienne; elle conduit par toutes les terre et par toutes les mers le fils d'Ulysse, ce cruel destructeur de Troye. Télémaque est accompagné par Minerve; c'est ce qui empêche qu'elle ne paroisse ici en son rang avec les autres Divinités. Elle a conduit ce jeune téméraire dans l'isle de Cypre pour m'outrager. Il a méprisé ma puissance; il n'a pas daigné seulement brûler de l'encens sur mes autels; il a témoigné avoir horreur des Fêtes que l'on célèbre en mon honneur; il a fermé son coeur à tous mes plaisirs. En vain Neptune pour le punir, à ma priere a irrité les vents et les flots contre lui. Télémaque jetté par un naufrage horrible dans l'isle de Calypso, a triomphé de l'Amour même que j'avois envoyé dans cette isle pour attendrir le coeur du jeune Grec. Ni la jeunesse, ni les charmes de Calypso et de ses Nymphes, ni les traits enflammés de l'Amour n'ont pu surmonter les artifices de Minerve. Elle l'a arraché de cette isle. Me voilà confondue. Un enfant triomphe de moi.

Jupiter pour consoler Venus, lui dit: Il est vrai, ma fille, que Minerve défend le coeur de ce jeune Grec contre toutes les flèches de votre fils, et qu'elle lui prépare une gloire que jamais jeune homme n'a méritée. Je suis fâché qu'il ait méprisé vos autels; mais je ne puis le soumettre à votre puissance. Je consens pour l'amour de vous, qu'il soit encore errant par mer et par terre, qu'il vive

M 3

loin

(3) La discorde ayant jetté une pomme d'or au milieu de la compagnie assemblée aux noces de Pélée & de Thétis, & cette pomme, selon l'inscription qu'elle portoit, devant être adjugée à la plus belle, Junon, Pallas & Venus se la disputèrent, & prirent Paris pour juge de leur différend; celui-ci, séduit par les attraits de Venus céda en sa faveur, ce qui lui attira la haine de deux autres Dées-

loin de sa patrie , exposé à toutes sortes de maux et de dangers : mais les destins ne permettent ni qu'il périclisse , ni que sa vertu succombe dans les plaisirs dont vous flattez les hommes. Consolez-vous donc, ma fille, soyez contente de tenir dans votre Empire tant d'autres Héros , et tant d'immortels.

En disant ces paroles , il fit à Venus un souris plein de graces et de majesté. Un éclat de lumière semblable aux plus perçans éclairs sortit de ses yeux. En baissant Venus avec tendresse , il répandit une odeur d'ambrosie dont l'Olympe fut parfumé. La Déesse ne put s'empêcher d'être sensible à cette caresse du plus grand des Dieux. Malgré ses larmes et sa douleur , on vit la joie se répandre sur son visage ; elle baissa son voile pour cacher la rougeur de ses joues , et l'embarras où elle se trouvoit. Toute l'Assemblée des Dieux applaudit aux paroles de Jupiter , et Venus sans perdre un moment alla trouver Neptune pour concerter avec lui les moyens de se venger de Télémaque.

Elle raconte à Neptune ce que Jupiter lui avoit dit. Je savois déjà , répondit Neptune, l'ordre immuable des destins ; mais si nous ne pouvons abîmer Télémaque dans les flots de la mer , du moins n'oublions rien pour le rendre malheureux , et pour retarder son retour à Ithaque. Je ne puis consentir à faire périr le vaisseau Phénicien dans lequel il est embarqué. J'aime les Phéniciens , c'est mon peuple ; nulle autre nation de l'Univers ne cultive comme eux mon Empire. C'est par eux que la mer est devenue le lien de la société de tous les peuples de la terre. Il m'honorent par de continuels sacrifices sur mes Autels ; ils sont justes , sages et laborieux dans le commerce ; ils répandent par tout la commodité et l'abondance. Non , Déesse , je ne puis

puis souffrir qu'un de leurs vaisseaux fassé naufrage ; mais je ferai que le Pilote perdra sa route , et qu'il s'éloignera d'Ithaque où il veut aller. Venus contente de cette promesse rit avec malignité , et retourna dans son char volant sur les prés fleuris d'Idalie , où les graces , les jeux et les ris témoignèrent leur joie de la revoir , dansant autour d'elle sur les fleurs qui parfument ce charmant séjour.

Neptune envoya aussi-tôt une Divinité trompeuse , semblable aux songes , excepté que les songes ne trompent que pendant le sommeil , au lieu que cette Divinité enchante les sens de ceux qui veillent. Ce Dieu malfaisant environné d'une foule innombrable de mensonges ailés , qui voltigent autour de lui , vint répandre une liqueur subtile et enchantée sur les yeux du Pilote Athamas , qui considéroit attentivement la clarté de la Lune , le cours des étoiles , et le rivage d'Ithaque , dont il découvroit déjà assez près de lui des rochers escarpés. Dans ce même moment les yeux du Pilote ne lui montrèrent plus rien du véritable. Un faux ciel et une terre feinte se présentèrent à lui. Les étoiles parurent comme si elles avoient changé leur cours et qu'elles fussent revenus sur leurs pas. Tout l'Olympe sembloit se mouvoir par des loix nouvelles , la terre même étoit changée. Une fausse Ithaque se présentoit toujours au Pilote pour l'amuser , tandis qu'il s'éloignoit de la véritable. Plus il s'avançoit vers cette image trompeuse du rivage de l'isle , plus cette image reculoit ; elle fuyoit toujours devant lui , et il ne savoit que croire de cette fuite. Quelquefois il s'imaginoit entendre déjà le bruit qu'on fait dans un port. Déjà il se préparoit selon l'ordre qu'il en avoit reçu , à aller aborder secrètement dans une petite isle qui est auprès de la grande , pour dérober

le retour de Télémaque aux amans de Pénélope, conjurés contre lui. Quelquefois il craignoit les écueils, dont cette côte de la mer est bordée, et il lui sembloit entendre l'horrible mugissement des vagues qui vont se briser contre ces écueils. Puis tout-à-coup il remarquoit, que la terre paroissoit encore éloignée. Les montagnes n'étoient à ses yeux dans cet éloignement que comme des petits nuages qui obscurcissent quelquefois l'horizon pendant que le Soleil se couche. Ainsi Athamas étoit étonné, et l'impression de la Divinité trompeuse, qui charmoit ses yeux, lui faisoit éprouver un certain faiblissement qui lui avoit été jusqu'alors inconnu. Il étoit même tenté de croire qu'il ne veilloit pas, et qu'il étoit dans l'illusion d'un songe. Cependant Neptune commanda au vent d'Orient de souffler pour jeter le navire sur les côtes de l'Hélasperie (4). Le vent obéit avec tant de violence, que le navire arriva bien-tôt sur le rivage que Neptune avoit marqué.

Déjà l'Aurore annonçoit le jour. Déjà les étoiles qui craignent les rayons du Soleil, et qui en sont jalouses, alloient cacher dans l'Océan leurs sombres feux, quand le Pilote s'écria: Enfin je n'en puis plus douter; nous touchons presque à l'Isle d'Ithaque: Télémaque, réjouissez-vous dans une heure vous pourrez revoir Pénélope, et peut-être trouver Ulysse remonté sur son trône.

A ce cris, Télémaque qui étoit immobile dans les bras du sommeil, s'éveille, se lève, monte au gouvernail, embrasse le Pilote, et de ses yeux à peine encore ouverts, regarde fixement la côte voisine. Il gémit, ne reconnoissant pas les rivages de sa patrie.

Hélas!

(4) L'Hélasperie est ici l'Italie, ainsi appelée par les Grecs, parce qu'elle étoit au couchant par rapport à eux.

Hélas ! où sommes-nous ? dit-il : Ce n'est point là ma chère Ithaque. Vous vous êtes trompé, Athamas ; vous connoissez mal cette côte si éloignée de votre pays. Non, non, répondit Athamas, je ne puis me tromper en considérant les bords de cette île. Combien de fois suis-je entré dans votre port ? J'en connois jusqu'aux moindres rochers ; le rivage de Tyr n'est guère mieux dans ma mémoire. Reconnoissez cette montagne qui avance ; voyez ce rocher qui s'élève comme une tour ; n'entendez-vous pas la vague qui se rompt contre ces autres rochers, lorsqu'ils semblent menacer la mer par leur chute ? Mais ne remarquez-vous pas le temple de Minerve qui fend la nue ? Voilà la forteresse et la maison d'Ulysse votre père.

Vous vous trompez, ô Athamas ! répondit Télémaque ; je vois au contraire une côte assez relevée, mais unie ; j'apperçois une ville qui n'est point Ithaque. O Dieux ! Est-ce ainsi que vous vous jouez des hommes ?

Pendant qu'il disoit ces paroles, tout-à-coup les yeux d'Athamas furent changés ; le charme se rompit, il vit le rivage tel qu'il étoit véritablement, et reconnut son erreur. Je l'avoue, ô Télémaque ! s'écria-t-il : quelque Divinité ennemie avoit enchanté mes yeux. Je croyois voir Ithaque, son image toute entière se présentoit à moi ; mais dans ce moment elle disparoit comme un songe. Je vois une autre ville, c'est sans doute Salante (5) qu'Idoménée fugitif de Crète vint de fonder dans l'Heespérie. J'apperçois des murs, qui s'élèvent, et qui ne sont pas encore achevés ; je vois un port qui n'est pas entièrement fortifié.

Pen-

(5) Salante, Capitale du pays de Salautins, aujourd'hui la Terre d'Otrant, dans la Pouille, au Royaume de Naples.

Pendant qu'Athamas remarquoit les divers ouvrages nouvellement faits dans cette ville naissante, et que Télémaque déplorait son malheur, le vent que Neptune faisoit souffler, les fit entrer à pleines voiles dans une rade où ils se trouverent à l'abri, et tout auprès du port.

Mentor qui n'ignoroit ni la vengeance de Neptune, ni le cruel artifice de Vénus, n'avoit fait que fourir de l'erreur d'Athamas. Quand ils furent dans cette rade, Mentor dit à Télémaque : Jupiter vous éprouve : mais il ne veut pas votre perte. Au contraire, il ne vous éprouve que pour vous ouvrir le chemin de la gloire. Souvenez-vous des travaux d'Hercule, ayez toujours devant vos yeux ceux de votre père. Quiconque ne sait pas souffrir, n'a point un grand cœur. Il faut par votre patience et votre courage lasser la cruelle fortune qui se plaît à vous persécuter. Je crains moins pour vous les plus affreuses disgrâces de Neptune, que je ne craignois les caresses flatteuses de la Déesse, qui vous retenoit dans son isle. Que tardons-nous ? Entrons dans ce port ; voici un peuple ami ; c'est chez les Grecs que nous arrivons : Idoménée maltraité par la fortune aura pitié des malheureux. Aussi-tôt ils entrèrent dans le port de Salante ; où le vaisseau Phénicien fut reçu sans peine, parce que les Phéniciens sont en paix et en commerce avec tous les peuples de l'Univers.

Télémaque regardoit avec admiration cette ville naissante, semblable à une jeune plante, qui ayant été nourrie par la douce rosée de la nuit, sent dès le matin les rayons du Soleil qui viennent l'embellir ; elle croît ; elle ouvre ses tendres boutons ; elle étend ses feuilles vertes ; elle épand ses fleurs odoriférantes avec mille couleurs nouvelles : à chaque moment qu'on la voit, on y trouve un nouvel éclat.

Ainsi

Ainsi florissoit la nouvelle ville d'Idoménée sur le rivage de la mer. Chaque jour, chaque heure, elle croissoit avec magnificence, et elle montrait de loin aux Etrangers qui étoient sur la mer, de nouveaux ornemens d'Architecture qui s'élevoient jusqu'aux Ciel. Toute la côte retentissoit des cris des ouvriers, et des coups de marteaux : les pierres étoient suspendues en l'air par des grues avec des cordes. Tous les chefs animoient le peuple au travail des que l'aurore paroissoit; et le Roi Idoménée donnant partout les ordres lui-même, faisoit avancer les ouvrages avec une incroyable diligence.

A peine le vaisseau Phénicien fut arrivé au port, que les Crétois donnerent à Télémaque et à Mentor toutes les marques d'amitié sincère. On se hâta d'avertir Idoménée de l'arrivée du fils d'Ulysse. Le fils d'Ulysse, s'écria-t-il; d'Ulysse ce cher ami, ce sage Héros par qui nous avons enfin renversé la ville de Troye! Qu'on l'amène ici, et que je lui montre combien j'ai aimé son pere. Aussi-tôt on lui présente Télémaque, qui lui demanda l'hospitalité, en lui disant son nom.

Idoménée lui répondit avec un visage doux et riant : Quand même on ne m'auroit pas dit qui vous êtes, je crois que je vous aurois reconnu. Voilà Ulysse lui-même. Voilà ses yeux pleins de feu, et dont le regard est si ferme. Voilà son air d'abord froid et réservé, qui cacheoit tant de vivacité et de graces. Je reconnois même ce sourire fin, cette action négligée, cette parole douce, simple et insinuante, qui persuadoit avant qu'on eût le tems de s'en défier. Oui, vous êtes le fils d'Ulysse; mais vous serez aussi le mien. O mon fils, mon cher fils! Quelle aventure vous mene sur ce rivage? Est-ce pour chercher votre pere? Hélas! je n'en
ai

à aucune nouvelle : la fortune nous a persécutés lui et moi ; il a eu le malheur de ne pouvoir retrouver sa patrie, et j'ai eu celui de retrouver la mienne pleine de la colere des Dieux contre moi. Pendant qu'Idoménée disoit ces paroles, il regardoit fixement Mentor, comme un homme dont le visage ne lui étoit pas inconnu, mais dont il ne pouvoit retrouver le nom.

Cependant Télémaque lui répondit les larmes aux yeux : O Roi ! pardonnez-moi la douleur que je ne saurois vous cacher dans un tems où je ne devrois vous marquer que de la joie et de la reconnaissance pour vos bontés. Par le regret que vous me témoignez de la perte d'Ulysse, vous m'apprenez vous-même à sentir le malheur de ne pouvoir trouver mon pere. Il y a déjà long-tems que je le cherche dans toutes les mers. Les Dieux irrités ne m'ont permis pas de le revoir, ni de savoir s'il a fait naufrage, ni de pouvoir retourner en Ithaque, où Pénélope languit dans le désir d'être délivrée de ses Amans. J'avois cru vous trouver dans l'isle de Crète. J'y ai su votre cruelle destinée, et je ne croyois pas devoir jamais approcher de l'Heespérie où vous avez fondé un nouveau Royaume. Mais la fortune qui se joue des hommes, et qui me tient errant dans tous les pays loin d'Ithaque, m'a enfin jetté sur vos côtes. Parmi tous les maux qu'elle m'a faits, c'est celui que je supporte le plus volontiers. Si elle m'éloigne de ma Patrie, du moins elle me fait connoître le plus sage, et le plus généreux de tous les Rois.

A ces mots Idoménée embrasse tendrement Télémaque, et le menant dans son Palais, il lui dit : Quel est donc ce prudent vieillard qui vous accompagne ? Il me semble que je l'ai vu autrefois. C'est
Men-

Mentor, repliqua Télémaque, Mentor ami d'Ulysse, à qui il avoit confié mon enfance. Qui pourroit vous dire tout ce que je lui dois ?

Aussi-tôt Idoménée s'avance, tend la main à Mentor. Nous nous sommes vus, dit-il, autrefois. Vous souvenez-vous du voyage que vous fîtes en Crète, et des bons conseils que vous me donnâtes ? Mais alors l'ardeur de la jeunesse et le goût des vains plaisirs m'entraînoient. Il a fallu que mes malheurs m'aient instruit pour m'apprendre ce que je ne voulois pas croire. Plût aux Dieux que je vous eusse cru, ô sage vieillard ! Mais je remarque avec étonnement que vous n'êtes presque point changé depuis tant d'années. C'est la même fraîcheur de visage, la même taille droite, la même vigueur : vos cheveux seulement ont un peu blanchi.

Grand Roi, répondit Mentor, si j'étois flatteur, je vous dirois de même, que vous avez conservé cette fleur de jeunesse qui éclatoit sur votre visage avant le siège de Troie. Mais j'aimerois mieux vous déplaire que de blesser la vérité. D'ailleurs je vois par votre sage discours que vous n'aimez pas la flatterie, et qu'on ne hasarde rien en vous parlant avec sincérité. Vous êtes bien changé, et j'aurois eu de la peine à vous reconnoître. J'en connois clairement la cause, c'est que vous avez beaucoup souffert dans vos malheurs ; mais vous avez bien gagné en souffrant, puisque vous avez acquis la sagesse. On doit se consoler aisément des rides qui viennent sur le visage, pendant que le coeur s'exerce et se fortifie dans la vertu. Au reste, sachez que les Rois s'usent toujours plus que les autres hommes. Dans l'adversité les peines de l'esprit et les travaux du corps les font vieillir avant le tems. Dans la prospérité les délices d'une vie molle les usent plus.

plus encore que tous les travaux de la guerre. Rien n'est si mal-fain que les plaisirs où l'on ne peut se modérer. De-là vient que les Rois et en paix et en guerre ont toujours des peines et des plaisirs qui font venir la vieillesse avant l'âge, où elle doit venir naturellement. Une vie sobre et modérée, simple et exempte d'inquiétude et de passion, réglée et laborieuse, retient dans les membres d'un homme sage la vive jeunesse, qui sans ces précautions est toujours prête à s'envoler sur les ailes du tems.

Idoménée charmé du discours de Mentor, l'eût écouté long-tems, si l'on ne fût venu l'avertir pour un sacrifice qu'il devoit faire à Jupiter. Télémaque et Mentor le suivirent environnés d'une grande foule de peuple, qui considéroit avec empressement et curiosité ces deux Etrangers. Les Salantins se disoient les uns aux autres: Ces deux hommes sont bien différens. Le jeune a je ne sai quoi de vif et d'aimable; toutes les graces de la beauté et de la jeunesse sont repandues sur son visage et sur son corps: mais cette beauté n'a rien de mou ni d'efféminé. Avec cette fleur si tendre de la jeunesse, il paroît vigoureux, robuste, endurci au travail. Cet autre, quoique bien plus âgé, n'a encore rien perdu de sa force. Sa mine paroît d'abord moins haute, et son visage moins gracieux: mais quand on le regarde de près, on trouve dans sa simplicité des marques de sagesse et de vertu avec une noblesse qui étonne. Quand les Dieux sont descendus sur la terre pour se communiquer aux Mortels, sans doute qu'ils ont pris de telles figures d'Etrangers et de Voyageurs.

Cepen-

(6) Europe étoit fille d'Agenor Roi des Phéniciens, & sœur de Cadmus. Elle fut enlevée par Jupiter sous la forme de d'un Taureau. C'est elle qui a donné son nom à la première des quatre parties du monde.

Cependant on arrive dans le Temple de Jupiter qu'Idoménée, issu du sang de ce Dieu, avoit orné avec beaucoup de magnificence. Il étoit environné d'un double rang de colonnes de marbre jaspe. Les chapiteaux étoient d'argent. Le Temple étoit tout incrusté de marbre avec des bas reliefs qui représentoient Jupiter changé en Taureau; le ravissement d'Europe (6), et son passage en Crète au travers des flots. Ils sembloient respecter Jupiter, quoiqu'il fût sous une forme étrangère. On voyoit ensuite la naissance et la jeunesse de Minos. Enfin ce sage Roi donnant dans un âge plus avancé des loix à toute son isle pour la rendre à jamais florissante. Télémaque y remarqua aussi les principales aventures du siège de Troye, où Idoménée avoit acquis la gloire d'un grand Capitaine. Parmi ces représentations de combats, il chercha son pere. Il le reconnut prenant les chevaux de Rhéus que Diomède (7) venoit de tuer; ensuite disputant avec Ajax les armes d'Achille devant tous les Chefs de l'armée Grèque assemblés; enfin sortant du cheval fatal pour verser le sang de tant de Troyens.

Télémaque le reconnut d'abord à ces fameuses actions, dont il avoit souvent ouï parler, et que Mentor même lui avoit racontées. Les larmes coulerent de ses yeux; il changea de couleur, son visage parut troublé. Idoménée l'aperçut, quoique Télémaque se dévouât pour cacher son trouble. N'ayez point de honte, lui dit Idoménée, de nous laisser voir combien vous êtes touché de la gloire et des malheurs de votre pere.

Cepen-

(7) Diomède, Roi de Thrace, nourrissoit ses chevaux de la chair des Etrangers qui venoient dans ses Etats. Hercule l'ayant vaincu, l'exposa à ces mêmes chevaux qui le dévorèrent.

Cependant le peuple s'assembloit en foule sous ces vastes portiques formés par le double rang de colonnes qui environnent le Temple. Il y avoit deux troupes des jeunes garçons et de jeunes filles, qui chantoient des vers à la louange du Dieu qui tient dans ses mains la foudre. Ces enfans choisis de la figure la plus agréable, avoient de longs cheveux flottans sur leurs épaules. Leurs têtes étoient couronnées de roses et parfumées : ils étoient tous vêtus de blanc. Idoménée faisoit à Jupiter un sacrifice de cent taureaux pour se le rendre favorable dans une guerre qu'il avoit entreprise contre ses voisins. Le sang des victimes fumoit de tous côtés, on le voyoit ruisseler dans les profondes coupes d'or et d'argent.

Le vieillard Théophraste ami des Dieux, et Prêtre du Temple, tenoit pendant le sacrifice sa tête couverte d'une bout de sa robe de pourpre. Ensuite il consulta les entrailles des victimes, qui palpitent encore. Puis s'étant mis sur le Trépied sacré : O Dieux ! s'écria-t-il, quels sont donc ces deux Etrangers que le Ciel envoie en ces lieux ? Sans eux la guerre entreprise nous seroit funeste, et Salente tomberoit en ruine avant que d'achever d'être élevée sur ses fondemens. Je vois un jeune Héros que la sagesse mène par la main ; il n'est pas permis à une bouche mortelle d'en dire d'avantage.

En disant ces paroles, son regard étoit farouche et ses yeux étincelans ; il sembloit avoir d'autres objets que ceux qui paroissent devant lui : son visage étoit enflammé : il étoit troublé et hors de lui-même : ses cheveux étoient hérissés, sa bouche écumante, ses bras levés et immobiles. Sa voix émue étoit plus forte qu'aucune voix humaine. Il étoit hors d'haleine, et ne pouvoit tenir renfermé au-dedans de lui l'esprit divin qui l'agitoit.

O heu-

O heureux Idoménée ! s'écria-t-il encore ; que vois-je ? Quels malheurs évités ! Quelle douce paix au-dedans ! mais au-dehors quels combats ! Quelles victoires ! O Télémaque ! tes travaux surpassent ceux de ton pere ; le fier ennemi gémit dans la poussière sous ton glaive ; les portes d'airain , les inaccessibles ramparts tombent à tes pieds O grande Désse ! que son pere . . . O jeune homme ! tu reverras enfin . . . A ces mots la parole meurt dans sa bouche , et il demeure comme malgré lui dans un silence plein d'étonnement.

Tout le peuple est glacé de crainte. Idoménée tremblant n'ose lui demander qu'il achève. Télémaque même surpris comprend à peine ce qu'il vient d'entendre ; à peine peut-il croire qu'il ait entendu ces hautes prédictions. Mentor est le seul que l'esprit divin n'a point étonné. Vous entendez, dit-il à Idoménée , le dessein des Dieux. Contre quelque Nation que vous ayiez à combattre , la victoire sera dans vos mains , et vous devrez au jeune fils de votre ami le bonheur de vos armes. N'en soyez point jaloux. Profitez seulement de ce que les Dieux vous donnent par lui.

Idoménée n'étant pas encore revenu de son étonnement , cherchoit en vain des paroles ; sa langue demeuroit immobile. Télémaque plus prompt dit à Mentor : Tant de gloire promise ne me touche point , mais que peuvent donc signifier ces dernières paroles , tu reverras . . . Est-ce mon pere , ou seulement , Ithaque ? Hélas ! que n'a-t-il achevé ! il m'a laissé plus en doute que je n'étois. O Ulysse ! ô mon pere ! seroit-ce vous-même que je dois revoir ? Seroit-il vrai ? Mais je me flatte ; cruel Oracle , tu prens plaisir à te jouer d'un malheureux ; encore une parole , et j'étois au comble du bonheur.

N

Men-

Mentor lui dit : Respectez ce que les Dieux découvrent, et n'entreprenez pas de découvrir ce qu'ils veulent cacher. Une curiosité téméraire mérite d'être confondue. C'est par une sagesse pleine de bonté que les Dieux cachent aux foibles hommes leurs destinées dans une nuit impénétrable. Il est utile de prévoir ce qui dépend de nous pour le bien faire : mais il n'est pas moins utile d'ignorer ce qui ne dépend pas de nos soins, et ce que les Dieux veulent faire de nous.

Télémaque touché de ces paroles se retint avec beaucoup de peine. Idoménée, qui étoit revenu de son étonnement, commença de son côté à louer le grand Jupiter, qui lui avoit envoyé le jeune Télémaque et le sage Mentor pour le rendre victorieux de ses ennemis. Après qu'on eut fait un magnifique repas qui suivit le sacrifice, il parla ainsi aux deux Étrangers :

J'avoue que je ne connoissois point encore assez l'art de régner, quand je revins en Crète après le siège de Troye. Vous savez, chers amis, (8) les malheurs qui m'ont privé de régner dans cette grande isle, puisque vous m'assurez que vous y avez été depuis que j'en suis parti. Encore trop heureux si les coups les plus cruels de la fortune ont servi à m'instruire et à me rendre plus modéré. Je traversai les mers, comme un fugitif, que la vengeance des Dieux et des hommes poursuivit. Toute ma grandeur passée ne servoit qu'à me rendre ma chute plus honteuse et plus insupportable.

je

(8) Les malheurs qui ont privé Jacques II. du trône d'Angleterre sont encore trop recens & trop connus pour avoir besoin d'être détaillés. Si jamais Roi fût un exemple terrible pour les autres Rois, c'est sans doute celui-ci, qui, par l'abus qu'il fit de son autorité, a été dépouillé, pour aller chercher un asyle dans des terres étrangères.

Je vins réfugier mes Dieux Penates (9) sur cette côte déferte, où je ne trouvai que de terres incultes couvertes de ronces et d'épines, des forêts aussi anciennes que la terre, des rochers presque inaccessibles où se retiroient des bêtes farouches. Je suis réduit à me rejouir de posséder avec un petit nombre de soldats et de compagnons, qui avoient bien voulu me suivre dans mes malheurs, cette terre sauvage et d'en faire ma patrie, ne pouvant plus espérer de revoir jamais cette isle fortunée, où les Dieux n'avoient fait naître pour y régner. Hélas ! disois-je en moi-même, quel changement ! Quel exemple terrible ne suis-je point pour les Rois ! Il faudroit me montrer à tous ceux qui règnent dans le monde pour les instruire par mon exemple. Ils s'imaginent n'avoir rien à craindre à cause de leur élévation au-dessus du reste des hommes. Hé, c'est leur élévation même, qui fait qu'ils ont tout à craindre. J'étois craint de mes ennemis, et aimé de mes sujets. Je commandois à une nation puissante et belliqueuse : la renommée avoit porté mon nom dans les pays les plus éloignés. Je régnois dans une isle fertile et délicieuse : cent villes me donnoient chaque année un tribut de leurs richesses : ces peuples me reconnoissoient pour être du sang de Jupiter né dans leur pays. Ils m'aimoient comme le petit-fils du sage Minos, dont les loix les rendent si puissans et si heureux. Que manquoit-il à mon bonheur, si non d'en savoir jouir avec modération ? Mais (10) mon orgueil et la flatterie que j'ai écoutée, ont renversé mon Trône.

N 2

Ainsi

(9) Les Dieux Penates, aussi nommés Dieux Lâtes ou Domestiques, n'étoient que de petits marmoulets attachés en divers lieux de la Maison : les Payens les honoroient comme leurs protecteurs & leurs offroient du vin & de l'encens en sacrifice.

(10) Mon orgueil & la flatterie que j'ai écoutée ont renversé mon Trône. Les exemples sont odieux.

Ainsi tomberont tous les Rois qui se livreront à leurs desirs, et aux conseils des esprits flatteurs. Pendant le jour je tâchois de montrer un visage gai, et plein d'espérance, pour soutenir le cœur de ceux qui m'avoient suivi. Faisons, leur disois-je, une nouvelle ville, qui nous console de tout ce que nous avons perdu. Nous sommes environnés de peuples qui nous ont donné un bel exemple pour cette entreprise. Nous voyons Tarente qui s'élève assez près de nous. C'est Phalante (11) avec ses Lacédémoniens, qui a fondé ce nouveau Royaume. Philoctète (12) donne le nom de Périlie à une grande ville, qu'il bâtit sur la même côte. Metaponte est encore une semblable Colonie. Ferons-nous moins que tous ces Etrangers errans comme nous? La fortune ne nous est pas plus rigoureuse.

Pendant que je tâchois d'adoucir par ces paroles les peines de mes compagnons, je cachois au fond de mon cœur une douleur mortelle. C'étoit une consolation pour moi que la lumière du jour me quitta, et que la nuit vint m'envelopper de ses ombres pour déplorer en liberté ma misérable destinée. Des torrens de larmes amères couloient de mes yeux, et le doux sommeil m'étoit inconnu. Le lendemain je recommençois mes travaux avec une nouvelle ardeur. Voilà, Mentor, ce qui fait que vous m'avez trouvé si vieilli.

Après

(11) *Phalante*: depuis la 19. Olympiade il mena les Parthéniens de Sparte en Italie, & ils s'y rendirent maîtres de Tarente.

(12) *Philoctète*, fils de Peau, le fidele compagnon d'Hercule: qui, en mourant, l'obligea de lui promettre par serment de ne découvrir

Après qu'Idoménée eut achevé de raconter ses peines, il demanda à Télémaque et à Mentor leurs secours dans la guerre où il se trouvoit engagé. Je vous renverrai, leur disoit-il, à Ithaque dès que la guerre sera finie. Cependant je ferai partir des vaisseaux vers toutes les côtes les plus éloignées pour apprendre des nouvelles d'Ulysse. En quelque endroit des terres connues que la tempête ou la colère de quelque Divinité l'ait jetté, je saurai bien l'en retirer. Plaise aux Dieux qu'il soit encore vivant ! Pour vous, je vous renverrai avec les meilleurs vaisseaux qui aient jamais été construits dans l'isle de Crète. Ils sont faits du bois coupé sur le véritable mont Ida, (13) où Jupiter nâquit. Ce bois sacré ne sauroit périr dans les flots : les vents et les rochers le craignent et le respectent. Neptune même dans son plus grand courroux n'oseroit soulever les vagues contre lui. Assurez-vous donc que vous retournerez heureusement à Ithaque sans peine, et qu'aucune Divinité ennemie ne pourra plus vous faire errer sur tant de mers : le trajet est court et facile. Renvoyez le vaisseau Phénicien qui vous a portés jusqu'ici, et ne songez qu'à acquérir la gloire d'établir le nouveau Royaume d'Idoménée pour réparer tous ses malheurs. C'est à ce prix, ô fils d'Ulysse ! que vous ferez jugé digne de votre pere. Quand même les destinées rigoureuses l'auroient déjà fait descendre dans le sombre Royaume de Pluton, toute la Grèce charmée croira le revoir en vous.

N 3

A ces

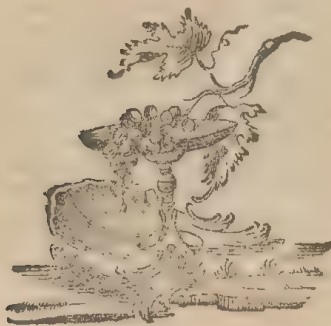
couvrir jamais à Personne le lieu de sa sepulture, & lui fit présent des armes teintes du sang de l'Hydre.

(13) *Ida*, Montagne de Candie : Les forêts de ce mont furent brûlées par le feu du Ciel, 73. ans après le déluge de Deucalion, & l'usage de fondre le fer premierement découvert en cette occasion par les Daïtyles, habitans de cette montagne

A ces mots, Télémaque interrompt Idoménée. Renvoyons, dit-il, le vaisseau Phénicien. Que tardons-nous à prendre les armes pour attaquer vos ennemis? Ils sont devenus les nôtres. Si nous avons été victorieux en combattans dans la Sicile pour Acéste (14) Troyen et ennemi de la Grèce, ne serons-nous pas encore plus ardens et plus favorisés des Dieux, quand nous combattrons pour un des Héros Grecs, qui ont renversé l'injuste ville de Priam. L'Oracle que nous venons d'entendre ne nous permet pas d'en douter.

(14) *Acéste*, Roi de Sicile; c'est le même qui reçut *Enée* & *Anchise* dans ses terres, après l'embarquement de *Troye*.

Fin du neuvième Livre.



LES

.
-
s
s
-
s-
s
s
s
-
et

CS



Les ennemis d'Ildoneée surprennent Salente.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE,

LIVRE DIXIEME.



SOMMAIRE DU LIVRE DIXIEME.

Idoménée informe Mentor du sujet de la guerre contre les Manduriens. Ils lui raconte que ces peuples lui avoient cédé d'abord la côte de l'Hespérie où il a fondé sa ville; qu'il s'étoient retirés sur les montagnes voisines, où quelques-uns des leurs ayant été maltraités par une troupe de ses gens, cette nation lui avoit député deux Vieillards, avec lesquels il avoit réglé des Articles de paix; qu'après une infraction de ce Traité, faite par ceux des siens qui l'ignoroient, ces peuples se préparoient à lui faire la guerre. Pendant ce récit d'Idoménée, les Manduriens qui s'étoient hâtés de prendre les armes, se présentent aux portes de Salanté. Nestor, Philoctète, & Phalante, qu'Idoménée croyoit neutres, sont contre lui dans l'Armée des Manduriens. Mentor sort de Salante, & va seul proposer aux ennemis des conditions de paix.

LIVRE DIXIEME.

Mentor regardant d'un oeil doux et tranquille Télémaque, qui étoit déjà plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainsi la parole : Je suis bien aise, fils d'Ulysse, de voir en vous une si belle passion pour la gloire : mais souvenez-vous que votre pere n'en a acquis une si grande parmi les Grecs au siège de Troye, qu'en se montrant le plus sage et le plus modéré d'entr'eux. Achille, quoiqu'invincible et invulnérable, quoique sûr de porter la terreur et la mort partout où il combattoit, n'a pu prendre la ville de Troye. Il est tombé lui-même aux pieds des murs de

cet.

cette ville, et elle a triomphé du vainqueur d'I Hector. Mais Ulysse en qui la prudence conduisoit la valeur, a porté la flamme et le fer au milieu des Troyens, et c'est à ses mains qu'on doit la chute de ces hautes et superbes tours, qui menacèrent pendant dix ans toute la Grèce conjurée. Autant que Minerve est au-dessus de Mars, autant une valeur discrète et prévoyante surpasse-t-elle un courage bouillant et farouche. Commençons donc par nous instruire des circonstances de cette guerre qu'il faut soutenir. Je ne refuse aucun péril : mais je crois, ô Idoménée, que vous devez nous expliquer premièrement si votre guerre est juste, ensuite contre qui vous la faites, et enfin quelles sont vos forces pour en espérer un heureux succès.

Idoménée lui répondit : Quand nous arrivâmes sur cette côte, nous y trouvâmes un peuple sauvage, qui erroit dans les forêts, vivant de sa chasse et des fruits que les arbres portent eux-mêmes. Ces peuples qu'on nomme les Manduriens (1) furent épouvantés, voyant nos vaisseaux et nos armes. Ils se retirèrent dans les montagnes : mais comme nos soldats furent curieux de voir le pays, et voulurent poursuivre des cerfs, ils rencontrèrent ces sauvages fugitifs. Alors les Chefs de ces Sauvages leur dirent : Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les céder : il ne nous reste que des montagnes presque inaccessibles ; du moins est-il juste que vous nous y laissiez en paix et en liberté. Nous vous trouvons errans, dispersés et plus foibles que nous : il ne tiendrait qu'à nous de vous égorger, et d'ôter même à vos compagnons la connoissance de votre malheur. Mais nous ne voulons point tremper nos mains dans le sang de ceux qui sont hom-

N 5

mes

(1) Les Manduriens étoient des peuples de la Pouille au Royaume de Naples, ainsi nommés du lac Andotio, dont parle Pline, & dont les eaux salées ne diminuent & n'augmentent jamais.

mes aussi bien que nous. Allez, souvenez-vous que vous devez la vie à nos sentimens d'humanité. N'oubliez jamais que c'est d'un peuple que vous nommez grossier et sauvage, que vous recevez cette leçon de modération et de générosité.

Ceux d'entre les nôtres qui furent ainsi renvoyés par ces barbares, revinrent dans le camp, et raconterent ce qui leur étoit arrivé. Nos soldats en furent émus, ils eurent honte de voir que des Crétois dussent la vie à cette troupe d'hommes fugitifs, qui leur paroissoient ressembler plutôt à des ours qu'à des hommes. Ils s'en allèrent à la chasse en plus grand nombre que les premiers, et avec toutes sortes d'armes. Bientôt ils rencontrèrent les Sauvages, et les attaquèrent. Le combat fut cruel. Les traits voloient de part et d'autre comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les Sauvages furent contraints de se retirer dans leurs montagnes escarpées, où les nôtres n'osèrent s'engager.

Peu de tems après ces peuples envoyèrent vers moi deux de leurs plus sages vieillards, qui venoient me demander la paix. Ils m'apportèrent des présens ; c'étoit des peaux de bêtes farouches qu'ils avoient tuées, et des fruits du pays. Après m'avoir donné leurs présens, ils parlerent ainsi :

O Roi ! nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, et dans l'autre une branche d'olivier. En effet, ils tenoient l'un et l'autre dans leurs mains. Voilà la paix, ou la guerre ; choisis. Nous aimerions mieux la paix. C'est pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu de honte de te céder le doux rivage de la mer, où le Soleil rend la terre fertile, et produit tant de fruits délicieux. La paix est plus douce que tous ces fruits ; c'est pour elle que nous nous sommes retirés dans ces hautes montagnes toujours couvertes de glace et de neige, où l'on ne voit jamais, ni les fleurs du Printems, ni les riches fruits

fruits de l'Automne. Nous avons horreur de cette brutalité, qui sous de beaux noms d'ambition et de gloire va follement ravager les provinces, et répand le sang des hommes qui sont tous frères. Si cette fausse gloire te touche, nous n'avons garde de te l'envier; nous te plaignons, et nous prions les Dieux de nous préserver d'une fureur semblable. Si les sciences que les Grecs apprennent avec tant de soin, et si la politesse dont ils se piquent ne leur inspire que cette détestable injustice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous ferons gloire d'être toujours ignorans et barbares, mais justes, humains, fidèles, désintéressés, accoutumés à nous contenter de peu, et à mépriser la vaine délicatesse, qui fait qu'on a besoin d'avoir beaucoup. Ce que nous estimons, c'est la santé, la frugalité, la liberté, la vigueur du corps et de l'esprit. C'est l'amour de la vertu, la crainte des Dieux, le bon naturel pour nos prochains, l'attachement à nos amis, la fidélité pour tout le monde, la modération dans la prospérité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours hardiment la vérité, l'horreur de la flatterie. Voilà quels sont les peuples que nous t'offrons pour voisins et pour alliés. Si les Dieux irrité aveuglent jusqu'à te faire refuser la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par modération la paix, sont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces vieillards me parloient ainsi, je ne pouvois me lasser de les regarder; ils avoient la barbe longue et négligée, les cheveux plus courts, mais blancs; les sourcils épais, les yeux vifs, un regard et une contenance ferme, une parole grave et pleine d'autorité, des manières simples et ingénues. Les fourures qui leur servoient d'habits, étoient nouées sur l'épaule, et laissoient voir des bras plus

ner-

nerveux, et des muscles mieux nourris que ceux de nos Athlètes. Je répodis à ces deux Envoyés, que je désirois la paix. Nous réglâmes ensemble de bonne foi plusieurs conditions: nous en primes tous les Dieux à témoins, et je renvoyai ces hommes chez eux avec des présens. Mais les Dieux qui m'avoient chassé du Royaume de mes Ancêtres, n'étoient pas encore lassés de me persécuter. Nos chasseurs qui ne pouvoient pas être sitôt avertis de la paix que nous venions de faire, rencontrèrent le même jour une grande troupe de ces barbares qui accompagnoient leurs Envoyés, lorsqu'ils revenoient de notre camp; ils les attaquèrent avec fureur, en tuèrent une partie, et poursuivirent le reste dans le bois. Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croyent qu'ils ne peuvent plus se fier ni à nos promesses, ni à nos sermens.

Pour être plus puissans que nous, ils appellent à leurs secours les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crotone, de Nerite, et de Brindes. Les Lucaniens viennent avec des chariots armés de faux tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun est couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée; ils portent des massues pleines de gros noeuds et garnies de pointes de fer. Ils sont presque de la taille des Géans, et leurs corps se rendent si robustes par les exercices pénibles auxquels ils s'adonnent, que leur seule vue épouvante. Les Locriens (2) venus de la Grèce sentent encore leur origine, et sont plus humains que les autres, mais ils ont joint à l'exacte discipline des troupes Grèques la vigueur des barbares, et l'habitude de mener

(2) Les Locriens étoient des peuples de la Phocide, qui habitoient des deux côtés du mont Parasse.

(3) Les Brutiens étoient des peuples d'Italie habitans d'une presqu'île de la Calabre intérieure, qui forme le Golfe appelé aujourd'hui de Gioia, à l'embouchure du fleuve Meiro ou Metauro.

(4) Crotone ou Cortone est une ville de Toscane située dans la Florentin entre le lac de Petugio & la ville d'Arezzo.

mener une vie dure, ce qui le rend invincible. Ils portent des boucliers légers qui sont faits d'un tissu d'ozier, et couverts de peaux; leurs épées sont longues. Les Brutiens (3) sont légers à la course comme les cerfs, et comme les daims. On croiroit que l'herbe même la plus tendre n'est point foulée sous leurs pieds; à peine laissent ils dans le sable quelques traces de leurs pas. On les voit tout à coup fondre sur leurs ennemis, et puis disparaître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone (4) sont adroits à tirer des flèches. Un homme ordinaire parmi les Grecs ne pourroit bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates; et si jamais ils s'appliquent à nos jeux, ils y ren porteront les prix. Leurs flèches sont trempées dans le suc de certaines herbes venimeuses, qui viennent, dit-on, des bords de l'Averne; et dont le poison est mortel. Pour ceux de Nérite (5) de Brindes (6) et de Messapie (7), ils n'ont en partage que la force du corps, et une valeur sans art. Les cris qu'ils poussent jusqu'au Ciel à la vue de leurs ennemis sont affreux. Ils se servent assez bien de la fronde, et ils obscurcissent l'air par une grêle de pierres lancées, mais ils combattent sans ordre. Voilà, Mentor, ce que vous désirez de savoir. Vous connoissez maintenant l'origine de cette guerre, et quels sont nos ennemis.

Après cet éclaircissement, Télémaque impatient de combattre, croyoit n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, et parla ainsi à Idoménée: D'où vient donc que les Locriens même, peuples sortis de la Grèce s'unissent aux barbares
contre

(3) Nérite aujourd'hui Nardo, est une petite ville du Royaume de Naples dans la terre d'Otrante, vers le Couchant à une lieue du Golfe de Tarente.

(6) Brindes est aussi dans la terre d'Otrante; & a le meilleur port de toute l'Italie.

(7) Messapie est une partie de la Pouille, à laquelle répond aujourd'hui la terre d'Otrante.

contre les Grecs? D'où vient que tant de Colonies fleurissent sur cette côte de la mer, sans avoir les mêmes guerres que vous, à soutenir? O Idoménée! vous dites que les Dieux ne sont pas encore las de vous persécuter. Et moi je dis, qu'ils n'ont pas encore achevé de vous instruire. Tant de malheurs que vous avez soufferts ne vous ont pas encore appris ce qu'il faut faire pour prévenir la guerre. Ce que vous racontez vous-même de la bonne foi de ces barbares, suffit pour montrer que vous auriez pu vivre en paix avec eux: mais la hauteur et la fierté attirent les guerres les plus dangereuses. Vous auriez pu leur donner des otages et en prendre d'eux. Il eut été facile d'envoyer avec leurs Ambassadeurs quelques-uns de vos Chefs pour les reconduire avec sûreté. Depuis cette guerre renouvelée, vous auriez dû encore les apaiser, en leur représentant qu'on les avoit attaqués, faute de savoir l'alliance qui venoit d'être jurée. Il falloit leur offrir toutes les sûretés qu'ils auroient demandées, et établir de rigoureuses peines contre ceux de vos sujets, qui auroient manqué à l'alliance: mais qu'est il arrivé depuis ce commencement de guerre?

Je crus, répondit Idoménée, que nous n'aurions pu sans bassesse rechercher ces barbares qui assemblerent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, et qui implorèrent les secours de tous les peuples voisins, auxquels ils nous rendirent suspects et odieux. Il me parut que la parti la plus assuré étoit de s'emparer promptement de certains passages dans les montagnes, qui étoient mal gardés. Nous les primes sans peine, et par-là nous nous sommes mis en état de désolez ces barbares. J'y ai fait élever des tours d'où nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendroient des montagnes dans notre pays. Nous pouvons entrer dans le leur, et ravager, quand il nous plaira, leurs principa-

cipales habitations. Par ce moyen nous sommes en état de résister avec des forces inégales à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste la paix entr'eux et nous est devenue très-difficile. Nous ne savrions leurs abandonner ces tours, sans nous exposer à leur incursions, et ils les regardent comme des Citadelles, dont vous voulons nous servir pour les réduire en servitude.

Mentor répondit ainsi à Idoménée : vous êtes un sage Roi, et vous voulez qu'on vous decouvre la vérité sans aucun adoucissement. Vous n'êtes point comme ces hommes foibles qui craignent de la voir, et qui manquant de courage pour se corriger, n'emploient leur autorité qu'à soutenir les fautes qu'ils ont faites. Sachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveilleuse leçon, quand il est venu vous demander la paix. Etoit-ce par foiblesse qu'il la demandoit ? manquoit-il de courage, ou de ressources contre vous ? Vous voyez que non, puisqu'il est si aguerri et soutenu par tant de voisins redoutables. Que n'imitiez-vous sa modération ? Mais une mauvaise honte et une fausse gloire vous a jetté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier, et vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant, en réunissant tant de peuples contre vous par une conduite hautaine et injuste. A quoi servent ces tours que vous vantez tant, si non à mettre tous vos voisins dans la nécessité de périr, ou de vous faire périr vous-même pour se préserver d'une servitude prochaine ? Vous n'avez élevé ces tours que pour votre fureur, et c'est par ces tours que vous êtes dans un grand péril. Le rampart le plus sûr d'un Etat est la justice, la modération, la bonne foi, et l'assurance où sont vos voisins que vous êtes incapable d'usurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidens imprévus.

La

La fortune est capricieuse et inconstante dans la guerre ; mais l'amour et la confiance de vos voisins, quand ils ont senti votre modération, font que votre Etat ne peut être vaincu, et n'est presque jamais attaqué. Quand même un voisin insulte l'attaqueroit, tous les autres intéressés à sa conservation prennent aussi-tôt les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples, qui trouvent leurs véritables intérêts à soutenir les vôtres, vous auroit rendu bien plus puissant que ces tours qui rendent vos maux irrémédiables. Si vous aviez songé d'abord à éviter la jalousie de tous vos voisins, votre ville paisante fleuriroit dans une heure de paix, et vous seriez l'arbitre de toutes les Nations de l'Hespérie. Retranchons nous maintenant à examiner comment on peut réparer le passé par l'avenir. Vous avez commencé à me dire qu'il y a sur cette côte diverses Colonies Grecques. Ces peuples doivent être disposés à vous secourir. Ils n'ont oublié, ni le grand nom de Minos fils de Jupiter, ni vos travaux au siège de Troie, où vous vous êtes signalé tant de fois entre les Princes Grecs, pour la querrelle commune de toute la Grèce. Pourquoi ne songez-vous pas à mettre ces colonies dans votre parti ?

Elles sont toutes, répondit Idoménée, résolues à demeurer neutres. Ce n'est pas qu'elles n'eussent quelque inclination à me secourir ; mais le trop grand éclat que cette ville a eu dès sa naissance, les a épouvantés. Ces Grecs aussi-bien que les autres peuples, ont craint que nous n'eussions des desseins sur leur liberté. Ils ont pensé qu'après avoir subjugué les barbares des montagnes, nous pourrions plus loin notre ambition. En un mot, tout est contre nous. Ceux

(6) Tarente, ville des Salentins dans la province Messapie, aujourd'hui ville Archevêque de la terre d'Otrante sur la côte Méridionale dans le Royaume de Naples.

Ceux-mêmes qui ne nous font pas une guerre ouverte, désirent notre abaissement, et la jalousie ne nous laisse aucun allié.

Etrange extrémité ! reprit Mentor : Pour vouloir paroître trop puissant, vous ruinez votre puissance ; et pendant que vous êtes au-dehors l'objet de la crainte et de la haine de vos voisins, vous vous épuisez au-dedans par les efforts nécessaires pour soutenir une telle guerre. O malheureux ! et doublement malheureux Idoménée ! que son malheur même n'a pu instruire qu'à demi ! Avez-vous encore besoin d'une seconde chute pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grands Rois ? Laissez moi faire, et racontez-moi seulement en détail, quelles sont donc ces villes Grecques qui refusent votre alliance.

La principale, lui répondit Idoménée, est la ville de Tarente. (8) Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramassa en Laconie (9) un grand nombre des jeunes hommes nés des femmes, qui avoient oublié leurs maris absens pendant la guerre de Troye. Quand les maris revinrent, les femmes ne songerent qu'à les appaître, et qu'à désavouer leurs fautes. Cette nombreuse jeunesse qui étoit née hors du mariage, ne connoissant plus ni pere, ni mere, vécut avec une licence sans bornes. La sévérité des loix réprima leurs désordres : ils se réunirent sous Phalante, chef hardi, intrépide, ambitieux, et qui sut gagner les coeurs par ses artifices ; il est venu sur cet rivage avec ces jeunes Laconiens : ils ont fait de Tarente une seconde Lacédémone. D'un autre côté, Philoctète qui a eu une si grande gloire au siège de Troye, en y portant les flèches d'Hercule, a élevé dans ce voisinage les murs de Petilie (10), moins puissante à la

(9) La Laconie étoit une province du Peloponèse : c'est aujourd'hui Tracônia dans la Morée.

(10) Petilie, aujourd'hui Petigliano dans la Toscane.

la vérité, mais plus sagement gouverné que Tarente. Enfin nous avons ici près la ville de Métaponte (11), que le sage Nestor a fondée avec ses Pyléens.

Quoi, reprit Mentor, vous avez Nestor dans l'Hespérie, et vous n'avez pas su l'engager dans vos intérêts ! Nestor qui vous a vu tant de fois combattre contre les Troyens, et dont vous aviez l'amitié ! Je l'ai perdue, repliqua Idoménée, par l'artifice de ces peuples qui n'ont rien de barbare que le nom ; ils ont eu l'adresse de lui persuader que je voulois me rendre le Tyran de l'Hespérie. Nous le détromperons, dit Mentor. Télémaque le vit à Pylos avant qu'il fût venu fonder la Colonie, et avant que nous eussions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulysse. Il n'aura pas encore oublié ce Héros, ni les marques de tendresse qu'il donna à son fils Télémaque : mais le principal est de guérir sa défiance. C'est par les ombrages donnés à tous vos voisins, que cette guerre s'est allumée, et c'est en dissipant ces vains ombrages que cette guerre peut s'éteindre. Encore un coup laissez-moi faire.

A ces mots Idoménée embrassant Mentor, s'attendrissoit, et ne pouvoit parler. Enfin il prononça à peine ces paroles : O sage vieillard envoyé par les Dieux pour réparer toutes mes fautes ! j'avoue que je me serois irrité contre tout autre qui m'auroit parlé aussi librement que vous : j'avoue qu'il n'y a que vous seul qui puissiez m'obliger à rechercher la paix. J'avois résolu de périr, ou de vaincre tous mes ennemis, mais il est juste de croire vos sages conseils plutôt que ma passion. O heureux Télémaque ! vous ne pourrez jamais vous égarer comme moi. puisque vous avez un tel guide. Mentor, vous êtes le maître, toute la sagesse des Dieux est en vous.

Mimer-

(11) Métaponte dans le golfe de Tarente.

(12) Nestor, fils de Neleus, Roi de Pyle dans la Morée, fort célèbre

Minerve même ne pourroit donner de plus salutaires conseils. Allez, promettez, concluez, donnez tout ce qui est à moi. Idoménée approuvera tout ce que vous jugerez à propos de faire.

Pendant qu'ils raisonnoient ainsi, on entendit tout-à-coup un bruit confus de chariots, de chevaux hennissans, d'hommes qui pouissoient des hurlemens épouvantables, et de trompettes qui remplissoient l'air d'un son belliqueux. On s'écrie : voilà les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les passages gardés. Les voilà qui viennent assiéger Salente. Les Vieillards et les femmes paroissent consternés. Hélas, disoient-ils, falloit-il quitter notre chere patrie, la fertile Crète, et suivre un Roi malheureux au travers de tant de mers pour fonder une ville qui sera mise en cendres comme Troye ? On voyoit de-dessus les murailles nouvellement bâties, dans la vaste campagne briller au Soleil les casques, les cuirasses, et les boucliers des ennemis ; les yeux en étoient éblouis : On voyoit aussi les piques hérissées qui couvroient la terre comme elle est couverte par une abondante moisson, que Cérès prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile pendant les chaleurs de l'Été, pour récompenser le Laboureur de toutes ses peines. Déjà on remarquoit les chariots armés de faux tranchantes, on distinguoit facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta sur une haute tour pour les mieux découvrir. Idoménée et Télémaque le suivirent de près. A peine y fut-il arrivé qu'il apperçut d'un côté Philocrète, et de l'autre Nestor (12) avec Pisistrate son fils. Nestor étoit facile à reconnoître à sa vieillesse vénérable. Quoi donc ! s'écria Mentor,

O 2

vous

Jebré pour sa prudence, son éloquence, & sa longue vie, que l'on dit avoir duré trois cens ans.

vous avez cru, ô Idoménée ! que Philoctète et Nestor se contentoient de ne vous point secourir ! Les voilà qui ont pris les armes contre vous ; et si je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en si bon ordre avec tant de lenteur, sont des troupes Lacédémoniennes commandées par Phalante. Tout est contre vous. Il n'y a aucun voisin de cette côte dont vous n'ayez fait un ennemi sans vouloir le faire.

En disant ces paroles, Mentor descend à la hâte de cette tour ; il marche vers une porte de la ville du côté par où les ennemis s'avançoient : il la fait ouvrir, et Idoménée surpris de la majesté avec laquelle il fait ces choses, n'ose pas même lui demander quel est son dessein. Mentor fait signe de la main, afin que personne ne songe à le suivre. Il va au devant des ennemis, étonnés de voir un seul homme qui se présente à eux. Il leur montra de loin une branche d'olivier en signe de paix ; et quand il fut à portée de se faire entendre, il leur demanda d'assembler tous les Chefs. Aussi-tôt tous les Chefs s'assemblerent, et il leur parla ainsi :

O hommes généreux assemblés de tant de Nations qui fleurissent dans la riche Hespérie ! je sais que vous n'êtes venus ici que pour l'intérêt commun de la liberté. Je loue votre zèle. Mais souffrez que je vous représente un moyen facile de conserver la liberté et la gloire de tous vos peuples, sans répandre le sang humain.

O Nestor ! sage Nestor, que j'aperçois dans cette assemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre est funeste à ceux-mêmes qui l'entreprennent avec justice, sous la protection des Dieux. La guerre est le plus grand des maux dont les Dieux affligent
les

(13) Capharée est le cap le plus Occidental de l'isle de Negropont, aujourd'hui *Capo-figera* ou *del Oro*.

(14) Lemnos, isle de la mer Egée aujourd'hui *Stalimene*.

les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont souffert pendant dix ans devant la malheureuse Troie. Quelles divisions entre les Cætes ! Quels caprices de la fortune ! Quels carnages des Grecs par la main d'Hector ! Quels malheurs dans toutes les villes les plus puissantes, causés par la guerre, pendant la longue absence de leurs Rois ! Au retour les uns ont fait naufrage au promontoire de Capharée (13), les autres ont trouvé une mort funeste dans le sein même de leurs épouses. O Dieux ! c'est donc dans votre colère que vous armâtes les Grecs pour cette éclatante expédition ! O peuples Hespériens ! je prie les Dieux de ne vous donner jamais une victoire si funeste. Troie est en cendres, il est vrai : mais il vaudroit mieux pour les Grecs qu'elle fût encore dans toute sa gloire, et que le lâche Paris jouît de ses infâmes amours avec Héléne. Philoctète si long-tems malheureux, et abandonné dans l'isle de Lemnos (14) ne craignez-vous point de retrouver de semblables malheurs dans une semblable guerre ? Je sai que les peuples de la Laconie ont senti aussi les troubles causés par la longue absence des Princes, des Capitaines, et des Soldats qui allèrent contre les Troyens. O Grecs ! qui avez passé dans l'Hespérie, vous n'y avez tous passé que par une suite des malheurs qui ont été les suites de la guerre de Troie.

Après avoir ainsi parlé, Mentor s'avança vers les Pyliens ; et Nestor qui l'avoit reconnu, s'avança aussi pour le saluer. O Mentor ! lui dit-il, c'est avec plaisir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis pour la première fois dans la Phocide (15) ; vous n'aviez que quinze ans, et je

O 3 prévís

(15) La Phocide étoit un pays de l'Achaye en Grèce : c'est aujourd'hui une partie de la Livadie & de l'Étolie, ou de l'Achaye moderne dépendante la Turquie en Europe.

prévis dès lors que vous seriez aussi sage que vous l'avez été dans la fuite. Mais par quelle aventure avez vous été conduit en ces lieux ? Quels sont donc les moyens que vous avez pour finir cette guerre ? Idoménée nous a contraint de l'attaquer. Nous ne demandons que la paix. Chacun de nous avoit un intérêt pressant de la désirer, mais nous ne pouvions plus trouver de sûreté avec lui. Il a violé toutes ses promesses à l'égard de ses plus proches voisins. La paix avec lui ne seroit pas une paix ; elle lui serviroit seulement à dissiper notre ligue, qui est notre unique ressource. Il a montré à tous les autres peuples son dessein ambitieux de les mettre dans l'esclavage, et il ne nous a laissé aucun moyen de défendre notre liberté qu'en tâchant de renverser son nouveau Royaume. Par sa mauvaise foi nous sommes réduits à le faire périr, ou à recevoir de lui le joug de la servitude. Si vous trouvez quelqu'expédient pour faire en sorte qu'on puisse se confier en lui, et s'assurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici, quitteront volontiers les armes, et nous avouerons avec joie que vous nous surpassez en sagesse.

Mentor lui répondit : Sage Nestor, vous savez qu'Ulysse m'avoit confié son fils Télémaque. Ce jeune homme impatient de découvrir la destinée de son pere, passa chez vous à Pylos, et vous le reçûtes avec tous les soins qu'il pouvoit attendre d'un fidèle ami de son pere. Vous lui donnâtes même votre fils pour le conduire. Il entreprit ensuite de longs voyages sur la mer ; il a vu la Sicile, l'Egypte, l'isle de Cypre, celle de Crète. Les vents, ou plutôt les Dieux, l'ont jeté sur cette côte comme il vouloit retourner à Ithaque. Nous sommes arrivés ici tout

(16) Agamemnon, Roi de Micene, fut élu Général de l'Armée des Grecs au siège de Troie.

tout à propos pour vous épargner l'horreur d'une cruelle guerre. Ce n'est plus Idoménée; c'est le fils du sage Ulysse, c'est moi qui vous répons de toutes les choses qui seront promises.

Pendant que Mentor parloit ainsi avec Nestor au milieu des troupes confédérées, Idoménée et Télémaque avec tous les Crétois armés, regardoient du haut des murs de Salente. Ils étoient attentifs pour remarquer comme les discours de Mentor seroient reçus, et ils auroient voulu pouvoir entendre les sages entretiens de ces des Vieillards. Nestor avoit toujours passé pour le plus expérimenté et le plus éloquent de tous les Rois de la Grèce. C'étoit lui qui modéroit pendant le siège de Troye le bouillant couroux d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon (16), la fierté d'Ajax (17), et le courage impétueux de Diomède. La douce persuasion couloit de ses levres comme un ruisseau de lait et de miel. Sa voix seule le faisoit entendre à tous ces Héros. Tous se taisoient dès qu'il ouvroit la bouche; et il n'y avoit que lui qui pouvoit appaiser dans le camp la farouche discorde. Il commençoit à sentir les injures de la froide vieillesse: mais ses paroles étoient encore pleines de force et de douceur. Il racontoit les choses passées pour instruire la jeunesse par ses expériences, mais il les racontoit avec grace, quoiqu'avec un peu de lenteur.

Ce vieillard admiré de toute la Grèce sembla avoir perdu toute son éloquence et toute sa majesté, dès que Mentor parut avec lui. Sa vieillesse paroissoit flétrie et abattue auprès de celle de Mentor, en qui les ans sembloient avoir respecté la

O 4

force

(17) Ajax, fils d'Oïlée, Roi des Locriens, viola Cassandre dans le temple de Pallas après la prise de Troye, mais il en fut puni par un coup de foudre.

force et la vigueur du tempérament. Les paroles de Mentor, quoique graves et simples, avoient une vivacité et une autorité qui commençoient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il disoit étoit court, précis et nerveux. Jamais il ne faisoit aucune redite; jamais il ne racontoit que le fait nécessaire pour l'affaire qu'il falloit décider. S'il étoit obligé de parler plusieurs fois d'une même chose pour l'inculquer, ou pour parvenir à la persuasion, c'étoit toujours par des tours nouveaux et des comparaisons sensibles. Il avoit même je ne sai quoi de complaisant et d'enjoué, quand il vouloit se proportionner aux besoins de autres, et leur insinuer quelque vérité. Ces deux hommes si vénérables furent un spectacle touchant à tant de peuples assemblés. Pendant que tous les Alliés ennemis de Salente, se jetoient les uns sur les autres pour les voir de plus près, et pour tâcher d'entendre leurs sages discours, Idoménée et tous les siens s'efforçoient de découvrir par leurs regards avides et empressés ce que signifioient leurs gestes, et l'air de leur visage.

Fin du dixieme Livre.



LES

de
vi-
r à
et
ais
ire
lu-
ou
par
es.
en-
ns
ux
r à
Al-
les
en-
ns
et
de

S



Telemachus et Mentor proposent la prière.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE ONZIEME.



S O M M A I R E

DU LIVRE ONZIEME.

Télémaque voyant Mentor au milieu des Alliés, veut savoir ce qui se passe entr'eux. Il se fait ouvrir les portes de Salente, va joindre Mentor, et sa présence contribue auprès des Alliés à leur faire accepter les conditions de paix que celui-ci leur proposoit de la part d'Idoménée. Les Rois entrent comme amis dans Salente. Idoménée accepta tout ce qui a été arrêté. On se donne réciproquement des otages, et on fait un sacrifice commun entre la ville et le camp pour la confirmation de cette Alliance.

LIVRE ONZIEME.

Cependant Télémaque impatient se dérobe à la multitude qui l'environne. Il court à la porte par où Mentor étoit sorti; il se la fait ouvrir avec autorité. Bientôt Idoménée qui le croit à ses côtés, s'étonne de le voir qui court au milieu de la campagne, et qu'il est déjà auprès de Nestor. Nestor le reconnoît, et se hâte, mais d'un pas pesant et

(*) *Les larmes*: il n'y avoit pas des gens, qui pleuroient si facilement que les Héros d'Homère; &c c'est ce qui a donné lieu au proverbe: *αγαδοὶ δ' ἀγιδάκτους αἰδέσθαι*, Les bons pleurent volontiers. Boni viri

et tardif de l'aller recevoir. Télémaque sauta à son cou et le tient serré entre ses bras sans parler. Enfin il s'écria : O mon pere ! (je ne crains pas de vous nommer ainsi) Le malheur de ne point retrouver mon véritable pere, et les bontés que vous m'avez fait sentir, me donnent droit de me servir d'un nom si tendre : Mon pere, mon cher pere, je vous revois ! ainsi puisse-je revoir Ulysse ! Si quelque chose pouvoit me consoler d'en être privé, ce seroit de trouver en vous un autre lui-même.

Nestor ne put à ces paroles retenir ses larmes, (1) et il fut touché d'une secrete joie, voyant celles qui couloient avec une merveilleuse grace sur les joues de Télémaque : La beauté, la douceur et la noble assurance de ce jeune inconnu, qui traversoit sans précaution tant de troupes ennemies, étonna tous les Alliés. N'est-ce pas ? disoient-ils, le fils de ce vieillard qui est venu parler à Nestor ? Sans doute, c'est la même sagesse dans les deux âges les plus opposés de la vie. Dans l'un elle ne fait encore que fleurir ; dans l'autre elle porte avec abondance les fruits les plus mûrs.

Mentor, qui avoit pris plaisir à voir la tendresse, avec laquelle Nestor venoit de recevoir Télémaque, profita de cette heureuse disposition. Voilà, lui dit-il, le fils d'Ulysse si cher à toute la Grèce, et si cher à vous-même, ô sage Nestor ! Le voilà, je vous le livre comme un otage et comme le gage le plus précieux qu'on puisse vous donner de la fidélité des promesses d'Idoménée. Vous jugez bien que je ne voudrois pas que la perte du fils suivit celle du pere, et que la malheureuse Pénélope pût reprocher à

Mentor

veri lacrymabiles. Cela est si vrai, que presque tous ses plus grands hommes du monde ont pleuré. L'Ajox de Sophocle ne pleure point dans ses plus grands maux, parce qu'il est fou. Mais vous ne trouverez aucune règle sans exception.

Mentor qu'il a sacrifié son fils à l'ambition du nouveau Roi de Salente. Avec ce gage qui est venu de lui-même s'offrir, et que les Dieux amateurs de la paix vous envoient, je commence, ô peuples assemblés de tant de Nations, à vous faire des propositions pour établir à jamais une solide paix.

A ce mot de paix on entend un bruit confus de rang en rang. Toutes ces différentes Nations frémissaient de courroux, croyant de perdre tout le tems, où l'on retardoit le combat. Ils s'imaginoient qu'on ne faisoit tous ces discours que pour ralentir leur fureur et pour faire échapper leur proie. Surtout les Manduriens souffroient impatiemment qu'Idoménée espérât de les tromper encore une fois. Souvent ils entreprirent d'interrompre Mentor; car ils craignoient que ses discours pleins de sagesse ne détachassent leurs Alliés. Ils commençoient à se délier de tous les Grecs qui étoient dans l'assemblée. Mentor qui l'apperçut, se hâta d'augmenter cette défiance pour jeter la division (2) dans l'esprit de tous ces peuples.

J'avoue, disoit-il, que les Manduriens ont sujet de se plaindre et de demander quelque réparation des torts qu'ils ont soufferts: mais il n'est pas juste aussi, que les Grecs qui sont sur cette côte des Colonies, soient suspects et odieux aux anciens peuples ou pays. Au contraire, les Grecs doivent être unis entr'eux et se faire bien traiter par les autres; il faut seulement qu'ils soient modérés, et qu'ils n'entreprennent jamais d'usurper les terres de leurs voisins. Je fais qu'Idoménée a eu le malheur de vous donner des ombrages; mais il est aisé de guérir toutes vos défiances. Télémaque et moi nous nous of-

frons

(2) *La division*: divide, & imperabilis. L'Homère feint, qu'une malheureuse discorde, venant à se glisser parmi les Dieux, avoit troublé toute leur félicité, & les empêchoit de jouir des délices du Ciel même.

frons à être des ôtages, qui vous répondent de la bonne foi d'Idoménée. Nous demeurerons entre vos mains jusqu'à ce que les choses qu'on vous promettra, soyent fidèlement accomplies. Ce qui vous irrite, ô Manduriens! s'écria-t-il, c'est que les troupes des Crétois ont saisi les passages de vos montagnes par surprise, et que par-là ils sont en état d'entrer malgré vous, aussi souvent qu'il leur plaira, dans le pays où vous vous êtes retirés, pour leur laisser le pays uni qui est sur le rivage de la mer. Ces passages que les Crétois ont fortifiés par de hautes tours pleines de gens armés, sont donc le véritable sujet de la guerre. Répondez-moi, y en a-t-il encore quelqu'autre?

Alors le Chef des Manduriens s'avança et parla ainsi: Que n'avons-nous pas fait pour éviter cette guerre? Les Dieux nous sont témoins que nous n'avons renoncé à la paix que quand la paix nous est échappée sans ressource (3) par l'ambition inquiète des Crétois, et par l'impossibilité où ils nous ont mis de nous fier à leurs sermens. Nation insensée! qui nous a réduits malgré nous à l'affreuse nécessité de prendre un parti de désespoir contre elle, et de ne pouvoir plus chercher notre sûreté que dans sa perte. Tandis qu'ils conserveront ces passages, nous croirons toujours qu'ils veulent usurper nos terres et nous mettre en servitude. S'il étoit vrai qu'ils ne songeassent plus qu'à vivre en paix avec leurs voisins, ils se contenteroient de ce que nous leur avons cédé sans peine, et ils ne s'attacheroient pas à conserver des entrées dans un pays, contre la liberté duquel ils ne formeroient aucun dessein ambitieux. Mais vous ne le connoissez pas, ô sage Vieillard! C'est par un grand malheur que
nous

(3) Tel a été de tout tems le langage des Hollandois à l'égard des François; ils ont bien voulu les avoir pour amis, mais non pas pour voisins.

nous avons appris à les connoître. Cessez, ô homme aimé des Dieux, de retarder une guerre juste et nécessaire, sans laquelle l'Espérance ne pourroit jamais espérer une paix constante. O Nation ingrate, trompeuse et cruelle, que les Dieux irrités ont envoyé auprès de nous pour troubler notre paix, et pour nous punir de nos fautes ! Mais après nous avoir punis, ô Dieux ! vous nous vengerez. Vous ne ferez pas moins justes contre nos ennemis que contre nous.

A ces paroles toute l'assemblée parut émue. Il sembloit que Mars et Bellone alloient de rang en rang rallumant dans les coeurs la fureur des combats que Mentor tâchoit d'éteindre. Il reprit ainsi la parole :

Si je n'avois que des promesses à vous faire, vous pourriez refuser de vous y fier : mais je vous offre des choses certaines et présentes. Si vous n'êtes pas contents d'avoir pour otages Télémaque et moi, je vous ferai donner douze de plus notables et de plus vaillans Crétois. Mais il est juste que vous donniez aussi de votre côté des otages ; car Idoménée qui désire sincèrement la paix, la désire sans crainte et sans bassesse ; il désire la paix, comme vous dites vous-même que vous l'avez désirée par sagesse et par modération ; mais non par l'amour d'une vie molle, ou par foiblesse à la vue des dangers dont la guerre menace les hommes. Il est prêt à périr ou à vaincre, mais il aime mieux la paix que la victoire la plus éclatante. Il auroit honte de craindre d'être vaincu : mais il craint d'être injuste, et il n'a point de honte de vouloir réparer ses fautes. Les armes à la main, il

(4) *Reservez-vous la gloire d'être les Juges & les médiateurs. C'est ainsi, que le Roi d'Angleterre & les Etats Généraux des Provinces Unies*

il offre la paix, et ne veut point en imposer les conditions avec hauteur; car il ne fait aucun cas d'une paix forcée; il veut une paix dont toutes les parties foyent contentes, qui finisse toutes les jalousies, qui appaise tous les ressentimens, et qui guérisse toutes les déliances. En un mot, Idoménée est dans les sentimens où je suis sûr que vous voudriez qu'il fût. Il n'est question que de vous en persuader: la persuasion ne sera pas difficile, si vous voulez m'écouter avec un esprit dégagé et tranquille.

Ecoutez donc, ô peuple remplis de valeur! et vous, ô Chefs si sages et si unis! écoutez ce que je vous offre de la part d'Idoménée: Il n'est pas juste qu'il puisse entrer dans les terres de ses voisins: il n'eût pas juste aussi que ses voisins pussent entrer dans les siennes. Il consent que les passages que l'on a fortifiés par de hautes tours, soient gardés par des troupes neutres. Vous Nestor, et vous Philoctète, vous êtes Grecs d'origine; mais en cette occasion vous vous êtes déclarés contre Idoménée. Ainsi vous ne pouvez être suspects d'être trop favorable à ses intérêts. Ce qui vous touche, c'est l'intérêt commun de la paix et de la liberté de l'Hespérie, soyez vous-mêmes les dépositaires et les gardiens de ces passages qui causent la guerre. Vous n'avez pas moins d'intérêt à empêcher que les anciens peuples de l'Hespérie ne détruisent Salente nouvelle Colonie des Grecs, semblable à celle que vous avez fondée, qu'à empêcher qu'Idoménée n'usurpe les terres de ses voisins. Tenez l'équilibre entre les uns et les autres. Au lieu de porter le fer et le feu chez un peuple que vous devez aimer, réservez vous la gloire d'être les juges et les médiateurs (4).

Vous

Unies furent les Médiateurs de la Paix d'Aix la Chapelle, que le Roi fit en 1663 comme par nécessité: mais la jalousie ne la médiation tourna bientôt au préjudice de ces derniers Médiateurs.

Vous me direz que ces conditions vous paroîtroient merveilleuses, si vous pouviez vous assurer qu'Idoménée les accompliroit de bonne foi ; mais je vais vous satisfaire.

Il y aura pour sureté réciproque les ôtages dont je vous ai parlé, jusqu'à ce que tous les passages foyent mis en dépôt dans vos mains. Quand le salut de l'Hesperie entière, quand celui de Salente même et d'Idoménée sera à votre discrétion, ferez-vous cœurs ? De qui pourrez-vous désormais vous défier ? Sera-ce de vous-mêmes ? Vous n'osez-vous fier à Idoménée, et Idoménée est si incapable de vous tromper, qu'il veut se fier à vous. Oui, il veut vous confier le repos, la vie, la liberté de tout son peuple et de lui-même. S'il est vrai que vous ne défiez qu'une bonne paix, la voilà qui se présente à vous, et qui vous ôte tout prétexte de reculer. Encore une fois ne vous imaginez pas que la crainte reduise Idoménée à vous faire ces offres. C'est la sagesse et la justice qui l'engagent à prendre ce parti, sans se mettre en peine, si vous imputerez à la faiblesse ce qu'il fait par vertu. Dans les commencemens il a fait des fautes, et il met sa gloire à les reconnoître par les offres dont il vous prévient. C'est faiblesse, c'est vanité, c'est ignorance grossière de son propre intérêt, que d'espérer de pouvoir cacher les fautes en affectant de les soutenir avec fierté et avec hauteur. Celui qui avoue ses fautes à son ennemi, et qui offre de les réparer, montre par-là qu'il est devenu incapable d'en commettre, et que l'ennemi a tout à craindre d'une conduite si sage et si ferme, à moins qu'il ne fasse la paix. Gardez-vous bien de souffrir qu'il vous mette à son tour dans le tort. Si vous refusez la paix et la justice, qui viennent à vous, la paix et la justice seront vengées. Idoménée, qui devoit craindre de trouver les Dieux irrités

irrités contre lui, les tournera pour lui contre vous. Télémaque et moi nous combattrons pour la bonne cause. Je prens tous les Dieux du Ciel et des Enfers à témoins des justes propositions que je viens de vous faire.

En achevânt ces mots, Mentor leva son bras pour montrer à tant de peuples le rameau d'olivier, qui étoit dans sa main le signe pacifique. Les Chefs qui le regarderent de près, furent étonnés et ébouis du feu divin qui éclatoit dans ses yeux. Il parut avec une majesté et une autorité qui est au-dessus de tout ce qu'on voit dans les plus grands d'entre les mortels. Le charme de ses paroles douces et fortes enveloppoit les cœurs: elles étoient semblables à ces paroles enchantées, qui tout-à-coup dans le profond silence de la nuit arrêtent au milieu de l'Olympe la Lune et les Etoiles, calment la mer irritée, font taire les vents et les flots, et suspendent les cours des fleuves rapides.

Mentor étoit au milieu de ces peuples furieux, comme Bacchus, lorsqu'il étoit environné de tyrris qui oubliant leur cruauté, venoient par la puissance de sa douce voix lécher ses pieds et se soumettre par leurs caresses. D'abord il se fit un profond silence dans toute l'armée. Les Chefs se regardoient les uns les autres, ne pouvant résister à cet homme, ni comprendre qui il étoit. Toutes les troupes immobiles avoient les yeux attachés sur lui. On n'osoit parler de peur qu'il n'eût encore quelque chose à dire et qu'on ne l'empêchât d'être entendu. Quoiqu'on ne trouvât rien à ajouter aux choses qu'il avoit dites, on auroit souhaité qu'il eût parlé plus long-tems. Tout ce qu'il avoit dit, demeurait comme gravé dans tous les cœurs. En parlant il se faisoit aimer, il se faisoit craindre.

Chacun étoit avide et comme suspendu pour recueillir jusqu'aux moindres paroles qui sortoient de sa bouche.

Enfin après un assez long silence, on entendit un bruit sourd qui se répandoit peu à peu ; ce n'étoit plus ce bruit confus des peuples qui frémissaient dans leur indignation, c'étoit au contraire un murmure doux et favorable ; on découvroit déjà sur les visages je ne sai quoi de serein et de radouci. Les Manduriens si irrités sentoient que leurs armes leur toiboient des mains. Le farouche Phalante avec ses Lacédémoniens furent surpris de trouver leurs entrailles attendries. Les autres commencèrent à soupirer après cette heureuse paix qu'on venoit leur montrer. Philoctète plus sensible qu'un autre par l'expérience de ses malheurs ne put retenir ses larmes. Nestor ne pouvant parler dans le transport où le discours de Mentor venoit de le mettre, l'embrassa tendrement ; et tous les peuples à la fois, comme si c'eût été un signal, s'écrierent aussitôt : O sage Vieillard, vous nous désarmez ! La paix, la paix !

Nestor un moment après voulut commencer un discours ; mais toutes les troupes impatientes craignirent qu'il ne voulut représenter quelque difficulté. La paix, la paix ! s'écrierent-elles encore une fois. On ne put leur imposer silence qu'en faisant crier avec eux par tous les Chefs de l'armée ; La paix, la paix !

Nestor voyant bien qu'il n'étoit pas libre de faire un discours suivi, se contenta de dire : Vous voyez, ô Mentor ! ce que peut la parole d'un homme de bien. Quand la sagesse et la vertu parlent, elles calment toutes les passions. Nos justes ressentimens
se

se changent en amitié et en desirs d'une paix durable. Nous l'acceptons telle que vous l'offrez. En même tems tous les Chefs tendirent les mains en signe de consentement.

Mentor courut vers la porte de Salente pour la faire ouvrir, et pour mander à Idoménée et fortir de la ville sans précaution. Cependant Nestor embrassoit Télémaque, disant : aimable fils du plus sage de tous les Grecs, puilliez-vous être aussi sage et plus heureux que lui ! N'avez-vous rien découvert sur sa destinée ? Le souvenir de votre pere, à qui vous ressembliez, a servi à étouffer notre indignation. Phalante, quoique dur et farouche, quoiqu'il n'eût jamais vu Ulysse, ne laissa pas d'être touché de ses malheurs et de ceux de son fils. Déjà on pressoit Télémaque de raconter ses aventures, lorsque Mentor revint avec Idoménée et toute la jeunesse Crétoise qui le suivoit.

A la vue d'Idoménée, les Alliés sentirent que leur courroux se rallumoit ; mais les paroles de Mentor éteignirent ce feu prêt à éclater. Que tardons-nous, dit-il, à conclure cette sainte alliance dont les Dieux seront les témoins et les défenseurs ? Qu'ils la vengent, si jamais quelque impie ose la violer, et que tous les maux horribles de la guerre, loin d'accabler les peuples fidèles et innocens, retombent sur la tête parjure et exécrable de l'ambitieux, qui foulera aux pieds les droits sacrés de cette alliance ; qu'il soit détesté des Dieux et des hommes ; Qu'il ne jouisse jamais du fruit de sa perfidie ; Que les furies infernales sous les figures les plus hideuses viennent exciter sa rage et son désespoir ; Qu'il tombe mort sans aucune espérance de sepulture ; Que son corps soit à proie des chiens et des vautours, et qu'il soit aux enfers dans le profond abîme

du Tartare, tourmenté à jamais plus rigoureusement que Tantale, Ixion, et les Danaïdes. Mais plutôt que cette paix soit inébranlable comme le rocher d'Atlas (5) qui soutient le Ciel; Que tous ces peuples la réverent et goûtent ses fruits de génération en génération; Que les noms de ceux qui l'auront jurée, soyent avec amour et avec vénération dans la bouche de nos derniers neveux; que cette paix fondée sur la justice et sur la bonne foi, soit le modèle de toutes les paix qui se feront à l'avenir chez toutes les Nations de la terre, et que tous les peuples qui voudront se rendre heureux en se réunissant, songent à imiter les peuples de l'Hespérie.

A ces paroles Idoménée et les autres Rois jurèrent la paix aux conditions marquées. On donna de part et d'autre douze otages. Télémaque veut être du nombre des otages donnés par Idoménée; mais on ne peut consentir que Mentor en soit, parce que les Alliés veulent qu'il demeure auprès d'Idoménée pour répondre de sa conduite et de celle de ses Conseillers jusqu'à l'entière exécution des choses promises. On immola entre la ville et l'armée cent génisses blanches comme la neige, et autant de taureaux de même couleur, dont les cornes étoient dorées et ornées de festons. On entendoit retentir jusques dans les montagnes voisines les mugissemens affreux des victimes qui tomboient sous le couteau sacré. Le sang fumant ruisseloit de toutes parts. On faisoit couler avec abondance un vin exquis pour les Libations (6). Les Haruspices (7) consultoient les entrailles qui palpiroient encore. Les Sacrificateurs brû-

(5) Atlas, Roi de Mauritanie, grand Astrologue, que la Fable a changé en un rocher élevé jusqu'au Ciel, d'où l'on a feint qu'il portoit les cieux sur ses épaules.

(6) Les Libations étoient des effusions du vin ou de quelque autre liqueur faites en honneur des fausses Divinités.

brûloient sur l'Autel un eneens qui formoit un épais nuage, et dont la bonne odeur parfumoit toute la campagne.

Cependant les soldats des deux partis cessant de se regarder d'un oeil ennemi, commençoient à s'entretenir sur leurs aventures : ils se délassoient déjà de leurs travaux, et goûtoient d'avance les douceurs de la paix. Plusieurs de ceux qui avoient suivi Idoménée au siège de Troie, reconnurent ceux de Nestor qui avoient combattu dans la même guerre. Ils s'embrassoient avec tendresse, et se racontaient mutuellement tout ce qui leur étoit arrivé, depuis qu'ils avoient ruiné la superbe Ville, qui étoit l'ornement de toute l'Asie. Déjà ils se couchoient sur l'herbe, se couronnoient de fleurs, et buvoient ensemble le vin qu'on apportoit de la ville dans de grands vases, pour célébrer une si heureuse journée.

Tout-à-coup Mentor dit : O Rois ! O Capitaines assemblés ! désormais sous divers noms et divers Chefs, vous ne ferez plus qu'un seul peuple. C'est ainsi que les justes Dieux, amateurs des hommes qu'ils ont formés, veulent être le lien éternel de leur parfaite concorde. Tout le genre humain n'est qu'une famille dispersée sur la face de toute la terre. Tous les peuples sont frères, et doivent s'aimer comme tels. Malheur à ces impies qui cherchent une gloire cruelle dans le sang de leur frères, qui est leur propre sang. La guerre est quelquefois nécessaire, (3) il est vrai : mais c'est la honte du genre humain qu'elle soit inévitable en certaines occasions. O

P 3

Rois !

(7) Les Haruspices étoient des Divins qui interprétoient les prodiges, & qui prédisoient l'avenir en considérant les entrailles des victimes égorgées.

(8) Nécessaire : C'est une vertu à un Prince de faire la guerre, quand la nécessité le veut, mais c'est un grand vice, de n'aimer & de ne respirer que la guerre.

Rois ! ne dites point qu'on doit la désirer pour acquérir de la gloire. La vraie gloire ne se trouve point hors de l'humanité. Quiconque préfère sa propre gloire aux sentimens de l'humanité, est un monstre d'orgueil, et non pas un homme : il ne parviendra même qu'à une fausse gloire ; car la vraie gloire ne se trouve que dans la modération et dans la bonté. On pourra le flatter pour contenter sa folle vanité : mais on dira toujours de lui en secret, quand on voudra parler sincèrement : Il a d'autant moins mérité la gloire, qu'il l'a désirée avec une passion injuste. Les hommes ne doivent point l'estimer, puisqu'il a si peu estimé les hommes, et qu'il a prodigué leur sang par une brutale vanité. Heureux le Roi qui aime son peuple, qui en est aimé, qui se confie en ses voisins, et qui a leur confiance ; qui loin de leur faire la guerre, les empêche de l'avoir entr'eux, et qui fait envier à toutes les nations étrangères le bonheur qu'ont ses sujets de l'avoir pour Roi ! Songez donc à vous rassembler de tems en tems, ô vous ! qui gouvernez les plus puissantes villes de l'Hespérie. Faites de trois ans en trois ans une assemblée générale, où tous les Rois qui sont ici présens se trouvent pour renouveler l'alliance par un nouveau serment, pour affermir l'amitié promise, et pour délibérer sur tous les intérêts communs. Tandis que vous serez unis, vous aurez au-dedans de ce beau pays la paix, la gloire et l'abondance : au-dehors vous serez toujours invincibles. Il n'y a que la discorde, sortie de l'enfer, pour tourmenter les hommes, qui puisse troubler la félicité, que les Dieux vous préparent.

Nestor lui répondit : Vous voyez par la facilité avec laquelle nous faisons la paix, combien nous sommes éloignés de vouloir faire la guerre par une vaine gloire, ou par l'injuste avidité de nous aggrandir

au

au préjudice de vos voisins. Mais que peut-on faire quand on se trouve auprès d'un Prince violent, qui ne connoît point d'autre loi que son intérêt, et qui ne perd aucune occasion d'envahir les terres des autres Etats? Ne croyez pas que je parle d'Idoménée. Non, je n'ai plus de lui cette pensée; c'est Adraсте, (9) Roi des Dauniens, de qui nous avons tout à craindre. Il méprise les Dieux, et croit que tous les hommes qui sont nés sur la terre, ne sont nés que pour servir à sa gloire par leur servitude. Il ne veut point de sujets dont il soit le Roi et le Pere: il veut des esclaves et des adorateurs. Il se fait rendre les honneurs divins. Jusqu'ici l'aveugle fortune a favorisé ses plus injustes entreprises. Nous nous étions hâtés de venir attaquer Salente pour nous défaire du plus foible de nos ennemis, qui ne commençoit qu'à s'établir dans cette côte, afin de tourner ensuite nos armes contre cet autre ennemi plus puissant. Il a déjà pris plusieurs villes de nos Alliés. Ceux de Crotone ont perdu contre lui deux batailles. Il se sert de toutes sortes de moyens pour contenter son ambition. La force et l'artifice, tout lui est égal, pourvu qu'il accable ses ennemis. Il a amassé de grands trésors: ses troupes sont disciplinées et aguerries; ses Capitaines sont expérimentés, il est bien servi; il veille lui-même sans cesse sur tous ceux qui agissent par ses ordres. Il punit sévèrement les moindres fautes, et récompense avec libéralité les services qu'on lui rend. Ce seroit un Roi accompli, si la justice et la bonne foi régloient sa conduite: mais il ne craint ni les Dieux ni les reproches de sa conscience. Il compte même pour rien la réputation, il la regarde comme un vain fantôme, qui ne doit arrêter que les esprits foibles. Il ne compte pour un bien solide et réel,

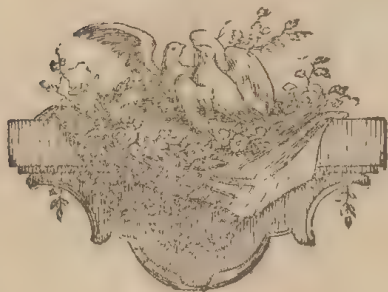
P 4

que

(9) Adraсте étoit Roi d'Argos & des Dauniens peuples de la Pouille; il fit la guerre aux Thebains en faveur de son Gendre Polinice.

que l'avantage de posséder de grandes richesses, d'être craint, et de fouler aux pieds tout le genre humain. Bientôt son armée paroîtra sur nos terres, et si l'union de tant de peuples ne nous met en état de lui résister, toute l'espérance de liberté nous sera ôtée. C'est l'intérêt d'Idoménée aussi bien que le nôtre, de s'opposer à ce voisin qui ne peut souffrir rien de libre dans son voisinage. Si nous étions vaincus, Salente seroit menacée du même malheur. Hâtons-nous donc tous ensemble de le prévenir. Pendant que Nestor parloit ainsi, on s'avançoit vers la ville; car Idoménée avoit prié tous les Rois et les principaux Chets d'y entrer pour y passer la nuit.

Fin du onzieme Livre.



LES

the
t
e
n
e
L
S
e
e
I
E



Académie des beaux arts élevée par Mentor.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE DOUZIEME.



SOMMAIRE

DU LIVRE DOUZIEME.

*N*effor au nom des Alliés demande du secours à Idoménée contre les Dauniens leurs ennemis. Mentor qui veut policer la ville de Sabente, et exercer le peuple à l'agriculture, fait en sorte qu'ils se contentent d'avoir Télémaque à la tête de cent nobles Crétois. Après le départ de celui-ci, Mentor fait une revue exacte dans la ville et dans le port, s'informe de tout, fait faire à Idoménée de nouveaux réglemens pour le commerce et pour la police, lui fait partager en sept classes le peuple, dont il distingue les rangs, et la naissance par la diversité des habits, lui fait retrancher le luxe et les arts inutiles pour appliquer les artisans au labourage, qu'il met en honneur.

LIVRE DOUZIEME.

Toute l'armée des Alliés dresseoit déjà ses tentes, et la campagne étoit couverte de riches pavillons de toutes sortes de couleurs, où les Helpepiens fatigués attendoient le sommeil. Quand les Rois avec leur suite furent entrés dans la ville, ils pûrurent étonnés qu'en si peu de tems on eut pû faire tant de bâtimens magnifiques, et que l'embarras d'une si grande guerre n'eût point empêché cette ville naissante de croître, et de s'embellir tout-à-coup.

On

On admira la sagesse et la vigilance d'Idoménée qui avoit fondé un si beau Royaume; et chacun conclut que la paix étant faite avec lui, les Alliés seroient bien puissans s'il entroit dans leur ligue contre les Dauniens. On proposa à Idoménée d'y entrer, il ne put rejeter une si juste proposition, et il promit des troupes: mais comme Mentor n'igneroit rien du tout ce qui est nécessaire pour rendre un Etat florissant, il comprit que les forces d'Idoménée ne pourroient pas être aussi grandes qu'elles le paroissent: il le prit en particulier, et lui parla ainsi:

Vous voyez que nos soins ne vous ont pas été inutiles. Salente est garantie des maux qui la menaçoient: il ne tient plus qu'à vous d'en élever jusqu'au Ciel la gloire, et d'égaliser la sagesse de Minos votre ayeul dans le gouvernement de vos peuples. Je continue à vous parler librement, supposant que vous le voulez, et que vous écoutez toute sagesse. Pendant que ces Rois ont loué votre magnificence, je pensois en moi-même à la témérité de votre conduire.

A ce mot de témérité Idoménée changea de visage: ses yeux se troublèrent, il rougit, et peu s'en fallut qu'il n'interrompît Mentor pour lui témoigner son ressentiment. Mentor lui dit d'un ton modeste et respectueux, mais libre et hardi: ce mot de témérité vous choque, je le vois bien. Tout autre que moi auroit eu tort de s'en servir; car il faut respecter les Rois, et ménager leur délicatesse, même en les reprenant. La vérité par elle-même les blesse assez sans y ajouter des termes fortes; mais j'ai cru que vous pouviez souffrir que je vous parlasse sans adoucissement pour vous découvrir votre faute. Mon dessein a été de vous accoutumer à entendre nommer les choses par leur nom, et à comprendre que quand les autres vous donneront des conseils sur
votre

vosre conduite, ils n'oseront jamais vous dire tout ce qu'ils penseront. Il faudra, si vous voulez n'y être pas trompé, que vous compreniez toujours plus qu'ils ne vous diront sur les choses, qui vous seront défavantageuses. Pour moi je veux bien adoucir mes paroles selon vosre besoin; mais il vous est utile qu'un homme sans intérêt et sans conséquence vous parle en secret un langage dur. Nul autre n'osera jamais vous le parler: vous ne verrez la vérité qu'à demi, et sous de belles enveloppes,

A ces mots Idoménée déjà revenu de sa première promptitude, parut honteux de sa délicatesse. Vous voyez, dit-il à Mentor, ce que fait l'habitude d'être flatté. Je vous dois le salut de mon nouveau Royaume. Il n'y a aucune vérité que je ne me croye heureux d'entendre de vosre bouche. Mais ayez pitié d'un Roi que la flatterie avoit empoisonné, et qui n'a pu même dans ses malheurs trouver des hommes assez généreux pour lui dire la vérité. Non, je n'ai jamais trouvé personne qui m'ait assez aimé pour vouloir me déplaire, en me disant la vérité toute entière,

En disant ces paroles, les larmes lui vinrent aux yeux, et il embrassa tendrement Mentor. Alors ce sage Vieillard lui dit: c'est avec douleur que je me vois contraint de vous dire des choses dures; mais puis-je vous trahir en vous cachant la vérité? Mettez vous en ma place; si vous avez été trompé jusqu'ici, c'est que vous avez bien voulu l'être. C'est que vous avez craint des Conseillers (1) trop sincères. Avez-vous cherché les gens les plus déintéressés et les plus propres à vous contredire? Avez-vous pris soin de choisir les hommes les moins empressés à vous plaire, les plus déintéressés dans

(1) *Conseillers* Un Prince ne peut pas tout savoir, & par conséquent, il a besoin d'être instruit & assisté par de bons Ministres. Tac,

dans leur conduite, et les plus capables de condamner vos passions et vos sentimens injustes? Quand vous avez trouvé des flatteurs, les avez-vous écartés? Vous en êtes-vous défié? Non, non, vous n'avez point fait ce que font ceux qui aiment la vérité, et qui méritent de la connoître. Voyons si vous aurez maintenant le courage de vous laisser humilier par la vérité qui vous condamne.

Je vous disois donc, que ce qui vous attire tant de louange, ne mérite que d'être blâmé. Pendant que vous aviez au-dehors tant d'ennemis qui menaçoient votre Royaume encore mal établi, vous ne songiez au-dedans de votre nouvelle ville qu'à y faire des ouvrages magnifiques. C'est ce qui vous a coûté tant de mauvaises nuits, comme vous me l'avez avoué vous même. Vous avez épuisé vos richesses; Vous n'avez songé ni à augmenter votre peuple, ni à cultiver les terres fertiles de cette côte. Ne falloit-il pas regarder ces deux choses comme les deux fondemens essentiels de votre puissance, avoir beaucoup de bons hommes, et des terres bien cultivées pour les nourrir? Il falloit une longue paix dans ces commencemens pour favoriser la multiplication de votre peuple. Vous ne deviez songer qu'à l'agriculture et à l'établissement des plus sages loix. Une vaine ambition vous a poussé jusqu'au bord du précipice. A force de vouloir paroître grand, vous avez pensé ruiner votre véritable grandeur. Hâtez-vous de réparer ces fautes. Suspendez tous vos grands ouvrages. Renoncez à ce faste qui rameroit votre nouvelle ville. Laissez en paix respirer vos peuples. Appliquez-vous à les mettre dans l'abondance pour faciliter les mariages. Sachez que vous n'êtes Roi qu'autant que vous avez des peuples à gouverner, et que votre puissance doit se mesurer, non par l'étendue des terres que vous occuperez,

mais

mais par le nombre des hommes qui habiteront ces terres, et qui feront attachés à vous obéir. Possédez une bonne terre, quoique médiocre en étendue. Couvrez-la de peuples innombrables, laborieux et disciplinés. Tant que ces peuples vous aiment. Vous êtes plus puissant, plus heureux, et plus rempli de gloire que tous ces Conquistans qui ravagent tant de Royaumes.

Qu'en feras-tu donc à l'égard de ces Rois, reprit Idoménée ? Leur avouerai-je ma foiblesse ? Il est vrai que j'ai négligé l'agriculture, et même le commerce qui m'est si facile sur cette côte. Je n'ai songé qu'à faire une ville magnifique. L'andra-t-il donc, mon cher Mentor, me déshonorer dans l'assemblée de tant de Rois, et découvrir mon imprudence ? S'il le faut, je le veux ? je le ferai sans hésiter, quoiqu'il m'en coûte : car vous m'avez appris qu'un vrai Roi qui est fait pour ses peuples, et qui se doit tout entier à eux, doit préférer le salut de son Royaume à sa propre réputation.

Ce sentiment est digne du père des peuples, reprit Mentor ! c'est à cette bonté, et non à la vaine magnificence de votre ville, que je reconnois en vous le cœur d'un vrai Roi. Mais il faut ménager votre honneur pour l'intérêt même de votre Royaume. Laissez-moi faire, je vais faire entendre à ces Rois que vous êtes engagé à rétablir Ulysse s'il est encore vivant, ou du moins son fils dans la puissance Royale à Ithaque, et que vous voulez en chasser par force tous les Amans de Pénélope. Ils n'auront pas de peine à comprendre que cette guerre demande des troupes nombreuses. Ainsi ils consentiront que vous ne leur donniez d'abord qu'un faible secours contre les Dauniens.

A ces mots Idoménée parut comme un homme qu'on soulage d'un fardeau accablant. Vous savez, cher ami, dit-il à Mentor, mon honneur et la réputation.

putation de cette ville naissante dont vous cachez l'épuiement à tous mes voisins. Mais quelle apparence de dire que je veux envoyer des troupes à Ithaque pour y établir Ulysse, ou du moins Télémaque son fils, pendant que Télémaque lui-même est engagé d'aller à la guerre contre les Dauniens? Ne soyez point en peine, repliqua Mentor; je ne dirai rien que de vrai. Les vaisseaux que vous enverrez pour l'établissement de votre commerce, iront sur la côte de l'Epire. Ils feront deux choses à la fois; l'une, de rappeler sur votre côte les marchands étrangers, que les trop grands impôts éloignent de Salente; l'autre, de chercher des nouvelles d'Ulysse. S'il est encore vivant, il faut qu'il ne soit pas loin de ces mers qui divisent la Grèce d'avec l'Italie, et on assure qu'on l'a vu chez les Phéniciens. Quand même il n'y auroit pas aucune espérance de le revoir, vos vaisseaux rendront un signalé service à son fils. Ils répandront en Ithaque et dans tous les pays voisins la terreur du nom du jeune Télémaque, qu'on croyoit mort comme son pere. Les Amans de Pénélope seront étonnés d'apprendre qu'il est prêt à revenir avec le secours d'un puissant Allié. Les Ithaciens n'offriront secouer le joug. Pénélope sera consolée, et refusera toujours de choisir un nouvel époux. Ainsi vous servirez Télémaque pendant qu'il sera en votre place avec les Alliés de cette côte d'Italie contre les Dauniens.

A ces mots Idoménée s'écria: heureux le Roi qui est soutenu par de sages conseils! Un ami sage et fidèle vaut mieux à un Roi que des armées victorieuses. Mais doublement heureux le Roi qui sent son bonheur, et qui sait en profiter par le bon usage des sages conseils! Car souvent il arrive qu'on éloigne de sa confiance les hommes sages et vertueux dont on craint la vertu, pour prêter l'oreille à des flatteurs dont on ne craint point la trahison. Je suis moi-

moi-même tombé dans cette faute, et je vous raconterai tous les malheurs qui me sont venus par un faux ami qui faisoit mes passions, dans l'espérance que je flatterois à mon tour les siennes.

Mentor fit aisément entendre aux Rois alliés qu'Idoménée devoit se charger des affaires de Télémaque, pendant que celui-ci iroit avec eux. Ils se contenterent d'avoir dans leur armée le jeune fils d'Ulysse avec cent jeunes Crétois qu'Idoménée lui donna pour l'accompagner. C'étoit la fleur de la jeune noblesse que le Roi avoit emmenée de Crète. Mentor lui avoit conseillé de les envoyer dans cette guerre. Il faut, disoit-il, avoir soin pendant la paix de multiplier le peuple. Mais de peur que toute la Nation ne s'amollisse et ne tombe dans l'ignorance de la guerre, il faut envoyer dans les guerres étrangères la jeune noblesse. Ceux-là suffisent pour entretenir toute la nation dans une émulation de gloire, dans l'amour des armes, dans le mépris des fatigues et de la mort même, enfin dans l'expérience de l'art militaire.

Les Rois alliés partirent de Salente contents d'Idoménée, et charmés de la sagesse de Mentor. Ils étoient pleins de joie de ce qu'ils emmenaient avec eux Télémaque. Celui-ci ne put modérer sa douleur quand il fallut se séparer de son ami. Pendant que les Rois alliés faisoient leurs adieux, et juroient à Idoménée qu'ils garderoient avec lui une éternelle alliance, Mentor tenoit Télémaque serré entre ses bras, il se sentoît arrolé de ses larmes. Je suis insensible, disoit Télémaque, à la joie d'aller acquérir de la gloire; je ne suis touché que de la douleur de votre séparation. Il me semble que je vois encore ce tems

in-

(2) *Le Modèle de tous les autres. L'intrepidité Héroïque du plus grand Capitaine, et du miracle de notre tems, et de tous les siècles, qui surpasse*

infortuné, où les Egyptiens m'arracherent d'entre vos bras et m'éloignèrent de vous, sans me laisser aucune espérance de vous revoir.

Mentor répondit à ces paroles avec douceur pour le consoler : Voici, lui disoit-il, une séparation bien différente ; elle est volontaire, elle sera courte ; vous allez chercher la victoire. Il faut, mon fils, que vous m'aimiez d'un amour moins tendre et plus courageux. Accoutumez-vous à mon absence, vous ne m'aurez pas toujours ; il faut que ce soit la sagesse et la vertu plutôt que la présence de Mentor qui vous inspirent ce que vous devez faire.

En disant ces mots la Déesse cachée sous la figure de Mentor, couvrit Télémaque de son Egide ; elle répandit au-dedans de lui l'esprit de sagesse et de prévoyance, la valeur intrépide, et la douce modération qui se trouvent si rarement ensemble. Allez, disoit Mentor, au milieu des plus grands périls, toutes les fois qu'il sera utile que vous y alliez. Un Prince se deshonne encore plus en évitant les dangers dans les combats, qu'en n'allant jamais à la guerre. Il ne faut point que le courage de celui qui commande aux autres, puisse être douteux. S'il est nécessaire à un peuple de conserver son Chef ou son Roi, il lui est encore plus nécessaire de ne le point voir dans une réputation douteuse sur la valeur. Souvenez-vous que celui qui commande, doit être le modèle de tous les autres (2). Son exemple doit animer toute l'armée. Ne craignez donc aucun danger, ô Télémaque ! et périssez dans les combats plutôt que de faire douter de votre courage. Les flatteurs qui auront le plus d'empressement pour vous empêcher de vous exposer au péril dans les occasions

nécess-

passé tous les Héros, anciens & modernes témoignés dans tous les Combats, & toutes ses entreprises a toujours été le modèle de tous les autres Généraux, & de toute l'armée.

Q

cessaires, seront les premiers à dire en secret que vous manquez de cœur; s'ils vous trouvent facile à arrêter dans ces occasions. Mais aussi n'allez pas chercher les périls sans utilité. La valeur ne peut être une vertu qu'autant qu'elle est réglée par la prudence: autrement c'est un mépris insensé de la vie, et une ardeur brutale; la valeur emportée n'a rien de sûr. Celui qui ne se possède point dans les dangers, est plutôt fougueux que brave: il a besoin d'être hors de lui pour se mettre au-dessus de la crainte; parce qu'il ne peut la surmonter par la situation naturelle de son cœur. En cet état, s'il ne fuit point, du moins il se trouble; il perd la liberté de son esprit, qui lui seroit nécessaire pour donner de bons ordres, pour profiter des occasions, pour renverser les ennemis, et pour servir sa Patrie. S'il a toute l'ardeur d'un soldat, il n'a point le discernement d'un Capitaine: Encore même n'a-t-il pas le vrai courage d'un simple soldat, car le soldat doit conserver dans le combat la présence d'esprit et la modération nécessaire pour obéir. Celui qui s'expose témérairement, trouble l'ordre de la discipline des troupes, donne un exemple de témérité, et expose souvent l'armée entière à des grands malheurs. Ceux qui préfèrent leurs vaine ambition à la sûreté de la cause commune, méritent des chatimens, et non des récompenses.

Gardez-vous donc bien, mon cher fils, de chercher la gloire avec impatience. Le vrai moyen de la trouver est d'attendre tranquillement l'occasion favorable. La vertu se fait d'autant plus révérer qu'elle se montre plus simple, plus modeste, plus ennemie de tout faste. C'est à mesure que la nécessité de s'exposer au péril s'augmente, qu'il faut aussi de nouvelles ressources de prudence et de courage, qui aillent toujours en croissant. Au reste souvenez-vous qu'il ne faut s'attirer l'envie de personne,

sonne. De votre côté ne soyez point jaloux du succès des autres. Louez-les pour tout ce qui mérite quelque louange : mais louez avec discernement, disant le bien avec plaisir ; cachez le mal, et n'y pensez qu'avec douleur. Ne décidez point devant ces anciens Capitaines, qui ont toute l'expérience que vous ne pouvez avoir ; écoutez-les avec déférence. Consultez-les, priez les plus habiles de vous instruire, et n'ayez point de honte d'attribuer à leurs instructions tout ce que vous ferez de meilleur.

Enfin n'écoutez jamais les discours par lesquels on voudra exciter votre défiance ou votre jalousie contre les autres Chefs. Parlez-leur avec confiance et ingénuité. Si vous croyez qu'ils aient manqué à votre égard, ouvrez leur votre cœur, expliquez-leur toutes vos raisons ; s'ils sont capables de sentir la noblesse de cette conduite, vous les charmerez, et vous tirerez d'eux tout ce que vous aurez sujet d'en attendre. Si au contraire ils ne sont pas assez raisonnables pour entrer dans vos sentimens, vous ferez instruit par vous-même de ce qu'il y aura en eux d'injuste à souffrir ; vous prendrez vos mesures pour ne vous plus commettre, jusqu'à ce que la guerre finisse, et vous n'aurez rien à vous reprocher. Mais surtout, ne dites jamais à certains flatteurs qui sèment la division, les sujets de plaintes que vous croirez avoir contre les Chefs de l'armée où vous ferez. Je demeurerai ici, continua Mentor, pour secourir Idoménée dans le besoin où il est de travailler pour le bonheur de ses peuples, et pour achever de lui faire réparer les fautes, que les mauvais conseils, et les flatteurs lui ont fait commettre dans l'établissement de son nouveau Royaume.

Alors Télémaque ne put s'empêcher de témoigner à Mentor quelque surprise, et même quelque mépris pour la conduite d'Idoménée. Mais Mentor l'en reprit d'un ton sévère. Etes-vous étonné, lui

dit-il, de ce que les hommes les plus estimables sont encore hommes, et montrent encore quelque restes des foiblesses de l'humanité parmi les pièges innombrables, et les embarras inséparables de la Royauté? Idoménée, il est vrai, a été nourri dans les idées de faste et de hauteur. Mais quel Philosophe auroit pu se défendre de la flatterie, s'il avoit été en sa place? Il est vrai qu'il s'est laissé trop prévenir par ceux qui ont eu sa confiance: mais les plus sages Rois sont souvent trompés, quelques précautions qu'ils prennent pour ne l'être pas. Un Roi ne peut se passer de Ministres qui le soulagent, et en qui il se confie, puisqu'il ne peut tout faire. D'ailleurs un Roi connoît beaucoup moins que les particuliers les hommes qui l'environnent. On est toujours masqué auprès de lui. On épuise toutes sortes d'artifices pour le tromper.

Hélas! cher Télémaque, vous ne l'éprouverez que trop! On ne trouve point dans les hommes ni les vertus, ni les talens qu'on y cherche. On a beau les étudier et les approfondir, on s'y mécompte tous les jours. On ne vient même jamais à bout de faire de meilleurs hommes, ce qu'on auroit besoin d'en faire pour le public. Ils ont leurs entêtements, leurs incompatibilités, leurs jalousies. On ne les persuade ni on ne les corrige gueres. Plus on a de peuples à gouverner, plus il faut de Ministres pour faire par eux ce qu'on ne peut faire soi-même; et plus on a besoin d'hommes, à qui on confie l'autorité, plus on est exposé à se tromper dans de tels choix.

Tel critique aujourd'hui impitoyablement les Rois, qui gouverneroit demain moins bien qu'eux et qui feroit les mêmes fautes avec d'autres infiniment plus grandes, si on lui confioit la même puissance. La condition privée, quand on y joint un peu d'esprit pour bien parler, couvre tous les défauts naturels,

reurs, réleve des talens éblouissans, et fait paroître un homme digne de tous les places dont il est éloigné. Mais c'est l'autorité qui met tous les talens à une rude épreuve, et qui découvre de grands défauts. La grandeur est comme certains verres qui grossissent tous les objets. Tous les défauts paroissent croître dans ces hautes places, où les moindres choses ont de grandes conséquences, et où les plus légères fautes ont de violens contre-coups.

Le monde entier est occupé à observer un seul homme à toute heure, et à le juger en toute rigueur. Ceux qui le jugent n'ont aucune expérience de l'état où il est. Ils n'en sentent point les difficultés, et ils ne veulent plus qu'il soit un homme, tant ils exigent de perfection de lui. Un Roi, quelque bon et sage qu'il soit, est encore homme; son esprit a des bornes, et sa vertu en a aussi: il a de l'humeur, des passions, des habitudes, dont il n'est pas tout-à-fait le maître. Il est obsédé par des gens intéressés et artificieux. Il ne trouve point les secours qu'il cherche. Il tombe chaque jour dans quelque mécompte, tantôt par ses passions, et tantôt par celles de ses Ministres. A peine a-t-il réparé une faute, qu'il retombe dans une autre. Telle est la condition des Rois les plus éclairés et les plus vertueux. Les plus longs et les meilleurs régnés sont trop courts et trop imparfaits pour réparer à la fin ce qu'on a gâté, sans le vouloir dans les commandemens.

La Royauté porte avec elle toutes ces misères. L'impuissance humaine succombe sous un fardeau si accablant. Il faut plaindre les Rois et les excuser. Ne sont-ils pas à plaindre d'avoir à gouverner tant d'hommes, dont les besoins sont infinis, et qui donnent tant de peines à ceux qui veulent les bien gouverner? Pour parler franchement, les hommes sont fort à plaindre d'avoir besoin à être gouvernés par un Roi qui n'est qu'un homme semblable à eux;

car il faudroit des Dieux pour redresser les hommes. Mais les Rois ne sont pas moins à plaindre n'étant qu'hommes, c'est à dire, foibles et imparfaits, d'avoir à gouverner cette multitude innombrable d'hommes corrompus et trompeurs.

Télémaque répondit avec vivacité: Idoménée a perdu par sa faute le Royaume de ses ancêtres en Crète, et sans vos conseils, il en auroit perdu un second à Salente. J'avoue, reprit Mentor, qu'il a fait des grandes fautes; mais cherchez dans la Grèce, et dans tous les autres pays les mieux policés, un Roi qui n'en ait point fait d'inexcusables. Les plus grands hommes ont dans leur tempérament, et dans le caractère de leur esprit des défauts qui les entraînent: et les plus louables sont ceux qui ont le courage de connoître et de réparer leurs égaremens.

Pensez-vous qu'Ulysse, le grand Ulysse votre pere, qui est le modèle des Rois de la Grèce, n'ait pas aussi ses faiblesses et ses défauts? Si Minerve ne l'eût conduit pas à pas, combien de fois auroit-il succombé dans des périls et dans les embarras, où la fortune s'est jouée de lui? Combien de fois Minerve l'a-t-elle retenu ou redressé pour le conduire toujours à la gloire par le chemin de la vertu? N'attendez pas même, quand vous le verrez régner avec tant de gloire à Ithaque; de le trouver sans imperfection; vous lui en verrez sans doute. La Grèce, l'Asie, et toutes les isles des mers l'ont admiré malgré ses défauts. Mille qualités merveilleuses les font oublier. Vous serez trop heureux de pouvoir l'admirer aussi, et de l'étudier sans cesse comme un modèle.

Accou-

Accoutumez-vous, ô Télémaque ! à n'attendre des plus grands hommes que ce que l'humanité est capable de faire. La jeunesse sans expérience se livre à une critique présumptueuse, qui la dégoûte de tous les modèles qu'elle a besoin de suivre, et qui la jette dans une indocilité incurable. Non seulement vous devez aimer, respecter, imiter votre père, quoiqu'il ne soit point parfait ; mais encore vous devez avoir une haute estime pour Idoménée, malgré tout ce que j'ai repris en lui. Il est naturellement sincère, droit, équitable, libéral, bienfaisant ; sa valeur est parfaite ; il déteste la fraude quand il la connoît, et qu'il suit librement la véritable pente de son cœur. Tous ses talens extérieurs sont grands et proportionnés à sa place. Sa simplicité à avouer son tort, sa douceur, sa patience pour se laisser dire par moi les choses les plus dures, son courage contre lui-même pour réparer publiquement ses fautes, et pour se mettre par-là au-dessus de toute la critique des hommes, montrent une âme véritablement grande. Le bonheur, ou le conseil d'autrui peuvent préserver de certaines fautes un homme très-médiocre ; mais il n'y a qu'une vertu extraordinaire qui puisse engager un Roi si long-temps séduit par la flatterie, à réparer son tort. Il est bien plus glorieux de se relever ainsi que de n'être jamais tombé. Idoménée a fait les fautes que presque tous les Rois font ; mais presque aucun Roi ne fait pour se corriger ce qu'il vient de faire. Pour moi je ne pouvois me lasser de l'admirer dans les momens mêmes où il me permettoit de le contredire. Admirez-le aussi, mon cher Télémaque, c'est moins pour sa réputation que pour votre utilité que je vous donne ce conseil.

Mentor fit sentir à Télémaque par ce discours, combien il est dangereux d'être injuste en se laissant

aller à une critique rigoureuse contre les autres hommes, et surtout contre ceux qui sont chargés des embarras et des difficultés du gouvernement. Ensuite il lui dit : il est tems que vous partiez ; adieu. Je vous attendrai, ô mon cher Télémaque ! Souvenez-vous que ceux qui craignent les Dieux, n'ont rien à craindre des hommes. Vous vous trouverez dans les plus extrêmes périls : mais sachez que Minerve ne vous abandonnera point.

A ces mots Télémaque crut sentir la présence de la Déesse, et il eût même reconnu que c'étoit elle qui parloit pour le remplir de confiance, si la Déesse n'eût rappellé l'idée de Mentos, en lui disant : n'oubliez pas, mon fils, tous les soins que j'ai pris pendant votre enfance pour vous rendre sage et courageux comme votre pere. Ne faites rien qui ne soit digne de ses grands exemples, et des maximes de vertu que j'ai taché de vous inspirer.

Le Soleil se levoit déjà, et doroit le sommet des montagnes, quand les Rois sortirent de Salente pour rejoindre leurs troupes. Ces troupes, campées autour de la ville, se mirent en marche sous leurs Commandans. On voyoit de tous côtés le fer des piques hérissées ; l'éclat des boucliers éblouissoit les yeux ; un nuage de poussière s'élevoit jusqu'aux nues. Idoménée avec Mentor conduisoit dans la campagne les Rois alliés qui s'éloignoient des murs de la ville. Enfin ils se séparèrent, après s'être donné de part et d'autre des marques d'une vraie amitié ; et les Alliés ne doutèrent plus que la paix ne fût durable, lorsqu'ils connurent la bonté du coeur d'Idoménée, qu'on leur avoit représenté bien différent de ce qu'il étoit ; c'est qu'on jugeoit de lui, non par ses sentimens naturels, mais par les conseils flatteurs et injustes auxquels il s'étoit livré.

Après

Après que l'armée fut partie, Idoménée mena Mentor dans tous les quartiers de la ville. Voyons, disoit Mentor, combien vous avez d'hommes, et dans la ville, et dans la campagne; faisons-en le dénombrement. Examinons combien vous avez de laboureurs parmi ces hommes. Voyons combien vos terres portent dans les années médiocres de bled, de vin, d'huile, et des autres choses utiles. Nous saurons par cette voie si la terre fournit de quoi nourrir tous ses habitans, et si elle produit encore de quoi faire un commerce utile de son superflu avec les pays étrangers. Examinons aussi combien vous avez de vaisseaux et de matelots. C'est par-là qu'il faut juger de votre puissance. Il alla visiter le port, et entra dans chaque vaisseau. Il s'informa du pays où chaque vaisseau alloit faire le commerce; quelles marchandises il portoit, celles qu'il prenoit au retour, quelle étoit la dépense du vaisseau pendant la navigation; les prêts que les marchands se faisoient les uns aux autres, les sociétés qu'ils faisoient entr'eux, pour savoir si elles étoient équitables et fidèlement observées; enfin les hasards du naufrage, et les autres malheurs du commerce pour prévenir la ruine des marchands, qui par l'avidité du gain entreprennent souvent des choses qui sont au-delà de leurs forces.

Il voulut qu'on punit sévèrement toutes les banqueroutes, parce que celles qui sont exemptes de mauvaise foi ne le sont presque jamais de témérité. En même tems il fit des règles pour faire en sorte qu'il fût aisé de ne faire jamais banqueroute; Il établit des Magistrats, à qui les marchands rendoient compte de leurs effets, de leurs profits, de leurs dépenses, et de leurs entreprises. Il ne leur étoit jamais permis de risquer le bien d'autrui, et ils ne pouvoient même risquer que la moitié du leur. De plus ils faisoient en société des entreprises qu'ils ne pou-

voient faire seuls; et la police de ces sociétés étoit inviolable par la rigueur des peines imposées à ceux qui ne les suivroient pas. D'ailleurs la liberté du commerce étoit entière. Bien loin de le gêner par des impôts, on promettoit une récompense à tous les marchands qui pourroient attirer à Salente le commerce de quelque nouvelle nation.

Ainsi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts. (3) Le commerce de cette ville étoit semblable aux flux et reflux de la mer. Les trésors y entroient comme les flots viennent l'un sur l'autre. Tout y étoit apporté et en sortoit librement. Tout ce qui y entroit, étoit utile; tout ce qui en sortoit, laissoit en sortant d'autres richesses en sa place. La justice sévère présidoit dans le port au milieu de tant de nations. La franchise, la bonne foi, la candeur sembloient du haut de ces superbes tours appeler les marchands des terres les plus éloignées. Chacun de ces marchands, soit qu'il vint des rives orientales, où le Soleil sort chaque jour du sein des ondes, soit qu'il fût parti de cette grande mer, où le Soleil lassé de son cours va éteindre ses feux, vivoit paisiblement et en sûreté dans Salente comme dans sa patrie.

Pour le dedans de la ville, Mentor visita tous les magasins, toutes les boutiques d'artisans et toutes les places publiques. Il défendit toutes les marchandises des pays étrangers qui pouvoient introduire le luxe et la mollesse. Il régla les habits, la pourriture, les meubles, la grandeur, et l'ornement des maisons pour toutes les conditions différentes. Il bannit tous les ornemens d'or et d'argent; et il dit à Idoménée: je ne connois qu'un seul moyen pour rendre votre peuple modeste dans sa dépense, c'est que vous lui en donniez vous-même l'exemple.

Il

(3) Le commerce de cette ville étoit. Tout ceci s'entend de la Ville d'Am-

Il est nécessaire que vous ayez une certaine majesté dans votre extérieur ; mais votre autorité sera assez marquée par vos Gardes, et par les principaux Officiers qui vous environnent. Contentez-vous d'un habit de laine très-fine teinte en pourpre ; que les principaux de l'Eat après vous soyent vêtus de la même laine ; et que toute la différence ne consiste que dans la couleur, et dans une légère broderie d'or que vous aurez sur le bord de votre habit. Les différentes couleurs serviront à distinguer les différentes conditions, sans avoir besoin ni d'or, ni d'argent ni de pierreries. Réglez les conditions par la naissance : mettez au premier rang ceux qui ont une noblesse plus ancienne et plus éclatante. Ceux qui auront le mérite et l'autorité des emplois, seront assez contents de venir après ces anciennes et illustres familles, qui sont dans une si longue possession des premiers honneurs. Les hommes qui n'ont pas la même noblesse leur céderont sans peine, pourvu que vous ne les accoutumiez pas à ne se point méconnoître dans une trop haute et trop prompte fortune, et que vous donniez des louanges à la modération de ceux qui seront modestes dans la prospérité. La distinction la moins exposée à l'envie, et celle qui vient d'une longue suite d'ancêtres.

Pour la vertu elle sera assez excitée, et l'on aura assez d'empressement à servir l'Erat, pourvu que vous donniez des couronnes et des statues aux belles actions, et que ce soit un commencement de noblesse pour les enfans de ceux qui les auront faites.

Les personnes du premier rang après vous seront vêtus de blanc avec une frange d'or au bas de leurs habits. Ils auront au doigt un anneau d'or, et au cou une médaille d'or avec votre portrait. Ceux du
second

second rang seront vêtus de bleu, ils porteront une frange d'argent avec l'anneau, et point de médaille. Les troisièmes de verd, sans anneau et sans frange, mais avec la médaille. Les quatrièmes d'un jaune d'aurore. Les cinquièmes d'un rouge pâle ou de roses. Les sixièmes de gris de lin. Les septièmes qui seront les derniers du peuple, d'une couleur mêlée de jaune et de blanc.

Voilà les habits de sept conditions différentes pour les hommes libres. Les esclaves seront habillés de gris brun. Ainsi sans aucune dépense, chacun sera distingué suivant sa condition, et on bannira de Salente tous les arts qui ne servent qu'à entretenir le faste. Tous les artisans qui seront employés à ces arts pernicioeux, serviront ou aux arts nécessaires qui sont en petit nombre, ou au commerce, ou à l'agriculture. (4) On ne souffrira jamais aucun changement, ni pour la nature des étoffes, ni pour la forme des habits; car il est indigne que des hommes destinés à une vie sérieuse et noble, s'amuse à inventer des parures affectées, ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amusemens seroient moins honteux, tombent jamais dans cet excès.

Mentor semblable à un habile Jardinier, qui retranche dans les arbres fruitiers le bois inutile, tâchoit ainsi de retrancher le faste qui corrompoit les mœurs. Il ramena toute chose à une noble et frugale simplicité. Il régla de même la nourriture des Citoyens, et des esclaves. Quelle honte disoit-il, que les hommes les plus élevés fassent consister leur grandeur dans les ragôts, par lesquels

(4) *On ne souffrira jamais aucun changement &c.* Ceci est une Critique des Modes qui se sont surtout introduites en France sous le règne de Louis XIV. on ne trouve point dans tout le reste de l'Histoire de France tant de changemens à cet égard, qu'il en est arrivé seulement pendant la jeunesse du Roi.

(5) *La musique molle & effeninde &c.* Jamais Prince n'eut une musique plus excellente par Louis XIV. On sait que ce Prin-

quels ils amollissent leur ame, et ruinent insensiblement la santé de leurs corps; ils doivent faire consister leur bonheur dans leur modération, et dans leur autorité pour faire du bien aux autres hommes, et dans la réputation que les bonnes actions doivent leur procurer. La sobriété rend la nourriture la plus simple très-agréable. C'est elle qui donne avec la santé la plus vigoureuse, les plaisirs les plus purs et les plus constants. Il faut donc borner vos repas aux viandes les meilleurs, mais apprêtées sans aucun ragoût. C'est un art pour empoisonner les hommes que celui d'irriter leur appetit au-delà des vrais besoins.

Idoménée comprit bien, qu'il avoit eu tort de laisser les habitans de sa nouvelle ville amollir et corrompre leurs mœurs, en violant toutes les loix de Minos sur la sobriété: mais le sage Mentor lui fit remarquer, que les loix mêmes, quoique renouvelées, seroient inutiles, si l'exemple du Roi ne leur donnoit une autorité qui ne pouvoit venir d'ailleurs. Aussitôt Idoménée régla sa table, où il n'admit que du pain excellent, du vin du pays qui est fort et agréable, mais en fort petite quantité, avec des viandes simples, telles qu'il en mangeoit avec les autres Grecs au siège de Troye. Personne n'osa se plaindre d'une règle que le Roi s'imposoit lui même; et chacun se corrigea ainsi de la profusion et de la délicatesse où l'on commençoit à se plonger pour les repas.

Mentor retrancha ensuite (5) la musique molle et effeminée qui corrompoit toute la jeunesse. (6)

Il

Prince ne s'endormoit jamais qu'au son d'une douce symphonie qui étoit dans son antichambre.

(5) *Corrompoit toute la jeunesse*: au contraire. Emolli mores nec fuit esse ferros: Les Poëtes disent, que la Musique est un présent des Dieux favorables, qui ont accordé aux hommes ce moyen innocent, d'écarter & d'affoiblir le triste souvenir de leurs maux. On prétend, que ce sont les ciseaux, qui ont appris à l'homme à chanter.

Il ne condamna pas avec une moindre sévérité la musique Bacchique, qui n'enivre guere moins que le vin, et qui produit les moeurs pleines d'emportement et d'imprudence. Il borna toute la musique aux fêtes dans les Temples pour y chanter les louanges des Dieux, et des Héros qui ont donné l'exemple des plus rares vertus. Il ne permit aussi que pour les Temples les grands ornemens d'architecture, tels que les colonnes, les frontons, les portiques: il donna des modèles d'une architecture simple et gracieuse pour faire dans un médiocre espace une maison gaye et commode d'une famille nombreuse; en sorte qu'elle fût tournée à un aspect sain, que les logemens en fussent dégagés les uns des autres, que l'ordre et la propreté s'y conservassent facilement, et que l'entretien fût de peu de dépense.

Il voulut que chaque maison un peu considérable eût un salon et un petit peristyle (7), avec des petites chambres pour toutes les personnes libres. Mais il défendit très-sévérement la multitude superflue, et la magnificence des logemens.

Ces divers modèles des maisons suivant la grandeur des familles servirent à embellir à peu de frais une partie de la ville, et à la rendre régulière; au lieu que l'autre partie déjà achevée suivant la caprice et le faste des particuliers, avoit malgré sa magnificence une (8) disposition moins agréable et moins commode. Cette nouvelle ville fut bâtie en très-peu de tems, parce que la côte voisine de la Grèce fournit des bons Architectes, et qu'on fit venir

III

(7) Le Peristyle est un bâtiment environné de colonnes en dedans comme les cloîtres.

(8) Une disposition moins agréable & moins commode. Telle est celle des anciens quartiers de Paris, que l'on travaille à réparer tous les jours, en rendant la face des maisons uniformes.

un très-grand nombre de Maçons de l'Epire, et de plusieurs autres pays, à condition qu'après avoir achevé leurs travaux, ils s'établiront autour de Salente, et prendroient des terres à défricher, et serviroient à peupler la campagne.

La peinture et la Sculpture parurent à Mentor des arts qu'il n'est pas permis d'abandonner ; mais il voulut qu'on souffrit dans Salente peu d'hommes attachés à ces arts. Il établit une Ecole où présidoient des maîtres d'un goût exquis, qui examinoient les jeunes Elevés. Il ne faut, disoit-il, rien de bas et de foible dans les arts qui ne sont pas absolument nécessaires. Par conséquent on ne doit y admettre que des jeunes gens d'un génie qui promette beaucoup, et qui tende à la perfection. Les autres qui sont nés pour les arts moins nobles, seront employés fort utilement aux besoins ordinaires de la République. Il ne faut employer les Sculpteurs et les Peintres que pour conserver la mémoire des grands hommes et des grandes actions. C'est dans les bâtimens publics, ou dans les tombeaux qu'on doit conserver des représentations de tout ce qui a été fait avec une vertu extraordinaire pour le service de la patrie. Au reste la modération et la frugalité de Mentor n'empêcherent point qu'il n'autorisât tous ces grands bâtimens destinés aux courses des chevaux et des chariots, aux combats des Luteurs, à ceux du Ceste (9), et à tous les autres exercices qui cultivent les corps pour les rendre plus adroits et plus vigoureux.

II

(9) Ceste: Gros gantelet de cuir cru, garni de plomb, dont se servoient les anciens Athlètes, qui combattoient à coups de poing dans les jeux publics: Eryce de Sicile excelloit dans cet exercice, mais il fut vaincu par Hercule. Cette sorte de combat étoit rude & violente.

Il retrancha un nombre prodigieux de Marchands qui vendoient des étoffes façonnées des pays éloignés, des broderies d'un prix excessif, des vases d'or et d'argent avec des figures des Dieux, d'hommes et d'animaux; enfin des liqueurs et des parfums. Il voulut même que les meubles de chaque maison fussent simples, et faites de manière à durer long-tems. Enforte que les Salentins, qui se plaignoient hautement de leur pauvreté, commencèrent à sentir combien ils avoient de richesses superflues. Mais c'étoit des richesses trompeuses qui les appauvriffoient, et ils devenoient effectivement riches, à mesure qu'ils avoient le courage de s'en dépouiller. C'est s'enrichir, disoient-ils eux-mêmes, que de mépriser de telles richesses qui épuisent l'Etat, et que de diminuer ses besoins en les réduisant aux vraies nécessités de la nature.

Mentor se hâta de visiter les Arsenaux, et tous les Magasins pour savoir si les armes et toutes les autres choses nécessaires à la guerre étoient en bon état. Car il faut, disoit-il, être toujours prêt à faire la guerre pour n'être jamais réduit au malheur de la faire. Il trouva que plusieurs choses manquoient par-tout. Aussi-tôt on assemble des ouvriers pour travailler sur le fer, sur l'acier, et sur l'airain. On voyoit s'élever des fournaises ardentes et des tourbillons de fumée et de flammes semblables à ces feux souterrains que vomit le mont Etna. Le marteau résponnoit sur l'enclume qui gémissoit sous les coups redoublés. Les montagnes voisines et les rivages de la mer en retentissoient: on eût cru être dans cette isle, où Vulcain animant les Cyclopes, forge des foudres pour le pere des Dieux; et par
une

(10) Une grande étendue de terres fertiles qui demouroient incultes etc.
Cesui

une sage prévoyance , on voyoit dans une profonde paix tous les préparatifs de la guerre.

Ensuite Mentor sortit de la ville avec Idoménée , et trouva (10) une grande étendue de terres fertiles qui demeuroient incultes ; d'autres n'étoient cultivées qu'à demi par la négligence et la pauvreté des Laboureurs , qui manquant d'hommes et des bestiaux , manquoient aussi de courage et de moyens pour mettre l'Agriculture dans sa perfection. Mentor voyant cette campagne désolée , dit au Roi : La terre ne demande ici qu'à enrichir les habitans ; mais les habitans manquent à la terre. Prenons donc tous ces artisans superflus qui sont dans la ville , et dont les métiers ne serviroient qu'à dérégler les mœurs , pour leur faire cultiver ces plaines et ces collines. Il est vrai que c'est un malheur que tous ces hommes exercés à des arts qui demandent une vie sédentaire , ne foyent point exercés au travail : mais voici un moyen d'y remédier. Il faut partager entr'eux les terres vacantes , et appeller à leur secours des peuples voisins qui feront sous eux le plus rude travail. Ces peuples le feront , pourvu qu'on leur promette des récompenses convénables sur les fruits de terres mêmes qu'ils défricheront : ils pourront dans la suite en posséder une partie , et être ainsi incorporés à votre peuple , qui n'est pas assez nombreux. Pourvu qu'ils foyent laborieux et dociles aux loix , vous n'aurez point de meilleurs sujets , et ils accroîtront votre puissance. Vos artisans de la ville , transplantés dans la campagne , élèveront leurs enfans au travail et au joug de la vie champêtre. De plus , tous les Maçons des pays étrangers , qui travaillent à bâtir votre ville,

Ceci est une peinture de l'état où étoit la France dès la première guerre où les entêlemens forcés avoient dépeuplé la Campagne de Laboureurs.

ville, se sont engagés à défricher une partie de vos terres, et à se faire Laboureurs. Incorporez-les à votre peuple, dès qu'ils auront achevé leurs ouvrages de la villes. Ces ouvriers seront ravis de s'engager à passer leur vie sous une domination qui est maintenant si douce. Comme ils sont robustes et laborieux, leur exemple servira pour exciter au travail les artisans transplantés de la ville à la campagne, avec lesquels ils seront mêlés. Dans la suite tout le pays sera peuplé de familles vigoureuses, et adonnées à l'agriculture.

Au reste ne soyez point en peine de la multiplication de ce peuple; il deviendra bientôt innombrable, pourvu que vous facilitiez les mariages. La manière de les faciliter est bien simple; presque tous les hommes ont l'inclination de se marier: il n'y a que la misère qui les en empêche. Si vous ne les chargez point d'impôts, ils vivront sans peine avec leurs femmes et leurs enfans; car la terre n'est jamais ingrate, elle nourrit toujours de ses fruits ceux qui la cultivent soigneusement. Elle ne refuse des biens qu'à ceux qui craignent de lui donner leurs peines. Plus les Laboureurs ont d'enfans, plus ils sont riches, si le Prince ne les appauvrit pas; car leurs enfans dès leur plus tendre jeunesse commencent à les secourir. Les plus jeunes conduisent les moutons dans les pâturages; les autres qui sont plus avancés en âge mènent déjà des grands troupeaux. Les plus âgés labourent avec leur pere. Cependant la mere et toute la famille prépare un repas simple à son époux et à ses chers enfans, qui doivent revenir fatigués du travail de la journée; elle a soin de traire ses vaches et ses brebis, et l'on voit couler des ruisseaux de lait. Elle fait un grand feu, autour duquel toute la famille innocente et paisible prend

(1) Quelle horrible inhumanité &c. Ceci réfléchit sur les Tailles

prend plaisir à chanter tous les soirs en attendant le doux sommeil. Elle prépare des fromages, des chaignes, et des fruits conservés dans la même fraîcheur que si on venoit de les cueillir.

Le Berger revient avec sa flûte, et chante à la famille assemblée les nouvelles chansons qu'il a apprises dans les hameaux voisins. Le laboureur rentre avec sa charue, et ses boeufs fatigués marchent, le cou panché, d'un pas lent et tardif malgré l'aiguillon qui les presse. Tous les maux du travail finissent avec la journée. Les pavots que le sommeil par l'ordre des Dieux répand sur la terre, appaisent tous les noirs soucis par leurs charmes, et tiennent toute la nature dans un doux enchantement; chacun s'endort sans prévoir les peines du lendemain. Heureux ces hommes sans ambition, sans déliance, sans artifice, pourvu que les Dieux leur donnent un bon Roi, qui ne trouble point leur joie innocente ! Mais (11) quelle horrible inhumanité que de leur arracher par des desseins pleins de faste et d'ambition les doux fruits de la terre, qu'ils ne tiennent que de la libérale Nature et la sueur de leur front. La nature seule tireroit de son sein fécond tout ce qu'il faudroit pour un nombre infini d'hommes modérés et laborieux, mais c'est l'orgueil et la mollesse de certains hommes, qui en mettent tant d'autres dans une affreuse pauvreté.

Que ferai-je, disoit Idoménée, si les peuples que je répandrai dans ces fertiles campagnes négligent de les cultiver ? Faites, répondit Mentor, tout le contraire de ce qu'on fait communément. Les Princes avides et sans prévoyance ne songent qu'à charger d'impôts ceux d'entre leurs sujets qui sont les plus vigilans et les plus industrieux pour faire

R. 2

valoir

& les autres impôts qui laissent à peine aux gens de la Campagne de quoi subvenir à leurs besoins les plus pressans.

valoir leurs biens ; c'est qu'ils espèrent en être payés plus facilement ; en même tems ils chargent moins ceux que leur paresse rend plus misérables. Renversez ce mauvais ordre qui accable les bons, qui récompense le vice, et qui introduit une négligence aussi funeste au Roi même qu'à tout l'Etat. Mettez des taxes, des amendes, et même, s'il le faut, d'autres peines rigoureuses sur ceux qui négligeront leurs champs, comme vous puniriez des soldats qui abandonneraient leur poste dans la guerre. Au contraire, donnez des grâces, et des exemptions aux familles qui se multiplient ; augmentez les à proportion de la culture de leur terre. Bien-tôt leurs familles se multiplieront, et tout le monde s'animera au travail ; il deviendra même honorable. La profession de laboureur ne sera plus méprisée, n'étant plus accablée de tant de maux. On reverra la charue maniée en honneur par les mains victorieuses qui auront défendu la patrie. Il ne sera pas moins beau de cultiver l'héritage de ses ancêtres pendant une heureuse paix, que de l'avoir défendue généreusement pendant les troubles de la guerre, toute la campagne res fleurira. Cérès se couronnera d'épics dorés. Bacchus foulant sous ses pieds les raisins, fera couler du penchant des montagnes des ruisseaux de vin plus doux que le Nectar. Les creux des vallons (12) retentiront des concerts des bergers, qui le long des clairs ruisseaux joindront leurs voix avec leurs flûtes, pendant que leurs troupeaux bondissans paîtront sur l'herbe et parmi les fleurs, sans craindre les loups.

Ne serez-vous pas trop heureux, ô Idoménée ! d'être la source de tant de biens, et de faire vivre à l'ombre de votre nom tant de peuples dans un si aimable repos ? Cette gloire n'est-elle pas plus tou-

(12) Le Creux de Vallons, au lieu des creux valons voyez à p. 33. de même, qu'on dit, dans le folio de la piété.

touchante que celle de ravager la terre, de répandre partout, et presque autant chez soi, au milieu même des victoires, que chez les étrangers vaincus, le carnage, le trouble, l'horreur, la langueur, la consternation, la cruelle faim, et le désespoir?

O heureux le Roi assez aimé des Dieux et d'un coeur assez grand pour entreprendre d'être ainsi les délices des peuples et de montrer à tous les siècles dans son règne un si charmant spectacle ! La terre entière, loin de se défendre de sa puissance par des combats, viendrait à ses pieds le prier de régner sur elle.

Idoménée lui répondit : Mais quand les peuples feront ainsi dans la paix et dans l'abondance, les délices les corrompront, et ils tourneront contre moi les forces que je leur aurai données. Ne craignez point, dit Mentor, cet inconvénient. C'est un prétexte qu'on allègue toujours pour flatter les Princes prodigues, qui veulent accabler leurs peuples d'impôts : Le remède est facile. Les loix que nous venons d'établir pour l'agriculture, rendront leur vie laborieuse ; et dans leur abondance ils n'auront que le nécessaire, parce que nous retranchons tous les arts qui fournissent le superflu. Cette abondance même sera diminuée par la facilité des mariages, et par la grande multiplication des familles. Chaque famille étant nombreuse et ayant peu de terre, aura besoin de la cultiver par un travail sans relâche. C'est la mollesse et l'oïveté, qui rendent les peuples insolens et rebelles. Ils auront du pain à la vérité et assez largement ; mais ils n'auront que du pain, et des fruits de leur propre terre gagnés à la sueur de leur visage.

Pour tenir votre peuple dans cette modération, il faut régler dès-à-présent l'étendue de terre, que

chaque famille pourra posséder. Vous savez que nous avons divisé tout votre peuple en sept classes suivant leurs différentes conditions. Il ne faut permettre à chaque famille dans chaque classe, de pouvoir posséder que l'étendue de terre absolument nécessaire pour nourrir le nombre de personnes dont elle sera composée. Cette règle étant inviolable, les nobles ne pourront point faire d'acquisitions sur les pauvres. Tous auront des terres ; mais chacun en aura fort peu, et sera excité par-là à la bien cultiver. Si dans une longue suite de tems les terres manquoient ici, on ferait de Colonies qui augmenteroient cet Etat.

Je crois même que vous devez prendre garde à ne laisser jamais le vin devenir trop commun dans votre Royaume. Si on a planté trop de vigne, il faut qu'on les arrache. Le vin est la source des plus grands maux parmi les peuples. Il cause les maladies, les querelles, les séditions, l'oisiveté, le dégoût du travail, les désordres des familles. Que le vin soit donc conservé comme une espèce de remède, ou comme une liqueur très-rare, qui n'est employée que pour les sacrifices ou pour les Fêtes extraordinaires : mais n'espérez point de faire observer une règle si importante, si vous n'en donnez vous-même l'exemple. D'ailleurs il faut faire garder inviolablement les loix de Minos pour l'éducation des enfans. Il faut établir des écoles publiques, où l'on enseigne la crainte des Dieux, l'amour de la patrie, le respect des loix, la préférence de l'honneur aux plaisirs et à la vie même.

Il faut avoir des Magistrats, qui veillent sur les familles et sur les moeurs des particuliers. Veillez vous-même, vous qui n'êtes Roi, c'est-à-dire, Pasteur du peuple, que pour veiller nuit et jour sur votre troupeau. Par-là vous prévienerez un nombre

bre infini de désordres et de crimes. Ceux que vous ne pourrez prévenir, punissez-les d'abord sévèrement. C'est une clémence que de faire d'abord des exemples qui arrêtent le cours de l'iniquité. Par un peu de sang répandu à propos, on en épargne beaucoup, et on se met en état d'être craint sans user souvent de rigueur. Mais quelle détestable maxime de ne croire de trouver sa sûreté que dans l'oppression des peuples ! Ne les point faire intruire, ne les point conduire à la vertu, ne s'en faire jamais aimer, les pousser par la terreur jusqu'au desespoir, les mettre dans l'affreuse nécessité, ou de ne pouvoir jamais respirer librement, ou de secouer le joug de votre tyrannique domination ! Est-ce là le chemin qui mène à la gloire ?

Souvenez-vous que les pays, où la domination du Souverain est plus absolue, sont ceux où les Souverains sont moins puissans. Ils prennent, ils ruinent tout, ils possèdent seuls tout l'Etat ; mais aussi tout l'Etat languit, les campagnes sont en friche et presque désertes. Les villes diminuent chaque jour, le commerce tarit. Le Roi qui ne peut être Roi tout seul, et qui n'est grand que par ses Peuples, s'anéantit lui-même peu à peu par l'anéantissement insensible des peuples dont il tire ses richesses et sa puissance. Son Etat s'épuise d'argent et d'hommes. Cette dernière perte est la plus grande et la plus irréparable ; son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de Sujets. On le flatte, on fait semblant de l'adorer ; on tremble au moindre de ses regards. Mais attendez la moindre révolution, cette puissance monstrueuse poussée jusqu'à un excès trop violent, ne sauroit durer. Elle n'a aucune ressource dans les coeurs des peuples ; elle a lassé et irrité tous les corps de l'Etat ; elle contraint tous les membres de ce corps de soupirer avec une égale ardeur après un pareil changement.

Au premier coup qu'on lui porte. l'Idole se renverse, se brise, et est foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le ressentiment, la défiance, en un mot toutes les passions se réunissent contre une autorité si odieuse. Le Roi qui dans sa vaine prospérité ne trouvoit pas un seul homme assez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera dans son malheur aucun homme qui daigne ni l'excuser, ni le défendre contre ses ennemis.

Après ce discours, Idoménée persuadé par Mentor, se hâta de distribuer les terres vacantes, de les remplir de tous les artisans inutiles, et d'exécuter tout ce qui avoit été résolu. Il réserva seulement pour les maçons les terres qu'il leur avoit destinées, et qu'ils ne pouvoient cultiver qu'après la fin de leurs travaux dans la ville.

Fin du douzieme Livre.



LES

r-
s,
n
e
c-
li-
l-
e

r
e
er
at
s,
e

S



Philotes desarme ses assassins.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE TREIZIEME.



SOMMAIRE

DU LIVRE TREIZIEME.

Idoménée raconte à Mentor sa confiance en Protéjilas et les artifices de ce Favori, qui étoit de concert avec Timocrate pour faire périr Philoclès, et pour le trahir lui-même : il lui avoua que prévenu par ces deux hommes contre Philoclès, il avoit chargé Timocrate de l'aller tuer dans une expédition où il commandoit sa flotte; que celui-ci ayant manqué son coup, Philoclès l'avoit épargné, et s'étoit retiré en l'isle de Samos, après avoir remis le commandement de la Flotte à Polimene, que lui Idoménée avoit nommé dans son ordre par écrit; que malgré la trahison de Protéjilas, il n'avoit pu se résoudre à se défaire de lui.

LIVRE TREIZIEME.

Déjà la réputation du gouvernement doux et modéré d'Idoménée attire en foule de tous côtés des peuples qui viennent s'incorporer au sien, et chercher leur bonheur sous une si aimable domination. Déjà ces campagnes, qui avoient été si long-tems couvertes de ronces et d'épines, promettent de riches moissons et des fruits jusqu'alors inconnus. La terre ouvre son sein au tranchant de la charue, et prépare ses richesses pour récompenser le Laboureur : L'espérance reluit de tous côtés. On voit

(1) Les Peucètes étoient des peuples voisins des Dauniens : qui habitoient cette partie de l'Italie appelée aujourd'hui la Terre de Bari, dans le Royaume de Naples.

voit dans les vallons et sur les collines les troupeaux de moutons qui bondissent sur l'herbe, et les grands troupeaux de bœufs et de génisses, qui font retentir les hautes montagnes de leurs mugissemens : ces troupeaux servent à engraisser les campagnes. C'est Mentor qui a trouvé le moyen d'avoir ces troupeaux. Mentor conseille à Idoménée de faire avec les Péucètes, (1) peuples voisins, un échange de toutes les choses superflues, qu'on ne vouloit plus souffrir dans Salente, avec ces troupeaux qui manquoient aux Salentins.

En même tems la ville et les villages d'alentour étoient pleins d'une belle jeunesse qui avoit languï long-tems dans la misere, et qui n'avoit osé se marier de peur d'augmenter leurs maux. Quand ils virent qu'Idoménée prenoit des sentimens d'humanité, et qu'il vouloit être leur pere, ils ne craignirent plus la faim et les autres fléaux, par lesquels le Ciel afflige la terre. On n'entendoit plus que les cris de joie, que les chansons des Bergers et des Laboureurs qui célébroient leurs Hyménées. On auroit cru voir le Dieu Pan (2) avec une foule de Satyres et de Faunes mêlés parmi les Nymphes, et dantant au son de la flûte à l'ombre des bois. Tout étoit tranquille et riant; mais la joie étoit modérée, et ces plaisirs ne servoient qu'à délasser des longs travaux : Ils en étoient plus vifs et plus purs.

Les Vieillards étonnés de voir ce qu'ils n'auroient osé espérer dans la suite d'un si long âge, pleuroient par un excès de joie mêlée de tendresse : ils levoient leurs mains tremblantes vers le Ciel. Benissez, disoient-ils, ô grand Jupiter ! le Roi qui vous ressemble, et qui est le plus grand don que vous nous ayiez fait ! Il est né pour le bien des hommes, rendez-lui tout le bien que nous recevons de lui.

Nos

(2) Pan étoit le Dieu de la Nature adoré particulièrement par les Bergers & par les Pasteurs. Il devint amoureux de la Nympe Syrinx, & l'ayant changée en Roseau, il en fit sa flûte.

Nos arrières-neveux venus de ces mariages qu'il favorise, lui devront tout jusqu'à leur naissance, et il sera véritablement le pere de tous ses Sujets. Les jeunes hommes et les jeunes filles qui s'épousoient, ne faisoient éclater leur joie qu'en chantant les louanges de celui de qui cette joie si douce leur étoit venue. Les bouches et encore plus les coeurs étoient sans cesse remplis de son nom. On se croyoit heureux de le voir ; on craignoit de le perdre : sa perte eût été la désolation de chaque famille.

Alors Idoménée avoua à Mentor qu'il n'avoit jamais senti de plaisir aussi touchant que celui d'être aimé, et de rendre tant de gens heureux. Je ne l'aurois jamais cru, disoit-il ; il me sembloit que toute la grandeur des Princes ne consistoit qu'à se faire craindre ; que le reste des hommes étoit fait pour eux, et tout ce que j'avois oui dire des Rois, qui avoient été l'amour et les délices de leurs peuples, me paroissoit une pure fable ; j'en reconnois maintenant la vérité. Mais il faut que je vous raconte, comment on avoit empoisonné mon coeur dès ma plus tendre enfance sur l'autorité des Rois. C'est ce qui a causé tous les malheurs de ma vie. Alors Idoménée commença cette narration.

Protésilas, qui est un peu plus âgé que moi, fut celui de tous les jeunes gens que j'aimois le plus ; son naturel vif et hardi étoit selon mon goût. Il entra dans mes plaisirs ; il flatta mes passions : il me rendit suspect un autre jeune homme que j'aimois aussi, et qui se nommoit Philoclès. (3) Celui-ci avoit la crainte des Dieux et l'ame grande, mais modérée ; il mettoit la grandeur, non à s'élever, mais à se vaincre, et à ne faire rien de bas. Il me parloit librement sur mes défauts ; et lors même qu'il n'osoit me

par-

(3) Celui-ci avoit la crainte des Dieux & l'ame grande, mais modérée. Toute la vie de Mr. de Turenne fut une suite d'actions grandes, nobles, & généreuses. Le Roi prenoit un singulier plaisir

parler, son silence et la tristesse de son visage me faisoient assez entendre ce qu'il vouloit me reprocher.

Dans le commencement cette sincérité me plaisoit; je lui protestoïis souvent que je l'écouterois avec confiance toute ma vie pour me préserver des flatteurs. Il me disoit tout ce que je devois faire pour marcher sur les traces de Minos, et pour rendre mon Royaume heureux. Il n'avoit pas une aussi profonde sagesse que vous, ô Mentor! mais ses maximes étoient bonnes; je le connois maintenant. Peu à peu les artifices de Protésilas, qui étoit jaloux et plein d'ambition, me dégoutèrent de Philoclès. Celui-ci étoit sans empressement, et laissoit l'autre prévaloir; il se contenta de me dire toujours la vérité lorsque je voulois l'entendre. C'étoit mon bien et non sa fortune qu'il cherchoit.

Protésilas me persuada insensiblement que c'étoit un esprit chagrin et superbe, qui critiquoit toutes mes actions, qui ne me demandoit rien, parce qu'il avoit la fierté de ne vouloir rien tenir de moi, et d'aspirer à la réputation d'un homme qui est (4) au-dessus de tous les honneurs: il ajouta que ce jeune homme, qui me parloit si librement sur mes défauts, en parloit aux autres avec la même liberté; qu'il faisoit assez entendre qu'il ne m'estimoit gueres; et qu'en rabaisant ainsi ma réputation, il vouloit par l'éclat d'une vertu austère s'ouvrir le chemin à la Royauté.

D'abord je ne pus croire que Philoclès voulût me détrôner. Il y a dans la véritable vertu une candeur et une ingénuité que rien ne peut contrefaire, et à laquelle on ne se méprend point, pourvu qu'on y soit attentif. Mais la fermeté de Philoclès contre mes faiblesses commençoit à me lasser. Les complaisan-

ces

sur dans sa conversation, il l'écoutoit avec confiance, & recevoit de lui d'excellentes leçons sur la guerre.

(4) *Au-dessus de tous les honneurs.* Mr. de Turenne prêtera toujours son titre de Vicomte à celui de Maréchal de France, & crut ne pouvoit porter le dernier sans s'abaisser.

ces de Protéfilas et son industrie inépuisable, pour m'inventer de nouveaux plaisirs, me faisoient sentir encore plus impatiemment l'austérité de l'autre.

Cependant Protéfilas ne pouvant souffrir que je ne crusse pas tout ce qu'il me disoit contre son ennemi, prit le parti de ne m'en plus parler, et de me persuader par quelque chose de plus fort que toutes ses paroles. Voici comment il acheva de me tromper : il me conseilla d'envoyer Philoclès commander les vaisseaux qui devoient attaquer ceux de Carpathie (5); et pour m'y déterminer, il me dit : Vous savez que je ne suis pas suspect dans les louanges que je lui donne : j'avoue qu'il a du courage et du génie pour la guerre ; il vous servira mieux qu'un autre, et je préfère l'intérêt de votre service à tous mes ressentimens contre lui.

Je fus ravi de trouver cette droiture et cette équité dans le coeur de Protéfilas, à qui j'avois confié l'administration de mes plus grandes affaires. Je l'embrassai dans un transport de joie, et je me crus trop heureux d'avoir donné toute ma confiance à un homme qui me paroissoit ainsi au-dessus de toute passion et de tout intérêt. Mais hélas ! que les Princes sont dignes de compassion ! Cet homme me connoissoit mieux que je ne me connoissois moi-même ; il savoit que les Rois sont d'ordinaire défiants et inappliqués ; défiants, par l'expérience continuelle qu'ils ont de l'artifice des hommes corrompus, dont ils sont environnés ; inappliqués, parce que les plaisirs les entraînent, et qu'ils sont accoutumés à avoir des gens chargés de penser pour eux, sans qu'ils en prennent eux-mêmes la peine. Il comprit donc qu'il ne lui seroit pas difficile de me mettre en défiance et en jalousie contre un homme qui ne manqueroit pas de faire de grandes actions, surtout l'absence lui donnant une entière facilité de lui tendre des pièges.

Phi-

(5) Carpathie, aujourd'hui Scarpanto, est une isle de la mer Méditerranée, à l'entrée de l'Archipel, entre Candie & Rhodes.

Philoclès en partant prévint ce qui lui pouvoit arriver. Souvenez-vous, me dit-il; que je ne pourrai plus me défendre; que vous n'écoutez que mon ennemi; et qu'en vous servant au péril de ma vie, je courrai risque de n'avoir d'autre récompense que votre indignation. Vous vous trompez, lui dis-je, Protésilas ne parle point de vous comme vous parlez de lui; il vous loue, il vous estime, il vous croit digne des plus importants emplois; s'il commençoit à me parler contre vous, il perdrait ma confiance: ne craignez rien, allez, et ne songez qu'à me bien servir. Il partit, et me laissa dans une étrange situation.

Il faut l'avouer, Mentor; je voyois clairement combien il m'étoit nécessaire d'avoir plusieurs hommes que je consultasse, et que rien n'étoit plus mauvais, ni pour ma réputation, ni pour le succès des affaires, que de me livrer à un seul. J'avois éprouvé que les sages conseils de Philoclès m'avoient garanti de plusieurs fautes dangereuses, où la hauteur de Protésilas m'auroit fait tomber. Je sentois bien qu'il y avoit dans Philoclès un fond de probité et de maximes équitables qui ne se faisoit point sentir de même dans Protésilas: mais j'avois laissé prendre à Protésilas un ton décisif, auquel je ne pouvois presque plus résister. J'étois fatigué de me trouver toujours entre ces deux hommes, que je ne pouvois accorder; et dans cette latitude j'aimois mieux par foiblesse hasarder quelque chose aux dépens des affaires, et respirer en liberté. Je n'eusse osé me dire à moi-même une si honteuse raison du parti que je venois de prendre: mais cette honteuse raison que je n'osois développer, ne laissoit pas d'agir secrètement au fond de mon coeur, et d'être le vrai motif de tout ce que je faisois.

Philoclès surprit les ennemis, remporta une pleine victoire, et se hâta de revenir, pour prévenir les mauvais offices qu'il avoit à craindre; mais Protésilas qui n'avoit pas encore eu le tems de me tromper, lui

écrivit

écrivit que je désirois qu'il fît une descente dans l'isle de Carpathie, pour profiter de la victoire. En effet, il m'avoit persuadé que je pourrois facilement faire la conquête de cette isle : mais il fit en sorte que plusieurs choses nécessaires manquèrent à Philoclès dans cette entreprise, et il l'affujettit à certains ordres qui causerent divers contre-tems dans l'exécution. Cependant il se servit d'un domestique très-corrompu, que j'avois auprès de moi, et qui observoit jusques aux moindres choses pour lui en rendre compte ; quoiqu'ils parussent ne se voir gueres, et n'être jamais d'accord en rien.

Ce domestique, nommé Timocrate, me vint dire un jour en grand secret, qu'il avoit découvert une affaire très-dangereuse : Philoclès, me dit-il, veut se servir de votre armée navale pour se faire Roi de l'isle de Carpathie. Les Chefs de Troupes sont attachés à lui, tous les soldats sont gagnés par ses caresses, et plus encore par la licence pernicieuse ou il les laisse vivre ; il est enflé de sa victoire. Voilà une lettre qu'il a écrite à un de ses amis sur son projet de se faire Roi : on n'en peut plus douter après une preuve si évidente.

Je lus cette lettre, et elle me parut de la main de Philoclès. On avoit parfaitement imité son écriture, et c'étoit Protésilas qui l'avoit faite avec Timocrate. Cette lettre me jeta dans une étrange surprise : je la relisois sans cesse, et ne pouvois me persuader qu'elle fût de Philoclès, repassant dans mon esprit troublé toutes les marques touchantes qu'il m'avoit données de son désintéressement et de sa bonne foi. Cependant que pouvois-je faire ? Quel moyen de résister à une lettre, où je croyois être sur de connoître l'écriture de Philoclès ?

Quand Timocrate vit que je ne pouvois plus résister à son artifice, il le poussa plus loin. Oserois-je, me dit-il en hésitant, vous faire remarquer un mot qui est dans cette lettre ? Philoclès dit à son ami, qu'il
peut

peut parler en confiance à Protéfilas sur une chose qu'il ne désigne que par un chiffre; assurément Protéfilas et entré dans le dessein de Philoclès, et ils se sont accommodés à vos dépens. Vous savez que c'est Protéfilas qui vous a pressé d'envoyer Philoclès contre les Carpathiens. Depuis un certain tems il a cessé de vous parler contre lui, comme il le faisoit souvent autrefois. Au contraire, il le loue, il l'exalte en toute occasion: ils se voyent depuis quelque tems avec assez d'honnêteté. Sans doute Protéfilas a pris avec Philoclès des mesures pour partager avec lui la conquête de Carpathie. Vous voyez même qu'il a voulu qu'on fit cette entreprise contre toutes les règles, et qu'il s'expose à faire périr votre armée navale, pour contenter son ambition. Croyez, vous qu'il voulut ainsi servir à celle de Philoclès, s'il étoit encore mal ensemble? Non, non. on ne peut plus douter que ces deux hommes ne soyent réunis pour s'élever ensemble à une grande autorité, et peut être pour renverser le trône où vous régniez. En vous parlant ainsi, je sai que je m'expose à leur ressentiment, si malgré mes avis sincères vous leur laissez encore votre autorité dans les mains. Mais qu'importe, pourvu que je vous dise la vérité?

Ces dernières paroles de Timocrate firent une grande impression sur moi: je ne doutai plus de la trahison de Philoclès, et je me défiai de Protéfilas comme de son ami. Cependant Timocrate me disoit sans cesse: Si vous attendez que Philoclès ait conquis l'isle de Carpathie, il ne sera plus tems d'arrêter ses desseins; hâtez-vous de vous en assurer pendant que vous le pouvez. J'avois horreur de la profonde dissimulation des hommes; je ne savois plus à qui me fier. Après avoir découvert la trahison de Philoclès, je ne voyois plus d'homme sur la terre dont la vertu me pût rassurer. J'étois résolu de faire périr au plutôt ce perfide; mais je craignois Pro-

téfilas, et je ne savois comment faire à son égard. Je craignois de le trouver coupable, et je craignois aussi de me fier à lui.

Enfin dans mon trouble, je ne pus m'empêcher de lui dire que Philoclès m'étoit devenu suspect. Il en parut surpris; il me représenta sa conduite droite et modérée, il m'exagéra ses services, en un mot il fit tout ce qu'il falloit pour me persuader qu'il étoit trop bien avec lui. D'un autre côté Timocrate ne perdit pas un moment pour me faire remarquer cette intelligence, et pour m'obliger à perdre Philoclès pendant que je pouvois encore m'assurer de lui. Voyez, mon cher Mentor, combien les Rois sont malheureux et exposés à être le jouet des autres hommes. lors même que les autres hommes paroissent tremblans à leurs pieds.

Je crus faire un coup d'une profonde politique, et déconcerter Protéfilas, en envoyant secrètement à l'armée navale Timocrate pour faire mourir Philoclès. Protéfilas poussa jusqu'au bout sa dissimulation, et me trompa d'autant mieux, qu'il parut plus naturellement comme un homme qui se laissoit tromper. Timocrate partit donc, et trouva Philoclès assez embarrassé dans sa descente; il manquoit de tout, car Protéfilas ne sachant si la lettre supposée pourroit faire périr son ennemi, vouloit avoir en même tems une autre ressource prête, par le mauvais succès d'une entreprise dont il m'avoit fait tant espérer, et qui ne manqueroit pas de m'irriter contre Philoclès. (6) Celui-ci soutenoit cette guerre si difficile, par son courage, par son génie, et par l'amour que les troupes avoient pour lui. Quoique tout le monde reconnoît dans l'armée que cette descente étoit téméraire et funeste pour les Crétois, chacun travailloit à le faire réussir, comme s'il eût

eu

(6) *Celui-ci soutenoit &c.* Mr. de Turenne soutint ainsi plusieurs fois la guerre en Allemagne, où il manquoit souvent de tout

eu sa vie et son bonheur attachés au succès. Chacun étoit content de hasarder sa vie à toute heure sous un Chef si sage et si appliqué à se faire aimer.

Timocrate avoit tout à craindre, en voulant faire périr ce Chef au milieu d'une armée qui l'aimoit avec tant de passion. Mais l'ambition furieuse est aveugle. Timocrate ne trouvoit rien de difficile pour contenter Protéfilas, avec lequel il s'imaginait gouverner absolument après la mort de Philoclès. Protéfilas ne pouvoit souffrir un homme de bien, dont la seule vue étoit un reproche secret de ses crimes, et qui pouvoit, en m'ouvrant les yeux, renverser ses projets.

Timocrate s'assura de deux Capitaines qui étoient sans cesse auprès de Philoclès; il leur promit de ma part de grandes récompenses, et ensuite il dit à Philoclès qu'il étoit venu pour lui dire par mon ordre des choses secrètes, qu'il ne devoit lui confier qu'en présence de ces deux Capitaines. Philoclès se renferma avec eux et avec Timocrate. Alors Timocrate donna un coup de poignard à Philoclès: le coup glissa, et n'enfonça guere avant. Philoclès sans s'étonner lui arracha le poignard, et s'en servit contre lui et contre les deux autres. En même tems il cria, on accourut, on enfonça la porte, on dégagea Philoclès des mains de ces trois hommes, qui étant troublés l'avoient attaqué foiblement: ils furent pris, et on les auroit d'abord déchirés, tant l'indignation de l'armée étoit grande, si Philoclès n'eût arrêté la multitude. Ensuite il prit Timocrate en particulier, et lui demanda avec douceur, qui l'avoit obligé à commettre une action si noire? Timocrate qui craignoit qu'on ne le fît mourir, se hâta de montrer l'ordre que je lui avois donné par écrit de tuer Philoclès; et comme les traîtres sont toujours lâches, il songea à sauver sa vie en découvrant à Philoclès toute la trahison de Protéfilas.

S 2 **PHILOCLES.** Phil-
tout, plutôt par son courage, par son génie, et par l'amour que les
Troupes avoient pour lui, que par aucun autre secours.

Philoclès effrayé de voir tant de malice dans les hommes, prit un parti plein de modération : il déclara à toute l'armée que Timocrate étoit innocent, il le mit en sûreté, et le renvoya en Crète ; il céda le commandement de l'armée à Polimène, que j'avois nommé dans mon ordre écrit de ma main, pour commander quand on auroit tué Philoclès. Enfin il exhorta les troupes à la fidélité qu'ils me devoient, et passa pendant la nuit dans une légère barque, qui le conduisit dans l'isle de Samos, où il vit tranquillement dans la pauvreté et dans la solitude, travaillant à faire des statues pour gagner sa vie, ne voulant plus entendre parler des hommes trompeurs et injustes, mais surtout des Rois, qui croit les plus malheureux et les plus aveugles de tous les hommes.

En cet endroit Mentor arrêta Idoménée : Hé bien, dit-il, fûtes-vous long-tems à découvrir la vérité ? Non, répondit Idoménée ; je compris peu à peu les artifices de Protésilas et de Timocrate ; ils se brouillèrent même ; car les méchans ont bien de la peine à demeurer unis. Leur division acheva de me montrer le fond de l'abîme où ils m'avoient jetté. Hé bien, reprit Mentor, ne prîtes-vous point le parti de vous défaire de l'un et de l'autre ? Hélas ! répondit Idoménée, est-ce que vous ignorez la faiblesse et l'embarras des Princes ? Quand ils sont une fois livrés à des hommes qui ont l'art de se rendre nécessaires, ils ne peuvent plus espérer aucune liberté. Ceux qu'ils méprisent le plus, sont ceux qu'ils traitent le mieux, et qu'ils comblent de bienfaits : j'avois horreur de Protésilas, et je lui laissois toute l'autorité. Etrange illusion ! Je me savois bon gré de le connoître, et je n'avois pas la force de reprendre l'autorité que je lui avois abandonnée. D'ailleurs je le trouvois commode, complaisant, industrieux pour flatter mes passions, ardent pour mes intérêts. Enfin j'avois une raison pour m'excuser en moi-même de

ma foiblesse, c'est que je ne connoissois pas la véritable vertu, faute d'avoir su choisir des gens de bien qui conduisissent mes affaires; je croyois qu'il n'y en avoit pas sur la terre, et que la probité étoit un beau fantôme. Qu'importe, disois-je; de faire un grand éclat pour sortir des mains d'un homme corrompu, et pour tomber dans celle de quelqu'autre qui ne sera ni plus désintéressé, ni plus sincère que lui? Cependant l'armée navale commandée par Polixène revint. Je ne songeai plus à la conquête de l'isle de Carpathie, et Protésilas ne pût dissimuler si profondément, que je ne découvrissse combien il étoit affligé de savoir que Philoclès étoit en sûreté dans Samos.

Mentor interrompit encore Idoménée pour lui demander s'il avoit continué, après une si noire trahison, à confier toutes les affaires à Protésilas. J'étois, lui répondit Idoménée, trop ennemi des affaires et trop inappliqué pour pouvoir me tirer de ses mains; il auroit fallu renverser l'ordre que j'avois établi pour ma commodité, et instruire un nouvel homme: c'est ce que je n'eus jamais la force d'entreprendre. J'aimai mieux fermer les yeux pour ne pas voir les artifices de Protésilas. Je me consolais seulement en faisant entendre à certaines personnes de confiance, que je n'ignorois pas sa mauvaise foi. Ainsi je m'imaginois n'y être trompé qu'à demi, puisq' je savois que j'étois trompé. Je faisois même de tems en tems sentir à Protésilas que je supportois son joug avec impatience. (7) Je prenois souvent plaisir à le contredire, à blamer publiquement quelque chose qu'il avoit fait, et à décider contre son sentiment, mais comme il connoissoit ma lenteur et ma paresse, il ne s'embarrassoit point de tous mes chagrins. Il revenoit opiniâtement à la charge, il ufoit tantôt de manières pressantes, tantôt de souplesse et d'insinuation; surtout quand il s'apercevoit que

S 3

j'é-

(7) Avec impatience: La Potenza è troppo gelosa per soffrir con-
pagna.

j'étois piqué contre lui, il redoubloit ses soins pour me fournir de nouveaux amusemens propres à m'amollir, ou pour m'embarquer en quelque affaire où il eût occasion de se rendre nécessaire et de faire valoir son zèle pour ma réputation.

Quoique je fusse en garde contre lui, cette maniere de flatter mes passions m'entraînoit toujours : il savoit mes secrets ; il me soulageoit dans mes embarras ; il faisoit trembler tout le monde par mon autorité. Enfin je ne pus me résoudre à le perdre : mais en le maintenant dans sa place, je mis tous les gens de bien hors d'état de me représenter mes véritables intérêts. Depuis ce moment on n'entendit plus dans mes Conseils aucune parole libre. La vérité s'éloigna de moi ; l'erreur qui prépare la chute des Rois, me punit d'avoir sacrifié Philoclès à la cruelle ambition de Protésilas. Ceux mêmes qui avoient le plus de zèle pour l'Etat et pour ma personne, se crurent dispensés de me détromper après un si terrible exemple. Moi-même, mon cher Mentor, je craignois que la vérité ne perçât le nuage, et qu'elle ne parvint jusqu'à moi malgré les flatteurs ; car n'ayant plus la force de la suivre, sa lumière m'étoit importune. Je sentois en moi-même qu'elle m'eût causé des cruels remords, sans pouvoir me tirer d'un si funeste engagement. Ma mollesse et l'ascendant que Protésilas avoit pris insensiblement sur moi, me jettoient dans une espèce de désespoir de rentrer jamais en liberté. Je ne voulois ni voir un si honteux état, ni le laisser voir aux autres. Vous savez, cher Mentor, la vaine hauteur et la fausse gloire dans laquelle on élève les Rois : ils ne veulent jamais avoir tort. Pour couvrir une faute, il en faut faire cent. Plutôt que d'avouer qu'on s'est trompé, et de se donner la peine de revenir de son erreur, il faut se laisser tromper toute sa vie. Voilà l'état des Princes foibles et inappliqués : c'étoit précisément le mien, lorsqu'il fallut que je partisse pour le siège de Troye. En

En partant je laissai Protésilas maître des affaires : il se conduisoit dans mon absence avec hauteur et inhumanité. Tout le Royaume de Crète gémissoit sous sa tyrannie : mais personne n'osoit me mander l'oppression des peuples. On savoit que je craignois de voir la vérité, et que j'abandonnois à la cruauté (8) de Protésilas tous ceux qui entreprenoiént de parler contre lui : mais moins on osoit éclater, plus le mal étoit violent. Dans la suite il me contraignit de chasser le vaillant Ménéon, qui m'avoit suivi avec tant de gloire au siège de Troye. Il en étoit devenu jaloux, comme de tous ceux que j'aimois, et qui montreroient quelque vertu.

Il faut que vous sachiez, mon cher Mentor, que tous mes malheurs sont venus de-là. Ce n'est pas tant la mort de mon fils qui causa la révolte des Crétois, que la vengeance des Dieux irrités contre mes foiblesses, et la haine des peuples que Protésilas m'avoit attirée. Quand je répandis le sang de mon fils, les Crétois lassés d'un gouvernement rigoureux avoient épuisé toute leur patience, et l'horreur de cette dernière action ne fit que montrer au-dehors ce qui étoit depuis long-tems dans le fond des coeurs.

Timocrate me suivit au siège de Troye, et rendoit compte secrètement par ses lettres à Protésilas de tout ce qu'il pouvoit découvrir. Je sentoís bien que j'étoit en captivité ; mais je tâchois de n'y penser pas, désespérant d'y remédier. Quand les Crétois à mon arrivée se révolterent, Protésilas et Timocrate furent les premiers à s'enfuir. Ils m'auroient sans doute abandonné, si je n'eusse été contraint de m'enfuir presque aussi-tôt qu'eux. Comptez, mon cher

S 4

Men-

(8) *Cruauté.* Tous les flatteurs ont l'ame cruelle. La bouche est clémente, & le coeur est cruel. Vitellius selon Tacite en est un bel exemple. M-Saline, femme de l'Empereur Claudius, fit accuser Añaticus de plusieurs crimes d'Etat, pour avoir sa vie, & ses jardins. Claudius consulta Vitellius, le conseiller de M-Saline, & peut-être aussi un de ses adulteres. Vitellius, pour se maintenir en faveur auprès elle, opina à la mort de son ancien ami. Voilà comment on aime à la Cour.

Mentor, que les hommes insolens pendant la prospérité sont toujours foibles et tremblans dans la disgrâce. La tête leur tourne aussitôt que l'autorité absolue leur échappe. On les voit aussi rampans qu'ils ont été hautains, et c'est en un moment qu'ils passent d'une extrémité à l'autre (9).

Mentor dit à Idoménée: Mais d'où vient que connoissant à fond ces deux méchans hommes, vous les gardez encore auprès de vous comme je le vois? Je ne suis pas surpris qu'ils vous aient suivi, n'ayant rien de meilleur à faire pour leurs intérêts. Je comprends même que vous aviez fait une action généreuse de leur donner un asyle dans votre nouvel établissement: mais pourquoi vous livrer encore à eux après tant de cruelles expériences?

Vous ne savez pas, répondit Idoménée, combien toutes les expériences sont inutiles aux Princes amollis et inappliqués qui vivent sans réflexion. Ils sont mécontents de tout, et ils n'ont pas de courage de rien redresser. Tant d'années d'habitude étoient des chaînes de fer qui me lioient à ces deux hommes, et ils m'obsédoient à toute l'heure. Depuis que je suis ici, ils m'ont jetté dans toutes les dépenses excessives que vous avez vues. Ils ont épuisé cet Etat naissant, ils m'ont attiré cette guerre qui m'alloit accabler sans vous. J'aurois bientôt éprouvé à Salente les mêmes malheurs que je sentis en Crète: mais vous m'avez enfin ouvert les yeux, et vous m'avez inspiré le courage qui me manquoit pour me mettre hors de servitude. Je ne sais ce que vous avez fait en moi, mais depuis que vous êtes ici je me sens un autre homme.

Mentor demanda ensuite à Idoménée quelle étoit la conduite de Protésilas dans ce changement

des
(9) D'une extrémité à l'autre: Tacite dit, que Mutien étoit mêlé de douceur & d'arrogance, & que l'Orator Papien dit de Caligula, qui avoit été le plus lâche flatteur de Tibère, qu'il ne s'étoit jamais vu ni de meilleur esclave, ni de pire maître. Ne-
que

des affaires. Rien n'est plus artificieux, répondoit Idoménée, que ce qu'il a fait depuis votre arrivée. D'abord il n'oublia rien pour jeter indirectement quelque défiance dans mon esprit. Il ne disoit rien contre vous : mais je voyois diverses gens qui venoient m'avertir que ces deux étrangers étoient fort à craindre. L'un, disoient-ils, est le fils du trompeur Ulysse ; l'autre est un homme caché et d'un esprit profond ; ils sont accoutumés à errer de Royaume en Royaume ; qui sait s'ils n'ont point formé quelque dessein sur celui-ci ? Ces aventuriers racontent eux mêmes qu'ils ont causé de grands troubles dans tous les pays où ils ont passé. Voici un Etat naissant et mal affermi ; les moindres mouvemens pourroient le renverser.

Protésilas ne disoit rien, mais il tâchoit de me faire entrevoir le danger et l'excès de toutes ces réformes, que vous me faîtes entreprendre. Il me prenoit par mon propre intérêt. Si vous mettez, disoit-il, les peuples dans l'abondance, ils ne travailleront plus, ils deviendront fiers, indociles, et feront toujours prêts à se révolter. Il n'y a que la foiblesse et la misère qui les rende souples, et qui les empêche de résister à l'autorité. Souvent il tâchoit de reprendre son ancienne autorité pour m'entraîner, et il la couvroit d'un prétexte de zèle pour mon service. En voulant soulager les peuples, me disoit-il, vous rabaissez la puissance royale ; et par-là vous faites au peuple même un tort irréparable ; car il a besoin qu'on le tienne bas pour son propre repos.

A tout cela je répondois que je saurois bien tenir les peuples dans leur devoir en me faisant aimer d'eux, en ne rien relâchant de mon autorité, quoique je les soulageasse ; en punissant avec fermeté tous

S S

les

que meliorem unquam servum, neque deteriozem dominum fuisse. Plutarque dit pareillement, que Sulla s'humilioit envers ceux, dont il avoit à faire, & se faisoit adorer par ceux, qui avoient à faire de lui, de sorte que l'on ne pouvoit dire, lequel des deux il étoit davantage, orgueilleux, ou flatteur,

les coupables. Enfin en donnant aux enfans une bonne éducation, et à tout le peuple une exacte discipline pour le tenir dans une vie simple, sobre et laborieuse.

Eh, quoi! disois-je, ne peut-on pas soumettre un peuple sans le faire mourir de faim? Quelle inhumanité! quelle politique brutale! Combien voyons-nous de peuples traités doucement, et très-soumis à leurs Souverains! Ce qui cause les révoltes, c'est l'ambition et l'inquiétude des Grands d'un Etat, quand on ne fait pas les tenir dans le devoir, et qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes. C'est la licence dans les autres ordres de l'Etat, si on néglige de la réprimer, c'est la multitude des grands et des petits qui vivent dans la mollesse dans le luxe, et dans l'oisiveté; C'est la trop grande abondance d'hommes adonnés à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans le tems de paix. Enfin c'est le désespoir des peuples maltraités; c'est la dureté, la hauteur des Rois, et leur mollesse qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'Etat pour prévenir les troubles. (10) Voilà ce qui cause les révoltes, et non pas le pain qu'on laisse manger en paix au Laboureur, après qu'il l'a gagné à la sueur de son visage.

Quand Protésilas a vu que j'étois inébranlable dans ces maximes, il a pris un parti tout opposé à sa conduite passée; il a commencé à suivre les maximes qu'il n'avoit pu détruire: il a fait semblant de les goûter, d'en être convaincu, de m'avoir obligation de l'avoir éclairé là-dessus. Il va au devant de tout ce que je pourrois souhaiter pour soulager les pauvres: il est le premier à me représenter leurs besoins, et à crier contre les dépenses excessives. Vous savez même qu'il vous loue, qu'il vous ré-

moi-

(10) Voilà ce qui cause les révoltes. Il n'y a jamais eu en effet que le désespoir des peuples maltraités par la dureté des Ministres, qui ait porté les sujets à secouer un joug devenu trop pesant. Tant qu'il est supportable, ils le souffrent par l'affection naturelle qu'ils ont pour leurs Princes, qui les ont de bonne heure accoutumés à un joug modéré.

moigne de la confiance, et qu'il n'oublie rien pour vous plaire. Pour Timocrate, il commence à n'être plus si bien avec Protésilas; il a songé à se rendre indépendant. Protésilas en est jaloux, et c'est en partie par leurs différens que j'ai découvert leur perfidie.

Mentor souriant, répondit ainsi à Idoménée: Quoi donc! vous avez été foible, jusqu'à vous laisser tyranniser pendant tant d'années par deux traîtres dont vous connoissez la trahison (11)! Ah! vous ne savez pas, répondit Idoménée: ce que peuvent les hommes artificieux sur un Roi foible et inappliqué, qui s'est livré à eux pour toutes ses affaires. D'ailleurs je vous ai déjà dit que Protésilas entre maintenant dans toutes vos vues pour le bien public.

Mentor reprit ainsi le discours d'un air grave: Je ne vois que trop combien les méchans prévalent sur les bons auprès des Rois: vous en êtes un terrible exemple. Mais vous dites que je vous ai ouvert les yeux sur Protésilas, et ils sont encore fermés pour laisser le gouvernement de vos affaires à cet homme indigne de vivre. Sachez que les méchans ne sont point des hommes incapables de faire le bien: Ils le font indifféremment de même que le mal, quand il peut servir à leur ambition. Le mal ne leur coûte rien à faire, parce qu'aucun sentiment de bonté, ni aucun principe de vertu ne les retient; mais aussi ils font le bien sans peine, parce que leur corruption les porte à le faire pour paroître bons, et pour tromper le reste des hommes. A proprement parler, ils ne sont pas capables de la vertu, lors même qu'ils paroissent la pratiquer; mais ils sont capables d'ajouter à tous leurs autres vices le plus horrible des vices, qui est l'hypocrisie. Tant que vous voudrez absolument faire le bien, Protésilas sera prêt à le faire avec vous.

pour

(11) La trahison: La flatterie empoisonne le coeur, et corrompt les mœurs. *Adulatio, blanditiæ, pessimum veri affectus venenum.* Tac. Galba avoit bien raison de dire, que la flatterie est sans amour, & qu'il n'y a point de plus dangereux poison, que le sien.

pour conserver l'autorité. Mais si peu qu'il sente en vous de facilité à vous relâcher, il n'oubliera rien pour vous faire retomber dans l'égarement, et pour reprendre en liberté son naturel trompeur et féroce. Pouvez-vous vivre avec honneur et en repos, pendant qu'un tel homme vous obtéde à toute heure, et que vous savez le sage et le fidèle Philoclès pauvre et déshonoré dans l'isle de Samos?

Vous reconnoissez bien, ô Idoménée! que les hommes trompeurs et hardis qui sont présens, entraînent les Princes foibles. Mais vous deviez ajouter que les Princes ont encore un autre malheur, qui n'est pas moindre. C'est celui d'oublier facilement la vertu et les services d'un homme éloigné. La multitude des hommes qui environnent les Princes est cause qu'il n'y en a aucun qui fasse une impression profonde sur eux: ils ne sont frappés que de ce qui est présent, et qui les flatte; tout le reste s'efface bientôt. Surtout la vertu les touche peu, parce que la vertu, loin de les flatter, les contredit et les condamne dans leurs foiblesses. Faut-il s'étonner s'ils ne sont point aimés, puisqu'ils n'aiment rien que leur grandeur et leurs plaisirs?

Fin du treizieme Livre.



LES



Philote rappelle par Idomeneus

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUATORZIEME.



SOMMAIRE

DU LIVRE QUATORZIEME.

Mentor oblige Idoménée à faire conduire Protégilas et Timocrate en l'isle de Samos, et à rappeler Philoclès pour le mettre en honneur auprès de lui. Hégésippe qui est chargé de cet ordre, l'exécute avec joie: il arrive avec ces deux hommes à Samos où il revoit son ami Philoclès content d'y mener une vie pauvre et solitaire. - Celui-ci ne consent qu'avec beaucoup de peine à retourner parmi les siens: mais après avoir reconnu que les Dieux le veulent, il s'embarque avec Hégésippe, et arrive à Salente, où Idoménée qui n'est plus le même homme, le reçoit avec amitié.

LIVRE QUATORZIEME.

Après avoir dit ces paroles, Mentor persuada à Idoménée qu'il falloit au plutôt chasser Protégilas et Timocrate, pour rappeler Philoclès. L'unique difficulté qui arrêtoit le Roi, c'est qu'il craignoit la sévérité de Philoclès. J'avoue, disoit-il, que je ne puis m'empêcher de craindre un peu son retour, quoique je l'aime et que je l'estime. Je suis depuis ma tendre jeunesse accoutumé à des louanges, à des empressemens, à des complaisances, que je ne saurois espérer de trouver dans cet homme.

DIS

Dès que je faisois quelque chose qu'il n'approuvoit pas, son air triste marquoit assez qu'il me condamnoit. Quand il étoit en particulier avec moi, ses manières étoient respectueuses et modérées, mais sèches.

Ne voyez-vous pas, lui répondit Mentor, que les Princes gâés par la flatterie trouvent sec et austere tout ce qui est libre est ingénu? Ils vont même jusqu'à s'imaginer qu'on n'est pas zélé pour leur service, et qu'on n'aime pas leur autorité, dès qu'on n'a point l'ame servile, et qu'on n'est pas prêt à les flatter dans l'usage le plus injuste de leur puissance. Toute parole libre et généreuse leur paroît hautaine, critique et séditieuse. Ils deviennent si délicats, que tout ce qui n'est point flatterie, les blesse et les irrite; mais allons plus loin. Je suppose que Philoclès est effectivement sec et austere; son austerité ne vaut-elle pas mieux que la flatterie pernicieuse de vos Conseillers? Où trouverez-vous un homme sans défauts? Et le défaut de vous dire trop hardiment la vérité, n'est-il pas celui que vous devez le moins craindre? Que dis-je? N'est-ce pas un défaut nécessaire pour corriger les vôtres, et pour vaincre le dégoût de la vérité, où la flatterie vous a fait tomber? Il vous faut un homme qui n'aime que la vérité, et qui vous aime mieux que vous ne savez-vous aimer vous-même; qui vous dise la vérité malgré vous, qui force tous vos retranchemens; et cet homme nécessaire, c'est Philoclès. Souvenez-vous qu'un Prince est trop heureux, quand il naît un seul homme sous son règne avec cette générosité, qui est le plus précieux trésor de l'Etat; et que la plus grande punition qu'il doit craindre des Dieux, est de perdre un tel homme, s'il s'en rend indigne faute de savoir s'en servir. Pour les défauts de gens de bien, il faut les savoir connoître,

et

et ne laisser pas de se servir d'eux. Redressez-les; ne vous livrez jamais aveuglement à leur zèle indiscret: mais écoutez-les favorablement, honorez leur vertu, montrez au public que vous savez la distinguer et surtout gardez-vous bien d'être plus long-tems comme vous avez été jusqu'ici. Les Princes gâtés, comme vous l'étiez, se contentant de mépriser les hommes corrompus, ne laissent pas de les employer avec confiance, et de les combler de bienfaits. D'un autre côté, ils se piquent de connoître aussi les hommes vertueux, mais il ne leur donnent que de vains éloges; n'osant ni leur confier les emplois, ni les admettre dans leur commerce faminer, ni répandre des bienfaits sur eux.

Alors Idoménée dit qu'il étoit honteux d'avoir tant tardé à délivrer l'innocence opprimée, et à punir ceux qui l'avoient trompé. Mentor n'eut même aucune peine à déterminer le Roi à perdre son Favori; car aussitôt qu'on est parvenu à rendre les Favoris suspects et importuns à leurs maîtres, les Princes lasés et embarrassés ne cherchent plus qu'à s'en défaire. Leur antitié s'évanouit, les services sont oubliés: La chute des Favoris ne leur coûte rien, pourvu qu'ils ne les voyent plus.

Aussitôt le Roi ordonna en secret à Hégésippe, qui étoit un des principaux Officiers de sa Maison, de prendre Protésilas et Timocrate, et de les conduire en fureté dans l'isle de Samos (1) de les y laisser, et de ramener Philoclès de ce lieu d'exil. Hégésippe surpris de cet ordre, ne put s'em-

(1) Samos est une isle de l'Archipel, près de la côte de Natolie.
suivi-

s'empêcher de pleurer de joie. C'est maintenant, dit-il au Roi, que vous allez charmer vos Sujets. Ces deux hommes ont causé tous vos malheurs, et tous ceux de vos peuples. Il y a vingt ans qu'ils font gémir tous les gens de bien, et qu'à peine ose-t-on même gémir, tant leur tyrannie est cruelle. Ils accablent tous ceux qui entreprennent d'aller à vous par un autre canal que le leur.

Ensuite Hégésippe découvrit au Roi un grand nombre de perfidies et d'inhumanités commises par ces deux hommes, dont le Roi n'avoit jamais entendu parler, parce que personne n'osoit les accuser. Il lui raconta même ce qu'il avoit découvert d'une conjuration secrète pour faire périr Mentor. Le Roi eut horreur de tout ce qu'il entendoit.

Hégésippe se hâta d'aller prendre Protésilas dans sa maison. Elle étoit moins grande, mais plus commode et plus riante que celle du Roi. L'Architecture étoit de meilleur goût. Protésilas l'avoit ornée avec une dépense tirée du sang des misérables : il étoit alors dans un salon de marbre auprès de ses bains, couché négligemment dans un lit de pourpre avec une broderie d'or ; il paroissoit las et épuisé de ses travaux, ses yeux et ses sourcils monroient je ne sai quoi d'agité, de sombre et de farouche. Les plus grands de l'Etat étoient autour de lui rangés sur des tapis, composant leur visage sur celui de Protésilas, dont ils observoient jusqu'au moindre clin d'oeil. A peine ouvroit-il la bouche, que tout le monde se récrioit pour admirer ce qu'il alloit dire.

Un

environ à deux lieues d'Ephèse; l'invention de la paterie de terre est due à cette Isle.

T

Un des principaux de la troupe lui racontoit avec des exagérations ridicules ce que Protéfilas lui-même avoit fait pour le Roi. Un autre lui assuroit que Jupiter ayant trompé sa mere lui avoit donné la vie, et qu'il étoit fils du pere des Dieux. Un Poëte venoit de lui chanter des vers, où il disoit que Protéfilas instruit par les Muses avoit égalé Apollon pour tous les ouvrages d'esprit. Un autre Poëte encore plus lâche et plus impudent l'appelloit dans ses vers l'inventeur des beaux arts, et le pere des peuples qu'il rendoit heureux. Il le dépeignoit tenant en main la corne d'abondance (2).

Protéfilas écoutoit toutes ces louanges d'un air sec, distrait et dédaigneux, comme un homme qui fait bien qu'il en mérite encore de plus grandes, et qui fait trop de graces de se laisser louer. Il y avoit un flatteur qui prit la liberté de lui parler à l'oreille, pour lui dire quelque chose de plaisant contre la police que Mentor tâchoit d'établir. Protéfilas sourit: toute l'assemblée se mit à rire, quoique la plupart ne pussent point encore savoir ce qu'on avoit dit: mais Protéfilas reprenant bientôt son air sévère et hautain, chacun rentra dans la crainte et dans le silence. Plusieurs Nobles cherchoient le moment où Protéfilas pourroit se retourner vers eux et les écouter, ils paroissoient émus et embarrassés. C'est qu'ils avoient à lui demander des graces; leurs postures suppliâtes parloient pour eux: ils paroissoient aussi soumis qu'une mere aux pieds des Autels, lorsqu'elle demande aux Dieux la guérison de son fils unique. Tous paroissoient contens, attendris, pleins

(2) *La corne d'abondance*: Semper magnae fortunae comes adest adulatio. Paterée.

(3) *Ni de faire ses derniers adieux à sa famille, ni de prendre certains écrits secrets*. Après avoir peint dans tout ce qui précède, le véritable caractère d'un Favori très-méchant, orgueilleux & lâche, on applique ceci à la détention d'un autre, arrêté en 1661, pour s'être

pleins d'admiration pour Protéfilas, quoique tous eussent contre lui dans le coeur un rage implacable.

Dans ce moment Hégésippe entre, saisit l'épée de Protéfilas, et lui déclare de la part du Roi qu'il va l'emmener dans l'isle de Samos. A ces paroles, toute l'arrogance de ce Favori tomba comme un rocher qui se détache du sommet d'une montagne escarpée. Le voilà qui se jette tremblant aux pieds d'Hégésippe; il pleure, il hésite, il begaye, il tremble, il embrasse les genoux de cet homme qu'il ne daignoit pas une heure auparavant honorer d'un de ses regards. Tous ceux qui l'encensoient, le voyant perdu sans ressource, changèrent leurs flatteries en des insultes sans pitié.

Hégésippe ne voulut lui laisser le tems (3) ni de faire ses derniers adieux à sa famille, ni de prendre certains écrits secrets. Tout fut saisi et porté au Roi. Timocrate fut arrêté dans le même tems, et sa surprise fut extrême, car il croyoit qu'étant brouillé avec Protéfilas, il ne pouvoit être enveloppé dans sa ruine. Ils partent dans un vaisseau qu'on avoit préparé.

On arrive à Samos. Hégésippe y laisse ces deux malheureux, et pour mettre le comble à leur malheur, il les laisse ensemble. Là ils se reprochent avec fureur l'un à l'autre les crimes qu'ils ont faits, et qui sont cause de leur chute: ils se trouvent sans espérance de revoir Salente, condamnés à vivre loin

T 2

de

s'être rendu suspect dans l'administration des finances. Sa magnificence & son luxe en furent la cause, la Description qui est ci-devant pag. 289. de la Maison de Protéfilas, convient parfaitement à celle de celui qui fut arrêté. Il y avoit fait des dépenses immenses qui acheverent de confirmer le Roi dans ses soupçons. On se saisit de lui dans le tems qu'il y pensoit le moins, & il ne put emporter ses papiers, dans lesquels on trouva un projet, qui fut une des principales causes de sa perte.

de leurs femmes et de leurs enfans ; je ne dis pas loin de leurs amis , car il n'en avoient point. On les laissoit dans une terre inconnue , où ils ne devoient plus avoir d'autre ressource pour vivre que leur travail ; eux qui avoient passé tant d'années dans les délices , et dans le faste ; semblables à deux bêtes farouches , ils étoient toujours prêts à se déchirer l'un l'autre.

Cependant Hégésippe demanda en quel lieu de l'isle demouroit Philoclès. On lui dit qu'il demouroit assez loin de la ville sur une montagne où une grotte lui servoit de maison. Tout le monde lui parla avec admiration de cet Etranger. Depuis qu'il est dans cette isle , lui disoit-on , il n'a offensé personne. Chacun est touché de sa patience , de son travail , et de sa tranquillité ; n'ayant rien , il paroît toujours content. Quoiqu'il soit ici loin des affaires , sans bien et sans autorité , il ne laisse pas d'obliger ceux qui le méritent , et il a mille industries pour faire plaisir à tous ses voisins.

Hégésippe s'avance vers cette grotte , il la trouve vuide et ouverte ; car la pauvreté et la simplicité des moeurs de Philoclès faisoit , qu'il n'avoit en sortant aucun besoin de fermer sa porte ; une natte grossière de jonc lui servoit de lit. Rarement il allumoit du feu , parce qu'il ne mangeoit rien de cuit. Il se nourrissoit pendant l'Eté de fruits nouvellement cueillis , et en Hiver de dattes et de figues sèches. Une claire fontaine qui faisoit une nappe d'eau en tombant d'un rocher , le désaltéroit ; il n'avoit dans sa grotte que les instrumens nécessaires à la Sculpture , et quelques livres qu'il lisoit à certaines heures , non pour orner son esprit , ni pour contenter sa curiosité , mais pour s'instruire en se délassant de ses travaux , et pour apprendre à être bon. Pour

la Sculpture, il ne s'y appliquoit que pour exercer son corps, fuir l'oisiveté et gagner la vie, sans avoir besoin de personne.

Hégésippe en entrant dans la grotte, admira les ouvrages qui étoient commencés. Il remarqua un Jupiter dont le visage serein étoit si plein de majesté, qu'on le connoissoit aisément pour le pere des Dieux et des hommes. D'un autre côté paroissoit Mars avec une fierté rude et menaçante : mais ce qui étoit de plus touchant étoit une Minerve qui animoit les arts : son visage étoit noble et doux, sa taille grande et libre : elle étoit dans une action si vive, qu'on auroit pu croire qu'elle alloit marcher. Hégésippe ayant pris plaisir à voir les statues, sortit de la grotte, et vit de loin sous un grand arbre Philoclès qui lisoit sur le gazon ; il va vers lui, et Philoclès qui l'apperçoit, ne fait que croire. N'est-ce point là, dit-il en lui-même, Hégésippe avec qui j'ai si long-tems vécu en Crète ? Mais quelle apparence qu'il vienne dans une isle si éloignée ? Ne seroit-ce point son ombre qui viendrait après sa mort des rives du Styx ?

Pendant qu'il étoit dans ce doute, Hégésippe arriva si proche de lui, qu'il ne put s'empêcher de le reconnoître et de l'embrasser. Est-ce donc vous ? dit-il, mon cher et ancien ami ? Quel hasard, quelle tempête vous a jetté sur ce rivage ? Pourquoi avez-vous abandonné l'isle de Crète ? Est-ce une disgrâce semblable à la mienne, qui vous arrache à notre patrie ?

Hégésippe lui répondit : Ce n'est point une disgrâce ; au contraire, c'est la faveur des Dieux qui m'a mené ici. Aussi-tôt il lui raconta la longue tyrannie de Protéfilas, ses intrigues avec Timocra-

te, les malheurs où ils avoient précipité Idoménée, la chute de ce Prince, sa fuite sur les côtes de l'Îléspérie, la fondation de Salente, l'arrivée de Mentor et de Télémaque, les sages maximes dont Mentor avoit rempli l'esprit du Roi; et la disgrâce des deux traitres, il ajouta qu'il les avoit menés à Samos pour y souffrir l'exil qu'ils avoient fait souffrir à Philoclès, et il finit en lui disant qu'il avoit ordre de le conduire à Salente, où le Roi, qui connoissoit son innocence, vouloit lui confier ses affaires, et le combler de biens.

Voyez-vous, lui répondit Philoclès, cette grotte plus propre à cacher les bêtes sauvages qu'à être habitée par des hommes? J'y ai goûté depuis tant d'années plus de douceur et de repos, que dans les Palais dorés de l'isle de Crète. Les hommes ne me trompent plus, car je ne vois plus les hommes, et je n'en tends plus leurs discours flatteurs et empoisonnés. Je n'ai plus besoin d'eux; mes mains endurcies au travail me donnent facilement la nourriture simple, qui m'est nécessaire: il ne me faut, comme vous voyez, qu'une légère étoffe pour me couvrir: n'ayant plus de besoins, jouissant d'un calme profond et d'une douce liberté dont la sagesse de mes livres m'apprend à faire un bon usage. Qu'irois-je encore chercher parmi les hommes jaloux, trompeurs et inconstans? Non, non, mon cher Hégésippe, ne m'enviez point mon bonheur. Protésilas s'est trahi lui-même, voulant trahir le Roi, et me perdre; mais il ne m'a fait aucun mal. Au contraire il m'a fait le plus grand des biens: il m'a délivré du tumulte et de la servitude des affaires: je lui dois ma chère solitude, et tous les plaisirs innocens que j'y goûte. Retournez, ô Hégésippe! retournez vers le Roi; aidez lui à supporter les misères de sa grandeur, et faite auprès de lui ce que vous voudriez que

que je fîsse. Puisque ses yeux si long-tems fermés à la vérité, ont été enfin ouverts par cet homme sage que vous nommez Mentor, qu'il le retienne auprès de lui. Pour moi, après mon naufrage il ne me convient pas de quitter le port où la tempête m'a si heureusement jetté, pour me remettre à la merci des vents. O que les Rois sont à plaindre ! O que ceux qui les servent, sont dignes de compassion ! S'ils sont méchans, combien sont ils souffrir les hommes, et quels tourmens leur sont préparés dans le noir Tartare ! S'ils sont bons, quelles difficultés n'ont-ils pas à vaincre ! quels pièges à éviter ! que de maux à souffrir ! encore une fois, Hégésippe, laissez-moi dans mon heureuse pauvreté.

Pendant que Philoclès parloit ainsi avec beaucoup de véhémence, Hégésippe le regardoit avec étonnement : il l'avoit vu autrefois en Crète pendant qu'il gouvernoit les plus grandes affaires, malgré, languissant, épuisé : C'est que son naturel ardent et austère le consommoit dans le travail ; il ne pouvoit voir sans indignation le vice impuni : il vouloit dans les affaires une certaine exactitude qu'on n'y trouve jamais. Ainsi les emplois détruisoient sa santé délicate : mais à Samos Hégésippe le voyoit gras et vigoureux. Malgré les ans, la jeunesse fleurie s'étoit renouvelée sur son visage. Une vie sôbre, tranquille et laborieuse lui avoit fait comme un nouveau tempérament.

Vous êtes surpris de me voir si changé, dit alors Philoclès en souriant. C'est ma solitude qui m'a donné cette fraîcheur et cette santé parfaite. Mes ennemis m'ont donné ce que je n'aurois jamais pu trouver dans la plus grande fortune. Voulez-vous que je quitte les vrais biens pour courir après les faux, et pour me replonger dans mes anciennes

miseres? Ne soyez pas plus cruel que Protésilas; du moins ne m'enviez pas le bonheur que je tiens de lui.

Alors Hégésippe lui représenta, mais inutilement, tout ce qu'il crut propre à le toucher. Etes-vous donc, lui disoit-il, insensible au plaisir de revoir vos proches et vos amis, qui soupirent après votre retour, et que la seule espérance de vous embrasser comble de joie? Mais vous qui craignez les Dieux, et qui aimez votre devoir, comprez-vous pour rien de servir votre Roi, de l'aider dans tous les biens qu'il veut faire, et de rendre tant de peuples heureux? Est-il permis de s'abandonner à une Philosophie sauvage, de se préférer à tout le reste du genre humain, et d'aimer mieux son repos que le bonheur de ses Concitoyens! Au reste, on croira que c'est par ressentiment que vous ne voulez plus voir le Roi; s'il vous a voulu faire du mal, c'est qu'il ne vous a point connu. Ce n'est pas le véritable, le bon, le juste Philoclès qu'il a voulu faire périr; c'étoit un homme bien différent qu'il vouloit punir. Mais maintenant qu'il vous connoît, et qu'il ne vous prend plus pour un autre, il sent toute son ancienne amitié revivre dans son coeur. Il vous attend. Déjà il vous tend les bras pour vous embrasser. Dans son impatience, il compte les jours et les heures. Aurez-vous le coeur assez dur pour être inexorable à votre Roi, et à tous vos plus tendres amis?

Philo-

¹² Les Poëtes seignent qu'il y a trois Parques: Clotho, Lachésis & Atropos. Atropos est la Mort, qui présente au destin & à la mort. Clotho garnit la quenouille, Lachésis file, & Atropos coupe le fil, c'est-à-dire, que la première préside à la naissance, la seconde au cours de la vie, & la troisième à la mort.

Philoclès qui avoit d'abord été attendri en reconnoissant Hégésippe, reprit son air austère en écoutant ce discours. Semblable à un rocher contre lequel les vents combattent en vain, et où toutes les vagues vont se briser en gémissant, il demouroit immobile, ni les prières ni les raisons ne trouvoient aucune ouverture pour entrer dans son coeur. Mais au moment où Hégésippe commençoit à désespérer de le vaincre, Philoclès ayant consulté les Dieux, il découvrit par le vol des oiseaux, par les entrailles des victimes, et par divers autres présages, qu'il devoit suivre Hégésippe.

Alors il ne résista plus, il se prépara à partir; mais ce ne fut pas sans regretter le désert où il avoit passé tant d'années. Hélas! disoit-il, faut-il que je vous quitte, ô aimable grotte! où le sommeil paisible venoit toutes les nuits me délasser des travaux du jour! Ici les Parques (4) me filoient au milieu de ma pauvreté des jours d'or et de soie. Il se prosterna en pleurant pour adorer la Nájade (5) qui l'avoit si long-tems défaltéré par son onde claire, et les Nymphes qui habitoient dans toutes les montagnes voisines. Echo entendit ses regrets, et d'une triste voix les répéta à toutes les Divinités champêtres.

Ensuite Philoclès vint à la ville avec Hégésippe pour s'embarquer; il crut que le malheureux Protésilas plein de honte et de ressentiment ne chercheroit point à le voir; mais il se trompoit. Car les hommes corrompus n'ont aucune pudeur, et ils sont

T 5

tou.

(5) *La Nájade*: Nájades, Nymphes des Fontaines & des Fleuves, que les Payens honoroient comme des Divinités. Ce nom vient de *νύξ*, qui signifie couler. Aliquando tamen generaliter quælibet nymphas hoc nomen designat. Sont Virgil. *Ectog.* 10. 7. 20 Nájades, pro Orcades dicit.

toujours prêts à toutes sortes de bassesses. Philoclès se cachoit modestement de peur d'être vu par ce misérable : il craignoit d'augmenter sa misère en lui montrant la prospérité d'un ennemi qu'on alloit élever sur ses ruines. Mais Protéfilas cherchoit avec empressement Philoclès, il vouloit lui faire pitié, et l'engager à demander au Roi qu'il pût retourner à Salente. Philoclès étoit trop sincère pour lui promettre de travailler à le faire rappeler ; car il favoit mieux que personne combien son retour eût été pernicieux. Mais il lui parla fort doucement, lui témoigna de la compassion, tâcha de le consoler, l'exhorta à appaiser les Dieux par des mœurs pures, et par une grande patience dans ses maux. Comme il avoit appris que le Roi avoit ôté à Protéfilas tous ses biens injustement acquis, il lui promit deux choses qu'il exécuta fidèlement dans la suite. L'une fut de prendre soin de sa femme et de ses enfans qui étoient demeurés à Salente dans une affreuse pauvreté, exposés à l'indignation publique : l'autre étoit d'envoyer à Protéfilas dans cette isle éloignée quelque secours d'argent pour adoucir sa misère.

Cependant les voiles s'enflent d'un vent favorable. Hégésippe impatient se hâta de faire partir Philoclès. Protéfilas les voit embarquer, ses yeux demeurent attachés et immobiles sur le rivage ; ils suivent le vaisseau qui fend les ondes, et que le vent éloigne toujours. Lors même qu'il ne peut plus le voir, il en repeint encore l'image dans son esprit. Enfin troublé, furieux, livré à son désespoir, il s'arrache les cheveux, se roule sur le sable, reproche aux Dieux leur rigueur, appelle en vain à son secours la cruelle Mort, qui sourde à ses prières ne daigne le délivrer de tant de maux, et qu'il n'apas le courage de se donner lui-même.

Cepen-

Cependant le vaisseau favorisé de Neptune et des vents arriva bientôt à Salente. On vint dire au Roi qu'il entroît déjà dans le port. Aussi-tôt il courut au-devant de Philoclès avec Mentor; il l'embrassa tendrement, lui témoigna un sensible regret de l'avoir persécuté avec tant d'injustice. Cet aveu, bien loin de paroître une foiblesse dans un Roi, fut regardé par tous les Salentins comme l'effort d'une grande ame qui s'élève au-dessus de ses propres fautes, en les avouant avec courage pour les réparer. Tout le monde pleure de joie de revoir l'homme de bien qui avoit aimé le peuple, et d'entendre le Roi parler avec tant de sagesse et de bonté.

Philoclès avec un air respectueux et modeste recevoit les caresses du Roi, et avoit impatience de se dérober aux acclamations du peuple; il suivit le Roi au Palais. Bientôt Mentor et lui furent dans la même confiance que s'ils avoient passé leur vie ensemble, quoiqu'ils ne se fussent jamais vus; c'est que les Dieux qui ont refusé aux méchans des yeux pour connoître les bons, ont donné aux bons de quoi se connoître les uns les autres. Ceux qui ont le goût de la vertu ne peuvent être ensemble sans être unis par la vertu qu'ils aiment. Bientôt Philoclès demanda au Roi à se retirer auprès de Salente dans une solitude où il continua à vivre pauvrement, comme il avoit vécu à Samos. Le Roi alloit avec Mentor le voir presque tous les jours dans son désert. C'est-là qu'on examinoit les moyens d'affermir les loix et de donner une forme solide au gouvernement pour le bonheur public.

Les deux principales choses qu'on examina furent l'éducation des enfans (6), et la maniere de vivre

(6) *L'éducation des enfans.* Educationi boni mores debentur tantum, ut leges in futurum supervacuas videantur. Xenoph.

vivre pendant la paix. Pour les enfans, Mentor disoit qu'ils appartiennent moins à leurs parens qu'à la République; ils sont les enfans du peuple, ils en sont l'espérance et la force; il n'est pas tems de les corriger, quand ils se sont corrompus. C'est peu que de les exclure des emplois, lorsqu'on voit qu'ils s'en sont rendus indignes: il vaut bien mieux prévenir le mal que d'être réduit à le punir. Le Roi, ajoutoit-il, qui est le pere de tout son peuple, est encore plus particulièrement le pere de toute la jeunesse, qui est la fleur de toute la Nation. C'est dans la fleur qu'il faut préparer les fruits. Que le Roi ne dédaigne donc pas de veiller, et de faire veiller sur l'éducation qu'on donne aux enfans. Qu'il tienne ferme pour faire observer les Loix de Minos, qui ordonnent qu'on élève les enfans dans le mépris de la douleur et de la mort; qu'on mette l'honneur à fuir les délices et les richesses; que l'injustice, le mensonge, l'ingratitude, la mollesse passent pour des vices infâmes; qu'on leur apprenne dès leur plus tendre enfance à chanter les louanges des Héros qui ont été aimés des Dieux, qui ont fait des actions généreuses pour leur patrie, et qui ont fait eclater leur courage dans les combats; que le charme de la musique saisisse leurs ames pour rendre leurs moeurs douces et pures; qu'ils apprennent à être tendres pour leurs amis, fidèles à leurs alliés, équitables pour tous les hommes, même pour leurs plus cruels ennemis; qu'ils craignent moins la mort et les tourmens que le moindre reproche de leurs consciences. Si de bonne heure on remplit les enfans de ces grandes maximes, et qu'on les fasse entrer dans leur coeur par la douceur du chant, il y en aura peu qui ne s'enflamment de l'amour de la gloire et de la vertu.

Mentor ajoutoit, qu'il étoit capital d'établir des Ecoles publiques pour accoutumer la jeunesse aux
plus

plus rudes exercices du corps, et pour éviter la mollesse et l'oïveté qui corrompent les plus beaux naturels; il vouloit une grande variété de jeux et de spectacles qui animassent tout le peuple, mais surtout qui exerçassent le corps pour les rendre adroits, souples et vigoureux. Il ajoutoit des prix pour exciter une noble émulation. Mais ce qu'il souhaitoit le plus pour les bonnes moeurs, c'est que les jeunes gens se mariaient de bonne heure, et que leurs parens sans aucune vue d'intérêt leur laissassent choisir des femmes agréables de corps et d'esprit, auxquelles ils pussent s'attacher.

Mais pendant qu'on préparoit ainsi les moyens de conserver la jeunesse pure, innocente, laborieuse, docile, et passionnée pour la gloire, Philoclès qui aimoit la guerre, disoit à Mentor: En vain vous occuperez les jeunes gens à tous ces exercices, si vous les laissez languir dans une paix continuelle, où ils n'auront aucune expérience de la guerre ni aucun besoin de s'éprouver sur la valeur. Par-là vous affoiblirez insensiblement la Nation, les courages s'amolliront, les délices corrompent les moeurs. D'autres peuples belliqueux n'auront aucune peine à les vaincre; et pour avoir voulu éviter les maux que la guerre entraîne après elle, ils tomberont dans une affreuse servitude.

Mentor lui répondit: Les maux de la guerre sont encore plus horribles que vous ne pensez. La guerre épuise un Etat et le met toujours en danger de périr, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires. Avec quelques avantages qu'on la commence, on n'est jamais sûr de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversemens de la fortune. Avec quelque supériorité de forces qu'on s'engage dans un combat, le moindre mécompte, une terreur

panique, un rien vous arrache la gloire qui étoit déjà dans vos mains, et la transporte chez vos ennemis. Quand même on tiendrait dans son camp la victoire comme enchaînée, on se détruiroit soi-même en détruisant ses ennemis. On dépeuple son pays : on laisse les terres presque incultes : on trouble le commerce : mais ce qui est bien pis, on affoiblit les meilleurs loix, et on laisse corrompre les mœurs. La jeunesse ne s'adonne plus qu'au vice. Le pressant besoin fait qu'on souffre une licence pernicieuse dans les troupes. La justice, la police, tout souffre de ce désordre. Un Roi qui verse le sang de tant d'hommes, et qui cause tant de malheurs pour acquérir un peu de gloire ou pour étendre les bornes de son Royaume, est indigne de la gloire qui cherche, et mérite de perdre ce qu'il possède pour avoir voulu usurper ce qui ne lui appartient pas.

Mais voici le moyen d'exercer le courage d'une Nation en tems de paix. Vous avez déjà vu les exercices du corps que nous établissons ; les prix qui exciteront l'émulation ; les maximes de gloire et de vertu dont on remplira les âmes des enfans presque dès le berceau par le chant de grandes actions des Héros ; ajoutez à ces discours celui d'une vie sôbre et laborieuse. Mais ce n'est pas tout ; aussi-tôt qu'un peuple allié de votre Nation aura une guerre, il faut y envoyer la fleur de votre jeunesse, surtout ceux en qui on remarquera le génie de la guerre, et qui seront les plus propres à profiter de l'expérience. Par-là vous conserverez une haute réputation chez vos alliés. Votre alliance sera cherchée, on craindra de la perdre ; sans avoir la guerre chez vous, et à vos dépens, vous aurez toujours une jeunesse aguerrie et intrépide. Quoique vous ayez la paix chez vous, vous ne laisserez pas de traiter avec de grands honneurs ceux qui auront le talent de la guerre ;

re ; car le vrai moyen d'éloigner la guerre , et de conserver une longue paix , c'est de cultiver les armes , c'est d'honorer les hommes excellens dans cette profession , c'est d'en avoir toujours qui s'y foyent exercés dans les pays étrangers , et qui connoissent les forces , la discipline et les manieres de faire la guerre des peuples voisins , c'est d'être également incapable et de faire la guerre par ambition , et de la craindre par mollesse. Alors étant toujours prêt à la faire pour la nécessité , on parvient à ne l'avoir presque jamais.

Pour les alliés quand ils sont prêts à se faire la guerre les uns aux autres , c'est à vous à vous rendre médiateur. Par-là vous acquérez une gloire plus solide et plus sure que celle des Conquérans : vous gagnez l'amour et l'estime des étrangers : ils ont tous besoin de vous ; vous régnez sur eux par la confiance , comme vous régnez sur vos Sujets par l'autorité. Vous demeurez le dépositaire des secrets , l'arbitre des Trairés , le maître des coeurs. Votre réputation vole dans tous les pays les plus éloignés , votre nom est comme un parfum délicieux qui s'exhale de pays en pays chez les peuples les plus reculés. En cet état , qu'un peuple voisin vous attaque contre les règles de la justice ; il vous trouve aguerri , préparé ; mais ce qui est bien plus fort , il vous trouve aimé , et secouru , tous vos voisins s'allarment pour vous , et sont persuadés que votre conservation fait le sureté publique. Voilà un rampart bien plus assuré que toutes les murailles de villes , et que routes les places les mieux fortifiées. Voilà la véritable gloire. Mais qu'il y a peu de Rois qui sachent la chercher , et qui ne s'en éloignent point ! Ils courent après une ombre trompeuse , et laissent derrière eux le vrai honneur faute de le connoître.

Après

Après que Mentor eut parlé ainsi, Philoclès étonné le regardoit; puis il jettoit les yeux vers le Roi, et étoit charmé de voir avec quelle avidité Idoménée recueilloit au fond de son coeur toutes les paroles qui sortoient comme une fleuve de sagesse de la bouche de cet Etranger.

Minerve sous la figure de Mentor établissoit dans Salente toutes les meilleures Loix et les plus utiles maximes du gouvernement, moins pour faire fleurir le Royaume d'Idoménée, que pour montrer à Télémaque quand il reviendrait, un exemple sensible de ce qu'un sage gouvernement peut faire pour rendre les peuples heureux, et pour donner à un bon Roi une gloire durable.

Fin du quatorzieme Livre.



es
le
o-
a-
la
ir
as
e
er
n-
ur
n



Telemachus gains the friendship of Philoctetes

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE QUINZIEME.



SOMMAIRE DU LIVRE QUINZIEME.

*T*élémaque au camp des alliés gagne l'inclination de Philoète, d'abord indisposé contre lui, à cause d'Ulysse son pere. Philoète lui raconte ses aventures, où il fait entrer les particularités de la mort d'Hercule, causée par la tunique empoisonnée, que le Centaure Nessus avoit donnée à Déjanire : il lui explique, comment il obtint de ce Héros ses flèches fatales, sans lesquelles la ville de Troye ne pouvoit être prise : comment il fut puni d'avoir trahi son secret par tous les maux qu'il souffrit dans l'isle de Lemnos ; et comment Ulysse se servit de Néoptolème pour l'engager à aller au siege de Troye, où il fut guéri de ses blessures par les fils d'Esculape.

LIVRE QUINZIEME.

Cependant Télémaque montrait son courage dans les périls de la guerre. En partant de Salente il s'appliqua à gagner l'affection des vieux Capitaines. dont la réputation et l'expérience étoient au comble. Nestor, qui l'avoit déjà vu à Pylos, et qui avoit toujours aimé Ulysse, le traitoit comme si c'eût étoit son propre fils. Il lui donnoit des instructions qu'il appuyoit de divers exemples ; il lui racontoit toutes les aventures de sa jeunesse, et tout ce qu'il avoit vu faire de plus remarquable aux Héros de l'âge passé. La mémoire de ce sage vieillard qui avoit vécu trois âges d'hommes, étoit comme une histoire des anciens tems gravée sur le marbre et sur l'airain.

Phi-

Philocrète n'eût pas d'abord la même inclination pour Télémaque, que Nestor. La haine qu'il avoit nourrie si long-tems dans son coeur contre Ulysse, l'éloignoit de son fils, et il ne pouvoit voir qu'avec peine tout ce qu'il sembloit que les Dieux préparoient en faveur de ce jeune homme pour le rendre égal aux Héros qui avoient renversé la ville de Troye. Mais enfin la modération de Télémaque vainquit tous les ressentimens de Philocrète; il ne put se défendre d'aimer cette vertu douce et modeste. Il prenoit souvent Télémaque, et lui disoit: Mon fils, (car je ne crains plus de vous nommer ainsi) votre pere et moi, je l'avoue, nous avons été long tems ennemis l'un de l'autre: j'avoue même qu'après que nous eumes fait tomber la superbe ville de Troye, mon coeur n'étoit point encore appaisé: et quand je vous ai vu, j'ai senti de la peine à aimer la vertu dans le fils d'Ulysse. Je me le suis souvent reproché. Mais enfin la vertu, quand elle est douce, simple, ingénue et modeste, surmonte tout. Ensuite Philocrète s'engagea insensiblement à lui raconter ce qui avoit allumé dans son coeur tant de haine contre Ulysse.

Il faut, dit-il, reprendre mon histoire de plus haut. Je suivis par tout le grand Hercule qui a délivré la terre de tant de monstres, et devant qui les autres Héros n'étoient que comme sont les foibles roseaux auprès d'un grand chêne, ou comme les moindres oiseaux en présence de l'aigle. Ses malheurs et les miens vinrent d'une passion qui cause tous les désastres les plus affreux, c'est l'amour. Hercule qui avoit vaincu tant de monstres ne pouvoit vaincre cette passion honteuse, et le cruel enfant Cupidon se jouoit de lui. Il ne pouvoit se ressouvenir sans rougir de honte, qu'il avoit autrefois

oublié sa gloire jusqu'à filer (1) auprès d'Omphale Reine de Lydie comme le plus lâche et le plus efféminé de tous les hommes; tant il avoit été entraîné par un amour aveugle. Cent fois il m'a avoué que cet endroit de sa vie avoit terni sa vertu, et presque effacé la gloire de tous ses travaux. Cependant, ô Dieux! telle est la faiblesse et l'inconstance des hommes! ils se promettent tout d'eux-mêmes, et ne résistent à rien. Hélas! le grand Hercule (2) retomba dans les pièges de l'amour qu'il avoit si souvent détestés: il aima Déjanire (3). Trop heureux, s'il eût été constant dans cette passion pour une femme qui fut son épouse. Mais bientôt la jeunesse d'Iole, sur le visage de laquelle les grâces étoient peintes, ravirent son cœur. Déjanire brûla de jalousie; elle se ressouvint de cette fatale tunique que le Centaure Nessus lui avoit laissée en mourant, comme un moyen assuré de réveiller l'amour d'Hercule, toutes les fois qu'il paroîtroit la négliger pour en aimer quelqu'autre. Cette tunique pleine de sang venimeux du Centaure, renfermoit le poison des flèches dont ce monstre avoit été percé. Vous savez que les flèches d'Hercule qui tua ce perfide Centaure, avoient été trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne (4) et

(1) Auprès d'Omphale, Reine de Lydie. Hercule après tant d'exploits glorieux, fut si possédé des charmes d'Omphale, qu'il changea pour elle sa massue en une quenouille, prit l'habit de fille, & mena la vie des filles de chambre de cette Princesse.

(2) Hercule célèbre par tant de hauts faits s'avise à la fin de filer comme une femme, & devient ainsi lui-même la Parque de son immortalité. Ce ne sont plus des Colonnes aussi durables que l'Atlas, c'est un frêle fuseau, qu'il veut laisser aux Siècles à venir pour monument de son Héroïsme.

(3) Déjanire, fille d'Oenée Roi d'Etolie, pour laquelle Hercule tua le Centaure Nessus, d'un coup de flèche trempée dans le sang de l'Hydre. Nessus se voyant prêt de mourir donna sa robe ensanglantée à Déjanire, & cette femme l'envoya à Hercule, qui, l'ayant mise, devient furieux, & se brûla lui-même. Déjanire se tua ensuite d'un coup de la massue d'Hercule son mari.

(4) Lerne étoit un Marais dans le territoire d'Argos, célèbre par cette Hydre ou Serpent à cent têtes qu'Hercule y détruisit.

et que ce sang empoisonnoit ces flèches , en sorte que toutes les blessures qu'elles faisoient , étoient incurables.

Hercule s'étant revêtu de cette tunique , sentit bientôt le feu dévorer ce qui se gassoit jusques dans la moëlle de ses os : il pouffoit des cris horribles dont le mont Oeta ressonnoit , et faisoit retentir toutes les profondes vallées ; la mer même en paroissoit émue : les taureaux les plus furieux qui auroit mugé dans leurs combats , n'auroient pas fait un bruit aussi affreux. Le malheureux Lychas qui lui avoit apporté de la part de Déjanire cette tunique , ayant osé s'approcher de lui , Hercule dans le transport de la douleur le prit , le fit pirouetter comme un Frondeur fait avec sa fronde tourner la pierre qu'il veut jeter loin de lui. Ainsi Lychas lancé du haut de la montagne par la puissante main d'Hercule , tomba dans les flots de la mer , où il fut changé tout-à-coup en un rocher qui garde encore la figure humaine , et qui étant toujours battu par les vagues irritées , épouvante de loin les sages Pilotes.

Après ce malheur de Lychas je crus que je ne pouvois plus me fier à Hercule ; je songeois à me cacher dans les cavernes les plus profondes. Je le voyois déraciner sans peine d'une main les hauts sapins et les vieux chênes , qui depuis plusieurs siècles avoient méprisé les vents et les tempêtes ; De l'autre main il tachoit en vain d'arracher de dessus son dos la fatale tunique , elle s'étoit collée sur sa peau , et comme incorporée à ses membres. A mesure qu'il la déchiroit , il déchiroit aussi sa peau et sa chair ; son sang ruisseloit , et trempoit la terre. Enfin sa vertu surmontant sa douleur , il s'écria : Tu vois , ô mon cher Philoctète , les maux que les Dieux me

font souffrir, ils sont justes; c'est moi qui les ai offensés; j'ai violé l'amour conjugal. Après avoir vaincu tant d'ennemis, je me suis lâchement laissé vaincre par l'amour d'une beauté étrangère; je péris, et je suis content de périr pour apaiser les Dieux. Mais hélas! cher ami, où est-ce que tu fuis? L'excès de la douleur m'a fait commettre, il est vrai, contre ce misérable Lychas une cruauté que je me reproche; il n'a pas su quel poison il me présentait; il n'a point mérité ce que je lui ai fait souffrir: mais crois-tu que je puisse oublier l'amitié que je te dois, et que je veuille t'arracher la vie? Non, non, je ne cesserai point d'aimer Philoctète. Philoctète recevra dans son sein mon âme prête à s'envoler. C'est lui qui recueillira mes cendres. Où es-tu donc, ô mon cher Philoctète, Philoctète le feule espérance qui me reste ici-bas?

A ces mots, je me hâte de courir vers lui: il me tend les bras, et veut m'embrasser; mais il se retient dans la crainte d'allumer dans mon sein le feu cruel dont il est lui-même brûlé. Hélas! dit-il, cette consolation même ne m'est plus permise. En parlant ainsi, il assemble tous ces arbres qu'il vient d'abattre; il en fait un bucher sur le sommet de la montagne; il monte tranquillement sur le bucher; il étend la peau du Lion de Némée (5), qui avoit si long-tems couvert ses épaules, lorsqu'il alloit d'un bout de la terre à l'autre abattre les monstres, et délivrer les malheureux; il s'appuie sur sa massue, il m'ordonne d'allumer le feu du bucher.

Mes mains tremblantes et saisies d'horreur. ne purent lui refuser ce cruel office; car la vie n'étoit plus

(5) Némée, forêt dans l'Achaje, où Hercule tua un Lion prodigieux, de la peau duquel il se couvrit ensuite. Et on lui donna à Agamemnon les jeux Néméens pour éterniser la mémoire de cette illustre action.

plus pour lui un présent des Dieux, tant elle lui étoit funeste. Je crains même que l'excès de ses douleurs ne le transporterai jusqu'à faire quelque chose d'indigne de cette vertu qui avoit étonné l'Univers.

Comme il vit que la flamme commençoit à prendre au bucher: C'est maintenant, s'écria-t-il, mon cher Philoctète, que j'éprouve ta véritable amitié; car tu aimes mon honneur plus que ma vie: que les Dieux te le rendent; je te laisse ce que j'ai de plus précieux sur la terre, ces flèches trempées dans le sang de l'Hydre de Lerne. Tu fais que les blessures qu'elles font sont incurables; par elles tu seras invincible, comme je l'ai été, et aucun mortel n'osera combattre contre toi. Souviens-toi que je meurs fidèle à notre amitié, et n'oublie jamais combien tu m'as été cher. Mais s'il est vrai que tu sois touché de mes maux, tu peux me donner une dernière consolation: promets-moi de ne découvrir jamais à aucun mortel ni ma mort, ni le lieu où tu auras caché mes cendres. Je le lui promis, hélas! je le jurai même en arrosant son bucher de mes larmes: un rayon de joie parut dans ses yeux. Mais tout-à-coup un tourbillon de flamme qui l'enveloppa, étouffa sa voix, et le déroba presque à sa vue. Je le voyois encore néanmoins à travers des flammes, avec un visage aussi ferein que s'il eût été couronné de fleurs et couvert de parfums dans la joie d'un festin délicieux au milieu de tous ses amis.

Le feu consuma bientôt tout ce qu'il y avoit de terrestre et de mortel en lui. Bientôt il ne lui resta rien de tout ce qu'il avoit reçu dans sa naissance de sa mere Alcmène: mais il conserva par l'ordre de Jupiter cette nature subtile et immortelle, cette flamme céleste qui est le vrai principe de vie, et qu'il avoit reçu du pere des Dieux. Ainsi il alla avec eux sous les voutes dorées du brillant Olympe boire le

Nectar, où les Dieux lui donnerent pour épouse l'aimable Hébé (6), qui est la Déesse de la jeunesse, et qui versoit le Nectar dans la coupe du grand Jupiter, avant que Ganymède eût reçu cet honneur.

Pour moi je trouvai une source inépuisable de douleurs dans ces flèches qu'il m'avoit données pour m'élever au-dessus des Héros. Bientôt les Rois ligués entreprirent de venger Ménélas de l'infâme Paris, qui avoit enlevé Héléne, et de renverser l'Empire de Priam. (7) L'Oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point espérer de finir heureusement cette guerre, à moins qu'ils n'eussent les flèches d'Hercule.

Ulysse votre pere, qui étoit toujours le plus éclairé et le plus industrieux dans tous les conseils, se chargea de me persuader d'aller avec eux au siège de Troye, et d'y apporter des flèches qu'il croyoit que j'avois. Il y avoit déjà long-tems qu'Hercule ne paroissoit plus sur la terre. On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce Héros : les monstres et les scélérats recommençoient à paroître impunément ; les Grecs ne savoient que croire de lui : les uns disoient qu'il étoit mort ; d'autres soutenoient qu'il étoit allé jusques sous l'Ourse glacée (8) dompter les Scythes, mais Ulysse soutint qu'il étoit

(6) Hébé étoit fille de Junon sans pere, elle se laissa tomber en versant à boire à Jupiter, qui se fit dans la suite servir par Ganymède.

(7) Entre diverses pieces de Mr. Jean François Corradin dell'Aglio, qui rendent témoignage de ses beaux talens on peut mettre l'Elena rapita de Colutho, Poëta Tébaïno, tradotta nuovamente del Greco in versi Italiani a Venise 1741. petit 4. Cette traduction est terminée par un Chapitre d'Eloges du Cocuage pour la Consolation de Menelaus mari de cette Princesse.

(8) L'Ourse est une constellation proche du Pole Arctique ou Septentrion, elle est appelée glacée à cause de l'éloignement où elle est du Soleil.

étoit mort, et entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver dans un tems où je ne pouvois encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide : il eut une peine extrême à m'aborder ; car je ne pouvois plus voir les hommes ; je ne pouvois souffrir qu'on m'arrachât de ces déserts du mont Oeta (9), où j'avois vu périr mon ami ; je ne songeois qu'à ne repeindre l'image de ce Héros, et qu'à pleurer à la vue de ces tristes lieux : mais la douce et puissante persuasion étoit sur les lèvres de votre pere ; il parut presque aussi affligé que moi : il versa des larmes ; il fut gagner insensiblement mon cœur et attirer ma confiance ; il m'attendrit pour les Rois Grecs qui alloient combattre pour une juste cause, et qui ne pouvoient réussir sans moi : il ne put néanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais ; mais il ne doutoit plus qu'il ne fut mort, et il me pressoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ses cendres.

Hélas ! j'eus horreur de faire un parjure, en lui disant un secret que j'avois promis aux Dieux de ne dire jamais ! j'eus la foiblesse d'éluder mon serment, n'osant le violer ; les Dieux m'en ont puni, je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule ; ensuite j'allai joindre les Rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je passois dans l'isle de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes flèches pouvoient faire, me préparant à percer un daim qui s'élançoit dans un bois ; je laissai tomber par mégarde la flèche de l'arc sur

U 5

mon

(9) Le mont Oeta est dans la Thessalie entre le Parnasse & la Péninsule d'Épire par le tombeau d'Hercule. Comme le mont Oeta s'étend presque à la mer Egée, maintenant Archipel, où est l'extrémité de l'Europe vers l'Orient, les Poètes ont feint, que le Soleil & les Étoiles se levoient à côté de cette montagne, & que de-là venoit le jour & la nuit.

Virgile in Culice.

Et piger aurato procedit vesper ab Oeta.

mon pied, et elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussi-tôt j'éprouvai ces mêmes douleurs qu'Hercule avoit souffertes; je remplissois nuit et jour l'isle de mes cris; un sang noir et corrompu, coulant de ma playe, infectoit l'air, et répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité, chacun conclut que c'étoit un supplice qui m'étoit envoyé par les justes Dieux.

Ulysse qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu depuis qu'il l'avoit fait, parce qu'il préféroit l'intérêt commun de la Grèce et la victoire, à toutes les raisons d'amitié ou de bienfaisance particulière. On ne pouvoit plus sacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma playe, son infection, et la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment que je me vis abandonné de tous les Grecs par les conseils d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité et de plus noire trahison. Hélas! j'étois aveugle, et je ne voyois pas qu'il étoit juste que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les Dieux que j'avois irrités.

Je demurai presque pendant tout le siège de Troie seul, sans secours, sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs dans cette isle déserte et sauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui se brisoient contre les rochers. Je trouvai au milieu de cette solitude une caverne vuide dans un rocher qui élevoit vers le Ciel deux pointes semblables à deux têtes. De ce rocher sortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur desquelles j'étois exposé nuit et jour: j'amassai quelques feuilles pour me coucher; il ne me restoit pour tout bien qu'un

qu'un pot de bois grossièrement travaillé, et quelques habits déchirés, dont j'enveloppois ma playe pour arrêter le sang, et dont je me servois aussi pour la nettoyer. Là abandonné des hommes, et livré à la colère des Dieux, je passois mon temps à percer de mes flèches les colombes et les autres oiseaux qui voloient autour de ce rocher. Quand j'avois tué quelque oiseau pour ma nourriture, il falloit que je me trainasse contre terre avec douleur pour aller amasser ma proie: ainsi mes mains me préparoient de quoi me nourrir.

Il est vrai que les Grecs en partant me laissèrent quelques provisions; mais elles durèrent peu. J'allumois du feu avec des cailloux. Cette vie, toute affreuse qu'elle est, m'auroit paru douce, loin des hommes ingrats et trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, et si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi! disois-je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse venger la Grèce, et puis l'abandonner dans cette isle déserte pendant son sommeil! Car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Jugez quelle fut ma surprise, et combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Hélas! cherchant de tous côtés dans cette isle sauvage et horrible, je n'y trouvai que la douleur.

En effet, il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni homme qui y aborde volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jetés, et on n'y peut espérer de société que par des naufrages; encor même ceux qui venoient en ce lieux, n'osoient me prendre pour me ramener; ils craignoient la colère des Dieux et celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la douleur,

la

la faim ; je nourrissois une playe qui me dévorait ; l'espérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout-à-coup revenant de chercher des plantes médicinales pour ma playe, j'aperçus dans mon antre une jeune homme beau et gracieux, mais fier et d'une taille de Héros. Il me sembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards et la démarche : son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai sur son visage tout ensemble la compassion et l'embarras, il fut touché de voir avec quelle peine et quelle lenteur je me traînois. Les cris perçans et douloureux dont je faisois retentir les échos de tout le rivage, attendrirent son cœur.

O Etranger ! lui disois - je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette isle inhabitée ? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'est encore si cher. O ! qu'il me tarde d'entendre ta voix, et de trouver sur tes lèvres cette langue que j'ai apprise dès l'enfance, et que je ne puis plus parler à personne depuis si long-tems dans cette solitude. Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux, tu dois en avoir pitié.

A peine Néoptolème m'eut dit, je suis Grec, que je m'écriai : O douce parole après tant d'années de silence et de douleur sans consolation ! O mon fils ! que malheur, quelle tempête, où plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux ? Il me répondit : Je suis de l'isle de Scyros (10), j'y retourne ; on dit que je suis fils d'Achille, tu fais tout.

Des paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité, je lui dis : O fils d'un pere que j'ai tant aimé !

(10) Scyros, aujourd'hui Sciro, est une des isles de l'Archipel, à l'entrée du golfe de Zélon, à treize lieues de Négropont vers le Nord.

aimé! cher nourrisson de Lycomède (11), comment viens-tu donc ici? d'où viens-tu? Il me répondit qu'il venoit du siège de Troye. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la première expédition. Et toi, me dit-il, en étois-tu? Alors je lui répondis: Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctète, ni ses malheurs. Hélas! infortuné que je suis, mes persécuteurs m'insultent dans ma misère! la Grèce ignore que je souffre; ma douleur augmente; les Atrides (12) m'ont mis en cet état; que les Dieux le leur rendent.

Entuite je lui racontai de quelle manière les Grecs m'avoient abandonné. Aussi-tôt qu'il eut écouté mes plaintes, il fit les siennes: Après la mort d'Achille, me dit-il. . . (D'abord je l'interrompis, en lui disant: Quoi! Achille est mort? Pardonne moi, mon fils, si je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton père. Néoptolème me répondit: Vous me consolez en m'interrompant; qu'il m'est doux de voir Philoctète pleurer mon père!

Néoptolème reprenant son discours, me dit: Après la mort d'Achille, Ulysse et Phénix me vinrent chercher, assurant qu'on ne pouvoit sans moi renverser la ville de Troye. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener; car la douleur de la mort d'Achille, et le désir d'hériter de sa gloire dans cette célèbre guerre, m'engagoient assez à les suivre. J'arrive au siège (13), l'armée s'assemble autour de moi; chacun jure qu'il revoit Achille: mais, hélas!

(11) La mere d'Achille, pour l'empêcher d'aller au siège de Troye, le mit déguisé en fille à la cour du Roi Lycomede, où il devint amoureux de Deidame, de laquelle il eut Pyrrhus ou Néoptolème.

(12) Les Atrides sont les fils d'Atrée, savoir Agamemnon & Menelaus.

(13) Siégé, aujourd'hui Cap de Janissaires, est dans la Natolie à l'entrée du golfe de Gallipole, vis-à-vis la pointe de la Romainie. On y voit le village de Trojachi qui veut dire petite Troye.

hélas ! il n'étoit plus. Jeune et sans expérience, je croyois pouvoir tout espérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon pere ; il me répondent cruellement : Tu auras le reste de ce qui lui appartenoit, mais pour ses armes elles sont destinées à Ulysse.

Aussitôt je me trouble, je pleure, je m'empresse ; mais Ulysse, sans s'émouvoir, me disoit : Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long siège ; tu n'as pas mérité de telles armes, et tu parles déjà trop fièrement ; jamais tu ne les auras. Dépouillé injustement par Ulysse, je m'en retourne dans l'isle de Scyros, moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi, puisse être l'ami des Dieux ! O Philoctète ! j'ai tout dit.

Alors je demandai à Néoptolème comment Ajax Télamonien n'avoit pas empêché cette injustice. Il est mort, me répondit-il. Il est mort, m'écriai-je ! et Ulysse ne meurt pas ; au contraire il fleurit dans l'armée ! Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque fils du sage Nestor, et de Patrocle si chéri par Achille ; ils sont morts aussi, me dit-il. Aussitôt je m'écriai encore : Quoi morts ! Hélas ! que me dis-tu ? Ainsi la cruelle guerre moissonne les bons, et épargne les méchants ! Ulysse est donc en vie, Tersite (14) l'est aussi sans doute ? Voilà ce que font les Dieux ; et nous les louerions encore !

Pendant que j'étois dans cette fureur contre votre pere, Néoptolème continuoit à me tromper. Il ajouta ces tristes paroles : Loin de l'armée Grecque, où le mal prévaut sur le bien, je vais vivre
con-

(14) Tersite étoit un des plus mal-faits & de plus lâches de l'armée des Grecs. & si porté à contredire les plus sages & les plus habiles, qu'Achille indigné de ses mauqueries le tua d'un coup de poing.

content dans la sauvage isle de Scyros. Adieu, je pars ; que les Dieux vous guérissent.

Aussitôt je lui dis : O mon fils, je te conjure par les manes de ton pere, par ta mere, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne me pas laisser seul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te ferai à charge, mais il y auroit de la honte à m'abandonner : jette-moi à la proue, à la poupe, dans la sentine même, par tout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands coeurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon : ne me laisse point en un désert où il n'y a aucun vestige d'homme ; mène-moi dans ta patrie où dans l'Eubée (15), qui n'est pas loin du mont Oeta, de Trachine (16), et des bords agréables du fleuve Sperchius (17) : renvoie-moi à mon pere. Hélas ! que je crains qu'il ne soit mort ! je lui avois mandé de m'envoyer un vaisseau : ou il est mort ; ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma misere, ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils ! souviens-toi de la fragilité des choses humaines. Celui qui est dans la prospérité, doit craindre d'en abuser, et secourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faisoit dire à Néoptolème ; il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : O heureux jour ! O aimable Néoptolème, digne de la gloire de ton pere ! Chers Compagnons de ce voyage, souffrez que je dise adieu à cette triste demeure. Voyez où j'ai vécu : comprenez ce que j'ai souffert ; nul autre n'eût pu le souffrir : mais la nécessité m'avoit instruit, et elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais savoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert,

ne

(15) Eubée isle de la mer Egée, aujourd'hui Négropont.

(16) *Trachine* ; Trachyna, Civitas Thessaliae, quae & Heracles ab Hercule dicta fuit, Thucidid. L. 2

(17) *Sperchius* : Thessaliae fluvius natus in jugis Pelli montis, in sinum influit Maliacum, Virg. 2, Georg. v. 437.

ne savent rien ; ils ne connoissent ni les biens ni les maux ; ils ignorent les hommes ; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc et mes flèches.

Néoptolème me pria de souffrir qu'il baïsât ces armes si célèbres et consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis : Tu peux tout ; c'est toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumière, ma patrie, mon pere accablé de vieillesse, mes amis, moi-même ; tu peux toucher ces armes, et te vanter d'être seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Aussi-tôt Néoptolème entre dans ma grotte pour admirer mes armes.

Pendant une douleur cruelle me saisit, elle me trouble, je ne fais plus ce que je fais ; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied, je m'écrie : O mort tant désirée, que ne viens-tu ? ô jeune homme, brûle-moi tout-à-l'heure comme je brûlai le fils de Jupiter ! ô terre ! ô terre, reçois un mourant qui ne peut plus se relever ! De ce transport de douleur, je tombe soudainement selon ma coutume dans un assoupissement profond ; une grande sueur commença à me soulager ; un sang noir et corrompu coula de ma playe. Pendant mon sommeil il eut été facile à Néoptolème d'emporter mes armes et de partir ; mais il étoit fils d'Achille, et n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant je reconnus son embarras : il soupiroit comme un homme qui ne fait pas dissimuler, et qui agit contre son coeur. Me veux-tu donc surprendre ? lui dis-je : Qu'y a-t-il donc ? Il faut, me répondit-il, que vous me suiviez au siège de Troye. Je repris aussi-tôt : Ah ! qu'as-tu dit, mon fils ? Rends-moi cet arc, je suis trahi, ne m'arrache pas la vie. Hélas ! il ne répond rien ! il me regarde tranquillement, rien ne le touche. O rivages !

vages ! ô promontoires de cette isle ! ô bêtes farouches ! ô rochers escarpés ! c'est à vous que je me plains ; car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre : vous êtes accoutumés à mes gémissements. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille ? Il m'enleve l'arc sacré d'Hercule ; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi : il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. O s'il m'eût attaqué dans ma force ; Mais encore à présent ce n'est que par surprise ! que ferai-je ? Rends, mon fils, sois semblable à ton pere, semblable à toi-même. Que dis-tu ? tu ne dis rien ! O rocher sauvage ! je reviens à toi, nud, misérable, abandonné, sans nourriture, je mourrai seul dans cet antre : n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreroient ; n'importe. Mais, mon fils, tu ne parois pas méchant, quelque conseil te pousse ; rends-moi mes armes, va-t-en.

Néoptolème les larmes aux yeux disoit tout bas : Plût aux Dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros ! Cependant je m'écrie : Ah ! que vois-je ? N'est-ce pas Ulysse ? Aussi-tôt j'entends sa voix, et il me répond : Oui, c'est moi. Si le sombre Royaume de Pluton se fut entr'ouvert, et que j'eusse vu le noir Tartare que les Dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été saisi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore : O terre de Lemnos, je te prends à témoin ! O Soleil, tu le vois, et tu le souffres ? Ulysse me répondit sans s'émouvoir : Jupiter le veut, et je l'exécute. Oses-tu, lui disois-je, nommer Jupiter ? Vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, et qui souffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire ? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire que nous venons ; c'est pour vous délivrer, vous

guérir, vous donner la gloire de renverser Troie, et vous ramener dans votre Patrie. C'est vous, et non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctète.

Alors je dis à votre pere tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer : Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui disois-je, que ne m'y laisses-tu en paix ? Va chercher la gloire des combats et tous les plaisirs ; jouis de ton bonheur avec les Atrides ; laisse-moi ma misere et ma douleur. Pourquoi m'enlever ? je ne suis plus rien ; je suis déjà mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne saurois partir ; que mes cris, et l'infection de ma playe troubleroient les sacrifices ? O Ulysse, auteur de mes maux ! que les Dieux puissent te Mais les Dieux ne m'écoutent point, au contraire, ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais ! O Dieux ! s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse, alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlois ainsi, votre pere tranquille me regardoit avec un air de compassion, comme un homme qui loin d'être tâché, supporte et excuse le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois semblable à un rocher qui sur le sommet d'une montagne se joue de la fureur, des vents, et laisse épuiser leur rage pendant qu'il demeure immobile. Ainsi votre pere demeurant dans le silence attendoit que ma colère fut épuisée, car il savoit qu'il ne faut attaquer les passions des hommes pour les réduire à la raison, que quand elles commencent à s'affoiblir par une espece de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles : O Philoctète ! qu'avez-vous fait de votre raison et de votre courage ? Voici le moment de s'en servir. Si vous refusez
de

de nous suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous, adieu : vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grèce, et le destructeur de Troye. Demeurez à Lemnos ; ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit destinée. Néoptolème, partons ; il est inutile de lui parler ; la compassion pour un seul homme ne doit pas nous faire abandonner le salut de la Grèce entière.

Alors je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ses petits, elle remplit les forêts de ses rugissemens. O caverne ! disois-je, jamais je ne te quitterai, tu seras mon tombeau ! O séjour de ma douleur ! plus de nourriture, plus d'espérance ! Qui me donnera un glaive pour me percer ? O si les oiseaux de proie pouvoient m'enlever ! Je ne les percerai plus de mes flèches. O arc précieux ! arc consacré par les mains du fils de Jupiter. O cher Hercule, s'il te reste encore quelque sentiment, n'es-tu pas indigné ? Cet arc n'est plus dans les mains de ton fidèle ami, il est dans les mains impures et trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proie ! Bêtes farouches ! ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de flèches. Misérable ! je ne puis vous nuire, venez me dévorer ; ou plutôt que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase !

Votre pere ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes ; il fit signe à Néoptolème qui me les rendit aussi-tôt. Alors je lui dis : Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es ; mais laisse-moi percer mon ennemi. J'allois tirer une flèche contre votre pere : mais Néoptolème m'arrêta, en me disant : La colere vous trouble, et

vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulysse, il paroissoit aussi tranquille contre mes flèches que contre mes injures. Je me sentis touché de cette intrépidité et de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu dans ce premier transport me servir de mes armes pour tuer celui qui me les avoit fait rendre: mais comme mon ressentiment n'étoit pas encore apaisé, j'étois inconsolable de devoir mes armes à un homme que je haïssois tant. Cependant Néoptolème me disoit: Sachez que le divin Hélénus fils de Priam (18) étant sorti de la ville de Troye par l'ordre et par l'inspiration des Dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troye tombera, a-t-il dit; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les flèches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il sera devant les murailles de Troye; les enfans d'Esculape (19) le guériront.

En ce moment je sentis mon coeur partagé: j'étois touché de la naïveté de Néoptolème, et de la bonne fois avec laquelle il m'avoit rendu mon arc: mais je ne pouvois me résoudre à voir encore le jour s'il falloit céder à Ulysse, et une mauvaise honte me tenoit en suspens. Me verra-t-on, disois-je en moi-même, avec Ulysse et avec les Atrides? Que croira-t-on de moi?

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout-à-coup j'entens une voix plus qu'humaine; je vois Hercule dans un nuage éclatant, il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits

(18) *Hélénus*: Fils de Priam & d'Hecube, qui découvrit aux Grecs les lieux les plus aisés, pour emporter la ville de Troye.

(19) *Esculape*, fils d'Apollon & de la Nymphe Coronis, étoit

traits un peu rudes , son corps robuste , et ses manières simples ; mais il avoit une hauteur et une majesté qui n'avoient jamais paru si grandes en lui quand il domptoit les monstres. Il me dit : Tu entens , tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu fais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité. Il faut que tu ailles avec le fils d'Achille , pour marcher sur mes traces dans la chemin de la gloire. Tu guériras , tu perceras de mes flèches Paris auteur de tant de maux. Après la prise de Troye , tu enverras de riches dépouilles à Poean ton pere sur le mont Oeta ; ces dépouilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire due à mes flèches. Et toi , ô fils d'Achille ! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctète , ni Philoctète sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape à Troye pour guérir Philoctète. Surtout , ô Grecs ! aimez et observez la Religion ; le reste meurt , elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles , je m'écriai : O heureux jour ! douce lumière , tu te montres enfin après tant d'années. Je t'obéis , je pars après avoir salué ces lieux. Adieu , cher antre. Adieu , Nymphes de ces prés humides ; je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu , rivage , où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu , promontoires , où Echo répéta tant de fois mes gémissens. Adieu , douces fontaines , qui me fûtes si amères. Adieu , ô terre de Lemnos ! laissez moi partir heureusement , puisque je vai où m'appelle la volonté des Dieux et de mes amis.

X 3

Ainsi

fr-favant en Médecine , que les Payens en firent un Dieu. On l'adoroit sous la forme d'un serpent particulièrement en Epidaure & à Pergame. Homère lui donne deux fils tous deux fameux Médecins , l'un nommé Machaon , & l'autre Podalire.

Ainsi nous partâmes, nous arrivâmes au siège de Troie. Machaon et Podalire par la divine science de leur pere Esculape, me guériront, ou du moins me mirent dans l'état où vous me voyez. Je ne souffre plus; j'ai retrouvé toute ma vigueur; mais je suis un peu boiteux. Je fis tomber Paris comme un timide faon de biche, qu'un chasseur perce de ses traits. Bientôt Ilion fut réduit en cendre; vous savez le reste. J'avois néanmoins encore je ne fai quelle aversion pour le sage Ulysse, par le souvenir de mes maux, et sa vertu ne pouvoit appaiser ce ressentiment, mais la vue d'un fils qui lui ressemble, et que je ne puis m'empêcher d'aimer, m'attendait le coeur pour le pere même.

Fin du quinzieme Livre.



e de
ence
s me
ffre
fuis
n ti-
aits.
z le
elle
mes
entri-
et
it le

ES



Telemachus surmonte Hippias

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE SEIZIEME.



SOMMAIRE

DU LIVRE SEIZIEME.

Télémaque entre en différend avec Phalante pour des prisonniers qui se disputent : il combat et vainc Hippias qui méprisant sa jeunesse, prend de hauteur ces prisonniers pour son frere Phalante : mais étant peu content de sa victoire, il gémit en secret de sa témérité et de sa faute, qu'il voudroit réparer. Au même tems Adrafte Roi des Dauniens etant informé que les Rois alliés ne songent qu'à pacifier le différend de Télémaque et d'Hippias, va les attaquer à l'improviste. Après avoir surpris cent de leurs vaisseaux pour transporter ses troupes dans leur camp, il y met d'abord le feu, commence l'attaque par le quartier de Phalante, tue son frere Hippias, et Phalante lui-même est tout percé de ses coups.

LIVRE SEIZIEME.

Pendant que Philoctète avoit raconté ainsi ses aventures, Télémaque étoit demeuré comme suspendu et immobile. Ses yeux étoient attachés sur ce grand homme qui parloit. Toutes les passions différentes qui avoient agité Hercule, Philoctète, Ulysse, Néoptolème, paroissoient tour à tour sur le visage naïf de Télémaque, à mesure qu'elles étoient représentées. Dans la suite de cette

nar-

narration quelquefois il s'écrioit et interrompoit Philoctète, sans y penser, quelquefois il paroissoit reveur, comme un homme qui pense profondément à la suite des affaires. Quand Philoctète dépeignoit l'embarras de Néoptolème, qui ne savoit point dissimuler, Télémaque paroissoit dans le même embarras; et dans ce moment on l'auroit pris pour Néoptolème.

Cependant l'armée des Alliés marchoit en bon ordre contre Adrasfe Roi des Dauniens, qui méprisoit les Dieux, et qui ne cherchoit qu'à tromper les hommes. Télémaque trouva de grandes difficultés pour se ménager parmi tant de Rois jaloux les uns des autres. Il falloit ne se rendre suspect à aucun, et se faire aimer de tous. Son naturel étoit bon et sincère, mais peu caressant; il ne s'avisoit guère de ce qui pouvoit faire plaisir aux autres; il n'étoit point attaché aux richesses, mais il ne savoit point donner. Ainsi avec un coeur noble et porté au bien, il ne paroissoit ni obligeant ni sensible à l'amitié, ni libéral, ni reconnoissant des soins qu'on prenoit pour lui, ni attentif à distinguer le mérite. Il suivoit son goût sans réflexion; sa mere Pénélope l'avoit nourri malgré Mentor dans une hauteur et dans une fierté qui ternissoient tout ce qu'il y avoit de plus aimable en lui. Il se regardoit comme étant d'une autre nature que le reste des hommes; les autres ne lui sembloient mis sur la terre par les Dieux que pour lui plaire, pour le servir, pour prévenir tous ses desirs, et pour rapporter tout à lui comme à une Divinité. Le bonheur de le servir étoit selon lui une assez haute récompense pour ceux qui le servoient. Il ne falloit jamais rien trouver d'impossible, quand il s'agissoit de le contenter, et les moindres retardemens irritoient son naturel ardent.

Ceux qui l'auroient vu ainsi dans son naturel, auroient jugé qu'il étoit incapable d'aimer autre chose que lui-même ; qu'il n'étoit sensible qu'à sa gloire et à son plaisir. Mais cette indifférence pour les autres ; et cette attention continuelle sur lui-même, ne venoient que du transport continuel où il étoit jetté par la violence de ses passions. Il avoit été flatté par sa mere dès le berceau, et il étoit un grand exemple du malheur de ceux qui naissent dans l'élévation. Les rigueurs de la fortune qu'il sentit dès sa première jeunesse, n'avoient pu modérer cette impétuosité et cette hauteur. Dépourvu de tout, abandonné, exposé à tant de maux, il n'avoit rien perdu de sa fierté. Elle se relevoit toujours comme la palme souple se relève sans cesse d'elle-même, quelque effort qu'on fasse pour l'abaisser.

Pendant que Télémaque étoit avec Mentor, ces défauts ne paroissoient point, et ils diminuoient tous les jours. Semblable à un coursier fougueux qui bondit dans les vastes prairies, que ni les rochers escarpés, ni les précipices, ni les torrens n'arrêtent, qui ne connoît que la voix et la main d'un seul homme capable de le dompter : Télémaque plein d'une noble ardeur ne pouvoit être retenu que par le seul Mentor : mais aussi un de ses regards l'arrêtoit tout-à-coup dans la plus grande impétuosité : il entendoit d'abord ce que signifioit ce regard. Il rappelloit aussi-tôt dans son cœur tous les sentimens de vertu. La sagesse de Mentor rendoit en un moment son visage doux et serein. Neptune quand il élève son trident, et qu'il menace les flots soulevés, n'appaise point plus soudainement les noires tempêtes.

Quand Télémaque se trouva seul, toutes ses passions suspendues comme un torrent arrêté par une forte

forte digne, reprirent leurs cours; il ne put souffrir l'arrogance des Lacédémoniens et de Phalante qui étoit à leur tête. Cette Colonie qui étoit venue fonder Tarente, étoit composée de jeunes hommes nés pendant le siège de Troye, qui n'avoient eu aucune éducation. Leur naissance illégitime, le dérèglement de leurs meres, la licence dans laquelle ils avoient été élevés, leur donnoient je ne sai quoi de farouche et de barbare. Ils ressembloient plutôt à une troupe de brigands, qu'à une Colonie Grecque.

Phalante en toute occasion chechoit à contredire Télémaque. Souvent il l'interrompoit dans les assemblées, méprisant ses conseils comme ceux d'un jeune homme sans expérience. Il en faisoit des railleries, le traitant de foible et d'efféminé, il faisoit remarquer aux chefs de l'armée ses moindres fautes. Il tâchoit de semer par tout la jalousie, et de rendre la fierté de Télémaque odieuse à tous les Alliés.

Un jour Télémaque ayant fait sur les Dauniens quelques prisonniers, Phalante prétendit que ces captifs lui appartenoient, parce que c'étoit lui, disoit-il, qui à la tête des Lacédémoniens avoit défait cette troupe d'ennemis, et que Télémaque trouvant les Dauniens déjà vaincus et mis en fuite, n'avoit eu d'autre peine que celle de leur donner la vie, et les mener dans le camp. Télémaque soutenoit au contraire, que c'étoit lui qui avoit empêché Phalante d'être vaincu, et qui avoit remporté la victoire sur les Dauniens. Ils allèrent tous deux défendre leur cause dans l'assemblée des Rois alliés. Télémaque s'y emporta jusqu'à menacer Phalante; ils se fussent battus sur le champ, si on ne les eût arrêtés.

Phalante avoit un frere nommé Hippias, célèbre dans toute l'armée par sa valeur, par sa force et par son adresse. Pollux (1) disoient les Tarantins, ne combattoit pas mieux du ceste; Castor n'eût pu le surpasser pour conduire un cheval: il avoit presque la taille et la force d'Hercule. Toute l'armée le craignoit; car il étoit encore plus querelleux et plus brutal qu'il n'étoit fort et vaillant.

Hippias ayant vu avec quelle hauteur Télémaque avoit menacé son frere, va à la hâte prendre les prisonniers pour les emmener à Tarente sans attendre le jugement de l'assemblée. Télémaque, à qui on vint le dire en secret, sortit en frémissant de rage: tel qu'un sanglier écumanant qui cherche le chasseur par lequel il a été blessé; on le voyoit errer dans le champ, cherchant des yeux son ennemi, et branlant le dard dont il le vouloit percer. Enfin il le rencontre: et en le voyant, sa fureur se redouble,

Ce n'étoit plus ce sage Télémaque instruit par Minerve sous la figure de Mentor; c'étoit un phrénétique ou un lion furieux. Aussi tôt il crie à Hippias: Arrête, ô le plus lâche de tous les hommes! Arrête, nous allons voir si tu pourras m'enlever les dépouilles de ceux que j'ai vaincus. Tu ne les conduiras point à Tarente; va, descends tout-à-l'heure dans les rives sombres du Styx. Il dit; et il lança son dard; mais il le lança avec tant de fureur, qu'il ne put mesurer son coup, le dard ne touche point Hippias. Aussi-tôt Télémaque prend son épée, dont la garde étoit d'or, et que Laërte (2) lui avoit donnée, quand il partit d'Ithaque, comme un gage de sa tendresse. Laërte s'en étoit servi avec beaucoup de gloire pendant qu'il étoit jeune, et elle avoit

(1) Pollux fils de Jupiter & de Leda femme de Tindare; partagea l'immortalité avec Castor, étant alternativement une année dans le Ciel, & une année dans les Champs Élysées.

teint
 avoit été ~~teint~~ du sang de plusieurs fameux Capitaines des Epirotes, dans une guerre où Laërte fut victorieux.

A peine Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hippias qui vouloit profiter de l'avantage de sa force, se jeta pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse. L'épée se rompt dans leurs mains, ils se faisoient, et se serrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer; le feu brille dans leurs yeux, ils se racourcissent, ils s'allongent, ils se baissent, ils se relevent, ils s'élancent, ils sont altérés de sang. Les voilà aux prises, pieds contre pieds, mains contre mains: ces deux corps entrelassés paroissent n'en faire qu'un. Mais Hippias d'un âge plus avancé, sembloit devoir accabler Télémaque, dont la tendre jeunesse étoit moins nerveuse. Déjà Télémaque hors d'haleine sentoît ses genoux chanceler. Hippias le voyant ébranlé redouble ses efforts. C'étoit fait du fils d'Ulysse, il alloit porter la peine de sa témérité et de son emportement, si Minerve qui veilloit de loin sur lui, et qui ne le laissoit dans cette extrémité de péril que pour l'instruire, n'eût déterminé la victoire en sa faveur.

Elle ne quitta point le Palais de Salente, mais elle envoya Iris (3) la prompte Messagère des Dieux. Celle-ci volant d'une aile légère fend les espaces immenses des airs, laissant après elle une longue trace de lumière que peignoit un nuage de mille diverses couleurs; elle ne se reposa que sur les rivages de la mer où étoit campée l'armée innombrable des alliés: elle voit de loin la querelle, l'ardeur, et les efforts de deux combattans: elle frémit à la vue du danger où étoit le jeune Télémaque;

(2) *Laërte*. Le père d'Ulysse: Le grand père de Télémaque, Arceïus étoit son bis-aïeul.

(3) Iris étoit fille de Thaumas & d'Electra, & Messagère de Junon qui étoit Déesse de la pluie.

que; elle s'approche enveloppée d'un nuage clair qu'elle avoit formé de vapeurs subriles dans le moment où Hippias sentant toute sa force se crut victorieux: elle couvrit le jeune nourrisson de Minerve de l'Egide que la sage Déesse lui avoit confié. Aussi tôt Télémaque, dont les forces étoient épuisées, commence à se ranimer. A mesure qu'il se ranime, Hippias se trouble; il sent je ne sai quoi de divin qui Pétonne et qui l'accable. Télémaque le presse et l'attaque, tantôt dans une situation, tantôt dans une autre; il l'ébranle; il ne lui laisse aucun moment pour se rassurer; enfin il le jette par terre et tombe sur lui. Un grand chêne du mont Ida, que la hache a coupé par mille coups dont toute la forêt a retenti, ne fait pas un plus horrible bruit en tombant; la terre en gémit; tout ce qui l'environne en est ébranlé.

Cependant la sagesse étant revenue avec la force au-dedans de Télémaque. A peine Hippias fut-il tombé sous lui, que le fils d'Ulysse comprit la faute qu'il avoit faite d'attaquer ainsi le frere d'un des Rois alliés qu'il étoit venu secourir: il rappela lui-même avec confusion les sages conseils de Mentor. Il eut honte de sa victoire, et vit bien qu'il avoit mérité d'être vaincu. Cependant Phalante transporté de fureur accourit au secours de son frere; il eût percé Télémaque d'un dard qu'il portoit, s'il n'eût craint de percer aussi Hippias que Télémaque tenoit sous lui dans la poulrière. Le fils d'Ulysse eût pu sans peine ôter la vie à son ennemi; mais sa colère étoit apaisée, et il ne songeoit plus qu'à reparer sa faute, en montrant de la modération. Il se lève, en disant: O Hippias, il me suffit de vous avoir appris à ne mépriser jamais ma jeunesse. Vivez, j'admire votre force et votre courage. Les Dieux m'ont protégé, cédez à leur puissance, ne songeons plus qu'à combattre ensemble contre les Dauniens.

Pen-

Pendant que Télémaque parloit ainsi, Hippias se relevoit couvert de poussière et de sang, plein de honte et de rage. Phalante n'osoit ôter la vie à celui qui venoit de la donner si généreusement à son frere: il étoit en suspens, et hors de lui-même. Tous les Rois alliés accoururent; ils menerent d'un côté Télémaque, et de l'autre Phalante et Hippias, qui ayant perdu sa fierté n'osoit lever les yeux. Toute l'armée ne pouvoit assez s'étonner que Télémaque dans un âge si tendre, où les hommes n'ont point encore toute leur force, eût pu renverser Hippias, semblable en force et en grandeur à ces Géans enfans de la Terre, qui tenterent autrefois de chasser de l'Olympe les Immortels.

Mais le fils d'Ulysse étoit bien éloigné de jouir du plaisir de cette victoire. Pendant qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer, il se retira dans sa tente, honteux de sa faute, et ne pouvant plus se supporter lui-même, il gémissoit de sa promptitude. Il reconnoissoit combien il étoit injuste et déraisonnable dans ses emportemens: il trouvoit je ne sai quoi de vain, de foible, et de bas dans cette hauteur démesurée. Il reconnoissoit que la véritable grandeur n'est que dans la modération, la justice, la modestie et l'humanité: il le voyoit, mais il n'osoit espérer de se corriger après tant de réchûtes; il étoit aux prises avec lui-même, et on l'entendoit rugir comme un lion furieux.

Il demeura deux jours renfermé seul dans sa tente, ne pouvant se résoudre à se rendre dans aucune société, et se punissant soi-même. Hélas! disoit-il, oserai-je revoir Mentor? Suis-je le fils d'Ulysse, le plus sage et le plus patient des hommes? Suis-je venu porter la division et le désordre dans l'armée des alliés? Est-ce leur sang ou celui des Dauniens leurs ennemis que je dois répandre? J'ai été téméraire; je n'ai pas même su lancer mon dard; je
me

me suis exposé avec Hippias à forces inégales; je n'en devois attendre que la mort avec la honte d'être vaincu. Mais qu'importe? Je ne ferois plus; non, je ne ferois plus ce téméraire Télémaque, ce jeune insensé, qui ne profite d'aucun conseil; ma honte finiroit avec ma vie. Hélas! si je pouvois au moins espérer de ne plus faire ce que je suis désolé d'avoir fait! trop heureux! trop heureux! Mais peut-être qu'avant la fin du jour je ferai et voudrai faire encore les mêmes fautes dont j'ai maintenant tant de honte et d'horreur. O funeste victoire! ô louanges que je ne puis souffrir, et qui font de cruels reproches de ma folie.

Pendant qu'il étoit seul et inconsolable, Nestor et Philoctète le vinrent trouver. Nestor voulut lui remontrer le tort qu'il avoit: mais le sage vieillard reconnoissant bientôt la désolation du jeune homme changea ses graves remontrances en des paroles de tendresse pour adoucir son désespoir.

Les Princes alliés étoient arrêtés par cette querelle, et ils ne pouvoient marcher vers les ennemis qu'après avoir reconcilié Télémaque avec Phalante et Hippias. On craignoit à toute heure que les troupes des Tarentins n'attaquassent les cent jeunes Crétois, qui avoient suivi Télémaque dans cette guerre: tout étoit dans le trouble par la faute du seul Télémaque; et Télémaque qui voyoit tant de maux présens et de périls pour l'avenir, dont il étoit l'auteur, s'abandonnoit à une douleur amère. Tous les Princes étoient dans un extrême embarras. Ils n'osoient faire marcher l'armée, de peur que dans la marche les Crétois de Télémaque, et les Tarentins de Phalante ne combattissent les uns contre les autres. On avoit bien de la peine à les retenir au dedans du camp où ils étoient gardée de pres. Nestor et Philoctète alloient et revenoient sans cesse de la tente de Télémaque à celle de l'implacable Phalante,

lânte, qui ne respiroit que la vengeance. La douce éloquence de Nestor, et l'autorité du grand Philoctète, ne pouvoient modérer le coeur farouche, qui étoit encore sans cesse irrité par les discours pleins de rage de son frere Hippias. Télémaque étoit bien plus doux, mais il étoit abattu par une douleur que rien ne pouvoit consoler.

Pendant que les Princes étoient dans cette agitation, toutes les troupes étoient consternées : tout le camp paroissoit comme une maison désolée qui vient de perdre un pere de famille, l'appui de tous ses proches, et la douce espérance de ses petits enfans.

Dans ce désordre et cette consternation de l'armée, on entend tout à-coup un bruit effroyable de chariots, d'armes de hennissemens des chevaux, de cris d'hommes, les uns vainqueurs et animés au carnage, les autres ou fuyans, ou mourans, ou blessés. Un tourbillon de poussiere forme un épais nuage qui couvre le Ciel, et qui enveloppe tout le camp. Bientôt à la poussiere se joint une fumée épaisse qui troubloit l'air, et qui ôtoit la respiration. On entendoit un bruit sourd semblable à celui des tourbillons de flamme que le mont Etna vomit du fond de ses entrailles embrasés, lorsque Vulcain avec ses Cyclopes y forge des foudres pour le pere des Dieux. L'épouvante saisit les coeurs.

Adrasfe vigilant et infatigable avoit surpris les alliés; il leur avoit caché sa marche, et il étoit instruit de la leur. Il avoit fait une incroyable diligence pour faire le tour d'une montagne presque inaccessible, dont les alliés avoient saisi presque tous les passages; tenans les défilés, ils se croyoient en pleine sureté, et prétendoient même pouvoir par ces passages qu'ils occupoient, tomber sur l'ennemi, derrière la montagne, quand quelques troupes qu'ils attendoient, leur feroient venues.

Y

Adrasfe,

Adrasfe, qui répandoit l'argent à p'eines mains pour favoir le secret de ses ennemis, avoit appris leur résolution; car Nestor et Philoctète, ces deux Capitaines d'ailleurs si sages et si expérimentés, n'étoient pas assez secrets dans leurs entreprises. Nestor dans ce déclin de l'âge se plaisoit trop à raconter ce qui pouvoit lui attirer quelque louange. Philoctète naturellement parloit moins; mais il étoit prompt: et si peu qu'on excitât sa vivacité, on lui faisoit dire ce qu'il avoit résolu de taire. Les gens artificieux avoient trouvé la clef de son coeur pour en tirer les plus importans secrets. On n'avoit qu'à l'irriter: alors fougueux et hors de lui-même il éclatoit par des menaces; il se vantoit d'avoir des moyens sûrs de parvenir à ce qu'il vouloit. Si peu qu'on parût douter de ses moyens, il se hâtoit de les expliquer inconsidérément, et le secret le plus intime échappoit du fond de son coeur. Semblable à un vase précieux, mais frêle, d'où s'écoulent toutes les liqueurs les plus délicieuses, le coeur de ce grand Capitaine ne pouvoit rien garder.

Les traîtres corrompus par l'argent d'Adrasfe ne manquoient pas de se jouer de la foiblesse de ces deux Rois. Ils flattoient sans cesse Nestor par de vaines louanges; ils lui rappelloient ses victoires passées, admiroient sa prévoyance, ne se laissoient jamais de l'applaudir. D'un autre côté ils rendoient des piéges continuels à l'humeur impatiente de Philoctète, ils ne lui parloient que de difficultés, de contretems, de dangers, d'inconvéniens, de fautes irré-médiables. Aussitôt que ce naturel prompt étoit enflammé, sa sagesse l'abandonnoit, et il n'étoit plus le même homme.

Télémaque malgré les défauts que nous avons vus, étoit bien plus prudent pour garder un secret.

Il y étoit accoutumé par ses malheurs, et par la nécessité où il avoit été de son enfance de se cacher aux amans de Pénélope. Il savoit taire un secret sans dire aucune mensonge. Il n'avoit point même un certain air réservé et mystérieux qu'ont d'ordinaire les gens secrets. Il ne paroissoit point chargé du secret qu'il devoit garder : on le trouvoit toujours libre, naturel, ouvert, comme un homme qui a son cœur sur ses lèvres. Mais en disant tout ce qu'on pouvoit dire sans conséquence, il savoit s'arrêter précisément et sans affectation aux choses qui pouvoient donner quelque soupçon, et entamer son secret. Par-là son cœur étoit impénétrable et inaccessible ; ses meilleurs amis mêmes ne savoiént que ce qu'il croyoit utile de leur découvrir pour en tirer de sages conseils, et il n'y avoit que le seul Mentor pour lequel il n'avoit aucune réserve. Il se confioit à d'autres amis, mais à divers degrés, et à proportion de ce qu'il avoit éprouvé leur amitié et leur sagesse.

Télémaque avoit souvent remarqué que les résolutions du conseil se répandoient un peu trop dans le camp. Il en avoit averti Nestor et Philoctète : mais ces deux hommes si expérimentés ne firent pas assez d'attention à un avis si salutaire. La vieillesse n'a plus rien de souple, la longue habitude la tient comme enchaînée ; elle n'a plus de ressource contre ses défauts. Semblable aux arbres dont le tronc rude et noueux s'est durci par le nombre des années, et ne peut plus se redresser, les hommes à un certain âge ne peuvent presque plus se plier eux mêmes contre certaines habitudes qui ont vieilli avec eux, et qui sont entrées jusques dans la moëlle de leurs os. Souvent ils les connoissent, mais trop tard ; ils gémissent en vain, et la tendre jeunesse est le seul âge où l'homme peut encore tout sur lui-même pour se corriger.

Il y avoit dans l'armée un Dolope (4) nommé Eurimaque, flatteur insinuant, sachant s'accommoder à tous les goûts, et à toutes les inclinations des Princes; inventif et industrieux pour trouver des nouveaux moyens de leur plaire. A l'entendre rien n'étoit jamais difficile. Lui demandoit-on son avis? il devinoit celui qui seroit le plus agréable. Il étoit plaisant, railleur contre les foibles, complaisant pour ceux qu'il craignoit, habile pour assaisonner une louange délicate qui fut bien reçue des hommes les plus modestes. Il étoit grave avec les graves, enjoué avec ceux qui étoient d'une humeur enjouée. Il ne lui coûtoit rien de prendre toutes sortes de formes. Les hommes sincères et vertueux qui sont toujours les mêmes, et qui s'assujettissent aux règles de la vertu, ne sauroient jamais être aussi agréables aux Princes que ceux qui flattent leurs passions dominantes. Eurimaque savoit la guerre; il étoit capable d'affaires, c'étoit un aventurier qui s'étoit donné à Nestor, et qui avoit gagné sa confiance. Il tiroit du fond de son coeur un peu vain et sensible aux louanges, tout ce qu'il en vouloit savoir.

Quoique Philoctète ne se confiat point à lui, la colere et l'impatience faisoient en lui ce que la confiance faisoit dans Nestor. Eurimaque n'avoit qu'à le contredire, en l'irritant il découvroit tout. (5) Cet homme avoit reçu de grandes sommes d'Adrafte pour lui mander tous les desseins des alliés. Ce Roi des Dauniens avoit dans l'armée un certain nombre de Transfuges qui devoient l'un après l'autre s'échapper du camp des alliés, et retourner à sien. A mesure qu'il y avoit quelque affaire importante à faire

(4) Les Dolopes étoient les peuples de Thessalie, que Pelée leur Roi, envoya au siège de Troye sous la conduite de Phéux.

(5) Cet homme avoit reçu des grandes sommes, &c. Louis XIV. faisoit le même beaucoup de dépense en espions, dont il étoit très-bien servi. Il en avoit dans toutes les Cours & dans toutes les armées, & savoit par ce moyen tous les desseins des alliés.

faire savoir à Adrasfe, Eurimaque faisoit partir un de ses Transjuges. La tromperie ne pouvoit pas être facilement découverte, parce que ces Transjuges ne portoient point de lettres. Si on les surprenoit, on ne trouvoit rien qui pût rendre Eurimaque suspect.

Cependant Adrasfe prévenoit toutes les entreprises des alliés. A peine une résolution étoit-elle prise dans le conseil, que les Dauniens faisoient précisément ce qui étoit nécessaire pour en empêcher le succès. Télémaque ne se laissoit point d'en chercher la cause, et d'exciter la défiance de Nestor et de Philoclète; mais son soin étoit inutile. Ils étoient aveuglés.

On avoit résolu dans le Conseil d'attendre les troupes nombreuses qui devoient arriver, et on avoit fait avancer secrètement pendant la nuit cent vaisseaux pour conduire plus promptement ces troupes depuis une côte de la mer très-rude où elles devoient arriver, jusqu'au lieu où l'armée campoit. Cependant on se croyoit en sûreté, parce qu'on tenoit avec des troupes les détroits de la montagne voisine, qui est une côte presque inaccessible de l'Apennin (6). L'armée étoit campée sur les bords du fleuve Galée (7), assez près de la mer. Cette campagne délicateuse est abondante en parurages, et en tous les fruits qui peuvent nourrir une armée. Adrasfe étoit derrière la montagne, et on comptoit qu'il ne pouvoit passer: mais comme il fut que les alliés étoient

Y 3

en-

(6) *Apennin*: Montagne d'Italie, commence près de Savonne sur les côtes de Gènes, où elle se joint aux Alpes maritimes, ensuite elle traverse toute l'Italie presque dans le milieu.

(7) Galée est une rivière du Royaume de Naples, qui a sa source près d'Ona en la terre d'Oranie, & qui, après avoir coulé vers le couchant, entre dans le Golfe de Tarente.

encore foibles , qu'il leur venoit un grand secours ; que les vaisseaux attendoient des troupes qui devoient arriver et que l'armée étoit divisée par la querelle de Télémaque avec Phalante , il se hâta de faire un grand tour. Il vint en diligence jour et nuit sur le bord de la mer, et passa par des chemins qu'on avoit toujours cru absolument impraticables. Ainsi la hardiesse et le travail surmontoit les plus grands obstacles ; ainsi il n'y a presque rien d'impossible à ceux qui savent oser et souffrir ; ainsi ceux qui s'endorment comptant que les choses difficiles sont impossibles, méritent d'être surpris et accablés.

Adrasfe surprit au point du jour les cent vaisseaux qui appartenoient aux alliés. Comme ces vaisseaux étoient mal gardés, et qu'on ne se défioit de rien, ils s'en saisit sans résistance, et s'en servit pour transporter ses troupes avec une incroyable diligence à l'embouchure du Galésé ; puis il remonta très-promptement sur les bords du fleuve. Ceux qui étoient dans les postes avancés autour du camp vers la rivière, crurent que ces vaisseaux leur amenoient les troupes qu'on attendoit ; on poussa d'abord de grands cris de joye. Adrasfe et ses soldats descendirent avant qu'on pût les reconnoître. Ils tombent sur les alliés qui ne se défient de rien, ils les trouvent dans un camp tout ouvert, sans ordre, sans chef, sans armes.

Le côté du camp qu'il attaqua d'abord, fut celui des Tarentins ou commandoit Phalante. Les Dauniens y entrèrent avec tant de vigueur, que cette jeunesse Lacédémonienne étant surprise ne pût résister. Pendant qu'ils cherchent leurs armes, et qu'ils s'embarrassent les uns les autres dans cette confusion, Adrasfe fait mettre le feu au camp. Aussitôt la flamme s'élève des pavillons, et monte jus-

jusqu'aux nues : le bruit du feu est semblable à celui d'un torrent qui inonde toute une campagne. et qui entraîne par sa rapidité les grands chênes avec leurs profondes racines, les moissons, les granges, les étables, et les troupeaux. Le vent pousse impétueusement la flamme de pavillon en pavillon, et bientôt tout le camp étoit comme une vieille forêt, qu'une étincelle de feu a embrasée.

Phalante qui avoit le péril de plus près qu'un autre, ne peut y remédier. Il comprend que toutes ses troupes vont périr dans cet incendie, si on ne se hâte d'abandonner le camp : mais il comprend aussi combien le désordre de cette retraite est à craindre devant un ennemi victorieux ; il commence à faire sortir sa jeunesse Lacédémonienne encore à demi déarmée : mais Adraсте ne les laisse point respirer. D'un côté une troupe d'Archers adroits perce de flèches innombrables les soldats de Phalante ; de l'autre des Frondeurs jettent une grêle de grosses pierres. Adraсте lui-même l'épée à la main marchant à la tête d'une troupe choisie des plus intrépides Dauniens, poursuit à la lueur du feu les troupes qui s'enfuient. Il moissonne par le fer tranchant tout ce qui a échappé au feu ; il nage dans le sang ; il ne peut s'assouvir de carnage : les lions et les tygres n'égalent point sa furie quand ils égorgent les Bergers avec leurs troupeaux. Les troupes de Phalante succombent, et le courage les abandonne. La pâle Mort conduite par une Furie infernale, dont la tête est nérissée de serpens, glace le sang de leurs veines ; leurs membres engourdis se roidissent, et leurs genoux chancelans leur ôtent même l'espérance de la fuite.

Phalante à qui la honte et le désespoir donne encore un reste de force et de vigueur, élève les

mais et les yeux vers le Ciel; il voit tomber à ses pieds son frere Hippias sous les coups de la main foudroyante d'Adrasfe. Hippias étendu par terre se roule dans la poussiere; un sang noir et bouillonnant fort comme un ruisseau de la profonde blessure qui lui traverse le côté; ses yeux se ferment à la lumiere, son ame furieuse s'enfuit avec tout son sang. Phalante lui-même tout couvert du sang de son frere, et ne pouvant le secourir; se voit enveloppé par une foule d'ennemis qui s'efforcent de le renverser; son bouclier est percé de mille traits. Il est blessé en plusieurs endroits de son corps; il ne peut plus rallier ses troupes fugitives. Les Dieux le voyent, et ils n'en ont aucune pitié.

Fin du seizieme Livre.



ses
ain
se
on-
ure
lu-
og.
re-
par
er;
ffe
us
nt,



Telemarque prend soin de Phalante blessé

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-SEPTIEME.



SOMMAIRE

DU LIVRE DIX-SEPTIEME.

Télémaque s'étant revêtu de ses armes divines, court au secours de Phalante, renverse d'abord Iphiclés fils d'Adrasfe, repousse l'ennemi victorieux, et remporterait sur lui une victoire complete, si une tempête survenant ne faisoit finir le combat. Télémaque fait emporter les blessés, prend soin d'eux : et principalement de Phalante. Il fait l'honneur des obsèques de son frere Hippias, dont il lui va présenter les cendres qu'il a recueillies dans un urne d'or.

LIVRE DIX-SEPTIEME.

Jupiter au milieu de toutes les Divinités célestes regardoit du haut de l'Olympe ce carnage des alliés. En même tems il consultoit les immuables destinées, et voyoit tous les Chefs dont la trame devoit ce jour-là être tranchée par le ciseau de la Parque. Chacun des Dieux étoit attentif pour découvrir sur le visage de Jupiter quelle seroit sa volonté. Mais le pere des Dieux et des hommes leur dit d'une voix douce et majestueuse : Vous voyez en quelle extrémité sont réduits les alliés, vous voyez Adrasfe qui renverse tous ses ennemis : mais ce spectacle est bien trompeur ; la gloire et la prospérité des méchans est courte : Adrasfe impie et odieux par sa mauvaise foi ne remportera point une entiere victoire. Ce malheur

n'ar-

n'arrive aux alliés que pour les apprendre à se corriger, et à mieux garder le secret de leurs entreprises. Ici la sage Minerve prépare une nouvelle gloire à son jeune Télémaque, dont elle fait ses délices. Alors Jupiter cessa de parler. Tous les Dieux en silence continuoient à regarder le combat.

Cependant Nestor et Philoctète furent avertis qu'une partie du camp étoit déjà brûlée; que la flamme poussée par les vents s'avançoit toujours; que leurs troupes étoient en désordre, et que Phalante ne pouvoit plus soutenir les efforts des ennemis. A peine ces funestes paroles frappent leurs oreilles, qu'ils courent aux armes, rassemblent les Capitaines et ordonnent qu'on se hâte de sortir du camp pour éviter cet incendie.

Télémaque, qui étoit abattu et inconsolable, oublie sa douleur. Il prend ses armes, don précieux de la sage Minerve, qui paroissant sous la figure de Mentor, fit semblant de les avoir reçues d'un excellent ouvrier de Salente, mais qui les avoit fait faire à Vulcain dans les cavernes fumantes du mont Etna.

Ces armes étoient polies comme une glace, et brillantes comme les rayons du Soleil. On y voyoit Neptune et Pallas qui disputoient entr'eux à qui auroit la gloire de donner son nom à une ville naissante. Neptune de son trident frappoit la terre, et on en voyoit sortir un cheval fougueux. Le feu sortoit de ses yeux, et l'écume de sa bouche. Ses crins flot-toient au gré du vent; ses jambes souples et nerveuses se replioient avec vigueur et légèreté. Il ne marchoit point; il sautoit à force de reins, mais avec tant de vitesse, qu'il ne laissoit aucune trace de ses pas; on croyoit l'entendre hennir.

De l'autre côté Minerve donnoit aux habitans de sa nouvelle ville l'olive, fruit de l'arbre qu'elle avoit planté. Le rameau auquel pendoit son fruit, représentoit la douce paix avec l'abondance, préfé-
rable

nable aux troubles de la guerre, dont le cheval étoit l'image. La Déesse demouroit victorieuse par les dons simples et utiles, et la superbe Athènes portoit son nom.

L'on voyoit aussi Minerve assemblant autour d'elle tous les beaux Arts, qui étoient des enfans tendres et aîlés. Ils se refugioient autour d'elle, étant épouvantés des fureurs brutales de Mars, qui ravage tout, comme les agneaux bélans se réfugient autour de leur mère, à la vue d'un loup affamé, qui d'une gueule béante et enflammée, s'élance pour les dévorer. Minerve d'un visage dédaigneux et irrité, confondoit par l'excellence de ses ouvrages la folle témérité d'Arachne (1), qui avoit osé disputer avec elle pour la perfection des tapisseries. On voyoit cette malheureuse, dont tous les membres exténués se défiguroient et se changeoit en araignée.

Auprès de cet endroit paroissoit encore Minerve, qui dans la guerre des Géans, servoit de conseil à Jupiter même, et soutenoit tous les autres Dieux étonnés. Elle étoit aussi représentée avec sa lance et son Egide sur les bords du Xanthe (2) et du Simois (3), menant Ulysse par la main, ranimant les troupes fugitives des Grecs, soutenant les efforts des plus vaillans Capitaines Troyens, et du redoutable Hector même. Enfin, introduisant Ulysse dans cette fatale machine, qui devoit en une seule nuit renverser l'Empire de Priam.

D'un autre côté ce bouclier représentoit Cérès dans les fertiles campagnes d'Enne (4) qui sont au milieu

(1) Arachné fille d'Idmon du pays de Lydie, fut changée en Araignée par Minerve, parce qu'elle croyoit mieux travailler en tapisseries que cette Déesse à qui on attribua l'invention.

(2) Le Xanthe ou Scamandre est une rivière de l'ancien Royaume de Troie, qui tombe dans la mer Egée.

(3) Le Simois est une rivière du même pays, qui se mêle avec le Scamandre, & qui tombe avec lui dans la mer Euxée.

(4) Enne : Ancienne ville de Sicile au milieu de l'Isle, étoit fort célèbre à cause d'un Temple dédié à Cérès. C'est où l'on tient que Proserpine fut enlevée par Pluton.

milieu de la Sicile. On voyoit la Déesse qui rassembloit les peuples épars çà et là, cherchans leur nourriture par la chasse, ou cueillans les fruits sauvages qui tomboient des arbres. Elle montroit à ces hommes grossiers l'art d'adoucir la terre, et de tirer de son sein fécond leur nourriture. Elle leur présentoit une charrue, et y faisoit atteler des bœufs. On voyoit la terre s'ouvrir en sillons par le tranchant de la charrue; puis on appercevoit des moissons dorées qui couvroient ces fertiles campagnes. Les moissonneur avec sa faux coupoit les doux fruits de la terre, et se payoit de toutes les peines. Le fer destiné ailleurs à tout détruire, ne paroissoit employé en ce lieu qu'à préparer l'abondance, et à faire naître tous les plaisirs. Les Nymphes couronnées de fleurs dansoient ensemble dans une prairie sur le bord d'une rivière auprès d'un bocage. Pan jouoit de la flûte: les Faunes et les Satyres folâtres sautoient dans un coin. Bacchus y paroissoit aussi couronné de lierre, appuyé d'une main sur son thyrsé, et tenant de l'autre une vigne ornée de pampres, et de plusieurs grappes de raisins. C'étoit une beauté molle, avec je ne sai quoi de noble, de passionné, et de languissant. Il étoit tel qu'il parut à la malheureuse Ariadné (5), lorsqu'il la trouva seule abandonnée, et abîmée dans la douleur sur un rivage inconnu.

Enfin on voyoit de toutes parts un peuple nombreux, des vieillards qui alloient porter dans les Temples les prémices de leurs fruits; de jeunes hommes qui revenoient vers leurs épouses, lassés du travail de la journée. Les femmes alloient au-devant d'eux, menant par la main leurs petits enfans qu'elles caressoient. On voyoit aussi des Bergers qui paroissoient chanter, et quelques-uns dansoient au son du chalumeau.

(5) Ariadné, fille de Minos & de Pasiphaë, donna à Thésée un fil pour le conduire dans le Labyrinthe sans s'égarer. & le suivit jusqu'à l'isle de Naxos, où cet ingrat l'abandonna à la merci des bêtes. Ce fut là où Bacchus la vit & en fut charmé.

meau. Tout représentoit la paix, l'abondance et les délices : tout paroïssoit riant et heureux. On voyoit même dans les pâturages les loups se jouer au milieu des moutons. Le lion et le tigre ayant quitté leur férocité, païssoient avec les tendres agneaux. Un petit Berger les menoit ensemble sous sa houlette, et cette aimable peinture rappelloit tous les charmes de l'âge d'or.

Télémaque s'étant revêtu de ces armes divines, au lieu de prendre son bouclier ordinaire, prit la terrible Egide que Minerve lui avoit envoyée, en la confiant à Iris prompte messagere des Dieux. Iris lui avoit enlevé son bouclier sans qu'il s'en apperçût, et lui avoit donné en sa place cette Egide redoutable aux Dieux mêmes.

En cet état, il court hors du camp pour en éviter les flammes : il appelle à lui d'une voix forte tous les Chefs de l'armée ; et cette voix ranime déjà tous les alliés éperdus. Un feu divin étincelle dans les yeux du jeune guerrier. Il paroît toujours doux, toujours libre et tranquille, toujours appliqué à donner des ordres, comme pourroit faire un sage vieillard attentif à régler sa famille, et à instruire ses enfans : mais il est prompt et rapide dans l'exécution. Semblable à un fleuve impétueux ; qui non-seulement roule avec précipitation ses flots écumeux, mais qui entraîne encore dans sa course les plus pésans vaisseaux dont il est chargé.

Philoctète, Nestor, et les Chefs des Manduriens et des autres Nations sentent dans le fils d'Ulysse je ne sai quelle autorité, à laquelle il faut que tous cèdent. L'expérience des vieillards leur manque ; le conseil et la sagesse sont ôtés à tous les Commandans ; la jalousie même si naturelle aux hommes s'éteint dans tous les coeurs ; tous se taisent, tous admirent Télémaque, tous se rangent pour lui abéir, sans y faire des réflexions, et comme s'ils y eussent été ac-

cou-

coutumés. Il s'avance et monte sur une coline, d'où il observe la disposition des ennemis. Puis tout-à-coup il juge qu'il faut se hâter de les surprendre dans le désordre où ils se sont mis, en brûlant le camp des alliés. Il fait le tour en diligence, et tous les Capitaines les plus expérimentés le suivent. Il attaque les Dauniens par derrière, dans un tems où ils croyoient l'armée des alliés enveloppée dans les flammes de l'embrasement.

Cette surprise les trouble; ils tombent sous la main de Télémaque, comme les feuilles dans les derniers jours de l'Automne tombent les forêts, quand un fier Aquilon ramenant l'hiver, fait gémir les troncs des vieux arbres, et en agite toutes les branches. La terre est couverte des hommes que Télémaque renverse. De son dard il perce le cœur d'Iphiclès, le plus jeune des enfans d'Adrasfe. Celui-ci osa se présenter contre lui au combat pour sauver la vie de son pere, qui pensa être surpris par Télémaque.

Le fils d'Ulysse et Iphiclès étoient tous deux beaux, vigoureux, pleins d'adresse et de courage, de la même taille, de la même douceur, du même âge, tous deux chéris de leurs parens; mais Iphiclès étoit comme une fleur qui s'épanouit dans un champ, qui doit être coupé par le tranchant de la faux du moissonneur. Ensuite Télémaque renverse Euphorion, le plus célèbre de tous les Lydiens venus en Eururie. Enfin son glaive perce Cléomènes nouveau marié, qui avoit promis à son épouse de lui porter les riches dépouilles des ennemis, mais qui ne devoit jamais la revoir.

Adrasfe frémit de rage voyant la mort de son fils, celle de plusieurs Capitaines, et la victoire qui échappe de ses mains. Phalante presque abattu à les pieds est comme une victime à demi égorgée qui se dérobe au couteau sacré, et qui s'enfuit loin de l'Autel.

Il ne falloit plus à Adrafte qu'un moment pour achever la perte du Lacédémonien.

Phalante noyé dans son fang, et dans celui des foldats qui combattent avec lui, entend les cris de Télémaque qui s'avance pour le fecourir. En ce moment la vie eft lui rendue, un nuage qui couvroit déjà fes yeux fe diffipe. Les Dauniens fentant cette attaque imprévue, abandonnent Phalante pour aller repouffer un plus dangereux ennemi. Adrafte eft tel qu'un tygre, à qui les Bergers effemblés arrachent la proie qu'il étoit prêt à dévorer. Télémaque le cherche dans la mêlée, et veut finir tout-à-coup la guerre, en délivrant les alliés de leur implacable ennemi. Mais Jupiter ne vouloit pas donner au fils d'Ulyffe une victoire fi prompte et fi facile. Minerve même vouloit qu'il eût à fouffrir des maux plus longs, pour mieux apprendre à gouverner les hommes.

L'impie Adrafte fut donc confervé par le pere des Dieux, afin que Télémaque eût le tems d'acquérir plus de gloire et plus de vertu. Un nuage épais que Jupiter affembla dans les airs, fava les Dauniens; un tonnerre effroyable déclara la volonté des Dieux. On auroit cru que les voûtes éternelles du haut Olympe alloient s'écrouler fur les têtes des foibles mortels; les éclairs fendoient la nue de l'un à l'autre Pole; et dans le moment où ils éblouiffoient les yeux par leurs feux perçans, on retomboit dans les affreufes ténèbres de la nuit. Une pluye abondante qui tomba dans l'inftant, ferveit encore à féparer les deux armées.

Adrafte profita du fecours des Dieux, fans être touché de leur pouvoir, et mérita, par cette ingratitude, d'être réfervé à une plus cruelle vengeance. Il fe hâta de faire paffer fes troupes entre le camp à demi brûlé, et un marais qui s'étendoit jufqu'à la riviere; il le fit avec tant d'induftrie et de promptitude, que cette retraite montra combien il avoit de ref-

ressources et de présence d'esprit. Les alliés animés par Télémaque, vouloient le poursuivre mais à la faveur de cet orage il leur échappa, comme un oiseau d'une aile légère échappe aux filets des chasseurs.

Les alliés ne songerent plus qu'à rentrer dans leur camp, et à réparer leur perte. En y rentrant, ils virent ce que la guerre a de plus lamentable; les malades et les blessés manquant de forces pour se traîner hors des tentes, n'avoient pu se garantir du feu: ils paroissoient à demi-brûlés, poussans vers le Ciel d'une voix plaintive et mourante, des cris douloureux. Le coeur de Télémaque en fut percé, il ne put retenir ses larmes; il détourna plusieurs fois ses yeux, étant saisi d'horreur et de compassion; il ne pouvoit voir sans frémir ces corps encore vivans et dévoués à une longue et cruelle mort: ils paroissoient semblables à la chair des victimes qu'on a brûlées sur les autels, et dont l'odeur se répand de tous côtés.

Hélas! s'écrioit Télémaque, voilà donc les maux que la guerre entraîne après elle! Quelle fureur aveugle pousse les malheureux mortels! ils ont si peu de jours à vivre sur la terre, ces jours sont si misérables! pourquoi précipiter une mort déjà si prochaine? pourquoi ajouter tant de détolations affreuses à l'amertume dont les Dieux ont rempli cette vie si courte? Les hommes sont tous frères, et ils s'entredéchirent, les bêtes farouches sont moins cruelles qu'eux. Les lions ne font point la guerre aux lions, ni les tygres aux tygres; ils n'attaquent que les animaux d'espèce différente. L'homme seul, malgré la raison, fait ce que les animaux sans raison ne tirent jamais. Mais encore pourquoi ces guerres? N'y a-t-il pas assez de terre dans l'Univers pour en donner à tous les hommes plus qu'ils n'en peuvent cultiver? Combien y a-t-il de terres désertes? Le genre humain ne sauroit les remplir. Quoi donc!

une fausse gloire, un vain titre de Conquérant, qu'un Prince veut acquérir, allume la guerre dans des pays immenses ! Ainsi un seul homme donné au monde par la colère des Dieux, en sacrifie brutalement tant d'autres à sa vanité. Il faut que tout périsse, que tout nage dans le sang, que tout soit dévoré par les flammes ; que tout ce qui échappe au fer et au feu ne puisse échapper à la faim encore plus cruelle ; afin que cet homme, qui se joue de la nature humaine entière, trouve dans cette destruction générale son plaisir et sa gloire. Quelle gloire monstrueuse ! Peut-on trop abhorrer et trop mépriser des hommes qui ont tellement oublié l'humanité ?

Non, non, bien loin d'être des demi-Dieux, ce ne sont pas même des hommes ; et ils doivent être en exécution dans tous les siècles, dont ils ont cru être admirés. Oh ! que les Rois doivent prendre garde aux guerres qu'ils entreprennent ! Elles doivent être justes ; ce n'est pas assez, il faut qu'elles soient nécessaires pour le bien public. Le sang du peuple ne doit être versé que pour sauver ce même peuple dans les besoins extrêmes. Mais les conseils flatteurs, les fausses idées de gloire, les vaines jalousies, l'injuste avidité, qui se couvre de beaux prétextes : enfin les engagements insensibles entraînent presque toujours les Rois dans des guerres qui les rendent malheureux, où ils hazardent tout sans nécessité, et où ils font autant de mal à leurs Sujets qu'à leurs ennemis. Ainsi raisonneoit Télémaque.

Mais il ne se contentoit pas de déplorer les maux de la guerre ; il tâchoit de les adoucir. On le voyoit aller dans les tentes secourir lui-même les malades et les mourans, il leur donnoit de l'argent et des remèdes, il les consolait, et les encourageoit par des discours pleins d'amitié, et envoyoit visiter ceux qu'il ne pouvoit visiter lui-même.

Parmi

Parmi les Crétois qui étoient avec lui, il y avoit deux vieillards, dont l'un se nommoit Traumaphile, et l'autre Nozophuge. Traumaphile avoit été au siège de Troye avec Idoménée, et avoit appris des enfans d'Esculape l'art divin de guérir les playes. Il répandoit dans les blessures les plus profondes et les plus envénimées, une liqueur odoriférante, qui consumoit les chairs mortes et corrompues, sans avoir besoin de faire aucune incision, et qui formoit promptement de nouvelles chairs plus saines et plus belles que les premières.

Pour Nozophuge, il n'avoit jamais vu les enfans d'Esculape; mais il avoit eu par le moyen de Mérione (6), un livre sacré et mystérieux qu'Esculape avoit donné à ses enfans. D'ailleurs Nozophuge étoit ami des Dieux; il avoit composé des Hymnes en l'honneur des enfans de Latone (7); il offroit tous les jours le sacrifice d'une brébis blanche et sans tache à Apollon, par lequel il étoit souvent inspiré.

A peine avoit-il vu un malade, qu'il connoissoit à ses yeux, à la couleur de son teint, à la conformation de son corps, et à sa respiration, la cause de la maladie. Tantôt il donnoit des remèdes qui faisoient suer, et il montrait par le succès des sueurs, combien la transpiration facilitée ou diminuée, déconcerte ou rétablit toute la machine du corps: tantôt il donnoit pour les maux de langueur, certains breuvages qui fortifioient peu à peu les parties nobles, et qui rajeunissoient les hommes en adoucissant leur sang. Mais il assuroit que c'étoit faute de vertu et de courage, que les hommes avoient souvent besoin de la Médecine.

Z 2

C'est

(6) Mérione étoit le Conducteur du char d'Idoménée & le chef de l'armée navale qu'il mena au siège de Troye. C'étoit un Capitaine très-brave & très-expérimenté.

(7) Latone étoit fille de Coeus; elle eut de Jupiter Apollon & Diane dans l'Isle d'Arctie.

C'est une honte, disoit-il, pour les hommes, qu'ils aient tant de maladies; car les bonnes mœurs produisent la santé: leur intempérance, disoit-il encore, change en poisons mortels les alimens destinés à conserver la vie. Les plaisirs pris sans modération, abrègent plus les jours des hommes, que les remèdes ne peuvent les prolonger. Les pauvres sont moins souvent malades faute de nourriture, que les riches ne le deviennent pour en prendre trop. Les alimens qui flattent trop le goût et qui font manger au-delà du besoin, empoisonnent au-lieu de nourrir. Les remèdes sont eux-mêmes de véritables maux qui ruinent la nature, et dont il ne faut se servir que dans les pressans besoins. Le grand remède qui est toujours innocent, et toujours d'un usage utile, c'est la sobriété; c'est la tempérance dans tous les plaisirs, c'est la tranquillité de l'esprit, c'est l'exercice du corps. Par-là on fait un sang doux et tempéré, on dissipe toutes les humeurs superflues. Ainsi le sage Nozophuge étoit moins admirable par ses remèdes que par le régime qu'il conseilloit pour prévenir les maux, et pour rendre les remèdes utiles.

Ces deux hommes furent envoyés par Télémaque, pour visiter tous les malades de l'armée, ils en guérèrent beaucoup par leurs remèdes, mais ils en guérirent bien davantage par le soin qu'ils prirent pour les faire servir à propos, car ils s'appliquoient à les tenir proprement, à empêcher le mauvais air par cette propreté, à leur faire garder un régime de sobriété exacte dans leur convalescence.

Tous

(8) *Alloit la nuit visiter les Quartiers &c.* Le Duc de Savoie a fait la même chose plus d'une fois, il alloit aussi *incognito* dans les Cafés & autres lieux publics de Turin pour entendre ce qu'on y disoit de lui, avec cette différence qu'il y entendoit souvent autre chose que des louanges. Mais on ne dit pas qu'il ait jamais fait punit personne pour cela. Plusieurs grands Princes, à savoir, l'Empereur Charles quint, & le Roi François I. &c. ont suivi la Maxime de Germanicus selon Tacite pour apprendre eux-mêmes ce qu'il savoit que personne n'oseroit leur dire. Car Germani-

Tous les soldats touchés de ces secours rendoient graces aux Dieux d'avoir envoyé Télémaque dans l'armée des alliés. Ce n'est pas un homme, disoient-ils; c'est sans doute quelque Divinité bienfaisante sous une figure humaine. Dumoins si c'est un homme, il ressemble moins au reste des hommes qu'aux Dieux; il n'est sur la terre que pour faire du bien. Il est encore plus aimable par sa douceur et pour sa bonté que par sa valeur. O si nous pouvions l'avoir pour Roi! mais les Dieux le préservent pour quelque peuple plus heureux qu'ils chérissent, et chez lequel ils veulent renouveler l'âge d'or.

Télémaque, pendant qu'il (8) alloit la nuit visiter les quartiers du camp par précaution contre les ruses d'Aralte, entendoit ces louanges qui n'étoient point suspectes de flatterie, comme celles que les flatteurs donnent souvent en face aux Princes, supposans qu'ils n'ont ni modestie, ni délicatesse, et qu'il n'y a qu'à les louer sans mesure pour s'emparer de leur faveur. Le fils d'Ulysse ne pouvoit goûter que ce qui étoit vrai. Il ne pouvoit souffrir d'autres louanges que celles qu'on lui donnoit en secret loin de lui, et qu'il avoit véritablement méritées. Son cœur n'étoit pas insensible à celles-là; il sentoit ce plaisir si doux et si pur, que les Dieux ont attaché à la seule vertu, et que les méchans, faute de l'avoir éprouvé, ne peuvent ni concevoir, ni croire: mais il ne s'abandonnoit point à ce plaisir; aussitôt revenoit en foule dans son esprit toutes les fautes qu'il avoit faites; il n'oublioit point sa hauteur naturelle,

Z 3

et

ens' considérant, que les amis ont souvent trop de complaisance, & que les Officiers d'Armée sont sujets à rapporter plutôt ce qui doit rejouir que ce qui est vrai, résolu d'entendre lui-même ce que les soldats disoient à cœur ouvert dans les heures de leur repas, & de leur liberté. Et le grand Amochus, au sortir d'une petite cabane, où il avoit raisonné quelque tems avec des pauvres gens, qui ne le connoissoient pas, adieu, qu'il n'avoit jamais oui la vérité que ce jour-là.

et son indifférence pour les hommes : il avoit une honte secrète d'être né si dur, et de paroître si inhumain. Il renvoyoit à la sage Minerve toute la gloire qu'on lui donnoit, et qu'il ne croyoit pas mériter.

C'est vous, disoit-il ô grande Déesse ! qui m'avez donné Mentor pour m'instruire, et pour corriger mon mauvais naturel. C'est vous qui me donnez la sagesse de profiter de mes fautes pour me défier de moi-même, c'est vous qui retenez mes passions impétueuses ; c'est vous qui me faites sentir le plaisir de soulager les malheureux ; sans vous je ferois naître, et digne de l'être, sans vous je ferois des fautes irréparables ; je ferois comme un enfant qui ne sentant pas sa foiblesse, quitte sa mere, et tombe dès le premier pas.

Nestor et Philoctète étoient étonnés de voir Télémaque devenu si doux, si attentif à obliger les hommes, si officieux, si secourable, si ingénieux pour prévoir tous les besoins ; ils ne savoient que croire ; ils ne reconnoissoient plus en lui le même homme. Ce qui les surprit davantage, fut le soin qu'il prit des funérailles d'Hippias ; il alla lui-même retirer son corps sanglant et défiguré, de l'endroit où il étoit caché sans un monceau de corps morts ; il versa sur lui des larmes pieuses ; il dit : ô grande ombre ! tu le fais maintenant combien j'ai estimé ta valeur. Il est vrai que ta fierté m'avoit irrité ; mais tes défauts venoient d'une jeunesse ardente. Je sais combien cet âge a besoin qu'on lui pardonne : nous eussions dans la suite été sincèrement unis ; j'avois tort de mon côté. O Dieux ! pourquoi me le ravir, avant que j'aie pu le forcer de m'aimer ?

Ensuite Télémaque fit laver le corps dans des liqueurs odoriférantes ; puis on prépara par son ordre

dre un bûcher. Les grands pins gémissans sous les coups des haches tombent en roulant du haut des montagnes. Les chênes, ces vieux enfans de la terre qui sembloient menacer le Ciel, les hauts peupliers, les ormeaux, dont les têtes sont si vertes et si ornées d'un épais feuillage, les hêtres qui sont l'honneur des forêts, viennent tomber sur le bord du fleuve Galée. Là s'élève avec ordre un bûcher, qui ressemble à un bâtiment régulier, la flamme commence à paroître, un tourbillon de fumée monte jusqu'au Ciel.

Les Lacédémoniens s'avancent d'un pas lent et lugubre, tenant leurs piques renversées et leurs yeux baissés: la douleur amère est peinte sur ces visages farouches, et les larmes coulent abondamment, puis on voyoit venir Phérécide, vieillard moins abattu par le nombre des années que par la douleur de survivre à Hippias, qu'il avoit élevé depuis son enfance. Il levoit vers le Ciel ses mains, et ses yeux noyés de larmes. Depuis la mort d'Hippias il refusoit toute nourriture, le doux sommeil n'avoit pu appesantir ses paupières, ni suspendre un moment sa cuisante peine: il marchoit d'un pas tremblant, suivant la foule, et ne sachant où il alloit. Nulle parole sortoit de sa bouche, car son cœur étoit trop serré: C'étoit un silence de désespoir et d'abattement. Mais quand il vit le bûcher allumé, il parut tout-à-coup furieux, il s'écria:

O Hippias, Hippias! Je ne te verrai plus, Hippias n'est plus, et je vis encore! O mon cher Hippias! C'est moi cruel, moi impitoyable qui t'ai appris à mépriser la mort; je croyois que tes mains fermeroient mes yeux, et que tu recueillirois mon dernier soupir. O Dieux cruels! vous prolongez ma vie pour me faire voir la mort d'Hippias! O cher enfant que j'ai nourri, et qui m'as coûté tant de soins, je ne te verrai plus, mais je verrai ta mere

qui mourra de tristesse en me reprochant ta mort ; je verrai ta jeune épouse frappant sa poitrine , arrachant ses cheveux ; et j'en serai cause. O chere ombre ! appelle-moi sur les rives du Styx. la lumiere m'est odieuse ; c'est toi seul, mon cher Hippias, que je veux revoir. Hippias ! Hippias ! ô mon cher Hippias ! je ne vis encore que pour rendre à ces cendres le dernier devoir.

Cependant on voyoit le corps du jeune Hippias étendu qu'on portoit dans un cercueil orné de pourpre, d'or et d'argent : la mort qui avoit éteint ses yeux, n'avoit pu effacer toute sa beauté, et les graces étoient encore à demi peintes sur son visage pâle : on voyoit flotter autour de son cou plus blanc que la neige, mais panché sur l'épaule, ses longs cheveux noirs plus beaux que ceux d'Atis (9) on de Ganymède, qui alloient être réduits en cendres ; on remarquoit dans le côté la blessure profonde par où tout son sang s'étoit écoulé, et qui l'avoit fait descendre dans le Royaume sombre de Pluton.

Télémaque triste et abattu suivoit de près le corps, et lui jettoit des fleurs. Quand on fut arrivé au bûcher, le fils d'Ulysse ne put voir la flamme pénétrer les étoffes qui enveloppoient le corps, sans répandre de nouvelles larmes. Adieu, dit-il, ô magnanime Hippias ! car je n'ose te nommer mon ami ; appaise toi, ô ombre, qui as mérité tant de gloire ! si je ne t'aimois, j'envierois ton bonheur, tu es délivré des miseres où nous sommes encore, et tu en es sorti par le chemin le plus glorieux. Hélas ! que je serois heureux de finir de même ! Que le Styx n'arrête point ton ombre : que les Champs Elisés lui soyent ouverts ; que la renommée conserve ton nom

(9) Atis étoit un jeune homme de Phrygie, fort aimé de Cibeles, & qui préféroit aux Sacrifices de cette Déesse, à condition de garder

nom dans tous les siècles, et que tes cendres reposent en paix.

A peine eut-il dit ces paroles entremêlées de soupirs, que toute l'armée poussa un cri: on s'attendrissoit sur Hippias, dont on racontoit les grandes actions, et la douleur de sa mort rappelant toutes ses bonnes qualités, faisoit oublier les défauts qu'une jeunesse impétueuse et une mauvaise éducation lui avoient données, mais on étoit encore plus touché des sentimens tendres de Télémaque. Est-ce donc là, disoit-on, ce jeune Grec si fier, si hautain, si dédaigneux, si intraitable? Le voilà devenu doux, humain, tendre; sans doute Minerve, qui a tant aimé son pere, l'aime aussi; sans doute elle lui a fait les plus précieux dons que les Dieux puissent faire aux hommes, en lui donnant avec la sagesse un coeur sensible à l'amitié.

Le corps étoit déjà consumé par les flammes. Télémaque lui-même arrosa de liqueur parfumée ses cendres encore fumantes; puis il les mit dans une urne d'or qu'il couronna de fleurs, et il porta cette urne à Phalante; celui-ci étoit étendu, percé de diverses blessures, et dans son extrême foiblesse il entrevoyoit de près les portes sombres des enfers.

Déjà Traumaphile et Nozophuge envoyés par le fils d'Ulysse, lui avoient donné tous les secours de leur Art; ils rappelloient peu à peu son ame prête à s'envoler; de nouveaux esprits le ranimoient insensiblement; une force douce et pénétrante, un baume de vie s'insinuoient de veine en veine jusqu'au fond de son coeur, une chaleur agréable le déroboit aux mains glacées de la Mort. En ce moment la défaillance cessant, la douleur succéda; il commença à sentir la perte de son frere, qu'il n'avoit point été

Z 5

jus-

garder sa chasteté. Mais ayant violé son vœu, il s'emporta de fureur contre lui-même & se fit Eunuque. Cibèle le changea ensuite en Psa.

jusqu'alors en état de sentir. Hélas ! disoit-il, pourquoi prend-on de si grands soins, de me faire vivre ? ne me vaudroit-il pas mieux mourir, et suivre mon cher Hippias ? Je l'ai vu périr tout auprès de moi : O Hippias, la douceur de ma vie ! mon frere, mon cher frere ! tu n'es plus ; je ne pourrai donc plus ni te voir, ni t'entendre, ni t'embrasser, ni te dire mes peines, ni te consoler dans les tiennes ! O Dieux, ennemis des hommes ! il n'y a plus d'Hippias pour moi ! est-il possible ! Mais n'est-ce point un songe ? Non, il n'est que trop vrai ! ô Hippias ! je t'ai perdu, je t'ai vu mourir, et il faut que je vive encore autant qu'il sera nécessaire pour te venger, je veux immoler à tes manes le cruel Adrasfe teint de ton sang.

Pendant que Phalante parloit ainsi, les deux hommes divins tâchoient d'appaiser sa douleur de peur qu'elle n'augmentât ses maux, et n'empêchât l'effet des remèdes. Tout-à-coup il aperçoit Télémaque qui se présente à lui. D'abord son cœur fut combattu par deux passions contraires ; il conservoit un ressentiment de tout ce qui s'étoit passé entre Télémaque et Hippias : la douleur de la perte d'Hippias rendoit ce ressentiment encore plus vif. D'un autre côté il ne pouvoit ignorer qu'il devoit la conservation de sa vie à Télémaque, qui l'avoit tiré sanglant et à demi-mort des mains d'Adrasfe. Mais quand il vit l'urne d'or, où étoient renfermées les cendres si cheres de son frere Hippias, il versa un torrent de larmes, il embrassa d'abord Télémaque sans pouvoir lui parler, et lui dit enfin d'une voix languissante, entrecoupée de sanglots.

Digne fils d'Ulysse, votre vertu me force à vous aimer ; je vous dois ce reste de vie qui va s'éteindre : mais je vous dois quelque chose qui m'est bien plus chere. Sans vous le corps de mon frere auroit été la proie des vautours ; sans vous son ombre privée

privée de la sepulture seroit malheureusement errante sur les vives du Styx, et toujours repoussée par l'impitoyable Caron (10). Faut-il que je doive tant à un homme que j'ai tant haï? O Dieux! récompensez-le, et délivrez-moi d'une vie si malheureuse. Pour vous, ô Télémaque, rendez-moi les derniers devoirs que vous avez rendus à mon frère, afin que rien ne manque à votre gloire.

À ces paroles Phalante demeura épuisé et abattu d'un excès de douleur. Télémaque se tint auprès de lui sans oser lui parler, et attendant qu'il reprît ses forces. Bientôt Phalante revenant de cette défaillance, prit l'urne des mains de Télémaque, la baïsa plusieurs fois, l'arrosa de ses larmes, et dit: O chères, ô précieuses cendres? quand est-ce que les miennes seront renfermées avec vous dans cette même urne? O! ombre d'Hippias! je te suis dans les enfers: Télémaque nous vengera tous deux!

Cependant le mal de Phalante diminua de jour en jour par les soins des deux hommes qui avoient la science d'Esculape. Télémaque étoit sans cesse avec eux auprès du malade pour les rendre plus attentifs à avancer sa guérison, et toute l'armée admiroit bien plus la bonté de cœur avec laquelle il secouroit son plus grand ennemi, que la valeur et la sagesse qu'il avoit montrées en sauvant dans la bataille l'armée des alliés. En même temps Télémaque se montrait infatigable dans les plus rudes travaux de la guerre; il dormoit peu, et son sommeil étoit souvent interrompu, ou par les avis qu'il recevoit à toutes les heures de la nuit, comme du jour, ou par la visite de tous les quartiers du camp qu'il ne faisoit jamais deux fois de suite aux mêmes heures, pour mieux surprendre ceux qui n'étoient pas assez vigilants; il revenoit souvent dans sa tente couvert de

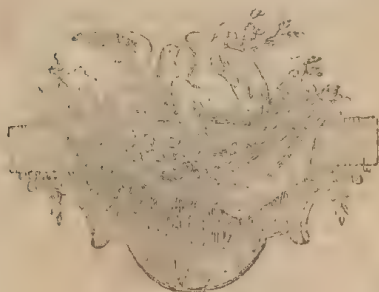
fueur

(10) Caron, fils d'Erebus & de la Nuit, Bâtelier d'Enfer, qui passe les âmes dans sa barque sur le fleuve Styx & les autres fleuves d'Enfer.

sueur et de poussière; sa nourriture étoit simple; il vivoit comme les Soldats, pour leur donner l'exemple de la sobriété et de la patience. L'armée ayant peu de vivres dans ce campement, il jugea à propos d'arrêter les murmures des Soldats, en souffrant lui-même volontairement les mêmes inconvénients qu'eux. Son corps loin de s'affaiblir dans une vie si pénible, se fortifioit et s'endurcissoit chaque jour; il commençoit à n'avoir plus ces grâces si tendres, qui sont comme la fleur de la première jeunesse; son teint devenoit plus brun et moins délicat, ses membres moins mous et plus nerveux (11).

(11) Toute cette peinture du soin que Télémaque prenoit des soldats, de son attention à les soulager dans leurs besoins, de sa vigilance à les tenir dans une exacte discipline, de sa tendresse à partager toutes leurs inconvénients, est un tableau du Vicomte de Turenne, qui étoit appelé le père des soldats, & qui leur distribuoit le pain de sa table, plutôt que les voir souffrir la faim.

Fin du dix - septieme Livre.



; il
em-
ant
pos
ui-
tés
rie
ue
fi
ere
lé-
r).

des
la
à
de
ri-

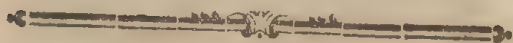
S



Telemachus traverse le Tartare

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-HUITIEME.



S O M M A I R E

DU LIVRE DIX-HUITIEME.

*T*élémaque persuadé par divers songes que son pere Ulysse n'est plus sur la terre, exécute son dessein de l'aller chercher dans les enfers : il se dérobe du camp étant suivi de deux Crétois jusqu'à un Temple près de la fameuse caverne d'Achérontia : il s'y enfonce au travers des ténèbres, arrive au bord du Styx, es Cayon le reçoit dans sa barque : il se va présenter devant Pluton qu'il trouve préparé à lui permettre de chercher son pere : il traverse le Tartare, (*) où il voit les tourmens que souffrent les ingrats, les parjures, les impies, les hypocrites, et surtout les mauvais Rois.

(*) Il traverse le Tartare, *Lisez Struchmeyari J. Christ. Theologiam Myllianam, fide Originis Tartari & Elysi Lib. V. 8. Leyden 1746, 2. Alph. 9 $\frac{1}{2}$ pl.*

LIVRE DIX-HUITIEME.

A draffe dont les troupes avoient été considérablement affoiblies dans le combat, s'étoit retiré derriere la montagne d'Aulon (1) pour attendre divers secours, et pour tacher de surprendre encore une fois ses ennemis. Semblable à un lion affamé, qui ayant été repoussé d'une bergerie s'en retourne dans les sombres forêts, et rentre dans sa caverne, où il aiguise ses griffes, attendant le moment favorable pour égorger tous les troupeaux,

Télé.

(1) Aulon, aujourd'hui Caulo, est une montagne de la Calabre

Télémaque ayant pris soin de mettre une exacte discipline dans tout le camp, ne songea plus qu'à exécuter un dessein qu'il avoit conçu, et qu'il cacha à tous les Chefs de l'armée. Il y avoit déjà long-tems qu'il étoit agité pendant toutes les nuits par des songes qu'il lui représentoient son pere Ulysse. Cette chere image revenoit toujours sur la fin de la nuit avant que l'aurore vint chasser du Ciel par ses feux naissans les inconstantes étoiles, et de-dessus la terre le doux sommeil suivi des songes voltigeans. Tantôt il croyoit voir Ulysse nud dans une isle fortunée, sur la rive d'une fleuve, dans une prairie ornée de fleurs, et environné de Nymphes qui lui jettoient des habits pour se couvrir. Tantôt il croyoit l'entendre parler dans un Palais tout éclatant d'or et d'yvoire, où des hommes couronnés de fleurs l'écoutoient avec plaisir et admiration. Souvent Ulysse lui apparoissoit tout-à-coup dans des festins où la joie éclatoit parmi les délices, et où l'on entendoit les tendres accords d'une voix avec une lyre plus douce que la lyre d'Apollon, et que les voix de toutes les Muses.

Télémaque en s'éveillant s'attristoit de ces songes si agréables. On mon pere ! ô mon cher pere Ulysse ! s'écrioit-il ; les songes les plus affreux me feroient plus doux. Ces images de félicité me font comprendre que vous êtes déjà descendu dans le séjour des ames bienheureuses, que les Dieux récompensent de leurs vertus par une éternelle tranquillité. Je crois voir les Champs Elisées. O qu'il est cruel de n'espérer plus, quoi donc, ô mon cher pere ! je ne vous verrai jamais ; jamais je n'embrasserai celui qui n'aimoit tant, et que je cherche avec tant de peine : jamais je n'entendrai parler cette bouche d'où sortoit la sagesse : jamais je ne baiseraï
ces

bre Ulérienre, vers le Cap de Stilo, sur laquelle est une ville du même nom, autrefois Episcopale & suffragante de Reggio.

ces mains, ces cheres mains; ces mains victorieuses qui ont abattu tant d'ennemis! Elles ne puniront point les insensés amans de Pénélope, et Ithaque ne se relèvera jamais de sa ruine.

O Dieux ennemis de mon pere! vous m'envoyez ces songes funestes pour arracher toute espérance de mon coeur, c'est m'arracher la vie. Non, je ne puis plus vivre dans cette incertitude. Que dis-je! hélas! je ne suis que trop certain que mon pere n'est plus, je vais chercher son ombre jusques dans les enfers. Thésée (2) y est bien descendu; Thésée, cet impie, qui vouloit outrager les Divinités infernales: et moi j'y vais conduit par la piété. Hercule y descendit. Je ne suis pas Hercule: mais il est beau d'oser l'imiter. Orphée (3), a bien touché par le récit de ses malheurs le coeur de ce Dieu, qu'on dépeint comme inexorable: il obtint de lui qu'Euridice retourneroit parmi les vivans. Je suis plus digne de compassion qu'Orphée; car ma perte est plus grande. Qui pourra comparer une jeune fille semblable à tant d'autres, avec le sage Ulysse admiré de toute la Grèce? Allons, mourons, s'il le faut. Pourquoi craindre la mort, quand on souffre tant dans la vie? O Pluton! ô Proserpine! j'éprouverai bientôt si vous êtes aussi impitoyables qu'on le dit. O mon pere! après avoir parcouru en vain les terres et les mers pour vous trouver, je vais voir si vous n'êtes point dans les sombres demeures des morts. Si les Dieux me refusent de vous posséder sur la terre, et de jouir de la lumiere du Soleil, peut-être ne me refuseront-ils pas de voir au moins votre ombre dans le Royaume de la nuit.

E■

(2) Thésée, fils d'Egée, Roi d'Athènes, descendit aux Enfers avec Pirithoüs, pour enlever Proserpine. Il y fut enchaîné par l'ordre de Pluton, jusqu'à ce qu'Hercule le vint délivrer.

(3) Orphée descendit aux Enfers pour enlever sa femme Euridice. Il l'en auroit retirée, s'il ne l'eût regardée trop tôt contre le commandement de Proserpine.

En disant ces paroles, Télémaque arrosoit son lit de ses larmes : aussitôt il se levoit, et cherchoit par la lumière à soulager la douleur cuisante que ces songes lui avoient causé ; mais c'étoit une flèche qui avoit percé son coeur, et qu'il portoit partout avec lui. Dans cette peine il entreprit de descendre aux enfers par un lieu célèbre qui n'étoit pas éloigné du camp ; on l'appelloit *Acherontia* (4), à cause qu'il y avoit en ce lieu une caverne affreuse de laquelle on descendoit sur les rives de l'Acheron, par lequel les Dieux mêmes craignent de jurer. La ville étoit sur un rocher, posée comme un nid sur le haut d'un arbre. Au pied de ce rocher on trouvoit la caverne, de laquelle les timides mortels n'osoient approcher. Les Bergers avoient soin d'en détourner leurs troupeaux ; la vapeur souffrée du marais Stygien, qui s'exhaloit sans cesse par cette ouverture, empestoit l'air. Tout autour il ne croissoit ni herbes ni fleurs ; on n'y sentoit jamais les doux zéphirs, ni les graces naissantes du Printems, ni les riches dons de l'Automne. La terre aride y languissoit : on y voyoit seulement quelques arbrustes dépouillés, et quelques cyprès funestes. Au loin même, tout à l'entour, Cérès refusoit aux Laboureurs ses moissons dorées. Bacchus sembloit en vain y promettre ses doux fruits ; les grappes de raisin se desséchoient aux lieux de mourir. Les Nymphes tristes ne faisoient point couler une onde pure ; leur flots étoient toujours amers et troubles ; les oiseaux ne chantoient jamais dans cette terre hérissée de ronces et d'épines, et n'y trouvoient aucun bocage pour se retirer : ils alloient chanter leurs amours sous

(4) *Acherontia* étoit une ville de la Pouille, située sur une montagne à l'extrémité de l'Italie. Au pied de cette montagne est une caverne où le fleuve Acheron se précipite avec tant d'impétuosité, que les Poëtes ont appelé ce lieu une entrée de l'Enfer. C'est par-là qu'Hercule y descendit, & qu'il en tira le Cerbere.

sous un Ciel plus doux. Là on n'entendoit que le croassement des corbeaux, et la voix lugubre des hiboux; l'herbe même y étoit amère, et les troupeaux qui la païssoient ne sentoient point la douce joie qui les fait bondir. Le raureau fuyoit la génisse, et le Berger tout abattu oublioit sa mufette et sa flûte.

De cette caverne sortoit de tems en tems une fumée noire et épaisse, qui faisoit une espèce de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins redoubloient alors leurs sacrifices pour apaiser les Divinités infernales; mais souvent les hommes à la fleur de leur âge, et de leur plus tendre jeunesse, étoient les seules victimes que ces Divinités cruelles prenoient plaisir à immoler par une funeste contagion.

C'est-là que Télémaque résolut de chercher le chemin de la sombre demeure de Pluton. Minerve qui veilloit sans cesse sur lui, et qui le couvroit de son Egide, lui avoit rendu Pluton favorable. Jupiter même, à la prière de Minerve, avoit ordonné à Mercure, qui descend chaque jour aux enfers pour livrer à Caron un certain nombre de morts, de dire au Roi des ombres, qu'il laissât entrer le fils d'Ulysse dans son Empire.

Télémaque se dérobe du Camp pendant la nuit; il marche à la clarté de la Lune, et il invoque cette puissante Divinité, qui étant dans le Ciel l'astre brillant de la nuit, est sur la terre la chaste Diane, (5) est aux enfers la redoutable Hécate. Cette Divinité écouta favorablement ses vœux, parce que son cœur étoit pur et qu'il étoit conduit par l'amour pieux qu'un fils doit à son pere.

A peine fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il entendit l'Empire souterrain mugir. La terre trem-

(5) *Diane*. Déesse de la chasse, étoit fille de Jupiter, & de Latone, & sœur d'Apollon, qui l'alma fort. Elle a ordinairement

trembloit sous ses pas; le Ciel s'arma d'éclairs et de feux, qui sembloient tomber sur la terre. Le jeune fils d'Ulyffe sentir son cœur ému, et tout son corps étoit couvert d'une sueur glacée: mais son courage le soutint, il leva les yeux et les mains au Ciel. Grands Dieux! s'écria-t-il, j'accepte ces présages qui je crois heureux; achevez votre ouvrage. Il dit, et redoublant ses pas, il se présenta hardiment.

Aussitôt la fumée épaisse, qui rendoit l'entrée de la caverne funeste à tous les animaux, dès qu'ils en approchoient, se dissipe; l'odeur empoisonnée cessa pour un peu de tems. Télémaque entra seul; car quel autre mortel eût osé le suivre? Deux Crétois qui l'avoient accompagné jusqu'à une certaine distance de la caverne, et auxquels il avoit confié son dessein, demurerent tremblans et à demi-morts assez loin de-là, dans un Temple, faisant des vœux, et n'espérant plus de revoir Télémaque.

Cependant le fils d'Ulyffe l'épée à la main, s'enfonça dans ces ténèbres horribles. Bientôt il apperçoit une foible et sombre lueur, telle qu'on la voit pendant la nuit sur la terre; il remarque les ombres légères qui voltigent autour de lui: il les écarte avec son épée, ensuite il voit les tristes bords du fleuve marécageux, dont les eaux bourbeuses et dormantes ne font que tourner; il découvre sur ce rivage une foule innombrable de morts privés de la sépulture, qui se présentent en vain à l'impitoyable Caron. Ce Dieu, dont la vieille éternelle est toujours triste et chagrine, mais pleine de vigueur. les menace, les repousse, et admet d'abord dans sa barque le jeune Grec. En entrant, Télémaque entend les gémissemens d'une ombre qui ne pouvoit se consoler.

À a 2

Quel

trois noms. & s'appelle en Enfer Hecaté; Diane sur terre; & au Ciel la Lune ou Phebe.

Quel est donc, lui dit-il, votre malheur? Qui étiez-vous sur la terre? J'étois, lui répondit cette ombre, Nabopharzan (6) Roi de la superbe Babylonie: tous les peuples de l'Orient trembloient au seul bruit de mon nom; je me faisois adorer par les Babyloniens dans un Temple de marbre, où j'étois représenté par une statue d'or, devant laquelle on brûloit nuit et jour les plus précieux parfums de l'Ethiopie; jamais personne n'osa me contredire sans être aussitôt puni: on inventoit chaque jour de nouveaux plaisirs pour me rendre la vie plus délicieuse; j'étois encore jeune et robuste. Hélas! que de prospérité ne me restoit-il pas encore à goûter sur le Trône! Mais une femme que j'aimois, et qui ne m'aimoit pas, m'a bien fait sentir que je n'érois pas Dieu; elle m'a empoisonné, je ne suis plus rien; on mit hier avec pompe mes cendres dans une urne d'or: on pleura, on s'arracha les cheveux; on fit semblant de vouloir se jeter dans les flammes de mon bûcher pour mourir avec moi: on va encore gémir au pied du superbe tombeau où l'on a mis mes cendres, mais personne ne me regrette, ma mémoire est en horreur même dans ma famille, et ici-bas je souffre déjà d'horribles traitemens.

Télémaque touché de ce spectacle, lui dit: Etiez-vous véritablement heureux pendant votre regne? Sentiez-vous cette douce paix, sans laquelle le coeur demeure toujours ferré et flétri au milieu des délices? Non, répondit le Babylonien, je ne sais même ce que vous voulez dire. Les sages vantent cette paix comme l'unique bien; pour moi je ne l'ai jamais sentie; mon coeur étoit sans cesse agité de

(6) *Nabopharzan*: Nabuchodonosor II. dit le Grand, fils du premier. Il fit la guerre contre les Assyriens, et les Egyptiens: et étant mal fait de Joachim Roi de Juifs, il l'attaqua dans ses Etats, prit Jérusalem, emporta ses richesses, et fit ce Roi prisonnier.

de desirs nouveaux, de crainte et d'espérance. Je tâchois de m'étourdir moi-même par l'ébranlement de mes passions; j'avois soin d'entretenir cette ivresse pour la rendre continuelle; le moindre intervalle de raison tranquille m'eût été trop amer. Voi à la paix dont j'ai joui; toute autre me paroît unerable et fonge. Voilà les biens que je regrette.

En parlant ainsi, le Babylonien pleuroit comme un homme riche qui a été amolli par les prospérités; et qui n'est point accoutumé à supporter constamment un malheur. Il avoit auprès de lui quelques esclaves qu'on avoit fait mourir pour honorer ses funérailles. Mercure les avoit livrés à Cirou avec leur Roi, et leur avoit donné une puissance absolue sur ce Roi qu'ils avoient servi sur terre. Ces ombres d'esclaves ne craignoient plus l'ombre de Nabopharzan, elles la tenoient enchaînée, et lui faisoient les plus cruelles indignités. L'un lui disoit: N'étions-nous pas hommes aussi bien que toi? Comment étois-tu assez-insensé pour te croire un Dieu; et ne falloit-il pas te souvenir que tu étois de la race des autres hommes? Un autre, pour lui insulter, disoit: Tu avois raison de ne vouloir pas qu'on te prit pour un homme: car tu étois un monstre sans humanité. Un autre lui disoit: Hé bien! où sont maintenant tes flatteurs? Tu n'as plus rien à donner. malheureux: Tu ne peux plus faire aucun mal; te voilà devenu esclave de tes esclaves mêmes. Les Dieux sont lents à faire justice, mais enfin ils la font.

A ces dures paroles, Nabopharzan se jettoit le visage contre terre, arrachant ses cheveux dant un ex-

Aa 3

cès

nter. C. Prince ayant subjugué presque toute l'Asie vouloit être adoré comme Dieu. Il fit faire une statue d'or, et par un Edit public. Il commanda à tous les Sujets de l'adorer. Et comme les compagnons de Daniel ont refusé de l'adorer, ce Roi irrité les fit jeter dans une fournaie ardente.

cès de rage et de désespoir. Mais Caron disoit aux esclaves : Tirez - le par la chaîne ; relevez - le malgré lui , il n'aura pas même la consolation de cacher sa honte : il faut que toutes les ombres du Styx en soient témoins , pour justifier les Dieux qui ont souffert si long-tems que cet impie régnât sur la terre. Ce n'est encore là , ô Babylonien , que le commencement de tes douleurs ; prépare-toi à être jugé par l'inflexible Minos , Juge des enfers.

Pendant ce discours du terrible Caron , la barque touchoit déjà le rivage de l'Empire de Pluton ; toutes les ombres accouroient pour considérer cet homme vivant qui paroïssoit au milieu de ces morts dans la barque ; mais dans le moment où Télémaque mit pied à terre , elle s'enfuirent ; semblables aux ombres de la nuit , que la moindre clarté du jour dissipe. Caron montrant au jeune Grec un front moins ridé , et des yeux moins farouches qu'à l'ordinaire , lui dit : Mortel chéri des Dieux , puisqu'il t'est donné d'entrer dans le Royaume de la nuit , inaccessible aux autres vivans , hâte - toi d'aller où les Destinés t'appellent ; va par ce chemin sombre au palais de Pluton , que tu trouveras sur son Trône ; il te permettra d'entrer dans les lieux dont il m'est défendu de te découvrir le secret.

Aussitôt Télémaque s'avance à grands pas ; il voit de tous côtés voltiger des ombres plus nombreuses que les grains de sable qui couvrent les rivages de la mer ; et dans l'agitation de cette multitude infinie , il est saisi d'une horreur divine , observant le profond silence de ces vastes lieux. Ses cheveux se dressent sur la tête quand il aborde le noir séjour de l'impitoyable Pluton ; il sent ses genoux chancelans , la voix lui manque , et c'est avec peine qu'il peut prononcer au Dieu ces paroles : Vous

voyez,

(7) Erebe , Dieu des Enfers , pere de la Nuit , engendré du Chaos

voyez, ô terrible Divinité, le fils du malheureux Ulysse; je viens vous demander si mon pere est descendu dans votre Empire, ou s'il est encore errant sur la terre.

Pluton étoit sur un Trône d'ébène, son visage étoit pâle et sévère, ses yeux creux et étincelans, son front ridé et menaçant. La vue d'un homme vivant lui étoit odieuse, comme la lumière offense les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne sortir de leurs retraites que pendant la nuit. A son côté paroissoit Proserpine, qui attiroit seule ses regards, et qui sembloit un peu adoucir son cœur: elle jouissoit d'une beauté toujours nouvelle, mais elle paroissoit avoir joint à ses graces divines je ne sai quoi de dur et de cruel de son époux.

Aux pieds du trône étoit la Mort pâle et dévorante avec sa faux tranchante qu'elle aiguilloit sans cesse. Autour d'elle voloient les noirs Soucis, les cruelles Défiances, les Vengeances toutes dégoûtantes de sang, et couvertes de playes; les Illaines injustes, l'Avarice qui se ronge elle-même; les Désespoir qui se déchire de ses propres mains; l'Ambition forcée qui renverse tout; la Trahison qui veut se repaître de sang, et qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits; l'Envie qui verse son venin mortel autour d'elle, et qui se tourne en rage dans l'impuissance où elle est de nuire; l'Impiété qui se creuse elle-même un abîme sans fond où elle se précipite sans espérance; les Spectres hideux; les Fantômes qui représentent les morts pour épouvanter les vivans; les Songes affreux: les Insomnies aussi cruelles que les tristes songes. Toutes ces images funestes environnoient le fier Pluton, et remplissoient le Palais où il habite. Il répondit à Télémaque d'une voix sourde, qui fit mugir le fond de l'Érèbe (7).

Aa 4

Jeune

nos & de l'Obscurité, est souvent pris pour l'Enfer même par les Poëtes. c'est dans ce dernier sens qu'il faut l'entendre ici.

Jeune mortel, le destin t'a fait violer cet asyle sacré des ombres; suis ta haute destinée, je ne te dirai point où est ton pere; il suffit que tu sois libre de le chercher: puisqu'il a été Roi sur la terre, tu n'as qu'à parcourir d'un côté l'endroit du noir Tartare où les mauvais Rois sont punis, et de l'autre les Champs Elisées où les bons Rois sont récompensés. Mais tu ne peux aller d'ici dans les Champs Elisées, qu'après avoir passé par le Tartare. Hâte-toi d'y aller, et de sortir de mon Empire.

A l'instant Télémaque semble voler dans ces espaces vuides et immenses, tant il lui tarde de savoir s'il verra son pere, et de s'éloigner de la présence horrible du Tyran, qui tient en crainte les vivans et les morts: il apperçoit bientôt assez près de lui le noir Tartare (8); il en sortoit une fumée noire et épaisse, dont l'odeur empestée donneroit la mort, si elle se répandoit dans la demeure des vivans: cette fumée couvroit un fleuve de feu et des tourbillons de flamme, dont le bruit semblable à celui des torrens les plus impétueux quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faisoit qu'on ne pouvoit rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Télémaque secrètement animé par Minerve, entre sans crainte dans ce goufre. D'abord il apperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vécu dans les plus basses conditions, et qui étoient punis pour avoir cherché les richesses par des fraudes, des trahisons et des cruautés: il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui faisoient semblant d'aimer la Religion, s'en étoient servi comme d'un beau prétexte pour contenter leur ambition, et pour se jouer des hommes crédules. Ces hommes qui avoient abusé de la vertu même, quoiqu'elle soit le plus grand

(8) Le Tartare est le lieu où les méchans sont tourmentés dans les enfers.

grand don des Dieux, étoient punis comme des plus scélérats de tous les hommes. Les enfans qui avoient égorgé leurs peres et leurs meres; les épouses qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs maris: les traitres qui avoient livré leur patrie après avoir violé tous les sermens, souffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois Juges des enfers l'avoient ainsi voulu, et voici leur raison. C'est que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchans comme le reste des impies; ils veulent encore passer pour bons, et sont par leur fausse vertu que les hommes n'ont plus se fier à la véritable. Les Dieux dont ils se sont joués, et qu'ils ont rendus méprisables aux hommes, prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leur insulte.

Après de ceux-ci paroissoient d'autres hommes que le vulgaire ne croit guère coupables, et que la vengeance divine pourroit impitoyablement: ce sont les ingrats, les menteurs, les flatteurs qui ont loué le vice; les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus rare vertu. Enfin ceux qui ont jugé témérairement des choses sans les connoître au fond, et qui par là ont nui à la réputation des innocens.

Mais parmi toutes les ingratitude, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'est celle qui se commet envers les Dieux. Quoi donc, disoit Minos, on passe pour un monstre, quand on manque de reconnaissance pour son pere ou pour son ami, de qui on a reçu quelques secours, et on fait gloire d'être ingrat envers les Dieux, de qui on tient la vie, et tous les biens qu'elle renferme! Ne leur don-on pas sa naissance plus qu'au pere et à la mere de qui on est né? Plus les crimes sont impunis et excusés sur la terre, plus ils sont dans les enfers l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échappe.

Télémaque voyant les trois Juges qui étoient assis, qui condamnoient un homme, osa leur demander quels étoient ses crimes. Aussitôt le condamné prenant la parole, s'écria : Je n'ai jamais fait aucun mal ; j'ai mis tout mon plaisir à faire du bien ; j'ai été magnifique, libéral, juste, compatissant ; que peut-on donc me reprocher ? Alors Minos lui dit ; On ne te reproche rien à l'égard des hommes : mais ne devois-tu pas moins aux hommes qu'aux Dieux ? Quelle est donc cette justice dont tu te vantes ? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes qui ne sont rien. Tu as été vertueux ; mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, et non aux Dieux qui te l'avoient donnée ; car tu voulois jouir du fruit de ta propre vertu, et te renfermer en toi-même. Tu as été ta divinité : mais les Dieux qui ont tout fait, et qui n'ont rien fait que pour eux-mêmes, ne peuvent renoncer à leurs droits ; tu les as oubliés ; ils t'oublieront, ils te livreront à toi-même, puisque tu as voulu être à toi, et non pas à eux. Cherche donc maintenant, si tu le peux, ta consolation dans ton propre cœur. Te voilà à jamais séparé des hommes auxquels tu as voulu plaire : te voilà seul avec toi-même qui étois ton idole ; apprends qu'il n'y a point de véritable vertu, sans le respect et l'amour des Dieux à qui tout est dû. Ta fausse vertu qui a long tems ébloui les hommes faciles à tromper, va être confondue ; les hommes ne jugeant des vices et des vertus que par ce qui les choque on les accommode, sont aveugles et sur le bien et sur le mal. Ici une lumière divine renverse tous leurs jugemens superficiels : elle condamne souvent ce qu'ils admirent, et justifie ce qu'ils condamnent.

A ces mots, ce philosophe comme frappé d'un coup de foudre, ne pouvoit se supporter soi-même. La complaisance qu'il avoit eue autrefois à contempler sa modération, son courage et ses inclinations géné-

généreuses, se changent en désespoir. La vue de son propre cœur ennemi des Dieux devient son supplice. Il se voit et ne peut cesser de se voir : il voit la vanité des jugemens des hommes, auxquels il a voulu plaire dans toutes ses actions. Il se fait une révolution universelle de tout ce qui est au-dedans de lui, comme si on bouleversoît toutes ses entrailles ; il ne se trouvoit plus le même ; tout appui lui manque dans son cœur. Sa conscience, dont le témoignage lui avoit été si doux, s'élève contre lui, et lui reproche amèrement l'égarement et l'illusion de toutes ses vertus qui n'ont point eu le culte de la Divinité pour principe et pour fin ; il est troublé, consterné, plein de honte, de remords, et de désespoir. Les furies ne le tourmentent point, parce qu'il leur suffit de l'avoir livré à lui-même, et que son propre cœur venge assez les Dieux méprisés : il cherche les lieux les plus sombres pour se cacher aux autres morts, ne pouvant se cacher à lui-même ; il cherche les ténébres, et ne peut les trouver ; une lumière importune le suit par tout ; par tout les rayons perçans de la vérité vont venger la vérité qu'il a négligé de suivre. Tout ce qu'il a aimé lui devient odieux, comme étant la source de ses maux qui ne peuvent jamais finir. Il dit en lui-même : O insensé ! je n'ai donc connu ni les Dieux, ni les hommes, ni moi-même ! Non, je n'ai rien connu ; puisque je n'ai jamais aimé l'unique et véritable bien, tous mes pas ont été des égaremens ; ma sagesse n'étoit que folie ; ma vertu n'étoit qu'un orgueil impie et aveugle ; j'étois moi-même mon idole.

Enfin Télémaque apperçut les Rois qui étoient condamnés pour avoir abusé de leur puissance ; d'un côté une Furie vengeresse leur présentoit un miroir qui leur moutroit toute la difformité de leurs vices. Ils les regardoient, et ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité grossière et avide des plus ridicules louanges.

ges; leur dureté pour les hommes, dont ils avoient dû faire la félicité; leur insensibilité pour la vertu; leur crainte d'entendre la vérité; leur inclination pour les hommes lâches et flatteurs: leur inapplication, leur mollesse, leur indolence, leur déliance déplacée, leur faste, et leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples: leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs Citoyens: Enfin leur cruauté qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes et le désespoir de tant de malheureux. Il se voyent sans cesse dans ce miroir: ils se trouvent plus horribles et plus monstrueux, que n'est la Chimère (9) vaincue par Bellérophon (10); ni Phylè de Lerne abattue par Héracle; ni Cerbère même, quo qu'il vomisse de ses trois gueules béantes un sang noir et venimeux qui est capable d'empêcher toute la race des mortels vivans sur la terre.

En même tems, d'un autre côté, une autre Furie leur répéroit avec intuition toutes les louanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie, et leur présentoit un autre miroir, où ils se voyoient tels que la flatterie les avoit dépeints; l'opposition de ces deux peintures contraires, étoit le supplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchans d'entre ces Rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchans sont plus craints que les bons, et qu'ils

(9) La Chimère est une montagne de Licie, dont le sommet jette des flammes & est habité par des Lions, au milieu les chèvres y paissent & au bas on y voit des serpens. D'où est venue la fable, que c'est un monstre qui à la tête d'un Lion, le corps de chevre, & la queue de Dragon: ou qui a trois têtes semblables à celles de ces animaux.

(10) Bellérophon, fils de Glaucus Roi de Corinthe, fut accusé par Sisyphée d'avoir voulu la forcer, quoique ce fut elle qui l'eut sollicité à commettre un adultère. Proetus, Roi d'Argos, mari de cette femme, ajoutant foi trop légèrement à son accusation, envoya Bellérophon à Jobate, Roi de Licie, pour l'épouser à la

qu'ils exigent sans pudeur les lâches flatteries des Poètes et des Orateurs (11) de leur tems.

On les entend gémir dans ces profondes ténèbres, où ils ne peuvent voir que les insultes, et les dérisions qu'ils ont à souffrir; ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde. Au lieu que sur la terre ils se jouoient de la vie des hommes, et prétendoient que tout étoit fait pour les servir; dans le Tartare ils sont livrés à tous les caprices de certains esclaves qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude; ils servent avec douleur, et il ne leur reste aucune espérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité; ils sont sous les coups de ces esclaves devenus leurs tyrans impitoyables, comme un enclume est sous les coups des marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du mont Etna.

Là Télémaque apperçut des visages pâles, hideux et contristés. C'est une tristesse noire qui ronge ces criminels: ils ont horreur d'eux-mêmes, et ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur, que de leur propre nature; ils n'ont point besoin d'autre châtimement de leurs fautes que leurs larmes mêmes, ils les voyent sans cesse dans toute leur énormité; elles se présentent à eux comme des spectres horribles, elles les poursuivent. Pour s'en garantir ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les

à la mort, celui-ci le fit combattre contre la Chimère qu'il vainquit étant monté sur le cheval Pegase.

(11) Les lâches flatteries des Poètes et des Orateurs: L'éloquence et la Flatterie ont grande similitude, et il est très difficile d'être habile flatteur, sans être éloquent, et d'être éloquent, sans devenir flatteur. Est c'est peut-être ce que le jeune Plinie veut dire, quand il dit, que l'Eloquence ne se sauroit bien apprendre sans les bonnes moeurs, pour donner à entendre, que l'éloquence est un dangereux talent dans ceux, qui n'ont pas la probité qu'il faut pour en faire un bon usage. *Mores primum, mox eloquentiam discat, quae male sine moribus discitur.* L. 3. Ep. 3.

les a séparé de leurs corps. Dans le désespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment et toute connoissance en eux ; ils demandent aux abîmes de les engloutir pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les persécute ; mais ils sont réservés à la vengeance qui distille sur eux goutte à goutte, et qui ne tarira jamais. La vérité qu'ils ont craint de voir, fait leur supplice ; ils la voyent, et n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux : sa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes ; elle est comme la foudre ; sans rien détruire au-dehors, elle pénètre jusqu'au fond des entrailles ; semblable à un métal dans une fournaise ardente, l'ame est fondue comme par ce feu vengeur ; il ne laisse aucune consistance, et il ne consume rien : il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, et on ne peut mourir. On est arraché à soi-même : on n'y peut plus trouver ni appui ni repos pour un seul instant ; on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même et par une perte de toute espérance qui rend forcené.

Parmi ces objets qui faisoient dresser les cheveux de Télémaque sur sa tête, il vit plusieurs des anciens Rois de Lydie qui étoient punis pour avoir préféré les délices d'une vie molle au travail pour le soulagement des peuples, qui doit être inséparable de la Royauté,

Ces Rois se reprochoient les uns aux autres leur aveuglement. L'un disoit à l'autre qui avoit été son fils : Ne vous avois-je pas recommandé souvent pendant ma vieillesse et avant ma mort, de réparer les maux que j'avois faits par ma négligence ? Ah ! malheureux père ! disoit le fils, c'est vous qui m'avez perdu ; c'est votre exemple qui m'a inspiré le faste, l'orgueil, la volupté, et la dureté pour les hommes. En vous voyant régner avec tant de mollesse, et avec tant de lâches flatteurs autour de

de vous, je me suis accoutumé à aimer la flatterie, et les plaisirs. J'ai cru que le reste des hommes étoit à l'égard des Rois, ce que les chevaux et les autres bêtes de charge sont à l'égard des hommes; c'est-à-dire, des animaux dont on ne fait cas qu'autant qu'ils rendent de service et qu'ils donnent de commodités. Je l'ai cru, c'est vous qui me l'avez fait croire, et maintenant je souffre tant de maux pour vous avoir imité. A ces reproches ils ajoutaient les plus affreuses maledictions, et paroissoient animés de rage pour s'entredéchirer.

Autour de ces Rois voltigeoient encore comme des hiboux dans la nuit, les cruels soupçons, les vaines allarmes, les défiances qui vengent les peuples de la dureté de leurs Rois, la faim insatiable des richesses, la fausse gloire toujours tyrannique, et la mollesse lâche qui redouble tous les maux qu'on souffre sans pouvoir jamais donner de solides plaisirs.

On voyoit plusieurs de ces Rois sévèrement punis, non pour les maux qu'ils avoient faits, mais pour avoir négligé le bien qu'ils auroient dû faire. Tous les crimes des peuples qui viennent de la négligence avec laquelle on fait observer les Loix, étoient imputés aux Rois, qui ne doivent régner qu'afin que les Loix régissent par leur ministère. On leur imputoit aussi tous les désordres qui viennent du faste, du luxe, et de tous les autres excès qui jettent les hommes dans un état violent, et dans la tentation de violer les Loix pour acquérir du bien. Surtout on traitoit rigoureusement les Rois, qui au lieu d'être bons et vigilans pasteurs des peuples, n'avoient songé qu'à ravager le troupeau comme des loups dévorans.

Mais ce qui consterna davantage Télémaque, ce fut de voir dans cet abîme de ténèbres et de maux

un grand nombre de Rois, qui ayant passé sur la Terre pour des Rois assez bons, avoient été condamnés aux peines du Tartare, pour s'être laissés gouverner par des hommes méchans et artificieux. Ils étoient punis pour les maux qu'ils avoient laissé faire par leur autorité; la plupart de ces Rois n'avoient été ni bons ni méchans, tant leur foiblesse avoit été grande; ils n'avoient jamais craint de ne pas connoître la vérité; ils n'avoient point eu le goût de la vertu, et n'avoient point mis leur plaisir à faire du bien.

Fin du dix-huitieme Livre.



LES

la
on-
és
x.
ffé
a-
ffé
ne
ût
re

S



Telemaque etant dans les Champs Elisees

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

S O M M A I R E

DU LIVRE DIX-NEUVIEME.

*T*élémaque entre dans les Champs Elisées, où il est reconnu par Arcésius son bisayeul, qui l'assure qu'Ulysse est vivant; qu'il le reverra à Ithaque, et qu'il y régnera après lui. Arcésius lui dépeint la félicité dont jouissent les hommes justes, surtout les bons Rois, qui pendant leur vie ont servi les Dieux, et fait le bonheur des peuples qu'ils ont gouvernés: il lui fait remarquer que les Héros, qui ont seulement excellé dans l'art de faire la guerre, sont beaucoup moins heureux. Il les lui montre dans un lieu séparé. Il donne des instructions à Télémaque; puis celui-ci s'en va pour rejoindre en diligence le camp des alliés.

LIVRE DIX-NEUVIEME.

Lorsque Télémaque sortit de ces lieux, il se sentit soulagé comme si on avoit ôté une montagne de dessus sa poitrine: il comprit par ce soulagement le malheur de ceux qui y étoient renfermés sans espérance d'en sortir jamais; il étoit effrayé de voir combien les Rois étoient plus rigoureusement tourmentés que les autres coupables. Quoi! disoit-il, tant de devoirs, tant de périls, tant de pièges, tant de difficultés de connoître la vérité pour se défendre contre les autres et contre soi-même! enfin

tant de tourmens horribles dans les enfers, après avoir été si agité, si traversé dans une vie courte! O insensé celui qui cherche à régner! Heureux celui qui se borne à une condition privée et paisible, où la vertu lui est moins difficile.

En faisant ces réflexions il se troubloit au dedans de lui-même, il frémit et tomba dans une consternation qui lui fit sentir quelque chose du désespoir de ces malheureux qu'il venoit de considérer; mais à mesure qu'il s'éloignoit de ce triste séjour des ténèbres, de l'horreur, et du désespoir, son courage commença peu à peu à renaître; il respiroit, et entrevoyoit déjà de loin la douce et pure lumière du séjour des Héros.

C'est dans ce lieu qu'habitoient tous les bons Rois qui avoient jusqu'alors gouverné les hommes, ils étoient séparés du reste des justes. Comme les méchans Princes souffroient dans le Tartare des supplices infiniment plus rigoureux que les autres coupables d'une condition privée; aussi les bons Rois jouissoient dans les Champs Elisées d'un bonheur infiniment plus grand que celui du reste des hommes qui avoient aimé la vertu sur la terre.

Télémaque s'avança vers ces Rois, qui étoient dans les bocages odoriférans, sur des gazons toujours renaissans et fleuris; mille petits ruisseaux d'une onde pure arrosoient ces beaux lieux, et y faisoient sentir une délicieuse fraîcheur; un nombre infini d'odeaux faisoient résonner ces bocages de leurs doux chants. On voyoit tout ensemble les fleurs du printemps, qui naissoient sous ses pas avec les plus riches fruits de l'Automne qui pendoient des arbres. Là jamais on ne ressentit les ardeurs de la canicule (1); là jamais les noirs aquilons n'osèrent

Bb 2

soul.

(1) La Canicule est un signe celeste qui se leve le sixieme jour de Juillet; & qui fait un tour de six semaines qu'on appelle jours Caniculaires.

souffler ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la Guerre altérée de sang, ni la cruelle Envie qui mord d'une dent venimeuse, et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras, ni les jalousies, ni les déliances, ni la crainte, ni les vains desirs n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, et la nuit avec ses sombres voiles y est inconnue; une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière; elle pénètre plus subtilement les corps que les rayons du Soleil ne pénètrent le plus pur cristal; elle n'éblouit jamais: au contraire elle fortifie les yeux, et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité. C'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris; elle sort d'eux, et elle y entre: elle les pénètre, et s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous; ils la voient, ils la sentent, ils la respirent; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie: ils sont plongés dans cet abîme de délices comme les poissons dans la mer; ils ne veulent plus rien: ils ont tout sans rien avoir; car le goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur. Tous leurs desirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vuides et affamés cherchent sur la terre; toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au-dehors: ils sont tels que les Dieux, qui rassasiés de nectar et d'ambrosie, ne daigneroient pas se nourrir de viandes grossières qu'on leur pré-

présenteroit à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles; la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances mêmes qui content souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits, n'y peuvent avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seroient renversées de leurs fondemens posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourroient pas même être émus; seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivans dans le monde; mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leurs villages; mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécant: c'est une joie douce, noble, pleine de majesté; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte; ils sont sans interruption à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avoit cru mort; et cette joie qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes. Jamais elle ne languit un instant; elle est toujours nouvelle pour eux; ils ont le transport de l'ivresse sans en avoir le trouble et l'aveuglement. Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent; ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leurs anciennes conditions qu'ils déplorent; ils repassent avec plaisir ces tristes, mais courtes années, où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes, et contre le torrent

des hommes corrompus pour devenir bons; ils admirent le secours des Dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sai quoi de divin coule sans cesse au travers de leurs coeurs comme un torrent de la Divinité même qui s'unit à eux; ils voient, ils goûtent qu'ils sont heureux, et sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des Dieux, et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul coeur. Une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces ames unies.

Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels; et cependant mille et mille siècles écoulés n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils régneront tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes avec une puissance immuable: car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et misérable; ils ne portent plus ces vains diadèmes dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis. Les Dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut fleurtir.

Télémaque qui cherchoit son pere et qui avoit espéré de le trouver dans ces beaux lieux, fut si saisi de ce goût de paix et de félicité, qu'il eût voulu y trouver Ulysse, et qu'il s'affligeoit d'être contraint lui-même de retourner ensuite dans la société des mortels. C'est ici, disoit-il, que la véritable vie se trouve, et la nôtre n'est qu'une mort. Mais ce qui l'étonnoit, c'étoit d'avoir vu tant de Rois punis dans le Tartare, et d'en voir si peu dans les Champs Elisés; il comprit qu'il y a peu de Rois assez fermes et assez courageux pour résister à leur

à leur propre puissance, et pour rejeter la flatterie de tant de gens qui excitent toutes leurs passions. Ainsi les bons Rois sont très-rares; et la plupart sont si méchans, que les Dieux ne seroient pas justes, si après avoir souffert qu'ils aient abusé de leur puissance pendant la vie, ils ne les punissoient après leur mort.

Télémaque ne voyant point son pere Ulysse parmi tous ces Rois, chercha du moins des yeux le divin Laërte son grand-pere. Pendant qu'il le cherchoit inutilement, un vieillard vénérable et plein de majesté s'avança vers lui. Sa vieillesse ne ressembloit point à celle des hommes, que le poids des années accable sur la terre. On voyoit seulement qu'il avoit été vieux avant sa mort; c'étoit un mélange de tout ce que la vieillesse a de grave avec toutes les grâces de la jeunesse; car les grâces renaissent même dans les vieillards les plus caduques, au moment où ils sont introduits dans les Champs Elysées. Cet homme s'avançoit avec empressement et regardoit Télémaque avec complaisance, comme une personne qui lui étoit fort chère. Télémaque qui ne le reconnoissoit point, étoit en peine et en suspens.

Je te pardonne, ô mon cher fils! lui dit ce vieillard, de ne me point reconnoître; je suis Arcésius (2) pere de Laërte. J'avois fini mes jours un peu avant qu'Ulysse mon petit-fils partit pour aller au siège de Troye: alors tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice, dès lors j'avois conçu de toi de grandes espérances; elles n'ont point été trompeuses, puisque je te vois descendu dans le Royaume de Pluton pour chercher ton pere,

Bb 4

et

(2) Arcésius étoit fils de Jupiter, c'est pourquoi l'on appelle son fils le divin Laërte.

et que les Dieux te soutiennent dans cette entreprise. O heureux enfant ! les Dieux t'aiment et te préparent une gloire égale à celle de ton pere. O heureux moi-même de te revoir ! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux, il vit encore ; et il est réservé pour relever notre maison dans l'isle d'Ithaque. L'aërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la lumière, et attend que son fils revienne lui fermer les yeux. Ainsi les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont fleuries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le tems qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils ! mon cher fils, toi même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt fêchée qu'éclosée ; tu te verras changé insensiblement : les grâces riantes, et les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe : il ne t'en restera qu'un triste souvenir : la vieillesse languissante, et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton coeur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce tems te paroît éloigné. Hélas ! tu te trompes ; mon fils, il se hâte ; le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi, et le présent qui s'enfuit, est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent ; mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu par la vue de l'avenir. Prépare-toi par des moeurs pures et par l'amour de la justice, une
place

place dans l'heureux séjour de la paix. Tu verras enfin bientôt ton pere reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui : mais hélas ! ô mon fils, que la Royauté est trompeuse ; quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat et délices : mais de près tout est épineux. Un particulier peut sans déshonneur mener une vie douce et obscure. Un Roi ne peut sans se déshonorer, préférer une vie douce et oisive aux fonctions pénibles du gouvernement ; il se doit à tous les hommes qu'il gouverne, et il le lui est jamais permis d'être à lui-même. Ses moindres fautes sont d'une conséquence infinie, parce qu'elles causent le malheur des peuples, et quelquefois pendant plusieurs siècles : il doit réprimer l'audace des méchans, soutenir l'innocence, dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il fasse tous les biens possibles dont l'Etat a besoin. Ce n'est pas assez de faire le bien par toi-même, il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient, s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains donc une condition si périlleuse, arme-toi de courage contre toi-même, contre les passions, et contre les flatteurs.

En disant ces paroles, Arcésius paroissoit animé d'un feu divin, et montrait à Télémaque un visage plein de compassion pour les maux qui accompagnent la Royauté. Quand elle est prise, disoit-il, pour se contenter soi-même, c'est une monstrueuse tyrannie. Quand elle est prise, pour remplir ses devoirs et pour conduire un peuple innombrable, comme un pere conduit ses enfans, c'est une servitude accablante qui demande un courage et une patience héroïque. Aussi est-il certain que ceux qui ont régné avec une sincère vertu, possèdent ici tout ce que la puissance des Dieux peut donner pour rendre une félicité complete.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, ses paroles entroient jusqu'au fond du cœur de Télémaque; elles s'y gravoient comme un habile ouvrier avec son burin grave sur l'airain les figures qu'il veut montrer aux yeux de la plus reculée postérité. Ces sages paroles étoient comme une flamme subtile qui pénédroit dans les entrailles du jeune Télémaque; il se sentoit ému et embrasé: je ne sai quoi de divin sembloit fondre son cœur au - dedans de lui. Ce qu'il portoit dans la partie la plus intime de lui-même, le consumoit secrètement; il ne pouvoit ni le contenir, ni le supporter, ni résister à une si violente impression. C'étoit un sentiment vif et délicieux, qui étoit mêlé d'un tourment capable d'arracher la vie.

Ensuite Télémaque commença à respirer plus librement; il reconnut dans le visage d'Arcésius une grande ressemblance avec Laërte: il croyoit même se ressouvenir confusément d'avoir vu en Ulysse son pere des traits de cette même ressemblance, lorsqu'Ulysse partit pour le siège de Troye.

Ce ressouvenir attendrit son cœur! des larmes douces et mêlées de joie coulerent de ses yeux; il voulut embrasser une personne si chere; plusieurs fois il l'essaya inutilement. Cette ombre vaine échappa à ses embrassemens, comme un songe trompeur se dérobe à l'homme qui croit en jouir: tantôt la bouche altérée de cet homme dormant poursuit une eau fugitive; tantôt ses lèvres s'agitent pour former des

(3) Hipolyte fils de Thésée & d'Hipolyte, fut accusé par sa belle-mère Phœdra d'avoir voulu attentat à son bonheur. Thésée le crut trop légèrement, & non content de bannir Hipolyte, il pria encore Neptune de venger ce prétendu crime, de sorte que ce jeune Prince étant sur son chariot pour fuir l'indignation de son pere, trouva au bœc de la mer un monstre marin qui effraya tellement ses chevaux, qu'ils le renverserent par terre & le tuèrent. On le force de le traîner parmi les rochers.

des paroles que sa langue engourdie ne peut proférer ; ses mains s'étendent avec effort et ne prennent rien. Ainsi Télémaque ne peut contenter sa tendresse ; il voit Arcésius, il l'entend, il lui parle, il ne peut le toucher. Enfin il lui demande qui sont ces hommes qu'il voit autour de lui.

Tu vois, mon fils, lui répondit le sage vieillard, ces hommes qui ont été l'ornement de leur siècle, la gloire et le bonheur du genre humain. Tu vois le petit nombre des Rois qui ont été dignes de l'être, et qui ont fait avec fidélité la fonction des Dieux sur la terre. Ces autres que tu vois assez près d'eux, mais séparés par ce petit nuage, ont une gloire beaucoup moindre : ce sont des Héros à la vérité ; mais la récompense de leur valeur et de leurs expéditions militaires, ne peut être comparée avec celles des sages Rois, justes et bienfaiteurs.

Parmi ces Héros, tu vois Thésée qui a le visage un peu triste : il a ressenti le malheur d'être trop crédule pour une femme artificieuse, et il est encore affligé d'avoir si injustement demandé à Neptune la mort cruelle de son fils Hipolyte (3). Heureux s'il n'eût point été si prompt et si facile à irriter ! Tu vois aussi Achille appuyé sur sa lance, (4) à cause de cette blessure qu'il reçut au talon de la main du lâche Paris, et qui finit sa vie. S'il eût été aussi sage, juste et modéré, qu'il étoit intrépide, les Dieux lui auroient accordé un long règne ; mais ils ont eu pitié de (5) Priotes et des Dolopes, sur lesquels il devoit naturellement régner après Pélée ; ils n'ont pas

(4) A cause de cette blessure &c. Achille avoit été plongé trois fois par sa mère dans l'eau du Scyx, qui l'avoit rendu invulnérable, excepté au talon par où elle le tenoit.

(5) Les Priotes et les Dolopes étoient des peuples de l'Italie, dont Pélée étoit Roi.

pas voulu livrer tant de peuples à la merci d'un homme fougueux, plus facile à irriter que la mer la plus orageuse. Les Parques ont accourci le fil de ses jours, et il a été comme une fleur à peine éclose, que le tranchant de charrue coupe, et qui tombe avant la fin du jour, où l'on l'avoit vu naître. Les Dieux n'ont voulu s'en servir que comme des torrens et des tempêtes, pour punir les hommes de leurs crimes; ils ont fait servir Achille à abattre les murs de Troye, pour venger les parjures de Laomédon (6), et les injustes amours de Paris. Après avoir ainsi employé cet instrument de leur vengeance, ils se sont apaisés. et ils ont refusé aux larmes de Thétis de laisser plus long-tems sur la terre ce jeune Héros, qui n'y étoit propre qu'à troubler les hommes, qu'à renverser les villes et les Royaumes.

Mais vois-tu cet autre avec cet visage farouche? c'est Ajax fils de Télamon, et cousin d'Achille: tu n'ignores pas sans doute quelle fut sa gloire dans les combats. Après la mort d'Achille il prétendit qu'on ne pouvoit donner ses armes à nul autre qu'à lui: ton pere ne crut pas les lui devoir céder, les Grecs jugerent en faveur d'Ulysse. Ajax se tua de désespoir; l'indignation et la fureur sont encore peintes sur son visage. N'approche pas de lui, mon fils; car il croiroit que tu voudrois lui insulter dans son malheur, et il est juste de le plaindre; ne remar-

(6) Laomédon fils & successeur d'Ilus bâtit les murailles de Troye avec l'aide d'Apollon & de Neptune, à qui il promit avec serment une certaine récompense qu'il leur refusa ensuite. Ils s'en vengerent par divers maux, de sorte que pour les apaiser, il fut obligé d'exposer sa fille Hésione à être dévorée des Monstres Marins. Hercule s'offrit de la délivrer, à condition que Laomédon lui donneroit les chevaux engendrés de semence divine qu'il avoit; ce qui lui fut néanmoins refusé par ce perfide après qu'Hésione eut été sauvée du danger.

marques - tu pas qu'il nous regarde avec peine, et qu'il entre brusquement dans ce sombre bocage, parce que nous lui sommes odieux ? Tu vois de cet autre côté Hector qui eût été invincible, si le fils de Thétis n'eût point été au monde dans le même tems. Mais voilà Agamemnon qui passe et qui porte encore sur lui les marques de la perfidie de Clitemnestre. O mon fils ! je frémis en pensant aux malheurs de cette famille de l'impie Tantale. La division des deux frères Atrée et Thyeste (7) a rempli cette maison d'horreur et de sang. Hélas ! combien un crime en attire d'autres ! Agamemnon revenant à la tête des Grecs du siège de Troye, n'a pas eu le tems de jouir en paix de la gloire qu'il avoit acquise ; telle est la destinée de presque tous les Conquérans. Tous ces hommes, que tu vois ont été redoutables dans la guerre, mais ils n'ont point été aimables et vertueux. Aussi ne sont-ils que dans la seconde demeure des Champs Elisées.

Pour ceux-ci, ils ont régné avec justice, et ont aimé leurs peuples : ils sont les amis des Dieux : pendant qu'Achille et Agamemnon pleins de leurs querelles et de leurs combats conservent encore ici leurs peines et leurs défauts naturels, pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue, et qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes et vaines ; ces Rois justes étant purifiés par la lumière divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien

(7) Atrée & Thyeste, fils de Pelops & d'Hippodamie, avoient une haine implacable l'un pour l'autre, Thyeste, qui ne pensoit qu'à chagriner Atrée déshonora son lit, & se retira en lieu de sûreté. Atrée, qui avoit les enfans de Thyeste en son pouvoir, feignit d'avoir oublié tout le passé & l'invita à un festin : celui-ci s'y trouva, & les maïs coupés de ses enfans, lui faisant entendre qu'il avoit mangé leur chair. Thyeste employa son fils naturel Aegiste pour se venger de son frere.

rien à désirer pour leur bonheur ; ils regardent avec compassion les inquiétudes des mortels ; et les plus grandes affaires, qui agitent les hommes ambitieux, leur paroissent comme des jeux d'enfans : leurs coeurs sont rassasiés de la vérité et de la vertu qu'ils puisent dans la source. Ils n'ont plus rien à souffrir ni d'autrui ni d'eux-mêmes ; plus de desirs, plus de besoins, plus de crainte ; tout est fini pour eux, excepté leur joie qui ne peut finir.

Considère, mon fils, cet ancien Roi Inachus (8) qui fonda le Royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieillesse si douce et si majestueuse ; les fleurs naissent sous ses pas. Sa démarche légère ressemble au vol d'un oiseau : il tient en sa main une lyre d'yvoire : et dans un transport éternel il chante les merveilles des Dieux. Il sort de son coeur et de sa bouche un parfum exquis ; l'harmonie de sa lyre et de sa voix raviroit les hommes et les Dieux. Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs, et auxquels il donna des Loix.

De l'autre côté tu peux voir entre ces Myrrthes Cécrops Egyptien (9), qui le premier regna dans Athènes, ville consacrée à la sage Déesse dont elle porte le nom. Cécrops apportant des Loix utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grece la source des Lettres et de bonnes moeurs, adoucit les naturels farouches de Bourgs de l'Attique, et les unit par les liens de la société. Il fut juste, humain, compatissant : il laissa les peuples dans l'abondance, et sa famille dans la médiocrité, ne voulant point que ses enfans

(8) *Inachus* : Dans le Peloponnese, l'an du monde 2197. Joseph, Tatién, Appien, Alexandrin, & divers autres anciens Chronologistes avoient cru, que ce Prince étoit contemporain de Moïse.

(9) *Cecrops Egyptien* : Il bâtit, ou, selon les autres, il embellit la ville d'Athènes, qui fut nommée *Cécropie* de son nom.

enfans eussent l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre aussi dans cette petite Vallée Erichthon (10), qui inventa l'usage de l'argent pour la monnoye. Il le fit en vue de faciliter le commerce entre les isles de la Grèce ; mais il prévint l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez-vous, disoit-il à tous ces peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles qui sont les véritables ; cultivez la terre pour avoir une grande abondance de bled, de vin, d'huile et de fruits. Ayez des troupeaux innombrables qui vous nourrissent de leur lait, et qui vous couvrent de leur laine : par là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous ferez riches, pourvu que vous les rendiez libéraux ; car la terre est inépuisable, et elle augmente sa fécondité à proportion du nombre de ses habitans qui ont soin de la cultiver ; elle les paye tous libéralement de leur peine, au lieu qu'elle se rend avare et ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richesses qui satisfont aux vrais besoins des hommes. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun cas, qu'autant qu'il est nécessaire, ou pour les guerres inévitables qu'on a à soutenir au dehors, ou pour le commerce des marchandises nécessaires qui manquent dans votre pays ; encore seroit-il à souhaiter qu'on laissât tomber le commerce à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe, la vanité et la mollesse.

Le

Il a établi le premier l'union de l'homme avec la femme, suivant les Loix du mariage légitime, ayant aboli pour cela la coutume des femmes, qui étoit auparavant tolérée parmi les Grecs. C'est à cette occasion, que toute l'Antiquité a cru, que ce Roi avoit eu deux visages.

(10) Erichthon, quatrième Roi d'Athènes, né de la Terre & de la semence de Vulcain, inventa aussi l'usage des chariots.

Le sage Erichthon disoit souvent: Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un présent funeste, en vous donnant l'invention de la monnoye. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faste; qu'elle entretiendra une infinité d'Arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir et qu'à corrompre les moeurs; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuse simplicité, qui fait tout le repos et toute la sûreté de la vie, qu'enfin elle vous fera mépriser l'Agriculture qui est le fondement de la vie humaine, et la source de tous les vrais biens: mais les Dieux me sont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin quand Arichthon apperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévu, il se retira de douleur sur une montagne sauvage, où il vécut pauvre et éloigné des hommes jusques à une extrême vieillesse, sans vouloir se mêler du gouvernement des Villes.

Peu de tems après lui on vit paroître dans la Grèce le fameux Triptolème (11), à qui Cères avoit enseigné l'Art de cultiver les terres et de les couvrir tous les ans d'une moisson dorée. Ce n'est pas que les hommes ne connussent déjà le bled, et la maniere de le multiplier en le semant: Mais ils ignoroient la perfection du labourage, et Triptolème envoyé par Cères vint la charrue en main offrir les dons de la Déesse à tous les peuples qui auroient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle, et pour s'adonner à un travail assidu. Bientôt Triptolème apprit aux Grecs à fendre la

(11) Triptolème étoit fils de Célée (d'autres disent d'Eleusius) Roi d'Eleusis. Son pere ayant reçu honorablement Cères, qui cherchoit sa fille

la terre, et à la fertiliser en déchirant son sein. Bientôt les moissonneurs ardens et infatigables firent tomber sous leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épis qui couvroient les campagnes. Les peuples mêmes sauvages et farouches qui couroient épars çà et là dans les forêts d'Epire et d'Etolie pour se nourrir de gland, adoucirent leurs mœurs, et se fournirent à des Loix, quand ils eurent appris à faire croître les moissons, et à se nourrir du pain. Triptolème fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a de ne devoir ses richesses qu'à son travail, et à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode et heureuse : cette abondance si simple et si innocente, qui est attachée à l'Agriculture, les fit souvenir des sages conseils d'Erichthon ; ils méprisèrent l'argent et toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaisirs dangereux, et qui les détournent du travail où ils trouveroient tous les biens réels avec des mœurs pures dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile et bien cultivé est le vrai trésor d'une famille assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses peres ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurés fermes dans ces maximes si propres à les rendre puissans, libres, heureux, et dignes de l'être par une solide vertu ! Mais hélas ! ils commencent à admirer les fausses richesses, ils négligent peu à peu les vraies, et ils dégénèrent de cette merveilleuse simplicité. O mon fils ! tu régneras un jour ! Alors souviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de soulager ceux qui s'y appliquent, et de ne souffrir point que les hommes vivent, ni oisifs, ni occupés à des arts qui entretiennent le luxe et la mollesse : ces deux hommes qui ont été

elle Proserpine, ravie par Pluton ; cette Déesse en reconnaissance enseigna à Triptolème l'Art de cultiver les bleds.

été si sages sur la terre, sont ici chéris des Dieux. Remarquez, mon fils, que leur gloire surpasse autant celle d'Achille et des autres Héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printems est au-dessus de l'hyver glacé, et que la lumière du Soleil est plus éclairante que celle de la Lune.

Pendant qu'Arcésius parloit de la sorte, il aperçut que Télémaque avoit toujours les yeux arrêtés du côté d'un petit bois de lauriers et d'un ruisseau bordé de violettes, de roses, de lys, et de plusieurs autres fleurs odoriférantes, dont les vives couleurs ressembloient à celles d'Iris, quand elle descend du ciel sur la terre pour annoncer à quelque mortel les ordres des Dieux. C'étoit le grand Roi Sésotris que Télémaque reconnut dans ce beau lieu; il étoit mille fois plus majestueux qu'il ne l'avoit jamais été sur son trône d'Egypte. Des rayons d'une lumière douce sortoient de ses yeux, et ceux de Télémaque en étoient éblouis. A le voir on eût cru qu'il étoit enivré de nectar, tant l'esprit divin l'avoit mis dans un transport au-dessus de la raison humaine pour récompenser ses vertus.

Télémaque dit à Arcésius: Je reconnois, ô mon pere, Sésotris, ce sage Roi d'Egypte, que j'y ai vu il n'y a pas long-tems. Le voilà répondit Arcésius, et tu vois par son exemple combien les Dieux sont magnifiques à récompenser les bons Rois; mais il faut que tu saches, que toute cette félicité n'est rien en comparaison de celle qui lui étoit destinée, si une trop grande prospérité ne lui en fait oublier dans ses guerres les règles de la modération et de la justice. La passion de rabaisser l'orgueil et l'insolence des Tyriens, l'engagea à prendre leur ville. Cette conquête lui donna le désir d'en faire d'autres; il se laissa séduire par la vaine gloire des Conquistans :

il

il subjuguâ, ou pour mieux dire, il ravageâ toute l'Asie. A son retour en Egypte il trouva que son frere s'étoit emparé de la Royauté, et avoit altéré par un gouvernement injuste les meilleurs Loix du pays. Ainsi ses grandes conquêtes ne servirent qu'à troubler son Royaume. Mais ce qui le rendit plus inexcusable, c'est qu'il fut enivré de sa propre gloire. Il fit atteler à un char les plus superbes d'entre les Rois qu'il avoit vaincu. Dans la suite il reconnut sa faute, et eut honte d'avoir été si inhumain. Tel fut le fruit de ses victoires. Voilà ce que les Conquêteurs font contre leurs Etats, et contre eux-mêmes, en voulant usurper ceux de leurs voisins. Voilà ce qui fit déchoir un Roi, d'ailleurs si juste et si bienfaisant; et c'est ce qui diminue la gloire que les Dieux lui avoient préparée.

Ne vois tu pas cet autre, ô mon fils, dont la blessure paroît si éclatante? C'est un Roi de Carie nommé Dioclides, qui se dévoua pour son peuple dans une bataille; parce que l'Oracle avoit dit que dans la guerre des Cariens et de Lyciens, la Nation dont le Roi périroit, seroit victorieuse.

Considere cet autre; c'est un sage Législateur, qui ayant donné à sa Nation des Loix propres à les rendre bons et heureux, leur fit jurer qu'ils ne violeroient jamais aucune de ses Loix pendant son absence: après quoi il partit, s'exila lui-même de sa patrie, et mourut pauvre dans une terre étrangere pour obliger son peuple par ce serment à garder à jamais des Loix si utiles.

Cet autre que tu vois, est Eunésyme Roi des Pyléens, et un des ancêtres du sage Nestor. Dans une peste qui ravageoit la terre et qui couvroit de nouvelles ombres les bords de l'Acheron; il demanda aux Dieux d'appaiser leur colère, en payant par sa mort pour tant de milliers d'hommes innocens. Les Dieux l'exaucerent, et lui firent trouver ici la

vraie Royauté, dont toutes celles de la terre ne sont que des vaines ombres.

Ce Vieillard que tu vois couronné de fleurs, est le fameux Bélus: il régna en Egypte, et il épousa Anchinoé fille du Dieu Nilus, qui cache la source de ses eaux, et qui enrichit les terres qu'il arrose par ses inondations. Il eut deux fils; Danaus, dont tu fais l'histoire; et Egyptus, qui donne son nom à ce beau Royaume. Bélus se croyoit plus riche par l'abondance où il mettoit son peuple, et par l'amour de ses Sujets pour lui, que par tous les tributs qu'il auroit pu leur imposer. Ces hommes que tu crois morts, vivent, mon fils; et c'est la vie qu'on traîne misérablement sur la terre, qui n'est qu'une mort; les noms seulement sont changés. Plaise aux Dieux de te rendre assez bon pour mériter cette vie heureuse, que rien ne peut plus finir ni troubler! Hâte-toi, il est tems d'aller chercher ton pere. Avant que de le trouver, hélas! que tu verras répandre de sang! Mais quelle gloire t'attend dans les campagnes de l'Hespérie? Souviens-toi des conseils du sage Mentor: pourvu que tu les suives, ton nom sera grand parmi tous les peuples et dans tous les siècles.

Il dit; et aussitôt il conduisit Télémaque vers la porte d'ivoire par où l'on peut sortir du ténébreux Empire de Pluton. Télémaque les larmes aux yeux le quitta sans pouvoir l'embrasser; et sortant de ces sombres lieux, il retourna en diligence vers le camp des Alliés, après avoir rejoint sur le chemin les deux jeunes Crétois, qui l'avoient accompagné jusques auprès de la caverne, et qui n'espéroient plus de le revoir.

Fin du dix-neuvieme Livre.

LES

ont
est
usa
rce
ose
ont
n à
par
our
u'il
ois
ine
rt;
eux
eu-
roi,
de
ng!
de
en-
nd
ers
né-
ux
de
le
les
uf-
us

S



Telemachus tue Adraste

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGTIEME.

SOMMAIRE

DU LIVRE VINGTIÈME.

*D*ans une assemblée des Chefs, Télémaque fait prévaloir son avis, pour ne pas surprendre Vénuse livrée par les deux partis en dépôt aux Lucaniens : il fait voir sa sagesse à l'occasion de deux Tyansfuges, dont l'un nommé Acante avoit entrepris de l'empoisonner ; l'autre nommé Dioscore offroit aux alliés la tête d'Adrasfe. Dans le combat qui s'engage ensuite, Télémaque porte la mort par tout où il va pour trouver Adrasfe, et ce Roi qui le cherche aussi, rencontre et tue Pisistratè fils de Nestor. Philoctète survient ; et dans le tems où il va percer Adrasfe, il est blessé lui-même et obligé à se retirer du combat. Télémaque court aux cris de ses alliés, dont Adrasfe fait un carnage horrible ; il combat cet ennemi, et lui donne la vie à des conditions qu'il lui impose. Adrasfe relevé veut surprendre Télémaque : celui-ci se saisi une seconde fois, et lui ôte la vie.

LIVRE VINGTIÈME.

*C*ependant les Chefs de l'armée s'assemblerent, pour délivrer s'il falloit s'emparer de Vénuse (1). C'étoit une ville forte qu'Adrasfe avoit autrefois usurpée sur ses voisins les Apuliens Peucètes. Ceux-ci étoient entrés contre lui dans la ligue pour demander justice sur cette invasion.

Adrasfe

(1) Vénuse aujourd'hui Venusa, est une petite ville Episcopale
du

Adrafte pour les appaifer avoit mis cette ville en dépôt entre les mains des Lucaniens : mais il avoit corrompu par l'argent et la garnison Lucanienne et celui qui la commandoit ; de manière que les Lucaniens avoit moins d'autorité effective que lui dans Vénuse ; et les Apuliens qui avoient consenti que la garnison Lucanienne gardât Vénuse avoient été trompés dans cette négociation.

Un citoyen de Vénuse, nommé Démophante, avoit offert secrètement aux alliés de leur livrer la nuit une des portes de la ville. Cet avantage étoit d'autant plus grand, qu'Adrafte avoit mis toutes ses provisions de guerre et de bouche dans un château voisin de Vénuse, qui ne pouvoit se défendre si Vénuse étoit prise. Philoctète et Nestor avoient déjà opiné qu'il falloit profiter d'une si heureuse occasion. Tous les chefs entraînés par leur autorité, et éblouis par l'utilité d'une si facile entreprise, applaudissoient à ce sentiment : mais Télémaque à son retour fit ses derniers efforts pour les en détourner.

Je n'ignore pas, leur dit-il, que si jamais un homme a mérité d'être surpris et trompé, c'est Adrafte, lui qui a si souvent trompé tout le monde. Je vois bien qu'en surprenant Vénuse vous ne ferez que vous mettre en possession d'une ville qui vous appartient, puisqu'elle est aux Apuliens, qui sont un des peuples de votre ligue. J'avoue que vous le pourriez faire avec d'autant plus d'apparence de raison, qu'Adrafte qui a mis cette ville en dépôt, a corrompu le Commandant et la Garnison, pour y entrer quand il le jugera à propos. Enfin je comprends comme vous que si vous prenez Vénuse, vous seriez dès le lendemain maîtres du Château où sont tous les préparatifs de guerre qu'Adrafte y a assemblés ; et qu'ainsi vous finiriez en deux jours cette guerre si formidable. Mais

Cc 4

ne

du Royaume de Naples dans la Basilicate, au Nord de Cirenza dont elle est suffragane & éloignée de cinq lieues.

ne faut-il pas mieux périr que de vaincre par de tels moyens ? Faut-il repousser la fraude par la fraude ? Sera-t-il dit que tant de Rois ligués pour punir l'impie Adrasle de ses tromperies, seront trompeurs comme lui ? S'il nous est permis de faire comme Adrasle, il n'est pas coupable, et nous avons tort de le vouloir punir. Quoi ! l'Hespérie entière, soutenue de tant de colonies Grecques, et des Héros revenus du siège de Troie, n'a-t-elle point d'autres armes contre la perfidie et les parjures d'Adrasle, que la perfidie et le parjure ? Vous avez juré par les choses les plus sacrées, que vous laisseriez Vénuse en dépôt dans les mains des Lucaniens. La Garnison Lucanienne, dites-vous, est corrompue par l'argent d'Adrasle ; Je le crois comme vous ; mais cette Garnison est toujours à la solde des Lucaniens ; elle n'a point refusé de leur obéir ; elle a gardé au moins en apparence la neutralité. Adrasle ni les siens ne sont jamais entrés dans Vénuse ; le traité subsiste ; votre serment n'est point oublié des Dieux. Ne gardera-t-on les paroles données que quand on manquera de prétextes plausibles pour les violer ? Ne sera-t-on fidèle et religieux pour les sermens, que quand on n'aura rien à gagner en violant sa foi ? Si l'amour et la vertu et la crainte des Dieux ne vous touchent plus, au moins soyez touchés de votre réputation et de votre intérêt. Si vous montrez aux hommes cet exemple pernicieux de manquer de parole et de violer votre serment pour terminer une guerre, quelles guerres n'exciterez-vous point par cette conduite impie ? Quel voisin ne sera pas contraint de craindre tout de vous et de vous détester ? Qui pourra désormais dans les nécessités les plus pressantes se fier à vous ? Quelle sûreté pourrez-vous donner quand vous voudrez être sincères, et qu'il vous importera de persuader à vos voisins votre sincérité ? Sera-ce un traité solennel ? Vous en aurez foulé un aux pieds. Sera-ce un serment ? Eh ! ne saura-

saura-t-on pas que vous comptez les Dieux pour rien, quand vous espérez tirer du parjure quelque avantage? la paix n'aura donc pas plus de sûreté que la guerre à votre égard. Tout ce qui viendra de vous sera reçu comme une guerre, ou feinte, ou déclarée. Vous serez les ennemis perpétuels de tous ceux qui auront le malheur d'être vos voisins. Toutes les affaires qui demandent de la réputation, de la probité, et de la confiance, vous deviendront impossibles. Vous n'aurez plus de ressource pour faire croire ce que vous promettez.

Voici, ajoûta Télémaque, un intérêt encore plus pressant; qui doit vous frapper, s'il vous reste quelque sentiment de probité, et quelque prévoyance sur vos intérêts: c'est qu'une conduite si trompeuse attaque par le dedans toute votre ligue et va la ruiner, votre parjure va faire triompher Adrasfe.

A ces paroles toute l'assemblée émue lui demanda comment il osoit dire qu'une action qui donneroit une victoire certaine à la ligue, pouvoit la ruiner. Comment, leur répondit-il, pourrez-vous vous confier les uns aux autres, si une fois vous rompez l'unique lien de la société et de la confiance, qui est la bonne foi? Après que vous aurez posé pour maxime qu'on peut violer les règles de la probité et de la fidélité pour un grand intérêt, qui d'entre vous pourra se fier à un autre, quand cet autre pourra trouver un grand avantage à lui manquer de parole et à le tromper? Où en ferez-vous? Quel est celui d'entre vous qui ne voudra point prévenir les artifices de son voisin par les siens? Que devient une ligue de tant de peuples, lorsqu'ils sont convenus entr'eux par une délibération commune, qu'il est permis de surprendre son voisin et de violer la foi donnée? Quelle sera votre défiance mutuelle, votre division, votre ardeur à vous détruire les uns les autres? Adrasfe n'aura plus besoin de vous attaquer, vous vous

déchirerez assez vous-mêmes. Vous justifierez ses perfidies. O Rois sages et magnanimes ! ô vous qui commandez avec tant d'expérience sur des peuples innombrables ! ne dédaignez pas d'écouter les conseils d'un jeune homme. Si vous tombiez dans les plus affreuses extrémités où la guerre précipite quelquefois les hommes, il faudroit vous préserver par votre vigilance et par les efforts de votre vertu ; car le vrai courage ne se laisse jamais abattre. Mais si vous aviez une fois rompu la barrière de l'honneur et de la bonne foi, cette perte est irréparable. Vous ne pourriez plus rétablir ni la confiance nécessaire au succès de toutes les affaires importantes, ni ramener les hommes aux principes de la vertu, après que vous leur auriez appris à les mépriser. Que craignez-vous ? N'avez-vous pas assez de courage pour vaincre sans tromper ? Votre vertu jointe aux forces de tant de peuples, ne vous suffit-elle pas ? Combattons, mourons, s'il le faut, plutôt que de vaincre si indignement. Adrafte, l'impie ! Adrafte est dans nos mains, pourvu que nous ayions horreur d'imiter sa lâcheté et sa mauvaise foi.

Lorsque Télémaque acheva ce discours, il sentit que la douce persuasion avoit coulé de ses lèvres, et avoit passé jusqu'au fond des coeurs. Il remarqua un profond silence dans l'assemblée ; chacun pensoit, non à lui, ni aux grâces de ses paroles, mais à la force de la vérité qui se faisoit sentir dans la suite de son raisonnement. L'étonnement étoit peint sur les visages. Enfin on entendit un murmure sourd qui se répandoit peu à peu dans l'assemblée. Les uns regardoient les autres, et n'osoient parler les premiers. On attendoit que les Chefs de l'armée se déclarassent, et chacun avoit de la peine à retenir ses sentimens. Enfin le grave Nestor prononça ces paroles :

Digne fils d'Ulysse, les Dieux vous ont fait parler, et Minerve, qui a tant de fois inspiré votre pere
a mis

a mis dans votre coeur le conseil sage et généreux que vous avez donné. Je ne regarde point votre jeunesse ; je ne considère que Minerve dans tout ce que vous venez de dire. Vous avez parlé pour la vertu, sans elle les plus grands avantages sont de vraies pertes ; sans elle on s'attire bientôt la vengeance de ses ennemis, la défiance de ses allies, l'horreur de tous les gens de bien, et la juste colère des Dieux. Laissons donc Vénus entre les mains des Lucaniens, et ne songeons plus qu'à vaincre Adraste par notre courage.

Il dit : et toute l'assemblée applaudit à ses sages paroles : mais en applaudissant, chacun étoit étonné tournoit les yeux vers le fils d'Ulysse, et on croyoit voir reluire en lui la sagesse de Minerve qui l'aspiroit.

Il s'éleva bientôt une autre question dans le conseil des Rois, où il n'acquiesça pas moins de gloire. Adraste toujours cruel et perfide envoya dans le camp un transfuge nommé Acante, qui devoit empoisonner les plus illustres Chefs de l'armée : surtout il avoit ordre de ne rien épargner pour faire mourir le jeune Télémaque, qui étoit déjà la terreur des Dauniens. Télémaque qui avoit trop de courage et de candeur, pour être enclin à la défiance, reçut sans peine avec amitié ce malheureux, qui avoit vu Ulysse en Sicile, et qui lui racontoit les aventures de ce Héros. Il le nourrissoit et tâchoit de le consoler dans son malheur ; car Acante se plaignoit d'avoir été trompé et traité indignement par Adraste ; mais c'étoit nourrir et réchauffer dans son sein une vipère vénimeuse toute prête à faire une blessure mortelle. On surprit un autre transfuge nommé Arion, qu'Acante envoyoit vers Adraste pour lui apprendre l'état du camp des allies, et pour l'assurer, qu'il empoisonneroit le lendemain les principaux Rois avec Télémaque dans un festin que celui-ci leur devoit donner. Arion pris avoua la trahison : on soupçonna qu'il étoit d'intelligence avec Acante, parce qu'ils étoient bons

amis ;

amis : mais Acante profondément dissimulé et intrépide, se défendoit avec tant d'art qu'on ne pouvoit le convaincre, ni découvrir le fond de la conjuration.

Plusieurs des Rois furent d'avis qu'il falloit dans le doute sacrifier Acante à la sûreté publique. Il faut, disoient-ils, le faire mourir ; la vie d'un seul homme n'est rien quand il s'agit d'assurer celle de tant de Rois. Qu'importe qu'un innocent périsse, quand il s'agit de de conserver ceux qui représentent les Dieux au milieu des hommes ?

Quelle maxime inhumaine ! quelle politique barbare , répondit Télémaque. Quoi ! vous êtes si prodigues du sang humain ; O vous qui êtes établis les Pasteurs des hommes, et qui ne commandez sur eux que pour les conserver, comme un Pasteur conserve son troupeau : vous êtes donc les loups cruels, et non pas les Pasteurs ; du moins vous n'êtes Pasteurs que pour tondre et pour égorger le troupeau, au lieu de le conduire dans les pâturages. Selon vous on est coupable dès que l'on est accusé : un soupçon mérite la mort ; les innocens sont à la merci des envieux et des calomnieurs ; et à mesure que la défiance tyrannique croîtra dans vos coeurs, il faudra aussi égorger plus de victimes.

Télémaque disoit ces paroles avec une autorité et une véhémence qui entraînoit les coeurs, et qui couvroit de honte les auteurs d'un si lâche conseil. Ensuite se radoucissant, il leur dit : Pour moi je n'aime pas assez la vie pour vivre à ce prix-là, j'aime mieux qu'Acante soit méchant que si je l'étois, et qu'il m'arrache la vie par une trahison, que si je le faisois moi-même périr injustement dans le doute. Mais écoutez, ô vous, qui étant établis Rois, c'est-à-dire, Juges des peuples, devez savoir juger les hommes avec justice, prudence, et modération ; laissez-moi interroger Acante en votre présence.

Aussi-

Aussitôt il interroge cet homme sur son commerce avec Arion; il le presse sur une infinité de circonstances. Il fait semblant plusieurs fois de le renvoyer à Adrasfe, comme un transfuge digne d'être puni, pour observer s'il l'avoit peur d'être ainsi renvoyé, ou non, mais le visage et la voix d'Acante demeurèrent tranquilles. Enfin ne pouvant tirer la vérité du fond de son coeur, il lui dit: Donnez-moi votre anneau, je veux l'envoyer à Adrasfe. A cette demande de son anneau, Acante pâlit, il fut embarrassé. Télémaque dont les yeux étoient toujours attachés sur lui, l'aperçut, il prit cet anneau. Je m'en vais, lui dit-il, l'envoyer à Adrasfe par les mains d'un Lucanien nommé Polytrope, que vous connoissez, et qui paroîtra y aller secrètement de votre part. Si nous pouvons découvrir par cette voye votre intelligence avec Adrasfe, on vous fera périr impitoyablement par les tourmens les plus cruels. Si au contraire vous avouez dès à présent votre faute, on vous la pardonnera, et on se contentera de vous envoyer dans une isle de la mer, où vous ne manquerez de rien. Alors Acante avoua tout, et Télémaque obtint des Rois qu'on lui donneroît la vie, parce qu'il la lui avoit promise. On l'envoya dans une des isles Echinades (2) où il vécut en paix.

Peu de tems après un Daunien d'une naissance obscure, mais d'un esprit violent et hardi, nommé Dioscore, vint la nuit dans le camp des alliés, leur offrir d'égorgier dans sa tente le Roi Adrasfe. Il le pouvoit; car on est maître de la vie des autres, quand on ne compte plus pour rien la sienne. Cet homme ne respiroit que la vengeance, parce qu'Adrasfe lui avoit enlevé sa femme qu'il aimoit éperduement, et

(2) Les isles Echinades, aujourd'hui Cossulaires, sont situées à l'embouchure du fleuve Achelous vis-à-vis de l'Arcanie dans l'Epire.

qui étoit égale en beauté à Venus même. Il avoit des intelligences secrètes pour entrer la nuit dans la tente du Roi, et pour être favorisé dans cette entreprise par plusieurs Capitaines Dauniens: mais il croyoit avoir besoins que les Rois alliés attaquaient en même tems le camp d'Adrasfe, afin que dans ce trouble il pût plus facilement se sauver et enlever sa femme. Il étoit content de périr, s'il ne pouvoit l'enlever après avoir tué le Roi.

Aussitôt que Dioscore eut expliqué aux Rois son dessein, tout le monde se tourna vers Télémaque, comme pour lui demander une décision. Les Dieux, répondit-il, qui nous ont pééservé des traîtres, nous défendent de nous en servir. Quand même nous n'aurions pas assez de vertu pour détester la trahison, notre seul intérêt suffiroit pour la rejeter; dès que nous l'aurons autorisée par notre exemple, nous mériterons qu'elle se tourne contre nous; dès ce moment qui d'entre nous sera en fureur? Adrasfe pourra bien éviter le coup qui le menace et le faire retomber sur les Rois alliés. La guerre ne sera plus une guerre; la sagesse et la vertu ne seront d'aucun usage; on ne verra plus que perfidie, trahison et assassinats. Nous en ressentirions nous-mêmes les funestes suites, et nous le mériterions, puisque nous aurions autotisé les plus grands des maux. Je conclus donc qu'il faut renvoyer le traître à Adrasfe. J'avoue que ce Roi ne le mérite pas; mais toute l'Helpérie et toute la Grèce, qui ont les yeux sur nous, méritent que nous tenions cette conduite pour en être estimés. Nous nous devons à nous-mêmes; enfin nous devons aux Dieux justes cette horreur de la perfidie.

Aussitôt on envoya Dioscore à Adrasfe, qui frémit du péril où il avoit été, et qui ne pouvoit assez s'étonner de la générosité de ses ennemis; car les méchans ne peuvent comprendre la pure vertu. Adras-

te admiroit malgré lui ce qu'il venoit de voir, et n'osoit le louer. Cette action noble des alliés rappelloit un honteux souvenir de toutes ses tromperies, et de toutes ses cruautés. Il cherchoit à rabaisser la générosité de ses ennemis, et étoit honteux de paroître ingrat pendant qu'il leur devoit la vie : mais les hommes corrompus s'endurcissent bientôt contre tout ce qui pourroit les toucher.

Adrasle, qui vit que la réputation des alliés augmentoit tous les jours, crut qu'il étoit pressé de faire contre eux quelque action éclatante : comme il n'en pouvoit faire aucune de vertu, il voulut du moins tâcher de remporter quelque grand avantage sur eux par les armes, et il se hâta de combattre.

Le jour du combat étant venu, à peine l'Aurore ouvroit au Soleil les portes de l'Orient dans un chemin semé de roses, que le jeune Télémaque prévenant par ses soins la vigilance des plus vieux Capitaines, s'arracha d'entre les bras du doux sommeil, et mit en mouvement tous les Officiers. Son casqué couvert de crins flottans brilloit déjà sur sa tête, et sa cuirasse sur son dos éblouissoit les yeux de toute l'armée. L'ouvrage de Vulcain avoit outre sa beauté naturelle l'éclat de l'Egide, qui y étoit cachée. Il tenoit sa lance d'une main, de l'autre il montrait les divers postes qu'il falloit occuper. Minerve avoit mis dans ses yeux un feu divin, et sur son visage une majesté fière qui promettrait déjà la victoire. Il marchoit, et tous les Rois oubliant leur âge et leur dignité, se sentoient entraînés par une force supérieure qui leur faisoit suivre ses pas. La foible jalousie ne peut plus entrer dans les cœurs. Tout cède à celui que Minerve conduit invisiblement par la main ; son action n'avoit plus rien d'impétueux ni de précipité : il étoit doux, tranquille, patient, toujours prêt à écouter les autres, et à profiter de leurs conseils : mais actif, prévoyant, attentif aux besoins les plus éloignés,

gnés, arrangeant toutes les choses à propos ; ne s'embarraissent de rien, et n'embarraissant point les autres ; exculant les fautes, réparant les mécomptes, prévenant les difficultés, ne demandant jamais rien de trop à personne, inspirant partout la liberté et la confiance. Donnoit-il un ordre ? c'étoit dans les termes les plus simples et les plus clairs ; il le répétoit pour mieux instruire celui qui devoit l'exécuter. Il voyoit dans ses yeux s'il l'avoit bien compris. Il lui faisoit ensuite expliquer familièrement comment il avoit compris ses paroles, et le principal but de son entreprise. Quand il avoit ainsi éprouvé le bon sens de celui qu'il envoyoit, et qu'il l'avoit fait entrer dans ses vues, il ne le faisoit partir qu'après lui avoir donné quelque marque d'estime et de confiance pour l'encourager. Ainsi tous ceux qu'il envoyoit, étoient pleins d'ardeur pour lui plaire et pour réussir : mais ils n'étoient point gênés par la crainte qu'il leur imputeroit les mauvais succès ; car il excusoit toutes les fautes qui ne venoient point de mauvaise volonté.

L'horison paroissoit rouge et enflammé par les premiers rayons du Soleil, et la mer étoit pleine des feux du jour naissant. Toute la côte étoit couverte d'hommes, d'armes, de chevaux et de chariots en mouvement : c'étoit un bruit confus semblable à celui des flots en courroux, quand Neptune excite au fond de ses abîmes les noires tempêtes. Ainsi Mars commençoit par le bruit des armes, et par l'appareil frémissant de la guerre, à semer le rage dans tous les coeurs. La campagne étoit pleine de piques hérissées, semblables aux épis couvrant les sillons fertiles dans le tems des moissons. Déjà s'élevoit un nuage de poussière, qui déroboit peu à peu aux yeux des hommes la terre et le ciel. La confusion, l'horreur, le carnage, l'impitoyable Mort s'avançoient.

A peine les premiers traits étoient jettés, que Télémaque levant les yeux et les mains vers le Ciel, pro-

prononça ces paroles : O Jupiter ! pere des Dieux et des hommes , vous voyez de notre côté la justice et la paix , que nous n'avons point eu honte de chercher. C'est à regret que nous combattons ; nous voudrions épargner le sang des hommes , nous ne haïssons point cet ennemi même , quoiqu'il soit cruel , perfide et sacrilège. Voyez et décidez entre lui et nous. S'il faut mourir , nos vies sont dans vos mains. S'il faut délivrer l'Heespérie et abattre le Tyran , ce sera votre puissance et la sagesse de Minerve votre sile , qui nous donneront la victoire ; la gloire vous en fera due. C'est vous qui la balance en main réglez le sort des combats , nous combattons pour vous ; et puisque vous êtes Juge , Adrafte est plus votre ennemi que le nôtre. Si votre cause est victorieuse avant la fin du jour , le sang d'une Hecatombe (3) entiere ruissellera sur vos autels.

Il dit , et à l'instant il pousse ses coursiers fougueux et écumans dans les rangs les plus pressés des ennemis. Il rencontra d'abord Périandre Locrien couvert d'une peau de lion qu'il avoit tué dans la Cilicie , pendant qu'il y avoit voyagé. Il étoit armé comme Hercule d'une massue énorme ; sa force et sa taille le rendoient semblable aux Géants. Dès qu'il vit Télémaque , il méprisa sa jeunesse , et la beauté de son visage. C'est bien à toi , dit-il , jeune efféminé , à nous disputer la gloire des combats. Va , enfant , va parmi les ombres chercher ton pere. En disant ces paroles , il leva sa massue nouvelle , pesante , armée de pointes de fer ; Elle paroît comme un mât de navire , chacun craint le coup de sa chute ; elle menace la tête du fils d'Ulysse , mais il se détourne du coup , et se lance sur Périandre avec la rapidité d'un aigle qui fend les airs. La massue en tombant

(3) Une Hecatombe étoit un sacrifice de cent boeufs.

bant brise une roue d'un char auprès de celui de Télémaque. Cependant le jeune Grec perce d'un trait Périandre à la gorge ; le sang qui coule à gros bouillons de sa large playe étouffe sa voix ; les chevaux fougueux ne sentant plus la main défaillante, et les rênes flottantes sur leur cou, l'emportent cà et là : il tombe de dessus son char, les yeux fermés à la lumière, et la pâle mort étant déjà peinte sur son visage défiguré. Télémaque eut pitié de lui, il donna aussitôt son corps à les domestiques, et garda comme une marque de sa victoire, la peau du lion avec la massue.

Ensuite il cherche Adraste dans la mêlée : mais en le cherchant il précipite dans les enfers une foule de combattans. Hylée qui avoit attelé à son char deux coursiers, semblables à ceux du Soleil, et nourris dans les vastes prairies qu'arrose l'Aufide (4). Démoloon qui dans la Sicile avoit autrefois presque égalé Erix dans les combats du Ceste : Crantor qui avoit été hôte et ami d'Hercule, lorsque ce fils de Jupiter, passant par l'Helpérie, y ôta la vie à l'infame Cacus (5). Ménécrate qui ressembloit, disoit-on, à Pollux dans la lutte : Hypocoen Salapien qui imitoit l'adresse et la bonne grace de Castor pour mener un cheval. Le fameux chasseur Eurimède toujours teint du sang des ours et des sangliers qu'il tuoit dans les sommets couverts de neiges du froid Apennin ; et qui avoit été, disoit-on, si cher à Diane, qu'elle lui avoit appris elle-même à tirer des flèches. Nicofrate vainqueur d'un Géant, qui vomissoit le feu dans les rochers du mont Gargan (6). Eléante qui devoit épouser la jeune Pholoé fille du fleuve Liris (7) : elle avoit été

pro-
(4) L'Aufide, aujourd'hui Ofanto, est une rivière du Royaume de Naples, qui naît aux montagnes de l'Apennin dans la Principauté Ulérieure, sépare la Capitanate de la Basilicate, & va se décharger dans le golfe de Venise. Ce fut près de cette rivière que se donna la fameuse bataille de Cannes.

(5) Cacus, fils de Vulcain, étoit un berger & un voleur : qui se retiroit près du mont Aventin, & qui déroba les bœufs d'Hercule en les emmenant à reculons dans la caverne. Les Poètes enseignent qu'il avoit trois bouches & qu'il jettoit du feu & des flammes quand il vou-
loit,

promise par son pere à celui qui la délivreroit d'un serpent ailé, qui étoit né sur le bord du fleuve, et qui devoit la dévorer dans peu de jours, suivant la prédiction d'un oracle. Ce jeune homme par un excès d'amour se dévoua pour tuer le monstre; il réussit: mais il ne put goûter le fruit de sa victoire; et pendant que Pholoé se préparant à un doux hyménée, attendoit impatiemment Eléante, elle apprit qu'il avoit suivi Adraсте dans les combats, et que la Parque avoit tranché cruellement ses jours. Elle remplit de ses gémissemens les bois et les montagnes qui sont auprès du fleuve; elle noya ses yeux de larmes, arracha ses beaux cheveux; elle oublia les guirlandes de fleurs qu'elle avoit accoutumé de cueillir, et accusa le Ciel d'injustice. Comme elle ne cessoit de pleurer nuit et jour, les Dieux touchés de ses regrets, et par les prières du fleuve, mirent fin à sa douleur. A force de verser des larmes, elle fut tout-à-coup changée en fontaine, qui coulant dans le sein du fleuve, va joindre ses eaux à celles du Dieu son pere: mais l'eau de cette fontaine est encore amère; l'herbe du rivage ne fleurit jamais, et on ne trouve d'autre ombrage que celui des Cypres, sur les tristes bords.

Pendant Adraсте, qui apprit que Télémaque répandoit de tous côtés la terreur, le cherchoit avec empressement; il espéroit de vaincre facilement le fils d'Ulysse dans un âge encore si tendre, et il menoit autour de lui trente Dauniens d'une force, d'une adresse, et d'une audace extraordinaire, auxquels

D d 2

il

(6) Le mont Gargan, ou le mont St. Ange, est une montagne du Royaume de Naples. On la prend quelquefois pour celle sur laquelle est bâtie une ville nommée *Monte di St. Angelo*, & autrefois pour toute la presqu'île de la Capitanate qui est entre le golfe de Manfredonia & celui de Roi.

(7) Le fleuve Laris, aujourd'hui Gariglian, prend sa source dans l'Abruzze Ulérieure, au Couchant du Lac Celano, passe au travers de la Terre de Labour, & va se décharger dans le Golfe de Gajete.

il avoit promis de grandes récompenses, s'ils pouvoient dans le combat faire périr Télémaque, de quelque manière que ce pût être. S'il l'eut rencontré dans ce moment du combat, sans doute ces trente hommes environnant le char de Télémaque, pendant qu'Adrasfe l'auroit attaqué de front, n'auroient eu aucune peine à le tuer, mais Minerve les fit égarer.

Adrasfe crut voir et entendre Télémaque dans un endroit de la plaine, enfoncé au pied d'une colline, où il y avoit une foule de combattans; il court, il vole, il veut se rassasier de sang: mais au lieu de Télémaque, il trouve, le vieil Nestor, qui d'une main tremblante jettoit au hasard quelques traits inutiles. Adrasfe dans sa fureur veut le percer, mais une troupe de Pyliens se jette autour de Nestor.

Alors une nuée de traits obscurcit l'air et couvrit tous les combattans; on n'entendoit que les cris plaintifs des mourans et le bruit des armes de ceux qui tomboient dans la mêlée; La terre gémissoit sous un monceau de morts; des ruisseaux de sang couloient de toutes parts. Bellone et Mars avec les Furies infernales, vêtues de robes toutes dégoutantes de sang, repaissoient leurs yeux cruels de ce spectacle, et renouelloient sans cesse la rage dans les coeurs. Ces Divinités ennemis des hommes repoussent loin de deux partis la pitié généreuse, la valeur modérée, la douce humanité. Ce n'étoit plus dans cet amas confus d'hommes acharnés les uns sur les autres, que massacre, vengeance, désespoir et fureur brutale. La tag et invincible Palas elle-même l'ayant vu, frémit, et recula d'horreur. Cepen-

(8) L'Eurotas, aujourd'hui Bassi Potauros & Iris, est une grande rivière de la Morée, qui se décharge dans le Golfe de Colochine.

(9) L'Alphée est une grande rivière de la Turquie en Europe, qui traverse la Morée & se décharge dans le Golfe de l'Arcadie.

(10) Hylas, jeune Garçon très-beau, fils de Thyedamas aimé d'Herc-

Cependant Philoctète marchant à pas lents, et tenant dans sa main les flèches d'Hercule, s'avançoit au secours de Nestor. Adraste n'ayant pu atteindre le divin vieillard, avoit lancé ses traits sur plusieurs Pyliens, auxquels il avoit fait mordre la poussière. Déjà il avoit abattu Euefias si léger à la course, qu'à peine il imprimoit la trace de ses pas dans le sable, et qui devoit en son pays les plus rapides flots de l'Euros (8) et de l'Aphée (9). A ses pieds étoient tombés Eutiphron plus beau qu'Hylas (10) aussi ardent chasseur qu'Hippolyte; Préréas qui avoit suivi Nestor au siège de Troye, et qu'Achille même avoit aimé à cause de son courage et de sa force; Aristogiton, qui s'étant baigné dans les ondes du fleuve Achélous (11), avoit reçu secrètement de ce Dieu la vertu de prendre toutes sortes de formes: En effet, il étoit si souple et si prompt dans tous ses mouvemens, qu'il échappoit aux mains les plus fortes: mais Adraste d'un coup de lance le rendit immobile, et son ame s'enfant d'abord avec son sang.

Nestor, qui voyoit tomber ses plus vaillans Capitaines sous la main du cruel Adraste, comme les épics dorés pendant la moisson tombent sous la faux tranchante d'un infatigable moissonneur, oubloit le danger où il s'exposoit inutilement. Sa vieillesse l'avoit quitté, il ne songeoit plus qu'à suivre des yeux Pisistrate son fils, qui de son côté soutenoit avec ardeur le combat pour éloigner le péril de son pere: mais le moment fatal étoit venu, où Pisistrate devoit faire sentir à Nestor combien on est souvent malheureux d'avoir trop vécu.

Dd 3

Pisif-

d'Hercule & ravi par les Nymphes, dit la fable, eu voulant reprendre sa cruche qu'il avoit laissé tomber à l'eau. Mais la vérité est qu'il s'y laissa tomber lui-même, & que sa mort donna lieu au bruit de son prétendu enlèvement.

(11) Achélous, fleuve de l'Arcanie dans l'Épire, qu'il sépare de la Natolie: il prend sa source du mont Pindus.

Pisistrate porta un coup de lance si violent contre Adraïte, que le Daunien devoit succomber : mais il l'évita ; et pendant que Pisistrate ébranlé du faux coup qu'il avoit donné, ramenoit sa lance, Adraïte le perça d'un javelot au milieu du ventre. Ses entrailles commencèrent à sortir avec un ruisseau de sang ; son teint se flétrit comme une fleur que la main d'une Nymphe a cueillie dans les prés. Ses yeux étoient déjà presque éteints, et sa voix défailante. Alcée son gouverneur, qui étoit auprès de lui, le soutint comme il alloit tomber, et n'eut le tems que de le mener entre les bras de son pere. Là il vouloit parler et donner les dernières marques de sa tendresse ; mais en ouvrant la bouche il expira.

Pendant que Philocrète répandoit autour de lui le carnage et l'horreur pour repousser les efforts d'Adraïte, Nestor tenoit serré entre ses bras le corps de son fils : il remplissoit l'air de ses cris, et ne pouvoit souffrir la lumière. Malheureux, disoit-il, d'avoir été pere et d'avoir vécu si long-tems ! Hélas ! cruelles destinées, pourquoi n'avez-vous pas fini ma vie ou à la chasse du sanglier du Calydon (12), ou au voyage de Colchos (13), ou au premier siège de Troye ? Je serois mort avec gloire et sans amertume : maintenant je traîne une vieillesse douloureuse, méprisée et impuissante. Je ne vis plus que pour les maux : je n'ai plus de sentiment que pour la tristesse. O mon fils ! O mon cher fils Pisistrate ! quand je perdis ton frere Antiloque, je t'avois pour me consoler. Je ne t'ai plus, rien ne me consolera : tout est fini pour moi. L'espérance, seul adoucissement des peines des hommes n'est plus un bien qui me regarde. Antiloque ! Pisistrate ! ô chers enfans ! je crois que c'est aujourd'hui que je vous perds tous deux, la mort

(12) Calydon, ancienne ville d'Étolie, aujourd'hui Astou dans la Livadie. étoit désolée par un sanglier si féroce que Ménélaüs entreprit de dompter, mais dont il ne put venir à bout sans le secours de Thésée.

mort de l'un rouvre la playe que l'autre avoit faite au fond de mon coeur. Je ne vous verrai plus ? Qui fermera mes yeux ? Qui recueillera mes cendres ? O cher Pisistrare ! tu es mort comme ton frère en homme courageux ; il n'y a que moi qui ne puis mourir.

En disant ces paroles il voulut se percer lui-même d'un dard qu'il tenoit : mais on arrêta sa main, et lui arracha le corps de son fils. Et comme cet infortuné vieillard romboit en débailance, on le porta dans sa tente, où ayant un peu repris ses forces il voulut retourner au combat, mais on le retint malgré lui.

Cependant Adrasfe et Philoctète se cherchoient ; leurs yeux étoient étincelans comme ceux d'un lion et d'un léopard, qui cherchent à se déchirer l'un l'autre dans les campagnes qu'arrose le Caystre (4). Les menaces, la fureur guerrière, et la cruelle vengeance éclarent dans leurs yeux farouches. Ils portent une mort certaine par tout où ils lancent leurs traits. Tous les combattans les regardent avec effroi. Déjà ils se voyent l'un l'autre, et Philoctète tient en main une de ses flèches terribles qui n'ont jamais manqué leur coup dans ses mains, et dont les blessures sont irrémédiables. Mais Mars qui favorisoit le cruel et intrépide Adrasfe, ne put souffrir qu'il pérît si tôt ; il voulut par lui prolonger les horreurs de la guerre, et multiplier les carnages. Adrasfe étoit encore dû à la justice des Dieux pour punir les hommes, et pour verser leur sang.

Dans le moment où Philoctète veut l'attaquer, il est blessé lui-même par un coup de lance que lui donne Amphimaque jeune Lucanien, plus beau que

D d 4

(13) Le voyage de Colchos fut entrepris pour aller à la conquête de la Toison d'or.

(14) Le Caystre, aujourd'hui Chiaï, est une rivière de la Natolie ou Asie, qui coule entre le Sarabat & le Madre, fort près de la ville d'Ephèse du côté du Nord.

le fameux Nirée (15); dont la beauté ne cédoit qu'à celle d'Achille parmi tous les Grecs qui combattirent au siège de Troye. A peine Philoctète eut reçu le coup, qu'il tira la flèche contre Amphimaque, elle lui perça le coeur. Aussitôt ses beaux yeux noirs s'éteignirent, et furent couverts des ténèbres de la mort. Sa bouche plus vermeille que les roses, dont l'Aurore naissante sème l'horison, se flétrit; une paleur affreuse ternit ses joues. Ce visage si tendre et si délicat se défigura tout-à-coup. Philoctète lui-même en eut pitié. Tous les combattans gémissent en voyant ce jeune homme tomber dans son sang, où il se rouloit, et ses cheveux aussi beaux que ceux d'Apollon traînés dans la poussière,

Philoctète ayant vaincu Amphimaque fut contraint de se retirer du combat; il perdoit son sang et ses forces; son ancienne blessure même dans l'effort du combat sembloit prête à se rouvrir et à renouveler ses douleurs; car les enfans d'Esculape, avec leur science divine, n'avoient pu le guérir entièrement. Le voilà prêt de tomber sur un monceau de corps sanglans qui l'environnent. Archidamas le plus fier et le plus adroit de tous les Oebaliens (16) qu'il avoit menés avec lui pour fonder Pétilie, l'enleve du combat dans le moment où Adrafte l'auroit sans peine abattu à ses pieds. Adrafte ne trouve plus rien qui ose lui résister, ni retarder sa victoire. Tout tombe, tout s'enfuit: c'est un torrent qui ayant surmonté ses bords, entraîne par ses vagues furieuses les moissons, les troupeaux, les Bergers, et les Villages.

Télémaque entendit de loin les cris des vainqueurs, et il vit le désordre des siens qui fuyoient devant Adrafte, comme une troupe de chers timides traversent les vastes campagnes, les bois, les montagnes, et les fleuves mêmes les plus rapides, quand ils

font

(15) Nirée étoit un Roi de Naxos, maintenant Nicfia, qui étoit fort beau; mais extrêmement lâche.

sont poursuivis par des chasseurs. Télémaque gémit, l'indignation paroît dans ses yeux, et il quitte les lieux où il avoit combattu long-tems avec tant de danger et de gloire. Il court pour soutenir les siens ; il s'avance tout couvert du sang d'une multitude d'ennemis, qu'il a étendus sur la poussière. De loin il pousse un cri qui se fait entendre aux deux armées.

Minerve avoit mis je ne sai quoi de terrible dans sa voix, dont les montagnes voisines retentissent. Jamais Mars dans la Parace n'a fait entendre plus fortement sa cruelle voix, quand il appelle les Furies infernales, la guerre et la mort. Le cri de Télémaque porte le courage et l'audace dans le cœur des siens, il glace d'épouvante les ennemis. Adrafte même a honte de se sentir troublé. Je ne sai combien de funestes présages le font irémir, et ce qui l'anime est plutôt un désespoir qu'une valeur tranquille. Trois fois ses genoux tremblans commencent à se dérober sous lui ; trois fois il recula sans songer à ce qu'il faisoit : une pâleur de défaillance et une sueur froide se répandoient dans tous ses membres ; sa voix enrouée et hésitante ne pouvoit achever aucune parole, ses yeux pleins d'un feu sombre et étincelant paroissoient sortir de sa tête : on le voyoit comme Oreste agité par les Furies ; tous ses mouvemens étoient convulsifs. Alors il commence à croire qu'il y a des Dieux. Il s'imaginait les voir irrités et entendre une voix sourde qui sort du fond de l'abîme pour l'appeller dans le noir Tartare. Tout lui fait sentir une main céleste et invincible suspendue sur sa tête, qui alloit s'appesantir pour le frapper ; L'espérance étoit éteinte au fond de son cœur ; son audace se dissipoit comme la lumière du jour disparoit quand le Soleil se couche dans le sein des ondes, et que la terre s'enveloppe des ombres de la nuit.

D d 5

L'im-

L'impie Adrasfe, trop long tems souffert sur la terre, si les hommes n'eussent eu besoin d'un tel châtimement, l'impie Adrasfe touchoit enfin à sa dernière heure. Il court forcené au-devant de son inévitable destin; l'horreur, les cuisans remords, la consternation, la fureur, la rage, le désespoir, marchent avec lui. A peine voit-il Télémaque, qu'il croit voir l'Averne qui s'ouvre et les tourbillons de flammes qui sortent du noir Phlégeton (17), prêtes à le dévorer. Il s'écrie, et sa bouche demeure ouverte sans qu'il puisse prononcer aucune parole. Tel qu'un homme dormant, qui dans un songe affreux ouvre la bouche et fait des efforts pour parler; mais la parole lui manque toujours et il la cherche en vain. D'une main tremblante et précipitée Adrasfe lance son dard contre Télémaque. Celui-ci intrépide comme l'ami des Dieux, se couvre de son bouclier: il semble que la victoire le couvrant de ses ailes tient déjà une couronne suspendue au-dessus de sa tête; le courage doux et paisible reluit dans ses yeux: on le prendroit pour Minerve même, tant il paroît sage et mesuré au milieu des plus grands périls; le dard lancé par Adrasfe est repoussé par le bouclier. Alors Adrasfe se hâte de tirer son épée pour ôter au fils d'Ulysse l'avantage de lancer son dard à son tour. Télémaque voyant Adrasfe l'épée à la main, se hâte de le mettre aussi, et laisse son dard inutile.

Quand on les vit ainsi tous deux combattre de près, tous les autres combattans en silence mirent bas leurs armes pour les regarder attentivement, et on attendit de leur combat la destinée de toute la guerre. Les deux glaives brillans comme les éclairs et où partent les foudres, se croisent plusieurs fois et portent des coups inutiles sur les armes polies, qui en reten-

(17) Le Phlégeton est une fleuve des Eofers qui roule des feux ardens & dont les flots sont tous de flamme.

retentissent. Les deux combattans s'allongent, se réplient, s'abaissent, se rélevent tout-à-coup, et enfin se saisissent. Le lierre en naissant au pied d'un ormeau ne serre pas plus étroitement le tronc dur et noueux par ses rameaux entrelastés jusques aux plus hautes branches de l'arbre, que ces deux combattans se serrent l'un l'autre. Adrasfe n'avoit encore rien perdu de sa force. Télémaque n'avoit pas encore toute la sienne. Adrasfe fait plusieurs efforts pour surprendre son ennemi, et pour l'ébranler. Il tâche de saisir l'épée du jeune Grec, mais en vain, Dans le moment où il le cherche, Télémaque l'enlève de terre et le renverse sur le sable. Alors cet impie qui avoit toujours méprisé les Dieux, montra une lâche crainte de la mort; il a honte de demander la vie, et il ne peut s'empêcher de témoigner qu'il la désire: il tâche d'émouvoir la compassion de Télémaque. Fils d'Ulysse, lui dit-il, enfin c'est maintenant que je connois les justes Dieux: ils me punissent comme je l'ai mérité, il n'y a que le malheur qui ouvre les yeux des hommes pour voir la vérité: je la vois, elle me condamne; mais qu'un Roi malheureux vous fasse souvenir de votre pere qui est loin d'Ithaque, et qu'il touche votre coeur.

Télémaque qui le tenant sous ses genoux avoit le glaive déjà levé pour lui percer la gorge, répondit aussitôt: Je n'ai voulu que la victoire et la paix des Nations que je suis venu secourir; je n'aime point à répandre le sang. Vivez donc, Adrasfe, mais vivez pour réparer vos fautes; rendez tout ce que vous avez usurpé; rétablissez le calme et la justice sur la côte de la grande Hespérie que vous avez souillé par tant de massacres et de trahisons: vivez, et devenez un autre homme; apprenez par votre chute que les Dieux sont justes; que les méchans sont malheureux, qu'ils se trompent, en cherchant la félicité dans la violence, dans l'inhumanité et dans le

men-

mensonge ; qu'enfin rien n'est si doux ni si heureux que la simple et constante vertu ; donnez-nous pour ôtage votre fils Métrodore avec douze des principaux de votre Nation.

A ces paroles Télémaque laisse relever Adrasfe et lui tend la main sans se délier de sa mauvaise foi : mais aussitôt Adrasfe lui lança un second dard fort court qu'il tenoit caché. Le dard étoit si aigu et lancé avec tant d'adresse, qu'il eût percé les armes de Télémaque, si elles n'eussent été divines. En même tems Adrasfe se jette derrière un arbre pour éviter la poursuite du jeune Grec. Alors celui-ci s'écrie : Dauniens, vous le voyez, la victoire est à nous ; l'impie ne se sauve que par la trahison. Celui qui ne craint point les Dieux, craint la mort. Au contraire, celui qui les craint, ne craint qu'eux. En disant ces paroles, il s'avance vers les Dauniens, et fait signe aux siens qui étoient de l'autre côté de l'arbre, de couper le chemin au perfide Adrasfe. Adrasfe craint d'être surpris, fait semblant de retourner sur ses pas, et veut renverser les Crétois qui se présentent à son passage. Mais tout-à-coup Télémaque prompt comme la foudre, que la main du pere des Dieux lance du haut Olympe sur les têtes coupables, vient fondre sur son ennemi, il le saisit d'une main victorieuse, il le renverse, comme un cruel Aquilon abat les tendres moissons qui dorent les campagnes. Il ne l'écoute plus, quoique l'impie ose encore une fois essayer d'abuser de la bonté de son cœur. Il lui enfonce son glaive et le précipite dans les flammes du noir Tartare, digne châtimement de ses crimes.

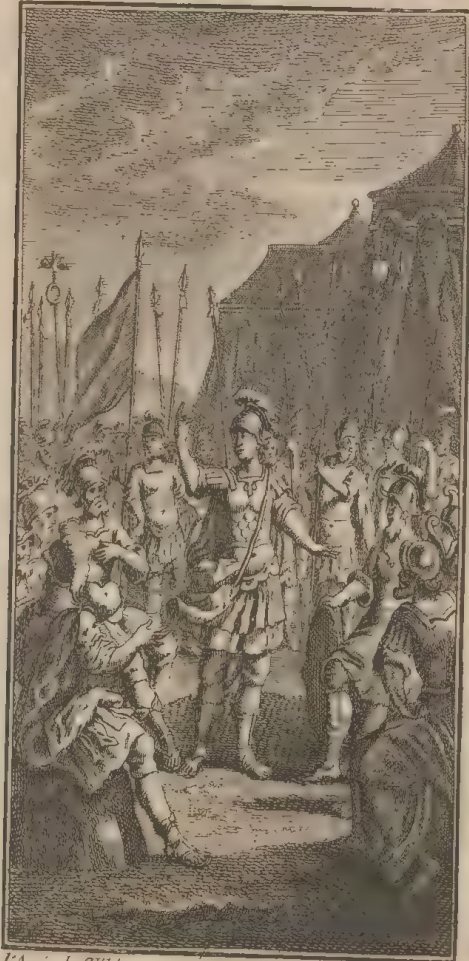
Fin du vingtieme Livre.

LES

eux
our
aux

iste
oi:
ort
et
hes
En
ur
ci
t à
Ce-
rt.
x.
as,
de
e.
r-
se
a-
re
a-
e
el
n-
n-
r.
n-
s.

S



L'Avis de Télémaque suivi par les Princes alliés.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-UNIEME.

SOMMAIRE

DU LIVRE VINGT-UNIEME.

Adrasfe étant mort, les Dauniens tendent les mains aux alliés en signe de paix, et leur demandent un Roi de leur Nation. Nestor inconsolable d'avoir perdu son fils, s'absente de l'assemblée des Chefs, où plusieurs opinent qu'il faut partager les pays des vaincus, et céder à Télémaque le terroir d'Arpi. Bien loin d'accepter cette offre Télémaque fait voir que l'intérêt commun des alliés est de choisir Polydamas Roi des Dauniens, et de leur laisser leurs terres. Il persuade ensuite à ces peuples de donner la contrée d'Arpi à Diomède, survenu fortuitement. Les troubles étans ainsi finis, tous se séparent pour s'en retourner chacun dans son pays.

LIVRE VINGT-UNIEME.

A peine Adrasfe fut mort que tous les Dauniens, loin de déplorer leur défaite et la perte de leur Chef, se rejouirent de leur délivrance. Ils tendirent les mains aux alliés en signe de paix et de reconciliation. Métrodore, fils d'Adrasfe, que son père avoit nourri dans des maximes de dissimulation, d'injustice et d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais un esclave complice de ses infamies et de ses cruautés, qu'il avoit affranchi et comblé de biens, et auquel seul il se confia dans sa fuite, ne songea qu'à le trahir pour son propre intérêt; il le tua par derrière pendant qu'il

qu'il fuyoit, lui coupa la tête et la porta dans le camp des alliés, espérant une grande récompense d'un crime qui finissoit la guerre. Mais on eut horreur de ce scélérat, et on le fit mourir.

Télémaque ayant vu la tête de Métrodore qui étoit un jeune homme d'une merveilleuse beauté, et d'un naturel excellent, que les plaisirs et les mauvais exemples avoient corrompu, ne put retenir ses larmes. Hélas! s'écria-t-il: voilà ce que fait le poison de la prospérité pour un jeune Prince; plus il a d'élévation et de vivacité, plus il s'éloigne de tous les sentimens de vertu; et maintenant je serois peut-être de même, si les malheurs où je suis né, grâces aux Dieux, et les instructions de Mentor ne m'avoient appris à me modérer.

Les Dauniens assemblés demandèrent comme l'unique condition de paix, qu'on leur permit de faire un Roi de leur nation, qui put effacer par ses vertus l'opprobre dont l'impie Adrasle avoit couvert la Royauté. Ils remercioient les Dieux d'avoir frappé le Tyran; ils venoient en foule baiser la main de Télémaque, qui avoit été trempée dans le sang de ce monstre, et leur déroute étoit pour eux comme un triomphe. Ainsi tomba en un moment, sans aucune ressource, cette puissance qui menaçoit toutes les autres dans l'Espagne, et qui faisoit trembler tant de peuples. Semblable à ces terrains qui paroissent fermes et immobiles, mais que l'on sappe peu à peu par-dessous. Long-tems on se moque du foible travail qui en attaque les fondemens, rien ne paroît affoibli, tout est uni, rien ne s'ébranle; cependant tous les soutiens sont détruits peu à peu jusqu'au moment où tout-à-coup le terrain s'abaisse et ouvre un abîme. Ainsi une puissance injuste est trompeuse, quelque prospérité qu'elle se procure par ses violences, creuse elle-même un précipice sous ses pieds.

La

La fraude et l'inhumanité s'appent peu à peu tous les plus solides fondemens de l'autorité légitime. On l'admire, on la craint, on tremble devant elle jusqu'au moment où elle n'est déjà plus, elle tombe de son propre poids, et rien ne la peut relever, parce qu'elle a détruit de ses propres mains les vrais soutiens de la bonne foi et de la justice, qui ont eue l'amour et la confiance.

Les Chefs de l'armée s'assemblerent dès le lendemain pour accorder un Roi aux Dauniens. On prenoit plaisir à voir les deux camps confondus par une amitié si inespérée, et les deux armées qui n'en faisoient plus qu'une. Le sage Nestor ne put se trouver dans ce conseil, parce que la douleur jointe à la vieillesse avoit fêtré son cœur, comme la pluie abat et fait languir le soir une fleur, qui étoit le matin pendant la naissance de l'Aurore, la gloire et l'ornement des vertes campagnes. Ses yeux étoient devenus deux fontaines de larmes qui ne pouvoient tarir. Loin d'eux s'esuyoit le doux sommeil, qui charme les plus cuisantes peines; l'espérance qui est la vie du cœur de l'homme, étoit éteinte en lui. Toute nourriture étoit amère à cet infortuné Vieillard, la lumière même lui étoit odieuse; son ame ne demandoit plus qu'à quitter son corps, et qu'à se plonger dans l'éternelle nuit de l'Empire de Pluton. Tous ses amis lui parloient en vain, son cœur en défallance étoit dégoûté de toute amitié, comme un malade est dégoûté des meilleurs alimens. A tout ce qu'on pouvoit lui dire de plus touchant, il ne répondit que par des gémissemens et des sanglots. De tems en tems on l'entendoit dire: O Pisistrate! Pisistrate, Pisistrate, mon fils, tu m'appelles? Je te suis, Pisistrate, tu me rendras la mort douce. O mon cher fils! je ne désire plus pour tout bien que de te revoir sur les rives du Styx. Puis il passoit des heures entières sans prononcer aucune parole, mais gé-

missant,

missant, et levant les mains et les yeux noyés de larmes vers le Ciel.

Cependant les Princes assemblés attendoient Télémaque qui étoit auprès du corps de Pisistrate. Il répandoit sur son corps des fleurs à pleines mains; il y ajoutoit des parfums exquis et versoit des larmes amères. O mon cher compagnon! lui disoit-il, je n'oublierai jamais de t'avoir vu à Pylos, de t'avoir suivi à Sparte, de t'avoir retrouvé sur les bords de la grande Hespérie. Je te dois mille et mille soins; je t'aimois. tu m'aimois aussi: j'ai connu ta valeur, elle auroit surpassé celle de plusieurs Grecs fameux. Hélas! elle t'a fait mourir avec gloire; mais elle a dérobé au monde une vertu naissante qui eût égalé celle de ton pere. Oui, ta sagesse et ton éloquence dans un âge mur auroient été semblable à celle de ce Vieillard, l'admiration de toute la Grece. Tu avois déjà cette douce insinuation, à laquelle on ne pouvoit résister quand tu parlois; ces manieres naïves de raconter, cette sage modération, qui est un charme pour apaiser les esprits irrités; cette autorité qui vient de la prudence et de la force des bons conseils. Quand tu parlois, tous prètoient l'oreille, tous étoient prévenus, tous avoient envie de trouver que tu avois raison; ta parole simple et sans fausseté couloit dans les coeurs comme la rosée sur l'herbe naissante. Hélas! tant de biens que nous possédions il y a quelques heures nous sont enlevés pour jamais! Pisistrate, que j'embrasai hier, n'est plus: il ne nous en reste qu'un douloureux souvenir. Au moins si tu avois fermé les yeux de Nestor, et non pas que nous eussions fermé les tiens, il ne verroit pas tout ce qu'il voit, et il ne seroit pas le plus malheureux de tous les peres.

Après ces paroles Télémaque fit laver la playe sanglante qui étoit dans le côté de Pisistrate. Il le fit étendre dans un lit de pourpre, où la tête

E e

pan-

panchée avec la pâleur de la mort, il ressembloit à un jeune arbre, qui ayant couvert la terre de son ombre, et poussé vers le Ciel ses rameaux fleuris, a été entamé par le tranchant de la coignée d'un bucheron. Il ne tient plus à sa racine ni à la terre, mere féconde qui nourrit ses tiges dans son sein : Il languit, sa verdure s'efface, il ne peut plus se soutenir, il tombe : ses rameaux qui cachotent le Ciel, traînent sur la poussière, flétris et desséchés ; il n'est plus qu'un tronc abattu et dépouillé de toutes ses grâces. Ainsi Pisistrate en proie à la mort étoit déjà emporté de ceux qui devoient le mettre sur le bucher fatal. Déjà la flamme montoit vers le Ciel. Une troupe des Pyléens, les yeux baissés et pleins de larmes, leurs armes renversées, le conduisoient lentement. Le corps est bientôt brûlé, les cendres sont mises dans une urne d'or ; et Télémaque qui prend soin de tout, confie cette urne comme un grand trésor à Callimaque, qui avoit été le gouverneur de Pisistrate. Gardez, lui dit-il, ces cendres tristes, mais précieux restes de celui que vous avez aimé. Gardez-les pour son pere ; mais attendez à les lui donner quand il aura assez de force pour les demander : ce qui irrite la douleur en un tems, l'adoucit en un autre.

Ensuite Télémaque entra dans l'assemblée des Rois ligués, où dès qu'on l'aperçut chacun garda le silence pour l'écouter ; il en rougit, et on ne pouvoit le faire parler. Les louanges (1) qu'on lui donna par des acclamations publiques sur tout ce qu'il venoit de faire, augmentèrent sa honte ; il auroit voulu pouvoir se chacher : ce fut la première fois qu'il parut embarrassé et incertain. Enfin il demanda comme une grâce, qu'on ne lui donnât plus aucune louange. Ce n'est pas, dit-il, que je ne les aime,

sur-
(1) Les louanges : Comme la Flatterie a épuisé toutes les louanges, il ne reste plus d'autre honneur à rendre aux bons Princes, que

surtout quand elles sont données par de si bons juges de la vertu : mais c'est que je crains de les aimer trop ; elles corrompent les hommes ; elles les remplissent d'eux mêmes ; elles les rendent vains et présomptueux ; il faut les mériter et les fuir : les meilleurs louanges ressemblent aux fausses. Les plus méchans de tous les hommes qui sont les tyrans, sont ceux qui se font le plus louer par des flatteurs. Quel plaisir y a-t-il à être loué comme eux ! Les bonnes louanges sont celles que vous me donnerez en mon absence, si je suis assez heureux pour en mériter. Si vous me croyez véritablement bon, vous devez croire aussi que je veux être modeste et craindre la vanité. Epargnez-moi donc, si vous m'estimez, et ne me louez pas comme un homme amoureux de louanges.

Après avoir parlé ainsi, Télémaque ne répondit plus rien à ceux qui continuoient de l'élever jusqu'au Ciel, et par un air d'indifférence il arrêta bientôt les louanges qu'on lui donnoit. On commença à craindre de le fâcher en le louant ; mais l'admiration augmenta, tout le monde sachant la tendresse qu'il avoit témoignée à Pisistrate, et les soins qu'il avoit pris de lui rendre les derniers devoirs. Toute l'armée fut plus touchée de ces marques de la bonté de son cœur, que de tous les prodiges de sagesse et de valeur qui venoient d'éclater en lui. Il est sage, il est vaillant, se disoient-ils en secret les uns aux autres : il est l'ami des Dieux, et le vrai Héros de notre âge : Il est au-dessus de l'humanité, mais tout cela n'est que merveilleux, tout cela ne fait que nous étonner. Il est humain, il est bon, il est ami fidèle et tendre ; il est compatissant, libéral, bienfaisant, et tout entier à ceux qu'il doit aimer ; il est les délices de ceux qui vivent avec lui : ils s'est défat de fa

Ee 2

hau-

que celui du silence : qui est un témoignage autentique de leur modestie.

hauteur, de son indifférence et de sa fierté. Voilà ce qui est d'usage, voilà ce qui touche les cœurs, voilà ce qui nous attendrit pour lui, et nous rend sensibles à toutes ses vertus : voilà ce qui fait que nous donnerions tous nos vies pour lui.

A peine ces discours furent-ils finis, qu'on se hâta de parler de la nécessité de donner un Roi aux Dauniens. La plupart des Princes qui étoient dans le conseil, opinoient qu'il falloit partager entr'eux ce pays comme une terre conquise. On offrit à Télémaque pour sa part la fertile contrée d'Arpi (2), qui porte deux fois l'an les riches dons de Cérès, les doux présens de Bacchus, et les fruits toujours verts de l'olivier consacré à Minerve. Cette terre, lui disoit-on, doit vous faire oublier la pauvre Ithaque avec ses cabanes et les rochers affreux de Dulichie (3), et les bois sauvages de Zacynthe. Ne cherchez plus ni votre pere, qui doit être péri dans les flots au Promontoire de Capharée, par la vengeance de Nauplius (4), et par la colère de Neptune ; ni votre mere que ses Amans possèdent depuis votre départ ; ni votre patrie, dont la terre n'est point favorisée du Ciel, comme celle que nous vous offrons.

Il écoutoit patiemment ces discours : Mais les rochers de Thrace et de Thessalie ne sont pas plus sourds ni plus insensibles aux plaintes des amans désespérés, que Télémaque l'étoit à toutes ces offres. Pour moi, répondit-il, je ne suis touché ni des richesses ni de délices ; qu'importe de posséder une plus grande étendue de terre et de commander à un plus grand nombre d'hommes ? On n'en a que plus

(2) Arpi étoit une région de la Pouille Dauniénne, dont la ville Capitale se nommoit Argirippa, & Argos-Hippium. On en voit encore les ruines entre Lucera & Manfredonia dans la Capitanate.

(3) Dulichie, aujourd'hui Tiaki, est une petite isle de la mer de Grèce dans le Golfe de Patra, au Levant de l'isle de Cefalonie.

(4) Nauplius, Roi d'Eubée, irrité de ce que les Chefs de l'armée des

plus d'embarras et moins de liberté. La vie est assez pleine de malheurs pour les hommes les plus sages et les plus modérés, sans y ajouter encore la peine de gouverner les autres hommes indociles, inquiets, injustes, trompeurs et ingrats. Quand on veut être le maître des hommes pour l'amour de soi-même, n'y regardant que sa propre autorité, ses plaisirs et sa gloire; on est impie, on est tyran, on est le fléau du genre humain. Quand au contraire on ne veut gouverner les hommes que selon les vraies règles pour leur propre bien; on est moins leur maître que leur tuteur; on n'en a que de la peine qui est infinie, et on est bien éloigné de vouloir étendre plus loin son autorité. Le Berger qui ne mange point le troupeau, qui le défend des loups en exploitant sa vie, qui veille nuit et jour pour le conduire dans les bons pâturages, n'a point d'envie d'augmenter le nombre de ses moutons, et d'enlever ceux du voisin; ce seroit augmenter sa peine. Quoique je n'aie jamais gouverné, ajoutoit Télémaque, j'ai appris par les Loix, et par les hommes sages qui les ont faites, combien il est pénible de conduire les Villes et les Royaumes. Je suis donc content de ma pauvre Ithaque, quoiqu'elle soit petite et pauvre, j'aurois assez de gloire, pourvu que j'y règne avec justice, pitié, et courage; encore même n'y régnerai-je que trop tôt. Plaise aux Dieux, que mon pere échappé à la fureur des vagues y puisse régner jusqu'à la plus extrême vieillesse, et que je puisse apprendre long-tems sous lui comme il faut vaincre ses passions pour savoir modérer celles de tout un peuple!

E e 3

Ensuite

des Grecs avoient injustement condamné à mort son fils Palamede par les artifices d'Ulysse, mit des feux sur le mont Capharée (aujourd'hui Cap de Figiera) sur l'isle d'Eubée qui regarde l'Hellepont, pour y attirer la flotte des Grecs & la faire briser contre les rochers: mais il échoua dans son dessein, parce qu'Ulysse & Diomède prirent une autre route.

Ensuite Télémaque dit: Ecoutez, ô Princes assemblés ici, ce que je crois vous devoir dire pour votre intérêt. Si vous donnez aux Dauniens un Roi juste, il les conduira avec justice; il leur apprendra combien il est utile de conserver la bonne foi, et de n'usurper jamais les biens de ses voisins. C'est ce qu'ils n'ont jamais pu comprendre sous l'impie Adrafte. Tandis qu'ils seront conduits par un Roi sage est modéré, vous n'aurez rien à craindre. Ils vous devront ce bon Roi que vous leur aurez donné: ils vous devront la paix et la prospérité dont ils jouiront. Ces peuples, loin de vous attaquer, vous béniront sans cesse, et le Roi et le peuple, seront l'ouvrage de vos mains. Si au contraire, vous voulez partager leur pays entre vous, voici les malheurs que je vous prédis. Ce peuple poussé au désespoir recommencera la guerre; il combattra justement pour sa liberté, et les Dieux ennemis de la tyrannie combattront avec lui. Si les Dieux s'en mêlent, tôt ou tard vous ferez confondus, et vos prospérités se dissiperont comme la fumée. Le conseil et la sagesse seront ôtés à vos Chefs, le courage à vos armées, l'abondance à vos terres. Vous vous flatterez, vous serez téméraires dans vos entreprises; vous ferez taire les gens de bien qui voudront dire la vérité; vous tomberez tout-à-coup, et l'on dira de vous: Est-ce dont-là ces peuples florissans qui devoient faire la Loi à toute la terre? et maintenant ils fuyent devant leurs ennemis: Ils sont le jouet des Nations, qui les foulent aux pieds. Voilà ce que les Dieux ont fait: voilà ce que méritent les peuples injustes, superbes et inhumains. De plus, considérez que si vous entreprenez de partager entre vous cette conquête, vous réunirez contre vous tous les peuples voisins. Votre ligue formée pour défendre la liberté commune de l'Helspérie contre l'usurpateur Adrafte,

de-

deviendra odieuse; est c'est vous-même que tous les peuples accuseront avec raison de vouloir usurper la tyrannie universelle. Mais je suppose que vous soyez victorieux, et des Danaïens et de tous les autres peuples, cette victoire vous détruira; Voici comment.

Considérez que cette entreprise vous désunira tous; comme elle n'est point fondée sur la justice, vous n'aurez point de règle pour borner entre vous les prétentions de chacun; chacun voudra que sa part de la conquête soit proportionnée à sa puissance, nul d'entre vous n'aura assez d'autorité parmi les autres pour faire ce partage paisiblement. Voilà la source d'une guerre, dont vos petits enfans ne verront pas la fin. Ne vaut-il pas bien mieux être juste et modéré, que de suivre son ambition avec tant de péril et au travers de tant de malheurs inévitables? La paix profonde, les plaisirs doux et innocens qui l'accompagnent, l'heureuse abondance, l'amitié de ses voisins, la gloire qui est inséparable de la justice, l'autorité qu'on acquiert en se rendant par la bonne foi l'arbitre de tous les peuples étrangers, ne sont-ce pas des biens plus désirables que la folle vanité d'une conquête injuste? O Princes! ô Rois! Vous voyez que je vous parle sans intérêt. Écoutez donc celui qui vous aime assez pour vous contredire, et pour vous déplaire en vous représentant la vérité.

Pendant que Télémaque parloit ainsi avec une autorité qu'on n'avoit jamais vue en nul autre, et que tous les Princes étonnés et en suspens admiroient la sagesse de ses conseils, on entendit un bruit confus qui se répandit dans tout le camp, et qui vint jusqu'au lieu où se tenoit l'assemblée. Un étranger, dit-on, est venu aborder sur ces côtes avec une troupe d'hommes armés. Cet inconnu est d'une haute mine, tout paroît héroïque en lui; on voit

aifément qu'il a long-tems souffert, et que son grand courage l'a mis au-dessus de toutes ses souffrances. D'abord les peuples du pays qui gardent les côtes ont voulu le repousser comme un ennemi qui vient faire une irruption : Mais après avoir tiré son épée avec un air intrépide, il a déclaré qu'il sauroit se défendre, si on l'attaquoit : mais qu'il ne demandoit que la paix et l'hospitalité. Aussitôt il a présenté un rameau d'olivier comme un suppliant. On l'a écouté ; il a demandé à être conduit vers ceux qui gouvernent dans cette côte de l'Espérie. et on l'a mené ici pour le faire parler aux Rois assemblés.

A peine ce discours fut-il achevé, qu'on vit entrer cet inconnu avec une majesté qui surprit toute l'assemblée. On auroit cru facilement que c'étoit le Dieu Mars, quand il assemble sur les montagnes de la Thrace ses troupes sanguinaires. Il commença à parler ainsi :

O vous ! Pasteurs des peuples, qui êtes sans doute assemblés ici pour défendre la patrie contre ses ennemis, ou pour faire fleurir les plus justes Loix, écoutez un homme que la fortune a persécuté. Faisent les Dieux que vous n'éprouviez jamais de semblables malheurs. Je suis *Dionéde* (5) Roi d'Etolie qui blesai *Venus* au siège de Troie. La vengeance de cette Déesse me poursuit dans tout l'Univers. *Neptune* qui ne peut rien refuser à la divine fille de la Mer m'a livré à la rage des vents et des flots, qui ont brisé plusieurs fois mes vaisseaux contre les écueils. L' inexorable *Venus* m'a ôté toute espérance de revoir mon Royaume, ma famille, et cette douce patrie du pays où j'ai commencé de voir le jour en naissant. Non, je ne reverrai jamais tout ce qui m'a été le plus cher au monde. Je viens après tant

(5) *Dionéde* : Fils de *Tyde*. On dit, qu'après *Achille* & *Ajax* il fut le plus brave des Grecs au siège de Troie, où il combattit avec

rant de naufrages chercher sur ces rives inconnues un peu de repos et une retraite assurée. Si vous craignez les Dieux, et surtout Jupiter qui a soin des étrangers : si vous êtes sensibles à la compassion, ne me refusez pas dans ces vastes pays quelque coin de terre stérile, quelques déserts, quelques sables, ou quelques rochers escarpés, pour y fonder avec mes compagnons une ville qui soit du moins une triste image de notre patrie perdue. Nous ne demandons qu'un peu d'espace qui vous soit inutile. Nous vivrons en paix avec vous dans une étroite alliance; vos ennemis seront les nôtres; nous entrerons dans tous vos intérêts; nous ne demandons que la liberté de vivre selon nos Loix,

Pendant que Diomède parloit ainsi, Télémaque ayant les yeux attachés sur lui, montra sur son visage toutes les différentes passions. Quand Diomède commença à parler de ses longs malheurs, il espéra que cet homme majestueux seroit son pere. Aussitôt qu'il eut déclaré qu'il étoit Diomède, le visage de Télémaque se flétrit comme une belle fleur que les noirs aquilons viennent de ternir de leur souffle cruel. Ensuite les paroles de Diomède qui se plaignoit de la longue colère d'une Divinité, l'attendrirent par le souvenir des mêmes disgrâces souffertes par son pere et par lui. Des larmes mêlées de douceur et de joie coulerent sur ses joues, et il se jeta tout-a-coup sur Diomède pour l'embrasser.

Je suis, dit-il, le fils d'Ulysse que vous avez connu, et qui ne vous fut pas inutile quand vous

Ee 5

prîtes

avec avantage contre Enée & contre Hector, il éleva le Palladium, qui étoit une Enseigne sacrée des Troyens.

prîtes les chevaux fameux de Rhésus (6). Les Dieux l'ont traité comme vous sans pitié. Si les Oracles de l'Erébe (7) ne sont pas trompeurs, il vit encore : mais hélas ! il ne vit point pour moi. J'ai abandonné Ithaque pour le chercher : je ne puis revoir maintenant ni Ithaque ni lui. Jugez par mes malheurs de la compassion que j'ai pour les autres. L'avantage qu'il y a à être malheureux, c'est qu'on fait compatir aux peines d'autrui. Quoique je ne sois ici qu'étranger, je puis, ô grand Diomède, (car malgré les misères qui ont accablé ma patrie dans mon enfance, je n'ai pas été assez mal élevé pour ignorer quelle est votre gloire dans les combats.) Je puis, ô le plus invincible de tous les Grecs après Achille, vous procurer quelque secours. Ces Princes que vous voyez sont humains ; ils savent qu'il n'y a ni vertu, ni vrai courage, ni gloire solide sans l'humanité. Le malheur ajoute un nouveau lustre à la gloire des grands hommes ; il leur manque quelque chose, tandis qu'ils n'ont jamais été malheureux. Il manque à leur vie des exemples de patience et de fermeté ; la vertu souffrante attendrit tous les cœurs qui ont quelque goût pour la vertu. Laissez-nous donc le soin de vous consoler, puisque les Dieux vous mènent à nous, c'est un présent qu'ils nous font, et nous devons nous croire heureux de pouvoir adoucir vos peines.

Pendant qu'il parloit, Diomède étonné le regardoit fixement, et sentoit son cœur tout ému. Ils s'embrassoient comme s'ils avoient été long-tems liés d'une amitié étroite. O digne fils du sage Ulysse, disoit Diomède, je reconnois en vous la douceur de son visage,

(6) Rhésus, Roi de Thrace, lequel vint au secours des Troyens contre les Grecs : mais ayant été trahi par Dolon, soldat Troyen il fut tué de la première nuit par Diomède & Ulysse : ainsi les chevaux de Rhésus ne purent boire du fleuve Xanthus, ni paître dans les campagnes de Troie : ce qui devoit se faire, afin que Troie fût imprévisible, selon l'Oracle. Homère.

vifage, la grace de fes discours, la force de fon éloquence, la noblefté de fes fentimens, la fageffe de fes penfées.

Cependant Philoctète embraffe le grand fils de Tidée; ils fe racontent leurs triftes aventures; enfuite Philoctète lui dit: Sans doute vous ferez bien-aife de revoir le fage Neftor, il vient de perdre Pififtrate le dernier de fes enfans; il ne lui refte plus dans la vie qu'un chemin de larmes qui le mène vers le tombeau. Venez le confoler. Un ami malheureux (8) eft plus propre qu'un autre à foulager fon coeur.

Ils allèrent aufsitôt dans la tente de Neftor, qui reconnut à peine Diomède, tant la trifteté abattoit fon efprit et fes fens. D'abord Diomède pleura avec lui, et leur entrevue fut pour le Vieillard un redoublement de douleur: mais peu à peu la préfence de cet ami apaisa fon coeur. On reconnut aifément que fes maux étoient un peu fufpendus par le plaifir de raconter ce qu'il avoit fouffert, et d'entendre à fon tour ce qui étoit arrivé à Diomède.

Pendant qu'ils s'entretenoient, les Rois afsemblés avec Télémaque examinoient ce qu'ils devoient faire. Télémaque leur confeilloit de donner à Diomède le pays d'Arpi (9), et de choisir pour Roi des Dauniens Polydamas qui étoit de leur nation. Ce Polydamas étoit un fameux Capitaine, qu'Adrafte par jalousie n'avoit jamais voulu employer, de peur qu'on n'attribuât à cet homme habile le fuccès dont il efperoit d'avoir feul toute la gloire. Polydamas l'avoit fouvent averfi en particulier qu'il expofoit trop fa vie et le falut de fon Etat dans cet-

(7) *Erèbe*: Est nommé par les Poètes Dieu des Enfers, né du Chaos et des Ténèbres, et époux de la nuit.

(8) *Un ami malheureux*: Solamen miseris socios habuisse malorum.

(9) Le pays d'Arpi est le même que celui d'Argos dont il a été parlé ci-devant.

te guerre contre tant de Nations conjurées, il l'avoit voulu engager à tenir une conduite plus droite et plus modérée avec ses voisins : mais les hommes qui haïssent la vérité, haïssent aussi les gens qui ont la hardiesse de la dire. Ils ne sont touchés, ni de leur sincérité, ni de leur zèle, ni de leur désintéressement. Une prospérité trompeuse endurcissoit le coeur d'Adraсте contre les plus salutaires conseils ; en ne les suivant pas, il triomphoit tous les jours de ses ennemis. La hauteur, la mauvaise foi, la violence mettoient toujours la victoire dans son parti. Tous les malheurs dont Polydamas l'avoit si long-tems menacé, n'arrivoient pas. Adraсте se moquoit d'une sagesse timide qui prévoit toujours les inconvéniens. Polydamas lui étoit insupportable ; il l'éloigna de toutes les charges ; il le laissa languir dans la solitude et dans la pauvreté.

D'abord Polydamas fut accablé de cette disgrâce ; mais elle lui donna ce qui lui manquoit, en lui ouvrant les yeux sur la vanité des grandes fortunes ; il devint sage à ses dépens ; il se réjouit d'avoir été malheureux ; il apprit peu à peu à souffrir, à vivre de peu, à se nourrir tranquillement de la vérité, à cultiver en lui les vertus secrètes qui sont encore plus estimables que les éclatantes ; enfin à se passer des hommes. Il demeura au pied du mont Gargan (10) dans un désert, où un rocher en demi-voute lui servoit de toit. Un ruisseau qui tomboit de la montagne, appaisoit sa soif ; quelques arbres lui donnoient leurs fruits : il avoit deux esclaves qui cultivoient un petit camp, il travailloit lui-même avec eux de ses propres mains ; la terre la payoit de ses peines avec usuré, et ne le laissoit manquer de rien ; il avoit non seulement des fruits

et

(10) Gargan : Montagne de la Pouille dans le Royaume de Naples, près de la ville Episcopale de Siponte, ou Monte di San-Angelo.

et des légumes en abondance, mais encore toutes fortes de fleurs odoriférantes. Là il déploroit le malheur des peuples que l'ambition insensée d'un Roi entraîne à leur perte. Là il attendoit chaque jour que les Dieux justes, quoique patients, fissent tomber Adrasfe. Plus sa prospérité croissoit, plus il croyoit voir de près sa chute irremédiable; car l'imprudence heureuse dans ses fautes, et la puissance montée jusqu'aux derniers excès de l'autorité absolue, sont les avant-coureurs du renversement (11) des Rois et des Royaumes. Quand il apprit la défaite et la mort d'Adrasfe, il ne témoigna aucune joie, ni de l'avoir prévue, ni d'être délivré de ce Tyran; il gémit seulement par la crainte de voir les Dauniens dans la servitude.

Voilà l'homme que Télémaque proposa pour le faire régner. Il y avoit déjà quelque tems qu'il connoissoit son courage et sa vertu; car Télémaque selon les conseils de Mentor, ne cessoit de s'informer par-tout des qualités bonnes et mauvaises de toutes les personnes qui étoient dans quelque-emploi considérable, non seulement dans les Nations alliées qui servoient en cette guerre, mais encore chez les ennemis. Son principal soin étoit de découvrir, et d'examiner partout les hommes qui avoient quelque talent, ou une vertu particulière.

Les Princes alliés eurent d'abord quelque répugnance à mettre Polydamas dans la Royauté. Nous avons éprouvé, disoient-ils, combien un Roi des Dauniens, quand il aime la guerre, et qu'il sait la faire, est redoutable à ses voisins. Polydamas est un grand Capitaine, et il peut nous jeter dans de grand périls. Mais Télémaque leur répondit: Polydamas, il est vrai, fait la guerre: mais il aime
la

(11) *Renversement*: plus on est élevé, plus on est en danger de tomber. Tac.

la paix; et voilà les deux choses qu'il fait souhaiter. Un homme qui connoît les malheurs, les dangers et les difficultés de la guerre, est bien plus capable de l'éviter, qu'un autre qui n'en a aucune expérience: il a appris à goûter le bonheur d'une vie tranquille: il a condamné les entreprises d'Adrasfe; il en a prévu les suites funestes. Un Prince foible et ignorant est plus à craindre pour vous, qu'un homme qui connoîtra, et qui décidera tout par lui-même (12). Le Prince foible, ignorant et sans expérience, ne verra que par les yeux d'un favori passionné, ou d'un Ministre flatteur, inquiet et ambitieux. Ainsi ce Prince aveugle s'engagera à la guerre sans la vouloir faire; vous ne pourrez jamais vous assurer de lui, car il ne pourra jamais être sur de lui-même, il vous manquera de parole, il vous réduira bientôt à cette extrémité, qu'il faudra, ou que vous le fassiez périr, ou qu'il vous accable. N'est-il pas plus utile, plus sûr, et en même tems plus juste et plus noble, de répondre fidèlement à la confiance des Dauniens, et de leur donner un Roi digne de commander?

Toute l'assemblée fut persuadée par ce discours. On alla proposer Polydamas aux Dauniens, qui attendoit une réponse avec impatience. Quand ils attendirent le nom de Polydamas, ils répondirent: Nous reconnoissons bien maintenant que les Princes alliés veulent agir de bonne foi avec nous et faire une paix éternelle, puisqu'ils nous veulent donner pour Roi un homme si vertueux et si capable de nous gouverner. Si on nous eût proposé un homme lâche, efféminé et mal instruit, nous aurions cru, qu'on ne cherchoit qu'à nous abattre, et qu'à

(12) *Par lui-même*: Mais comme Ulysse même n'a pas pu tout savoir, il a eu besoin d'être instruit & assisté par de bons & fidèles Ministres.

qu'à corrompre la forme de notre gouvernement, nous aurions conservé en secret un vif ressentiment d'une conduite si dure et si artificieuse : mais le choix de Polydamas nous montre une véritable candeur. Les alliés sans doute n'attendent rien de nous que de juste et de noble ; puisqu'ils nous accordent un Roi, qui est incapable de rien faire contre la liberté et contre la gloire de notre Nation. Aussi pouvons-nous protester à la face de justes Dieux, que les fleuves remonteront vers leurs sources, avant que nous cessions d'aimer des Rois si bienfaisans. Puissent se ressouvenir nos derniers neveux du bienfait que nous recevons aujourd'hui, et renouveler de génération en génération la paix de l'âge d'or dans toute la côte de l'Hespérie !

Télémaque leur proposa ensuite de donner à Diomède les campagnes d'Arpi, pour y fonder une Colonie. Ce nouveau peuple, leur disoit-il, vous devra son établissement dans un pays que vous n'occupez point. Souvenez-vous que tous les hommes doivent s'entr'aimer ; que la terre est trop vaste pour eux ; qu'il faut bien avoir des voisins, et qu'il vaut mieux en avoir qui vous soient obligés de leur établissement. Soyez touchés du malheur d'un Roi, qui ne peut retourner dans son pays. Polydamas et lui étant unis ensemble par les liens de la justice et de la vertu, qui sont les seuls durables, vous entretiendront dans une paix profonde, et vous rendront redoutables à tous les peuples voisins qui penseroient à s'aggrandir. Vous voyez, ô Dauniens, que nous avons donné à votre Terre un Roi capable d'en élever la gloire jusqu'au Ciel. Donnez aussi, puisque nous vous le demandons, une terre qui vous est inutile, à un Roi qui est digne de toutes sortes de secours,

Les Dauniens répondirent qu'ils ne pouvoient rien refuser à Télémaque, puisque c'étoit lui qui leur avoit procuré Polydamas pour Roi. Aussitôt ils partirent pour l'aller chercher dans son désert, et pour le faire régner sur eux. Avant que de partir, ils donnerent des fertiles plaines d'Arpi à Diomède pour y fonder un nouveau Royaume. Les alliés en furent ravis parce que cette Colonie des Grecs pourroit secourir puissamment le parti des alliés, si jamais les Dauniens vouloient renouveler les usurpations dont Adrasfe avoit donné le mauvais exemple. Tous les Princes ne songerent qu'à se séparer. Télémaque les larmes aux yeux partit avec sa troupe, après avoir embrassé tendrement le vaillant Diomède, le sage et inconsolable Nestor, et le fameux Philoctète, digne héritier des flèches d'Hercule.

Fin du vingt-unieme Livre.



ent
qui
irôt
et
tir,
éde
liés
eçs
, si
ur-
m-
er.
pe,
de,
oc-



Telemaque revient à Salente.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

SOMMAIRE

DU LIVRE VINGT-DEUXIEME.

Télémaque arrivant à Salente est surpris de voir la campagne si bien cultivée, et de trouver si peu de magnificence dans la ville. Mentor lui explique les raisons de ce changement, lui fait remarquer les défauts qui empêchent d'ordinaire un Etat de fleurir, et lui propose pour modèle la conduite et le gouvernement d'Idoménée. Télémaque ouvre ensuite son coeur à Mentor sur son inclination d'épouser Antiope fille de ce Roi. Mentor en joue avec lui les bonnes qualités, l'assure que ses Dieux la lui destinent ; mais que présentement il ne doit songer qu'à partir pour Ithaque, et qu'à délivrer Pénélope des poursuites de ses prétendants.

LIVRE VINGT-DEUXIEME.

Le jeune fils d'Ulysse brûloit d'impatience de retrouver Mentor à Salente et de s'embarquer avec lui pour revoir Ithaque, où il espéroit que son per seroit arrivé. Quand il s'approcha de Salente, il fut bien étonné de voir toute la campagne des environs, qu'il avoit laissée pres-
que

que inculte et deserte, cultivée comme un jardin, et pleine d'ouvriers diligens; il reconnut l'ouvrage et la sagesse de Mentor, ensuite entrant dans la ville il remarqua qu'il y avoit moins d'Artisans pour les délices de la vie, et beaucoup moins de magnificence. Télémaque en fut choqué, car il aimoit naturellement toutes les choses qui ont de l'éclat et de la politesse; mais d'autres pensées occupèrent aussitôt son esprit; il vit de loin venir à lui Idoménée avec Mentor. Aussitôt son coeur fut ému de joie et de tendresse: malgré tous les succès qu'il avoit eus dans la guerre contre Adraste, il craignoit que Mentor ne fut pas content de lui; et à mesure qu'il s'avançoit, il cherchoit dans les yeux de Mentor, pour voir s'il n'avoit rien à se reprocher.

D'abord Idoménée embrassa Télémaque comme son propre fils; ensuite Télémaque se jette au cou de Mentor, et l'arrosa de ses larmes. Mentor lui dit: Je suis content de vous; vous avez fait de grandes fautes, mais elles vous ont servi à vous connoître, et à vous défer de vous-même. Souvent on tire plus de fruit de ses fautes, que de ses belles actions. Les grandes actions enflent le coeur, et inspirent une présomption dangereuse. Les fautes font rentrer l'homme en lui-même, et lui rendent la sagesse qu'il avoit perdue dans les bons succès. Ce qui vous reste à faire, c'est de louer les Dieux, et de ne vouloir pas que les hommes vous louent. Vous avez fait de grandes choses: mais avouez la vérité, ce n'est guères vous par qui elles ont été faites. N'est-il pas vrai qu'elles vous sont venues comme quelque chose d'étranger qui étoit mis en vous? N'étiez vous pas capable de les goûter, et par votre promptitude, et par votre imprudence?

dence ? Ne sentez-vous pas que Minerve vous a comme transformé dans un autre homme au-dessus de vous-même pour faire par vous ce que vous avez fait ? Elle a tenu tout vos défauts en suspens, comme Neptune quand il apaise les tempêtes, et suspend les flots irrités.

Pendant qu'Idoménée interrogeoit avec curiosité les Crétois qui étoient revenus de la guerre. Télémaque écoutoit les sages conseils de Mentor. Ensuite il regardoit de tous côtés avec étonnement, et lui disoit : Voici un changement dont je ne comprends pas bien la raison : est-il arrivé quelque calamité à Salente pendant mon absence ? D'où vient que l'on n'y remarque plus cette magnificence qui éclatoit par tout avant mon départ ? Je ne vois plus ni or, ni argent, ni pierres précieuses ; les habits sont simples ; les bâtimens qu'on y fait sont moins, vastes et moins ornés ; les Arts languissent, la ville est devenue une solitude.

Mentor lui répondit en souriant : Avez-vous remarqué l'état de la campagne autour de la ville ? Oui, reprit Télémaque ; j'ai vu par tout le labourage en honneur, et les champs défrichés. Lequel vaut mieux, ajouta Mentor, ou une Ville superbe en marbre, en or et en argent, avec une campagne négligée et stérile ; ou une campagne cultivée et fertile, avec une ville médiocre et modeste dans ses mœurs ? Une grande ville fort peuplée d'Artisans occupés à amollir les mœurs par les délices de la vie, quand elle est entourée d'un Royaume pauvre et mal cultivé, ressemble à un monstre dont la tête est d'une grosseur énorme, et dont tout le corps exténué et privé de nourriture n'a aucune proportion avec cette

cette tête : c'est le nombre du peuple, et l'abondance des alimens qui forme la vraie force et la vraie richesse d'un Royaume. Idoménée a maintenant un peuple innombrable et infatigable dans le travail, qui remplit toute l'étendue de son pays : tout son pays n'est qu'une ville. Sa lente n'en est que le centre. Nous avons transporté de la ville dans la campagne, les hommes qui manquoient à la campagne, et qui étoient superflus à la ville. De plus, nous avons attiré dans ce pays beaucoup de peuples étrangers. Plus ces peuples se multiplient ; plus ils multiplient les fruits de la terre par leur travail ; cette multiplication si douce et si paisible augmente plus un Royaume, qu'une conquête. On n'a rejeté de cette ville que les Arts superflus, qui détournent les pauvres de la culture de la terre pour les vrais besoins, et qui corrompent les riches, en les jetant dans le faste et dans la mollesse : mais nous n'avons fait aucun tort aux beaux Arts, ni aux hommes qui ont un vrai génie pour les cultiver. Ainsi Idoménée est beaucoup plus puissant qu'il ne l'étoit quand vous admiriez sa magnificence. Cet éclat éblouissant cacheoit une foiblesse et une misère qui eussent bientôt renversé son Empire : maintenant il a un plus grand nombre d'hommes, et il les nourrit plus facilement. Ces hommes accoutumés au travail, à la peine et au mépris de la vie par l'amour des bonnes Loix sont tous prêts à combattre pour défendre les terres cultivées de leurs propres mains. Bientôt cet Etat que vous croyez déchu, fera la merveille de l'Hespérie.

Souvenez-vous, ô Télémaque, qu'il y a deux choses pernicieuses dans le gouvernement des
Ff 3 peuples,

peuples, auxquels on n'apporte presque jamais aucun remède. La première est une autorité injuste et trop violente dans les Rois. La seconde est le Luxe qui corrompt les mœurs. Quand les Rois s'accoutument à ne connaître plus d'autres Loix que leurs volontés arbitraires, et qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions, ils peuvent tout; mais à force de tout pouvoir, ils frappent le roulement de leur puissance; ils n'ont plus de règle certaine, ni de maximes de gouvernement; chacun a l'envie les Rois; ils n'ont plus de peuples; il ne leur reste que des esclaves dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité? Qui donnera des bornes au torrent? Tout cède, les sages s'enfuient, se cachent, et gémissent. Il n'y a qu'une révolution soudaine et violente qui puisse ramener cette puissance à l'ordre dans son cours naturel. Souvent même le coup qui pourroit la modérer, l'abat sans retour; rien ne menace tant d'une chute funeste, qu'une autorité qu'on pense trop sûre: elle est semblable à un arc trop tendu, qui se rompt enfin tout-à-coup, si on ne le relâche: mais qui est-ce qui osera le relâcher? Idoménée croit que jusqu'à fond du cœur par cette autorité si accrue, il avoit été renversé de son trône: mais il n'avoit pas été trompé. Il a fait que les Dieux nous aient envoyés ici pour le débarrasser de cette puissance aveugle et courbe, qui ne convient pas à des hommes; encore a-t-il fallu des étécées de miracles pour lui ouvrir les yeux.

L'autre mal presque incurable est le luxe; comme la trop grande autorité empoisonne les Rois, le luxe empoisonne toute une Nation. On dit que le luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens

pens des riches; comme si les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement en multipliant les fruits de la terre, sans amollir les riches par des raffinemens de volupté. Toute une Nation s'accoutume à regarder comme des nécessités de la vie, les choses superflues: ce sont tous les jours des nouvelles nécessités qu'on invente; et on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connoissoit pas trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des Arts, et police de la Nation. Ce vice qui en attire une infinité d'autres est loué comme une vertu; il répand sa contagion jusqu'aux derniers de la lie du peuple: les proches parens du Roi veulent imiter sa magnificence; les grands celles des princes du Roi; les gens médiocres veulent égaler les grands; car qui est-ce qui se fait justice? les petits veulent passer pour médiocres. Tout le monde fait plus qu'il ne peut; les uns par faste, et pour se préserver de leurs richesses; les autres par mauvaise honte, et pour cacher leur pauvreté. Ceux-mêmes qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre, ne le sont pas assez pour oser lever la tête les premiers, et pour donner des exemples contraires. Toute une Nation se ruine; toutes les conditions se confondent. La passion d'acquiescer du bien pour soutenir une vaine dépense, corrompt les âmes les plus pures; il n'est plus question que d'être riche; la pauvreté est une infamie. Soyez savant, habile, vertueux, instruisez les hommes, gagnez des batailles, sauvez la Patrie, sacrifiez tous vos intérêts: vous êtes méprisé, si vos talens ne sont relevés par le faste. Ceux-mêmes qui n'ont pas de bien veulent paroître en avoir. Ils dépensent comme s'ils en avoient: on emprunte, on trompe, on use de mille artifices

indignes pour parvenir : mais qui remédiera à ces maux ? Il faut changer le goût et les habitudes de toute une Nation ; il faut lui donner de nouvelles Loix. Qui le pourra entreprendre, si ce n'est un Roi Philosophe, qui sache par l'exemple de sa propre modération faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse, et encourager les sages, qui seront bien aises d'être autorisés dans une honnête frugalité ?

Télémaque écoutant ce discours étoit comme un homme qui revient d'un profond sommeil ; il sentoit la vérité de ces paroles, et elles se gravoient dans son coeur, comme un savant Sculpteur imprime les traits qu'il veut sur le marbre, en sorte qu'il lui donne de la tendresse, de la vie et du mouvement. Télémaque ne répondit rien : mais repassant tout ce qu'il venoit d'entendre, il parcourait des yeux les choses qu'on avoit changées dans la ville ; ensuite il disoit à Mentor ;

Vous avez fait d'Idoménée le plus sage de tous les Rois ; je ne le connois plus, ni lui, ni son peuple. J'avoue même que ce que vous avez fait ici est infiniment plus grand que les victoires que nous venons de remporter : le hasard et la force ont beaucoup de part au succès de la guerre. Il faut que nous partagions la gloire des combats avec nos soldats ; mais tout votre ouvrage vient d'une seule tête : il a fallu que vous ayiez travaillé seul contre un Roi et contre tout un peuple, pour les corriger. Ces succès sont toujours funestes et odieux ; ici tout est l'ouvrage d'une sagesse céleste, tout est doux, tout est pur, tout est aimable, tout marque une autorité qui est au-dessus de l'homme : quand les hommes veulent de la gloire, que ne la cher-

chent.

chent-ils dans cette application à faire du bien ? O qu'ils s'entendent mal en gloire, d'en espérer une solide, en ravageant la terre, et en répandant le sang humain ! Mentor montra sur son visage une joie sensible, de voir Télémaque si désabusé des victoires et des conquêtes, dans un âge où il étoit si naturel, qu'il fut enyvré de la gloire qu'il avoit acquise,

Ensuite Mentor ajouta : Il est vrai que tout ce que vous voyez ici est bon est louable : mais sachez qu'on pourroit faire des choses encore meilleures, Idoménée modere ses passions, et s'applique à gouverner son peuple ; mais il ne laisse pas de faire encore bien des fautes, qui sont les suites malheureuses de ses fautes anciennes. Quand les hommes veulent quitter le mal, le mal semble encore les poursuivre long-tems ; il leur reste de mauvaises habitudes, un naturel affoibli, des erreurs invétérées et des préventions presque incurables. Heureux ceux qui ne sont jamais égarés ! Ils peuvent faire le bien plus parfaitement. Les Dieux, ô Télémaque, vous demanderont plus qu'à Idoménée, parce que vous avez connu la vérité dès votre jeunesse, et que vous n'avez jamais été livré aux séductions d'une trop grande prospérité,

Idoménée, continuoit Mentor, est sage et éclairé : mais il s'applique trop au détail, et ne médite pas assez le gros de ses affaires pour former des plans. L'habileté d'un Roi qui est au-dessus des hommes, ne consiste pas à faire tout par lui-même : c'est une vanité grossière que d'espérer d'en venir à bout, ou de vouloir persuader au monde qu'on en est capable. Un Roi doit gouverner en choisissant et en conduisant ceux qui gouvernent sous lui ;

il ne faut pas qu'il fasse le détail; car c'est faire la fonction de ceux qui ont à travailler sous lui: il doit seulement s'en faire rendre compte, et en savoir assez pour entrer dans ce compte avec discernement. C'est gouverner merveilleusement, que de choisir et d'appliquer selon leurs talens des gens qui gouvernent. Le suprême et le parfait gouvernement consiste à gouverner ceux qui gouvernent: il faut les observer, les éprouver, les modérer, les corriger, les animer, les élever, les abaisser, les changer des places, et les tenir toujours dans la main. Vouloir examiner tout par soi-même, c'est défiance. C'est petitesse, c'est se livrer à une curiosité pour les détails, qui consume le temps et la sagesse d'esprit, nécessaires pour les grandes choses. Pour former de grands desirer, il faut avoir d'esprit libre et reposé: il faut penser à son rôle dans un entier dégagement de toutes les expéditions d'affaires épineuses; un esprit épuisé par le détail, est comme la lie du vin qui n'a plus ni force ni délicatesse. Ceux qui gouvernent par le détail sont toujours déterminés par le présent, sans étendre leurs vues sur un avenir loigné: ils sont toujours entraînés par l'usage du jour où ils sont, et cette affaire étant seule, les occuper, elle les frappe trop, elle retrecit leur esprit: car on ne juge sainement des affaires, que quand on les compare toutes ensemble, et qu'on les place toutes dans un certain ordre, afin qu'elles aient de la suite et de la proportion. Manquer à suivre cette règle dans le gouvernement, c'est ressembler à un Musicien, qui se contenteroit de trouver des sons harmonieux, et qui ne se mettroit point en peine de les enir et de les accorder pour en composer une musique douce et touchante. C'est ressembler aussi à un Architecte qui croit avoir tout fait, pourvu qu'il assemble de grandes colonnes et beaucoup de pierres bien taillées,

faute

sans penser à l'ordre, et à la proportion des ornemens de son édifice. Dans le tems qu'il fait un salon, il ne prévoit pas qu'il faudra faire un escalier convenable. Quand il travaille au corps du bâtiment, il ne songe ni à la cour ni au portail; son ouvrage n'est qu'un assemblage confus des parties magnifiques, qui ne sont point faites les unes pour les autres. Cet ouvrage loin de lui faire honneur, est un monument qui éternisera sa honte; car il fait voir que l'ouvrier n'a pas su penser avec assez d'étendue pour concevoir à la fois le dessein général de tout son ouvrage; c'est un caractère d'esprit court et subalterne; quand on est né avec ce génie borné au détail, on n'est propre qu'à exécuter sous autrui. N'en doutez pas, ô mon cher Télémaque; le gouvernement d'un Royaume demande une certaine harmonie comme la Musique, et de justes proportions comme l'Architecture.

Si vous voulez que je me serve encore de la comparaison de ces Arts, je vous ferai entendre, comment les hommes qui gouvernent par le détail sont médiocres. Celui qui dans un concert ne chante que certaines choses, quoiqu'il les chante parfaitement, n'est qu'un chanteur. Celui qui conduit tout le concert, et qui en règle à la fois toutes les parties, est le seul Maître de Musique. Tout de même celui qui raille les colonnes, ou qui élève un cône du bâtiment, n'est qu'un maçon: mais celui qui a pensé tout l'édifice, et qui en a toutes les proportions dans sa tête, est le seul architecte. Ainsi ceux qui travaillent, qui exécutent, et qui sont le plus d'affaires, sont ceux qui gouvernent le moins; ils ne font que les ouvriers subalternes. Le vrai génie qui conduit l'Etat, est celui qui ne faisant rien, fait tout faire; qui pense, qui invente, qui pénètre dans l'avenir,

qui

qui retourne dans le passé, qui arrange, qui proportionne, qui prépare de loin, qui se roidit sans cesse pour lutter contre la fortune, comme un nageur contre le torrent de l'eau; qui est attentif nuit et jour pour ne laisser rien au hasard,

Croyez-vous, Télémaque, qu'un grand Peintre travaille assidument depuis le matin jusqu'au soir pour expédier plus promptement ses ouvrages? Non, cette gêne et ce travail servile éteindroient tout le feu de son imagination: il ne travailleroit plus de génie; il faut que tout se fasse irrégulièrement et par saillies, suivant que son gout le mène, et que son esprit l'excite. Croyez-vous qu'il passe son tems à broyer des couleurs, et à préparer des pinceaux? Non, c'est l'occupation des Elèves. Il se réserve le soin de penser; il ne songe qu'à faire des traits hardis, qui donnent de la noblesse, de la vie, et de la passion à ses figures; il a dans sa tête les pensées, et les sentimens des Héros qu'il veut représenter; il se transporte dans les siècles et dans toutes les circonstances où ils ont été: à cette espèce d'enthousiasme il faut qu'il joigne une sagesse qui le retienne, que tout soit vrai, correct, et proportionné l'un à l'autre. Croyez-vous, Télémaque, qu'il faille moins d'élévation de génie, et d'efforts de pensées pour faire un grand Roi, que pour faire un bon Peintre? Concluez donc que l'occupation d'un Roi doit être de penser, de former de grands projets, et de choisir les hommes propres à exécuter sous lui.

Télémaque lui répondit: Il me semble que je comprends tout ce que vous me dites; mais si les choses alloient ainsi, un Roi seroit souvent trompé, n'entrant point lui-même dans le détail. C'est vous-même qui vous trompez, repartit Mentor, ce
qui

qui empêche qu'on ne soit trompé, c'est la connoissance générale du gouvernement : les gens qui n'ont point de principes dans les affaires, et qui n'ont point de vrai discernement des esprits, vont toujours comme à tâtons ; c'est un hasard quand ils ne se trompent pas : ils ne savent pas même précisément ce qu'ils cherchent, ni à quoi ils doivent tendre : ils ne savent que se défier, et se défient plutôt des honnêtes gens qui les contredisent, que des trompeurs qui les flattent. Au contraire ceux qui ont des principes pour le gouvernement, et qui se connoissent en hommes, savent ce qu'ils doivent chercher en eux, et les moyens d'y parvenir : ils connoissent, du moins en gros, si les gens dont ils se servent, sont des instrumens propres à leurs desseins, et qu'ils entrent dans leurs vues pour tendre au but qu'ils se proposent. D'ailleurs comme ils ne se jettent pas dans les détails accablans, ils ont l'esprit plus libre pour envisager d'une seule vue le gros de l'ouvrage, et pour observer s'ils avancent vers la fin principale ; s'ils sont trompés, du moins ils ne le sont guère dans l'essentiel. Ils sont, outre cela, au-dessus des petites jalousies qui marquent un esprit borné et une ame basse : ils comprennent qu'on ne peut éviter d'être trompé dans les grandes affaires, puisqu'il faut s'y servir des hommes, qui sont si souvent trompeurs. On perd plus par l'irrésolution où jette la défiance, qu'on ne perdrait à se laisser un peu tromper. On est trop heureux quand on n'est trompé que dans les choses médiocres, les grandes ne laissent pas de s'acheminer ; et c'est la seule chose dont un grand homme doit être en peine. Il faut réprimer sévèrement la tromperie quand on la découvre ; mais il faut compter sur quelque tromperie, si on ne veut point être véritablement trompé. Un artisan dans sa boutique voit tout de ses propres yeux, et fait tout

de ses propres mains. Mais un Roi dans un grand Etat ne peut tout faire, ni tout voir. Il ne doit faire que les choses, que nul autre ne peut faire sous lui; il ne doit voir que ce qui entre dans la décision des choses importantes.

Enfin Mentor dit à Télémaque: Les Dieux vous aiment, et vous préparent un règne plein de sagesse. Tout ce que vous voyez ici est fait moins pour la gloire d'Idoménée, que pour votre instruction. Tous les sages établissemens que vous admirez dans Salente, ne sont que l'ombre de ce que vous ferez un jour à Ithaque. (1) Si vous répondez par vos vœux à votre haute destinée. Il est temps que nous songions à partir d'ici. Idoménée tient un vaisseau prêt pour notre retour.

Aussitôt Télémaque ouvrit son cœur à son ami, mais avec quelque peine, sur un attachement qui lui faisoit regretter Salente. Vous me blâmez peut-être, lui dit-il, de prendre trop facilement des impressions dans les lieux où je passe: mais mon cœur me feroit de continuel reproches, si je vous cachois une jeune Antiope (2) fille d'Idoménée. Non, mon cher Mentor, ce n'est pas une passion aveugle comme celle dont vous m'avez guéri dans l'île de Calypso; j'ai bien reconnu la profondeur de la playe que l'amour m'avoit fait auprès d'Eucharis; je ne puis encore prononcer son nom sans être troublé; le

tems

(1) Si vous répondez par vos vœux à votre haute destinée. C'est ainsi que M. de Fénélon parloit à son élève, destiné à remplir le Trône du Roi son ayeul. Toutes ces instructions, tous ces exemples ne tendent qu'à former en lui un bon Roi.

(2) *Antiope* Virginitas emulcentior erat religius, comae illi copiosae & aureae laudibus indoles, quae non retrorsum miserat, sed ante personamque incederat: Præter ista, spiritusque decentis, nimis modesta virgo, supereminet in arcum tenuia, pilis paucis insignitæ sedis aureo rano disjunctæ, oculi tanto splendore nitentes.

tems et l'absence n'ont pu l'effacer. Cette expérience funeste m'apprend à me défier de moi-même : mais pour Antiope, ce que je redens n'a rien de semblable, ce n'est point amour passionné, c'est pout, c'est estime, c'est persuasion que je serois heureux si je passois ma vie avec elle. Si jamais les Dieux me rendent mon pere, et qu'ils me permettent de choisir une femme, Antiope sera mon épouse. Ce qui me touche en elle, c'est son silence, sa modestie, sa retraite, son travail assidu, son industrie pour les ouvrages de laine et de broderie, son application à conduire toute la maison de son pere depuis que sa mere est morte; son mépris des vaines parures, l'oubli et l'ignorance même qui paroît en elle de la beauté : quand Idoménée lui ordonne de mener les danses des jeunes Crétoises au son des flutes, on la prendroit pour la riante Venus, tant elle est accompagnée de grace. Quand il la mène avec lui à la chasse dans les forêts, elle paroît majestueuse et adroite à tirer de l'arc comme Diane au milieu de ses Nymphes; elle seule ne le sait pas, et tout le monde l'admire. Quand elle entre dans le Temple des Dieux, et qu'elle porte sur sa tête les choses sacrées dans des corbeilles, on croiroit qu'elle est elle-même la Divinité qui habite dans le Temple. Avec quelle crainte et quelle religion l'avons-nous vu offrir des sacrifices, et détourner la colère des Dieux, quand il faut expier quelque faute, ou détourner quelque funeste présage. Enfin quand on la voit avec une trou-

22

[illegible]

pe de filles tenant en sa main une aiguille d'or, on croit que c'est Minerve même qui a pris sur la terre une forme humaine, et qui inspire aux hommes les beaux Arts: elle anime les autres à travailler, elle leur adoucit le travail et l'ennui, par les charmes de sa voix, lorsqu'elle chante toutes les merveilleuses histoires des Dieux; elle surpasse la plus exquise peinture, par la délicatesse de ses broderies. Heureux l'homme qu'un doux hymen unira avec elle! Il n'aura à craindre que de la perdre et de lui survivre.

Je prens ici, mon cher Mentor, les Dieux à témoins que je suis prêt à partir; j'aimerai Antiope tant que je vivrai, mais elle ne retardera pas d'un moment mon retour en Ithaque. Si un autre la devoit posséder, je passerois le reste de mes jours avec tristesse et amertume: mais enfin je la quitterai, quoi-que je sache que l'absence peut me la faire perdre. Je ne veux ni lui parler, ni parler à son pere de mon amour; car je ne dois en parler qu'à vous seul, jusqu'à ce qu'Ulysse remonté sur son trône, m'ait déclaré qu'il y consent. Vous pouvez reconnoître par là, mon cher Mentor, combien cet attachement est différent de la passion dont vous m'avez vu aveuglé pour Eucharis.

Mentor répondit: ô Télémaque, je conviens de cette différence; Antiope est douce, simple, sage; ses mains ne méprisent point le travail; elle prévoit de loin: elle pourvoit à tout; elle fait se taire, et agir de suite sans empressement, elle est à toute heure occupée, et ne s'embarrasse jamais, parce qu'elle fait chaque chose à propos: le bon ordre de la maison de son pere est sa gloire; elle en est plus ornée que de sa beauté: quoi-qu'elle ait soin de tout, et qu'elle soit chargée de corriger, de refuser, d'épargner

(cho-

(choses qui font haïr presque toutes les femmes) elle s'est rendue aimable à toute la maison. C'est qu'on ne trouve en elle ni passion, ni entêtement, ni légèreté, ni humeur, comme dans les autres femmes: d'un seul regard elle se fait entendre, et on craint de lui déplaire; elle donne des ordres précis, elle n'ordonne que ce qu'on peut exécuter, elle reprend avec bonté, et en reprenant elle encourage. Le cœur de son père se repose sur elle comme un voyageur abattu par les ardeurs du Soleil se repose à l'ombre sur l'herbe tendre. Vous avez raison, Télémaque; Antiope est un trésor digne d'être recherché dans les terres les plus éloignées. Son esprit non plus que son corps ne se pare jamais de vains ornemens, son imagination, quoique vive, est retenue; elle ne parle que pour la nécessité, et si elle ouvre la bouche, la douce persuasion et les graces naïves coulent de ses lèvres. Dès qu'elle parle, tout le monde se tait, et elle en rougit; peu s'en faut qu'elle ne supprime ce qu'elle a voulu dire, quand elle aperçoit qu'on l'écoute si attentivement; à peine l'avons-nous entendu parler.

Vous souvenez-vous, ô Télémaque, d'un jour que son père la fit venir; elle parut les yeux baissés couvertes d'un grand voile; et elle ne parla que pour modérer la colère d'Idoménée qui vouloit faire punir rigoureusement un de ses esclaves: d'abord elle entra dans sa peine, puis elle le calma; enfin elle lui fit entendre ce qui pouvoit excuser ce malheureux; et sans faire sentir au Roi qu'il s'étoit trop emporté, elle lui inspira des sentimens de justice et de compassion. Thétis, quand elle flatta le vieux Nérée, n'appaise pas avec plus de douceur les flots irrités. Ainsi Antiope sans chercher à prendre aucune autorité, et sans se prévaloir de ses charmes, maniera un jour le cœur de son époux, comme elle

touche maintenant sa lyre quand elle en veut tirer les plus tendres accords. Encore une fois, Télémaque : votre amour pour elle est juste ; les Dieux vous la destinent ; vous l'aimez d'un amour raisonnable , il faut attendre qu'Ulysse vous la donne. Je vous loue de n'avoir pas voulu lui découvrir vos sentimens ; mais sachez que si vous eussiez pris quelque détours pour lui apprendre vos desseins , elle les auroit rejetés , et auroit cessé de vous estimer ; elle ne se promettra jamais à personne ; elle se laissera donner par son pere ; elle ne prendra jamais pour époux qu'un homme qui craigne les Dieux, et qui remplisse toutes les bienfaisances. Avez-vous observé comme moi qu'elle se montre encore moins , et qu'elle baisse plus les yeux depuis votre retour ? elle sait tout ce qui vous est arrivé d'heureux dans la guerre ; elle n'ignore ni votre naissance , ni vos aventures , ni tout ce que les Dieux ont mis en vous ; c'est ce qui la rend si modeste et si réservée. Allons, Télémaque , allons vers Ithaque ; il ne me reste plus qu'à vous faire trouver votre Pere , et qu'à vous mettre en état d'obtenir une épouse digne de l'âge d'or : fût-elle bergere dans la froide Algide (3) , au lieu qu'elle est fille d'un Roi de Salente ; vous serez trop heureux de la posséder.

(3) *La froide Algide* : Algidum oppidum Latij veteris inter Tusculum et Albanum. Montem, quem Horatius gelidum et nivalem vocat. v. Strabo.

Fin du vingt-deuxieme Livre.



LES

r les
que :
s la
, il
loue
ens ;
ours
ejet-
pro-
r par
u'un
utes
moi
aille
nt ce
elle
ni
qui
ma-
qu'à
entre
fût-
r'el-
neu-

inter
alem

ES



Telemaque delivre Antiope d'un sanglier.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-TROISIEME.

SOMMAIRE

DU LIVRE VINGT-TROISIEME.

Idoménée craignant le départ de ses deux hôtes , propose à Mentor plusieurs affaires embarrassantes , l'assurant qu'il ne les pourra régler sans son secours. Mentor lui explique comment il doit se comporter , et tient ferme pour remmener Télémaque. Idoménée essaye encore de les retenir , en excitant la passion de ce dernier pour Antiope : il les engage dans une partie de chasse, où il veut que sa fille se trouve. Elle y seroit déchirée par un sanglier, sans Télémaque qui la sauve. Il sent ensuite beaucoup de repugnance à la quitter, et à prendre congé du Roi son père. Mais étant encouragé par Mentor , il surmonte sa peine ; et s'embarque pour sa patrie.

LIVRE VINGT-TROISIEME.

Idoménée qui craignoit le départ de Télémaque et de Mentor , ne songeoit qu'à les retarder. Il représenta à Mentor qu'il ne pouvoit régler sans lui un différend , qui s'étoit élevé entre Diophanes Prêtre de Jupiter Conservateur , et Héliodore Prêtre d'Apollon , sur les présages qu'on tire du vol des oiseaux , et des entrailles des victi-

mes. Pourquoi, lui répondit Mentor, vous mêlez-vous des choses sacrées? Laissez-en la décision aux Etruriens, qui ont la tradition des plus anciens Oracles, et qui sont inspirés pour être les Interprètes des Dieux. Employez seulement votre autorité à étouffer ces disputes dès leur naissance. Ne montrez ni partialité, ni prévention; contentez-vous d'appuyer la décision quand elle sera faite. Souvenez-vous qu'un Roi doit être soumis à la Religion, et qu'il ne doit jamais entreprendre de la régler; la Religion vient des Dieux: elle est au-dessus des Rois. Si les Rois se mêlent de la Religion, au lieu de la protéger ils la mettent en servitude, les Rois sont si puissans, et les autres hommes sont si foibles, que tout sera en péril d'être altéré au gré des Rois, si on les fait entrer dans les questions qui regardent les choses sacrées. Laissez donc en pleine liberté la décision aux amis des Dieux, et bornez-vous à reprimer ceux qui n'obéiront pas à leur jugement, quand il aura été prononcé.

Ensuite Idoménée se plaint de l'embarras où il étoit, sur un grand nombre de procès entre divers particuliers, qu'on le pressoit de juger. Décidez, lui répondit Mentor, toutes les questions nouvelles qui vont à établir des maximes générales de Jurisprudence, et à interpréter les Loix: mais ne vous chargez jamais de juger les causes particulières; elles viendront toutes en foule vous assiéger. Vous seriez l'unique Juge de votre peuple. Tous les autres Juges qui sont sous vous deviendroient inutiles: vous seriez accablé, et les petites affaires vous déroberoient aux grandes, sans que vous pussiez suffire à régler le détail des petites. Gardez-vous donc bien de vous jeter dans cet embarras: renvoyez les affaires des particuliers

aux Juges ordinaires. Ne faites que ce que nul autre ne peut faire pour vous soulager; vous ferez alors les véritables fonctions du Roi.

On me presse encore, disoit Idoménée, de faire certains mariages. Les personnes d'une naissance distinguée qui m'ont suivi dans toutes les guerres, et qui ont perdu de très-grands biens en me servant, voudroient trouver une espèce de récompense, en épousant certaines filles riches; je n'ai qu'un mot à dire pour leur procurer ces établissemens.

Il est vrai, répondit Mentor, qu'il ne vous en couteroit qu'un mot; mais ce mot lui-même vous coueroit trop cher. Voudriez-vous ôter aux pères et aux mères la liberté et la consolation de choisir leurs gendres, et par conséquent leurs héritiers? Ce seroit mettre toutes les familles dans le plus rigoureux esclavage. Vous vous rendriez responsable de tous les malheurs domestiques de vos Citoyens. Les mariages ont assez d'épines, sans leur donner encore cette amertume. Si vous avez des serviteurs fidèles à récompenser, donnez-leur des terres incultes, ajoutez-y des rangs et des honneurs proportionnés à leur condition et à leurs services. Ajoutez-y, s'il le faut, quelque argent pris par vos épargnes sur les fonds destinés à votre dépense: mais ne payez jamais vos dettes, en sacrifiant les filles riches malgré leur parenté.

Idoménée passa bientôt de cette question à une autre. Les Sibarites (1), disoit-il, se plaignent de

(1) Les Sibarites étoient les peuples de l'ancienne Sibari, Ville de la grande Grèce en Italie, qui étoit si puissante, qu'elle avoit sous sa domination vingt-cinq autres villes avec leurs dépendances. Cette Ville fut ruinée par les Crotoniates, &c. l'on

de ce que nous avons usurpé des terres qui leur appartiennent, et de ce que nous les avons données comme des champs à défricher aux étrangers que nous avons attirés depuis peu ici. Céderai-je à ces peuples? Si je le fais, chacun croira qu'il n'a qu'à former des prétentions sur nous.

Il n'est pas juste, répondit Mentor, de croire les Sibarites dans leur propre cause; mais il n'est pas juste aussi de vous croire dans la vôtre. Que croirons-nous donc, repartit Idoménée? Il ne faut croire, poursuivit Mentor, aucune de deux parties: mais il faut prendre pour arbitre un peuple voisin, qui ne soit suspect d'aucun côté; tels sont les Sipontins (2): ils n'ont aucun intérêt contraire aux vôtres. Mais suis-je obligé, répondit Idoménée, à croire quelqu'arbitre, ne suis-je pas Roi? Un Souverain est-il obligé à se soumettre à des étrangers sur l'étendue de sa domination?

Mentor reprit ainsi le discours: Puisque vous voulez tenir ferme, il faut que vous jugiez que votre droit est bon. D'un autre côté les Sibarites ne relâchent rien; ils soutiennent que leur droit est certain. Dans cette opposition des sentimens, il faut qu'un arbitre choisi par les parties vous accorde, ou que le sort des armes décide: il n'y a point de milieu. Si vous entriez dans une République où il n'y eût ni Magistrat ni Juges, et où chaque famille se crût en droit de se faire justice à elle-même par violence sur toutes ses prétentions contre ses voisins, vous déploreriez

Gg 4.

en voit encore les ruines sous le nom Sibari Rovinata dans la Calabre Citerneure.

(2) *Sipontins*: Siponte ruinée d'Italie dans le Royaume de Naples: Elle a été autrefois considérable, mais les courtes des Sarrasins dans le huitième Siècle, les tremblemens de terre, & la mauvaise intelligence des habitans ont contribué à sa ruine

le malheur d'une telle Nation, et vous auriez horreur de cet affreux désordre, où toutes les familles s'armeroient les unes contre les autres. Croyez-vous que les Dieux regardent avec moins d'horreur le monde entier, qui est la République universelle, si chaque peuple, qui n'y est que comme une grande famille, se croit en plein droit de se faire par violence justice à soi-même sur toutes ses prétentions contre les autres peuples voisins? Un particulier qui possède un champ, comme l'héritage de ses ancêtres, ne peut s'y maintenir que par l'autorité des Loix (3), et par le jugement du Magistrat. Il seroit très-sévèrement puni comme un séditieux, s'il vouloit conserver par la force ce que la justice lui a donné. Croyez-vous que les Rois puissent employer d'abord la violence pour soutenir leurs prétentions, sans avoir tenté toutes les voyes de douceur et d'humanité? La justice n'est-elle pas encore plus sacrée et plus inviolable pour les Rois par rapport à des pays entiers, que pour les familles par rapport à quelques champs labourés? Sera-t-on injuste et ravisseur quand on ne prend que quelques arpens de terre? Sera-t-on juste, fera-t-on Héros, quand on prend des Provinces? Si on se prévient, si on se flatte, si on s'aveugle dans les petits intérêts des particuliers, ne doit-on pas encore plus craindre de se flatter et de s'aveugler sur les grands intérêts d'Etat? Se croira-t-on soi-même dans une manière, où l'on a tant de raisons de se défier de soi? Ne craindra-t-on point de se tromper dans des cas où l'erreur d'un seul homme a des conséquences affreuses? L'erreur d'un Roi qui se flatte sur ses prétentions, cause souvent des ravages, des famines, des massacres, des pertes, des dépravations de

(3) Des Loix. *Ép.* Un bon Prince ne doit jamais user de son pouvoir dans les affaires, qui peuvent être réglées par les voyes ordinaires de la justice. Tacite.

de mœurs, dont les effets funestes s'étendent jusques dans les siècles les plus reculés. Un Roi qui assemble toujours tant de flatteurs autour de lui, ne craindra-t-il point d'être flatté en ces occasions? S'il convient de quelqu'arbitre pour terminer le différend, il montre son équité, sa bonne foi, sa modération: il publie les solides raisons, sur lesquelles sa cause est fondée; L'arbitre choisi est un médiateur aimable, et non un Juge de rigueur. On ne se soumet pas aveuglement à ses décisions: mais on a pour lui une grande déférence: il ne prononce pas une Sentence en Juge Souverain; mais il fait des propositions, et on sacrifie quelque chose par ses conseils, pour conserver la paix. Si la guerre vient malgré tous les soins qu'un Roi prend pour conserver la paix, il a du moins alors pour lui le témoignage de sa conscience, l'estime de ses voisins, et la juste protection des Dieux. Idoménée touché de ce discours, consentit que les Siphontins fussent médiateurs entre lui et les Sibarites.

Alors le Roi voyant que tous les moyens de retenir les deux étrangers lui échappoient, essaya de les arrêter par un lien plus fort. Il avoit remarqué que Télémaque aimoit Antiope, et il espéra de le prendre par cette passion. Dans cette vue il la fit chanter plusieurs fois pendant des festins; elle le fit pour ne désobéir pas à son pere, mais avec tant de modestie et de tristesse, qu'on voyoit bien la peine qu'elle souffroit en obéissant. Idoménée alla jusqu'à vouloir qu'elle chantât la victoire remportée sur les Dauniens et sur Adrasie: mais elle ne put se résoudre à chanter les louanges de Télémaque; elle s'en défendit avec respect, et son pere n'osa la contraindre. Sa voix douce et touchante pénétrait le coeur du jeune fils d'Ulysse; il

étoit tout ému. Idoménée qui avoit les yeux attachés sur lui jouissoit du plaisir de remarquer son trouble : mais Télémaque ne faisoit pas semblant d'appercevoir le dessein du Roi. Il ne pouvoit s'empêcher en ces occasions d'être fort touché ; mais la raison étoit en lui au-dessus du sentiment, et ce n'étoit plus ce même Télémaque, qu'une passion tyrannique avoit autrefois captivé dans l'isle de Calypso. Pendant qu'Antiope chançoit, il gardoit un profond silence ; dès qu'elle avoit fini, il se hâtoit de tourner la conversation sur quelque autre matière.

Le Roi, ne pouvant par cette voye réussir dans son dessein, prit enfin la résolution de faire une grande chasse, dont il voulut donner le plaisir à sa fille. Antiope pleura, ne voulant point y aller : mais il fallut exécuter l'ordre absolu de son pere. Elle monte un cheval écuman, fougueux, et semblable à ceux que Castor domptoit pour les combats ; elle le conduit sans peine : une troupe de jeunes filles la suit avec ardeur : elle paroît au milieu d'elles comme Diane dans les forêts. Le Roi la voit, et il ne peut se lasser de la voir. En la voyant il oublie tous les malheurs passés, Télémaque la voit aussi ; et il est encore plus touché de la modestie d'Antiope, que de son adresse, et de toutes ses graces.

Les chiens poursuivoient un sanglier d'une grandeur énorme, et furieux comme celui de Calydon (4) ; ses longues foyes étoient dures et hérissées comme des dards ; ses yeux étincellans étoient pleins de sang et de feu ; son souffle se faisoit enten-

(4) *Calydon* : Ville d'Étolle, qui a donné son nom à cette forêt, où les Poëtes feignent, que Méléagre tua un sanglier prodigieux.

dre de loin , comme le bruit sourd des vents séditieux , quand Eole les rappelle dans son antre , pour apaiser les tempêtes : ses défenses longues et crochues comme la faux tranchante des moissonneurs , coupoient le tronc des arbres. Tous les chiens qui osoient en approcher , étoient déchirés. Les plus hardis chasseurs en le poursuivant , craignoient de l'atteindre. Antiope légère à la course comme les vents , ne craignoit point de l'attaquer de près ; elle lui lance un trait qui le perce au-dessus de l'épaule ; le sang de l'animal farouche ruisselle , et le rend plus furieux : il se tourne vers celle qui l'a blessé. Aussitôt le cheval d'Antiope malgré sa fierté frémit et recule ; le sanglier monstrueux s'élance contre lui , semblable aux pesantes machines , qui ébranlent les murailles des plus fortes villes. Le coursier chancelle , et est abattu. (5) Antiope se voit par terre hors d'état d'éviter le coup fatal de la défense du sanglier animé contre elle ; mais Télémaque attentif au danger d'Antiope , étoit déjà descendu de cheval plus prompt que les éclairs ; il se jette entre le cheval abattu , et le sanglier , qui revient pour venger son sang : il tient dans ses mains un long dard , et l'enfonce presque tout entier dans le flanc de l'horrible animal qui tombe plein de rage.

A l'instant Télémaque en coupe la hure , qui fait encore peur quand on la voit de près , et qui étonne tous les chasseurs ; il la présente à Antiope ; elle en rougit ; elle consulte des yeux son pere , qui après avoir été saisi de frayeur , est transporté de joie de la voir hors de péril , et lui fait signe qu'elle doit accepter ce don. En le prenant elle

(5) *Antiope se voit par terre &c.* Ceci regarde peut-être une partie de chasse où Louis XIV. mena Madame de la Vallière en Amazonie , & où elle fit une chute dont le Roi fut fort affligé.

elle dit à Télémaque : Je reçois de vous avec reconnaissance un autre don plus grand, car je vous dois la vie.

A peine eût-elle parlé, qu'elle craignit d'avoir trop dit ; elle baissa les yeux, et Télémaque qui vit son embarras, n'osa lui dire que ces paroles : Heureux les fils d'Ulysse d'avoir conservé une vie si précieuse ! mais plus heureux encore s'il pouvoit passer la lieue auprès de vous. Antiope sans lui répondre, rentra brusquement dans la troupe de ses jeunes compagnes, où elle remonta à cheval.

Idoménée auroit dès ce moment promis sa fille à Télémaque : mais il espéra d'enflammer davantage sa passion en le laissant dans l'incertitude, et crut même le retenir encore à Salente par le désir d'assurer son mariage. Idoménée raisonnoit ainsi en lui-même : mais les Dieux se jouent de la sagesse des hommes. Ce qui devoit retenir Télémaque, fut précisément ce qu'il le pressa de partir. Ce qu'il commençoit à sentir, le mit dans une juste défiance de lui-même. Mentor redoubla ses soins pour lui inspirer un désir impatient de s'en retourner à Ithaque, il pressa Idoménée de le laisser partir.

Le vaisseau étoit déjà prêt. Ainsi Mentor qui régloit tous les momens de la vie de Télémaque pour l'élever à la plus haute gloire, ne l'arrêtoit à chaque lieu, qu'autant qu'il le falloit pour exercer sa vertu, et pour lui faire acquérir de l'expérience.

Mentor avoit eu soin de faire préparer le vaisseau dès l'arrivée de Télémaque : mais Idoménée, qui

qui avoit eu beaucoup de répugnance à le voir préparer, tomba dans une tristesse mortelle et dans une désolation à faire pitié, lorsqu'il vit que ses deux hôtes dont il avoit tiré tant de secours alloient l'abandonner; il se renfermoit dans les lieux les plus secrets de sa maison; Là il soulageoit son coeur, en poussant des gémissemens, et en versant des larmes; il oublioit le soin de se nourrir; le sommeil n'adoucissoit plus ses cuisantes peines. Il se desséchoit, il se consumoit par ses inquiétudes: semblable à un grand arbre qui couvre la terre de l'ombre de ses rameaux épais, et dont un ver commence à ronger la tige dans les canaux déliés où la sève coule pour sa nourriture; cet arbre que les vents n'ont jamais ébranlé, que la terre féconde se plaît à nourrir dans son sein, et que la hâche du Laboureur a toujours respecté, ne laisse pas de languir sans qu'on puisse découvrir la cause de son mal; il se flétrit, il se dépouille de ses feuilles qui sont sa gloire; il ne montre plus qu'un tronc couvert d'une écorce entr'ouverte et des branches sèches. Tel parut Idoménée dans sa douleur.

Télémaque attendri n'osoit lui parler: il craignoit le jour du départ; il cherchoit des prétextes pour le retarder, et il seroit demeuré long-tems dans cette incertitude, si Mentor ne lui eut dit: Je suis bien aise de vous voir si changé. Vous étiez né dur et hautain, votre coeur ne se laissoit toucher que de vos commodités et de vos intérêts; mais vous êtes enfin devenu homme, et vous commencez par l'expérience de vos maux à compatir à ceux des autres: sans cette compassion on n'a ni bonté, ni vertu, ni capacité pour gouverner les hommes; mais il ne faut pas la pousser trop loin, ni tomber dans une amitié foible. Je par-

rois

rois volontiers à Idoménée pour le faire consentir à votre départ, et je vous épargnerois l'embarras d'une conservation si fâcheuse: mais je ne veux point que la mauvaise honte et la timidité dominent votre coeur. Il faut que vous vous accoutumiez à mêler le courage et la fermeté, avec une amitié tendre et sensible. Il faut craindre d'affliger les hommes sans nécessité; il faut entrer dans leurs peines, quand on ne peut éviter de leur en faire, et adoucir le plus qu'on peut le coup qu'il est impossible de leur épargner entièrement. C'est pour chercher cet adoucissement, répondit Télémaque, que j'aimerois mieux qu'Idoménée apprit notre départ par vous que par moi.

Mentor lui dit aussitôt: Vous vous trompez, mon cher Télémaque: vous êtes né comme les enfans des Rois, nourris dans la pourpre, qui veulent que tout se passe à leur mode, et que toute la nature obéisse à leur volonté; mais qui n'ont pas la force de résister à personne en face. Ce n'est pas qu'ils se soucient des hommes, ni qu'ils craignent par bonté de les affliger; mais c'est pour leur propre commodité; ils ne veulent point voir autour d'eux des visages tristes et mécontents. Les peines et les misères des hommes ne les touchent point, pourvu qu'elles ne soient pas sous leurs yeux; ils en entendent parler, ce discours les importune et les attriste: pour leur plaire, il faut toujours leur dire que tout va bien; et pendant qu'ils sont dans leurs plaisirs, ils ne veulent rien voir ni entendre qui puisse interrompre leur joie. Faut-il reprendre, corriger, détromper quelqu'un, résister aux prétentions, et aux passions injustes d'un homme importun? Ils en donneront toujours la commission à une autre personne, plutôt que de parler eux-mêmes avec une douce fermeté. Dans ces occasions,

sions, ils se laisseroient plutôt arracher les grâces les plus injustes, ils gâteroient les affaires les plus importantes, faute de savoir décider contre le sentiment de ceux avec qui ils ont à faire tous les jours. Cette foiblesse qu'on sent en eux, fait que chacun ne songe qu'à s'en prévaloir; on les presse, on les importune, on les accable, et on réussit en les accablant. D'abord on les flatte, et on les encense pour s'insinuer; mais dès qu'on est dans leur confiance, est qu'on est auprès d'eux dans les emplois de quelque autorité, on les mène loin; on leur impose le joug, ils en gémissent, ils veulent souvent le secouer, mais ils le portent toute leur vie; ils sont jaloux de ne paroître point gouvernés, et ils le sont toujours; ils ne peuvent même se passer de l'être; car ils sont semblables à ces foibles tiges de vignes, qui n'ayant par elles-mêmes aucun soutien: rampent toujours autour du tronc de quelque arbre.

Je ne souffrirai point, ô Télémaque, que vous tombiez dans ce défaut, qui rend un homme imbécille pour le gouvernement. Vous qui êtes tendre jusqu'à n'oser parler à Idoménée, vous ne ferez plus touché de ses peines, dès que vous ferez sorti de Salente. Ce n'est point sa douleur qui vous attendrit, c'est sa présence qui vous embarrasse. Allez parler vous-même à Idoménée; apprenez dans cette occasion à être tendre et ferme tout ensemble: montrez-lui votre douleur de le quitter; mais montrez-lui aussi d'un ton décisif la nécessité de votre départ.

Télémaque n'osoit ni résister à Mentor, ni aller trouver Idoménée. Il étoit honteux de sa crainte, et n'avoit pas le courage de la surmonter; il hésitoit, il faisoit deux pas, et revenoit incontinent pour alléguer à Mentor quelque nouvelle raison de différer :
mais

mais un seul regard de Mentor lui ôtoit la parole, et faisoit disparaître tous ses beaux prétextes. Est-ce donc là, disoit Mentor en souriant, ce vainqueur des Dauniens, ce libérateur de la grande Hespérie, et ce fils du sage Ulysse, qui doit être après lui l'oracle de la Grèce? Il n'ose dire à Idoménée qu'il ne peut plus retarder son retour dans sa patrie pour revoir son pere! O peuple d'Ithaque! combien seriez-vous malheureux un jour, si vous aviez un Roi, que la mauvaise honte domine, et qui sacrifie les plus grands intérêts à ses foiblesses sur les plus petites choses. Voyez, Télémaque, quelle différence il y a entre la valeur dans les combats: et le courage dans les affaires: Vous n'avez point craint les armes d'Adrafte, et vous craignez la tristesse d'Idoménée? Voilà ce qui déshonore les Princes, qui ont fait le plus grandes actions: après avoir paru des Héros dans la guerre, ils se montrent les derniers des hommes dans les actions communes, où d'autres se soutiennent avec vigueur.

Télémaque, sentant la vérité de ces paroles, et piqué de ce reproche, partit brusquement sans s'écouter soi-même: mais à peine commença-t-il à paroître dans le lieu où Idoménée étoit assis, ses yeux baissés, languissans et abattus de tristesse, qu'ils se craignirent l'un l'autre: ils n'osoient se regarder; ils s'entendoient sans se rien dire, et chacun craignoit que l'autre ne rompit le silence; ils se mirent tous deux à pleurer. Enfin Idoménée pressé d'un excès de douleur, s'écria: A quoi sert-il de chercher la vertu, si elle récompense si mal ceux qui l'aiment? Après m'avoir montré ma foiblesse on m'abandonne! Hé bien! je vais retomber dans tous mes malheurs; qu'on ne me parle plus de bien gouverner; non, je ne puis le faire, je suis las des hommes. Où voulez-vous aller, Télémaque? Vo-

tre pere n'est plus, vous le cherchez inutilement. Ithaque est en proie à vos ennemis; il vous feront périr si vous y retournez. Quelqu'un d'entr'eux aura épousé votre mere; demeurez ici: vous ferez mon gendre et mon héritier; vous régnerez après moi. Pendant ma vie meme vous aurez ici un pouvoir absolu: ma confiance en vous sera sans bornes. Que si vous êtes insensible à tous ces avantages, du moins laissez-moi Mentor, qui est toute ma ressource. Parlez, répondez-moi, n'endurcissez point votre coeur, ayez pitié du plus malheureux de tous les hommes. Quoi! vous ne dites rien? Ah! je comprends combien les Dieux me sont cruels, je le sens encore plus rigoureusement qu'en Crète, lorsque je perçai mon propre fils.

Enfin Télémaque lui répondit d'une voix troublée et timide: Je ne suis point à moi, les destînées me rappellent dans ma patrie. Mentor qui a la sagesse des Dieux, m'ordonne en leur nom de partir: que voulez-vous que je fasse? Renoncerais-je à mon pere, à ma mere, à ma patrie, qui me doit être encore plus chere, qu'eux? Etant né pour être Roi, je ne suis pas destiné à une vie douce et tranquille, ni à suivre mes inclinations. Votre Royaume est plus riche et plus puissant que celui de mon pere: mais je dois préférer ce que les Dieux me destinent, à ce que vous avez la bonté de m'offrir. Je me croirois heureux si j'avois Antiope pour épouse sans espérance de votre Royaume: mais pour m'en rendre digne, il faut que j'aïlle où mes devoirs m'appellent, et que ce soit mon pere qui vous la demande pour moi. Ne m'avez vous pas promis de me renvoyer à Ithaque? N'est-ce pas sur cette promesse que j'ai combattu pour vous contre Adraste avec les alliés? Il est tems que je songe à réparer mes malheurs domestiques. Les Dieux qui m'ont donné à

Ilh

Men-

Mentor, ont aussi donné Mentor au fils d'Ulysse pour lui faire remplir ses destinées. Voulez-vous que je perde Mentor après avoir perdu tout le reste ? Je n'ai plus ni bien, ni retraite, ni pere, ni mere, ni patrie assurée ; il ne me reste qu'un homme sage et vertueux, qui est le plus précieux don de Jupiter. Jugez vous-même si je puis y renoncer, et consentir qu'il m'abandonne. Non je mourrois plutôt ; arrachez-moi la vie, la vie n'est rien ; mais ne m'arrachez pas Mentor.

A mesure que Télémaque parloit, sa voix devenoit plus forte, et sa timidité dispaeroissoit. Idoménée ne savoit que répondre, et ne pouvoit demeurer d'accord de ce que le fils d'Ulysse lui disoit. Lorsqu'il ne pouvoit plus parler, du moins il tâchoit par ses regards et par ses gestes de faire pitié. Dans ce moment il vit paroître Mentor qu'il lui dit ces graves paroles. Ne vous attigez point, nous vous quittons, mais la sagesse qui préside aux conseils des Dieux, demeurera sur vous ; croyez seulement que vous êtes trop heureux que Jupiter nous ait envoyés ici pour sauver votre Royaume, et pour vous ramener de vos égaremens. Philoclès, que nous vous avons rendu, vous servira fidèlement. La crainte des Dieux, le goût de la vertu, l'amour des peuples, la compassion pour les misérables, seront toujours dans son coeur. Ecoutez-le, servez-vous de lui avec confiance et sans jalousie. Le plus grand service que vous puissiez en tirer est de l'obliger à vous dire tous vos défauts sans adoucissement. Voilà en quoi consiste le plus grand courage d'un bon Roi, que de chercher de vrais amis qui lui fassent remarquer ses fautes. Pourvu que vous aviez ce courage, notre absence ne vous nuira point, et vous vivrez heureux : mais si la flatterie, qui se glisse comme un serpent, retrouve un chemin jusqu'à votre coeur pour vous

vous mettre en défiance contre les conseils désintéressés, vous êtes perdu. Ne vous laissez point abattre à la douleur; mais efforcez-vous de suivre la vertu. J'ai dit à Philoclès tout ce qu'il doit faire pour vous soulager et pour n'abuser jamais de votre confiance; je puis vous répondre de lui: les Dieux vous l'ont donné, comme ils m'ont donné à Télémaque; chacun doit suivre courageusement sa destinée; il est inutile de s'affliger. Si jamais vous avez besoin de mon secours, après que j'aurai rendu Télémaque à son pere et à son pays, je reviendrai vous voir. Que pourrai-je faire qui me donnât un plaisir plus sensible? Je ne cherche ni bien, ni autorité sur la terre; je ne veux qu'aider ceux qui cherchent la justice et la vertu. Pourrois-je jamais oublier la confiance et l'amitié que vous m'avez témoignée?

A ces mots, Idoménée fut tout à coup changé, il sentit son coeur apaisé, comme Neptune de son trident apaise les flots en courroux et les plus noires tempêtes; il restoit seulement en lui une douleur douce et paisible; c'étoit plutôt une tristesse et un sentiment tendre qu'une vive douleur. Le courage, la confiance, la vertu, l'espérance du secours des Dieux commencerent à renaître au-dedans de lui.

Hé bien, dit-il, mon cher Mentor, il faut donc tout perdre, et ne se point décourager. Du moins souvenez-vous d'Idoménée quand vous serez arrivé à Ithaque, où votre sagesse vous comblera de prospérité. N'oubliez pas que Salente fut votre ouvrage, et que vous y avez laissé un Roi malheureux qui n'espere qu'en vous. Allez, digne fils d'Ulysse, je ne vous retiens plus; je n'ai garde de résister aux Dieux qui m'avoient prêté un si grand trésor. Allez aussi, Mentor, le plus grand et le plus sage de tous les hommes, (si toute fois l'humanité peut faire

ce que j'ai vu en vous, et si vous n'êtes point une Divinité sous une forme empruntée pour instruire les hommes foibles et ignorans;) allez, conduisez le fils d'Ulysse, plus heureux de vous avoir, que d'être le vainqueur d'Adrafte. Allez tous deux, je n'ose plus parler, pardonnez mes soupirs. Allez, vivez, foyez heureux ensemble; il ne me reste plus au monde que le souvenir de vous avoir possédés ici. O beaux jours, trop heureux jours, jours dont je n'ai pas connu assez le prix? Jours trop rapidement écoulés, vous ne revicndrez jamais; jamais mes yeux ne reverront ce qu'ils voient.

Mentor prit ce moment pour le départ; il embrassa Philoclès qui l'arrosa de ses larmes sans pouvoir parler. Télémaque voulut prendre Mentor par la main pour se retirer de celles d'Idoménée! mais Idoménée prenant le chemin du port, se mit entre Mentor et Télémaque; il les regardoit, il gémissoit, il commençoit des paroles entrecoupées, et n'en pouvoit achever aucune.

Cependant on entend des cris confus sur le rivage couvert de matelots; on tend les cordages, on lève les voiles, le vent favorable se lève. Télémaque et Mentor les larmes aux yeux prennent congé du Roi, qui les tient long-tems serrés entre ses bras, et qui les suit des yeux aussi loin qu'il le peut.

Fin du vingt-troisième Livre.



LES

une
uire
z le
être
'ose
vez,
non-
O
n'ai
cou-
x ne

em-
pou-
r par
mais
ntre
loit,
n'en

e ri-
, on
éma-
ongé
bras,

LES



Télémaque retrouve Ulysse.

LES
AVANTURES
DE
TELEMAQUE,
FILS D'ULYSSE.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

SOMMAIRE
DU LIVRE VINGT-QUATRIEME.

Pendant leur navigation, Télémaque se fait expliquer par Mentor plusieurs difficultés sur la maniere de bien gouverner les peuples : entr'autres celles de connoître les hommes, pour n'employer que les bons, et n'être point trompé par les mauvais. Sur la fin de leur entretien, le culme de la mer les oblige à relâcher dans une isle, où Ulysse venoit d'aborder. Télémaque l'y voit et lui parle sans le connoître. Mais après l'avoir vu embarquer, il sent un trouble secret dont il ne peut concevoir la cause. Mentor la lui explique, le console, l'assure qu'il rejoindra bientôt son pere, et éprouve sa piété et sa patience, en retardant son départ pour faire un sacrifice à Minerve. Enfin la Déesse cachée sous la figure de Mentor, reprend sa forme et se fait connoître. Elle donne à Télémaque ses dernières instructions, et disparaît. Après quoi Télémaque arrive à Ithaque, et retrouve Ulysse son pere chez le fidèle Eumée.

LIVRE VINGT-QUATRIEME.

Déjà les voiles s'enflent, on lève les ancres, la terre semble s'enfuir, et le Pilote expérimenté apperçoit de loin les montagnes de Leucate (1), dont la tête se cache dans un tourbillon de frimats glacés, et les monts Acrocérauniens (2), qui montrent encore un front orgueilleux au Ciel, après avoir été si souvent écrasés par la foudre.

Pendant cette navigation, Télémaque disoit à Mentor : Je crois maintenant concevoir les maximes du gouvernement que vous m'avez expliquées ; d'abord elles me paroïssent comme un songe, mais peu à peu elles se démêlent dans mon esprit, et s'y présentent.

(1) Leucate est un promontoire de l'Épire.

(2) Les monts Acrocérauniens sont ceux de le Chimère dont on a déjà parlé, aussi dans l'Épire.

sentent clairement, comme tous les objets paroissent sombres le matin aux premiers lueurs de l'aurore, mais qui ensuite semblent sortir comme d'un Cahos, quand la lumière croit insensiblement, les distingue, et leur rend, pour ainsi dire, leurs figures et leurs couleurs naturelles. Je suis très-persuadé que le point essentiel du gouvernement est de bien discerner les differens caracteres d'esprits, pour les choisir, et les appliquer selon leurs talens: mais il me reste à savoir comment on peut se connoître en hommes.

Alors Mentor lui répondit; il faut étudier les hommes pour les connoître; et pour les connoître, il en faut voir et traiter avec eux. Les Rois doivent converser avec leurs Sujets, les faire parler, les consulter, les éprouver par de petits emplois, dont ils leur fassent rendre compte, pour voir s'ils sont capables des plus hautes fonctions. Comment est-ce, mon cher Télémaque, que vous avez appris à Ithaque à vous connoître en chevaux? C'est à force d'en voir et de remarquer leurs défauts et leurs perfections avec des gens expérimentés: tout de même, parlez souvent des bonnes et des mauvaises qualités des hommes avec d'autres hommes sages et vertueux, qui aient long-tems étudié leurs caracteres; vous apprendrez insensiblement, comment ils sont faits, et ce qu'il est permis d'en attendre. Qui est-ce qui vous a appris à connoître les bons et les mauvais Poètes? c'est la fréquente lecture, et la réflexion avec des gens qui avoient le goût de la Poësie. Qui est-ce qui vous a acquis le discernement sur la musique? C'est la même application à observer les bons musiciens. Comment peut-on espérer de bien gouverner les hommes, si on ne les connoît pas? et comment les connoîtra-t-on, si l'on ne vit pas avec eux? Ce n'est pas vivre avec eux que de les voir en public, où l'on ne dit de part et

d'autre que des choses indifférentes préparées avec art ; il est question de les voir en particulier , de tirer du fond de leur cœur tous les ressorts secrets qui y sont , de les tâter de tous côtés , et de les sonder pour découvrir leurs maximes. Mais pour bien juger des hommes , il faut commencer par savoir ce qu'ils doivent être ; il faut savoir ce que c'est que le vrai et le solide mérite , pour discerner ceux qui en ont , d'avec ceux qui n'en ont pas. On ne cesse de parler de vertu et de mérite sans savoir ce que c'est précisément que le mérite et la vertu. Ce ne sont que de beaux noms , que des termes vagues pour la plupart des hommes qui se font honneur d'en parler à toute heure. Il faut avoir des principes certains de justice , de raison , et de vertu , pour connoître ceux qui sont raisonnables et vertueux. Il faut savoir les maximes d'un bon et sage gouvernement pour connoître les hommes qui les ont et ceux qui s'en éloignent par une fausse subtilité : en un mot , pour mesurer plusieurs corps , il faut avoir une mesure fixe : pour juger des esprits il faut avoir tout de même des principes constans auxquels tous nos jugemens se réduisent. Il faut savoir précisément quel est le but de la vie humaine , et quelle fin on doit se proposer en gouvernant les hommes ; ce but unique et essentiel est de ne vouloir jamais l'autorité et la grandeur pour soi ; car cette recherche ambitieuse n'iroit qu'à satisfaire un orgueil tyrannique ; mais on doit se sacrifier dans les peines infinies du gouvernement pour rendre les hommes bons et heureux : autrement on marche à tâtons et au hasard pendant toute la vie ; on va comme un navire en pleine mer , qui n'a point de Pilote , qui ne consulte point les autres , et à qui toutes les côtes voisines sont inconnues , il ne peut que faire naufrage.

Souvent les Princes, faute de savoir en quoi consiste la vraie vertu, ne savent point ce qu'ils doivent chercher dans les hommes: la vraie vertu a pour eux quelque chose d'âpre, elle leur paroît trop austère et indépendante: elle les effraye, et les aigrit; ils se tournent vers la flatterie: dès-lors ils ne peuvent plus trouver ni de sincérité ni de vertu. Dès-lors ils courent après un vain phantôme de fausse gloire, qui les rend indignes de la véritable. Ils s'accoutument bientôt à croire qu'il n'y a point de vraie vertu sur la terre; car les bons connoissent bien les méchans: mais les méchans ne connoissent point les bons, et ne peuvent pas croire qu'il y en ait. De tels Princes ne savent que se défier de tout le monde également; ils se cachent, ils se renferment, ils sont jaloux sur les moindres choses, ils craignent les hommes et se font craindre d'eux. Ils fuyent la lumière; ils n'osent paroître dans leur naturel; quoiqu'ils ne veuillent pas être connus, ils ne laissent pas de l'être; car la curiosité maligne de leurs Sujets pénètre et divine tout, mais ils ne connoissent personne. Les gens intéressés qui les obsèdent sont ravis de les voir inaccessibles. Un Roi inaccessible aux hommes l'est aussi à la vérité. On noircit par d'intîmes rapports, et on écarte de lui tout ce qui pourroit lui ouvrir les yeux. Ces sortes de Rois passent leur vie dans une grandeur sauvage et farouche, où craignant sans cesse d'être trompés, ils le sont toujours inévitablement, et méritent de l'être. Dès qu'on ne parle qu'à un petit nombre de gens, on s'engage à recevoir toutes leurs passions, et tous leurs préjugés. Les bons mêmes ont leurs défauts et leurs préventions. De plus on est à la merci des rapporteurs, nation basse et maligne, qui se nourrit de venin, qui empoisonne les choses innocentes, qui grossit les petites, qui invente le mal plutôt que de cesser de nuire, qui se joue par son intérêt de

la défiance et de l'indigne curiosité d'un Prince foible et ombrageux.

Connoissez donc, ô mon cher Télémaque, connoissez les hommes; examinez-les, faites les parler les uns sur les autres, éprouvez-les peu à peu: ne vous livrez à aucun; profitez de vos expériences lorsque vous aurez été trompé dans vos jugemens; car vous serez trompé quelquefois: Apprenez par-là à ne juger promptement de personne, ni en bien, ni en mal. Les méchans sont trop profonds pour ne surprendre pas les bons par leurs déguisemens; mais vos erreurs passées vous instruiront très-utilement. Quand vous aurez trouvé des talens et de la vertu dans un homme, servez-vous en avec confiance; car les honnêtes gens veulent qu'on sente leur droiture, ils aiment mieux de l'estime et de la confiance que des trésors, mais ne les gêtez pas en leur donnant un pouvoir sans bornes. Tel eût été toujours vertueux, qui ne l'est plus, parce que son maître lui a donné trop d'autorité et trop de richesses. Quiconque est assez aimé des Dieux pour trouver dans tout un Royaume deux ou trois vrais amis d'une sagesse et d'une bonté constante, trouve bientôt par eux d'autres personnes qui leur ressemblent pour remplir les places inférieures. Par les bons, auxquels on se confie, on apprend ce qu'on ne peut pas discerner par soi-même dans les autres sujets.

Mais faut-il, disoit Télémaque, se servir des méchans, quand ils sont habiles, comme je l'ai ouï dire tant de fois? On est souvent, répondit Mentor, dans la nécessité de s'en servir. Dans une nation agitée et en désordre, on trouve souvent des gens injustes et artificieux qui sont déjà en autorité; ils ont des emplois importans qu'on ne peut leur ôter, ils ont acquis la confiance de certaines personnes puissantes qu'on a besoin de ménager; il faut les

ménager eux-mêmes, les hommes scélérats, parce qu'on les craint, et qu'ils peuvent tout bouleverser. Il faut bien s'en servir pour un tems; mais il faut aussi avoir en vue de les rendre peu à peu inutiles. Pour la vraie et intime confiance, gardez-vous bien de la leur donner jamais; car ils peuvent en abuser, et vous tenir ensuite malgré vous par votre secret: chaine plus difficile à rompre, que toutes les chaines de fer. Servez-vous d'eux pour des négociations passagères; traitez-les bien; engagez-les par leurs passions mêmes à vous être fidèles; car vous ne les tiendrez que par-là. Mais ne les mettez point dans vos délibérations les plus secrètes. Ayez toujours un ressort prêt pour les remuer à votre gré, mais ne leur donnez jamais la clef de votre coeur ni de vos affaires. Quand votre Etat devient paisible, réglé, conduit par des hommes sages et droits, dont vous êtes sur, peu à peu les méchans, dont vous étiez contraint de vous servir, deviennent inutiles. Alors il ne faut pas cesser de les bien traiter: car il n'est jamais permis d'être ingrat, même pour les méchans. Mais en les traitant bien, il faut tâcher de les rendre bons. Il est nécessaire de tolérer en eux certains défauts qu'on pardonne à l'humanité. Il faut néanmoins relever peu à peu l'autorité, et réprimer les maux qu'ils feroient ouvertement, si on les laissoit faire. Après tout, c'est un mal que le bien se fasse par les méchans, et quoique ce mal soit souvent inévitable, il faut tendre néanmoins peu à peu à le faire cesser. Un Prince sage, qui ne voudra que le bon ordre et la justice, parviendra avec le tems à se passer des hommes corrompus et trompeurs, il en trouvera assez de bons qui auront une habilité suffisante.

Mais ce n'est pas assez de trouver de bons sujets dans une Nation, il est nécessaire d'en former de

nou.

nouveaux. Ce doit être, répondit Télémaque, un grand embarras. Point du tout, reprit Mentor. L'application que vous avez à chercher les hommes habiles et vertueux pour les élever, excite et anime tous ceux qui ont du talent et du courage, chacun fait des efforts. Combien y a-t-il d'hommes qui languissent dans une oisiveté obscure, et qui deviendroient de grands hommes, si l'émulation et l'espérance du succès les animoit au travail ? Combien y a-t-il d'hommes que la misère et l'impuissance de s'élever par la vertu, tentent de s'élever par le crime ? Si donc vous attachez les récompenses et les honneurs au génie et à la vertu, combien de sujets se formeront d'eux-mêmes ! Mais combien en formerez-vous, en les faisant monter de degré en degré, depuis les derniers emplois jusqu'aux premiers ? Vous exercerez les talents, vous éprouverez l'étendue de l'esprit et la sincérité de la vertu. Les hommes qui parviendront aux plus hautes places, auront été nourris sous vos yeux dans les inférieures. Vous les aurez suivis toute votre vie de degré en degré ; vous jugerez d'eux, non par leurs paroles, mais par toute la suite de leurs actions.

Pendant que Mentor raisonnoit ainsi avec Télémaque, ils apperçurent un vaisseau Phéacien (3) qui avoit relâché dans une petite isle déserte et sauvage, bordée de rochers affreux. En même-tems les vents se turent, les doux Zéphirs même semblèrent retenir leur haleine, toute la mer devint unie comme une glace, les voiles abattues ne pouvoient plus animer le vaisseau : l'effort des rameurs déjà fatigués étoit inutile ; il fallut aborder en cette isle, qui étoit plutôt un écueil qu'une terre propre à être habitée par des hommes. En un autre tems moins calme,

(3) Phéacien, c'est-à-dire, de Corcire, aujourd'hui Corfu, isle de la mer Jonienne sur les côtes de l'Epire, dont elle s'est séparée que par un Canal d'une à deux lieues de largeur.

calme, on n'auroit pu y aborder sans un grand péril. Ces Phéaciens qui attendoient le vent, ne paroissent pas moins impatiens que les Salentins de continuer leur navigation. Télémaque s'avança vers eux sur ces rivages escarpés. Aussitôt il demande au premier homme qu'il rencontre, s'il n'a point vu Ulysse Roi d'Ithaque dans la maison du Roi Alcinous (4).

Celui auquel il s'étoit adressé par hasard, n'étoit pas Phéacien; c'étoit un étranger inconnu qui avoit un air majestueux, mais triste et abattu: il paroissoit rêveur, et à peine écouta-t-il d'abord la question de Télémaque; mais enfin il lui répondit: Ulysse, vous ne vous trompez pas, a été reçu chez le Roi Alcinous comme en un lieu où l'on craint Jupiter, et où l'on exerce l'hospitalité: mais il n'y est plus, et vous l'y chercherez inutilement; il est parti pour revoir Ithaque, si les Dieux apaisés souffrent enfin qu'il puisse jamais saluer ses Dieux Penates.

À peine cet étranger eut prononcé tristement ces paroles, qu'il se jeta dans un petit bois épais sur le haut d'un rocher, d'où il regardoit attentivement la mer, fuyant les hommes qu'il voyoit, et paroissant affligé de ne pouvoir partir. Télémaque le regardoit fixement: plus il le regardoit, plus il étoit ému et étonné. Cet inconnu, disoit-il à Mentor, m'a répondu comme un homme qui écoute à peine ce qu'on lui dit, et qui est plein d'amertume. Je plains les malheureux depuis que je le suis, et je sens que mon coeur s'intéresse pour cet homme, sans savoir pourquoi. Il m'a assez mal reçu. À peine a-t-il daigné m'écouter, et me répondre. Je ne puis cesser néanmoins de souhaiter la fin de ses maux.

Mentor

(4) Alcinoüs étoit Roi des Phéaciens, qui reçut Ulysse après son naufrage.

Mentor souriant, répondit: Voilà à quoi servent les malheurs de la vie; ils rendent les Princes modérés, et sensibles aux peines des autres. Quand ils n'ont jamais goûté que le doux poison des prospérités, ils se croient des Dieux, ils veulent que les montagnes s'applanissent pour les contenter, ils comptent pour rien les hommes, ils veulent se jouer de la nature entière. Quand ils entendent parler de souffrances, ils ne savent ce que c'est: c'est un songe pour eux, ils n'ont jamais vu la distance du bien et du mal; l'infortune seule peut leur donner de l'humanité et changer leur cœur de rocher en un cœur humain. Alors ils sentent qu'ils sont hommes, et qu'ils doivent ménager les autres hommes que leur ressemblent. Si un inconnu vous fait tant de pitié, parce qu'il est comme vous errant sur ce rivage; combien devrez-vous avoir plus de compassion pour le peuple d'Ithaque, lorsque vous le verrez un jour souffrir? Ce peuple que les Dieux vous auront confié comme on confie un troupeau à un Berger, sera peut-être malheureux par votre ambition, on par votre faste, on par votre imprudence; car les peuples ne souffrent que par les fautes des Rois (5), qui devroient veiller pour les empêcher de souffrir.

Pendant que Mentor parloit ainsi, Télémaque étoit plongé dans la tristesse et dans le chagrin, et il lui répondit enfin avec un peu d'émotion; si toutes ces choses sont vraies, l'état d'un Roi est bien malheureux; il est l'esclave de tous ceux auxquels il paroît commander. Il n'est pas tant fait pour leur commander, qu'il est fait pour eux: il se doit tout entier à eux, il est chargé de tous leurs besoins; il est l'homme de tout le peuple et de chacun en particulier. Il faut qu'il s'accommode à leurs foiblesses,

(5) *Par les fautes des Rois*: Les fautes des grands hommes sont d'autant plus remarquables, que ce sont des éclipses de grandes lumières, Gracian, Max. 126.

bles, qu'il les corrige en pere, qu'il les rende sages et heureux. L'autorité qu'il paroît avoir n'est pas la sienne; il ne peut rien faire ni pour sa gloire, ni pour son plaisir: son autorité est celle des Loix, il faut qu'il leur obéisse pour en donner l'exemple à ses Sujets. A proprement parler, il n'est que le défenseur des Loix pour les faire régner: il faut qu'il veille et qu'il travaille pour les maintenir: il est l'homme le moins libre, et le moins tranquille de son Royaume. C'est un esclave qui sacrifie son repos et sa liberté, pour la liberté et la félicité publique.

Il est vrai, répondit Mentor, que le Roi n'est Roi que pour avoir soin de son peuple, comme un Berger de son troupeau, ou comme un pere de famille (6). Mais trouvez-vous, mon cher Télémaque, qu'il soit malheureux, d'avoir du bien à faire à tant de gens? Il corrige des méchans par des punitions, il encourage les bons par des récompenses, il représente les Dieux en conduisant ainsi à la vertu tout le genre humain. N'a-t-il pas assez de gloire à faire garder les Loix. Celle de se mettre au-dessus des Loix est une gloire fautive, qui n'inspire que de l'horreur et du mépris: s'il est méchant, il ne peut être que malheureux, car il ne sauroit trouver aucune paix dans ses passions et dans sa vanité: s'il est bon, il doit goûter le plus pur et le plus solide de tous les plaisirs, à travailler pour la vertu, et à attendre des Dieux une éternelle récompense.

Télémaque agité au-dedans par une peine secrète sembloit n'avoir jamais compris ces maximes quoi qu'il en fût rempli, et qu'il les eût lui-même enseignées aux autres. Une humeur noire lui donnoit contre ses véritables sentimens un esprit de contradiction et de subtilité pour rejeter les vérités que

Men-

(6) *Un pere de sa famille*: Un bon Prince doit vivre avec ses sujets, comme fait un pere avec ses enfans, Joint - Pline dans son Panegirique de Trajan.

Mentor expliquoit. Télémaque oppoſoit à ces raifons l'ingratitude des hommes. Quoi ! diſoit-il, prendre tant de peine pour ſe faire aimer des hommes, qui ne vous aimeront peut-être jamais, et pour faire du bien à des méchans, qui ſe ſerviront de vos bien-faits pour vous nuire ?

Mentor lui répondoit patiemment : il faut compter ſur l'ingratitude des hommes, et ne pas laiſſer de leur faire du bien : il faut les ſervir moins pour l'amour d'eux, que pour l'amour des Dieux qui l'ordonnent. Le bien qu'on ſait n'eſt jamais perdu. Si les hommes l'oublient, les Dieux s'en ſouviennent et le récompencent. De plus, ſi la multitude eſt ingrate, il y a toujours des hommes vertueux qui ſont touchés de votre vertu. La multitude même, quoique changeante et capricieufe, ne laiſſe pas de faire tôt ou tard une eſpèce de juſtice à la véritable vertu : mais voulez-vous empêcher l'ingratitude des hommes ? ne travaillez point uniquement à les rendre puiffans, riches, redoutables par les armes, heureux par les plaiſirs : cette gloire, cette abondance, ces délices les corrompent ; il n'en feront que plus méchans, et par conſéquent plus ingrats. C'eſt leur faire un préſent funeſte : c'eſt leur offrir un poiſon délicieux. Mais appliquez-vous à redreſſer leurs mœurs, à leur inſpirer la juſtice, la ſincérité, la crainte des Dieux, l'humanité, la fidélité, la modération, le déſintéreſſement. En les rendant bons, vous les empêcherez d'être ingrats, vous leur donnez le véritable bien qui eſt la vertu : ſi elle eſt ſolide, elle les attachera toujours à celui qui la leur aura inſpirée. Ainſi en leur donnant les véritables biens, vous ferez du bien à vous-même, et vous n'aurez point à craindre leur ingratitude. Faut-il ſ'étonner que les hommes ſoient ingrats pour des princes, qui ne les ont jamais portés qu'à l'injuſtice, qu'à l'ambition ſans bornes, qu'à la jalouſie

con-

contre leurs voisins, qu'à l'inhumanité, qu'à la haine, qu'à la mauvaise foi? Le Prince ne doit attendre d'eux que ce qu'il leur a appris à faire. Que si au contraire il travailloit par les exemples et par son autorité à les rendre bons, il trouveroit le fruit de son travail dans leur vertu; ou du moins il trouveroit dans la sienne et dans l'amitié des Dieux de quoi se consoler de tous les mécomptes.

A peine ce discours fut-il achevé, que Télémaque s'avança avec empressement vers les Phéaciens, dont le vaisseau étoit arrêté sur le rivage. Il s'adressa à un vieillard d'entr'eux, pour lui demander d'où ils venoient, où ils alloient, et s'ils n'avoient point vu Ulysse. Le Vieillard répondit; Nous venons de notre isle, qui est celle des Phéaciens; nous allons chercher des marchandises vers l'Epire. Ulysse, comme on vous l'a déjà dit, a passé dans notre patrie, mais il en est parti.

Quel est, ajouta aussitôt Télémaque, cet homme si triste, qui cherche les lieux les plus déserts en attendant que votre vaisseau parte? C'est, répondit le Vieillard, un Etranger qui nous est inconnu: mais on dit qu'il se nomme Cléomènes; qu'il est né en Phrygie: qu'un Oracle avoit prédit à sa mere avant sa naissance qu'il seroit Roi, pourvu qu'il ne demeurât point dans sa patrie; et que s'il y demeurait, la colère des Dieux se feroit sentir aux Phrygiens par une cruelle peste.

Dès qu'il fut né, ses parens le donnerent à des matelots qui le portèrent dans l'isle de Lesbos (7). Il y fut nourri en secret aux dépens de sa patrie, qui avoit un si grand intérêt de le tenir éloigné. Bientôt il devint grand, robuste, agréable, et adroit à tous les exercices du corps. Il s'appliqua même avec beau-

coup

(7) Lesbos, aujourd'hui Metelin, est une isle de l'Archipel, deux lieues de la côte de Natolie, entre Smirne et le détroit de Gallipoli.

coup de goût et de génie aux Sciences et aux beaux Arts : mais on ne peut le souffrir dans aucun pays.

La prédiction faite sur lui devint célèbre : on le reconnut bientôt par tout, où il alla. Par tout les Rois craignoient qu'il ne leur enlevât leurs diadèmes : ainsi il est errant depuis sa jeunesse, et il ne peut trouver aucun lieu du monde où il lui soit libre de s'arrêter ; il a souvent passé chez des peuples fort éloignés du sien. Mais à peine est-il arrivé dans une ville, qu'on y découvre sa naissance, et l'Oracle qui le regarde. Il a beau se cacher et choisir en chaque lieu quelque genre de vie obscure. Ses talens éclatent, dit-on, toujours malgré lui, et pour la guerre, et pour les lettres, et pour les affaires les plus importantes : il se présente toujours en chaque pays quelque occasion imprevue qui l'entraîne, et qui le fait connoître au public. C'est son mérite qui fait son malheur, il le fait craindre et l'exclut de tous les pays où il veut habiter. Sa destinée est d'être estimé, aimé, admiré par-tout, mais rejeté de toutes les terres connues : il n'est plus jeune, et cependant il n'a pu encore trouver aucune côte, ni de l'Asie ni de la Grèce, où l'on ait voulu le laisser vivre en quelque repos ; il paroît sans ambition, et il ne cherche aucune fortune. Il se trouveroit trop heureux que l'Oracle ne lui eût jamais promis la Royauté : il ne lui reste aucune espérance de revoir jamais sa patrie, car il sait qu'il ne pourroit porter que le deuil et les larmes dans toutes les familles. La Royauté même, pour laquelle il souffre ne lui paroît point désirable ; il court malgré lui après elle par une triste fatalité de Royaume en Royaume, et elle semble fuir devant lui pour se jouir de ce malheureux jusqu'à sa vieillesse : funeste présent des Dieux qui trouble tous ses plus beaux jours, et qui ne lui cause que des peines dans l'âge où l'homme infirme n'a plus besoin que de repos !

Il s'en va, dit-il, vers la Thrace chercher quelque

que peuple sauvage et sans Loix qu'il puisse assembler, policer, et gouverner pendant quelques années; après quoi l'Oracle étant accompli, on n'aura plus rien à craindre de lui dans les Royaumes les plus florissans: il compte alors de se retirer dans un village de Carie, où il s'adonnera à l'agriculture, qu'il aime passionnement. C'est un homme sage et modéré qui craint les Dieux, qui connoît bien les hommes, et qui fait vivre en paix avec eux, sans les estimer. Voilà ce qu'on raconte de cet Etranger, dont vous me demandez des nouvelles.

Pendant cette conservation Télémaque tournoit souvent les yeux vers la mer, qui commençoit à être agitée. Le vent soulevoit les flots, qui venoient battre les rochers, les blanchissant de leur écume. Dans ce moment le Vieillard dit à Télémaque: Il faut que je parte; mes compagnons ne peuvent m'attendre. En disant ces mots, il courut au rivage; on s'embarque; on n'entend que des cris confus sur le rivage par l'ardeur des mariniers impatiens de partir.

Cet inconnu avoit erré quelque tems dans le milieu de l'isle, montant sur le sommet de tous les rochers, et considérant de là l'espace immense des mers avec une tristesse profonde. Télémaque ne l'avoit point perdu de vue, il ne cessoit d'observer ses pas. Son coeur étoit attendri pour un homme vertueux, errant, malheureux, destiné aux plus grandes choses, et servant de jouet à une rigoureuse fortune loin de sa patrie. Au moins, disoit-il en lui-même, peut-être reverrai-je Ithaque: mais ce Cléomènes ne peut jamais revoir la Phrygie. L'exemple d'un homme encore plus malheureux que lui adoucissoit la peine de Télémaque.

Enfin cet homme voyant son vaisseau prêt, étoit descendu de ces rochers escarpés avec autant de vitesse et d'agilité, qu'Apollon dans les forêts de Lycie, ayant noué ses cheveux blonds, passe au travers des

précipices pour aller percer de ses flèches les cerfs et les sangliers. Dejà cet inconnu est dans le vaisseau qui fend l'onde amère, et qui s'éloigne de la terre. Alors une impression secrète de douleur saisit le coeur de Télémaque, il s'afflige sans savoir pourquoi; les larmes coulent de ses yeux, et rien ne lui est si doux que de pleurer.

En même tems il apperçoit sur le rivage tous les mariniers de Salente couchés sur l'herbe, et profondément endormis; ils étoient las et abattus. Le doux sommeil s'étoit insinué dans leurs membres, et tous les humides pavots de la nuit avoient été repandus sur eux en plein jour par la puissance de Minerve. Télémaque est étonné de voir cet assoupissement universel des Salentins, pendant que les Phéaciens avoient été si attentifs et si diligens à profiter du vent favorable: mais il est encore plus occupé à regarder le vaisseau Phéacien prêt à disparoitre au milieu des flots, qu'à marcher vers les Salentins pour les éveiller. Un étonnement et un trouble secret tient ses yeux attachés vers ce vaisseau déjà parti, dont il ne voit plus que les voiles qui blanchissent un peu dans l'onde azurée; il n'écoute pas même Mentor qui lui parle; et il est tout hors de lui-même dans un transport semblable à celui des Ménades (8), lorsqu'elles tiennent le Thirse en main, et qu'elles font retentir de leurs cris insensés les rives de l'Hébre (9), et les montagnes de Rhodope et Ismare (10).

Enfin il revient un peu de cette espèce d'enchantement; ses larmes recommencent à couler de ses yeux; et alors Mentor lui dit: Je ne m'étonne point, mon cher Télémaque, de vous voir pleurer; la cause de votre douleur qui vous est inconnue, ne l'est pas à Mentor; c'est la nature, qui parle, et qui se fait sentir: c'est elle qui attendrit votre coeur. L'inconnu qui vous a donné une si vive émotion, est le grand Ulysse:

(8) Les Ménades, ou Bacchantes, étoient les Prêtresses de Bacchus.

Ulysse: ce qu'un vieillard Phéacien vous a raconté de lui sous le nom de Cléomènes, n'est qu'une fiction, pour cacher plus sûrement le retour de votre pere dans son Royaume. Ils s'en va droit à Ithaque; déjà il est bien près du port, et il revoit enfin ces lieux si long-tems désirés: vos yeux l'ont vu, comme on vous l'avoit prédit autrefois, mais sans le connoître; bientôt vous le verrez, vous le connoîtrez, et il vous connoitra. Mais maintenant les Dieux ne pouvoient permettre votre reconnaissance hors d'Ithaque. Son coeur n'a point été moins ému que le vôtre; il est trop sage pour se découvrir à aucun mortel dans un lieu où il pourroit être exposé à des trahisons et aux insultes des cruels amans de Pénélope. Ulysse votre pere est le plus sage de tous les hommes; son coeur est comme un puits profond, on ne sauroit y puiser son secret. Il aime la vérité, et ne dit jamais rien qui la blesse, mais il ne la dit que pour le besoin; et la sagesse, comme un sceau, tient toujours ses lèvres fermées à toutes paroles inutiles. Combien a-t-il été ému en vous parlant! Combien s'est-il fait de violence pour ne se point découvrir! Que n'a-t-il pas souffert en vous voyant! Voilà ce qui le rendoit triste et abattu.

Pendant ce discours, Télémaque attendri, et troublé ne pouvoit retenir un torrent de larmes: les sanglots l'empêcherent même long-tems de répondre; enfin il s'écria: Hélas! mon cher Mentor, je sentoie bien dans cet inconnu je ne sai quoi qui m'attiroit à lui, et qui remuoit toutes mes entrailles. Mais pour-quoi ne m'avez-vous pas dit avant son départ, que c'étoit Ulysse, puisque vous le connoissiez? Pour-quoi l'avez-vous laissé partir sans lui parler, et sans faire semblant de le connoître? Quel est donc ce mystère? Serai-je toujours malheureux? Des Dieux irrités veulent-ils me tenir, comme Tantale altéré, qu'une eau trompeuse amuse s'enfuyant de ses lèvres

Li 3

avi-

(9) L'Hébre est un fleuve de Thrace, appelé aujourd'hui Mariza.
 (10) Rhodope & Ismare sont aussi dans la Thrace.

avides ? Ulysse ! Ulysse, m'avez-vous échappé pour jamais ? Peut-être ne le verrai-je plus ! Peut-être que les amans de Pénélope le feront tomber dans les embûches qu'ils me préparoient ! Au moins si je le suivais, je mourrais avec lui ! O Ulysse ! ô Ulysse ! si la tempête ne vous rejette pas encore contre quelque écueil (car j'ai tout à craindre de la fortune ennemie) je tremble que vous n'arriviez à Ithaque avec un sort aussi funeste qu'Agamemnon (11) à Mycènes. Mais pourquoi, cher Mentor, m'avez-vous envié mon bonheur ? Maintenant je l'embrasserois, je serois déjà avec lui dans le port d'Ithaque, nous combattrions pour vaincre tous nos ennemis.

Mentor lui répondit en souriant : Voyez, mon cher Télémaque, comment les hommes sont faits. Vous voilà tout désolé, parce que vous avez vu votre père sans le connoître. Que n'entriez-vous pas donné hier pour être assuré qu'il n'étoit pas mort ? aujourd'hui vous en êtes assuré par vos propres yeux ; et cette assurance qui devoit vous combler de joie vous laisse dans l'amertume. Ainsi le cœur malade de mortels compte toujours pour rien ce qu'il a le plus désiré, dès qu'il le possède ; et il est ingénieux pour se tourmenter sur ce qu'il ne possède pas encore. C'est pour exercer votre patience que les Dieux vous tiennent ainsi en suspens. Vous regardez ce temps comme perdu, sachez que c'est le plus utile de votre vie : car il vous exerce dans la plus nécessaire de toutes les vertus pour ceux qui doivent commander. Il faut être patient pour devenir maître de soi et des autres : l'impatience qui paroît une force et une vigueur de l'ame, n'est qu'une foiblesse et une impuissance de souffrir la peine. Celui, qui ne fait attendre et souffrir, est comme celui qui ne fait pas

se

(11) Agamemnon, Roi de Mycènes, étant revenu de la guerre de Troie chargé de lauriers, fut tué dans sa maison par Egiste.

se taire sur un secret; l'un et l'autre manquent de fermeté pour se retenir, comme un homme qui court dans un chariot, et qui n'a pas la main assez ferme pour arrêter, quand il faut, ses courriers fougueux; ils n'obéissent plus au frein, ils se précipitent; et l'homme foible auquel ils échappent, est brisé dans sa chute. Ainsi l'homme impatient est entraîné par ses desirs indomptés et farouches, dans un abîme de malheurs: plus sa puissance est grande plus son impatience lui est funeste; il n'attend rien, il ne se donne le tems de rien mesurer, il force toutes choses pour se contenter; il rompt les branches pour cueillir le fruit avant qu'il soit mûr; il brise les portes plutôt que d'attendre qu'on les lui ouvre; il veut moissonner quand le sage laboureur sème: tout ce qu'il fait à la hâte et à contre-tems, est mal fait, et ne peut avoir de durée non plus que ses desirs volages. Tels sont les projets insensés d'un homme qui croit pouvoir tout, et qui se livre à ses desirs impatiens pour abuser de sa puissance. C'est pour vous apprendre à être patient, mon cher Télémaque, que les Dieux exercent tant votre patience, et semblent se jouer de vous dans la vie errante où il vous tiennent toujours incertain. Les biens que vous espérez, se montrent à vous, et s'enfuient comme un songe léger que le réveil fait disparaître: pour vous apprendre que les choses mêmes qu'on croit tenir dans ses mains, échappent dans l'instant. Les plus sages leçons d'Ulysse ne vous seront pas aussi utiles que sa longue absence, et les peines que vous souffrez en le cherchant.

Ensuite Mentor voulut mettre la patience de Télémaque à une dernière épreuve encore plus forte. Dans le moment où le jeune homme alloit avec ardeur presser les matelots pour hâter son départ, Men-

Li 4

tor

te, aidé de Clitemnestre sa propre femme, qui l'avoit déshonoré pendant son absence.

tor l'arrêta tout-à-coup, et l'engagea à faire sur le rivage un grand sacrifice à Minerve. Télémaque fait avec docilité ce que Menror veut. On dresse deux autels de gazons. L'encens fume, le sang de victimes coule. Télémaque pousse des soupirs tendres vers le Ciel, il reconnoît la puissante protection de la Déesse.

A peine le sacrifice est-il achevé, qu'il suit Mentor dans les routes sombres d'un petit bois voisin. Là il apperçoit tout-à-coup, que le visage de son ami prend une nouvelle forme : les rides de son front s'effacent, comme les ombres disparaissent, quand l'aurore de ses doigts de rose ouvre les portes de l'Orient et enflamme tout l'horizon : ses yeux creux et aultères se changent en deux yeux bleux d'une couleur céleste, et pleins d'une flamme divine, sa barbe grise et négligée disparaît ; des traits nobles et fiers, mêlés de douceur et de grace, se montrent aux yeux de Télémaque ébloui ; il reconnoît un visage de femme avec un teint plus uni qu'une fleur tendre et nouvellement éclosé au Soleil : on y voit la blancheur des lys mêlée de roses naissantes. Sur ce visage fleurit une éternelle jeunesse avec une majesté simple et négligée ; une odeur d'ambrosie se répand de ses cheveux flottans : ses habits éclatent comme des vives couleurs, dont le Soleil en se levant peint les sombres voûtes du Ciel, et les nuages qu'il vient dorer. Cette Divinité ne touchoit pas du pied à terre, elle coule légèrement dans l'air comme un oiseau le fend de ses ailes ; elle tient de sa puissante main une lance brillante, capable de faire trembler les Villes et les Nations les plus guerrières. Mars même en seroit effrayé ; sa voix est douce et modérée, mais forte et insinuante ; toutes ses paroles sont des traits de feu qui percent le cœur de Télémaque, et qui lui font ressentir je ne sai quelle douleur délicieuse ; sur son casque paroît l'oiseau triste d'Athènes (12), et sur

sa poitrine brille la redoutable Egide. A ces marques Télémaque reconnoît Minerve.

O Déesse! dit-il, c'est donc vous-même qui avez daigné conduire le fils d'Ulysse pour l'amour de son pere! il vouloit en dire davantage, mais la voix lui manqua, ses levres s'efforçoient en vain d'exprimer les pensées qui sortoient avec impétuosité du fond de son coeur. La Divinité présente l'accabloit, et il étoit comme un homme, qui dans un songe est oppressé jusqu'à perdre la respiration, et qui par l'agitation pénible de ses lèvres ne peut former aucune voix.

Enfin Minerve prononça ces paroles: Fils d'Ulysse, écoutez-moi pour la dernière fois. Je n'ai instruit aucun mortel avec autant de soin que vous; je vous ai mené par la main au travers des naufrages, des terres inconnues, des guerres sanglantes, et de tous les maux qui peuvent éprouver le coeur de l'homme. Je vous ai montré par des expériences sensibles les vraies et les fausses maximes par lesquelles on peut régner: vos fautes ne vous ont pas été moins utiles que vos malheurs. Car quel eût l'homme qui peut gouverner sagement, s'il n'a jamais souffert, et s'il n'a jamais profité des souffrances où ses fautes l'ont précipité? Vous avez rempli, comme votre pere, les terres et les mers, de vos tristes aventures. Allez, vous êtes maintenant digne de marcher sur ses pas; il ne vous reste plus qu'un court et facile trajet jusqu'à Ithaque, où il arrive dans ce moment; combattez avec lui. Obéissez-lui comme le moindre de ses sujets; donnez-en l'exemple aux autres: il vous donnera pour épouse Antiope, et vous serez heureux avec elle, pour avoir moins cherché la beauté que la sagesse et la vertu. Lorsque vous régnerez, mettez toute votre gloire à

Li 5

renou-

(12) L'oiseau triste d'Athènes est l'Hibou, dont les Athéniens regardoient le vol comme un présage de la victoire, parce que cet oiseau étoit consacré à Minerve, leur Déesse.

renouveler l'âge d'or, écoutez tout le monde; croyez peu de gens: gardez-vous bien de vous croire trop vous-même; craignez de vous tromper: mais ne craignez jamais de laisser voir aux autres que vous avez été trompé; aimez les peuples, n'oubliez rien pour en être aimé. La crainte est nécessaire quand l'amour manque: mais il la faut toujours employer à regret comme les remèdes violens et les plus dangereux. Considérez toujours de loin toutes les suites de ce que vous voulez entreprendre; prévoyez les plus terribles inconvéniens, et sachez que le vrai courage consiste à enrisager tous les périls, et à les mériser quand ils deviennent nécessaires: celui qui ne veut pas le voir, n'a pas assez de courage pour en supporter tranquillement la vue: celui qui les voit tous, qui évite tous ceux qu'on peut éviter, et qui tente les autres sans s'émouvoir, est le seul sage et magnanime. Fuyez la mollesse, le faste, la profusion: mettez votre gloire dans la simplicité, que vos vertus et vos bonnes actions soient les ornemens de votre personne et de votre Palais; qu'elles soient la garde qui vous environne, et que tout le monde apprenne de vous en quoi consiste le vrai honneur: n'oubliez jamais, que les Rois ne régneront point pour leur propre gloire, mais pour le bien des peuples: les biens qu'ils font, s'étendent jusques dans les siècles les plus éloignés: les maux qu'ils font se multiplient de génération en génération jusqu'à la postérité la plus reculée. Un mauvais règne fait quelquefois la calamité de plusieurs siècles. Surtout soyez en garde contre votre humeur. C'est un ennemi que vous porterez partout avec vous jusqu'à la mort. Il entrera dans vos conseils, et vous trahira, si vous l'écoutez. L'humeur fait perdre les occasions les plus importantes: elle donne des inclinations et des aveuglons d'enfant au préjudice des plus grands intérêts; elle fait décider des plus grandes affaires par les plus

péti.

petites raisons : elle obscurcit tous les talens, rabaisse le courage, rend un homme inégal, foible, vil et insupportable. Défiez-vous de cet ennemi. Craignez les Dieux, ô Télémaque ! cette crainte est le plus grand trésor du cœur de l'homme : avec elle vous viendront la sagesse, la justice, la paix, la joie, les purs plaisirs, la vraie liberté, la douce abondance, et la gloire sans tache.

Je vous quitte, ô fils d'Ulysse, mais ma sagesse ne vous quittera point, pourvu que vous sentiez toujours que vous ne pouvez rien sans elle. Il est tems que vous appreniez à marcher tout seul. Je ne me suis séparée de vous en Egypte et à Salente, que pour vous accoutumer à être privée de cette douceur, comme on sévre les enfans, lorsqu'il est tems de leur ôter le lait pour leur donner des alimens solides.

A peine la Déesse eut achevé ce discours, qu'elle s'éleva dans les airs, et s'enveloppa d'un nuage d'or et d'azur, où elle disparut. Télémaque soupirant, étonné et hors de lui-même, se prosterna à terre, levant les mains au Ciel : puis il alla éveiller ses compagnons, se hâta de partir, arriva à Ithaque, et reconnut son pere chez le fidèle Eumée (13).

(13) *Eumée*. Homère donne à ce *fénel* serviteur le nom d'*Eumée* : c'étoit l'intendant des troupeaux d'Ulysse, qui avoit soin de ses autres pasteurs, &c. chez qui Ulysse alla d'abord à son arrivée en Ithaque.

Fin du vingt-quatrième & dernier Livre.



ODE.

O D E.

1.

Montagnes, * de qui l'audace
Va porter jusques aux Cieux
Un front d'éternelle glace,
Soutien du séjour des Dieux,
Deffous vos têtes chennues,
Je cueille au-dessus des nues
Toutes les fleurs du printems,
A mes pieds, contre la terre,
J'entens gronder le tonnere,
Et tomber mille torrens.

2.

Semblables aux monts de Thrace,
Qu'un Géant audacieux
Sur les autres monts entasse,
Pour escalader les Cieux,
Vos sommets sont des campagnes
Qui portent d'autres mantagnes;
Et s'élevant par degrés,
De leurs argueilleuses têtes
Vont affronter les tempêtes
De tous les vents conjurés.

3.

Dès que la vermeille Aurore
De ses feux étincellans
Toutes ces montagnes dore,
Les tendres agneaux bêlans
Errent dans les pâturages;
Bientôt les sombres bocages,
Plantés le long des ruisseaux,
Et que les Zéphirs agitent,
Bergers et troupeaux invitent
A dormir au bruit des eaux.

4. Mais

* Montagne d'Auvergne où il étoit alors.

4.

Mais dans ce rude paysage
Où tout est capricieux,
Et d'une beauté sauvage,
Rien ne rappelle à mes yeux
Les bords, que mon fleuve arrose,
Fleuve, où jamais le vent n'ose
Les moindres flots soulever,
Où le Ciel serein nous donne
Le Printems après l'Automne,
Sans laisser place à l'Hyver.

5.

Solitude, * où la rivière
Ne laisse entendre aucun bruit,
Que celui d'un onde claire
Qui tombe, écume, et s'enfuit ;
Où deux isles fortunées,
De rameaux verts couronnées,
Font pour le charme des yeux
Tout ce que le coeur désire.
Que ne puis-je avec ma Lyre
Te chanter du chant des Dieux ?

6.

De Zéphir la douce haleine,
Qui reverdit nos buissons,
Fait sur le dos de la plaine
Flotter les jaunes moissons,
Dont Cérès remplit nos granges.
Bacchus lui-même aux vendanges
Vient empourprer le raisin ;
Et du penchant des collines,
Sur les campagnes voisines
Verse du fleuves du vin.

7. Je

* Carenac, petite Abbaye sur la Dordogne qu'il avoit alors.

Je vois au bout des campagnes,
 Pleines des fillons dorés,
 S'enfuir vallons et montagnes
 Dans des lointains azurés,
 Dont la bizarre figure
 Est un jeu de la nature,
 Sur les rives du Canal,
 Comme en un miroir fidelle,
 L'horison se renouvelle,
 Et se peint dans ce cristal.

Avec les fruits de l'Automne
 Sont les parfums du printemps,
 Et la vigne se couronne
 De mille festons pendans ;
 Ce fleuve aimant les prairies,
 Qui dans les isles fleuries
 Ornent ses canaux divers,
 Par des eaux ici dormantes,
 Là rapides et bruyantes,
 En baigne les tapis verts.

Dançant sur ses violettes,
 Le Berger mêle sa voix
 Avec le son des musettes,
 Des flûtes et des hautbois.
 Oiseaux, par votre ramagé,
 Tout fouci dans ce bocage
 De tous cœurs sont effacés,
 Colombes, et tourterelles,
 Tendres, plaintives, fidelles,
 Vous seules y gémissez.

Une herbe tendre et fleurie
 M'offre des lits de gazon ;
 Une douce rêverie
 Tient mes sens et ma raison :
 A ce charme je me livre,
 De ce Nectar je m'enyvre,
 Et les Dieux en sont jaloux.
 De la Cour flatteurs mensonges,
 Vous ressemblez à mes songes,
 Trompeurs comme eux, mais moins doux.

A l'abri des noirs orages,
 Qui vont foudroyer les Grands,
 Je trouve sous ce feuillage
 Un azyle en tous les tems :
 Là pour commencer à vivre,
 Je puise seul et sans livre
 La profonde Vérité ;
 Puis la Fable avec l'Histoire
 Viennent peindre à ma mémoire
 L'ingénue antiquité.

Des Grecs je vois le plus sage,*
 Jouet d'un indigne sort,
 Tranquille dans son naufrage
 Et circonspect dans le port ;
 Vainqueur des vents en furie,
 Pour sa sauvage Patrie
 Bravant les flots nuit et jour.
 O ! combien de mon bocage
 Le calme, le frais, l'ombragé,
 Méritent mieux mon amour !

13.

Je goûte loin des alarmes
 Des Muses l'heureux loisir;
 Rien n'expose au bruit des armes
 Mon silence et mon plaisir
 Mon cœur content de ma lyre,
 A nul autre honneur n'aspire,
 Qu'à chanter un si doux bien.
 Loin, loin, trompeuse fortune,
 Et ta faveur importune;
 Le monde entier ne m'est rien.

14.

En quelque climat que j'erre,
 Plus que tous les autres lieux,
 Cet heureux coin de la terre
 Me plaît et rit à mes yeux:
 Là pour couronner ma vie,
 La main d'une Parque amie
 Filera mes plus beaux jours;
 Là reposera ma cendre;
 Là Thyrcis * viendra répandre
 Les pleurs dûs à nos amours.

* Mr. l'Abbé de Langeron.



TABLE
DES
MATIERES.

A.

A CANTE, transfuge, son mauvais dessein découvert	pag. 411
— — Procès qui lui est fait là-dessus	413
Aceste, Roi de Sicile	15. 198
— — il étoit fils de Crinise	15
— — est attaqué par des Barbares	18. 19
— — il a sur eux toutes sortes d'avantages par le secours de Télémaque et de Mentor	19. 20
— — sa reconnoissance envers ceux-ci	20
Acheloüs, fleuve de l'Acarnanie	421
Acherrontia, quel lieu c'est ?	369
Achille, fils de Pelée, Roi de Thessalie	68
— — fameux Héros au siège de Troye	68
— — ses Armes	191
— — son courroux	214
— — il étoit invulnérable excepté au talon	395
Achitoas, fameux joueur de lyre	162. 163
— — sa jalousie contre Mentor, qui en jouoit mieux que lui	164
Acrocerauniens, Monts	486
Admète, Roi de Thessalie	35
Adoam, frere de Narbal	150
— — commandant d'un navire Phénicien	151
— — son amitié pour Télémaque	162. 163
Adonis, fils de Cinira, Roi de Cypre	165
— — déchiré par un sanglier	ibid.
— — changé par Venus en Anemone rouge	165
Adrasfe, Roi d'Argos et des Dauniens	231
— — ses moeurs corrompus	231
— — sa guerre contre les Rois de l'Hespérie	337
Kk	Adrasfe

T A B L E

Adrasfe avoit furpris les Alliés	337
— il envoyoit fes efions	138
— fa cruauté et perfidie	406. 409. 423
— il périt dans cette guerre par les mains de Télémaque	428
Adulation, quel crime?	489
— — elle accompagne la félicité	290
Agamemnon, Roi des Micènes	502
— — fon orgueil	214
Age d'or	166
Agriculture, fa néceffité	401
— — Moyens d'y engager les peuples	257
— — Triptolème enseigne aux Grecs à la per- fectionner	400. 401
— — négligée caufe beaucoup de maux	399
Ajax, les armes d'Achille lui disputés	191
— fa fierté	214
Alcée, Gouverneur de Pisistrate	422
Alcide, étoit Hercule	69
Alcinoüs, Roi des Phéaciens	493
Algide, ville d'Italie	466
Alliés, contr'Idoménée	204. 212
— font la paix	225
Alphée, riviere de la Turquie en Europe	417
Amatonte, ou Amathufe, ifle	62
Ambition, fource du malheur des hommes, moyens d'y remédier	90. 91
Ami, caractere d'un véritable ami	60. 62
— quel cas on en doit faire	82
— un ami malheureux foulage l'autre	443
Amour; on s'y plaît	127
— Description d'une perfonne, que l'amour transporte de jalousie	131
— comme on le puiſſe vaincre	143
— un amoureux ne croit pas l'être	141. 142
— en quoi confifte le vrai courage contre l'A- mour	143
Amphi-	

DES MATIERES.

Amphimaque, jeune Lucanien	423
Aphirrite, description de cette Eglise	14
Amsterdam, allusion à cette ville	55. 56. 240
Andromède fille de Nélus	424
Anchise, son tombeau étoit en Sicile	17
Anteoire, voyez Atonis.	
Antiochire, la situation	173
Anglois, ils ne font pas jaloux	172
— ils sacrifient tout à leur liberté	174
— leurs mœurs	173. 174
— furent Médiateurs de la paix	222. 223
Anticlé, mère d'Ulysse	4
Antiloque, fils de Nestor	313. 42
Antiope son caractère	413
— ses belles qualités	462. 463
— aimée de Tebanque	413 suiv.
Aoca, île de Crète	12
Apenin, montagne d'Italie	314
Apollon, qui il étoit	123
— pourquoi chassé du Ciel. Son occupation sur la terre	34
— pourquoi il est rappelé dans le Ciel	35
Apuliens, peuples	406
— leur seule vue épouvante	204
Arachné, fille d'Idmon	348
Arbitre, est nécessaire pour décider les disp.	471. 472. 610.
Arcésius, fils de Jupiter	391
— bis-ayeul de Télémaque	ibid.
Architecture, on devroit la régler dans un Etat	234
Archidamas, qui il étoit?	424
Argonautes	56
Ariadne: fille de Minos	349
Arion, transfuge	411
Aristodème, son caractère	112. 115
— — exemple du Duc de Noailles	ibid.
— — il n'accepte la Royauté de Crète, que sous trois conditions remarquables	113

T A B L E

Aristodème, simplicité des présens, qu'il fait à Ha-	
zaël	115
— — sa reconnaissance envers Mentor et Télé-	
lémaque	ibid.
Aristogiton, s'est baigné dans les ondes du fleuve	
Acheloüs	421
Armes, les meilleures contre la perfidie et les parju-	
res	408
Arpins, province	443
Arpos, où cette contrée étoit	436
— Télémaque la refuse	ibid.
Arts, négligés en France du tems de la guerre	104
	105
Arts, les beaux doivent être cultivés	453
Astarbé, femme du Roi Pygmalion: son artifice pour	
cacher la haine qu'elle a pour Pygmalion, qui	
l'aime	63
— elle aime Malachon, mais inutilement. Ven-	
geance qu'elle en tire	64
— — Sa passion pour Joazar	152
— — elle empoisonne Pygmalion	154. 155
— — comment elle échappe à la fureur du po-	
pulace?	158
— — elle s'empoisonne elle-même	159
Astrée fille de Jupiter et de Thémis	168
Athamas, enchanté par Nepaune	185
Athènes, le triste oiseau de cette ville	505
Atis, aimé de Cibèle, se fit Eunuque	360
Atlas, Roi de Mauritanie	228
— Pere de Calypso	3
Atrée, fils de Pelops	397
— sa haine contre Thiéste son frere	397
Atrides, fils d'Atrée	317
Atropos, une des Parques	296
Avantcoureurs du renversement des Rois et des	
Royaumes	445
Avantures de Télémaque, quel poëme?	3
Avan	

DES MATIERES.

Avantures, Dessen de cet ouvrage	6. 24
— — ce qu'on y doit admirer ?	28. 29
— — son but	462
Avarice, ses fâcheux effets	49 etc.
— — les Crétois la punissent	90
Aulon, aujourd'hui Caulo, montagne de la Calabre.	366
Aufide, Riviere, dans le Royaume de Naples	418
Autorité injuste des Rois est pernicieuse	454. 455

B.

B ACCHANTES, prêtresses de Bacchus	75. 500
Bacchus, fils de Jupiter. et de Semelé	122
— — ses exploits, et principales actions	89
— — elles furent gravées dans l'Egide	349
— il fut nourri par les Nymphes de l'isle Naxos	126
Baléazar, fils de Pygmalion : il fut envoyé à Samos,	
ou on le jette dans la Mer.	152
— — d'où on il se sauve	ibid.
— il retourne à Tyr, après la mort de son pere	157
— — il y est proclamé Roi	ibid.
— — sa belle conduite	158. 159
Banqueroutes, moyens de les prévenir	249
Bâtimens superbe rejettés	168
— — leur diversité	254
— — on les doit régler dans un état	ibid.
Beauté, une beauté modeste est plus à craindre,	
qu'une retenue	127
Bellerophon, fils de Glaucus, fausement accusé d'a-	
dultere	380
Bellone, Déesse de la guerre	420
Bellus, Roi de Tyr	49
— il aimoit ses peuples et les mettoit en abon-	
dance	404
Bétique, étoit une partie d'Espagne	150
— — ce pays a pris son nom du fleuve Bétis	166
— — Description de ce beau pays, et des moeurs	
admirables de ses habitans	167. etc.
— — on y exerce l'Agriculture	168

TABLE

Bocchoris, frere de Sésostris	39
— — son caractere	ibid.
— — il succede à son frere	ibid.
— — ses violences causent une revolte	40
— — dans laquelle il périt	41
Bons, les bons se connoissent les uns les autres	299
Bonnes Loix doivent être en estime	100
Bourgogne, (le Duc de) son caractere dans sa jeu- nelle	6. 9
— quand il naquit et quand il mourut	6
— où commence l'indication, qui lui est don- née	24 etc. 462
Brindes, peuples	205
Bruens, peuples, leur légèreté à la course	203
C.	
CACUS, fils de Vulcain, tué par Crantor	418
Calix, voyez Gali.	
Caïre, ancien lieu Caïris, rivière de Natolie	423
Calédon, ancienne ville d'Eole	422. 4. 4
Calydon, Baron de Tréne	280
Calypho, Déesse, fille d'Atlas et de Thétis	3
— elle est inconsolable du départ d'Ulysse	ibid.
— l'arrivée de Télémaque dans son isle l'en cou- sole	ibid.
— description de cette Déesse et sa grotte	6. 7
— repas qu'elle donne à Télémaque dont elle devient amoureuse	9. 10
— ses soins pour lui	68
— elle ne peut souffrir Mentor	72
— ses empressemens pour rendre Télémaque amoureux	125 etc.
— jalousie, parce qu'il aime Eucharis	130
— son ardeur à faire sortir Mentor et Téléma- que de son isle	137
— sa fureur contre eux	138 etc.
— ses Nymphes mettent le feu à leur vaisseau	144
— son isle est inaccessible	ibid.
Candie, isle, voyez Crète.	Cani-

DES MATIERES.

Canicule, signe céleste	387
Caniculaires jours. Où ils aient pris leur nom	ibid.
Capharée, promontoire de l'Occidental de l'isle de Négroponte	212. 437
Caron, fils d'Erebus et de la nuit	363
— il est Batellier de l'enfer	ibid.
Carpathie, isle de la mer méditerranée	270
Carthage, ville ancienne d'Afrique, fondée par Didon	49
Castor, fils de Jupiter et de Leda: il conduisoit bien un cheval	332
Caupe, Gaude, isle dans la Méditerranée	5
Caverne, du Cyclops Polyphème	11
Caulo, voyez Aulon.	
Cécrops, premier Roi d'Athènes	398
Centaure tué par Hércule	308
Cerber, chien à l'entrée de l'Enfer	165
Cérès, Déesse des grains et des fruits	88
Ceste, une sorte de combat rude et violente, avec un gantelet de cuir, garni de plomb	255
— Pollux combattoit bien du Ceste	332
— celui qui vouloit être Roi de Crète devoit surpasser en ce genre du combat les rivaux	96. 98
Champs-Élysées, description de ce séjour des bienheureux	79. 387
— Télémaque y alloit	387
Changement est pernicieux	252
— il étoit introduit en France dans la jeunesse de Louis XIV.	251. 252
Chariots; leur usage inventée par Érichon	399
Charités, filles de Venus	180
Charles II. Roi d'Angleterre	156. 157. 158. 161
Charles V. l'Empereur, a suivi la maxime de Germanicus	356
Charybde, Rocher entre Naples et Sicile	12
Chevaux de Rhésus pris par Diomède	443
Chimère, montagne de Lycie	380

T A B L E

Chimère vaincue par Bellerophon	380
Cholcos, renommée par la Toison d'or	423
Circé, fille de Soleil	12
— son isle s'appelle Aoëa, mais c'est une montagne voisine de Formie	11
Cithéron, mont proche de Thèbes	75
Cléomènes, vaincu par Télémaque	351
— — Ulysse se servoit aussi de ce nom	497
Clotho, une des trois parques	296
Cocyste, fleuve de l'Épire	138
Colonnes d'Hercule, montagne au Detroit de Gibraltar	48
Commendement injuste n'est pas de longue durée	40
Commerce, son éloge: Moyen de l'établir	57
— — pourquoi il tombe si un Roi s'en mêle ?	58. 59
— — son établissement à Tyr	161
Conditions, nécessité de les régler dans un état	250
— — avantage des conditions privées sur les plus élevées	244
Conquérans, leur véritable portrait	170 etc.
— — on doit les avoir en horreur	353
Conseillers des Princes. Caractères des bons et des mauvais	29. 267
— — ils sont nécessaires	236. 244
Corcyre, ou Corfu isle	13
Corne d'Abondance	290
Cosulaires, isle, voyez Echinades	
Cour de France, en quel tems elle étoit tout en feu	132
Courage, il est préjudiciable sans la sagesse et la prudence	41. 200
— — en quoi il consiste	118
— — quand il ne soit pas vrai courage	231
— — moyen de l'exercer même en tems de paix	302
— — en quoi il se montre contre l'amour	143
Courfes de chariots, un genre d'exercice pour le faire Roi en Crète	98
	Crainte,

DES MATIERES.

Crainte, n'est pas un lieu pour retenir les sujets dans leur devoir	26
Crantor hôte et ami d'Hercule; il ôta la vie à Cacus fils de Vulcain	418
Crétois, les empressements et les ruses pour surpasser Télémaque en la course de chariots	98
Crète, aujourd'hui Candie, isle de la mer méditerranée	88
— elle est fertile	89
— le faste et la mollesse sont inconnues	90
— Labyrinthe, fameux ouvrage de Dédale	92
Crétois, leur félicité	89 etc.
— ils ont les Loix de Minos	90
— leurs mœurs	ibid.
— la manière de choisir un Roi	95
Critique: Envers qui elle doit être sobre	244. 245
— — la jeunesse sans expérience s'y livre	247
— — il est dangereux à critiquer rigoureusement les autres hommes	247. 248
— — il ne faut pas critiquer les Rois	244
Cromvel (Olivier) sa vie	50
— — son caractère	153. 171
Crotone, ville de Toscane	204 etc.
Crotoniates. Leur adresse à tirer de flèches	205
Cupidon, Dieu de l'amour	72
— — ne caresse pour trahir.	126
— — les empressements pour vaincre Télémaque étoient inutiles.	126. 132. 144 etc.
Curiosité; à quel égard on la doit borner principalement	194
Cyclopes, valets de Vulcain au mont Étna	381
— — leurs Cavernes	11
Cypre, isle de la mer Méditerranée: sa description	76
Cypriens, leurs mœurs voluptueuses	ibid.
Cythère, isle proche de Candie	77
— — on y adore Venus	ibid.

T A B L E

D.

D ANAIDES, cinquante filles de Danaüs, qui tuerent leurs maris dans une nuit	160
Danaus Roi d'Argos	ibid.
— fils de Belus	404
Dédale, fameux par son Labyrinthe en Crète	92
Défauts des Princes	51. 52
Défiance, portrait de cette passion	49. 50
— elle se trouve aux Rois	209
Déjanire, fille d'Oenée Roi d'Etolie	309
— elle envoya la tunique de Nessus à Hercule par laquelle il périt	ibid.
— elle se tua après cela elle-même	ibid.
Démoléeon, célèbre dans le combat de Ceste	418
Démophante, Citoyen de Vénuse	407
Désespoir des peuples maltraités	210. 211
Détail, il ne faut pas s'y trop appliquer.	458
Devoir, le lien d'y retenir les sujets	26
Diane, fille de Jupiter et de Latone, Déesse de la chasse	370
Diadème, étoit une marque de la dignité des Rois	114
Didon: femme de Sichée	49
— elle se sauve de Tyr, parce que Pygmalion a tué son mari	ibid.
— elle a fondé Carthage.	ibid.
Dieux Pénates	195
Diocles Roi de Carie	403
Diomède: fils de Tydée, Roi d'Etolie	440
— son courage impétueux	215
— il blessa Vénus au siège de Troye, qui le poursuit pour cela	440
— il prit les chevaux de Rhésus	191. 442
— on lui donne les Campanes d'Aspion	448
Diomède: un autre: Roi de Thrace	191
— il faut remarquer, que la note de cette page ne convienne à Diomède, dont il s'agit dans le texte: car celui-ci étoit Roi d'Etolie.	
	Diof-

DES MATIERES.

Dioscore: traître, il proposa aux Rois alliés son dessein de faire périr Adraste	414
— ceux n'accepterent pas cette proposition	415
Discorde, son pomme d'or	181
— elle est la source de tout le malheur	220
Dispute de Neptune et de Pallas, pour la gloire de donner son nom à une ville	347
Dissimulation, les Crétois la punissent	99
— ce vice porté à son comble	273
Distinction, seule qu'on devoit connaître	170
Diversité des habits selon la condition des hommes	90, 251
— des maisons	254
Divinité, une trompeuse	283
Dolopes, peuples de l'Iesslie	340
Dulichie, isle dans le Golfe de Patra	436

E.

E CHANGE des choses superflues est utile	267
Echinades, isles, aujourd'hui Cassinaires, dans l'Epire	413
Ecoles publiques: nécessaires dans un état	300.
	301, 263
Education des enfans, il en faut avoir soin	263
— les beaux fruits	90
— Moyens d'y veiller	281
Efféminé, caractère d'un tel homme	64
Egide: étoit le terrible bouclier de Minerve	349
— description de cette Egide	141
— Minerve le donna à Télémaque aux	143
— grands dangers	241
— Cupidon ne pouvoit pas percer l'Egide	73
— surpassant le bouclier de Jupiter	19
Egypte Royale, son abondance	23
— sa bonne Police	25
Egyptus fils de Belus	419
Elissus, tue Agamemnon Roi de Micene	502
Eléante, danger où il s'expose	419
— il ne jouit pas du fruit de sa victoire	419
Eléva	

T A B L E

Elevation des Princes fait qu'ils ont tout à craindre.	195
— — elle met en danger de tomber,	446
Eloquence; sa simpatie avec la flatterie	381
— — sa source.	Préf. I
Enchantement d'Athamas	183
Enéide de Virgile, son sujet	Préf. III.
Enfans, leur éducation doit être bonne	299. 300
— ils appartiennent moins à leur parens, qu'à la république.	ibid.
Enfers, quel lieu c'est	369
— c'est l'Empire de Pluton	374
— en combien de parties il est divisé	376
Enne, ancienne ville de Sicile	349
Entiphron	421
Eole, fils de Jupiter et d'Aceste: les Poëtes l'ont fait Dieu des vents	86
Epique, discours sur ce genre de Poësie	Préf. I.
— sa définition	Préf. II.
— Action Epique.	Préf. III.
Erêbe, Dieu des enfers, pere de la nuit	374. 375
— fils de Chaos et des ténèbres	443
Erichon: il invente l'usage de la monnoye, mais il tache de prévenir les abus attachés à cette invention	399
— — il inventa aussi l'usage des chariots	399
Erix: célèbre combattant du Ceste	255. 418
Esculape, fils d'Apollon	324
Espions: d'Adrasie	333
— — de Louis XIV.	339. 340
Estime, comment on acquiert celle d'autres	69. 70
— les bonnes loix doivent être en estime	100
— estime des Vieillards en Crète	99. 100
Etat, Moyens de le faire fleurir	249
— l'Etat d'un Roi est bien malheureux	494
Etésilas	ibid.
Etna, mont qui vomit du feu	34
	Eubée,

DES MATIERES.

Eubée, isle de la mer Egée	318
Eucharis, Nymphé de Calypso	130
— — ses soins pour retenir Télémaque dans ses liens	133
— — elle fait tout ce qu'elle peut pour le dégouter de Mentor	135
Eumée, Intendant des troupeaux d'Ulysse	407
Eunestime; Roi des Pyliens	403
Euphorion, vaincu par Télémaque	351
Euridice, femme d'Orphée	363
Eurimède, fameux chasseur	418
Europe, fille d'Agénor, Roi de Phénicie	82. 140
Enrotas, Rivière de la Morée	420
F.	
FASTE, ce vice est inconnu en Crète	90
— Favoris corrompus, leur plaisir.	53
Favori méchant de Louis XIV.	291
— son caractère et sa ruine	ibid.
Fautes, des grands hommes sont plus remarquables que des autres	494
Félicité d'un peuple, en quoi elle consiste	453
Femmes, il faut être en garde contre leurs charmes	9
— — leur art à tirer le secret des hommes sans révéler le leur	69
— — leurs empressemens pour plaire en causent le degout	75. 76
— — les vices des femmes Romaines	154
Flatterie: elle a épuisé routes les louanges	435
— — elle empoisonne les coeurs	282. 287
— — elle a simpatie avec l'Eloquence	381
— — on ne peut pas s'en défendre	276. 278
— — les Rois sont sensible à elle	287
— — elle est funeste	195
Flatteurs, leur caractère	70
— — ils louent les vices	110
— — leur peine aux enfers	377
— — tous les flatteurs ont l'ame cruelle	278
Flèches	

TABLE

Flèches d'Hercule, trempées dans le sang de l'Hydre	308
— leurs effets	ibid.
— Hercule les laissa à Philoctète	313
— qui s'en blessa lui-même	314
Foi, danger qu'il y a à la violer	407. 408
Foiblesse de l'humanité se trouve aussi aux hommes les plus estimables	244
Fouquet (Nicolas) sa disgrâce	291
France, ruinée par le luxe	56
Fraude, ne doit pas être repoussée par la fraude	408

G.

G ADES ou Gadite, aujourd'hui Cadix une isle de l'Espagne Bétique 54. Il est à sçavoir qu'une faute s'est glissée dans la remarque, car Cadix n'est pas à 19 lieues de Tyr, mais plutôt 570 lieues d'Allemagne.

Gades les Phéniciens y fondèrent une ville	174
Galba: ce qu'il disoit de la flatterie	283
Galese, riviere dans le Royaume de Naples	341
Gaulus, isle, autrefois Ogigie	5
Gargant. aujourd'hui le mont de S. Ange, dans le Royaume de Naples, ou c'est la presqu'isle de la Capitanate	419
— Polydamas y demeura	445
Généraux d'Armées, quelle conduite ils doivent tenir envers les blessés	354
— dans les ordres, qu'ils donnent	415. 416
— danger qu'il y a pour eux à ne pas garder la foi	407 etc.
— dispositions où ils doivent être avant que de commencer le combat	417. 418
Glaucus Roi de Corinthe	380
Gloire, la véritable, en quoi elle consiste	457
Gouvernement ce qui s'y trouve de pernicieux	454. 456
— admirables maximes là-dessus	ibid.
— en quoi consiste son point essentiel	487
Gou-	

DES MATIERES.

Gouvernement fuprême, en quoi il confifte	458
— — il ne faut pas s'y trop appliquer	ibid.
— — un Roi doit gouverner en choififfant et en conduifant ceux qui gouvernent fous lui	458
Gozo, ifle: voyez Ogigie	4
Graces', voyez Charités.	
Grands hommes: leurs fautes font plus remarquables	493
— — défavantages de leur condition au prix de celle des particuliers	494
Guerre; fes fâcheufes fuites, même de la plus heureufe	103. 301
— — moyens de n'y être pas engagé	173. 174
— — on ne doit pas la délirer pour acquérir de la gloire	230
— — belles reflexions fur ce fléau du genre humain	353. 354
— — ce que la guerre a de lamentable	354
— — fes maux	301
— — fes fuccès font toujours funeftes et odieux	457
— — elle eft quelquefois néceffaire	229
— — Bellone eft la Déeffe de la guerre	420
— — les guerres doivent être juftes	354
Guiche, (le Comte de)	130

H.

H ABITUDES: mauvaifes reftent long-tems	457
Harufpices, étoient les Divins qui interprétoient les prodiges	229
Hautains, leur caractere dans la diffrace	279. 291
Hazaël, fon ardeur pour la fcience des Grecs & leurs mœurs	81
— — il vouloit étudier les loix de Minos	ibid.
— — Ariftodème les lui donna	115
— — il a pitié de Télémaque	83
— — il refufe la Royauté de Crète	113. 114
Hebé, fille de Junon fans pere	312
	Hebre

T A B L E

Hebre fleuve de Thrace , appelé aujourd'hui Ma- riza	501
Hecatombe , sacrifice de cent Boeufs	417
Hector , un grand Héros des Troyens	397
— — il fut vaincu par Achille	68
Hégésippe , Officier de la Maison d'Idoménée	288
— — il fut envoyé à Samos pour en retirer Phi- loclès	294
— — ses raisons pour l'y persuader	296
Helenus , fils de Priame et d'Hecube	324
Hercule , fils de Jupiter et d'Alcmène	69
— — son amour pour Omphale	308
— — après laquelle il aime Déjanire , qu'il aban- donne pour Jole	308
— — Déjanire se venge de son infidélité	307
— — il laissa ses fléchés à Philoctète	311
Héros d'Homère pleuroient souvent et facilement	218
Hespérie , est Italie dans cet oeuvre	184
Hibou , est le triste oiseau d'Athènes	505
Hydre de Lerne	308
Hilas , fils de Thyodamas	420
Hilée , ses coursiers	418
Himénées , des laboureurs	267
Hinère , ville de Sicile	18
Hipocon , Salapien	418
Hipocrites , sont extrêmement tourmentés , pourquoi	376
Hypocrisie , elle est le plus horrible de tous les vices	283
Hipodamie , femme de Pelops	397
Hipolite , fils de Thésée	394
Hippomaque , son désir de l'emporter sur Téléma- que en la course des chariots	98
Hippias , frere de Phalante	332
— — sa valeur redoutable	ibid.
— — il se brouille avec Télémaque	333
Hippias	

DES MATIERES.

Hippias , mais il succombe	344
— il est tué dans le combat contre Adrasfe ib. etc.	
— Télémaque prit soin de ses funeraillies	358
— Phalante le déplore	359
Hollandois leur portrait naturel	56
— — ils veulent avoir les François pour amis , mais non pas pour voisins	221
— — ils furent Médiateurs de la paix d'Aix la chapelle	222. 223
Hommes passent comme des fleurs	392
— — ils comptent pour rien ce qu'ils possèdent	502
Hospitalité , les Crétois l'exercent le mieux	96. 97
Humeur de l'homme est son propre ennemi	506

I.

J ACQUES II. Roi d'Angleterre , exemple terri- ble pour tous les Rois	194
Jalousie , Caractere de celle que cause l'Amour	131. 132
Ida , montagne d'une grande hauteur en Crète	197
Idalie , montagne de l'isle de Cypre	76
— Jupiter y naquit	ibid.
Idoménée , Roi de Crète , fait un voeu fort témé- raire	92
— — suites fâcheuses de son voeu	93
— — il fonde un nouveau Royaume	95 etc.
— — Quel accueil il fait à Télémaque et à Men- tor , qui y arrivent	187
— — engagé dans une guerre , il implore leur secours	197
— — engage dans une autre dont Mentor le dégagé en partie	228
— — Télémaque y allant Mentor lui donne d'excellens avis	235 etc.
— — et justifie noblement Idoménée contre Télémaque , qui trouvoit à redire qu'il n'y allât point	224
L I	Idomé-

T A B L E

Idoménée et Mentor , l'Armée partie, travaillent à reformer la ville de Salente	149
Idoménée raconte à Mentor comment on lui a gâté le coeur sur le chapitre du Gouvernement	268 etc.
— — voyez la fin de l'art, de Télémaque	
— — ses plaintes sur les procès	469
Jeux de Neméens	310
Jeunesse, ses défauts	9. 110
— — Maximes pour la bien élever	300
Isle de Calypso. Pourquoi inaccessible	149
Impatience, ses tristes effets	502
Impôts, furent grands en France	258. 259
Inachus, fonda le Royaume d'Argos	398
— — il étoit contemporain de Moïse	ibid.
Ingratitude des hommes, il faut compter sur elle	496
— — moyens pour l'empêcher	ibid.
— — les Crétois la punissent	90
— — quelle est la plus noire de toutes	377
Ingrats ne seront pas impunis	ibid.
Insolence, d'où elle vienne	260
Intrepidité Héroïque d'un Capitaine	240
Invention des chariots	399
— — de la potterie de terre	289
— — de la monnoie	399
Joazar, un Tyrien fort riche	153
Iole, aimée par Hercule	308
Joye, qui vient de la vertu differe bien de celle, qui vient du vice	80
— caractere de l'une et de l'autre	ibid.
Iphicles, fils d'Adrafte	351
Iris, fille de Thaumas et d'Electre, Messagère de Junon	180
— elle vient au secours à Télémaque	332
Ismare ; montagne de la Thrace	501

DES MATIERES.

Juges des enfers	377
Ixion, fils de Phlégias, Roi de Thessalie: il tourne une roue aux enfers	160
L.	
LABYRINTHE, de Crète	92
— — — en Egypte	ibid.
Lachésis, une des trois Parques	296
Laconie, province du Péloponèse	209
Laërte, pere d'Ulysse	4
— il donna son épée à Télémaque	331
Laomédon, fils d'Ilus bâtit les murailles de Troye	396
Lares, Dieux domestiques	195
Larmes, tomboient aussi aux Héros	218
Latone, mere d'Apollon et de Diane	355
Lecture, son éloge	32
Lemnos, isle de la mer Egée	212
Lerne, un marais dans le territoire d'Argos	309
Lesbos, aujourd'hui Metelin, isle de l'Archipel	497
Lestrigons, habitans de la Ville Lamos	11
— — leur Roi étoit Antiphate	ibid.
Lethe, fleuve d'Oubli	84
Leucate, promontoire de l'Epire	486
Liban, Montagne, ses forêts fournissent les bois des vaisseaux	59
Libations, étoient des effusions de vin en l'honneur des divinités	228
Libre: Différens sentimens sur celui de tous les hommes, qui est le plus libre	52. 100
Liberté, les Anglois sacrifient tout à elle	174
Licas avoit porté à Hercule la tunique fatale	309
— Hercule le pirouetta pour cela dans la mer	ibid.
— il fut changé en un rocher	ibid.
Licomède, Roi de Sciros	316
Linus, fils d'Apollon et de Terpsichore	33
— il inventa les vers Lyriques	ibid.
— il jouoit bien de la lyre	165
L1 2	Lirio-

TABLE

Liriope, mere de Narcisse	164
Liris; fleuve, aujourd'hui Gariglan	419
Locriens, peuples invincibles de la Phocide	204
Loix, de Minos, voyez Minos.	
— les bonnes Loix doivent être en grand estime	100
Louanges, ses mauvais effets	455
— elles sont dangereuses	ibid.
— elles sont épuisées par la flatterie	434
— quelles soyent les bonnes	435
— les meilleures ressemblent aux fausses	ibid.
Louis XII. les arts négligées sous son regne	104. 105
— son favorit méchant	290
Louis XIV, ses Espions	340
— son présent à sa maîtresse	131
— la cour de France étoit alors toute en feu	132
— il justifie son amour pour la Valière	126
— ce que fit la Reine pour l'en détourner	127
— le Roi aimoit fort la chasse	133
— ce qui arriva à la Valière dans une partie de la chasse	136
— Réproches que fit Mancini au Roi	134
— ses dispositions envers le Cardinal Mazarin	156
— ce qu'il dit aux couches de la Valière	137
— ce qu'il fit au départ de la Mancini	140
— il déguisoit sa passion, qui étoit très-forte	141
— comme il pensa rompre pour elle son mariage avec l'Infante d'Espagne	142
— il est piqué des lettres du Cardinal	ibid.
— on l'a désiré pour ami, mais non pour voisin	221
— il a fait la paix par nécessité	223
— Critiques des modes des François sous son règne	252
— Mollesse de sa Musique	ibid.
— Enrolement forcé	257
— Dureté des impôts	258

DES MATIERES.

Lucaniens, peuples belliqueux de l'Hespérie	203
	406 etc.
Lutte, genre de combat étoit en usage en Crète	97
— Télémaque, il étoit vainqueur	98
Luxe; Réflexions propres pour en détourner	168
	169
— Moyens de le prévenir	249. 250. 251
— fausses excuses qu'on allegue pour l'excuser	455
	456
— il est la ruine des Royaumes	56
— il corrompt les mœurs	456
Lyre, ancien instrument de Musique	62
— la lyre d'Orphée placée dans le Ciel	32
— Achitoas, Mentor et Orphée en jouoient bien	165

M.

M ACHAON, fils d'Esculape	326
Mal poursuit celui qui le veut quitter	457
Malachon, aimé par Astarbé mais inutilement	64
Maladies, réflexion sur leurs causes. Sur ce qui peut les prévenir et les guérir	255. 256
Malheureux, différens sentimens sur celui de tous les hommes qui est le plus malheureux	101 etc.
Malheurs de la vie, à quoi ils servent	494
Mancini, reproches qu'elle fait au Roi	134
— elle s'éloigne de la cour	140
Manduriens, peuples de la Pouille au Royaume de Naples	200
— — ils abandonnoient le rivage à Idoménée	201
— — traité qu'ils faisoient avec lui	ibid.
— — ils lui faisoient la guerre	204
— — eux et leurs Alliés concluoient la paix avec lui par l'interposition de Mentor	211 etc.
Mariage, légitime a été établi en Grèce par Cecrops	398
— pour y vivre heureux il faut imiter les Bétiques	173. 174
	Mariza,

TABLE

Mariza, voyez Hébre, fleuve.	
Maximes, par lesquelles on peut régner	505
Maux, que la guerre traîne avec elle	301. 353 etc.
Mazarin, les lettres qu'il écrivit au Roi étoient pleines de reproches	143
Méchans, leurs caracteres	283
— s'il s'en faut servir	490
— on y est souvent contraint par nécessité	ibid.
— mais il ne se faut pas trop fier à eux	501
Médecine, pourquoi on en a besoin	356
Médiateurs, de la paix d'Aix la Chapelle	222. 223
Méléagre tua un sanglier au forêt de Calidou	474
Menades, étoient prêtresses de Bacchus	500
Menecrate, ressemble à Pollux dans la lutte	418
Menelas, fils d'Atrée épousoit Helene	13
Mensonge, Laideur de ce vice	47
— jusqu'à quel point il faut le haïr	62. 63
— Télémaque ne s'en vouloit pas servir	62
Menteurs, leur souffrance	377
Mentor, Ami d'Homère	5
— instruit Hazaël, dont il est esclave	81 etc.
— ses instructions qu'il donne à Idoménée	235 etc.
Mercur, fils de Jupiter et de Maia	123
— il étoit intreprète et Messager des Dieux	ibid.
— le Dieu de l'Eloquence du Commerce et des larrons	ibid.
Merion, conducteur du Char d'Idoménée	354
Mellapie, province dans la terre d'Otrante	204
Metaponte, Ville dans le Golfe de Tarente	210
Metophs, son caractere	28. 29
— sa disgrâce	37
— il rentre en faveur	39
Metrodore, fils d'Adraсте	428
— il s'enfuit	430
— et fut tué par un esclave	ibid.
Minc, s'il faut juger par elle du mérite des gens	112
Miner-	

DES MATIERES.

Minerve: Description de cette Déesse qui défend	
Télémaque contre Cupidon	73
— — elle le conduit et instruit sous la figure de	
Mentor	5
— — pourquoi elle apparoît toujours à Téléma-	
que sous cette figure	123
— — elle prend la figure de divinité et quitte Té-	
lémaque.	504 etc.
Ministres, bons et fidèles sont nécessaires	446
Minos, fils de Jupiter et d'Europe: étoit Roi de	
Candie.	82
— sa naissance et sa jeunesse.	ibid.
— les belles Loix.	90
— les maximes, pour bien gouverner.	91
— respect qu'on a pour son livre de Loix	99. 100
— il est juge des hommes aux Enfers à cause de sa	
justice	83.
Modération, moyens d'y retenir un peuple	261
— — utilité de la modération de ses passions	456
Modes, se changeoient en France	252
Moeurs de particuliers, il faut veiller sur eux	263
Mollesse, est la ruine des Royaumes.	56
— elle est inconnue en Crète.	90
— régnoit parmi les Cypriens.	74
— elle rend les peuples insolens et rebelles	297
Mônck, Général Anglois.	157
Monde, combien il paroît petit aux Dieux	179
— le monde entier n'est qu'une république uni-	
verselle	472
Monnoye, son usage inventé par Ericthon	399
— — son effet est funeste	400
Mont de S. Ange, est le mont Gargant, dans le Ro-	
yaume de Naples	419
Mort, quelle conduite il faut tenir à son égard	119
Mou, caractère d'un tel homme	64. 74 etc.
Mutien, ses Caractères	280

T A B L E

Multiplication des peuples, moyen de la faciliter	258. etc.
Musique est un présent des Dieux	253
— — les effets	164
— — quelle est celle, qu'on doit bannir d'un Etat, et celle qu'on y doit garder	253. 254
N.	
NABOPHARZAN , (Nabuhodonosor) Roi de Babylone	372
Nayades, Nymphae	369
— — les payens les honoroient comme des divinités	297
Narbal, Commandant d'un vaisseau Phénicien	45
— sa ruse pour empêcher Pygmalion de ne pas reconnoître Télémaque	53
— comment il se sauve de ce mauvais pas	62. 63. etc.
— il est fidèle à son Roi	51
— il rappelle Baléazar après la mort de Pygmalion	157
— et le met sur le Trône	ibid.
Narcisse, un jeune homme fort beau. son malheur	164
Natolie, son fleuve s'appelle Chiais	425
Navailles, (le Duc de) comparé à Aristodème	112
Navigation, Moyens de la porter à sa perfection	126
Nauplius, Roi d'Eubée	436
Naxos, isle de la mer Egée	249
Neleus, Roi de Piles	210
Nemée, forêt d'Achaye	310
Nemesis, office de cette Déesse	93
Néoptolème, sa grande-mère le cache, pour l'empêcher d'aller au siège de Troye	316
— sa ruse pour engager Philoctète à aller au siège de Troye	325 etc.
— pourquoi on lui refuse les armes de son père Achille	316
Neptune, comment il venge Venus contre Télémaque	117. 118. 182
	Neptune

DES MATIERES.

Neptune, sa dispute avec Pallas	347
Nereïdes, Déesſes marines	162. 163
Nerite, aujourd'hui Nardo, ville du Royaume de Naples	205
Neflor, fils de Nelée et de Chloride, un des Rois, qui alloient au ſiége de Troye	13
— ſa Mémoire	306
— ſon foible	338
— ſes plaintes ſur la mort de Piſiſtrate ſon fils	423. 433
Nicoſtrate, vaiqueur d'un Géant	418
Nirée, Roi de Naxos	424
Nonacris, montagne d'Arcadie	74
Noſophage, ſon habilité à connoître les maladies	355

O.

O ASIS, défert en Egypte	30
— étoit la demeure de Neſtorius exulé	ibid.
Obéiſſance, forcée n'eſt pas de longue durée	40
Oebaliens, peuples d'Italie	425
Oeta, mont dans la Theſſalie	314
Oſſanto, ci-devant Auſide, ſeuve dans le Royaume de Naples	418
Ogigie. Quelle iſle c'étoit, et comment appellée	5
— c'eſt l'iſle de Calypſo	ibid.
Oiſeau, le triſte d'Athènes eſt le hibou	504
Oiſiveté, rend les peuples inſolens et rebelles	261
— — il la faut reprimer	492
Olive, don précieux de Minerve	347
Olivier, ſon rameau eſt un ſigne de la paix	212
Omphale, Reine de Lydie, aimée d'Hercule	507
Oreſte, agité par les furies	425
Orgueil, renverſe les Trônes	282
Origine, des Dieux, des Héros	84
Orleans (Duchefſe de) à qui elle découvre ſes peines à cauſe de la Valière	130. 131. 132
— — ſes plaintes là-deſſus	133

TABLE

Orphée, fils d'Apollon et de Calliope, il excella dans l'art de jouer de la lyre	32
— il descendoit aux enfers, pour en reprendre sa femme	368
Oubli, son fleuve s'appelle Lethé	85
Ourse, constellation	312
P.	
PALLADIUM, Enseigne sacrée des Troyens	
Diomède l'enleva	441
Pallas, avoit disputé avec Neptune pour donner son nom à une ville naissante	347
— est Minerve	ibid.
— elle donne aux habitans l'Olive	ibid.
Paix, d'Aix la Chapelle	223
— son signe est le rameau d'Olivier	212. 225
Pan, le Dieu de la nature, adoré par les Bergers et par les Pasteurs	267
Pandore, femme admirable; sa boîte fatale	80.
Paphos, ville de Cypre	76
Paris, fils de Priame Roi de Troye, et d'Hecube, est pris pour juge de trois Déeses, Junon, Pallas et Venus	181
+ ville, ses anciens quartiers avoient une Disposition moins agréable et moins commode	254
Paroles, il ne faut pas manquer des paroles	408
Parques, il y en a trois, Clotho, Lachesis, et Atropos	296
Particuliers, il faut veiller sur leurs mœurs	262
Passions, calment quand la sagesse et la vertu parlent	226
— on est ingénieux à trouver les raisons qui les favorisent, et à éloigner celles qui les condamnent	128
Patience: sa nécessité	502
Patrocle, étoit chéri par Achille	318
Peintres, jusqu'à quel point on doit les tolérer dans un état	255
	Pelée,

DES MATIÈRES.

Pelée, la Discorde avoit jetté un pomme d'or aux nôces de Pelée et de Thétis	181
— il étoit percé d'Achille	395
Peloponèse: aujourd'hui la Morée, c'est la partie me- ridionale de la Grèce.	116
Peluse, ville d'Egypte	30
Penates, Dieux	195
Pénélope, femme d'Ulysse.	11
— effet de sa beauté	13
Periandre, Locrien, tua un Lion	418
Périls, ce qu'il faut faire à leur égard	14. 15
Peristile, une espèce des bâtimens.	254
Petilie, une grande ville dans la Toscane bâtie par Philoctète.	196. 209
Peucètes, peuples voisins les Dauniens, dans le Ro- yaume de Naples.	266. 406
Peuples, moyen de faciliter leur multiplication	258
— maxime générale des peuples d'un sage Roi	25
Phadael, fils de Pygmalion; son pere le fit inourir à l'Instigation d'Astarbé	152
Phalante, Chef des Lacédemoniens	196. 331
— il a fondé une ville en l'Hespérie.	131
— il contredisoit par tout à Télémaque	ibid.
Phéaciens peuples de Corcyre.	492
— Ulysse y est arrivé	12
Phéniciens, leur puissance.	48
— — d'où vient qu'ils sont les maîtres du Com- merce.	56
— — et si forts sur la mer	57
Phéréclide, les regrets sur la mort d'Hippias	359
Philippe IV. Roi d'Espagne, son caractère	27
Philocrès, fidèle ministre d'Idoménée	268 suiv.
— commencement de sa disgrâce.	269
— sa modération envers Timocrate qui l'avoit voulu poignarder.	275
— il s'exile lui-même dans l'isie de Samos	279
— d'où il est rappelé	294 suiv.
	Phé.

TABLE

Philoclès, pour quelles raisons il refuse d'abord d'aller à Salente	294. 295
— pour quelles il y va	297
— il offre des services à Protésilas, quoique son ennemi	298
— demande pleine de modération qu'il fait à Idoménée	299
Philoctète: fidèle compagnon d'Hercule	307
— il a soin de ses cendres et les cache	311
— Hercule lui laisse ses flèches	ibid.
— Ulysse l'oblige d'aller au siège de Troye	312. 313
— il laisse tomber une flèche sur son pied, qui lui fit une blessure incurable	314
— funeste suite de cette blessure	ibid.
— nouveau malheur qui lui survient	320
— il part une seconde fois pour le siège de Troye à la persuasion d'Ulysse et de Néoptolème	324
— ou plutôt par la voix d'Hercule	323-325
— Machaon et Podalire le guérissent en partie	326
— il a élevé les murs de Petilie dans l'Hespérie	209
— il étoit fils de Péan	196
— son foible	338
Phlégéon, fleuve d'enfers	426
Phocide, pays de l'Achaïe	213
Pholoe, fille du fleuve Liris	418
— sous quelle condition son pere la promet à Eléante. En quoi son désespoir la fait changer	419
Phitiotes, peuples de Thessalie	395
Piliens, peuples de Nestor	210
Pisistrate, fils de Nestor	211
— il fut tué par Adrafte	422
Plaisir, le véritable consiste dans la sagesse	164
— auxquels plaisirs l'on doit être sensible	163
Pleurer, les Héros d'Homère pleuroient souvent	218. 219
— Télémaque pleura aussi quelquefois	501
Plu-	

DES MATIERES.

Pluton, Roi des enfers	374
Podalire, fils d'Esculape	326
Poëme, Epique, discours de la Poësie Epique Préf. I.	
— sa définition et divilion	II.
— qualités de l'Action Epique	III. suiv.
— dessein de l'Odyssée	ibid.
— sujet de l'Enéide	ibid.
— Plan de Télémaque	IV.
— l'Action suppose trois choses; la cause, la noeud et le dénouement	VI.
— le noeud et le dénouement doivent être natu- rels	VII.
— qualités générales du noeud et du dénoue- ment du poëme Epique	VIII.
— la durée du poëme Epique	IX.
— la Narration Epique	X.
— de la Morale du Poëme Epique	XI.
— caractere des Dieux d'Homere	ibid.
— des moeurs des Héros d'Homere	XIII.
— deux sortes d'Epopeés, la Pathétique et la mo- rale	ibid.
— qualités de la morale de Télémaque	XV.
— elle est sublime dans ses principes	ibid.
— et noble dans ses motifs	XVIII.
— universelle dans ses usages	XIX.
Poësie, son origine et fin	Préf. I.
— la Héroïque a deux sortes	II.
— comparée à la Peinture	III.
— elle doit réunir ce que la Musique, la Peinture et l'Eloquence ont de force et de beauté	XX.
— Harmonie du style de Télémaque	ibid.
— Excellence de ses peintures	XXI.
— des Comparaisons et descriptions de Téléma- que	ibid.
— comparaison de la poësie de Télémaque avec Homere et Virgile	XXIII.

Poësie,

TABLE

Poësie, premiere Objection contre Télémaque	XXV.
Réponse	XXVI.
— seconde Objection, avec la Réponse	XXVII.
— troisieme Objection et Réponse	XXVIII.
— quatrieme Objection	XXIX.
Réponse	XXX.
— cinquieme Objection	ibid.
Réponse	XXXI.
— la poësie tire sa force et sa justesse de la Philosophie	XXXII.
Police, peuples qui par la bonté de leurs moeurs n'ont que faire de police	169 suiv.
Poliméne, Général de l'Armée d'Idoménée après Philoclès	276
Pollux étoit célébré dans la lutte	418
— il combattoit bien du Côté	332
Polydamas, fameux Capitaine des Dauniens	443
— sa disgrâce auprès d'Adrasfe	444
— les Alliés l'ont fait Roi après la mort de ce lui-ci	446
Pomme d'or de la discorde	181
Poterie de terre, son invention	289
Prince, un bon se loumet aux loix	472
— il doit avoir soin de son peuple comme un pere de sa famille	495
— les défauts des Princes tres-faciles et inappliqués	53
— leur élévation fait, qu'ils ont tout à craindre	195
Prisonniers de Télémaque causerent beaucoup de désordre	331
Probité, ses règles ne doivent pas être violées	409
Procès, font grand embarras	469
Prosperité d'un jeune Prince lui est un poison	431
	494
Protésilas, un méchant favori d'Idoménée	267 etc.
— ses qualités détestables, son artifice pour met-	

DES MATIERES.

mettre Philoclès mal dans l'esprit d'Idomé- née	268 etc.
Protésilas, quelles bassesses on a pour lui	289
— — sa chute	290
— — Hégésippe l'emmene dans l'isle de Samos pour y passer sa vie	ibid.
Proteus, Roi d'Argos	380
Pterelas, tué par Adraste	421
Pygmalion, Roi de Tyr	49
— — sa cruauté envers Sichée. Son avarice	ibid.
— — sa déliance	49: 50
— — il abandonne Topha sa femme pour Astar- bé, dont il est en jouet	63
— — il fit mourir Phadaël son fils aîné et en- voye Baléazar son Cadet à Samos	152
— — il meurt empoisonné par Astarbé	155

Q.

QUERELLES, entre Télémaque et Phalante	331. 335
--	----------

R

RAGOUT, l'Art d'en faire, est le véritable art d'empoisonner les hommes	253
Raison éternelle; Etat déplorable d'un homme qui ne la connoît pas. Bonheur de celui qui la consulte, et qui la suit	84
— l'Excellence de la raison	42
Rebellion; sa source	260. 282
Reformés, leur proscription causa une grande perte à la France	57
Règles de la probité et de la fidélité ne doivent pas être violées	409
Rhésus, ses chevaux	191
— Roi de Thrace, fut tué	442
Rhodope, montagne de la Thrace	501
Révoltes, ce qui les cause. Moyens de les préve- nir	283
Richei-	

TABLE

Richesses, sont une source d'inquiétude et de maux	51 etc.
— — punition des richesses mal acquises	383
Rocher, Lycas fut changé en rocher. Voy. Lycas.	
Roi, différence de ceux qui se font aimer, à ceux qui se font craindre	25. 26
— Maximes qu'ils doivent suivre	27
— l'Etat d'un Roi est bien malheureux	494
— les Rois sont des fautes inexcusables	245
— les plus sages sont trompés	29. 244
Rois, comment ils éviteront de l'être.	236. 486
— leur malheur a ne pouvoir pas tout voir par eux-mêmes	37
— les bons sont regrettés après leur mort	38
— on est ravi de celle des méchans	155. 430
— caractere des mauvais Rois	39
— caractere de ceux dont la sagesse ne modere pas la valeur	41
— des Rois avares	50
— en quoi l'autorité des Rois doit consister	91. 92
— ceux qui croient être heureux en rendant leurs sujets misérables, sont les plus malheureux de tous les hommes	101
— qui ne savent pas gouverner dans la guerre et dans la paix, ne sont Rois qu'à demi	102
— si le Conquérant où le Pacifique est préférable	102. 103. 104.
— les Rois ne sont que des esclaves déguisés.	111
— leur conduite assez ordinaire envers ceux qui ont du mérite et qui leur ont rendu des services	113
— en quoi ils doivent surpasser leurs sujets	116
— en quoi consistent leurs véritables richesses	161
— pourquoi les Rois s'usent plus que les autres	189
— ils croient à tort que leur élévation les met au-dessus de toute crainte	194
— par où leur puissance doit se mesurer	237
Rois,	

DES MATIERES.

- Rois de quelle maniere ils doivent rechercher la gloire 241 etc.
- leur devoir envers les Chefs d'armée qui ont manqué 243
 - leurs fautes sont plus excusables que celles des particuliers. 243 etc.
 - pourquoi ils sont d'ordinaire défiants et inappliqués 270 etc.
 - combien il leur est pernicieux de se livrer à un seul 270
 - caractère des Rois foibles et inappliqués 276-280
 - mauvaises maximes des Rois pour empêcher les revoltes 281
 - leur trop grande sensibilité à la flatterie 287
 - avant-coureurs des renversemens des Rois 445
 - malheurs dans lesquels se jettent ceux qui ne veulent point d'arbitre dans leurs causes 472
 - par quel motif ils ne peuvent soutenir la vue des malheureux 473
 - comment les Rois peuvent parvenir à connoître les hommes 487 etc.
- Royauté est trompeuse 393
- elle traîne beaucoup de misere avec elle 245
 - réflexions propres à en dégoûter 112.239.393-437
 - trois qui refusent généreusement celle de Crète 110.111
 - qu'Aristodème accepte sous trois conditions remarquables. 115

S.

- SAGESSE, Caractère de la véritable Sagelle 164
- — elle calme les passions 266
- Salente, Capitale du pays des Salentins aujourd'hui la terre d'Otrante. 185
- — elle est fondée par Idoménée Ibid.
 - — Télémaque la trouve toute changée par l'instruction de Mentor 451
- Salentins, leur pays dans le Royaume de Naples 95

M m

Sames,

T A B L E

Samos, isle de l'Archipel	284
Sanglier du Calidon	422
— Télémaque tue un d'une grandeur énorme	474. 475
Saturne, son règne est appelé l'âge d'or	166
Savoye, (le Duc de) va <i>incognito</i> dans les Caffés de Turin, et pourquoi	356
Scammandre, voyez Xanthos.	
Scarpanto, voyez Carpathie.	
Sciros, l'isle de l'Archipel	316
Sculpteurs, voyez peintres.	
Scylle, Rocher entre Sicile et Naples	12
Secret son éloge	47
— moyens d'acquérir ce talent	48. 339
— ce qui le fait perdre	70
— ce qu'il faut faire quand on en a trop dit	70. 71
— caractère de ceux qui ne sauroient garder un secret	338
Sésostris, son éloge	26. 27
— — on ne lui reproche que deux choses en toute sa vie	27
— — l'Egypte est inconsolable à sa mort	38
— — Télémaque le voit aux Champs Elisées	402
— — ses conquêtes lui étoient fatales	403
Sibarites, peuples en Italie	470
Sigée, aujourd'hui Cap de Janissaires.	317
Silence, est l'ame de toutes les affaires	47
— est la meilleure louange des Princes	434. 435
Simois, riviere auprès de Troye	348
Simpatie, de la flatterie et de l'Eloquence	381
Sipontins, peuples du Royaume de Naples	471
Sisiphe, fils d'Eole: il roule un gros caillon aux Enfers	161
Sobriété, nécessité de l'observer	251. 252
Sophonyme, qui il est, quel moyen il propose à Idoménée d'accomplir son voeu sans sacrifier son fils	94
Souffrances, leur éloge	319. 320
Souverains, absolus sont moins puissans	263
Sperchius,	

DES MATIERES.

Sperchius, fleuve de Theffalie	319
Stalimène, voyez Lemnos.	
Styx, quelle fontaine ou riviere	74
Succès de la guerre sont toujours funestes et odieux.	457
Sujets, le lien de les retenir dans leur devoir	26
— il n'est pas assez de trouver des bons, mais il en faut former des nouveaux	491
Superflu, il faut éloigner les choses superflues	267
Sychée, 49. voyez Pygmalion.	
Syrenes, leur propriété	63

T.

T AILLES, sont les peuples misérables	258.259
— — personelles et arbitraires, leur effet	57
Tantale, fils de Jupiter et de Flore	160
— il est toujours altéré	160. 161. 501
Tarente, ville des Lacédémoniens dans le Royaume de Naples, fondée par Phalante	196. 208
Tartare, description affreuse de ce séjour des mal- heureux	84. 376
Télémaque, fils d'Ulysse et de Pénélope	3
— pourquoi il part pour la Sicile avec Mentor qui le suit par tout	12. 13
— ils pensent d'être pris par des Troyens	15
— ils le sont par d'autres Troyens	16 etc.
— une prédiction de Mentor les ayant fait relâ- cher, ils sont pris par des Egyptiens	20. 23
— Télémaque est en voyé dans un desert	30
— d'où il est rappelé	37
— il est renfermé dans une Tour	39
— d'où étant relâché il est conduit en Phénicie	45
— l'Artifice de Narbal l'empêche d'être reconnu de Pygmalion	61. 62 etc.
— part pour l'isle de Cypre	71. 72. 76
— étant prêt de s'y laisser corrompre, Mentor lui apparoît et lui apprend le sujet qui l'y fait trouver si à propos	78 etc.

T A B L E

Télémaque, il va avec Mentor en Crète	83 etc.
— il est admis aux combats avec ceux qui prétendoient à la Royauté de cette isle	96 etc.
— l'ayant remporté sur ses rivaux, les Crétois veulent l'avoir pour Roi	107. 109
— il refuse cet honneur	110
— Mentor en fait de même	111
— de Crète, ils partent pour Ithaque, et se sauvent d'un naufrage dans l'isle de Calypso	118 etc. voyez Calypso.
— le feu mis à leur vaisseau est un obstacle à leur départ de cette isle.	144. 145
— un vaisseau Phénicien, qui alloit en Epire, voisine d'Ithaque, les reçoit	149 etc.
— Adoam qui en est le Commandant leur fait cependant l'Histoire de Tyr	151 etc.
— et celle de la Béthique	166 etc.
— Neptune les éloigne d'Ithaque	183
— et les fait arriver devant la ville de Salente	186. voyez Idoménée.
— Caractere de Télémaque au naturel	328. 330
— Sujet de sa dispute avec Phalante	330 etc.
— sa Générosité envers Hippias vivant	334 etc.
— envers Hippias mort	358 etc.
— envers Phalante dangereusement blessé	362
— il sort du Camp et va voir dans les Enfers si son pere n'y seroit pas.	368
— il y apprend d'agréables choses d'Arcésius son bifayeu	391 etc.
— Après quoi il retourne au Camp des Alliés, qu'il empêche de se prévaloir contre Adrasfe	407
— il n'accepte pas l'avantage qu'un traître leur offroit	408
— belle gloire qu'il acquiert à l'occasion d'un Transfuge	412
— Prières de Télémaque avant le combat	417 etc.
— sa générosité envers Adrasfe vaincu	427
	Télé-

DES MATIÈRES.

- Télémaque, mais après il le tue à cause de sa mau-
 vaïse foi 428
- il refuse la portion du pays des Dauniens 436 etc.
 - il détourne les Alliés de partager entr'eux le
 Pays de ceux-là 439
 - il pleure Pisistratè, et a soin de ses funérailles 435
 - il donne aux Dauniens Polydamas pour Roi 446
 - Demande de Télémaque aux Dauniens en fa-
 veur de Diomède Roi d'Étolie, 447
 - qui s'étoit réfugié chez eux, 440
 - Télémaque va à Salente retrouver Mentor 451
 - qui lui donne d'excellens avis sur le gouver-
 nement 454 etc.
 - lui déclare son amour pour Antiope fille d'I-
 doménée 462 etc.
 - Mentor l'approuve mais sous condition 464
 - ils veulent partir tous deux de Salente, pour
 aller à Ithaque. 468 etc.
 - mais Idoménée s'y oppose par toutes sortes
 de voies obligantes ibid.
 - Mentor lui donne des avis sur bien des cho-
 ses dont un Roi ne doit pas se mêler 469 etc.
 - Télémaque voyant Idoménée si triste de leur
 départ, n'ose pas le lui annoncer 477 etc.
 - Mentor le blâme de son peu de fermeté 480
 - Télémaque encouragé par cette réprimende y
 va, Idoménée réitere ses efforts pour les rete-
 nir 480. 481
 - Mentor lui donne de bons avis pour le con-
 soler de leur absence. 480 etc.
 - il part avec Mentor 484. 486
 - qui lui apprend en quoi consiste le point es-
 sentiel du Gouvernement 487
 - et comment un Roi se peut reconnoître en
 hommes ibid.
 - Télémaque rencontre son pere sans le con-
 noître 493. 500

T A B L E

Télémaque, il s'en afflige extrêmement	501
— — Mentor l'en console	502
— — il reconnut son pere chez Eumée	507
Termosiris, caractère de ce Vieillard, qui apparoit à Télémaque	32
Termutis, Roi d'Egypte	45
Terfites, un des plus malfaits et de plus lâches des Grecs	318
Terreur, n'est pas un lieu de retenir les sujets dans leur devoir	26
Thébes, Magnificence de cette ville	ibid.
Théoplane, vieillard ami des Dieux	192
Thésée, Roi d'Athènes descendit aux Enfers.	368
— il étoit fils d'Egée	68
— il reçoit un fils d'Ariadné	349
— mais il est fort ingrat	ibid.
Thétis, Reine de l'Isle Ogigie, mere de Calypso	3
Thieste, fils de Pelops, et d'Hippodamie: sa haine contre son frere	397
Timocrate, son caractère	271. 272.
— il veut tuer Philoclès	274
— suit le Roi au siège de Troye	279
— il fut arrêté par Hégésippe	291
— et mené à Samos	ibid.
Titie, fils de Jupiter et d'Elata	161
T'opha, femme de Pygmalion 63. voyez Pygmalion.	
Trachine, ville en Thessalie	319
Trahison, est toujours à détester	504
Tranquillité, moyen de l'acquérir	104
Traumaphile; il a l'art de guérir parfaitement les playes	355
Travail, est la source de l'abondance	90 etc.
Triptolème, enseigne aux Grecs à perfectionner l'agriculture	300
Triton, Dieu marin	85. 163
Tunique du Centaure Nessus, ses effets	308 etc.
Turenne (le Vicomte de) son caractère.	268
Turen-	

DES MATIERES.

Turenne, il préfère le titre de Vicomte à celui de	
Maréchal de France	269
— comment il a soutenu la guerre en Allemagne	274
Tyr, ville, sa description	54-55
— sa gloire est bien obscurcie	58
— le commerce y est établi	263
Tyriens, voyez Phéniciens	

V.

V ALIERE, son portrait	139
— — dégoûts que la Duchesse d'Orléans lui	
causa	137. 138
Valiere, soumission envers la Duchesse	138
— son air de langueur	139. 140
— elle fit une chute à la chasse	475
Valeur emportée n'a rien de sur	242
Venus, son caractère	72. 180
— Description de son temple de Cythère et du	
culte qu'on lui y rend	76
Vengeances, qu'elle tire du mépris que Télémaque	
avoit fait d'elle 117. 119. 125. 144. 145. 180. 181 etc.	
Venuse, ville du Royaume de Naples	406
Vérité, son destin	29
— on ne veut pas goûter la vérité nue Pref. I.	
— où elle se trouve	356 etc.
Vertu, pièges que lui tendent les vicieux	75. 77
— deux vertus nécessaires aux Rois	25
— la vertu est le véritable bien	496
— la vertu véritable en quoi elle consiste	378
— la fausse vertu n'est rien	ibid.
Vices, sentiment où l'on est d'abord à son égard,	
mais qui change bien dans la suite	77
— la punition des vices	379. 380. 381. 382
— Vices des femmes Romaines	155
Victoires, il faut s'en abuser	457
Vie Champêtre, ses charmes.	34. 35.
Vieillards, ils sont en estime en Crète	97. 100
Vieil-	

TABLE DES MATIERES.

Vieillards, belles qualités de ceux que Minos avoit établi juges des peuples et Gardes des loix	99 etc.
— les vieillards sont incorrigibles	336 etc.
Vieillesse n'a rien de souple	339
Vin, ses mauvais effets	172. 262
— son usage réglé est bon	261
Ulysse, fils de Laërte et d'Anticlée, étoit Roi d'Itha- que	4
— son caractère	28
— son amour pour Pénélope	10
— il est le modèle des Rois de la Grèce	246
— il oblige Philoctète d'aller au Siège de Troye	120. 321.
Voën, téméraire d'Idoménée	93
Usage, de la monnoie inventée par Erichon	399

X.
XANTHE, riviere du Royaume de Troye 348

Z.
ZAZINTHE, isle de la mer de Grèce 436

F I N.

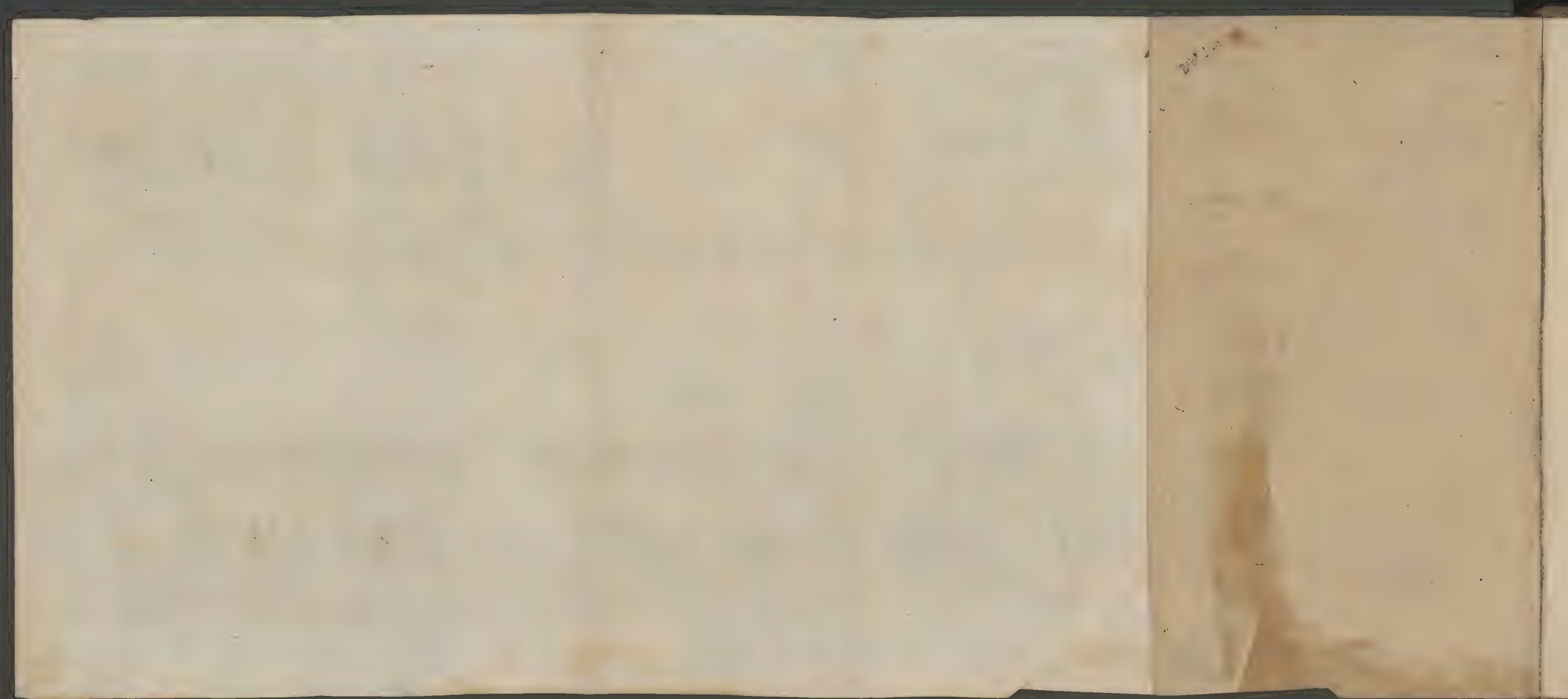


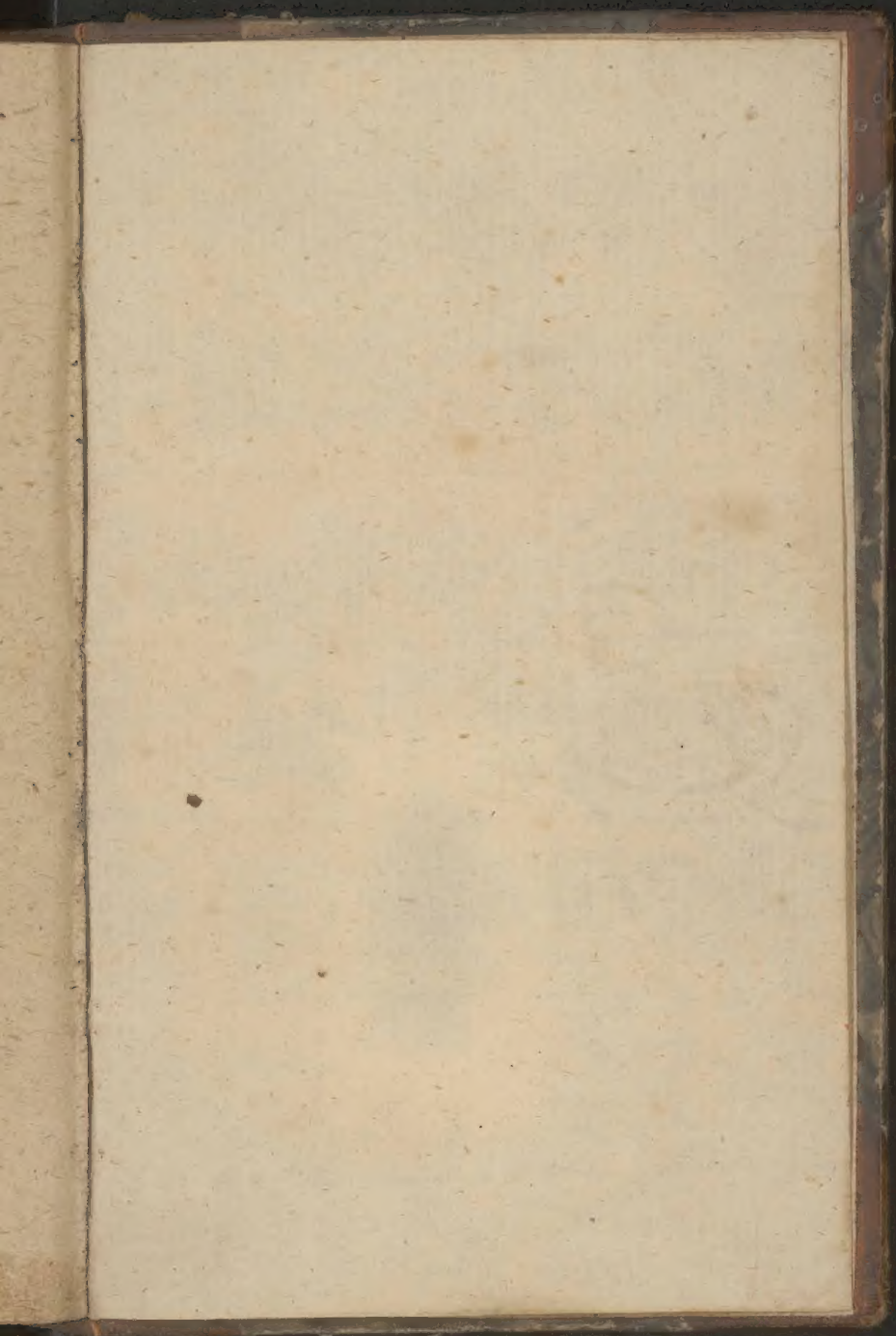
FIN.

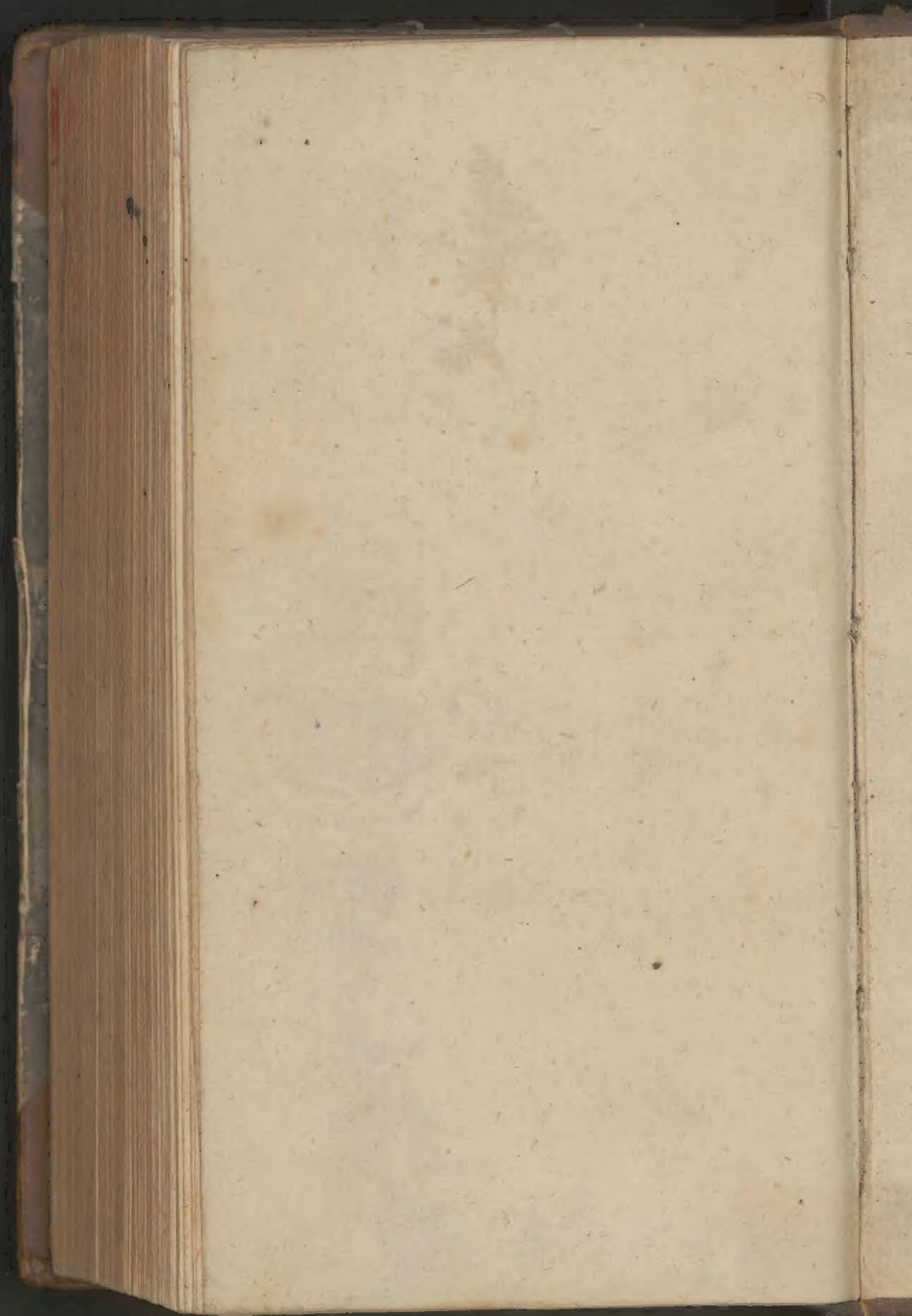


CARTE
des
VOYAGES
de
TELEMACHUS
Selon Mont. Finché par le St. Roussé

Explication des Lettres.
I. île. M. mer.
P. port. T. tempête.
Pr. promontoire. R. rencontre.
V. ville. G. golfe.







116850/4/22

W 2. 100-

Biblioteka Jagiellońska



stdr0025913

